

ŒUVRES

DE

LESAGE

TOME II

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD.

ŒUVRES

DE

LESAGE

GIL BLAS
DE SANTILLANE

illustré d'un portrait de Lesage, par J. B. Guélard,
de seize gravures hors texte, d'après l'édition de 1747, la dernière
publiée du vivant de l'auteur,
d'un fleuron et de 11 culs-de-lampe.

LE DIABLE BOITEUX

illustré de huit gravures hors texte, d'après l'édition
de 1737, par Dubercelle, et de 3 culs-de-lampe.

TOME II



COLLECTION DES GRANDS CLASSIQUES
FRANÇAIS ET ÉTRANGERS
26, RUE AMPÈRE, PARIS (XVII[e])

LIVRE HUITIÈME

I. — Gil Blas fait une bonne connaissance, et trouve un poste qui le console de l'ingratitude du comte de Galiano. Histoire de don Valerio de Luna.

J'étais si surpris de n'avoir point entendu parler de Nunez pendant tout ce temps-là, que jugeai qu'il devait être à la campagne. Je sortis pour aller chez lui dès que je pus marcher, et j'appris en effet qu'il était depuis trois semaines en Andalousie avec le duc de Médina Sidonia.

Un matin à mon réveil, Melchior de la Ronda me vint dans l'esprit; et me ressouvenant que je lui avais promis à Grenade d'aller voir son neveu si jamais je retournais à Madrid, je m'avisai de vouloir tenir ma promesse ce jour-là même. Je m'informai de don Baltazar de Zuniga, et je m'y rendis. Je demandai le seigneur Joseph Navarro, qui parut un moment après. Je le saluai, et il me reçut d'un air honnête, mais froid, quoique j'eusse décliné mon nom. Je ne pouvais concilier cet accueil glacé avec le portrait qu'on m'avait fait de ce chef d'office. J'allais me retirer dans la résolution de ne lui pas faire une seconde visite, lorsque, prenant tout à coup un air ouvert et riant, il me dit avec beaucoup de vivacité : Ah! seigneur Gil Blas de Santillane, pardonnez-moi de grâce la réception que je viens de vous faire. Ma mémoire a trahi la disposition où je suis à votre égard. J'avais oublié votre nom, et je ne pensais plus à ce cavalier dont il est fait mention dans une lettre que j'ai reçue de Grenade il y a plus de quatre mois.

Que je vous embrasse! ajouta-t-il en se jetant à mon cou avec transport. Mon oncle Melchior, que j'aime et que j'honore comme mon propre père, me mande que si par hasard j'ai l'honneur de vous voir, il me conjure de vous faire le même traitement que

je ferais à son fils, et d'employer, s'il le faut, pour vous, mon crédit et celui de mes amis. Il me fait l'éloge de votre cœur et de votre esprit dans des termes qui m'intéresseraient à vous servir quand sa recommandation ne m'y engagerait pas. Regardez-moi donc, je vous prie, comme un homme à qui mon oncle a communiqué par sa lettre tous les sentiments qu'il a pour vous. Je vous donne mon amitié; ne me refusez pas la vôtre.

Je répondis avec la reconnaissance que je devais à la politesse de Joseph; et tous deux, en gens vifs et sincères, nous formâmes à l'heure même une étroite liaison. Je n'hésitai point à lui découvrir la situation de mes affaires. Ce que je n'eus pas sitôt fait, qu'il me dit : Je me charge du soin de vous placer; et en attendant, ne manquez pas de venir manger ici tous les jours. Vous y aurez un meilleur ordinaire qu'à votre auberge. L'offre flattait trop un convalescent mal en espèces et accoutumé aux bons morceaux pour être rejetée. Je l'acceptai, et je me refis si bien dans cette maison, qu'au bout de quinze jours j'avais déjà une face de bernardin. Il me parut que le neveu de Melchior faisait là ses orges à merveille. Mais comment ne les aurait-il pas faites? il avait trois cordes à son arc : il était à la fois sommelier, chef d'office et maître d'hôtel. De plus, notre amitié à part, je crois que l'intendant du logis et lui s'accordaient fort bien ensemble.

J'étais parfaitement rétabli, lorsque mon ami Joseph, me voyant un jour arriver à l'hôtel de Zuniga pour y dîner, selon ma coutume, vint au-devant de moi et me dit d'un air gai : Seigneur Gil Blas, j'ai une assez bonne condition à vous proposer. Vous saurez que le duc de Lerme, premier ministre de la couronne d'Espagne, pour se donner entièrement à l'administration des affaires de l'État, se repose sur deux personnes de l'embarras des siennes. Il a chargé du soin de recueillir ses revenus don Diègue de Monteser, et il fait faire la dépense de sa maison par don Rodrigue de Calderone. Ces deux hommes de confiance exercent leur emploi avec une autorité absolue et sans dépendre l'un de l'autre. Don Diègue a d'ordinaire sous lui deux intendants qui font la recette; et, comme j'ai appris ce matin qu'il en avait chassé un, j'ai été demander sa place pour vous. Le seigneur de Monteser, qui me connaît, et dont je puis me vanter d'être aimé, me l'a sans peine accordée, sur les bons témoignages que je lui ai rendus de vos mœurs et de votre capacité. Nous irons chez lui cette après-dînée.

Nous n'y manquâmes pas. Je fus reçu très gracieusement, et installé dans l'emploi de l'intendant qui avait été congédié. Cet emploi consistait à visiter nos fermes, à y faire faire les répara-

tions, à toucher l'argent des fermiers; en un mot, je me mêlais des biens de la campagne, et tous les mois je rendais mes comptes à don Diègue, qui, malgré tout le bien que mon chef d'office lui avait dit de moi, les épluchait avec beaucoup d'attention. C'était ce que je demandais. Quoique ma droiture eût été si mal payée chez mon dernier maître, j'avais résolu de la conserver toujours.

Un jour nous apprîmes que le feu avait pris au château de Lerme, et que plus de la moitié était réduite en cendres. Je me transportai aussitôt sur les lieux pour examiner le dommage. Là, m'étant informé avec exactitude des circonstances de l'incendie, j'en composai une ample relation que Monteser fit voir au duc de Lerme. Ce ministre, malgré le chagrin qu'il avait d'apprendre une si mauvaise nouvelle, fut frappé de la relation, et ne put s'empêcher de demander qui en était l'auteur. Don Diègue ne se contenta pas de le lui dire : il lui parla de moi si avantageusement, que Son Excellence s'en ressouvint six mois après, à l'occasion d'une histoire que je vais raconter, et sans laquelle peut-être je n'aurais jamais été employé à la cour. La voici :

Il demeurait alors dans la rue des Infantes une vieille dame appelée Inésile de Cantarilla [1]. On ne savait pas certainement de quelle naissance elle était. Les uns la disaient fille d'un faiseur de luths, et les autres d'un commandeur de l'ordre de Saint-Jacques. Quoi qu'il en soit, c'était une personne prodigieuse. La nature lui avait donné le privilège singulier de charmer les hommes pendant le cours de sa vie, qui durait encore après quinze lustres accomplis. Elle avait été l'idole des seigneurs de la vieille cour, et elle se voyait adorée de ceux de la nouvelle. Le temps, qui n'épargne pas la beauté, s'exerçait en vain sur la sienne; il la flétrissait sans lui ôter le pouvoir de plaire. Un air de noblesse, un esprit enchanteur et des grâces naturelles lui faisaient faire des passions jusque dans sa vieillesse.

Un cavalier de vingt-cinq ans, don Valerio de Luna, un des secrétaires du duc de Lerme, voyait Inésile; il en devint amoureux. Il se déclara, fit le passionné, et poursuivit sa proie avec toute la fureur que l'amour et la jeunesse sont capables d'inspirer. La dame, qui avait ses raisons pour ne vouloir pas se rendre à ses désirs, ne savait que faire pour les modérer. Elle crut pourtant un jour en avoir trouvé le moyen : elle fit passer le

1. Inésile de Cantarilla est Ninon de Lenclos. L'aventure racontée par Lesage est authentique. Le jeune Villarceau, fils naturel de Ninon, se suicida après que sa mère, à qui il venait de déclarer son amour, lui eut appris les liens qui les unissaient tous les deux.

jeune homme dans son cabinet, et là, lui montrant une pendule qui était sur une table : Voyez, lui dit-elle, l'heure qu'il est! Il y a aujourd'hui soixante-quinze ans que je vins au monde à pareille heure. En bonne foi, me siérait-il d'avoir des galanteries à mon âge? Rentrez en vous-même, mon enfant; étouffez des sentiments qui ne conviennent ni à vous ni à moi. A ce discours sensé, le cavalier, qui ne reconnaissait plus l'autorité de la raison, répondit à la dame, avec toute l'impétuosité d'un homme possédé des mouvements qui l'agitaient : Cruelle Inésile, pourquoi avez-vous recours à ces frivoles adresses? Pensez-vous qu'elles puissent vous changer à mes yeux? Ne vous flattez pas d'une si fausse espérance. Que vous soyez telle que je vous vois, ou qu'un charme trompe ma vue, je ne cesserai point de vous aimer. Eh bien, reprit-elle, puisque vous êtes assez opiniâtre pour persister dans la résolution de me fatiguer de vos soins, ma maison désormais ne sera plus ouverte pour vous. Je vous l'interdis, et vous défends de paraître jamais devant moi.

Vous croyez peut-être, après cela, que don Valerio, déconcerté de ce qu'il venait d'entendre, fit une honnête retraite. Au contraire, il n'en devint que plus importun. L'amour fait dans les amants le même effet que le vin dans les ivrognes. Le cavalier pria, gémit; et, passant tout à coup des prières aux emportements, il voulut avoir par la force ce qu'il ne pouvait obtenir autrement. Mais la dame, le repoussant avec courage, lui dit d'un air irrité : Arrêtez, téméraire; je vais mettre un frein à votre folle ardeur. Apprenez que vous êtes mon fils.

Don Valerio fut étourdi de ces paroles, il suspendit sa violence. Mais, s'imaginant qu'Inésile ne parlait ainsi que pour se soustraire à ses sollicitations, il lui répondit : Vous inventez cette fable pour vous dérober à mes désirs. Non, non, interrompit-elle, je vous révèle un mystère que je vous aurais caché si vous ne m'eussiez pas réduite à la nécessité de vous le découvrir. Il y a vingt-six ans que j'aimais don Pèdre de Luna, votre père, qui était alors gouverneur de Ségovie; vous devîntes le fruit de nos amours; il vous reconnut, vous fit élever avec soin; et, outre qu'il n'avait point d'autre enfant, vos bonnes qualités le déterminèrent à vous laisser du bien. De mon côté, je ne vous ai point abandonné : sitôt que je vous ai vu entrer dans le monde, je vous ai attiré chez moi, pour vous inspirer ces manières polies qui sont si nécessaires à un galant homme, et que les femmes seules peuvent donner aux jeunes cavaliers. J'ai plus fait : j'ai employé tout mon crédit pour vous mettre chez le premier ministre. Enfin, je me suis intéressée pour vous comme je le devais pour un fils. Après cet aveu, prenez votre parti. Si vous

pouvez épurer vos sentiments, et ne regarder en moi qu'une mère, je ne vous bannis point de ma présence, et j'aurai pour vous toute la tendresse que j'ai eue jusqu'ici. Mais si vous n'êtes pas capable de cet effort, que la nature et la raison exigent de vous, fuyez dès ce moment, et me délivrez de l'horreur de vous voir.

Inésile parla de cette sorte. Pendant ce temps-là, don Valerio gardait un morne silence; on eût dit qu'il rappelait sa vertu, et qu'il allait se vaincre lui-même. C'est à quoi il ne pensait nullement. Il méditait un autre dessein, et préparait à sa mère un spectacle bien différent. Ne pouvant se consoler de l'obstacle qui s'opposait à son bonheur, il céda lâchement à son désespoir. Il tira son épée et se l'enfonça dans le sein. Il se punit comme un autre Œdipe, avec cette différence que le Thébain s'aveugla de regret d'avoir consommé le crime, et que, au contraire, le Castillan se perça de douleur de ne le pouvoir commettre.

Le malheureux don Valerio ne mourut pas sur-le-champ du coup qu'il s'était porté. Il eut le temps de se reconnaître, et de demander pardon au ciel de s'être lui-même ôté la vie. Comme il laissa par sa mort un poste de secrétaire vacant chez le duc de Lerme, ce ministre, qui n'avait pas oublié ma relation d'incendie, non plus que l'éloge qu'on lui avait fait de moi, me choisit pour remplacer ce jeune homme.

II. — Gil Blas est présenté au duc de Lerme, qui le reçoit au nombre de ses secrétaires; ce ministre le fait travailler et est content de son travail.

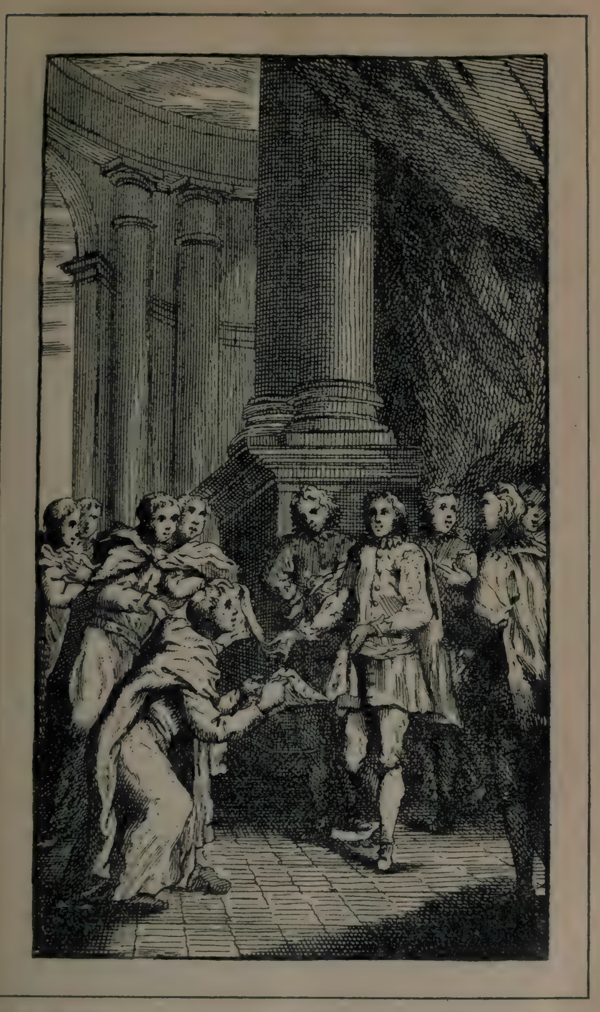
Ce fut Monteser qui m'annonça cette agréable nouvelle, et me dit : Ami Gil Blas, quoique je ne vous perde pas sans regret, je vous aime trop pour n'être pas ravi que vous succédiez à don Valerio. Vous ne manquerez pas de faire une belle fortune, pourvu que vous suiviez les deux conseils que j'ai à vous donner : le premier, c'est de paraître tellement attaché à Son Excellence, qu'elle ne doute pas que vous ne lui soyez entièrement dévoué; et le second, c'est de bien faire votre cour au seigneur don Rodrigue de Calderone; car cet homme-là manie comme une cire molle l'esprit de son maître. Si vous avez le bonheur de vous acquérir la bienveillance de ce secrétaire favori, vous irez loin en peu de temps; c'est une chose dont j'ose hardiment vous répondre.

Seigneur, dis-je à don Diègue, après lui avoir rendu grâces de

ses bons avis, apprenez-moi, s'il vous plaît, de quel caractère est don Rodrigue. J'en ai quelquefois entendu parler dans le monde. On me l'a peint comme un assez mauvais sujet; mais je me défie des portraits que le peuple fait des personnes qui sont en place à la cour, quoiqu'il en juge sainement quelquefois. Dites-moi donc, je vous prie, ce que vous pensez du seigneur Calderone. Vous me demandez une chose délicate, répondit le surintendant avec un souris malin. Je dirais à un autre que vous, sans hésiter, que c'est un très honnête gentilhomme, et qu'on n'en saurait dire que du bien; mais je veux avoir de la franchise avec vous. Outre que je vous crois un garçon fort discret, il me semble que je vous dois parler à cœur ouvert de don Rodrigue, puisque je vous ai conseillé de le bien ménager; autrement ce serait ne vous obliger qu'à demi.

Vous saurez donc, poursuivit-il, que de simple domestique qu'il était de Son Excellence, lorsqu'elle ne portait encore que le nom de François de Sandoval, il est parvenu par degrés au poste de premier secrétaire. On n'a jamais vu d'homme plus fier. Il ne répond guère aux politesses qu'on lui fait, à moins que de fortes raisons ne l'y obligent. En un mot, il se regarde comme un collègue du duc de Lerme; et dans le fond, on dirait qu'il partage avec lui l'autorité de premier ministre, puisqu'il fait donner des charges et des gouvernements à qui bon lui semble. Le public en murmure souvent; mais c'est de quoi il ne se met guère en peine : pourvu qu'il tire des paraguantes d'une affaire, il se soucie fort peu des épilogueurs. Vous concevez bien par ce que je viens de vous dire, ajouta don Diègue, quelle conduite vous avez à tenir avec un mortel si orgueilleux. Oh! que oui, lui dis-je; laissez-moi faire. Il y aura bien du malheur si je ne me fais pas aimer de lui. Quand on connaît le défaut d'un homme à qui l'on veut plaire, il faut être bien maladroit pour n'y pas réussir. Cela étant, reprit Monteser, je vais vous présenter tout à l'heure au duc de Lerme.

Nous allâmes dans le moment chez ce ministre, que nous trouvâmes, dans une grande salle, occupé à donner audience. Il y avait là plus de monde que chez le roi. Je vis des commandeurs et des chevaliers de Saint-Jacques et de Calatrava, qui sollicitaient des gouvernements et des vice-royautés; des évêques qui, ne se portant pas bien dans leurs diocèses, voulaient, seulement pour changer d'air, devenir archevêques; et de bons pères de Saint-Dominique et de Saint-François, qui demandaient humblement des évêchés. Je remarquai aussi des officiers réformés qui faisaient le même rôle qu'y avait fait ci-devant le capitaine Chinchilla, c'est-à-dire qui se morfondaient dans l'attente d'une pen-



Gil Blas et Monteser, en arrivant chez le duc de Lerme, trouvent ce ministre occupé à donner audience.

sion. Si le duc ne satisfaisait pas leurs désirs, il recevait du moins leurs placets d'un air affable; et je m'aperçus qu'il répondait fort poliment aux personnes qui lui parlaient.

Nous eûmes la patience d'attendre qu'il eût expédié tous ces suppliants. Alors don Diègue lui dit : Monseigneur, voici Gil Blas de Santillane, ce jeune homme dont Votre Excellence a fait choix pour remplir la place de don Valerio. A ces mots, le duc jeta les yeux sur moi, en disant obligeamment que je l'avais déjà méritée par les services que je lui avais rendus. Il me fit ensuite entrer dans son cabinet pour m'entretenir en particulier, ou plutôt pour juger de mon esprit par ma conversation. D'abord il voulut savoir qui j'étais et la vie que j'avais menée jusque-là. Il exigea même de moi là-dessus une narration sincère. Quel détail c'était me demander! De mentir devant un premier ministre d'Espagne, il n'y avait pas d'apparence. D'une autre part, j'avais tant de choses à dire aux dépens de ma vanité, que je ne pouvais me résoudre à une confession générale. Comment sortir de cet embarras? Je pris le parti de farder la vérité dans les endroits où elle aurait fait peur toute nue. Mais il ne laissa pas de la démêler malgré tout mon art. Monsieur de Santillane, me dit-il en souriant à la fin de mon récit, à ce que je vois, vous avez été tant soit peu *picaro* [1]. Monseigneur, lui répondis-je en rougissant, Votre Excellence m'a ordonné d'avoir de la sincérité, je lui ai obéi. Je t'en sais bon gré, répliqua-t-il. Va, mon enfant, tu en es quitte à bon marché; je m'étonne que le mauvais exemple ne t'ait pas entièrement perdu. Combien y a-t-il d'honnêtes gens qui deviendraient de grands fripons si la fortune les mettait aux mêmes épreuves!

Ami Santillane, continua le ministre, ne te souviens plus du passé; songe que tu es présentement au roi, et que tu seras désormais occupé pour lui. Tu n'as qu'à me suivre; je vais t'apprendre en quoi consisteront tes occupations. A ces mots, le duc me mena dans un petit cabinet qui joignait le sien, et où il y avait sur des tablettes une vingtaine de registres in-folio fort épais. C'est ici, me dit-il, que tu travailleras. Tous ces registres que tu vois composent un dictionnaire de toutes les familles nobles qui sont dans les royaumes et principautés de la monarchie d'Espagne. Chaque livre contient par ordre alphabétique l'histoire abrégée de tous les gentilshommes d'un royaume, dans laquelle sont détaillés les services qu'eux et leurs ancêtres ont rendus à l'État, aussi bien que les affaires d'honneur qui peuvent leur être arrivées. On y fait encore mention de leurs biens, de leurs mœurs,

1. *Picaro*, fripon, coquin, vaurien.

en un mot, de toutes leurs bonnes et mauvaises qualités [1], en sorte que, lorsqu'ils viennent demander des grâces à la cour, je vois d'un coup d'œil s'ils les méritent. Pour savoir exactement toutes ces choses, j'ai partout des pensionnaires qui ont soin de s'en informer et de m'en instruire par des mémoires qu'ils m'envoient; mais comme ces mémoires sont diffus et remplis de façons de parler provinciales, il faut les rédiger et en polir la diction, parce que le roi se fait lire quelquefois ces registres. C'est à ce travail, qui demande un style net et concis, que je veux t'employer dès ce moment même.

En parlant ainsi, il tira d'un grand portefeuille plein de papiers un mémoire qu'il me mit entre les mains; puis il sortit de mon cabinet, pour m'y laisser faire mon coup d'essai en liberté. Je lus le mémoire, qui me parut non seulement farci de termes barbares, mais même trop passionné. C'était pourtant un moine de la ville de Solsonne qui l'avait composé. Sa Révérence, en affectant le style d'un homme de bien, y déchirait impitoyablement une bonne famille catalane, et Dieu sait s'il disait la vérité! Je crus lire un libelle diffamatoire, et je me fis d'abord un scrupule de travailler sur cela; je craignais de me rendre complice d'une calomnie; néanmoins, tout neuf que j'étais à la cour, je passai outre, aux péril et fortune de l'âme du bon religieux; et, mettant sur son compte toute l'iniquité, s'il y en avait, je commençai à déshonorer en belles phrases castillanes deux ou trois générations d'honnêtes gens peut-être.

J'avais déjà fait quatre ou cinq pages, quand le duc impatient de savoir comment je m'y prenais, revint et me dit : Santillane, montre-moi ce que tu as fait; je suis curieux de le voir. En même temps, jetant la vue sur mon ouvrage, il en lut le commencement avec beaucoup d'attention. Il en parut si content, que j'en fus surpris. Tout prévenu que j'étais en ta faveur, reprit-il, je t'avoue que tu as surpassé mon attente. Tu n'écris pas seulement avec toute la netteté et la précision que je désirais, je trouve encore ton style léger et enjoué. Tu justifies bien le choix que j'ai fait de ta plume, et tu me consoles de la perte de ton prédécesseur. Le ministre n'aurait pas borné là mon éloge, si le comte de Lemos, son neveu, ne fût venu l'interrompre en cet endroit. Son Excellence l'embrassa plusieurs fois, et le reçut d'une manière qui me fit connaître qu'elle l'aimait tendrement. Ils s'enfermèrent tous deux pour s'entretenir en secret d'une affaire de

1. Allusion aux nombreux volumes in-folio manuscrits composés par ordre du duc de Bourgogne, en 1698.

famille dont je parlerai dans la suite, et dont le duc était alors plus occupé que de celles du roi.

Pendant qu'ils étaient ensemble, j'entendis sonner midi. Comme je savais que les secrétaires et les commis quittaient à cette heure-là leurs bureaux pour aller dîner où il leur plaisait, je laissai là mon chef-d'œuvre et sortis pour me rendre non chez Monteser, parce qu'il m'avait payé mes appointements et que j'avais pris congé de lui, mais chez le plus fameux traiteur du quartier de la cour. Une auberge ordinaire ne me convenait plus. *Songe que tu es présentement au roi :* ces paroles, que le duc m'avait dites, s'offraient sans cesse à ma mémoire, et devenaient des semences d'ambition qui germaient d'instant en instant dans mon esprit.

III. — Il apprend que son poste n'est pas sans désagrément. De l'inquiétude que lui cause cette nouvelle, et de la conduite qu'elle l'oblige à tenir.

J'eus grand soin, en entrant, d'apprendre au traiteur que j'étais un secrétaire du premier ministre; et, en cette qualité, je ne savais que lui ordonner de m'apprêter pour mon dîner. J'avais peur de demander quelque chose qui sentît l'épargne, et je lui dis de me donner ce qu'il lui plairait. Il me régala bien, et l'on me servit avec des marques de considération qui me faisaient encore plus de plaisir que la bonne chère. Quand il fut question de payer, je jetai sur la table une pistole, dont j'abandonnai aux valets un quart pour le moins qu'il y avait de reste à me rendre. Après quoi je sortis de chez le traiteur en faisant des écarts de poitrine comme un jeune homme fort content de sa personne.

Il y avait à vingt pas de là un grand hôtel garni, où logeaient d'ordinaire des seigneurs étrangers. J'y louai un appartement de cinq ou six pièces bien meublées. Il semblait que j'eusse déjà deux à trois mille ducats de rente. Je donnai même le premier mois d'avance. Après cela je retournai au travail, et je m'occupai toute l'après-dînée à continuer ce que j'avais commencé le matin. Il y avait dans un cabinet voisin du mien deux autres secrétaires; mais ceux-ci ne faisaient que mettre au net ce que le duc leur portait lui-même à copier. Je fis connaissance avec eux dès ce soir-là même en nous retirant; et pour mieux gagner leur amitié, je les entraînai chez mon traiteur où j'ordonnai les meilleures viandes pour la saison, avec les vins les plus délicats et les plus estimés en Espagne.

Nous nous mîmes à table et nous commençâmes à nous entre-

tenir avec plus de gaieté que d'esprit; car, pour rendre justice à mes convives, je m'aperçus bientôt qu'ils ne devaient pas à leur génie les places qu'ils remplissaient dans leur bureau. Ils se connaissaient, à la vérité, en belles lettres rondes et bâtardes; mais ils n'avaient pas la moindre teinture de celles qu'on enseigne dans les universités.

En récompense, ils entendaient à merveille leurs petits intérêts, et ils me firent connaître qu'ils n'étaient pas si enivrés de l'honneur d'être chez le premier ministre, qu'ils ne se plaignissent de leur condition. Il y a, disait l'un, déjà cinq mois que nous exerçons notre emploi à nos dépens. Nous ne touchons pas nos appointements, et, qui pis est, nos appointements ne sont pas réglés. Nous ne savons sur quel pied nous sommes. Pour moi, disait l'autre, je voudrais avoir reçu vingt coups d'étrivières pour appointements, et qu'on me laissât la liberté de prendre un parti ailleurs; car je n'oserais me retirer de moi-même ni demander mon congé, après les choses secrètes que j'ai écrites. Je pourrais bien aller voir la tour de Ségovie ou le château d'Alicante.

Comment faites-vous donc pour vivre? leur dis-je. Vous avez du bien apparemment? Ils me répondirent qu'ils en avaient fort peu, mais que, heureusement pour eux, ils étaient logés chez une honnête veuve qui leur faisait crédit et les nourrissait pour cent pistoles chacun par année. Tous ces discours, dont je ne perdis pas un mot, abaissèrent dans le moment mes orgueilleuses fumées. Je me représentai qu'on n'aurait pas sans doute plus d'attention pour moi que pour les autres; que, par conséquent, je ne devais pas être si charmé de mon poste; qu'il était moins solide que je ne l'avais cru, et qu'enfin je ne pouvais assez ménager ma bourse. Ces réflexions me guérirent de la rage de dépenser. Je commençai à me repentir d'avoir amené là ces secrétaires, à souhaiter la fin du repas; et, lorsqu'il fallut compter, j'eus avec le traiteur une dispute pour l'écot.

Nous nous séparâmes à minuit, mes confrères et moi, parce que je ne les pressai pas de boire davantage. Ils s'en allèrent chez leur veuve, et je me retirai à mon superbe appartement, que j'enrageais pour lors d'avoir loué, et que je me promettais bien de quitter à la fin du mois. J'eus beau me coucher dans un bon lit, mon inquiétude en écarta le sommeil. Je passai le reste de la nuit à rêver aux moyens de ne pas travailler pour le roi généreusement. Je m'en tins là-dessus aux conseils de Monteser. Je me levai dans la résolution d'aller faire la révérence à don Rodrigue de Calderone. J'étais dans une disposition très propre à paraître devant un homme si fier, car je sentais

que j'avais besoin de lui. Je me rendis donc chez ce secrétaire.

Son logement communiquait à celui du duc de Lerme, et l'égalait en magnificence. On aurait eu de la peine à distinguer par les ameublements le maître du valet. Je me fis annoncer comme successeur de don Valerio, ce qui n'empêcha pas qu'on me fît attendre plus d'une heure dans l'antichambre. Monsieur le nouveau secrétaire, me disais-je pendant ce temps-là, prenez, s'il vous plaît, patience. Vous croquerez bien le marmot avant que vous le fassiez croquer aux autres.

On ouvrit pourtant la porte de la chambre. J'entrai, et m'avançai vers don Rodrigue, qui, venant d'écrire un billet doux à sa charmante Sirène, le donnait à Pédrille dans ce moment-là. Je n'avais pas paru devant l'archevêque de Grenade, ni devant le comte de Galiano, ni même devant le premier ministre, si respectueusement que je me présentai aux yeux du seigneur de Calderone. Je le saluai en baissant la tête jusqu'à terre, et lui demandant sa protection dans des termes dont je ne puis me souvenir sans honte, tant ils étaient pleins de soumission. Ma bassesse aurait tourné contre moi dans l'esprit d'un homme qui eût eu moins de fierté. Pour lui, il s'accommoda fort de mes manières rampantes, et me dit d'un air même assez honnête qu'il ne laisserait échapper aucune occasion de me faire plaisir.

Là-dessus, le remerciant avec de grandes démonstrations de zèle des sentiments favorables qu'il me marquait, je lui vouai un éternel attachement. Ensuite, de peur de l'incommoder, je sortis, en le priant de m'excuser si je l'avais interrompu dans ses importantes occupations. Sitôt que j'eus fait une si indigne démarche, je me retirai plein de confusion, et je gagnai mon bureau, où j'achevai l'ouvrage qu'on m'avait chargé de faire. Le duc ne manqua pas d'y venir dans la matinée. Il ne fut pas moins content de la fin de mon travail qu'il ne l'avait été du commencement, et il me dit : Voilà qui est bien. Écris toi-même, le mieux que tu pourras, cette histoire abrégée sur le registre de Catalogne. Après quoi tu prendras dans le portefeuille un autre mémoire que tu rédigeras de la même manière. J'eus une assez longue conversation avec Son Excellence, dont l'air doux et familier me charmait. Quelle différence il y avait d'elle à Calderone! C'étaient deux figures bien contrastées.

Je dînai ce jour-là dans une auberge où l'on mangeait à juste prix, et je résolus d'y aller tous les jours *incognito*, jusqu'à ce que je visse l'effet que mes complaisances et mes souplesses produiraient. J'avais de l'argent pour trois mois au plus. Je me prescrivis ce temps-là pour travailler aux dépens de qui il appartiendrait, me proposant, les plus courtes folies étant les meilleures,

d'abandonner après cela la cour et son clinquant, si je n'en recevais aucun salaire. Je fis donc mon plan. Je n'épargnai rien pendant deux mois pour plaire à Calderone : mais il me tint si peu de compte de tout ce que je faisais pour y réussir, que je désespérai d'en venir à bout. Je changeai de conduite à son égard; je cessai de lui faire la cour; et je ne m'attachai plus qu'à mettre à profit les moments d'entretien que j'avais avec le duc.

IV. — Gil Blas gagne la faveur du duc de Lerme, qui le rend dépositaire d'un secret important.

Quoique monseigneur ne fît pour ainsi dire que paraître et disparaître à mes yeux tous les jours, je ne laissai pas insensiblement de me rendre si agréable à Son Excellence, qu'elle me dit une après-dînée : Écoute, Gil Blas, j'aime le caractère de ton esprit, et j'ai de la bienveillance pour toi. Tu es un garçon zélé, fidèle, plein d'intelligence et de discrétion. Je ne crois pas mal placer ma confiance en la donnant à un pareil sujet. Je me jetai à ses genoux lorsque j'eus entendu ces paroles; et après avoir baisé respectueusement une de ses mains qu'il me tendait pour me relever, je lui répondis : Est-il bien possible que Votre Excellence daigne m'honorer d'une si grande faveur? que vos bontés vont me faire d'ennemis secrets! Mais il n'y a qu'un homme dont je redoute la haine, c'est don Rodrigue de Calderone.

Tu ne dois rien appréhender de ce côté-là, reprit le duc. Je connais Calderone. Il est attaché à moi depuis son enfance. Je puis dire que ses sentiments sont si conformes aux miens, qu'il chérit tout ce que j'aime, comme il hait tout ce qui me déplaît. Au lieu de craindre qu'il n'ait de l'aversion pour toi, tu dois au contraire compter sur son amitié. Je compris par là que le seigneur don Rodrigue était un fin matois, qu'il s'était emparé de l'esprit de Son Excellence, et que je ne pouvais pas trop garder de mesures avec lui.

Pour commencer, poursuivit le duc, à te mettre en possession de ma confidence, je vais te découvrir un dessein que je médite. Il est nécessaire que tu en sois instruit, pour te bien acquitter des commissions dont je prétends te charger dans la suite. Il y a déjà longtemps que je vois mon autorité généralement respectée, mes décisions aveuglément suivies, et que je dispose à mon gré des charges, des emplois, des gouvernements, des vice-royautés et des bénéfices. Je règne, si j'ose le dire, en Espagne. Je ne puis pousser ma fortune plus loin. Mais je voudrais la mettre à l'abri

des tempêtes qui commencent à la menacer; et pour cet effet je souhaiterais d'avoir pour successeur au ministère le comte de Lemos mon neveu.

Le ministre, en cet endroit de son discours, remarquant que j'étais extrêmement surpris de ce que j'entendais, me dit : Je vois bien, Santillane, je vois bien ce qui t'étonne. Il te semble fort étrange que je préfère mon neveu au duc d'Uzède mon propre fils. Mais apprends que ce dernier a le génie trop borné pour occuper ma place, et que d'ailleurs je suis son ennemi. Il a trouvé le secret de plaire au roi, qui en veut faire son favori; et c'est ce que je ne puis souffrir. La faveur d'un souverain ressemble à la possession d'une femme qu'on adore : c'est un bonheur dont on est si jaloux, qu'on ne peut se résoudre à le partager avec un rival, quelque uni qu'on soit avec lui par le sang ou par l'amitié.

Je te montre ici, continua-t-il, le fond de mon cœur. J'ai déjà tenté de détruire le duc d'Uzède dans l'esprit du roi; et, comme je n'ai pu en venir à bout, j'ai dressé une autre batterie. Je veux que le comte de Lemos, de son côté, s'insinue dans les bonnes grâces du prince d'Espagne. Étant gentilhomme de sa chambre, il a occasion de lui parler à toute heure; et, outre qu'il a de l'esprit, je sais un moyen sûr de le faire réussir dans cette entreprise. Par ce stratagème j'opposerai mon neveu à mon fils. Je ferai naître entre ces cousins une division qui les obligera tous deux à rechercher mon appui; et le besoin qu'ils auront de moi me les rendra soumis l'un et l'autre. Voilà quel est mon projet, ajouta-t-il; ton entremise ne m'y sera pas inutile. C'est toi que j'enverrai secrètement au comte de Lemos, et qui me rapporteras de sa part tout ce qu'il aura à me faire savoir.

Après cette confidence, que je regardai comme de l'argent comptant, je n'eus plus d'inquiétude. Enfin, me disais-je, me voici sous la gouttière; une pluie d'or va tomber sur moi. Il est impossible que le confident d'un homme qui gouverne la monarchie d'Espagne ne soit pas bientôt comblé de richesses. Plein d'une si douce espérance, je voyais d'un œil indifférent ma pauvre bourse tirer à sa fin.

V. — Où l'on verra Gil Blas comblé de joie, d'honneurs et de misère.

On s'aperçut bientôt à la cour de l'affection que le ministre avait pour moi. Il affecta d'en donner des marques publiquement, en me chargeant de son portefeuille, qu'il avait coutume

de porter lui-même lorsqu'il allait au conseil. Cette nouveauté, me faisant regarder comme un petit favori, excita l'envie de plusieurs personnes, et fut cause que je reçus de l'eau bénite de cour. Mes deux voisins les secrétaires ne furent pas des derniers à me complimenter sur ma prochaine grandeur, et ils m'invitèrent à souper chez leur veuve, moins par représailles, que dans la vue de m'engager à leur rendre service dans la suite. On me faisait fête de toutes parts. Le fier don Rodrigue même changea de manières avec moi. Il ne m'appela plus que *seigneur de Santillane*, lui qui jusqu'alors ne m'avait traité que de *vous*, sans jamais se servir du terme de *seigneurie*. Il m'accablait de civilités, surtout lorsqu'il jugeait que notre patron pouvait le remarquer. Mais je vous assure qu'il n'avait pas affaire à un sot. Je répondis à ses honnêtetés d'autant plus poliment que j'avais plus de haine pour lui : un vieux courtisan ne s'en serait pas mieux acquitté que moi.

J'accompagnais aussi le duc mon seigneur, lorsqu'il allait chez le roi, et il y allait ordinairement trois fois le jour. Il entrait le matin dans la chambre de Sa Majesté lorsqu'elle était éveillée. Il se mettait à genoux au chevet de son lit, l'entretenait des choses qu'elle avait à dire. Ensuite il se retirait. Il y retournait aussitôt qu'elle avait dîné, non pour lui parler d'affaires, il ne lui tenait alors que des discours réjouissants. Il la régalait de toutes les aventures plaisantes qui arrivaient dans Madrid, et dont il était toujours le premier instruit par des personnes pensionnées pour cet effet. Et enfin, le soir, il revoyait le roi pour la troisième fois, lui rendait compte, comme il lui plaisait, de ce qu'il avait fait ce jour-là, et lui demandait par manière d'acquit ses ordres pour le lendemain. Tandis qu'il était avec le roi, je me tenais dans l'antichambre, où je voyais des personnes de qualité, dévouées à la faveur, rechercher ma conversation, et s'applaudir de ce que je voulais bien me prêter à la leur. Comment aurais-je pu, après cela, ne me pas croire un homme de conséquence? Il y a bien des gens à la cour qui ont, encore pour moins, cette opinion-là d'eux.

Un jour j'eus un plus grand sujet de vanité. Le roi, à qui le duc avait parlé fort avantageusement de mon style, fut curieux d'en voir un échantillon. Son Excellence me fit prendre le registre de Catalogne, me mena devant ce monarque, et me dit de lire le premier mémoire que j'avais rédigé. Si la présence du prince me troubla d'abord, celle du ministre me rassura bientôt, et je fis la lecture de mon ouvrage, que Sa Majesté n'entendit pas sans plaisir. Elle eut la bonté de témoigner qu'elle était contente de moi, et de recommander même à son ministre d'avoir soin

de ma fortune. Cela ne diminua rien de l'orgueil que j'avais déjà; et l'entretien que j'eus peu de jours après avec le comte de Lemos acheva de me remplir la tête d'ambitieuses idées.

J'allai trouver ce seigneur de la part de son oncle chez le prince d'Espagne, et je lui présentai une lettre de créance, par laquelle le duc lui mandait qu'il pouvait s'ouvrir à moi comme à un homme qui avait une entière connaissance de leur dessein, et qui était choisi pour être leur messager commun. Après avoir lu ce billet, le comte me conduisit dans une chambre où nous nous enfermâmes tous deux, et là ce jeune seigneur me tint ce discours : Puisque vous avez la confiance du duc de Lerme, je ne doute pas que vous ne la méritiez, et je ne dois faire aucune difficulté de vous donner la mienne. Vous saurez donc que les choses vont le mieux du monde. Le prince d'Espagne me distingue de tous les seigneurs qui sont attachés à sa personne, et qui s'étudient à lui plaire. J'ai eu ce matin une conversation particulière avec lui, dans laquelle il m'a paru chagrin de se voir, par l'avarice du roi, hors d'état de suivre les mouvements de son cœur généreux, et même de faire une dépense convenable à un prince. Sur cela je n'ai pas manqué de le plaindre; et, profitant de ce moment-là, j'ai promis de lui porter demain à son lever mille pistoles, en attendant de plus grosses sommes que je me suis fait fort de lui fournir incessamment. Il a été charmé de ma promesse; et je suis bien sûr de captiver sa bienveillance si je lui tiens parole. Allez dire, ajouta-t-il, toutes ces circonstances à mon oncle, et revenez m'apprendre ce soir ce qu'il pense là-dessus.

Je quittai le comte de Lemos dès qu'il m'eut parlé de cette sorte, et je rejoignis le duc de Lerme, qui, sur mon rapport, envoya demander à Calderone mille pistoles, dont on me chargea le soir, et que j'allai remettre au comte, en disant en moi-même : Ho, ho, je vois bien à présent quel est l'infaillible moyen qu'a le ministre pour réussir dans son entreprise! Il a parbleu raison; et, selon toutes les apparences, ces prodigalités ne le ruineront point. Je devine aisément dans quels coffres il prend ces belles pistoles; mais, après tout, n'est-il pas juste que ce soit le père qui entretienne le fils? Le comte de Lemos, lorsque je me séparai de lui, me dit tout bas : Adieu, notre cher confident! Le prince d'Espagne aime un peu les dames; il faudra que nous ayons vous et moi au premier jour une conférence là-dessus; je prévois que j'aurai bientôt besoin de votre ministère. Je m'en retournai en rêvant à ces mots, qui n'étaient nullement ambigus, et qui me remplissaient de joie. Comment diable! disais-je, me voilà prêt à devenir le Mercure de l'héritier de la

monarchie! Je n'examinais point si cela était bon ou mauvais; la qualité du galant étourdissait ma morale. Quelle gloire pour moi d'être ministre des plaisirs d'un grand prince! Oh! tout beau, monsieur Gil Blas, me dira-t-on : il ne s'agissait pour vous que d'être ministre en second. J'en demeure d'accord; mais dans le fond ces deux postes font autant d'honneur l'un que l'autre, le profit seul en est différent.

En m'acquittant de ces nobles commissions, en me mettant de jour en jour plus avant dans les bonnes grâces du premier ministre, avec les plus belles espérances du monde, que j'eusse été heureux si l'ambition m'eût préservé de la faim! Il y avait plus de deux mois que je m'étais défait de mon magnifique appartement, et que j'occupais une petite chambre garnie des plus modestes. Quoique cela me fît de la peine, comme j'en sortais de bon matin et que je n'y rentrais que la nuit pour y coucher, je prenais patience. J'étais toute la journée sur mon théâtre, c'est-à-dire chez le duc. J'y jouais un rôle de seigneur. Mais, quand j'étais retiré dans mon taudis, le seigneur s'évanouissait, et il ne restait que le pauvre Gil Blas, sans argent, et qui pis est, sans avoir de quoi en faire. Outre que j'étais trop fier pour découvrir à quelqu'un mes besoins, je ne connaissais personne qui pût m'aider que don Navarro, que j'avais trop négligé depuis que j'étais à la cour, pour oser m'adresser à lui. J'avais été obligé de vendre mes hardes pièce à pièce. Je n'avais plus que celles dont je ne pouvais absolument me passer. Je n'allais plus à l'auberge, faute d'avoir de quoi payer mon ordinaire. Que faisais-je donc pour subsister? Je vais vous le dire. Tous les matins dans nos bureaux on nous apportait pour déjeuner un petit pain et un doigt de vin; c'était tout ce que le ministre nous faisait donner. Je ne mangeais que cela dans la journée, et le soir, le plus souvent, je me couchais sans souper.

Telle était la situation d'un homme qui brillait à la cour, quoiqu'il y dût faire plus de pitié que d'envie. Je ne pus néanmoins résister à ma misère, et je me déterminai enfin à la découvrir finement au duc de Lerme, si j'en trouvais l'occasion. Par bonheur elle s'offrit à l'Escurial, où le roi et le prince d'Espagne allèrent quelques jours après.

VI. — Comment Gil Blas fit connaître sa misère au duc de Lerme, et de quelle façon ce ministre en usa avec lui.

Lorsque le roi était à l'Escurial, il y défrayait tout le monde, de manière que je ne sentais point là où le bât me blessait. Je

couchais dans une garde-robe auprès de la chambre du duc. Ce ministre, un matin, s'étant levé à son ordinaire au point du jour, me fit prendre quelques papiers avec une écritoire, et me dit de le suivre dans le jardin du palais. Nous allâmes nous asseoir sous des arbres, où je me mis par son ordre dans l'attitude d'un homme qui écrit sur la forme de son chapeau; et lui, il tenait à la main un papier qu'il faisait semblant de lire. Nous paraissions de loin occupés d'affaires fort sérieuses, et toutefois nous ne parlions que de bagatelles, car Son Excellence ne les haïssait pas.

Il y avait plus d'une heure que je la réjouissais par toutes les saillies que mon humeur enjouée me fournissait, quand deux pies vinrent se poser sur des arbres qui nous couvraient de leur ombrage. Elles commencèrent à caqueter d'une façon si bruyante, qu'elles attirèrent notre attention. Voilà des oiseaux, dit le duc, qui semblent se quereller. Je serais assez curieux de savoir le sujet de leur querelle. Monseigneur, lui dis-je, votre curiosité me fait souvenir d'une fable indienne que j'ai lue dans Pilpay ou dans un autre auteur fabuliste. Le ministre me demanda quelle était cette fable, et je la lui racontai dans ces termes :

Il régnait autrefois dans la Perse un bon monarque, qui, n'ayant pas assez d'étendue d'esprit pour gouverner lui-même ses États, en laissait le soin à son grand vizir. Ce ministre, nommé Atalmuc, avait un génie supérieur. Il soutenait le poids de cette vaste monarchie sans en être accablé : il la maintenait dans une paix profonde. Il avait même l'art de rendre aimable l'autorité royale en la faisant respecter, et les sujets avaient un père affectionné dans un vizir fidèle au prince. Atalmuc avait parmi ses secrétaires un jeune Cachemirien, appelé Zéangir, qu'il aimait plus que les autres. Il prenait plaisir à son entretien, le menait avec lui à la chasse, et lui découvrait jusqu'à ses plus secrètes pensées. Un jour qu'ils chassaient ensemble dans un bois, le vizir, voyant deux corbeaux qui croassaient sur un arbre, dit à son secrétaire : Je voudrais bien savoir ce que ces oiseaux se disent en leur langage. Seigneur, lui répondit le Cachemirien, vos souhaits peuvent s'accomplir. Eh! comment cela? reprit Atalmuc. C'est, repartit Zéangir, qu'un derviche cabaliste m'a enseigné la langue des oiseaux. Si vous le souhaitez, j'écouterai ceux-ci, et je vous répéterai mot pour mot ce que je leur aurai entendu dire.

Le vizir y consentit. Le Cachemirien s'approcha des corbeaux, et parut leur prêter une oreille attentive. Après quoi, revenant à son maître : Seigneur, lui dit-il, le croiriez-vous? nous faisons le sujet de leur conversation. Cela n'est pas possible, s'écria le

ministre persan. Eh! que disent-ils de nous? Un des deux, reprit le secrétaire, a dit : Le voilà lui-même, ce grand vizir Atalmuc, cet aigle tutélaire qui couvre de ses ailes la Perse comme son nid, et veille sans cesse à sa conservation! Pour se délasser de ses pénibles travaux, il chasse dans ce bois avec son fidèle Zéangir. Que ce secrétaire est heureux de servir un maître qui a mille bontés pour lui! Doucement, a interrompu l'autre corbeau, doucement, ne vantez pas tant le bonheur de ce Cachemirien! Atalmuc, il est vrai, s'entretient avec lui familièrement, l'honore de sa confiance, et je ne doute pas même qu'il n'ait dessein de lui donner quelque jour un emploi considérable; mais avant ce temps-là Zéangir mourra de faim. Ce pauvre diable est logé dans une petite chambre garnie, où il manque des choses les plus nécessaires. En un mot, il mène une vie misérable, sans que personne s'en aperçoive à la cour. Le grand vizir ne s'avise pas de s'informer s'il est bien ou mal dans ses affaires; et, content d'avoir pour lui de bons sentiments, il le laisse en proie à la pauvreté.

Je cessai de parler en cet endroit pour voir venir le duc de Lerme, qui me demanda en souriant quelle impression cet apologue avait faite sur l'esprit d'Atalmuc, et si ce grand vizir ne s'était point offensé de la hardiesse de son secrétaire. Non, monseigneur, lui répondis-je un peu troublé de sa question, la fable dit au contraire qu'il le combla de bienfaits. Cela est heureux, reprit le duc d'un air sérieux; il y a des ministres qui ne trouveraient pas bon qu'on leur fît des leçons. Mais, ajouta-t-il en rompant l'entretien et en se levant, je crois que le roi ne tardera guère à se réveiller; mon devoir m'appelle auprès de lui. A ces mots il marcha vers le palais à grands pas sans me parler davantage, et très mal affecté, à ce qu'il me semblait, de ma fable indienne.

Je le suivis jusqu'à la porte de la chambre de Sa Majesté, après quoi j'allai remettre les papiers dont j'étais chargé à l'endroit où je les avais pris. J'entrai dans un cabinet où nos deux secrétaires copistes travaillaient, car ils étaient aussi du voyage. Qu'avez-vous, seigneur de Santillane? dirent-ils en me voyant. Vous êtes bien ému! Vous serait-il arrivé quelque désagréable accident?

J'étais trop plein du mauvais succès de mon apologue pour leur cacher ma douleur. Je leur fis le récit des choses que j'avais dites au duc, et ils se montrèrent sensibles à la vive affliction dont je leur parus saisi. Vous avez sujet d'être chagrin, me dit l'un des deux. Monseigneur quelquefois prend les choses de travers. Cela n'est que trop vrai, dit l'autre. Puissiez-vous être mieux traité

que ne le fut un secrétaire du cardinal Spinosa! Ce secrétaire, las de ne rien recevoir depuis quinze mois qu'il était occupé par Son Éminence, prit un jour la liberté de lui représenter ses besoins, et de demander quelque argent pour vivre. Il est juste, lui dit le ministre, que vous soyez payé. Tenez, poursuivit-il en lui mettant entre les mains une ordonnance de mille ducats, allez toucher cette somme au trésor royal; mais souvenez-vous en même temps que je vous remercie de vos services. Le secrétaire se serait consolé d'être congédié s'il eût reçu ses mille ducats, et qu'on l'eût laissé chercher de l'emploi ailleurs; mais en sortant de chez le cardinal il fut arrêté par un alguazil, et conduit à la tour de Ségovie, où il a été longtemps prisonnier.

Ce trait historique redoubla ma frayeur. Je me crus perdu; et, ne pouvant m'en consoler, je commençai à me reprocher mon impatience, comme si je n'eusse pas été assez patient. Hélas! disais-je, pourquoi faut-il que j'aie hasardé cette malheureuse fable qui a déplu au ministre? Il était peut-être sur le point de me tirer de mon état misérable; peut-être même allais-je faire une de ces fortunes subites qui étonnent tout le monde. Que de richesses, que d'honneurs m'échappent par mon étourderie! Je devais bien faire réflexion qu'il y a des grands qui n'aiment pas qu'on les prévienne, et qui veulent qu'on reçoive d'eux comme des grâces jusqu'aux moindres choses qu'ils sont obligés de donner. Il eût mieux valu continuer ma diète sans en rien témoigner au duc; je devais même me laisser mourir de faim pour mettre tout le tort de son côté.

Quand j'aurais encore conservé quelque espérance, mon maître, que je vis l'après-dînée, me l'eût fait perdre entièrement. Il fut fort sérieux avec moi contre son ordinaire, et il ne me parla point du tout; ce qui me causa le reste du jour une inquiétude mortelle. Je ne passai pas la nuit plus tranquillement : le regret de voir évanouir mes agréables illusions, et la crainte d'augmenter le nombre des prisonniers d'État, ne me permirent que de soupirer et de faire des lamentations.

Le jour suivant fut le jour de crise. Le duc me fit appeler le matin. J'entrai dans sa chambre, plus tremblant qu'un criminel qu'on va juger. Santillane, me dit-il en me montrant un papier qu'il avait à la main, prends cette ordonnance. Je frémis à ce mot d'ordonnance, et dis en moi-même : O ciel! voici le cardinal Spinosa; la voiture est prête pour Ségovie. La frayeur qui me saisit dans ce moment fut telle que j'interrompis le ministre, et me jetant à ses pieds : Monseigneur, lui dis-je tout en pleurs, je supplie très humblement Votre Excellence de me pardonner ma hardiesse; c'est la nécessité qui m'a forcé de vous apprendre ma misère.

Le duc ne put s'empêcher de rire du désordre où il me voyait. Console-toi, Gil Blas, me répondit-il, et m'écoute! Quoiqu'en me découvrant tes besoins ce soit me reprocher de ne les avoir pas prévenus, je ne t'en sais point mauvais gré, mon ami. Je me veux plutôt du mal à moi-même de ne t'avoir pas demandé comme tu vivais. Mais, pour commencer à réparer cette faute d'attention, je te donne une ordonnance de quinze cents ducats, qui te seront comptés à vue au trésor royal. Ce n'est pas tout, je t'en promets autant chaque année; et de plus, quand des personnes riches et généreuses te prieront de leur rendre service, je ne te défends pas de me parler en leur faveur.

Dans le ravissement où me jetèrent ces paroles, je baisai les pieds du ministre, qui, m'ayant commandé de me relever, continua de s'entretenir familièrement avec moi. Je voulus de mon côté rappeler ma belle humeur; mais je ne pus passer si subitement de la douleur à la joie. Je demeurai aussi troublé qu'un malheureux qui entend crier grâce au moment qu'il croit recevoir le coup de la mort. Mon maître attribua toute mon agitation à la seule crainte de lui avoir déplu, quoique la peur d'une prison perpétuelle n'y eût pas moins de part. Il m'avoua qu'il avait affecté de me paraître refroidi pour voir si je serais bien sensible à ce changement; qu'il jugeait par là de la vivacité de mon attachement à sa personne, et qu'il m'en aimait davantage.

VII. — Du bon usage qu'il fit de ses quinze cents ducats; de la première affaire dont il se mêla, et quel profit il lui en revint.

Le roi, comme s'il eût voulu servir mon impatience, retourna dès le lendemain à Madrid. Je volai d'abord au trésor royal, où je touchai sur-le-champ la somme contenue dans mon ordonnance. Il est rare que la tête ne tourne pas à un gueux qui passe subitement de la misère à l'opulence. Je changeai tout à coup avec la fortune. Je n'écoutai plus que mon ambition et ma vanité. J'abandonnai ma misérable chambre garnie aux secrétaires qui ne savaient pas encore la langue des oiseaux, et je louai pour la seconde fois mon bel appartement, qui par bonheur ne se trouva point occupé. J'envoyai chercher un fameux tailleur qui habillait presque tous les petits-maîtres. Il prit ma mesure, et me mena chez un marchand où il leva cinq aunes de drap qu'il fallait, disait-il, pour me faire un habit. Cinq aunes pour un habit à l'espagnole! juste ciel!... Mais n'épiloguons pas là-dessus; les tailleurs qui sont en réputation en prennent toujours plus que

les autres. J'achetai ensuite du linge, dont j'avais grand besoin, des bas de soie, avec un castor bordé d'un point d'Espagne.

Après cela, ne pouvant honnêtement me passer de laquais, je priai Vincent Forero, mon hôte, de m'en donner un de sa main. La plupart des étrangers qui venaient loger chez lui avaient coutume, en arrivant à Madrid, de prendre à leur service des valets espagnols, ce qui ne manquait pas d'attirer dans cet hôtel tous les laquais qui se trouvaient hors de condition. Le premier qui se présenta était un garçon d'une mine si douce et si dévote que je n'en voulus point; je crus voir Ambroise de Lamela. Je n'aime pas, dis-je à Forero, les valets qui ont un air si vertueux; j'y ai été attrapé.

A peine eus-je éconduit ce laquais, que j'en vis arriver un autre. Celui-ci paraissait fort éveillé, plus hardi qu'un page de cour, et avec cela un peu fripon. Il me plut. Je lui fis des questions : il y répondit avec esprit; il me parut même né pour l'intrigue. Je le regardai comme un sujet qui me convenait : je l'arrêtai. Je n'eus pas lieu de m'en repentir; je m'aperçus bientôt que j'avais fait une admirable acquisition. Comme le duc m'avait permis de lui parler en faveur des personnes à qui je voudrais rendre service, et que j'étais dans le dessein de ne pas négliger cette permission, il me fallait un chien de chasse pour découvrir le gibier; c'est-à-dire un drôle qui eût de l'industrie, et fût propre à déterrer et à m'amener des gens qui auraient des grâces à demander au premier ministre. C'était justement le fort de Scipion : ainsi se nommait mon laquais. Il sortait de chez dona Anna de Guevara, nourrice du prince d'Espagne, où il avait bien exercé ce talent-là; cette dame étant de celles qui, se voyant du crédit à la cour, aiment à le mettre à profit.

Aussitôt que je fis savoir à Scipion que je pouvais obtenir des grâces du roi, il se mit en campagne, et dès le même jour il me dit : Seigneur, j'ai fait une assez bonne découverte. Il vient d'arriver à Madrid un jeune gentilhomme grenadin, appelé don Roger de Rada. Il a eu une affaire d'honneur qui l'oblige à rechercher la protection du duc de Lerme, et il est disposé à bien payer le plaisir qu'on lui fera. Je lui ai parlé. Il avait envie de s'adresser à don Rodrigue de Calderone, dont on lui a vanté le pouvoir; mais je l'en ai détourné, en lui faisant entendre que ce secrétaire vendait ses bons offices au poids de l'or, au lieu que vous vous contentiez pour les vôtres d'une honnête marque de reconnaissance; que vous feriez même les choses pour rien, si vous étiez dans une situation qui vous permît de suivre votre inclination généreuse et désintéressée. Enfin je lui ai parlé de manière que vous verrez demain matin ce gentilhomme à votre lever

Comment donc, lui dis-je, monsieur Scipion, vous avez déjà fait bien de la besogne! Je m'aperçois que vous n'êtes pas neuf en matière d'intrigues. Je m'étonne que vous n'en soyez pas plus riche. C'est ce qui ne doit pas vous surprendre, me répondit-il; j'aime à faire circuler les espèces; je ne thésaurise point.

Don Roger de Rada vint effectivement chez moi. Je le reçus avec une politesse mêlée de fierté. Seigneur cavalier, lui dis-je, avant que je m'engage à vous servir, je veux savoir l'affaire d'honneur qui vous amène à la cour; car elle pourrait être telle que je n'oserais parler pour vous au premier ministre. Faites-m'en donc, s'il vous plaît, un rapport fidèle, et soyez persuadé que j'entrerai vivement dans vos intérêts, si un galant homme peut les épouser. Très volontiers, me répondit le jeune Grenadin; je vais vous conter sincèrement mon histoire. En même temps il m'en fit le récit de cette sorte :

VIII. — Histoire de don Roger de Rada.

Don Anastasio de Rada, gentilhomme grenadin, vivait heureux dans la ville d'Antequerre avec dona Estephania, son épouse, qui joignait à une vertu solide un esprit doux et une extrême beauté. Si elle aimait tendrement son mari, elle en était aimée éperdument. Il était de son naturel fort porté à la jalousie; et, quoiqu'il n'eût aucun sujet de douter de la fidélité de sa femme, il ne laissait pas d'avoir de l'inquiétude. Il appréhendait que quelque secret ennemi de son repos n'attentât à son honneur. Il se défiait de tous ses amis, excepté de don Huberto de Hordalès, qui venait librement dans sa maison en qualité de cousin d'Estéphanie, et qui était le seul homme dont il dût se défier.

Effectivement, don Huberto devint amoureux de sa cousine, et osa lui déclarer son amour, sans avoir égard au sang qui les unissait ni à l'amitié particulière que don Anastasio avait pour lui. La dame, qui était prudente, au lieu de faire un éclat qui aurait eu de fâcheuses suites, reprit son parent avec douceur, lui représenta jusqu'à quel point il était coupable de vouloir la séduire et déshonorer son mari, et lui dit fort sérieusement qu'il ne devait point se flatter de l'espérance d'y réussir.

Cette modération ne servit qu'à enflammer davantage le cavalier, qui, s'imaginant qu'il fallait pousser à bout une femme de ce caractère-là, commença d'avoir avec elle des manières peu respectueuses, et eut l'audace un jour de la presser de satisfaire ses désirs. Elle le repoussa d'un air sévère, et le menaça de faire

punir sa témérité par don Anastasio. Le galant, effrayé de la menace, promit de ne plus parler d'amour; et sur la foi de cette promesse Estéphanie lui pardonna le passé.

Don Huberto, qui naturellement était un très méchant homme, ne put voir sa passion si mal payée sans concevoir une lâche envie de s'en venger. Il connaissait don Anastasio pour un jaloux susceptible de toutes les impressions qu'il voudrait lui donner. Il n'eut besoin que de cette connaissance pour former le dessein le plus noir dont un scélérat puisse être capable. Un soir qu'il se promenait seul avec ce faible époux, il lui dit de l'air du monde le plus triste : Mon cher ami, je ne puis vivre plus longtemps sans vous révéler un secret que je me serais gardé de vous découvrir si votre honneur ne vous était pas plus cher que votre repos. Votre délicatesse et la mienne en matière d'offenses ne me permettent pas de vous cacher ce qui se passe chez vous. Préparez-vous à entendre une nouvelle qui vous causera autant de douleur que de surprise. Je vais vous frapper par l'endroit le plus sensible.

Je vous entends, interrompit don Anastasio déjà tout troublé, votre cousine m'est infidèle. Je ne la reconnais plus pour ma cousine, reprit Hordalès d'un air emporté; je la désavoue, et elle est indigne de vous avoir pour mari. C'est trop me faire languir, s'écria don Anastasio : parlez, qu'a fait Estéphanie? Elle vous a trahi, repartit don Huberto. Vous avez un rival qu'elle écoute en secret, mais que je ne puis vous nommer; car l'adultère, à la faveur d'une épaisse nuit, s'est dérobée aux yeux qui l'observaient. Tout ce què je sais, c'est qu'on vous trompe : c'est un fait dont je suis certain. L'intérêt que je dois prendre à cette affaire ne vous répond que trop de la vérité de mon rapport. Puisque je me déclare contre Estéphanie, il faut que je sois bien convaincu de son infidélité.

Il est inutile, continua-t-il en remarquant que ses discours faisaient l'effet qu'il en attendait, il est inutile de vous en dire davantage. Je m'aperçois que vous êtes indigné de l'ingratitude dont on ose payer votre amour, et que vous méditez une juste vengeance. Je ne m'y opposerai point. N'examinez pas quelle est la victime que vous allez frapper; montrez à toute la ville qu'il n'est rien que vous ne puissiez immoler à votre honneur.

Le traître animait ainsi un époux trop crédule contre une femme innocente; et il lui peignit avec de si vives couleurs l'infamie dont il demeurerait couvert s'il laissait l'affront impuni, qu'il le mit enfin en fureur. Voilà don Anastasio qui perd le jugement; il semble que les furies l'agitent. Il retourne chez lui dans la résolution de poignarder sa malheureuse épouse. Elle était

prête à se mettre au lit quand il arriva. Il se contraignit d'abord, et attendit que les domestiques fussent retirés. Alors, sans être retenu par la crainte de la colère céleste, ni par le déshonneur qui allait rejaillir sur une honnête famille, ni même par la pitié naturelle qu'il devait avoir d'un enfant de six mois que sa femme portait dans ses flancs, il s'approcha de sa victime et lui dit d'un ton furieux : Il faut périr, misérable! et tu n'as plus qu'un moment à vivre, que ma bonté te laisse pour prier le ciel de te pardonner l'outrage que tu m'as fait. Je ne veux pas que tu perdes ton âme comme tu as perdu ton honneur.

En disant cela il tira son poignard. Son action et son discours épouvantèrent Estéphanie, qui, se jetant à ses genoux, lui dit les mains jointes et toute éperdue : Qu'avez-vous, seigneur? Quel sujet de mécontentement ai-je eu le malheur de vous donner, pour vous porter à cette extrémité? Pourquoi voulez-vous arracher la vie à votre épouse? Si vous la soupçonnez de ne vous être pas fidèle, vous êtes dans l'erreur.

Non, non, reprit brusquement le jaloux; je ne suis que trop assuré de votre trahison. Les personnes qui m'en ont averti sont dignes de foi. Don Huberto... Ah! seigneur, interrompit-elle avec précipitation, vous devez vous défier de don Huberto. Il est moins votre ami que vous ne pensez. S'il vous a dit quelque chose au désavantage de ma vertu, ne le croyez pas. Taisez-vous, infâme que vous êtes! répliqua don Anastasio. En voulant me prévenir contre Hordalès, vous justifiez mes soupçons au lieu de les dissiper. Vous tâchez de me rendre ce parent suspect, parce qu'il est instruit de votre mauvaise conduite. Vous voudriez bien affaiblir son témoignage; mais cet artifice est inutile, et redouble l'envie que j'ai de vous punir. Mon cher époux, reprit l'innocente Estéphanie en pleurant amèrement, craignez votre aveugle colère. Si vous en suivez les mouvements, vous commettrez une action dont vous ne pourrez vous consoler quand vous en aurez reconnu l'injustice. Au nom de Dieu, calmez vos transports! Donnez-vous du moins le temps d'éclaircir vos soupçons; vous rendrez plus de justice à une femme qui n'a rien à se reprocher.

Tout autre que don Anastasio aurait été touché de ces paroles, et encore plus de l'affliction de la personne qui venait de les prononcer; mais le cruel, loin d'en paraître attendri, dit à la dame, une seconde fois, de se recommander promptement à Dieu, et leva même le bras pour la frapper. Arrête, barbare! lui cria-t-elle. Si l'amour que tu as eu pour moi est entièrement éteint, si les marques de tendresse que je t'ai prodiguées sont effacées de ton souvenir; si mes larmes ne sauraient te détourner de ton exécrable dessein, respecte ton propre sang! N'arme pas ta main

furieuse contre un innocent qui n'a point encore vu la lumière. Tu ne peux devenir son bourreau sans offenser le ciel et la terre. Pour moi, je te pardonne ma mort; mais n'en doute pas, la sienne demandera justice d'un si horrible forfait!

Quelque déterminé que fût don Anastasio à ne faire aucune attention à ce que pourrait lui dire Estéphanie, il ne laissa pas d'être ému des images affreuses que ces derniers mots présentèrent à son esprit. Aussi, comme s'il eût craint que son émotion ne trahît son ressentiment, il se hâta de profiter de la fureur qui lui restait, et plongea son poignard dans le côté droit de sa femme. Elle tomba dans le moment. Il la crut morte; il sortit aussitôt de sa maison et disparut d'Antequerre.

Cependant cette épouse infortunée fut si étourdie du coup qu'elle avait reçu, qu'elle demeura quelques instants à terre comme une personne sans vie. Ensuite, reprenant ses esprits, elle fit des plaintes et des lamentations qui attirèrent auprès d'elle une vieille femme qui la servait. Dès que cette bonne vieille vit sa maîtresse dans un si pitoyable état, elle poussa des cris qui dissipèrent le sommeil des autres domestiques, et même des plus proches voisins. La chambre fut bientôt remplie de monde. On appela des chirurgiens. Ils visitèrent la plaie, et n'en eurent pas mauvaise opinion. Ils ne se trompèrent point dans leur conjecture; ils guérirent même en assez peu de temps Estéphanie, qui accoucha fort heureusement d'un fils trois mois après cette cruelle aventure; et c'est ce fils, seigneur Gil Blas, que vous voyez en moi; je suis le fruit de ce triste enfantement.

Quoique la médisance n'épargne guère la vertu des femmes, elle respecta pourtant celle de ma mère; et cette scène sanglante ne passa dans la ville que pour le transport d'un mari jaloux. Il est vrai que mon père y était connu pour un homme violent et fort sujet à prendre trop facilement ombrage. Hordalès jugea bien que sa parente le soupçonnait d'avoir troublé par des fables l'esprit de don Anastasio; et, satisfait de s'être du moins à demi vengé d'elle, il cessa de la voir. De peur d'ennuyer Votre Seigneurie, je ne m'étendrai point sur l'éducation qu'on m'a donnée. Je dirai seulement que ma mère s'est principalement attachée à me faire apprendre l'escrime, et que j'ai longtemps fait des armes dans les plus célèbres salles de Grenade et de Séville. Elle attendait avec impatience que je fusse en âge de mesurer mon épée à celle de don Huberto, pour m'instruire du sujet qu'elle avait de se plaindre de lui; et, me voyant enfin dans ma dix-huitième année, elle m'en fit confidence, non sans répandre des pleurs abondamment ni paraître saisie d'une vive douleur. Quelle impression ne fait pas une mère en cet état sur un fils qui a du

courage et du sentiment? J'allai sur-le-champ trouver Hordalès; je l'attirai dans un endroit écarté, où, après un assez long combat, je le perçai de trois coups d'épée, et le jetai sur le carreau.

Don Huberto, se sentant mortellement blessé, attacha sur moi ses derniers regards, et me dit qu'il recevait la mort que je lui donnais comme une juste punition du crime qu'il avait commis contre l'honneur de ma mère. Il confessa que c'était pour se venger de ses rigueurs qu'il s'était résolu à la perdre. Puis il expira en demandant pardon de sa faute au ciel, à don Anastasio, à Estéphanie et à moi. Je ne jugeai point à propos de retourner au logis pour informer ma mère de cet événement; j'en laissai le soin à la renommée. Je passai les montagnes et me rendis à la ville de Malaga, où je m'embarquai avec un armateur qui sortait du port pour aller en course. Je lui parus ne pas manquer de cœur; il consentit volontiers que je me joignisse aux enfants de bonne volonté qu'il avait sur son bord.

Nous ne tardâmes guère à trouver une occasion de nous signaler. Nous rencontrâmes aux environs de l'île d'Albouran un corsaire de Melilla qui retournait vers les côtes d'Afrique avec un bâtiment espagnol qu'il avait pris à la hauteur de Carthagène, et qui était richement chargé. Nous attaquâmes vivement l'Africain, et nous nous rendîmes maîtres de ses deux vaisseaux, où il y avait quatre-vingts chrétiens qu'il emmenait esclaves en Barbarie. Alors, profitant d'un vent qui s'éleva, et qui nous était favorable pour gagner la côte de Grenade, nous arrivâmes en peu de temps à Punta de Helena.

Comme nous demandions aux esclaves que nous avions délivrés de quel endroit ils étaient, je fis cette question à un homme de très bonne mine et qui pouvait bien avoir cinquante ans. Il me répondit en soupirant qu'il était d'Antequerre. Je me sentis ému de sa réponse sans savoir pourquoi; et mon émotion, dont il s'aperçut, excita en lui un trouble que je remarquai. Je suis, lui dis-je, votre concitoyen. Peut-on vous demander le nom de votre famille? Hélas! me répondit-il, vous renouvelez ma douleur en exigeant de moi que je satisfasse votre curiosité. Il y a dix-huit années que j'ai quitté le séjour d'Antequerre, où l'on ne doit se souvenir de moi qu'avec horreur. Vous n'avez peut-être vous-même que trop entendu parler de moi. Je me nomme don Anastasio de Rada. Juste ciel! m'écriai-je, dois-je croire ce que j'entends? Quoi! vous seriez don Anastasio! serait-ce mon père que je verrais? Que dites-vous, jeune homme? s'écria-t-il à son tour en me considérant avec surprise. Serait-il bien possible que vous fussiez cet enfant malheureux qui était encore dans les flancs de sa mère quand je la sacrifiai à ma fureur? Oui, mon

père, lui dis-je; c'est moi que la vertueuse Estéphanie a mis au monde trois mois après la nuit funeste où vous la laissâtes noyée dans son sang.

Don Anastasio n'attendit pas que j'eusse achevé ces paroles pour se jeter à mon cou. Il me serra entre ses bras, et nous ne fîmes pendant un quart d'heure que confondre nos soupirs et nos larmes. Après nous être abandonnés aux tendres mouvements qu'une pareille reconnaissance ne pouvait manquer d'exciter en nous, mon père leva les yeux au ciel pour le remercier d'avoir sauvé la vie à Estéphanie; mais un moment après, comme s'il eût craint de lui rendre grâce mal à propos, il m'adressa la parole, et me demanda de quelle manière on avait reconnu l'innocence de sa femme. Seigneur, lui répondis-je, personne que vous n'en a jamais douté. La conduite de votre épouse a toujours été sans reproche. Il faut que je vous désabuse. Sachez que c'est don Huberto qui vous a trompé. En même temps je lui contai toute la perfidie de ce parent, quelle vengeance j'en avais tirée, et ce qu'il m'avait avoué en mourant.

Mon père fut moins sensible au plaisir d'avoir recouvré la liberté qu'à celui d'entendre les nouvelles que je lui annonçais. Il recommença, dans l'excès de la joie qui le transportait, à m'embrasser tendrement. Il ne pouvait se lasser de me témoigner combien il était content de moi. Allons, mon fils, me dit-il, prenons vite le chemin d'Antequerre! je brûle d'impatience de me jeter aux pieds d'une épouse que j'ai si indignement traitée. Depuis que vous m'avez fait connaître mon injustice, j'ai des remords qui me déchirent le cœur.

J'avais trop d'envie de rassembler ces deux personnes qui m'étaient si chères pour en retarder le doux moment. Je quittai l'armateur; et de l'argent que je reçus pour ma part de la prise que nous avions faite, j'achetai à Adra deux mules, mon père ne voulant plus s'exposer aux périls de la mer. Il eut tout le loisir sur la route de me raconter ses aventures, que j'écoutai avec cette avide attention que prêta le prince d'Ithaque au récit de celles du roi son père. Enfin, après plusieurs journées, nous nous rendîmes au bas de la montagne la plus voisine d'Antequerre, et nous fîmes halte en cet endroit. Comme nous voulions arriver secrètement au logis, nous n'entrâmes dans la ville qu'au milieu de la nuit.

Je vous laisse à imaginer la surprise où fut ma mère de revoir un mari qu'elle croyait avoir perdu pour jamais, et la manière pour ainsi dire miraculeuse dont il lui était rendu devenait pour elle un autre sujet d'étonnement. Il lui demanda pardon de sa barbarie avec des marques si vives de repentir, qu'elle ne put se

défendre d'en être touchée. Au lieu de le regarder comme un assassin, elle ne vit plus en lui qu'un homme à qui le ciel l'avait soumise, tant le nom d'époux est sacré pour une femme qui a de la vertu! Estéphanie avait été si en peine de moi qu'elle fut charmée de mon retour. Elle n'en ressentit pas toutefois une joie pure. Une sœur de Hordalès procédait criminellement contre le meurtrier de son frère; elle me faisait chercher partout; de sorte que ma mère ne me voyant pas en sûreté dans notre maison, n'était pas sans inquiétude. Cela m'obligea dès cette nuit-là même de partir pour la cour, où je viens, seigneur, solliciter ma grâce, que j'espère obtenir, puisque vous voulez bien parler en ma faveur au premier ministre, et m'appuyer de tout votre crédit.

Le vaillant fils de don Anastasio finit là son récit; après quoi, je lui dis d'un air important : C'est assez, seigneur don Roger; le cas me paraît graciable. Je me charge de détailler votre affaire à Son Excellence, dont j'ose vous promettre la protection. Le Grenadin, sur cela, se répandit en remerciements qui ne m'auraient fait qu'entrer par une oreille et sortir par l'autre, s'il ne m'eût assuré que sa reconnaissance suivrait de près le service que je lui rendrais. Mais d'abord qu'il eut touché cette corde-là je me mis en mouvement. Dès le jour même je contai cette histoire au duc, qui m'ayant permis de lui présenter le cavalier, lui dit : Don Roger, je suis instruit de l'affaire d'honneur qui vous a fait venir à la cour; Santillane m'en a dit toutes les circonstances. Ayez l'esprit tranquille; vous n'avez rien fait qui ne soit excusable; et c'est particulièrement aux gentilshommes qui vengent leur honneur offensé que Sa Majesté aime à faire grâce. Il faut pour la forme vous mettre en prison; mais soyez assuré que vous n'y demeurerez pas longtemps. Vous avez dans Santillane un bon ami qui se chargera du reste; il hâtera votre élargissement.

Don Roger fit une profonde révérence au ministre, sur la parole duquel il alla se constituer prisonnier. Ses lettres de grâce furent bientôt expédiées par mes soins. En moins de dix jours j'envoyai ce nouveau Télémaque rejoindre son Ulysse et sa Pénélope; au lieu que s'il n'eût pas eu de protecteur et d'argent, il n'en eût peut-être pas été quitte pour une année de prison. Je ne tirai pourtant de ce service rendu que cent pistoles. Ce n'était point là un grand coup de filet; mais je n'étais pas encore un Calderone pour mépriser les petits.

IX. — Par quels moyens Gil Blas fit en peu de temps une fortune considérable, et des grands airs qu'il se donna.

Cette affaire me mit en goût, et dix pistoles que je donnai à Scipion pour son droit de courtage l'encouragèrent à faire de nouvelles recherches. J'ai déjà vanté ses talents là-dessus; on aurait pu l'appeler à juste titre le grand Scipion. Il m'amena pour second chaland un imprimeur de livres de chevalerie, qui s'était enrichi en dépit du bon sens. Cet imprimeur avait contrefait un ouvrage d'un de ses confrères, et son édition avait été saisie. Pour trois cents ducats je lui fis avoir mainlevée de ses exemplaires, et lui sauvai une grosse amende. Quoique cela ne regardât point le premier ministre, Son Excellence voulut bien à ma prière interposer son autorité. Après l'imprimeur, il me passa par les mains un négociant, et voici de quoi il s'agissait. Un vaisseau portugais avait été pris par un corsaire de Barbarie, et repris ensuite par un armateur de Cadix. Les deux tiers des marchandises dont il était chargé appartenaient à un marchand de Lisbonne, qui, les ayant inutilement revendiquées, venait à la cour d'Espagne chercher un protecteur qui eût assez de crédit pour les lui faire rendre. Il eut le bonheur de le trouver en moi. Je m'intéressai pour lui, et il rattrapa ses effets moyennant la somme de quatre cents pistoles dont il fit présent à la protection.

Il me semble que j'entends un lecteur qui me crie en cet endroit : Courage, monsieur de Santillane! mettez du foin dans vos bottes. Vous êtes en beau chemin; poussez votre fortune. Oh! que je n'y manquerai pas. Je vois, si je ne me trompe, arriver mon valet avec un nouveau *quidam* qu'il vient d'accrocher. Justement, c'est Scipion. Écoutons-le. Seigneur, me dit-il, souffrez que je vous présente ce fameux opérateur. Il demande un privilège pour débiter ses drogues pendant l'espace de dix années dans toutes les villes de la monarchie d'Espagne, à l'exclusion de tous les autres, c'est-à-dire qu'il soit défendu aux personnes de sa profession de s'établir dans les lieux où il sera. Par reconnaissance il comptera deux cents pistoles à celui qui lui remettra le privilège expédié. Je dis au saltimbanque, en tranchant du protecteur : Allez, mon ami, je ferai votre affaire. Véritablement peu de jours après je le renvoyai avec des patentes qui lui permettaient de tromper le peuple exclusivement dans tous les royaumes d'Espagne[1].

1. Ces permissions de tromper tout le monde à l'aide des drogues

J'éprouvai la vérité du proverbe qui dit que l'appétit vient en mangeant; mais outre que je me sentais plus avide à mesure que je devenais plus riche, j'avais obtenu de Son Excellence si facilement les quatre grâces dont je viens de parler, que je ne balançai point à lui en demander une cinquième. C'était le gouvernement de la ville de Vera, sur la côte de Grenade, pour un chevalier de Calatrava qui m'en offrait mille pistoles. Le ministre se prit à rire en me voyant si âpre à la curée. Vive Dieu! ami Gil Blas, me dit-il, comme vous y allez! Vous aimez furieusement à obliger votre prochain. Écoutez, lorsqu'il ne sera question que de bagatelles, je n'y regarderai pas de si près; mais quand vous voudrez des gouvernements ou d'autres choses considérables, vous vous contenterez, s'il vous plaît, de la moitié du profit; vous me tiendrez compte de l'autre. Vous ne sauriez vous imaginer, continua-t-il, la dépense que je suis obligé de faire, ni combien de ressources il me faut pour soutenir la dignité de mon poste; car, malgré le désintéressement dont je me pare aux yeux du monde, je vous avoue que je ne suis point assez imprudent pour vouloir déranger mes affaires domestiques. Réglez-vous sur cela.

Mon maître, par ce discours, m'ôtant la crainte de l'importuner, ou plutôt m'excitant à retourner souvent à la charge, me rendit encore plus affamé de richesses que je ne l'étais auparavant. J'aurais alors volontiers fait afficher que tous ceux qui souhaitaient obtenir des grâces de la cour n'avaient qu'à s'adresser à moi. J'allais d'un côté, Scipion de l'autre. Je ne cherchais qu'à faire plaisir pour de l'argent. Mon chevalier de Calatrava eut le gouvernement de Vera pour ses mille pistoles; et j'en fis bientôt accorder un autre pour le même prix à un chevalier de Saint-Jacques. Je ne me contentai pas de faire des gouverneurs, je donnai des ordres de chevalerie, je convertis quelques bons roturiers en mauvais gentilshommes par d'excellentes lettres de noblesse. Je voulus aussi que le clergé se ressentît de mes bienfaits. Je conférai de petits bénéfices, des canonicats, et quelques dignités ecclésiastiques. A l'égard des évêchés et des archevêchés, c'était don Rodrigue de Calderone qui en était le collateur. Il nommait encore aux magistratures, aux commanderies et aux vice-royautés; ce qui suppose que les grandes places n'étaient pas mieux remplies que les petites; car les sujets que nous choisissions pour occuper les postes dont nous faisions un si honnête trafic n'étaient pas toujours les plus habiles gens du monde, ni les plus réglés. Nous savions bien que, dans Madrid,

secrètes se vendaient autrefois en France, au profit du premier médecin du roi.

les railleurs s'égayaient là-dessus à nos dépens; mais nous ressemblions aux avares, qui se consolent des huées du peuple en revoyant leur or.

Isocrate a raison d'appeler l'intempérance et la folie les compagnes inséparables des riches. Quand je me vis maître de trente mille ducats, et en état d'en gagner peut-être dix fois autant, je crus devoir faire une figure digne d'un confident de premier ministre. Je louai un hôtel entier que je fis meubler proprement. J'achetai le carrosse d'un *escrivand* [1] qui se l'était donné par ostentation, et qui cherchait à s'en défaire par le conseil de son boulanger. Je pris un cocher, trois laquais; et, comme il est juste d'avancer ses anciens domestiques, j'élevai Scipion au triple honneur d'être mon valet de chambre, mon secrétaire et mon intendant. Mais ce qui mit le comble à mon orgueil, c'est que le ministre trouva bon que mes gens portassent sa livrée. J'en perdis ce qui me restait de jugement. Je n'étais guère moins fou que les disciples de Porcius Latro, qui, lorsqu'à force d'avoir bu du cumin, ils s'étaient rendus aussi pâles que leur maître, s'imaginaient être aussi savants que lui; peu s'en fallait que je ne me crusse parent du duc de Lerme. Je me mis dans la tête que je passerais pour tel, ou peut-être pour un de ses bâtards; ce qui me flattait infiniment.

Ajoutez à cela qu'à l'exemple de Son Excellence, qui tenait table ouverte, je résolus de donner aussi à manger. Pour cet effet, je chargeai Scipion de me déterrer un habile cuisinier, et il m'en trouva un qui était comparable peut-être à celui du Romain Nomentanus, de friande mémoire. Je remplis ma cave de vins délicieux; et, après avoir fait mes autres provisions, je commençai à recevoir compagnie. Il venait souper chez moi tous les soirs quelques-uns des principaux commis du bureau du ministre, qui prenaient fièrement la qualité de secrétaires d'État. Je leur faisais très bonne chère, et les renvoyais toujours bien abreuvés. De son côté, Scipion (car tel maître tel valet) avait aussi sa table dans l'office, où il régalait à mes dépens les personnes de sa connaissance. Mais outre que j'aimais ce garçon-là, comme il contribuait à me faire gagner du bien, il me paraissait en droit de m'aider à le dépenser. D'ailleurs je regardais ces dissipations en jeune homme, je ne voyais pas le tort qu'elles me faisaient; je ne considérais que l'honneur qui m'en revenait. Une autre raison encore m'empêchait d'y prendre garde : les bénéfices et les emplois ne cessaient pas de faire venir l'eau au moulin. Je voyais mes finances augmenter de jour en jour. Je m'imaginais

1. Greffier. (Note de Lesage.)

pour le coup avoir attaché un clou à la roue de la fortune.

Il ne manquait plus à ma vanité que de rendre Fabrice témoin de ma vie fastueuse. Je ne doutais pas qu'il ne fût de retour d'Andalousie; et, pour me donner le plaisir de le surprendre, je lui fis tenir un billet anonyme, par lequel je lui mandais qu'un seigneur sicilien de ses amis l'attendait à souper : je lui marquais le jour, l'heure et le lieu où il fallait qu'il se trouvât. Le rendez-vous était chez moi. Nunez y vint, et fut extraordinairement étonné d'apprendre que j'étais le seigneur étranger qui l'avait invité à souper. Oui, lui dis-je, mon ami, je suis le maître de cet hôtel! J'ai un équipage, une bonne table, et de plus un coffre-fort. Est-il possible, s'écria-t-il avec vivacité, que je te retrouve dans l'opulence? Que je me sais bon gré de t'avoir placé auprès du comte Galiano! Je te disais bien que c'était un seigneur généreux, et qu'il ne tarderait guère à te mettre à ton aise. Tu auras sans doute, ajouta-t-il, suivi le sage conseil que je t'avais donné de lâcher un peu la bride au maître d'hôtel; je t'en félicite. Ce n'est qu'en tenant cette prudente conduite que les intendants deviennent si gras dans les grandes maisons.

Je laissai Fabrice s'applaudir tant qu'il lui plut de m'avoir mis chez le comte Galiano. Après quoi, pour modérer la joie qu'il sentait de m'avoir procuré un si bon poste, je lui détaillai les marques de reconnaissance dont ce seigneur avait payé mes services. Mais m'apercevant que mon poète, pendant que je lui faisais ce détail, chantait en lui-même la palidonie, je lui dis : Je pardonne au Sicilien son ingratitude. Entre nous, j'ai plutôt sujet de m'en louer que de m'en plaindre. Si le comte n'en eût pas mal usé avec moi, je l'aurais suivi en Sicile, où je le servirais encore dans l'attente d'un établissement incertain. En un mot, je ne serais pas confident du duc de Lerme.

Nunez fut si vivement frappé de ces derniers mots, qu'il demeura quelques instants sans pouvoir proférer une parole. Puis, rompant tout à coup le silence : L'ai-je bien entendu? me dit-il. Quoi! vous avez la confiance du premier ministre? Je la partage, lui répondis-je, avec don Rodrigue de Calderone; et, selon toutes les apparences, j'irai loin. En vérité, seigneur de Santillane, répliqua-t-il, je vous admire. Vous êtes capable de remplir toute sorte d'emplois. Que de talents vous réunissez en vous! ou plutôt, pour me servir d'une expression de notre tripot, vous avez l'*outil universel*, c'est-à-dire vous êtes propre à tout. Au reste, seigneur, poursuivit-il, je suis ravi de la prospérité de Votre Seigneurie. Oh! que diable, interrompis-je, monsieur Nunez, trève de seigneur et de seigneurie! Bannissons ces termes-là, et vivons toujours ensemble familièrement. Tu as

raison, reprit-il; je ne dois pas te regarder d'un autre œil qu'à l'ordinaire, quoique tu sois devenu riche; mais, ajouta-t-il, je t'avouerai ma faiblesse; en m'annonçant ton heureux sort, tu m'as ébloui; par bonheur mon éblouissement se passe, et je ne vois plus en toi que mon ami Gil Blas.

Notre entretien fut troublé par quatre ou cinq commis qui arrivèrent. Messieurs, leur dis-je en leur montrant Nunez, vous souperez avec le seigneur don Fabricio, qui fait des vers dignes du roi Numa[1], et qui écrit en prose comme on n'écrit point. Par malheur je parlais à des gens qui faisaient si peu de cas de la poésie que le poète en pâlit. A peine daignèrent-ils jeter les yeux sur lui. Il eut beau, pour s'attirer leur attention, dire des choses très spirituelles, ils ne les sentirent pas. Il en fut si piqué qu'il prit une licence poétique. Il s'échappa subtilement de la compagnie, et disparut. Nos commis ne s'aperçurent pas de sa retraite, et se mirent à table sans même s'informer de ce qu'il était devenu.

Comme j'achevais de m'habiller le lendemain matin, et me disposais à sortir, le poète des Asturies entra dans ma chambre. Je te demande pardon, mon ami, me dit-il, si j'ai hier au soir rompu en visière à tes commis : mais, franchement, je me suis trouvé parmi eux si déplacé, que je n'ai pu y tenir. Les fastidieux personnages avec leur air suffisant et empesé! Je ne comprends pas comment toi, qui as l'esprit si délié, tu peux t'accommoder de convives si lourds. Je veux dès aujourd'hui t'en amener de plus légers. Tu me feras plaisir, lui répondis-je, et je m'en fie à ton goût là-dessus. Tu as raison, répliqua-t-il. Je te promets des génies supérieurs et des plus amusants. Je vais de ce pas chez un marchand de liqueurs où ils vont s'assembler dans un moment. Je les retiendrai de peur qu'ils ne s'engagent ailleurs; car c'est à qui les aura à dîner ou à souper, tant ils sont réjouissants.

A ces paroles il me quitta; et le soir, à l'heure du souper, il revint accompagné seulement de six auteurs, qu'il me présenta l'un après l'autre en me faisant leur éloge. A l'entendre, ces beaux-esprits surpassaient ceux de la Grèce et de l'Italie; et leurs ouvrages, disait-il, méritaient d'être imprimés en lettres d'or. Je reçus ces messieurs très poliment. J'affectai même de les combler d'honnêtetés; car la nation des auteurs est un peu vaine et glorieuse. Quoique je n'eusse pas recommandé à Scipion d'avoir soin que l'abondance régnât dans ce repas, comme il savait

1. Les vers obscurs, que chantaient les Prêtres saliens dans leurs processions, avaient été composés par Numa. (Note de Lesage.)

quelle sorte de gens je devais ce jour-là régaler, il avait fait renforcer les services.

Enfin nous nous mîmes à table fort gaiement. Mes poètes commencèrent à s'entretenir d'eux-mêmes et à se louer. Celui-ci, d'un air fier, citait les grands seigneurs et les femmes de qualité dont sa muse faisait les délices. Celui-là, blâmant le choix qu'une académie de gens de lettres venait de faire de deux sujets, disait modestement que c'était lui qu'elle aurait dû choisir. Il n'y avait pas moins de présomption dans les discours des autres. Au milieu du souper, les voilà qui m'assassinent de vers et de prose. Ils se mettent à réciter à la ronde chacun un morceau de ses écrits. L'un débite un sonnet, l'autre déclame une scène tragique, et un autre lit la critique d'une comédie. Un quatrième, voulant à son tour faire la lecture d'une ode d'Anacréon, traduite en mauvais vers espagnols, est interrompu par un de ses confrères qui lui dit qu'il s'est servi d'un terme impropre. L'auteur de la traduction n'en convient nullement; de là naît une dispute dans laquelle tous les beaux-esprits prennent parti. Les opinions sont partagées, les disputeurs s'échauffent; ils en viennent aux invectives : passe encore pour cela; mais ces furieux se lèvent de table et se battent à coups de poing. Fabrice, Scipion, mon cocher, mes laquais et moi, nous n'eûmes pas peu de peine à leur faire lâcher prise. Lorsqu'ils se virent séparés, ils sortirent de ma maison comme d'un cabaret, sans me faire la moindre excuse de leur impolitesse.

Nunez, sur la parole de qui je m'étais fait de ce repas une idée agréable, demeura fort étourdi de cette aventure. Eh bien, lui dis-je, notre ami, me vanterez-vous encore vos confrères? Par ma foi, vous m'avez amené là de vilaines gens! Je m'en tiens à mes commis, ne me parlez plus d'auteurs. Je n'ai garde, me répondit-il, de t'en présenter d'autres; tu viens de voir les plus raisonnables.

X. — Les mœurs de Gil Blas se corrompent entièrement à la cour. De la commission dont le chargea le comte de Lemos, et de l'intrigue dans laquelle ce seigneur et lui s'engagèrent.

Lorsque je fus connu pour un homme chéri du duc de Lerme, j'eus bientôt une cour. Tous les matins mon antichambre se trouvait pleine de monde, et je donnais mes audiences à mon lever. Il venait chez moi deux sortes de gens; les uns pour m'engager, en payant, à demander des grâces au ministre, et

les autres pour m'exciter par des supplications à leur faire obtenir *gratis* ce qu'ils souhaitaient. Les premiers étaient sûrs d'être écoutés et bien servis; à l'égard des seconds, je m'en débarrassais sur-le-champ par des défaites, ou bien je les amusais si longtemps, que je leur faisais perdre patience. Avant que je fusse à la cour, j'étais compatissant et charitable de mon naturel; mais on n'a plus là de faiblesse humaine, et j'y devins plus dur qu'un caillou. Je me guéris aussi par conséquent de ma sensibilité pour mes amis; je me dépouillai de toute affection pour eux. La manière dont j'en usai avec Joseph Navarro, dans une conjoncture que je vais rapporter, en peut faire foi.

Ce Navarro, à qui j'avais tant d'obligation, et qui, pour tout dire en un mot, était la cause première de ma fortune, vint un jour chez moi. Après m'avoir témoigné beaucoup d'amitié, ce qu'il avait coutume de faire quand il me voyait, il me pria de demander pour un de ses amis certain emploi au duc de Lerme, en me disant que le cavalier pour lequel il me sollicitait était un garçon fort aimable et d'un grand mérite, mais qu'il avait besoin d'un poste pour subsister. Je ne doute pas, ajouta Joseph, bon et obligeant comme je vous connais, que vous ne soyez ravi de faire plaisir à un honnête homme qui n'est pas riche; son indigence est un titre pour mériter votre appui; je suis sûr que vous me savez bon gré de vous donner une occasion d'exercer votre humeur bienfaisante. C'était me dire nettement qu'on attendait de moi ce service pour rien. Quoique cela ne fût guère de mon goût, je ne laissai pas de paraître fort disposé à faire ce qu'on désirait. Je suis charmé, répondis-je à Navarro, de pouvoir vous marquer la vive reconnaissance que j'ai de tout ce que vous avez fait pour moi. Il suffit que vous vous intéressiez pour quelqu'un; il n'en faut pas davantage pour me déterminer à le servir. Votre ami aura cet emploi que vous souhaitez qu'il ait, comptez là-dessus; ce n'est plus votre affaire, c'est la mienne.

Sur cette assurance Joseph s'en alla très satisfait de moi; néanmoins la personne qu'il m'avait recommandée n'eut pas le poste en question. Je le fis accorder à un autre homme pour mille ducats que je mis dans mon coffre-fort. Je préférai cette somme aux remerciements que m'aurait faits mon chef d'office, à qui je dis d'un air mortifié quand nous nous revîmes : Ah! mon cher Navarro, vous vous êtes avisé trop tard de me parler. Calderone m'a prévenu, il a fait donner l'emploi que vous savez. Je suis au désespoir de n'avoir pas une meilleure nouvelle à vous apprendre.

Joseph me crut de bonne foi, et nous nous quittâmes plus amis que jamais; mais je crois qu'il découvrit bientôt la vérité,

car il ne revint plus chez moi. Au lieu de sentir quelques remords d'en avoir usé de la sorte avec un ami véritable, et à qui j'avais tant d'obligation, j'en fus charmé. Outre que les services qu'il m'avait rendus me pesaient, il me semblait que, dans la passe où j'étais alors à la cour, il ne me convenait plus de fréquenter des maîtres d'hôtels.

Il y a longtemps que je n'ai parlé du comte de Lemos; venons présentement à ce seigneur. Je le voyais quelquefois. Je lui avais porté mille pistoles, comme je l'ai dit ci-devant, et je lui en portai mille autres encore par ordre du duc son oncle, de l'argent que j'avais à Son Excellence. Le comte de Lemos ce jour-là voulut avoir un long entretien avec moi. Il m'apprit qu'il était enfin parvenu à son but, et qu'il possédait entièrement les bonnes grâces du prince d'Espagne, dont il était l'unique confident. Ensuite il me chargea d'une commission fort honorable, et à laquelle il m'avait déjà préparé. Ami Santillane, me dit-il, c'est maintenant qu'il faut agir. N'épargnez rien pour découvrir quelque jeune beauté qui soit digne d'amuser ce prince galant. Vous avez de l'esprit; je ne vous en dis pas davantage. Allez, courez, cherchez, et quand vous aurez fait une heureuse découverte, vous viendrez m'en avertir. Je promis au comte de ne rien négliger pour bien m'acquitter de cet emploi, qui ne doit pas être fort difficile à exercer, puisqu'il y a tant de gens qui s'en mêlent.

Je n'avais pas un grand usage de ces sortes de recherches; mais je ne doutais point que Scipion ne fût encore admirable pour cela. En arrivant au logis, je l'appelai et lui dis en particulier : Mon enfant, j'ai une confidence importante à te faire. Sais-tu bien qu'au milieu des faveurs de la fortune je sens qu'il me manque quelque chose? Je devine aisément ce que c'est, interrompit-il sans me donner le temps d'achever ce que je voulais lui dire; vous avez besoin d'une nymphe agréable ponr vous dissiper un peu et vous égayer. Et en effet il est étonnant que vous n'en ayez pas dans le printemps de vos jours, pendant que de graves barbons ne sauraient s'en passer. J'admire ta pénétration, repris-je en souriant. Oui, mon ami, c'est une maîtresse qu'il me faut, et je veux l'avoir de ta main. Mais je t'avertis que je suis très délicat sur la matière, je te demande une jolie personne qui n'ait pas de mauvaises mœurs. Ce que vous souhaitez, repartit Scipion en souriant, est un peu rare. Cependant nous sommes, Dieu merci, dans une ville où il y a de tout; et j'espère que j'aurai bientôt trouvé votre fait.

Véritablement trois jours après il me dit : J'ai découvert un trésor. Une jeune dame nommée Catalina, de bonne famille et d'une beauté ravissante, demeure, sous la conduite de sa tante,

dans une petite maison où elles vivent toutes deux fort honnêtement de leur bien qui n'est pas considérable. Elles sont servies par une soubrette que je connais, et qui vient de m'assurer que leur porte, quoique fermée à tout le monde, pourrait s'ouvrir à un galant riche et libéral, pourvu qu'il voulût bien, de peur de scandale, n'entrer chez elles que la nuit et sans faire aucun éclat. Là-dessus je vous ai peint comme un cavalier qui méritait de trouver l'huis ouvert, et j'ai prié la soubrette de vous proposer aux deux dames. Elle m'a promis de le faire, et de me rapporter demain matin la réponse dans un endroit dont nous sommes convenus. Cela est bon, lui répondis-je; mais je crains que la femme de chambre à qui tu viens de parler ne t'en ait fait accroire. Non, non, répliqua-t-il, ce n'est point à moi qu'on en donne à garder : j'ai déjà interrogé les voisins et je conclus de tout ce qu'ils m'ont dit que la señora Catalina est telle que vous la pouvez désirer, c'est-à-dire une Danaé chez laquelle il vous sera permis d'aller faire le Jupiter, à la faveur d'une grêle de pistoles que vous y laisserez tomber.

Tout prévenu que j'étais contre ces sortes de bonnes fortunes, je me prêtai à celle-là; et comme la femme de chambre vint dire le jour suivant à Scipion, qu'il ne tiendrait qu'à moi d'être introduit dès ce soir-là même dans la maison de ses maîtresses, je m'y glissai entre onze heures et minuit. La soubrette me reçut sans lumière, et me prit par la main pour me conduire dans une salle assez propre, où je trouvai les deux dames galamment habillées et assises sur des carreaux de satin. Aussitôt qu'elles m'aperçurent, elles se levèrent et me saluèrent d'une manière toute gracieuse : je crus voir deux personnes de qualité. La tante, qu'on appelait la señora Mencia, quoique belle encore, n'attirait pas mon attention. Il est vrai qu'on ne pouvait regarder que la nièce, qui me parut une déesse. A l'examiner pourtant à la rigueur, on aurait pu dire que ce n'était pas une beauté parfaite; mais elle avait des grâces, avec un air piquant et voluptueux qui ne permettait guère aux yeux des hommes de remarquer ses défauts.

Aussi sa vue troubla mes sens. J'oubliai que je ne venais là que pour faire l'office de procureur : je parlai en mon propre et privé nom, et tins tous les discours d'un homme passionné. La petite fille, à qui je trouvai trois fois plus d'esprit qu'elle n'en avait, tant elle me paraissait aimable, acheva de m'enchanter par ses réponses. Je commençais à ne me plus posséder, lorsque la tante, pour modérer mes transports, prit la parole et me dit : Seigneur de Santillane, je vais m'expliquer franchement avec vous. Sur l'éloge que l'on m'a fait de Votre Seigneurie, je vous ai permis

d'entrer chez moi, sans affecter par des façons de vous faire valoir cette faveur; mais ne pensez pas pour cela que vous en soyez plus avancé; j'ai jusqu'ici élevé ma nièce dans la retraite, et vous êtes, pour ainsi dire, le premier cavalier aux regards de qui je l'expose. Si vous la jugez digne d'être votre épouse, je serai ravie qu'elle ait cet honneur; voyez si elle vous convient à ce prix-là, vous ne l'aurez point à meilleur marché.

Ce coup tiré à bout portant effaroucha l'amour qui m'allait décocher une flèche. Pour parler sans métaphore, un mariage proposé si crûment me fit rentrer en moi-même; je redevins tout à coup l'agent fidèle du comte de Lemos; et, changeant de ton, je répondis à la señora Mencia : Madame, votre franchise me plaît, et je veux l'imiter. Quelque figure que je fasse à la cour, je ne vaux pas l'incomparable Catalina; j'ai pour elle en main un parti plus brillant : je lui destine le prince d'Espagne. Il suffisait de refuser ma nièce, reprit la tante froidement; ce refus, ce me semble, était assez désobligeant; il n'était pas nécessaire de l'accompagner d'un trait railleur. Je ne raille point, madame, m'écriai-je, rien n'est plus sérieux; j'ai ordre de chercher une personne qui mérite d'être honorée des visites secrètes du prince d'Espagne; je la trouve dans votre maison, je vous marque à la craie.

La señora Mencia fut fort étonnée d'entendre ces paroles; et je m'aperçus qu'elles ne lui déplurent point. Néanmoins, croyant devoir faire la réservée, elle me répliqua de cette manière : Quand je prendrais au pied de la lettre ce que vous me dites, apprenez que je ne suis pas d'un caractère à m'applaudir de l'infâme honneur de voir ma nièce maîtresse d'un prince. Ma vertu se révolte contre l'idée... Que vous êtes bonne, interrompis-je, avec votre vertu! Vous pensez comme une sotte bourgeoise. Vous moquez-vous de considérer ces choses-là dans un point de vue moral? C'est leur ôter tout ce qu'elles ont de beau; il faut les regarder d'un œil charmé. Envisagez l'héritier de la monarchie aux pieds de l'heureuse Catalina; représentez-vous qu'il l'adore et la comble de présents, et songez enfin qu'il naîtra d'elle peut-être un héritier qui rendra le nom de sa mère immortel avec le sien.

Quoique la tante ne demandât pas mieux que d'accepter ce que je proposais, elle feignit de ne savoir à quoi se résoudre; et Catalina, qui aurait déjà voulu tenir le prince d'Espagne, affecta une grande indifférence; ce qui fut cause que je me mis sur nouveaux frais à presser la place, jusqu'à ce qu'enfin la señora Mencia, me voyant rebuté et prêt à lever le siège, battit la chamade, et nous dressâmes une capitulation qui contenait les deux

articles suivants : *Primo*, que si le prince d'Espagne, sur le rapport qu'on lui ferait des agréments de Catalina, prenait feu et se déterminait à lui faire une visite nocturne, j'aurais soin d'en informer les dames; comme aussi de la nuit qui serait choisie pour cet effet. *Secundo*, que le prince ne pourrait s'introduire chez lesdites dames qu'en galant ordinaire, et accompagné seulement de moi et de son Mercure en chef.

Après cette convention, la tante et la nièce me firent toutes les amitiés du monde; elles prirent avec moi un air de familiarité, à la faveur duquel je hasardai quelques accolades qui ne furent pas trop mal reçues; et lorsque nous nous séparâmes, elle m'embrassèrent d'elles-mêmes en me faisant toutes les caresses imaginables. C'est une chose merveilleuse que la facilité avec laquelle il se forme une liaison entre les courtiers de galanterie et les femmes qui ont besoin d'eux. On aurait dit, en me voyant sortir de là si favorisé, que j'eusse été plus heureux que je ne l'étais.

Le comte de Lemos sentit une extrême joie quand je lui annonçai que j'avais fait une découverte telle qu'il la pouvait souhaiter. Je lui parlai de Catalina dans des termes qui lui donnèrent envie de la voir. Je le menai chez elle la nuit suivante, et il m'avoua que j'avais fort bien rencontré. Il dit aux dames qu'il ne doutait nullement que le prince d'Espagne ne fût fort satisfait de la maîtresse que je lui avais choisie, et qu'elle, de son côté, aurait sujet d'être contente d'un tel amant; que ce jeune prince était généreux, plein de douceur et de bonté; enfin il les assura que, dans quelques jours, il le leur amènerait de la façon qu'elles le désiraient, c'est-à-dire sans suite et sans bruit. Ce seigneur prit là-dessus congé d'elles, et je me retirai avec lui.

Nous rejoignîmes son équipage dans lequel nous étions venus tous deux, et qui nous attendait au bout de la rue. Ensuite il me conduisit à mon hôtel, en me chargeant d'instruire le lendemain son oncle de cette aventure ébauchée, et de le prier de sa part de lui envoyer un millier de pistoles pour la mettre à fin.

Je ne manquai pas le jour suivant d'aller rendre au duc de Lerme un compte exact de tout ce qui s'était passé. Je ne lui cachai qu'une chose. Je ne lui parlai point de Scipion; je me donnai pour l'auteur de la découverte de Catalina; car on se fait un honneur de tout auprès des grands.

Je m'attirai par là des compliments à mi-sucre. Monsieur Gil Blas, me dit le ministre d'un air railleur, je suis ravi qu'avec tous vos autres talents vous ayez encore celui de déterrer les beautés obligeantes! Quand j'en voudrai quelques-unes, vous trouverez bon que je m'adresse à vous. Monseigneur, lui répondis-je sur le même ton, je vous remercie de la préférence; mais

vous me permettrez de vous dire que je me ferai un scrupule de procurer ces sortes de plaisirs à Votre Excellence. Il y a si longtemps que le seigneur don Rodrigue est en possession de cet emploi-là, qu'il y aurait de l'injustice à l'en dépouiller. Le duc sourit de ma réponse ; puis, changeant de discours, il me demanda si son neveu n'avait pas besoin d'argent pour cette équipée. Pardonnez-moi, lui dis-je, il vous prie de lui envoyer mille pistoles. Eh bien, reprit le ministre, tu n'as qu'à les lui porter; dis-lui qu'il ne les ménage point, et qu'il applaudisse à toutes les dépenses que le prince souhaitera de faire.

XI. — De la visite secrète et des présents que le prince d'Espagne fit à Catalina.

J'allai porter à l'heure même cinq cents doubles pistoles au comte de Lemos. Vous ne pouviez venir plus à propos, me dit ce seigneur. J'ai parlé au prince; il a mordu à la grappe; il brûle d'impatience de voir Catalina. Dès la nuit prochaine il veut se dérober secrètement de son palais pour se rendre chez elle, c'est une chose résolue; nos mesures sont déjà prises pour cela. Avertissez-en les dames, et leur donnez l'argent que vous m'apportez; il est bon de leur faire connaître que ce n'est point un amant ordinaire qu'elles ont à recevoir; d'ailleurs, les bienfaits des princes doivent devancer leurs galanteries. Comme vous l'accompagnerez avec moi, poursuivit-il, ayez soin de vous trouver ce soir à son coucher; il faudra de plus que votre carrosse, car je juge à propos de nous en servir, nous attende à minuit aux environs du palais.

Je me rendis aussitôt chez les dames. Je ne vis point Catalina; on me dit qu'elle reposait. Je ne parlai qu'à la señora Mencia. Madame, lui dis-je, excusez-moi, de grâce, si je parais dans votre maison pendant le jour; mais je ne puis faire autrement; il faut bien que je vous avertisse que le prince d'Espagne viendra chez vous cette nuit; et voici, ajoutai-je en lui mettant entre les mains un sac où étaient les espèces, voici une offrande qu'il envoie au temple de Cythère pour s'en rendre les divinités favorables. Je ne vous ai pas, comme vous voyez, engagée dans une mauvaise affaire. Je vous en suis redevable, répondit-elle; mais apprenez-moi, seigneur de Santillane, si le prince aime la musique. Il l'aime, repris-je, à la folie. Rien ne le divertit tant qu'une belle voix accompagnée d'un luth touché délicatement. Tant mieux! s'écria-t-elle toute transportée de joie; vous me charmez en me

disant cela, car ma nièce a un gosier de rossignol et joue du luth à ravir; elle danse même parfaitement. Vive Dieu! m'écriai-je à mon tour, voilà bien des perfections, ma tante : il n'en faut pas tant à une fille pour faire fortune; un seul de ces talents lui suffit pour cela.

Ayant ainsi préparé les voies, j'attendis l'heure du coucher du prince. Lorsqu'elle fut arrivée, je donnai mes ordres à mon cocher et je rejoignis le comte de Lemos, qui me dit que le prince, pour se défaire plus tôt de tout le monde, allait feindre une légère indisposition, et même se mettre au lit pour mieux persuader qu'il était malade; mais qu'il se releverait une heure après et gnagnerait par une porte secrète un escalier dérobé qui conduisait dans les cours.

Lorsqu'il m'eut instruit de ce qu'ils avaient concerté tous deux, il me posta dans un endroit par où il m'assura qu'ils passeraient. J'y gardai si longtemps le mulet, que je commençai à croire que notre galant avait pris un autre chemin ou perdu l'envie de voir Catalina : comme si les princes perdaient ces sortes de fantaisies avant que de les avoir satisfaites! Enfin je m'imaginais qu'on m'avait oublié, quand il parut deux hommes qui m'abordèrent. Les ayant reconnus pour ceux que j'attendais, je les menai à mon carrosse, dans lequel ils montèrent l'un et l'autre; pour moi, je me mis auprès du cocher pour lui servir de guide, et je le fis arrêter à cinquante pas de chez les dames. Je donnai la main au prince d'Espagne et à son compagnon, pour les aider à descendre, et nous marchâmes vers la maison où nous voulions nous introduire. La porte s'ouvrit à notre approche, et se referma dès que nous fûmes entrés.

Nous nous trouvâmes d'abord dans les mêmes ténèbres où je m'étais trouvé la première fois, quoiqu'on eût pourtant, par distinction, attaché une petite lampe à un mur. La lumière qu'elle répandait était si sombre, que nous l'apercevions seulement sans être éclairés. Tout cela ne servait qu'à rendre l'aventure plus agréable à son héros, qui fut vivement frappé de la vue des dames lorsqu'elles le reçurent dans la salle, où la clarté d'un grand nombre de bougies compensait l'obscurité qui régnait dans la cour. La tante et la nièce étaient dans un déshabillé galant où il y avait une intelligence de coquetterie qui ne les laissait pas regarder impunément. Notre prince se serait fort bien contenté de la señora Mencia, s'il n'eût pas eu à choisir; mais les charmes de la jeune Catalina, comme de raison, eurent la préférence.

Eh bien, mon prince, lui dit le comte de Lemos, pouvions-nous vous procurer le plaisir de voir deux personnes plus jolies? Je

les trouve toutes deux ravissantes, répondit le prince; et je n'ai garde de remporter d'ici mon cœur, puisqu'il n'échapperait point à la tante si la nièce le pouvait manquer.

Après un compliment si gracieux pour une tante, il dit mille choses flatteuses à Catalina, qui lui répondit très spirituellement. Comme il est permis aux honnêtes gens qui font le personnage que je faisais dans cette occasion de se mêler à l'entretien des amants, pourvu que ce soit pour attiser le feu, je dis au galant que sa nymphe chantait et jouait du luth à merveille. Il fut ravi d'apprendre qu'elle eût ces talents; il la pressa de lui en montrer un échantillon. Elle se rendit de bonne grâce à ses instances, prit un luth tout accordé, joua quelques airs tendres et chanta d'une manière si touchante, que le prince se laissa tomber à ses genoux tout transporté d'amour et de plaisir. Mais finissons là ce tableau, et disons seulement que, dans la douce ivresse où l'héritier de la monarchie espagnole était plongé, les heures s'écoulèrent comme des moments, et qu'il nous fallut l'arracher de cette dangereuse maison à cause du jour qui s'approchait. MM. les entrepreneurs le ramenèrent promptement au palais et le remirent dans son appartement. Ils se retirèrent ensuite chez eux, aussi contents de l'avoir appareillé avec une aventurière, que s'ils eussent fait son mariage avec une princesse.

Je contai le lendemain matin cette aventure au duc de Lerme, car il voulait tout savoir. Dans le temps que je lui en achevais le récit, le comte de Lemos arriva et nous dit : Le prince d'Espagne est si occupé de Catalina, il a pris tant de goût pour elle, qu'il se propose de la voir souvent et de s'y attacher. Il voudrait lui envoyer aujourd'hui pour deux mille pistoles de pierreries, mais il n'a pas le sou. Il s'est adressé à moi. Mon cher Lemos, m'a-t-il dit, il faut que vous me trouviez tout à l'heure cette somme-là. Je sais bien que je vous incommode, que je vous épuise; aussi mon cœur vous en tient-il un grand compte; et si jamais je me vois en état de reconnaître d'une autre manière que par le sentiment tout ce que vous avez fait pour moi, vous ne vous repentirez point de m'avoir obligé. Mon prince, lui ai-je répondu en le quittant sur-le-champ, j'ai des amis et du crédit, je vais vous chercher ce que vous souhaitez.

Il n'est pas difficile de le satisfaire, dit alors le duc à son neveu. Santillane va vous porter cet argent; ou bien, si vous voulez, il achètera lui-même les pierreries, car il s'y connaît parfaitement, et surtout en rubis. N'est-il pas vrai, Gil Blas? ajouta-t-il en me regardant d'un air malin. Que vous êtes malicieux, monseigneur! lui répondis-je. Je vois bien que vous avez envie de faire rire M. le comte à mes dépens. Cela ne manqua

pas d'arriver. Le neveu demanda quel mystère il y avait là-dessous. Ce n'est rien, répliqua l'oncle en riant. C'est qu'un jour Santillane s'avisa de troquer un diamant contre un rubis, et que ce troc ne tourna ni à son honneur ni à son profit.

J'aurais été trop heureux si le ministre n'en eût pas dit davantage; mais il prit la peine de conter le tour que Camille et don Raphaël m'avaient joué dans un hôtel garni, et de s'étendre particulièrement sur les circonstances les plus désagréables pour moi. Son Excellence, après s'être bien égayée, m'ordonna d'accompagner le comte de Lemos, qui me mena chez un joaillier où nous choisîmes des pierreries que nous allâmes montrer au prince d'Espagne; après quoi elles me furent confiées pour être remises à Catalina. J'allai ensuite prendre chez moi deux mille pistoles de l'argent du duc pour payer le marchand.

On ne doit pas demander si la nuit suivante je fus gracieusement reçu des dames, lorsque j'exhibai les présents de mon ambassade, lesquels consistaient en une belle paire de boucles d'oreilles avec les pendants pour la nièce. Charmées l'une et l'autre de ces marques de l'amour et de la générosité du prince, elles se mirent à jaser comme deux commères et à me remercier de leur avoir procuré une si bonne connaissance. Elles s'oublièrent dans l'excès de leur joie. Il leur échappa quelques paroles qui me firent soupçonner que je n'avais produit qu'une friponne au fils de notre grand monarque. Pour savoir précisément si j'avais fait ce beau chef-d'œuvre, je me retirai dans le dessein d'avoir un éclaircissement avec Scipion.

XII. — Qui était Catalina. Embarras de Gil Blas, son inquiétude, et quelle précaution il fut obligé de prendre pour se mettre l'esprit en repos.

En rentrant chez moi, j'entendis un grand bruit. J'en demandai la cause. On me dit que c'était Scipion qui ce soir-là donnait à souper à une demi-douzaine de ses amis. Ils chantaient à gorge déployée et faisaient de longs éclats de rire. Ce repas n'était assurément pas le banquet des sept sages.

Le maître du festin, averti de mon arrivée, dit à sa compagnie : Messieurs, ce n'est rien, c'est le patron qui revient; que cela ne vous gêne pas! Continuez de vous réjouir; je vais lui dire deux mots; je vous rejoindrai dans un moment. A ces mots il vint me trouver. Quel tintamarre! lui dis-je. Quelle sorte de personnes régalez-vous donc là-bas? Sont-ce des poètes? Non pas,

s'il vous plaît, me répondit-il. Ce serait dommage de donner votre vin à boire à ces gens-là ; j'en fais un meilleur usage. Il y a parmi mes convives un jeune homme très riche qui veut obtenir un emploi par votre crédit et pour son argent. C'est pour lui que la fête se fait. A chaque coup qu'il boit, j'augmente de dix pistoles le bénéfice qui doit vous en revenir. Je veux le faire boire jusqu'au jour. Sur ce pied-là, repris-je, va te remettre à table, et ne ménage point le vin de ma cave.

Je ne jugeai point à propos de l'entretenir alors de Catalina; mais le lendemain, à mon lever, je lui parlai de cette sorte : Ami Scipion, tu sais de quelle manière nous vivons ensemble. Je te traite plutôt en camarade qu'en domestique; tu aurais tort, par conséquent, de me tromper comme un maître. N'ayons donc point de secret l'un pour l'autre. Je vais t'apprendre une chose qui te surprendra, et toi, de ton côté, tu me diras ce que tu penses des femmes que tu m'as fait connaître. Entre nous, je les soupçonne d'être deux matoises d'autant plus raffinées qu'elles affectent plus de simplicité. Si je leur rends justice, le prince d'Espagne n'a pas grand sujet de se louer de moi ; car, je te l'avouerai, c'est pour lui que je t'ai demandé une maîtresse. Je l'ai mené chez Catalina, et il en est devenu amoureux. Seigneur, me répondit Scipion, vous en usez trop bien avec moi pour que je manque de sincérité avec vous. J'eus hier un tête-à-tête avec la suivante de ces deux princesses; elle m'a conté leur histoire, qui m'a paru divertissante : je vais vous en faire succinctement le récit, que vous ne serez pas fâché d'avoir écouté.

Catalina, poursuivit-il, est fille d'un petit gentilhomme aragonais. Se trouvant à quinze ans une orpheline aussi pauvre que jolie, elle écouta un vieux commandeur qui la conduisit à Tolède, où il mourut au bout de six mois après lui avoir plutôt servi de père que d'époux. Elle recueillit sa succession, qui consistait en quelques nippes et en trois cents pistoles d'argent comptant; puis elle se joignit à la señora Mencia, qui était encore à la mode, quoiqu'elle fût déjà sur le retour. Ces deux bonnes amies demeurèrent ensemble, et commencèrent à tenir une conduite dont la justice voulut prendre connaissance. Cela déplut aux dames, qui de dépit ou autrement abandonnèrent brusquement Tolède pour venir s'établir à Madrid, où, depuis environ deux ans, elles vivent sans fréquenter aucune dame du voisinage. Mais écoutez le meilleur : elles ont loué deux petites maisons séparées seulement par un mur; on peut entrer de l'une dans l'autre par un escalier de communication qu'il y a dans les caves. La señora Mencia demeure avec une jeune soubrette dans l'une de ces maisons, et la douairière du commandeur occupe l'autre avec

une vieille duègne qu'elle fait passer pour sa grand'mère; de façon que notre Aragonaise est tantôt une nièce élevée par sa tante, et tantôt une pupille sous l'aile de son aïeule. Quand elle fait la nièce, elle s'appelle Catalina; et lorsqu'elle fait la petite-fille, elle se nomme Sirena.

Au nom de Sirena, j'interrompis en pâlissant Scipion. Que m'apprends-tu? lui dis-je; tu me fais trembler : hélas! j'ai bien peur que cette maudite Aragonaise ne soit la maîtresse de Calderone. Eh vraiment, répondit-il, c'est elle-même! Je croyais vous réjouir en vous annonçant cette nouvelle. Tu n'y penses pas, lui répliquai-je. Elle est plus propre à me causer du chagrin que de la joie; n'en vois-tu pas bien les conséquences? Non, ma foi, repartit Scipion. Quel malheur en peut-il arriver? Il n'est pas sûr que don Rodrigue découvre ce qui se passe; et si vous craignez qu'il n'en soit instruit, vous n'avez qu'à prévenir le premier ministre. Contez-lui la chose tout naturellement; il verra votre bonne foi; et si après cela Calderone veut vous rendre quelques mauvais offices auprès de Son Excellence, elle verra bien qu'il ne cherche à vous nuire que par un esprit de vengeance.

Scipion m'ôta ma crainte par ce discours. Je suivis ce conseil. J'avertis le duc de Lerme de cette fâcheuse découverte. J'affectai même de lui en faire le détail d'un air triste, pour lui persuader que j'étais mortifié d'avoir innocemment livré au prince la maîtresse de don Rodrigue; mais le ministre, loin de plaindre son favori, en fit des railleries. Ensuite il me dit d'aller toujours mon train; et qu'après tout, il était glorieux pour Calderone d'aimer la même dame que le prince d'Espagne, et de n'en être pas plus maltraité que lui. Je mis aussi au fait le comte de Lemos, qui m'assura de sa protection si le premier secrétaire venait à découvrir l'intrigue, et qu'il entreprît de me perdre dans l'esprit du duc.

Croyant avoir par cette manœuvre délivré le bateau de ma fortune du péril de s'ensabler, je ne craignis plus rien. J'accompagnai encore le prince chez Catalina, autrement la belle Sirène, qui avait l'art de trouver des défaites pour éloigner de sa maison don Rodrigue, et lui dérober les nuits qu'elle était obligée de donner à son illustre rival.

XIII. — Gil Blas continue de faire le seigneur. Il apprend des nouvelles de sa famille : quelle impression elles font sur lui. Il se brouille avec Fabrice.

J'ai déjà dit que le matin il y avait ordinairement dans mon antichambre une foule de personnes qui venaient me faire des

propositions; mais je ne voulais pas qu'on me les fît de vive voix; et suivant l'usage de la cour, ou plutôt pour faire l'important, je disais à chaque solliciteur : Donnez-moi un mémoire. Je m'étais si bien accoutumé à cela, qu'un jour je répondis ces paroles au propriétaire de mon hôtel, qui vint me faire souvenir que je lui devais une année de loyer. Pour mon boucher et mon boulanger, ils m'épargnaient la peine de leur demander des mémoires, tant ils étaient exacts à m'en apporter tous les mois. Scipion, qui me copiait si bien, qu'on pouvait dire que la copie approchait fort de l'original, n'en usait pas autrement avec les personnes qui s'adressaient à lui pour le prier de m'engager à les servir.

J'avais encore un autre ridicule dont je ne prétends point me faire grâce : j'étais assez fat pour parler des plus grands seigneurs comme si j'eusse été un homme de leur étoffe. Si j'avais, par exemple, à citer le duc d'Albe, le duc d'Ossonne ou le duc de Medina Sidonia, je disais sans façons, d'Albe, d'Ossone et Medina Sidonia. En un mot, j'étais devenu si fier et si vain, que je n'étais plus le fils de mon père et de ma mère. Hélas! pauvre duègne et pauvre écuyer, je ne m'informais pas si vous viviez heureux ou misérables dans les Asturies! c'est à quoi je ne pensais point du tout! je ne songeais pas seulement à vous! La cour a la vertu du fleuve de Léthé pour nous faire oublier nos parents et nos amis quand ils sont dans une mauvaise situation.

Je ne me souvenais donc plus de ma famille, lorsqu'un matin il entra chez moi un jeune homme qui me dit qu'il souhaitait de me parler un moment en particulier. Je le fis passer dans mon cabinet, où, sans lui offrir une chaise, parce qu'il me paraissait un homme du commun, je lui demandai ce qu'il me voulait. Seigneur Gil Blas, me dit-il, quoi! vous ne me remettez point? J'eus beau le considérer attentivement, je fus obligé de lui répondre que ses traits m'étaient tout à fait inconnus. Je suis, reprit-il, un de vos compatriotes, natif d'Oviédo même, et fils de Bertrand Muscada, l'épicier voisin de votre oncle le chanoine. Je vous reconnais bien, moi. Nous avons joué mille fois tous deux à la *gallina ciega* [1].

Je n'ai, lui répondis-je, qu'une idée très confuse des amusements de mon enfance; les soins dont j'ai depuis été occupé m'en ont fait perdre la mémoire. Je suis venu, dit-il, à Madrid pour compter avec le correspondant de mon père. J'ai entendu parler de vous. On m'a dit que vous étiez sur un bon pied à la cour, et déjà riche comme un juif. Je vous en fais mes compliments; et je vais, à mon retour au pays, combler de joie votre famille en lui annonçant une si agréable nouvelle.

1. C'est le jeu de Colin-Maillard. (Note de Lesage.)

Je ne pouvais honnêtement me dispenser de lui demander dans quelle position il avait laissé mon père, ma mère et mon oncle; mais je m'acquittai si froidement de ce devoir, que je ne donnai pas sujet à mon épicier d'admirer la force du sang. Il me le fit bien connaître. Il parut choqué de l'indifférence que j'avais pour des personnes qui me devaient être si chères; et comme c'était un garçon franc et grossier : Je vous croyais, me dit-il crûment, plus de tendresse et de sensibilité pour vos proches. De quel air glacé m'interrogez-vous sur leur compte! Il semble que vous les ayez mis en oubli. Savez-vous quelle est leur situation? Apprenez que votre père et votre mère sont toujours dans le service, et que le bon chanoine Gil Perez, accablé de vieillesse et d'infirmités, n'est pas éloigné de sa fin. Il faut avoir du naturel, poursuivit-il; et puisque vous êtes en état de faire du bien à vos parents, je vous conseille, en ami, de leur envoyer deux cents pistoles tous les ans. Par ce secours, vous leur procurerez une vie douce et heureuse, sans vous incommoder.

Au lieu d'être touché de la peinture qu'il me faisait de ma famille, je ne sentis que la liberté qu'il prenait de me conseiller sans que je l'en priasse. Avec plus d'adresse peut-être m'aurait-il persuadé; mais il ne fit que me révolter par sa franchise. Il s'en aperçut bien au silence mécontent que je gardai; et, continuant son exhortation avec moins de charité que de malice, il m'impatienta. Oh! c'en est trop, répondis-je avec emportement. Allez, monsieur de Muscada, ne vous mêlez que de ce qui vous regarde. Allez trouver le correspondant de votre père et compter avec lui. Il vous convient bien de me dicter mon devoir; je sais mieux que vous ce que j'ai à faire dans cette occasion. En achevant ces mots, je poussai l'épicier hors de mon cabinet, et le renvoyai à Oviédo vendre du poivre et du girofle.

Ce qu'il venait de me dire ne laissa pas de s'offrir à mon esprit, et, me reprochant moi-même que j'étais un fils dénaturé, je m'attendris. Je rappelai les soins qu'on avait eus de mon enfance et de mon éducation; je me représentai ce que je devais à mes parents; et mes réflexions furent accompagnées de quelques transports de reconnaissance, qui pourtant n'aboutirent à rien. Mon ingratitude les étouffa bientôt, et leur fit succéder un profond oubli. Il y a bien des pères qui ont de pareils enfants.

L'avarice et l'ambition qui me possédaient changèrent entièrement mon humeur. Je perdis toute ma gaîté; je devins distrait et rêveur, en un mot, un sot animal. Fabrice, me voyant tout occupé du soin de sacrifier à la fortune, et fort détaché de lui, ne venait plus chez moi que rarement. Il ne put même s'em-

pêcher de me dire un jour : En vérité, Gil Blas, je ne te reconnais plus. Avant que tu fusses à la cour, tu avais toujours l'esprit tranquille. A présent, je te vois sans cesse agité. Tu formes projet sur projet pour t'enrichir, et plus tu amasses de bien, plus tu veux en amasser. Outre cela, te le dirai-je? tu n'as plus avec moi ces épanchements de cœur, ces manières libres qui font le charme des liaisons. Tout au contraire, tu t'enveloppes et me caches le fond de ton âme. Je remarque même de la contrainte dans les honnêtetés que tu me fais. Enfin, Gil Blas n'est plus ce même Gil Blas que j'ai connu.

Tu plaisantes sans doute, lui répondis-je d'un air assez froid. Je n'aperçois en moi aucun changement. Ce n'est point à tes yeux, répliqua-t-il, qu'on doit s'en rapporter; ils sont fascinés. Crois-moi, ta métamorphose n'est que trop véritable. En bonne foi, mon ami, parle : vivons-nous ensemble comme autrefois? Quand j'allais le matin frapper à ta porte, tu venais m'ouvrir toi-même, encore tout endormi le plus souvent, et j'entrais dans ta chambre sans façon. Aujourd'hui, quelle différence! Tu as des laquais. On me fait attendre dans ton antichambre, et il faut qu'on m'annonce avant que je puisse te parler. Après cela, comment me reçois-tu? avec une politesse glacée, et en tranchant du seigneur. On dirait que mes visites commencent à te peser. Crois-tu qu'une pareille réception soit agréable à un homme qui t'a vu son camarade? Non, Santillane, non; elle ne me convient nullement. Adieu, séparons-nous à l'amiable. Défaisons-nous tous deux, toi d'un censeur de tes actions, et moi d'un nouveau riche qui se méconnaît.

Je me sentis plus aigri que touché de ses reproches, et je le laissai s'éloigner sans faire le moindre effort pour le retenir. Dans la situation où était mon esprit, l'amitié d'un poète ne me paraissait pas une chose assez précieuse pour devoir m'affliger de sa perte. Je trouvais de quoi m'en consoler dans le commerce de quelques petits officiers du roi, auxquels un rapport d'humeur me liait depuis peu étroitement. Ces nouvelles connaissances étaient des hommes dont la plupart venaient de je ne sais où, et que leur heureuse étoile avait fait parvenir à leurs postes. Ils étaient déjà tous à leur aise; et ces misérables, n'attribuant qu'à leur mérite les bienfaits dont la bonté du roi les avait comblés, s'oubliaient de même que moi. Nous nous imaginions être des personnages bien respectables. O fortune! voilà comme tu dispenses tes faveurs le plus souvent. Le stoïcien Epictète n'a pas tort de te comparer à une fille de condition qui s'abandonne à des valets.

LIVRE NEUVIÈME

I. — Scipion veut marier Gil Blas, et lui propose la fille d'un riche et fameux orfèvre. Des démarches qui se firent en conséquence.

Un soir, après avoir renvoyé la compagnie qui était venue souper chez moi, me voyant seul avec Scipion, je lui demandai ce qu'il avait fait ce jour-là. Un coup de maître, me répondit-il. Je vous ménage un riche établissement. Je veux vous marier à la fille unique d'un orfèvre de ma connaissance.

La fille d'un orfèvre! m'écriai-je d'un air dédaigneux; as-tu perdu l'esprit? Peux-tu me proposer une bourgeoise? Quand on a un certain mérite, et qu'on est à la cour sur un certain pied, il me semble qu'on doit avoir des vues plus élevées. Eh! monsieur, me repartit Scipion, ne le prenez point sur ce ton-là! Songez que c'est le mâle qui anoblit, et ne soyez pas plus délicat que mille seigneurs que je pourrais vous citer. Savez-vous bien que l'héritière dont il s'agit est un parti de cent mille ducats pour le moins? N'est-ce pas là un beau morceau d'orfèvrerie? Lorsque j'entendis parler d'une grosse somme, je devins plus traitable. Je me rends, dis-je à mon secrétaire; la dot me détermine. Quand veux-tu me la faire toucher? Doucement, monsieur, me répondit-il; un peu de patience. Il faut auparavant que je communique la chose au père et que je la lui fasse agréer. Bon! repris-je en éclatant de rire, tu en es encore là? Voilà un mariage bien avancé! Beaucoup plus que vous ne pensez, répliqua-t-il. Je ne veux qu'une heure de conversation avec l'orfèvre, et je vous réponds de son consentement. Mais, avant que nous allions plus loin, composons, s'il vous plaît. Supposé que je vous fasse donner cent mille ducats, combien m'en reviendra-t-il? Vingt mille, lui repartis-je. Le ciel en soit loué! dit-il. Je bornais votre reconnaissance à dix mille; vous êtes une fois plus généreux

que moi. Allons, j'entrerai dès demain dans cette négociation; et vous pouvez compter qu'elle réussira, ou je ne suis qu'une bête.

Effectivement, deux jours après il me dit : J'ai parlé au seigneur Gabriel de Salero (ainsi se nommait mon orfèvre). Je lui ai tant vanté votre crédit et votre mérite, qu'il a prêté l'oreille à la proposition que je lui ai faite de vous accepter pour gendre. Vous aurez sa fille avec cent mille ducats, pourvu que vous lui fassiez voir clairement que vous possédez les bonnes grâces du ministre. S'il ne tient qu'à cela, dis-je alors à Scipion, je serai bientôt marié. Mais, à propos de la fille, l'as-tu vue? est-elle belle? Pas si belle que la dot. Entre nous, cette riche héritière n'est pas une fort jolie personne. Par bonheur vous ne vous en souciez guère. Ma foi non, lui répliquai-je, mon enfant. Nous ne cherchons la beauté que dans les femmes de nos amis : et, si par hasard elle se trouve dans les nôtres, nous y faisons si peu d'attention, que c'est fort bien fait quand elles nous en punissent.

Ce n'est pas tout, reprit Scipion : le seigneur Gabriel vous donne à souper ce soir. Nous sommes convenus que vous ne parlerez pas du mariage projeté. Il doit inviter plusieurs marchands de ses amis à ce repas, où vous vous trouverez comme un simple convive, et demain il viendra souper chez vous de la même manière. Vous voyez par là que c'est un homme qui veut vous étudier avant que de passer outre. Il sera bon que vous vous observiez un peu devant lui. Oh! parbleu, interrompis-je d'un air de confiance, qu'il m'examine tant qu'il lui plaira, je ne puis que gagner à cet examen.

Cela s'exécuta de point en point. Je me fis conduire chez l'orfèvre, qui me reçut aussi familièrement que si nous nous fussions déjà vus plusieurs fois. C'était un bon bourgeois qui était, comme nous disons, poli *hasta porfiar*. Il me présenta la señora Eugenia sa femme, et la jeune Gabriela sa fille. Je leur fis force compliments, sans contrevenir au traité. Je leur dis des *riens* en fort beaux termes, des phrases de courtisan.

Gabriela, quoi que m'en eût dit mon secrétaire, ne me parut pas désagréable, soit à cause qu'elle était extrêmement parée, soit que je ne la regardasse qu'au travers de la dot. La bonne maison que celle du seigneur Gabriel! Il y a, je crois, moins d'argent dans les mines du Pérou qu'il n'y en avait dans cette maison-là. Ce métal s'y offrait à la vue de toutes parts, sous mille formes différentes. Chaque chambre, et particulièrement celle où nous nous étions mis à table, était un trésor. Quel spectacle pour les yeux d'un gendre! Le beau-père, pour faire plus d'honneur à son repas, avait assemblé chez lui cinq ou six mar-

chands, tous personnages graves et ennuyeux. Ils ne parlèrent que de commerce; l'on peut dire que leur conversation fut plutôt une conférence de négociants qu'un entretien d'amis qui soupent ensemble.

Je régalai l'orfèvre à mon tour le lendemain au soir. Ne pouvant l'éblouir par mon argenterie, j'eus recours à une autre illusion. J'invitai à souper ceux de mes amis qui faisaient la plus belle figure à la cour, et que je connaissais pour des ambitieux qui ne mettaient point de bornes à leurs désirs. Ces gens-ci ne s'entretinrent que des grandeurs, que des postes brillants et lucratifs auxquels ils aspiraient; ce qui fit son effet. Le bourgeois Gabriel, étourdi de leurs grandes idées, ne se sentait, malgré tout son bien, qu'un petit mortel en comparaison de ces messieurs. Pour moi, faisant l'homme modéré, je dis que je me contenterais d'une fortune médiocre, comme de vingt mille ducats de rente; sur quoi ces affamés d'honneur et de richesses s'écrièrent que j'aurais tort, et qu'étant aimé autant que je l'étais du premier ministre, je ne devais pas m'en tenir à si peu de chose. Le beau-père ne perdit pas une de ces paroles; et je crus remarquer, quand il se retira, qu'il était fort satisfait.

Scipion ne manqua pas de l'aller voir le jour suivant dans la matinée, pour lui demander s'il était content de moi. J'en suis charmé, lui répondit le bourgeois; ce garçon-là m'a gagné le cœur. Mais, seigneur Scipion, ajouta-t-il, je vous conjure, par notre ancienne connaissance, de me parler sincèrement. Nous avons tous notre faible, comme vous savez. Apprenez-moi celui du seigneur de Santillane. Est-il joueur? est-il galant? Quelle est son inclination vicieuse? Ne me la cachez pas, je vous en prie. Vous m'offensez, seigneur Gabriel, en me faisant cette question, repartit l'entremetteur. Je suis plus dans vos intérêts que dans ceux de mon maître. S'il avait quelque mauvaise habitude qui fût capable de rendre votre fille malheureuse, est-ce que je vous l'aurais proposé pour gendre? Non, parbleu! je suis trop votre serviteur. Mais, entre nous, je ne lui trouve point d'autre défaut que celui de n'en avoir aucun. Il est trop sage pour un jeune homme. Tant mieux, reprit l'orfèvre; cela me fait plaisir. Allez, mon ami, vous pouvez l'assurer qu'il aura ma fille, et que je la lui donnerais quand il ne serait pas chéri du ministre.

Aussitôt que mon secrétaire m'eut rapporté cet entretien, je courus chez Salero, pour le remercier de la disposition favorable où il était pour moi. Il avait déjà déclaré ses volontés à sa femme et à sa fille, qui me firent connaître, par la manière dont elles me reçurent, qu'elles y étaient soumises sans répugnance. Je menai le beau-père au duc de Lerme, que j'avais prévenu la

veille, et je le lui présentai. Son Excellence lui fit un accueil des plus gracieux, et lui témoigna de la joie de ce qu'il avait choisi pour gendre un homme qu'elle affectionnait beaucoup, et qu'elle prétendait avancer. Elle s'étendit ensuite sur mes bonnes qualités, et dit tant de bien de moi, que le bon Gabriel crut avoir rencontré dans Ma Seigneurie le meilleur parti d'Espagne pour sa fille. Il en était si aise, qu'il en avait la larme à l'œil. Il me serra fortement entre ses bras lorsque nous nous séparâmes, en me disant : Mon fils, j'ai tant d'impatience de vous voir l'époux de Gabriela, que vous le serez dans huit jours tout au plus tard.

II. — Par quel hasard Gil Blas se ressouvint de don Alphonse de Leyva, et du service qu'il lui rendit par vanité.

Laissons là mon mariage pour un moment. L'ordre de mon histoire le demande, et veut que je raconte le service que je rendis à don Alphonse, mon ancien maître. J'avais entièrement oublié ce cavalier, et voici à quelle occasion j'en rappelai le souvenir.

Le gouvernement de la ville de Valence vint à vaquer dans ce temps-là. En apprenant cette nouvelle, je pensai à don Alphonse de Leyva. Je fis réflexion que cet emploi lui conviendrait à merveille ; et, moins peut-être par amitié que par ostentation, je résolus de le demander pour lui. Je me représentai que si je l'obtenais, cela me ferait un honneur infini. Je m'adressai donc au duc de Lerme. Je lui dis que j'avais été intendant de don César de Leyva et de son fils, et qu'ayant tous les sujets du monde de me louer d'eux, je prenais la liberté de le supplier d'accorder à l'un ou à l'autre le gouvernement de Valence. Le ministre me répondit : Très volontiers, Gil Blas. J'aime à te voir reconnaissant et généreux. D'ailleurs tu me parles pour une famille que j'estime. Les Leyva sont de bons serviteurs du roi ; ils méritent bien cette place. Tu peux en disposer à ton gré ; je te la donne pour présent de noces.

Ravi d'avoir réussi dans mon dessein, j'allai sans perdre de temps chez Calderone faire dresser des lettres patentes pour don Alphonse. Il y avait un grand nombre de personnes qui attendaient dans un silence respectueux que don Rodrigue vînt leur donner audience. Je traversai la foule, et me présentai à la porte du cabinet, qu'on m'ouvrit. J'y trouvai je ne sais combien de chevaliers, de commandeurs, et d'autres gens de conséquence que Calderone écoutait tour à tour. C'était une chose remarquable que la manière différente dont il les recevait. Il se contentait

de faire à ceux-ci une légère inclination de tête; il honorait ceux-là d'une révérence, et les conduisait jusqu'à la porte de son cabinet. Il mettait, pour ainsi dire, des nuances de considération dans les civilités qu'il faisait. D'un autre côté j'apercevais des cavaliers qui, choqués du peu d'attention qu'il avait pour eux, maudissaient dans leur âme la nécessité qui les obligeait de ramper devant ce visage. J'en voyais d'autres, au contraire, qui riaient en eux-mêmes de son air fat et suffisant. J'avais beau faire ces observations, je n'étais pas capable d'en profiter. J'en usais chez moi comme lui, et je ne me souciais guère qu'on approuvât ou qu'on blâmât mes manières orgueilleuses, pourvu qu'elles fussent respectées.

Don Rodrigue, ayant par hasard jeté les yeux sur moi, quitta brusquement un gentilhomme qui lui parlait, et vint m'embrassser avec des démonstrations d'amitié qui me surprirent. Ah! mon cher confrère, s'écria-t-il, quelle affaire me procure le plaisir de vous voir ici? qu'y a-t-il pour votre service? Je lui appris le sujet qui m'amenait, et là-dessus il m'assura, dans les termes les plus obligeants, que le lendemain à pareille heure ce que je demandais serait expédié. Il ne borna point là sa politesse; il me conduisit jusqu'à la porte de son antichambre, où il ne conduisait jamais que de grands seigneurs, et là il m'embrassa de nouveau.

Que signifient toutes ces honnêtetés? disais-je en m'en allant; que me présagent-elles? Calderone méditerait-il ma perte? ou bien aurait-il envie de gagner mon amitié? ou, pressentant que sa faveur est sur son déclin, me ménagerait-il dans la vue de me prier d'intercéder pour lui auprès de notre patron? Je ne savais à laquelle de ces conjectures je devais m'arrêter. Le jour suivant, lorsque je retournai chez lui, il me traita de la même façon; il m'accabla de caresses et de civilités. Il est vrai qu'il les rabattit sur la réception qu'il fit aux autres personnes qui se présentaient pour lui parler. Il brusqua les uns, battit froid aux autres; il mécontenta presque tout le monde. Mais ils furent tous assez vengés par une aventure qui arriva, et que je ne dois point passer sous silence. Ce sera un avis au lecteur pour les commis et les secrétaires qui la liront.

Un homme vêtu fort simplement, et qui ne paraissait pas ce qu'il était, s'approcha de Calderone, et lui parla d'un certain mémoire qu'il disait avoir présenté au duc de Lerme. Don Rodrigue ne regarda pas seulement le cavalier, et lui dit d'un ton brusque : Comment vous appelle-t-on, mon ami? L'on m'appelait Francillo dans mon enfance, lui répondit de sang-froid le cavalier; on m'a depuis nommé don Francisco de Zuniga; et je me nomme aujourd'hui le comte de Pedrosa. Calderone, étonné

de ces paroles, et voyant qu'il avait affaire à un homme de la première qualité, voulut s'excuser : Seigneur, dit-il au comte, je vous demande pardon, si, ne vous connaissant pas... Je ne veux point de tes excuses, interrompit avec hauteur Francillo ; je les méprise autant que tes malhonnêtetés. Apprends qu'un secrétaire de ministre doit recevoir honnêtement toutes sortes de personnes. Sois, si tu veux, assez vain pour te regarder comme le substitut de ton maître ; mais n'oublie pas que tu n'es que son valet.

Le superbe don Rodrigue fut fort mortifié de cet incident. Il n'en devint toutefois pas plus raisonnable. Pour moi, je marquai cette chasse-là. Je résolus de prendre garde à qui je parlerais dans mes audiences, et de n'être insolent qu'avec des muets. Comme les patentes de don Alphonse se trouvaient expédiées, je les emportai, et les envoyai par un courrier extraordinaire à ce jeune seigneur avec une lettre du duc de Lerme, par laquelle Son Excellence lui donnait avis que le roi venait de le nommer au gouvernement de Valence. Je ne lui mandai point la part que j'avais à cette nomination : je ne voulus pas même lui écrire, me faisant un plaisir de la lui apprendre de bouche, et de lui causer une agréable surprise lorsqu'il viendrait à la cour prêter serment pour son emploi.

III. — Des préparatifs qui se firent pour le mariage de Gil Blas, et du grand événement qui les rendit inutiles.

Revenons à ma belle Gabrielle. Je devais donc l'épouser dans huit jours. Nous nous préparâmes de part et d'autre à cette cérémonie. Salero fit faire de riches habits pour la mariée, et j'arrêtai pour elle une femme de chambre, un laquais et un vieil écuyer, tout cela choisi par Scipion, qui attendait avec encore plus d'impatience que moi le jour qu'on me devait compter la dot.

La veille de ce jour si désiré je soupai chez le beau-père avec des oncles et des tantes, des cousins et des cousines. Je jouai parfaitement bien le personnage d'un gendre hypocrite. J'eus mille complaisances pour l'orfèvre et pour sa femme ; je contrefis le passionné auprès de Gabrielle ; je gracieusai toute la famille, dont j'écoutai sans m'impatienter les plats discours et les raisonnements bourgeois. Aussi, pour prix de ma patience, j'eus le bonheur de plaire à tous les parents. Il n'y en eut pas un qui ne parût s'applaudir de mon alliance.

Le repas fini, la compagnie passa dans une grande salle où on la régala d'un concert de voix et d'instruments qui ne fut pas mal exécuté, quoiqu'on n'eût pas choisi les meilleurs sujets de Madrid. Plusieurs airs gais, dont nos oreilles furent agréablement frappées, nous mirent de si belle humeur, que nous commençâmes à former des danses. Dieu sait de quelle façon nous nous en acquittâmes, puisqu'on me prit pour un élève de Terpsichore, moi, qui n'avais de principes de cet art que deux ou trois leçons que j'avais reçues chez la duchesse de Chaves, d'un petit maître à danser qui venait montrer aux pages! Après nous être bien divertis, il fallut songer à se retirer chez soi. Je prodiguai les révérences et les accolades. Adieu, mon gendre, me dit Salero en m'embrassant; j'irai chez vous demain matin porter la dot en belles espèces d'or. Vous y serez le bienvenu, lui répondis-je, mon cher beau-père. Ensuite, donnant le bonsoir à la famille, je gagnai mon équipage qui m'attendait à la porte et je pris le chemin de mon hôtel.

J'étais à peine à deux cents pas de la maison du seigneur Gabriel, que quinze ou vingt hommes, les uns à pied, les autres à cheval, tous armés d'épées et de carabines, entourèrent mon carosse et l'arrêtèrent en criant : *De par le roi!* Ils m'en firent descendre brusquement pour me jeter dans une chaise roulante, où le principal de ces cavaliers étant monté avec moi, dit au cocher de toucher vers Ségovie. Je jugeai bien que c'était un honnête alguazil que j'avais à mon côté. Je voulus le questionner pour savoir le sujet de mon emprisonnement; mais il me répondit sur le ton de ces messieurs-là, je veux dire brutalement, qu'il n'avait point de compte à me rendre. Je lui dis que peut-être il se méprenait. Non, non, repartit-il, je suis sûr de mon fait. Vous êtes le seigneur de Santillane; c'est vous que j'ai ordre de conduire où je vous mène. N'ayant rien à répliquer à ces paroles, je pris le parti de me taire. Nous roulâmes le reste de la nuit le long du Mançanarez dans un profond silence. Nous changeâmes de chevaux à Colmenar, et nous arrivâmes sur le soir à Ségovie, où l'on m'enferma dans la tour.

IV. — Comment Gil Blas fut traité dans la tour de Ségovie, et de quelle manière il apprit la cause de sa prison.

On commença par me mettre dans un cachot, où on me laissa sur la paille, comme un criminel digne du dernier supplice. Je passai la nuit non pas à me désoler, car je ne sentais pas encore

tout mon mal, mais à chercher dans mon esprit ce qui pouvait avoir causé mon malheur. Je ne doutais pas que ce ne fût l'ouvrage de Calderone. Cependant j'avais beau le soupçonner d'avoir tout découvert, je ne concevais pas comment il avait pu porter le duc de Lerme à me traiter si cruellement. Tantôt je m'imaginais que c'était à l'insu de Son Excellence que j'avais été arrêté; et tantôt je pensais que c'était elle-même qui, pour quelque raison politique, m'avait fait emprisonner, ainsi que les ministres en usent quelquefois avec leurs favoris.

J'étais vivement agité de mes diverses conjectures, quand la clarté du jour, perçant, au travers d'une petite fenêtre grillée, vint offrir à ma vue toute l'horreur du lieu où je me trouvais. Je m'affligeai alors sans modération, et mes yeux devinrent deux sources de larmes que le souvenir de ma prospérité rendait intarissables. Pendant que je m'abandonnais à ma douleur, il vint dans mon cachot un guichetier qui m'apportait un pain et une cruche d'eau pour ma journée. Il me regarda, et remarquant que j'avais le visage baigné de pleurs, tout guichetier qu'il était, il sentit un mouvement de pitié : Seigneur prisonnier, me dit-il, ne vous désespérez point. Il ne faut pas être si sensible aux traverses de la vie. Vous êtes jeune; après ce temps-ci vous en verrez un autre. En attendant, mangez de bonne grâce le pain du roi.

Mon consolateur sortit en achevant ces paroles, auxquelles je ne répondis que par des plaintes et des gémissements; et j'employai tout le jour à maudire mon étoile, sans songer à faire honneur à mes provisions qui, dans l'état où j'étais, me semblaient moins un présent de la bonté du roi qu'un effet de sa colère, puisqu'elles servaient plutôt à prolonger qu'à soulager les peines des malheureux.

La nuit vint pendant ce temps-là, et bientôt un grand bruit de clefs attira mon attention. La porte de mon cachot s'ouvrit, et un moment après il entra un homme qui portait une bougie. Il s'approcha de moi, et me dit : Seigneur Gil Blas, vous voyez un de vos anciens amis. Je suis ce don André de Tordesillas qui demeurait avec vous à Grenade et qui était gentilhomme de l'archevêque dans le temps que vous possédiez les bonnes grâces de ce prélat. Vous le priâtes, s'il vous en souvient, d'employer son crédit pour moi, et il me fit nommer pour aller remplir un emploi au Mexique; mais, au lieu de m'embarquer pour les Indes, je m'arrêtai dans la ville d'Alicante. J'y épousai la fille du capitaine du château, et, par suite d'aventures dont je vous ferai tantôt le récit, je suis devenu le châtelain de la tour de Ségovie. C'est un bonheur pour vous, continua-t-il, de rencontrer dans un homme chargé de vous maltraiter un ami qui n'épargnera rien

pour adoucir la rigueur de votre prison. Il m'est expressément ordonné de ne vous laisser parler à personne, de vous faire coucher sur la paille, et de ne vous donner pour toute nourriture que du pain et de l'eau. Mais, outre que j'ai trop d'humanité pour ne pas compatir à vos maux, vous m'avez rendu service, et ma reconnaissance l'emporte sur les ordres que j'ai reçus. Loin de servir d'instrument à la cruauté qu'on veut exercer sur vous, je prétends vous traiter le mieux qu'il me sera possible. Levez-vous et venez avec moi.

Quoique le seigneur châtelain méritât bien quelques remerciements, mes esprits étaient si troublés que je ne pus lui répondre un seul mot. Je ne laissai pas de le suivre. Il me fit traverser une cour, et monter par un escalier fort étroit à une petite chambre qui était tout au haut de la tour. Je ne fus pas peu surpris, en entrant dans cette chambre, de voir sur une table deux chandelles qui brûlaient dans des flambeaux de cuivre, et deux couverts assez propres. Dans un moment, me dit Tordesillas, on va vous apporter à manger. Nous allons souper ici tous deux. C'est ce réduit que je vous ai destiné pour logement; vous y serez mieux que dans votre cachot. Vous verrez de votre fenêtre les bords fleuris de l'Erêma, et la vallée délicieuse qui, du pied des montagnes qui séparent les deux Castilles, s'étend jusqu'à Coca. Je ne doute pas que d'abord vous soyez peu sensible à une si belle vue; mais quand le temps aura fait succéder une douce mélancolie à la vivacité de votre douleur, vous prendrez plaisir à promener vos regards sur des objets si agréables. Outre cela, comptez que le linge et les autres choses qui sont nécessaires à un homme qui aime la propreté ne vous manqueront pas. De plus vous serez bien couché, bien nourri, et je vous fournirai des livres tant que vous en voudrez; en un mot, tous les agréments qu'un prisonnier peut avoir.

A des offres si obligeantes, je me sentis un peu soulagé. Je pris courage, et rendis mille grâces à mon geôlier. Je lui dis qu'il me rappelait à la vie par son procédé généreux, et que je souhaitais de me retrouver en état de lui en témoigner ma reconnaissance. Eh! pourquoi ne vous y retrouveriez-vous pas? me répondit-il. Croyez-vous avoir perdu pour jamais la liberté? Si vous vous imaginez cela, vous êtes dans l'erreur, et j'ose vous assurer que vous en serez quitte pour quelques mois de prison. Que dites-vous, seigneur don André? m'écriai-je. Il semble que vous sachiez le sujet de mon infortune. Je vous avouerai, me repartit-il, que je ne l'ignore pas. L'alguazil qui vous a conduit ici m'a confié ce secret que je puis vous révéler. Il m'a dit que le roi, informé que vous aviez la nuit, le comte de Lemos et

vous, mené le prince d'Espagne chez une dame suspecte, venait, pour vous en punir, d'exiler le comte, et vous envoyait, vous, à la tour de Ségovie, pour y être traité avec toute la rigueur que vous avez éprouvée depuis que vous y êtes. Comment, lui dis-je, cela est-il venu à la connaissance du roi? C'est particulièrement de cette circonstance que je voudrais être instruit. Et c'est, répondit-il, ce que l'alguazil ne m'a point appris, et ce qu'apparemment il ne sait pas lui-même.

Dans cet endroit de notre conversation, plusieurs valets qui apportaient le souper entrèrent. Ils mirent sur la table du pain, deux tasses, deux bouteilles et trois grands plats, dans l'un desquels il y avait un civet de lièvre avec beaucoup d'oignons, d'huile et de safran; dans l'autre une *olla podrida* [1]; et dans le troisième un dindonneau sur une marmelade de *berengena* [2]. Lorsque Tordesillas vit que nous avions tout ce qu'il nous fallait, il renvoya ses domestiques, ne voulant pas qu'ils entendissent notre entretien. Il ferma la porte, et nous nous assîmes tous deux vis-à-vis l'un de l'autre. Commençons, me dit-il, par le plus pressé. Vous devez avoir bon appétit après deux jours de diète. En parlant de cette sorte, il chargea mon assiette de viande. Il s'imaginait servir un affamé, et il avait effectivement sujet de penser que j'allais m'empiffrer de ses ragoûts : néanmoins, je trompai son attente. Quelque besoin que j'eusse de manger, les morceaux me restaient dans la bouche, tant j'avais le cœur serré de ma condition présente. Pour écarter de mon esprit les images cruelles qui venaient sans cesse l'affliger, mon châtelain avait beau m'exciter à boire et vanter l'excellence de son vin, m'eût-il donné du nectar, je l'aurais alors bu sans plaisir. Il s'en aperçut, et, s'y prenant d'une autre façon, il se mit à me conter d'un style égayé l'histoire de son mariage. Il y réussit encore moins par là. J'écoutai son récit avec tant de distraction, que je n'aurais pu dire, lorsqu'il l'eut fini, ce qu'il venait de me raconter. Il jugea bien qu'il entreprenait trop de vouloir ce soir-là faire quelque diversion à mes chagrins. Il se leva de table après avoir achevé de souper, et me dit : Seigneur de Santillane, je vais vous laisser reposer, ou plutôt rêver en liberté à votre malheur. Mais, je vous le répète, il ne sera pas de longue durée. Le roi est bon naturellement. Quand sa colère sera passée, et qu'il se représentera la situation déplorable où il

1. *Olla podrida*, est un composé de toutes sortes de viandes. (Note de Lesage.)

2. *Berengena*, petite citrouille, appelée *Pomme d'amour*. (Note de Lesage.)

croit que vous êtes, vous lui paraîtrez assez puni. A ces mots, le seigneur châtelain descendit, et fit monter ses valets pour desservir. Ils emportèrent jusqu'aux flambeaux, et je me couchai à la sombre clarté d'une lampe qui était attachée au mur.

V. — Des réflexions qu'il fit cette nuit avant de s'endormir, et du bruit qui le réveilla.

Je passai deux heures pour le moins à réfléchir sur ce que Tordesillas m'avait appris. Je suis donc ici, disais-je, pour avoir contribué aux plaisirs de l'héritier de la couronne! Quelle imprudence aussi d'avoir rendu de pareils services à un prince si jeune! car c'est sa grande jeunesse qui fait tout mon crime: s'il était dans un âge plus avancé, le roi peut-être n'aurait fait que rire de ce qui l'a si fort irrité. Mais qui peut avoir donné un semblable avis à ce monarque, sans appréhender le ressentiment du prince et celui du duc de Lerme? Ce ministre voudra venger sans doute le comte de Lemos, son neveu. Comment le roi a-t-il découvert cela? C'est ce que je ne comprends point.

J'en revenais toujours là. L'idée pourtant la plus affligeante pour moi, celle qui me désespérait, et dont mon esprit ne pouvait se détacher, c'était le pillage auquel je m'imaginais bien que tous mes effets avaient été abandonnés. Mon coffre-fort, m'écriais-je, où êtes-vous? mes chères richesses, qu'êtes-vous devenues? dans quelles mains êtes-vous tombées? Hélas! je vous ai perdues en moins de temps encore que je ne vous avais gagnées! Je me peignais le désordre qui devait régner dans ma maison, et je faisais sur cela des réflexions toutes plus tristes les unes que les autres. La confusion de tant de pensées différentes me jeta dans un accablement qui me devint favorable: le sommeil, qui m'avait fui la nuit précédente, vint répandre sur moi ses pavots. La bonté du lit, la fatigue que j'avais soufferte, ainsi que la fumée des viandes et du vin, y contribuèrent aussi. Je m'endormis profondément; et, selon toutes les apparences, le jour m'aurait surpris dans cet état, si je n'eusse été réveillé tout à coup par un bruit assez extraordinaire dans les prisons. J'entendis le son d'une guitare, et la voix d'un homme en même temps. J'écoute avec attention, je n'entends plus rien; je crois que c'est un songe. Mais un instant après mon oreille fut frappée du son du même instrument, et de la même voix qui chantait les vers suivants:

Ay de mi! un año felice
Parece un soplo ligero;
Pero sin dicha un instante
Es un siglo de tormento [1].

Ce couplet, qui paraissait avoir été fait exprès pour moi, irrita mes ennuis. Je n'éprouve que trop, disais-je, la vérité de ces paroles. Il me semble que le temps de mon bonheur s'est écoulé bien vite, et qu'il y a déjà un siècle que je suis en prison. Je me replongeai dans une affreuse rêverie, et je recommençai à me désoler comme si j'y eusse pris plaisir. Mes lamentations finirent avec la nuit; et les premiers rayons du soleil, dont ma chambre fut éclairée, calmèrent un peu mes inquiétudes. Je me levai pour aller ouvrir ma fenêtre et donner de l'air à ma chambre. Je regardai dans la campagne, dont je me souvins que le seigneur châtelain m'avait fait une belle description. Je ne trouvai pas de quoi justifier ce qu'il m'en avait dit. L'Erêma, que je croyais du moins égal au Tage, ne me parut qu'un ruisseau. L'ortie seule et le chardon paraient *ses bords fleuris*; et la prétendue *vallée délicieuse* n'offrit à ma vue que des terres dont la plupart étaient incultes. Apparemment que je n'en étais pas encore à cette douce mélancolie qui devait me faire voir les choses autrement que je ne les voyais alors.

Je commençai à m'habiller, et déjà j'étais à demi vêtu, quand Tordesillas arriva suivi d'une vieille servante qui m'apportait des chemises et des serviettes. Seigneur Gil Blas, me dit-il, voici du linge. Ne le ménagez pas; j'aurai soin que vous en ayez toujours de reste. Eh bien, ajouta-t-il, comment avez-vous passé la nuit? Le sommeil a-t-il suspendu vos peines pour quelques moments? Je dormirais peut-être encore, lui répondis-je, si je n'eusse pas été réveillé par une voix accompagnée d'une guitare. Le cavalier qui a troublé votre repos, reprit-il, est un prisonnier d'État qui a sa chambre à côté de la vôtre. Il est chevalier de l'ordre militaire de Calatrava, et il a une figure tout aimable. Il s'appelle don Gaston de Cogollos. Vous pourrez vous voir tous deux, et manger ensemble. Vous trouverez une consolation mutuelle dans vos entretiens. Vous vous serez l'un à l'autre d'un grand agrément. Je témoignai à don André que j'étais très sensible à la permission qu'il me donnait d'unir ma douleur avec celle de ce cavalier; et, comme je marquais quelque impatience de connaître ce compagnon de malheur, notre obligeant châtelain me procura

1. Hélas! une année de plaisir passe comme un vent léger; mais un moment de malheur est un siècle de tourment. (Note de Lesage.)

cette satisfaction dès ce jour-là même. Il me fit dîner avec don Gaston, qui me surprit par sa bonne mine et par sa beauté. Jugez quel homme ce devait être pour éblouir des yeux accoutumés à voir la plus brillante jeunesse de la cour. Imaginez-vous un homme fait à plaisir, un de ces héros de romans qui n'avaient qu'à se montrer pour causer des insomnies aux princesses. Ajoutons à cela que la nature, qui mêle ordinairement ses dons, avait doué Cogollos de beaucoup d'esprit et de valeur. C'était un cavalier parfait.

Si ce cavalier me charma, j'eus de mon côté le bonheur de ne lui pas déplaire. Il ne chanta plus la nuit, de peur de m'incommoder, quelques prières que je lui fisse de ne se pas contraindre pour moi. Une liaison est bientôt formée entre deux personnes qu'un mauvais sort opprime. Une tendre amitié suivit de près notre connaissance, et devint plus forte de jour en jour. La liberté que nous avions de nous parler quand il nous plaisait nous fut très utile, puisque, par nos conversations, nous nous aidâmes réciproquement tous deux à prendre notre mal en patience.

Une après-dînée, j'entrai dans sa chambre comme il se disposait à jouer de la guitare. Pour l'écouter plus commodément, je m'assis sur une sellette qu'il y avait là pour tout siège ; et lui s'étant mis sur le pied de son lit, il joua un air fort touchant, et chanta dessus des paroles qui exprimaient le désespoir où la cruauté d'une dame réduisait un amant. Lorsqu'il les eut chantées, je lui dis en souriant : Seigneur chevalier, voilà des vers que vous ne serez jamais obligé d'employer dans vos galanteries. Vous n'êtes pas fait pour trouver des femmes cruelles. Vous avez trop bonne opinion de moi, me répondit-il. J'ai composé pour mon compte les vers que vous venez d'entendre, pour amollir un cœur que je croyais de diamant, pour attendrir une dame qui me traitait avec une extrême rigueur. Il faut que je vous fasse le récit de cette histoire ; vous apprendrez en même temps celle de mes malheurs.

VI. — Histoire de don Gaston de Cogollos et de dona Helena de Galisteo.

Il y aura bientôt quatre ans que je partis de Madrid pour aller à Coria voir dona Eléonor de Laxarilla, ma tante, qui est une des plus riches douairières de la Castille vieille, et qui n'a point d'autre héritier que moi. Je fus à peine arrivé chez elle, que

l'amour y vint troubler mon repos. Elle me donna un appartement dont les fenêtres faisaient face aux jalousies d'une dame qui demeurait vis-à-vis, et que je pouvais facilement remarquer, tant ses grilles étaient peu serrées, et la rue étroite. Je ne négligeai pas cette possibilité; et je trouvai ma voisine si belle, que j'en fus d'abord enchanté. Je le lui marquai aussitôt par des œillades si vives, qu'il n'y avait pas à s'y méprendre. Elle s'en aperçut bien; mais elle n'était pas fille à faire trophée d'une pareille observation, et encore moins à répondre à mes minauderies.

Je voulus savoir le nom de cette dangereuse personne qui troublait si promptement les cœurs. J'appris qu'on la nommait dona Helena; qu'elle était fille unique de don Georges de Galisteo, qui possédait à quelques lieues de Coria un fief dominant d'un revenu considérable; qu'il se présentait souvent des partis pour elle, mais que son père les rejetait tous, parce qu'il était dans le dessein de la marier à don Augustin de Olighera, son neveu, qui, en attendant ce mariage, avait la liberté de voir et d'entretenir tous les jours sa cousine. Cela ne me découragea point : au contraire, j'en devins plus amoureux; et l'orgueilleux plaisir de supplanter un rival aimé m'excita peut-être encore plus que mon amour à pousser ma pointe. Je continuai donc de lancer à mon Hélène des regards enflammés. J'en adressai aussi de suppliants à Félicia, sa suivante, comme pour implorer son secours; je fis même parler mes doigts. Mais ces galanteries furent inutiles; je ne tirai pas plus de raisons de la soubrette que de la maîtresse : elles firent toutes deux les cruelles et les inaccessibles.

Puisqu'elles refusaient de répondre au langage de mes yeux, j'eus recours à d'autres interprètes. Je mis des gens en campagne pour déterrer les connaissances que Félicia pouvait avoir dans la ville. Ils découvrirent qu'une vieille dame, appelée Théodora, était sa meilleure amie, et qu'elles se voyaient fort souvent. Ravi de cette découverte, j'allai moi-même trouver Théodora, que j'engageai par des présents à me servir. Elle prit parti pour moi, promit de me ménager chez elle un entretien secret avec son amie, et tint sa promesse dès le lendemain.

Je cesse d'être malheureux, dis-je à Félicia, puisque mes peines ont excité votre pitié. Que ne dois-je point à votre amie, de vous avoir disposée à m'accorder la satisfaction de vous entretenir! Seigneur, me répondit-elle, Théodora peut tout sur moi. Elle m'a mise dans vos intérêts; et, si je pouvais faire votre bonheur, vous seriez bientôt au comble de vos vœux; mais avec toute ma bonne volonté, je ne sais si je vous serai d'un grand secours.

Il ne faut point vous flatter : vous n'avez jamais formé d'entreprise plus difficile. Vous aimez une dame prévenue pour un autre cavalier, et quelle dame encore ! Une dame si fière et si dissimulée, que si, par votre constance et par vos soins, vous parvenez à lui arracher des soupirs, ne pensez pas que sa fierté vous donne le plaisir de les entendre. Ah ! ma chère Félicia, m'écriai-je avec douleur, pourquoi me faites-vous connaître tous les obstacles que j'ai à surmonter ? Ce détail m'assassine. Trompez-moi plutôt que de me désespérer. A ces mots, je pris une de ses mains, je la pressai entre les miennes, et lui mis au doigt un diamant de trois cents pistoles, en lui disant des choses si touchantes, que je la fis pleurer.

Elle était trop émue de mon discours et trop contente de mes manières pour me laisser sans consolation. Elle aplanit un peu les difficultés. Seigneur, me dit-elle, ce que je viens de vous représenter ne doit pas vous ôter toute espérance. Votre rival, il est vrai, n'est pas haï. Il vient au logis voir librement sa cousine. Il lui parle quand il lui plaît, et c'est ce qui vous est favorable. L'habitude où ils sont tous deux d'être ensemble tous les jours rend leur commerce un peu languissant. Ils me paraissent se quitter sans peine et se revoir sans plaisir. On dirait qu'ils sont déjà mariés. En un mot, je ne vois point que ma maîtresse ait une passion violente pour don Augustin. D'ailleurs, il y a entre vous et lui, pour les qualités personnelles, une différence qui ne doit pas être inutilement remarquée par une fille aussi délicate que dona Helena. Ne perdez donc pas courage. Continuez vos galanteries. Je ne laisserai pas échapper une occasion de faire valoir à ma maîtresse tout ce que vous ferez pour lui plaire. Elle aura beau se déguiser, à travers sa dissimulation je démêlerai bien ses sentiments.

Nous nous séparâmes, Félicia et moi, fort satisfaits l'un de l'autre après cette conversation. Je m'apprêtai, sur nouveaux frais, à lorgner la fille de don Georges ; je la régalai d'une sérénade dans laquelle je fis chanter par une belle voix les vers que vous venez d'entendre. Après le concert, la suivante, pour sonder sa maîtresse, lui demanda si elle s'était divertie. La voix, dit dona Helena, m'a fait plaisir. Et les paroles qu'elle a chantées, répliqua la soubrette, ne sont-elles pas fort touchantes ? C'est à quoi, repartit la dame, je n'ai fait aucune attention. Je ne me suis attachée qu'au chant. Je n'ai nullement pris garde aux vers, et ne me soucie guère de savoir qui m'a donné cette sérénade. Sur ce pied-là, s'écria la suivante, le pauvre don Gaston de Cogollos est très éloigné de son compte, et bien fou de passer son temps à regarder nos jalousies. Ce n'est peut-être pas lui,

dit la maîtresse d'un air froid; c'est quelque autre cavalier qui vient par ce concert de me déclarer sa passion : vous êtes dans l'erreur. Pardonnez-moi, répondit Félicia, c'est don Gaston lui-même, à telles enseignes qu'il m'a ce matin abordée dans la rue; il m'a même priée de vous dire de sa part qu'il vous adore; malgré les rigueurs dont vous payez son amour; et qu'enfin il s'estimerait le plus heureux de tous les hommes si vous lui permettiez de vous marquer sa tendresse par ses soins et par des fêtes galantes. Ces discours, poursuivit-elle, vous prouvent assez que je ne me trompe pas.

La fille de don Georges changea tout à coup de visage, et regardant sa suivante d'un air sévère : Vous auriez bien pu, lui dit-elle, vous passer de me rapporter cet impertinent entretien. Qu'il ne vous arrive plus, s'il vous plaît, de me venir faire de pareils rapports; et, si ce jeune téméraire ose encore vous parler, je vous ordonne de lui dire qu'il s'adresse à une personne qui fasse plus de cas de ses galanteries, et qu'il choisisse un plus honnête passe-temps que celui d'être toute la journée à ses fenêtres à observer ce que je fais dans mon appartement.

Tout cela me fut fidèlement détaillé dans une seconde entrevue par Félicia, qui, prétendant qu'il ne fallait pas prendre au pied de la lettre les paroles de sa maîtresse, voulait me persuader que mes affaires allaient le mieux du monde. Pour moi, qui n'y entendais pas finesse, et qui ne croyais pas qu'on pût expliquer le texte en ma faveur, je me défiais des commentaires qu'elle me faisait.

Elle se moqua de ma défiance, demanda du papier et de l'encre à son amie, et me dit : Seigneur chevalier, écrivez tout à l'heure à dona Helena en amant désespéré. Peignez-lui vivement vos souffrances, et surtout plaignez-vous de la défense qu'elle vous fait de paraître à vos fenêtres. Promettez d'obéir; mais assurez qu'il vous en coûtera la vie. Tournez-moi cela comme vous le savez si bien faire, vous autres cavaliers; et je me charge du reste. J'espère que l'événement fera plus d'honneur que vous n'en faites à ma pénétration.

J'aurais été le premier amant qui, trouvant une si belle occasion d'écrire à sa maîtresse, n'en eût pas profité. Je composai une lettre des plus pathétiques. Avant que de la plier, je la montrai à Félicia, qui sourit après l'avoir lue, et me dit que, si les femmes savaient l'art d'entêter les hommes, en récompense, les hommes n'ignoraient pas celui d'enjôler les femmes. La soubrette prit mon billet, en m'assurant qu'il ne tiendrait pas à elle qu'il ne produisît un bon effet; puis, m'ayant recommandé d'avoir soin que mes fenêtres fussent fermées pendant quelques jours, elle retourna chez don Georges.

Madame, dit-elle en arrivant à dona Helena, j'ai rencontré don Gaston. Il n'a pas manqué de venir à moi, et de vouloir me tenir des discours flatteurs. Il m'a demandé d'une voix tremblante, et comme un coupable qui attend son arrêt, si je vous avais parlé de sa part. Alors, prompte à exécuter vos ordres, je lui ai coupé brusquement la parole. Je me suis déchaînée contre lui. Je l'ai chargé d'injures, et laissé dans la rue, étourdi de ma pétulance. Je suis ravie, répondit dona Helena, que vous m'ayez débarrassée de cet importun; mais il n'était pas nécessaire de lui parler brutalement. Il faut toujours qu'une fille ait de la douceur. Madame, répliqua la suivante, on ne se défait pas d'un amant passionné par des paroles prononcées d'un air doux. On n'en vient pas même toujours à bout par des fureurs et des emportements. Don Gaston, par exemple, ne s'est pas rebuté. Après l'avoir accablé d'injures, comme je vous l'ai dit, j'ai été chez votre parente, où vous m'avez envoyée. Cette dame, par malheur, m'a retenue trop longtemps. Je dis trop longtemps, puisque, en revenant, j'ai retrouvé mon homme. Je ne m'attendais plus à le revoir. Sa vue m'a troublée, mais si troublée, que ma langue, qui ne manque jamais dans l'occasion, n'a pu fournir une parole. Pendant ce temps-là, qu'a-t-il fait? Il a profité de mon silence, ou plutôt de mon désordre; il m'a glissé dans la main un papier que j'ai gardé sans savoir ce que je faisais, et il a disparu dans le moment.

En parlant ainsi, elle tira de son sein ma lettre, qu'elle remit tout en badinant à sa maîtresse, qui, l'ayant prise comme pour s'en divertir, la lut à bon compte, et fit ensuite la réservée. En vérité, Félicia, dit-elle d'un air sérieux à sa suivante, vous êtes une étourdie, une folle, d'avoir reçu ce billet. Que peut penser de cela don Gaston? et qu'en dois-je croire moi-même? Vous me donnez lieu, par votre conduite, de me défier de votre fidélité, et à lui de me soupçonner d'être sensible à sa passion. Hélas! peut-être s'imagine-t-il en cet instant que je lis et relis avec plaisir les caractères qu'il a tracés. Voyez à quelle honte vous exposez ma fierté. Oh! que non, madame, lui répondit la soubrette, il ne saurait avoir cette pensée; et, supposé qu'il l'eût, il ne l'aura pas longtemps. Je lui dirai, à la première vue, que je vous ai montré sa lettre, que vous l'avez regardée d'un air glacé, et qu'enfin, sans la lire, vous l'avez déchirée avec un mépris froid. Vous pourrez hardiment, reprit dona Helena, lui jurer que je ne l'ai point lue. Je serais bien embarrassée s'il me fallait seulement en dire deux paroles. La fille de don Georges ne se contenta pas de parler de cette sorte, elle déchira mon billet, et défendit à sa suivante de l'entretenir jamais de moi.

Comme j'avais promis de ne plus faire le galant à mes fenêtres, puisque ma vue déplaisait, je les tins fermées pendant plusieurs jours, pour rendre mon obéissance plus touchante. Mais au défaut des mines qui m'étaient interdites, je me préparai à donner de nouvelles sérénades à ma cruelle Hélène. Je me rendis une nuit sous son balcon avec des musiciens, et déjà les guitares se faisaient entendre, lorsqu'un cavalier, l'épée à la main, vint troubler le concert, en frappant à droite et à gauche sur les concertants, qui prirent aussitôt la fuite. La fureur qui animait cet audacieux excita la mienne. Je m'avance pour le punir et nous commençons un rude combat. Dona Helena et sa suivante entendent le bruit des épées. Elles regardent au travers de leurs jalousies, et voient deux hommes qui sont aux mains. Elles poussent de grands cris, qui obligent don Georges et ses valets à se lever. Ils sont bientôt sur pied, et ils accourent, de même que plusieurs voisins, pour séparer les combattants. Mais ils arrivèrent trop tard : ils ne trouvèrent sur le champ de bataille qu'un cavalier noyé dans son sang et presque sans vie; et ils reconnurent que j'étais ce cavalier infortuné. On m'emporta chez ma tante, où les plus habiles chirurgiens de la ville furent appelés.

Tout le monde me plaignit, et particulièrement dona Helena, qui laissa voir alors le fond de son cœur. Sa dissimulation céda au sentiment. Le croirez-vous? Ce n'était plus cette fille qui se faisait un point d'honneur de paraître insensible à mes galanteries; c'était une tendre amante qui s'abandonnait sans réserve à sa douleur. Elle passa le reste de la nuit à pleurer avec sa suivante, et à maudire son cousin don Augustin de Olighera, qu'elles jugeaient devoir être l'auteur de leurs larmes; comme en effet c'était lui qui avait si désagréablement interrompu la sérénade. Aussi dissimulé que sa cousine, il s'était aperçu de mes intentions, sans en rien témoigner; et, s'imaginant qu'elle y répondait, il avait fait cette action vigoureuse pour montrer qu'il était moins endurant qu'on ne le croyait. Néanmoins, ce triste accident fut peu de temps après suivi d'une joie qui le fit oublier. Tout dangereusement blessé que j'étais l'habileté des chirurgiens me tira d'affaire. Je gardais encore la chambre, quand dona Eléonor, ma tante, alla trouver don Georges, et lui demanda pour moi dona Helena. Il consentit d'autant plus volontiers à ce mariage, qu'il regardait alors don Augustin comme un homme qu'il ne reverrait peut-être jamais. Le bon vieillard appréhendait que sa fille n'eût de la répugnance à se donner à moi, à cause que le cousin Olighera avait eu la liberté de la voir, et tout le loisir de s'en faire aimer; mais elle parut si disposée à obéir en cela à son père, qu'on peut conclure de là qu'en Espagne, ainsi qu'ailleurs,

c'est un avantage d'être un nouveau venu auprès des femmes.

Sitôt que je pus avoir une conversation particulière avec Félicia, j'appris jusqu'à quel point sa maîtresse avait été sensible au malheureux succès de mon combat. Si bien que, ne pouvant plus douter que je ne fusse le Pâris de mon Hélène, je bénissais ma blessure, puisqu'elle avait de si heureuses suites pour mon amour. J'obtins du seigneur don Georges la permission de parler à sa fille en présence de la suivante. Que cet entretien fut doux pour moi! Je priai, je pressai tellement la dame de me dire si son père, en la livrant à ma tendresse, ne faisait aucune violence à ses sentiments, qu'elle m'avoua que je ne la devais point à sa seule obéissance. Depuis cet aveu plein de charmes, je ne m'occupai que du soin de plaire et d'imaginer des fêtes galantes en attendant le jour de nos noces, qui devait être célébré par une magnifique cavalcade, où toute la noblesse de Coria et des environs se préparait à briller.

Je donnai un grand repas à une superbe maison de plaisance que ma tante avait aux portes de la ville du côté de Manroi. Don Georges et sa fille avec tous leurs parents et leurs amis en étaient. On y avait préparé par mon ordre un concert de voix et d'instruments, et fait venir une troupe de comédiens de campagne pour y représenter une comédie. Au milieu du festin, on me vint dire qu'il y avait dans une salle un homme qui demandait à me parler d'une affaire très importante pour moi. Je me levai de table pour aller voir qui c'était. Je trouvai un inconnu qui avait l'air d'un valet de chambre. Il me présenta un billet que j'ouvris et qui contenait ces paroles :

« Si l'honneur vous est cher, comme il le doit être à tout chevalier de votre ordre, vous ne manquerez pas demain matin de vous rendre dans la plaine de Manroi. Vous y trouverez un cavalier qui veut vous faire raison de l'offense que vous avez reçue de lui, et vous mettre, s'il le peut, hors d'état d'épouser don Helena.

« Don Augustin de OLIGHERA. »

Si l'amour a beaucoup d'empire sur les Espagnols, la vengeance en a encore bien davantage. Je ne lus pas ce billet d'un cœur tranquille. Au seul nom de don Augustin, il s'alluma dans mes veines un feu qui me fit presque oublier les devoirs indispensables que j'avais à remplir ce jour-là. Je fus tenté de me dérober à la compagnie pour aller chercher sur-le-champ mon ennemi. Je me contraignis pourtant, de peur de troubler la fête, et dis à l'homme qui m'avait remis la lettre : Mon ami, vous pouvez dire au cavalier qui vous envoie que j'ai trop d'envie de

me revoir aux prises avec lui pour n'être pas demain avant le lever du soleil dans l'endroit qu'il me marque.

Après avoir renvoyé le messager avec cette réponse, je rejoignis mes convives et repris ma place à la table, où je composai si bien mon visage, que personne n'eut aucun soupçon de ce qui se passait en moi. Je parus, pendant le reste de la journée, occupé, comme les autres, des plaisirs de la fête, qui finit enfin au milieu de la nuit. L'assemblée se sépara, et chacun rentra dans la ville de la même manière qu'il en était sorti. Pour moi, je demeurai dans la maison de plaisance, sous prétexte d'y vouloir prendre le frais le lendemain matin; mais ce n'était que pour me trouver plus tôt au rendez-vous. Au lieu de me coucher, j'attendis avec impatience la pointe du jour. Sitôt que je l'aperçus, je montai sur mon meilleur cheval, et je partis tout seul comme pour me promener dans la campagne. Je m'avance vers Manroi. Je découvre dans la plaine un homme à cheval qui vient de mon côté à bride abattue. Je vole à sa rencontre pour lui épargner la moitié du chemin. Nous nous joignons bientôt. C'était mon rival. Chevalier, me dit-il insolemment, c'est à regret que j'en viens aux mains une seconde fois avec vous; mais c'est votre faute. Après l'aventure de la sérénade, vous auriez dû renoncer de bonne grâce à la fille de don Georges, ou bien vous tenir pour dit que vous n'en seriez pas quitte pour cela, si vous persistiez dans le dessein de lui plaire. Vous êtes trop fier, lui répondis-je, d'un avantage que vous devez peut-être moins à votre adresse qu'à l'obscurité de la nuit. Vous ne songez pas que les armes sont journalières. Elle ne le sont pas pour moi, répliqua-t-il d'un air arrogant; et je vais vous faire voir que, le jour comme la nuit, je sais punir les chevaliers audacieux qui vont sur mes brisées.

Je ne repartis à cet orgueilleux discours qu'en mettant promptement pied à terre. Don Augustin fit la même chose. Nous attachâmes nos chevaux à un arbre, et nous commençâmes à nous battre avec une égale vigueur. J'avouerai de bonne foi que j'avais affaire à un ennemi qui savait mieux faire des armes que moi, bien que j'eusse deux années de salle. Il était consommé dans l'escrime. Je ne pouvais exposer ma vie à un plus grand péril. Néanmoins, comme il arrive assez souvent que le plus fort est vaincu par le plus faible, mon rival, malgré toute son habileté, reçut un coup d'épée dans le cœur, et tomba roide mort un moment après.

Je retournai aussitôt à la maison de plaisance, où j'appris ce qui venait de se passer à mon valet de chambre, dont la fidélité m'était connue. Ensuite je lui dis : Mon cher Ramire, avant que

la justice puisse avoir connaissance de cet événement, prends un bon cheval, et va informer ma tante de cette aventure. Demande-lui de ma part de l'or et des pierreries, et viens me joindre à Placencia. Tu me trouveras dans la première hôtellerie en entrant dans la ville.

Ramire s'acquitta de sa commission avec tant de diligence, qu'il arriva trois heures après moi à Placencia. Il me dit que dona Éléonor avait été plus réjouie qu'affligée d'un combat qui réparait l'affront que j'avais reçu au premier, et qu'elle m'envoyait tout son or et toutes ses pierreries pour me faire voyager agréablement dans les pays étrangers, en attendant qu'elle eût accommodé mon affaire.

Pour supprimer les circonstances superflues, je vous dirai que je traversai la Castille nouvelle pour aller dans le royaume de Valence m'embarquer à Denia. Je passai en Italie, où je me mis en état de parcourir les cours et d'y paraître avec agrément.

Tandis que, loin de mon Hélène, je me disposais à tromper, autant qu'il me serait possible, mon amour et mes ennuis, cette dame à Coria pleurait en secret mon absence. Au lieu d'applaudir aux poursuites que sa famille faisait contre moi au sujet de la mort d'Olighera, elle souhaitait au contraire qu'un prompt accommodement les fît cesser et hâtât mon retour. Six mois s'étaient déjà écoulés depuis qu'elle m'avait perdu, et je crois que sa constance aurait toujours triomphé du temps, si elle n'eût eu que le temps à combattre; mais elle eut des ennemis encore plus puissants. Don Blas de Combados, gentilhomme de la côte occidentale de Galice, vint à Coria recueillir une riche succession qui lui avait été vainement disputée par don Miguel de Caprara, son cousin, et il s'établit dans ce pays-là, le trouvant plus agréable que le sien. Combados était bien fait. Il paraissait doux et poli, et il avait l'esprit du monde le plus insinuant. Il eut bientôt fait connaissance avec tous les honnêtes gens de la ville, et sut toutes les affaires des uns et des autres.

Il n'ignora pas longtemps que don Georges avait une fille dont la beauté dangereuse semblait n'enflammer les hommes que pour leur malheur. Cela piqua sa curiosité; il eut envie de voir une dame si redoutable. Il rechercha pour cet effet l'amitié de son père, et sut si bien la gagner, que le vieillard, le regardant déjà comme un gendre, lui donna l'entrée de sa maison, et la liberté de parler en sa présence à dona Helena. Le Galicien ne tarda guère à devenir amoureux d'elle : c'était un sort inévitable. Il ouvrit son cœur à don Georges, qui lui dit qu'il agréait sa recherche; mais que, ne voulant pas contraindre sa fille, il la laissait maîtresse de sa main. Là-dessus don Blas mit en

usage toutes les galanteries dont il put s'aviser pour plaire à cette dame, qui n'y fut aucunement sensible, tant elle était occupée de moi. Félicia était pourtant dans les intérêts du cavalier, qui l'avait engagée par des présents à servir son amour. Elle y employait toute son adresse. D'un autre côté, le père secondait la suivante par des remontrances; et néanmoins ils ne firent tous deux, pendant une année entière, que tourmenter dona Helena sans pouvoir me la rendre infidèle.

Combados, voyant que don Georges et Félicia s'intéressaient en vain pour lui, leur proposa un expédient pour vaincre l'opiniâtreté d'une amante si prévenue. Voici, leur dit-il, ce que j'ai imaginé. Nous supposerons qu'un marchand de Coria vient de recevoir une lettre d'un négociant italien, dans laquelle, après un détail de choses qui concerneront le commerce, on lira les paroles suivantes :

« Il est arrivé depuis peu à la cour de Parme un cavalier espagnol nommé don Gaston de Cogollos. Il se dit neveu et unique héritier d'une riche veuve, qui demeure à Coria sous le nom de dona Éléonor de Laxarilla. Il recherche la fille d'un puissant seigneur; mais on ne veut pas la lui accorder qu'on ne soit informé de la vérité. Je suis chargé de m'adresser à vous pour cela. Mandez-moi donc, je vous prie, si vous connaissez ce don Gaston, et en quoi consistent les biens de sa tante. Votre réponse décidera de ce mariage. A Parme, ce, etc. »

Cette fourberie ne parut au vieillard qu'un jeu d'esprit, qu'une ruse pardonnable aux amants; et la soubrette, encore moins scrupuleuse que le bonhomme, l'approuva fort. L'invention lui sembla d'autant meilleure qu'ils connaissaient Hélène pour une fille fière et capable de prendre son parti sur-le-champ, pourvu qu'elle n'eût aucun soupçon de la supercherie. Don Georges se chargea de lui annoncer lui-même mon changement; et, pour rendre la chose encore plus naturelle, de lui faire parler au marchand qui aurait reçu de Parme la prétendue lettre. Ils exécutèrent ce projet comme ils l'avaient formé. Le père, avec une émotion où il y avait en apparence de la colère et du dépit, dit à dona Helena : Ma fille, je ne vous dirai plus que nos parents me prient tous les jours de ne permettre jamais que le meurtrier de don Augustin entre dans notre famille; j'ai aujourd'hui une raison plus forte à vous dire pour vous détacher de don Gaston. Mourez de honte de lui être si fidèle! C'est un volage, un perfide. Voici une preuve certaine de son infidélité. Lisez vous-même cette lettre, qu'un marchand de Coria vient de recevoir d'Italie. La tremblante Hélène prend ce papier supposé, en fait des yeux la lecture, en pèse tous les termes, et demeure

accablée de la nouvelle de mon inconstance. Un sentiment de tendresse lui fit ensuite répandre quelques larmes; mais bientôt, rappelant toute sa fierté, elle essuya ses pleurs, et dit d'un ton ferme à son père : Seigneur, vous venez d'être témoin de ma faiblesse; soyez-le aussi de la victoire que je vais remporter sur moi. C'en est fait, je n'ai plus que du mépris pour don Gaston; je ne vois en lui que le dernier des hommes. N'en parlons plus. Allons, rien ne me retient plus; je suis prête à suivre don Blas à l'autel. Que mon hymen précède celui du perfide qui a si mal répondu à mon amour! Don Georges, transporté de joie à ces paroles, embrassa sa fille, loua la vigoureuse résolution qu'elle prenait, et s'applaudissant de l'heureux succès du stratagème, il se hâta de combler les vœux de mon rival.

Dona Helena me fut ainsi ravie. Elle se livra brusquement à Combados, sans vouloir entendre l'amour qui lui parlait pour moi au fond de son cœur, sans douter même un instant d'une nouvelle qui aurait dû trouver dans une amante moins de crédulité. L'orgueilleuse n'écouta que sa présomption. Le ressentiment de l'injure qu'elle s'imaginait que j'avais faite à sa beauté l'emporta sur l'intérêt de sa tendresse. Elle eut pourtant, peu de jours après son mariage, quelques remords de l'avoir précipité : il lui vint dans l'esprit que la lettre du marchand pouvait avoir été supposée, et ce soupçon lui causa de l'inquiétude. Mais l'amoureux don Blas ne laissait point à sa femme le temps de nourrir des pensées contraires à son repos; il ne songeait qu'à l'amuser, et il y réussissait par une succession continuelle de plaisirs différents qu'il avait l'art d'inventer.

Elle paraissait très contente d'un époux si galant, et ils vivaient tous deux dans une parfaite union, lorsque ma tante accommoda mon affaire avec les parents de don Augustin. Elle m'écrivit aussitôt en Italie pour m'en donner avis. J'étais alors à Reggio, dans la Calabre ultérieure. Je passai en Sicile, de là en Espagne, et je me rendis enfin à Coria sur les ailes de l'amour. Dona Éléonor, qui ne m'avait pas mandé le mariage de la fille de don Georges, me l'apprit à mon arrivée; et, remarquant qu'il m'affligeait : Vous avez tort, me dit-elle, mon neveu, de vous montrer sensible à la perte d'une dame qui n'a pu vous demeurer fidèle. Croyez-moi, bannissez de votre cœur et de votre mémoire une personne qui n'est plus digne de vous occuper.

Comme ma tante ignorait qu'on eût trompé dona Helena, elle avait raison de me parler ainsi, et elle ne pouvait me donner un conseil plus sage. Aussi je me promis bien de le suivre, ou du moins d'affecter un air d'indifférence, si je n'étais pas capable de vaincre ma passion. Je ne pus toutefois résister à la curiosité

de savoir de quelle manière ce mariage avait été fait. Pour en être instruit, je résolus de m'adresser à l'amie de Félicia, c'est-à-dire à la dame Théodora, dont je vous ai déjà parlé. J'allai chez elle; j'y trouvai par hasard Félicia, qui, ne s'attendant à rien moins qu'à ma vue, en fut troublée, et voulut sortir pour éviter l'éclaircissement qu'elle jugeait bien que je lui demanderais. Je l'arrêtai. Pourquoi me fuyez-vous? lui dis-je. La parjure Hélène n'est-elle pas contente de m'avoir sacrifié? Vous a-t-elle défendu d'écouter mes plaintes? ou cherchez-vous seulement à m'échapper pour vous faire un mérite auprès de l'ingrate d'avoir refusé de les entendre?

Seigneur, me répondit la suivante, je vous avoue ingénument que votre présence me rend confuse. Je ne puis vous revoir sans me sentir déchirée de mille remords. On a séduit ma maîtresse, et j'ai eu le malheur d'être complice de la séduction. Après cela, puis-je sans honte vous voir paraître devant moi? O ciel! répliquai-je avec surprise, que m'osez-vous dire? Expliquez-vous plus clairement. Alors la soubrette me fit le détail du stratagème dont s'était servi Combados pour m'enlever dona Helena; et s'apercevant que son récit me perçait le cœur, elle s'efforça de me consoler. Elle m'offrit ses bons offices auprès de sa maîtresse, me promit de la désabuser, de lui peindre mon désespoir, en un mot, de ne rien épargner pour adoucir la rigueur de ma destinée; enfin elle me donna des espérances qui soulagèrent un peu mes peines.

Je passe les contradictions infinies qu'elle eut à essuyer de la part de dona Helena pour la faire consentir à me voir. Elle en vint pourtant à bout. Il fut résolu entre elles qu'on me ferait entrer secrètement chez don Blas, la première fois qu'il irait à une terre où il allait de temps en temps chasser et où il demeurait ordinairement un jour ou deux. Ce dessein s'exécuta bientôt. Le mari partit pour la campagne; on eut soin de m'en avertir, et de m'introduire une nuit dans l'appartement de sa femme.

Je voulus commencer la conversation par des reproches; on me ferma la bouche. Il est inutile de rappeler le passé, me dit la dame. Il ne s'agit point ici de nous attendrir l'un l'autre, et vous êtes dans l'erreur si vous me croyez disposée à flatter vos sentiments. Je vous le déclare, don Gaston, je n'ai prêté mon consentement à cette secrète entrevue, je n'ai cédé aux instances qu'on m'en a faites, que pour vous dire de vive voix que vous ne devez songer désormais qu'à m'oublier. Peut-être serais-je plus satisfaite de mon sort s'il était lié au vôtre; mais, puisque le ciel en a ordonné autrement, je veux obéir à ses arrêts.

Eh! quoi! madame, lui répondis-je, ce n'est pas assez de vous avoir perdue, ce n'est pas assez de voir l'heureux don Blas posséder tranquillement la seule personne que je puisse aimer, il faut encore que je vous bannisse de ma pensée! Vous voulez m'arracher mon amour, m'enlever l'unique bien qui me reste! Ah! cruelle, pensez-vous qu'il soit possible à un homme que vous avez une fois charmé de reprendre son cœur? Connaissez-vous mieux que vous ne faites, et cessez de m'exhorter vainement à vous ôter de mon souvenir. Eh bien, répliqua-t-elle avec précipitation, cessez donc aussi d'espérer que je paye votre passion de quelque reconnaissance. Je n'ai qu'un mot à vous dire : l'épouse de don Blas ne sera point l'amante de don Gaston, prenez sur cela votre parti. Fuyez, ajouta-t-elle. Finissons promptement un entretien que je me reproche malgré la pureté de mes intentions, et que je me ferais un crime de prolonger.

A ces paroles, qui m'ôtaient toute espérance, je tombai aux genoux de la dame. Je lui tins des discours touchants. J'employai jusqu'aux larmes pour l'attendrir. Mais tout cela ne servit qu'à exciter peut-être quelques sentiments de pitié qu'on se garda bien de laisser paraître, et qui furent sacrifiés au devoir. Après avoir infructueusement épuisé les expressions tendres, les prières et les pleurs, ma tendresse se changea tout à coup en fureur. Je tirai mon épée pour m'en percer aux yeux de l'inexorable Hélène, qui ne s'aperçut pas plus tôt de mon action, qu'elle se jeta sur moi pour en prévenir les suites. Arrêtez, Cogollos! me dit-elle. Est-ce ainsi que vous ménagez ma réputation? En vous ôtant la vie, vous allez me déshonorer et faire passer mon mari pour un assassin.

Dans le désespoir qui me possédait, bien loin de donner à ces mots l'attention qu'ils méritaient, je ne songeais qu'à tromper les efforts que faisaient la maîtresse et la suivante pour me sauver de ma funeste main; et je n'y aurais sans doute réussi que trop tôt, si don Blas, qui avait été averti de notre entrevue, et qui, au lieu d'aller à la campagne, s'était caché derrière une tapisserie pour entendre notre entretien, ne fût vite venu se joindre à elles. Don Gaston, s'écria-t-il en me retenant le bras, rappelez votre raison égarée, et ne cédez point lâchement au transport furieux qui vous agite!

J'interrompis Combados. Est-ce à vous, lui dis-je, à me détourner de ma résolution? Vous devriez plutôt me plonger vous-même un poignard dans le sein. Mon amour, tout malheureux qu'il est, vous offense. N'est-ce pas assez que vous me surpreniez la nuit dans l'appartement de votre femme? en faut-il davantage pour vous exciter à la vengeance? Percez-moi

pour vous de défaire d'un homme qui ne peut cesser d'adorer dona Helena qu'en cessant de vivre. C'est en vain, me répondit don Blas, que vous tâchez d'intéresser mon honneur à vous donner la mort. Vous êtes assez puni de votre témérité; et je sais si bon gré à mon épouse de ses sentiments vertueux, que je lui pardonne l'occasion où elle les a fait éclater. Croyez-moi, Cogollos, ajouta-t-il, ne vous désespérez pas comme un faible amant, soumettez-vous avec courage à la nécessité.

Le prudent Galicien, par de semblables discours, calma peu à peu ma fureur, et réveilla ma vertu. Je me retirai dans le dessein de m'éloigner d'Hélène et des lieux qu'elle habitait. Deux jours après je retournai à Madrid; là, ne voulant plus m'occuper que du soin de ma fortune, je commençai à paraître à la cour et à m'y faire des amis. Mais j'ai eu le malheur de m'attacher particulièrement au marquis de Villaréal, grand seigneur portugais, qui, pour avoir été soupçonné de songer à délivrer le Portugal de la domination des Espagnols, est présentement au château d'Alicante. Comme le duc de Lerme a su que j'avais été dans une étroite liaison avec ce seigneur, il m'a fait aussi arrêter et conduire ici. Ce ministre croit que je puis être complice d'un pareil projet; il ne saurait faire un outrage plus sensible à un homme qui est noble et Castillan.

Don Gaston cessa de parler en cet endroit. Après quoi je lui dis, pour le consoler : Seigneur chevalier, votre honneur ne peut recevoir aucune atteinte de cette disgrâce qui tournera sans doute dans la suite à votre profit. Quand le duc de Lerme sera instruit de votre innocence, il ne manquera pas de vous donner un emploi considérable pour rétablir la réputation d'un gentilhomme injustement accusé de trahison.

VII. — Scipion vient trouver Gil Blas à la tour de Ségovie, et lui apprend bien des nouvelles.

Notre conversation fut interrompue par Tordesillas, qui entra dans la chambre et me dit : Seigneur Gil Blas, je viens de parler à un jeune homme qui s'est présenté à la porte de cette prison. Il m'a demandé si vous n'étiez pas prisonnier; et, sur le refus que j'ai fait de contenter sa curiosité : Noble châtelain, m'a-t-il dit les larmes aux yeux, ne rejetez pas la très humble prière que je vous fais de m'apprendre si le seigneur de Santillane est ici. Je suis son premier domestique, et vous ferez une action charitable si vous me permettez de le voir. Vous passez dans Ségovie

pour un gentilhomme plein d'humanité; j'espère que vous ne me refuserez pas la grâce d'entretenir un instant mon cher maître, qui est plus malheureux que coupable. Enfin, continua don André, ce garçon m'a témoigné tant d'envie de vous parler, que j'ai promis de lui donner ce soir cette satisfaction.

J'assurai Tordesillas qu'il ne pouvait me faire un plus grand plaisir que de m'amener ce jeune homme, qui probablement avait à me dire des choses qu'il m'importait fort de savoir. J'attendis avec impatience le moment qui devait offrir à mes yeux mon fidèle Scipion; car je ne doutais pas que ce ne fût lui, et je ne me trompais point. On le fit entrer sur le soir dans la tour; et sa joie, que la mienne seule pouvait égaler, éclata par des transports extraordinaires lorsqu'il m'aperçut. De mon côté, dans le ravissement où je me sentis à sa vue, je lui tendis les bras et il me serra sans façon entre les siens. Le maître et le secrétaire se confondirent dans cette embrassade, tant ils étaient aises de se revoir.

Quand nous nous fûmes un peu démêlés tous deux, j'interrogeai Scipion sur l'état où il avait laissé mon hôtel. Vous n'avez plus d'hôtel, me répondit-il; et, pour vous épargner la peine de me faire question sur question, je vais vous dire en deux mots ce qui s'est passé chez vous. Vos effets ont été pillés tant par des archers que par vos propres domestiques, qui, vous regardant déjà comme un homme entièrement perdu, ont pris à compte sur leurs gages tout ce qu'ils ont pu emporter. Par bonheur pour vous, j'ai eu l'adresse de sauver de leurs griffes deux grands sacs de doubles pistoles que j'ai tirés de votre coffre-fort, et qui sont en sûreté. Salero, que j'en ai fait dépositaire, vous les remettra quand vous serez sorti de cette tour, où je ne vous crois pas pour longtemps pensionnaire de Sa Majesté, puisque vous avez été arrêté sans la participation du duc de Lerme.

Je demandai à Scipion comment il savait que Son Excellence n'avait point de part à ma disgrâce. Oh! vraiment, me répondit-il, c'est une chose dont je suis bien instruit. Un de mes amis, qui a la confiance du duc d'Uzède, m'a conté toutes les circonstances de votre emprisonnement. Calderone, m'a-t-il dit, ayant découvert par le ministère d'un valet que la señora Sirena recevait, sous un autre nom, le prince d'Espagne pendant la nuit, et que c'était le comte de Lemos qui conduisait cette intrigue par l'entremise du seigneur de Santillane, résolut de se venger d'eux et de sa maîtresse. Pour y réussir il va trouver secrètement le duc d'Uzède, et lui découvre tout. Ce duc, ravi d'avoir en main une si belle occasion de perdre son ennemi, ne

manque pas d'en profiter. Il informe le roi de ce qu'on vient de lui apprendre, et lui représente vivement les périls auxquels le prince a été exposé. Cette nouvelle excite la colère de Sa Majesté, qui fait enfermer sur-le-champ Sirena dans la maison des *Repenties*, exile le comte de Lemos, et condamne Gil Blas à une prison perpétuelle.

Voilà, poursuivit Scipion, ce que m'a dit mon ami. Vous voyez par là que votre malheur est l'ouvrage du duc d'Uzède, ou pour mieux dire de Calderone.

Je jugeai par ce discours que mes affaires pourraient se rétablir avec le temps; que le duc de Lerme, piqué de l'exil de son neveu, mettrait tout en œuvre pour faire revenir ce seigneur à la cour; et je me flattais que Son Excellence ne m'oublierait point. La belle chose que l'espérance! Elle me consola tout à coup de la perte de mes effets volés, et me rendit aussi gai que si j'eusse eu sujet de l'être. Loin de regarder ma prison comme une demeure malheureuse où je finirais peut-être mes jours, elle me parut plutôt un moyen dont la fortune voulait se servir pour m'élever à quelque grand poste, car voici de quelle manière je raisonnais en moi-même. Le premier ministre a pour partisans don Fernand de Borgia, le père Jérôme de Florence, et surtout le frère Louis d'Aliaga, qui lui est redevable de la place qu'il occupe auprès du roi. Avec le secours de ces amis puissants, Son Excellence coulera tous ses ennemis à fond, ou bien l'État pourra bientôt changer de face. Sa Majesté est fort valétudinaire. Dès qu'elle ne sera plus, le prince son fils commencera par rappeler le comte de Lemos qui me tirera aussitôt d'ici pour me présenter au nouveau monarque, qui m'accablera de bienfaits pour compenser les peines que j'aurai souffertes. Ainsi, déjà plein des plaisirs de l'avenir, je ne sentais presque plus les maux présents. Je crois bien que les deux sacs de doublons que mon secrétaire disait avoir mis en dépôt chez l'orfèvre contribuèrent autant que l'espérance au changement subit qui se fit en moi.

J'étais trop content du zèle et de l'intégrité de Scipion pour ne le lui pas témoigner. Je lui offris la moitié de l'argent qu'il avait préservé du pillage; ce qu'il refusa. J'attends de vous, me dit-il, une autre marque de reconnaissance. Aussi étonné de son discours que de ses refus, je lui demandai ce que je pouvais faire pour lui. Ne nous séparons point, me répondit-il. Souffrez que j'attache ma fortune à la vôtre. Je me sens pour vous une amitié que je n'ai jamais eue pour aucun maître. Et moi, lui dis-je, mon enfant, je puis t'assurer que tu n'aimes pas un ingrat. Du premier moment que tu vins t'offrir à mon service, tu me plus.

Il faut que nous soyons nés l'un et l'autre sous la Balance ou sous les Jumeaux, qui sont, à ce qu'on dit, les deux constellations qui unissent les hommes. J'accepte volontiers la société que tu me proposes; et pour la commencer, je vais prier le seigneur châtelain de t'enfermer avec moi dans cette tour. Cela me fera plaisir, s'écria-t-il. Vous me prévenez; j'allais vous conjurer de lui demander cette grâce. Votre compagnie m'est plus chère que la liberté. Je sortirai seulement quelquefois pour aller prendre à Madrid l'air du bureau, et voir s'il ne sera pas arrivé à la cour quelque changement qui puisse vous être favorable. De sorte que vous aurez en moi tout ensemble un confident, un courrier et un espion.

Ces avantages étaient trop considérables pour m'en priver. Je retins donc auprès de moi un homme si utile, avec la permission de l'obligeant châtelain, qui ne voulut pas me refuser une si douce consolation.

VIII. — Du premier voyage que Scipion fit à Madrid; quels en furent le motif et le succès. Gil Blas tombe malade. Suite de sa maladie.

Si nous disons ordinairement que nous n'avons pas de plus grands ennemis que nos domestiques, nous devons dire aussi que ce sont nos meilleurs amis quand ils nous sont fidèles et bien affectionnés. Après le zèle que Scipion avait fait paraître, je ne pouvais plus voir en lui qu'un autre moi-même. Ainsi plus de subordination entre Gil Blas et son secrétaire, plus de façons entre eux. Ils chambrèrent ensemble, et n'eurent qu'un lit et qu'une table.

Il y avait dans l'entretien de Scipion beaucoup de gaieté : on aurait pu le surnommer à juste titre le garçon de bonne humeur. Outre cela il était homme de tête, et je me trouvai bien de ses conseils. Mon ami, lui dis-je un jour, il me semble que je ne ferais point mal d'écrire au duc de Lerme; cela ne saurait produire un mauvais effet. Quelle est là-dessus ta pensée? Eh! mais, répondit-il, les grands sont si différents d'eux-mêmes d'un moment à un autre, que je ne sais pas trop bien comment votre lettre sera reçue. Cependant, je suis d'avis que vous écriviez toujours à bon compte. Quoique le ministre vous aime, il ne faut pas vous reposer sur son amitié du soin de le faire souvenir de vous. Ces sortes de protecteurs oublient aisément les personnes dont ils n'entendent plus parler.

Quoique cela ne soit que trop vrai, lui répliquai-je, juge mieux

de mon patron. Sa bonté m'est connue. Je suis persuadé qu'il compatit à mes peines, et qu'elles se présentent sans cesse à son esprit. Il attend apparemment, pour me faire sortir de prison, que la colère du roi soit passée. A la bonne heure, reprit-il, je souhaite que vous jugiez sainement de Son Excellence. Implorez donc son secours par une lettre fort touchante. Je la lui porterai, et je vous promets de la lui remettre en main propre. Je demandai aussitôt du papier et de l'encre. Je composai un morceau d'éloquence que Scipion trouva pathétique, et que Tordesillas mit au-dessus des homélies mêmes de l'archevêque de Grenade.

Je me flattais que le duc de Lerme serait ému de compassion en lisant le triste détail que je lui faisais d'un état misérable où je n'étais point; et, dans cette confiance, je fis partir mon courrier, qui ne fut pas sitôt à Madrid, qu'il alla chez ce ministre. Il rencontra un valet de chambre de mes amis qui lui ménagea l'occasion de parler au duc. Monseigneur, dit Scipion à Son Excellence en lui présentant le paquet dont il était chargé, un de vos plus fidèles serviteurs, qui est couché sur la paille dans un sombre cachot de la tour de Ségovie, vous supplie très humblement de lire cette lettre qu'un guichetier par pitié lui a donné le moyen d'écrire. Le ministre ouvrit la lettre, et la parcourut des yeux. Mais, quoiqu'il y vît un tableau capable d'attendrir l'âme la plus dure, bien loin d'en paraître touché, il éleva la voix et dit d'un air furieux au courrier devant quelques personnes qui pouvaient l'entendre : Ami, dites à Santillane que je le trouve bien hardi d'oser s'adresser à moi, après l'indigne action qu'il a faite, et pour laquelle il est si justement châtié. C'est un malheureux qui ne doit plus compter sur mon appui, et que j'abandonne au ressentiment du roi.

Scipion, tout effronté qu'il était, fut troublé de ce discours. Il ne laissa pourtant pas, malgré son trouble, de vouloir intercéder pour moi. Monseigneur, répliqua-t-il, ce pauvre prisonnier mourra de douleur quand il apprendra la réponse de Votre Excellence. Le duc ne repartit à mon intercesseur qu'en le regardant de travers et lui tournant le dos. C'est ainsi que ce ministre me traitait pour mieux cacher la part qu'il avait eue à l'amoureuse intrigue du prince d'Espagne; et c'est à quoi doivent s'attendre tous les petits agents dont les grands seigneurs se servent dans leurs secrètes et périlleuses négociations.

Lorsque mon secrétaire fut de retour à Ségovie, et qu'il m'eut appris le succès de sa commission, me voilà replongé dans l'abîme affreux où je m'étais trouvé le premier jour de ma prison. Je me crus même encore plus malheureux, puisque je n'avais

plus la protection du duc de Lerme. Mon courage s'abattit; et, quelque chose qu'on me pût dire pour le relever, je redevins la proie des plus vifs chagrins, qui me causèrent insensiblement une maladie aiguë.

Le seigneur châtelain, qui s'intéressait à ma conservation, s'imaginant ne pouvoir mieux faire que d'appeler des médecins à mon secours, m'en amena deux qui avaient tout l'air d'être de grands serviteurs de la déesse Libitine[1]. Seigneur Gil Blas, dit-il en me les présentant, voici deux Hippocrates qui viennent vous voir, et qui vous remettront sur pied en peu de temps. J'étais si prévenu contre tous les docteurs en médecine, que j'aurais certainement fort mal reçu ceux-là pour peu que j'eusse été attaché à la vie; mais je me sentais alors si las de vivre, que je sus bon gré à Tordesillas de me vouloir mettre entre leurs mains.

Seigneur cavalier, me dit un de ces médecins, il faut avant toute chose que vous ayez de la confiance en nous. J'en ai une parfaite, lui répondis-je; avec votre assistance, je suis sûr que je serai dans peu de jours guéri de tous les maux. Oui, Dieu aidant, reprit-il, vous le serez. Nous ferons du moins ce qu'il faudra faire pour cela. Effectivement, ces messieurs s'y prirent à merveille, et me menèrent si bon train, que je m'en allais dans l'autre monde à vue d'œil. Déjà don André, désespérant de ma guérison, avait fait venir un religieux de saint François pour me disposer à bien mourir : déjà ce bon père, après s'être acquitté de cet emploi, s'était retiré; et moi-même, croyant que je touchais à ma dernière heure, je fis signe à Scipion de s'approcher de mon lit. Mon cher ami, lui dis-je d'une voix presque éteinte, tant les médecines et les saignées m'avaient affaibli, je te laisse un des sacs qui sont chez Gabriel, et te conjure de porter l'autre dans les Asturies à mon père et à ma mère, qui doivent en avoir besoin s'ils sont encore vivants. Mais, hélas! je crains bien qu'ils n'aient pu tenir contre mon ingratitude. Le rapport que Muscada leur aura fait sans doute de ma dureté leur a peut-être causé la mort. Si le ciel les a conservés malgré l'indifférence dont j'ai payé leur tendresse, tu leur donneras le sac de doublons, en les priant de me pardonner si je n'en ai pas mieux usé avec eux; et, s'ils ne respirent plus, je te charge d'employer cet argent à faire prier le ciel pour le repos de leurs âmes et de la mienne. En disant cela, je lui tendis une main qu'il mouilla de ses larmes, sans pouvoir me répondre un mot, tant le pauvre garçon était affligé de ma perte. Ce qui prouve que les pleurs

1. C'était la déesse qui présidait aux funérailles. (Note de Lesage.)

d'un héritier ne sont pas toujours des ris cachés sous un masque.

Je m'attendais donc à passer le pas; néanmoins mon attente fut trompée. Mes docteurs m'ayant abandonné, et laissé le champ libre à la nature, me sauvèrent par ce moyen. La fièvre, qui, selon leur pronostic, devait m'emporter, me quitta comme pour leur en donner le démenti. Je me rétablis peu à peu, par le plus grand bonheur du monde : une parfaite tranquillité d'esprit devint le fruit de ma maladie. Je n'eus point alors besoin d'être consolé. Je gardai pour les richesses et pour les honneurs tout le mépris que l'opinion d'une mort prochaine m'en avait fait concevoir, et, rendu à moi-même, je bénis mon malheur. J'en remerciai le ciel comme d'une grâce particulière qu'il m'avait faite; et je pris une ferme résolution de ne plus retourner à la cour, quand le duc de Lerme voudrait m'y rappeler. Je me proposai plutôt, si jamais je sortais de prison, d'acheter une chaumière, et d'y aller vivre en philosophe.

Mon confident applaudit à mon dessein, et me dit que, pour en hâter l'exécution, il prétendait retourner à Madrid pour y solliciter mon élargissement. Il me vient une idée, ajouta-t-il. Je connais une personne qui pourra vous servir; c'est la suivante favorite de la nourrice du prince, une fille d'esprit. Je veux la faire agir auprès de sa maîtresse. Je vais tout tenter pour vous tirer de cette tour, qui n'est toujours qu'une prison, quelque bon traitement qu'on vous y fasse. Tu as raison, répondis-je. Va, mon ami, sans perdre de temps, commencer cette négociation. Plût au ciel que nous fussions déjà dans notre retraite!

IX. — Scipion retourne à Madrid. Comment et à quelles conditions il fit mettre Gil Blas en liberté. Où ils allèrent tous deux en sortant de la tour de Ségovie, et quelle conversation ils eurent ensemble.

Scipion partit donc encore pour Madrid; et moi, en attendant son retour, je m'attachai à la lecture. Tordesillas me fournissait plus de livres que je n'en voulais. Il les empruntait d'un vieux commandeur qui ne savait pas lire, et qui ne laissait pas d'avoir une belle bibliothèque, pour se donner un air de savant. J'aimais surtout les bons ouvrages de morale, parce que j'y trouvais à tout moment des passages qui flattaient mon aversion pour la cour et mon goût pour la solitude.

Je passai trois semaines sans entendre parler de mon négociateur, qui revint enfin, et me dit d'un air gai : Pour le coup,

seigneur de Santillane, je vous apporte de bonnes nouvelles! Madame la nourrice s'intéresse pour vous. Sa suivante, à ma prière, et pour une centaine de pistoles que j'ai consignées, a eu la bonté de l'engager à prier le prince d'Espagne de vous faire relâcher; et ce prince, qui, comme je vous l'ai dit souvent, ne peut rien lui refuser, a promis de demander au roi son père votre élargissement. Je suis venu au plus vite vous en avertir, et je vais retourner sur mes pas pour mettre la dernière main à mon ouvrage. A ces mots il me quitta pour reprendre le chemin de la cour.

Son troisième voyage ne fut pas long. Au bout de huit jours je vis revenir mon homme, qui m'apprit que le prince avait, non sans peine, obtenu du roi ma liberté; ce qui me fut confirmé dès le même jour par le seigneur châtelain, qui vint me dire en m'embrassant : Mon cher Gil Blas, grâces au ciel, vous êtes libre! Les portes de cette prison vous sont ouvertes; mais c'est à deux conditions qui vous feront peut-être beaucoup de peine, et que je me vois à regret obligé de vous faire savoir. Sa Majeste vous défend de vous montrer à la cour, et vous ordonne de sortir des deux Castilles dans un mois. Je suis très mortifié qu'on vous interdise la cour. Et moi j'en suis ravi, lui répondis-je. Dieu sait ce que j'en pense. Je n'attendais du roi qu'une grâce, il m'en fait deux.

Étant donc assuré que je n'étais plus prisonnier, je fis louer deux mules, sur lesquelles nous montâmes le lendemain, mon confident et moi, après que j'eus dit adieu à Cogollos, et remercié mille fois Tordesillas de tous les témoignages d'amitié que j'avais reçus de lui. Nous prîmes gaiement la route de Madrid, pour aller retirer des mains du seigneur Gabriel nos deux sacs, où il y avait dans chacun cinq cents doublons. Chemin faisant, mon associé me dit : Si nous ne sommes pas assez riches pour acheter une terre magnifique, nous pourrons en avoir du moins une raisonnable. Quand nous n'aurions qu'une cabane, lui répondis-je, j'y serais satisfait de mon sort. Quoique je sois à peine au milieu de ma carrière, je me sens revenu du monde, et je ne prétends plus vivre que pour moi. Outre cela, je te dirai que je me suis formé des agréments de la vie champêtre une idée qui m'enchante, et qui m'en fait jouir par avance. Il me semble déjà que je vois l'émail des prairies, que j'entends chanter les rossignols et murmurer les ruisseaux; tantôt je crois prendre le divertissement de la chasse, et tantôt celui de la pêche. Imagine-toi, mon ami, tous les différents plaisirs qui nous attendent dans la solitude, et tu en seras charmé comme moi. A l'égard de notre nourriture, la plus simple sera la meil-

leure. Un morceau de pain pourra nous contenter; quand nous serons pressés de la faim, nous le mangerons avec un appétit qui nous le fera trouver excellent. La volupté n'est point dans la bonté des aliments exquis, elle est toute en nous; et cela est si vrai, que mes repas les plus délicieux ne sont pas ceux où je vois régner la délicatesse et l'abondance. La frugalité est une source de délices merveilleuse pour la santé.

Avec votre permission, seigneur Gil Blas, interrompit mon secrétaire, je ne suis pas tout à fait de votre sentiment sur la prétendue frugalité dont vous voulez me faire fête. Pourquoi nous nourrir comme des Diogènes? Quand nous ne ferons pas si mauvaise chère, nous ne nous en porterons pas plus mal. Croyez-moi, puisque nous avons, Dieu merci, de quoi rendre notre retraite agréable, n'en faisons pas le séjour de la faim et de la pauvreté. Sitôt que nous aurons une terre, il faudra la munir de bons vins, et de toutes les autres provisions convenables à des gens d'esprit qui ne quittent pas le commerce des hommes pour renoncer aux commodités de la vie, mais plutôt pour en jouir avec plus de tranquillité. « Ce qu'on a dans sa maison, dit Hésiode, ne nuit pas, au lieu que ce qu'on n'y a point peut nuire. Il vaut mieux, ajoute-t-il, posséder chez soi les choses nécessaires, que de souhaiter de les avoir. »

Comment diable, monsieur Scipion, interrompis-je à mon tour, vous connaissez les poètes grecs! Eh! où avez-vous fait connaissance avec Hésiode? Chez un savant, me répondit-il. J'ai servi quelque temps à Salamanque un pédant qui était un grand commentateur. Il vous faisait en moins de rien un gros volume. Il le composait de passages hébreux, grecs et latins, qu'il tirait de livres de sa bibliothèque et traduisait en castillan. Comme j'étais son copiste, j'ai retenu je ne sais combien de sentences aussi remarquables que celles que je viens de citer. Cela étant, lui répliquai-je, vous avez la mémoire bien ornée. Mais, pour revenir à notre projet, dans quel royaume d'Espagne jugez-vous à propos que nous allions établir notre résidence philosophique? J'opine pour l'Aragon, repartit mon confident. Nous y trouverons des endroits charmants, où nous pourrons mener une vie délicieuse. Eh bien, lui dis-je, soit; arrêtons-nous à l'Aragon : j'y consens. Puissions-nous y déterrer un séjour qui me fournisse tous les plaisirs dont se repaît mon imagination!

X. — Ce qu'ils firent en arrivant à Madrid. Quel homme Gil Blas rencontra dans la rue; et de quel événement cette rencontre fut suivie.

Lorsque nous fûmes arrivés à Madrid, nous allâmes descendre à un petit hôtel garni où Scipion avait logé dans ses voyages; et la première chose que nous fîmes fut de nous rendre chez Salero, pour retirer de ses mains nos doublons. Il nous reçut parfaitement bien, et me témoigna beaucoup de joie de me voir en liberté. Je vous proteste, ajouta-t-il, que j'ai été si sensible à votre disgrâce, qu'elle m'a dégoûté de l'alliance des gens de cour. Leurs fortunes sont trop en l'air. J'ai marié ma fille Gabriela à un riche négociant. Vous avez fort bien fait, lui répondis-je; outre que cela est plus solide, c'est qu'un bourgeois qui devient beau-père d'un homme de qualité n'est pas toujours content de monsieur son gendre.

Puis changeant de discours, et venant au fait : Seigneur Gabriel, poursuivis-je, ayez, s'il vous plaît, la bonté de nous remettre les deux mille pistoles que... Votre argent est tout prêt interrompit l'orfèvre, qui, nous ayant fait passer dans son cabinet, nous montra deux sacs où ces mots étaient inscrits sur des étiquettes. *Ces sacs de doublons appartiennent au seigneur Gil Blas de Santillane.* Voilà, me dit-il, le dépôt tel qu'il m'a été confié.

Je rendis grâces à Salero du plaisir qu'il m'avait fait; et, fort consolé d'avoir perdu sa fille, nous emportâmes les sacs à notre hôtel, où nous nous mîmes à visiter nos doubles pistoles. Le compte s'y trouva, à cinquante près, qui avaient été employées aux frais de mon élargissement. Nous ne songeâmes plus qu'à nous mettre en état de partir pour l'Aragon. Mon secrétaire se chargea du soin d'acheter une chaise roulante et deux mules. De mon côté, je fis provision de linge et d'habits. Pendant que j'allais et venais dans les rues en faisant mes emplettes, je rencontrai le baron de Steinbach, cet officier de la garde allemande chez lequel don Alphonse avait été élevé.

Je saluai ce cavalier allemand, qui, m'ayant aussi reconnu, vint à moi et m'embrassa. Ma joie est extrême, lui dis-je, de revoir Votre Seigneurie dans la meilleure santé du monde, et de trouver en même temps l'occasion d'apprendre des nouvelles de mes chers seigneurs don César et don Alphonse de Leyva. Je puis vous en dire de certaines, me répondit-il, puisqu'ils sont tous deux actuellement à Madrid, et de plus logés dans ma maison. Il y a près de trois mois qu'ils sont venus dans cette

ville, pour remercier le roi d'un bienfait que don Alphonse a reçu en reconnaissance des services que ses aïeux ont rendus à l'État. Il a été fait gouverneur de la ville de Valence, sans qu'il ait demandé ce poste, ni prié personne de le solliciter pour lui. Rien n'est plus gracieux, et cela fait voir que notre monarque aime à récompenser la valeur.

Quoique je susse mieux que Steinbach ce qu'il en fallait penser, je ne fis pas semblant d'avoir la moindre connaissance de ce qu'il me contait. Je lui témoignai une si vive impatience de saluer mes anciens maîtres, que, pour la satisfaire, il me mena chez lui sur-le-champ. J'étais curieux d'éprouver don Alphonse, et de juger, par la réception qu'il me ferait, s'il lui restait encore quelque affection pour moi. Je le trouvai dans une salle où il jouait aux échecs avec la baronne de Steinbach. Il quitta le jeu et se leva dès qu'il m'aperçut. Il s'avança vers moi avec transport, et, me pressant la tête entre ses bras : Santillane, me dit-il d'un air qui marquait une véritable joie, vous m'êtes donc enfin rendu! J'en suis charmé. Il n'a pas tenu à moi que nous n'ayons toujours été ensemble. Je vous avais prié, s'il vous en souvient, de ne vous pas retirer du château de Leyva. Vous n'avez point eu d'égard à ma prière. Je ne vous en fais pourtant pas un crime, je vous sais même bon gré du motif de votre retraite. Mais, depuis ce temps-là, vous auriez dû me donner de vos nouvelles et m'épargner la peine de vous faire chercher inutilement à Grenade, où don Fernand, mon beau-frère, m'avait mandé que vous étiez.

Après ce petit reproche, continua-t-il, apprenez-moi ce que vous faites à Madrid. Vous y avez apparemment quelque emploi? Soyez persuadé que je prends plus de part que jamais à ce qui vous regarde. Seigneur, lui répondis-je, il n'y a pas quatre mois que j'occupais à la cour un poste assez considérable. J'avais l'honneur d'être secrétaire et confident du duc de Lerme. Serait-il possible! s'écria don Alphonse avec un extrême étonnement; quoi! vous auriez été dans la confidence de ce premier ministre? J'ai gagné sa faveur, repris-je, et je l'ai perdue de la manière que je vais vous le dire. Alors je lui racontai toute cette histoire, et je finis mon récit par la résolution que j'avais prise d'acheter, du peu de bien qui me restait de ma prospérité passée, une chaumière pour y aller mener une vie retirée.

Le fils de don César, après m'avoir écouté avec beaucoup d'attention, me répliqua : Mon cher Gil Blas, vous savez que je vous ai toujours aimé. Vous m'êtes encore plus cher que jamais, et il faut que je vous en donne des marques, puisque le ciel m'a mis en état d'augmenter vos biens. Vous ne serez plus le jouet

de la fortune. Je veux vous affranchir de son pouvoir, en vous rendant maître d'un bien qu'elle ne pourra vous ôter. Puisque vous êtes dans le dessein de vivre à la campagne, je vous donne une petite terre que nous avons près de Lirias, à quatre lieues de Valence. Vous la connaissez. C'est un présent que nous pouvons vous faire sans nous incommoder. J'ose vous répondre que mon père ne me désavouera point, et que cela fera un vrai plaisir à Séraphine.

Je me jetai aux genoux de don Alphonse, qui me releva dans le moment. Je lui baisai la main et, plus charmé de son bon cœur que de son bienfait : Seigneur, lui dis-je, vos manières m'enchantent. Le don que vous me faites m'est d'autant plus agréable qu'il précède la connaissance d'un service que je vous ai rendu; et j'aime mieux le devoir à votre générosité qu'à votre reconnaissance. Mon gouverneur fut un peu surpris de ce discours, et ne manqua pas de me demander ce que c'était que ce prétendu service. Je le lui appris, et lui fis un détail qui redoubla son étonnement. Il était bien éloigné de penser, aussi bien que le baron de Steinbach, que le gouvernement de la ville de Valence lui eût été donné par mon crédit. Néanmoins, n'en pouvant plus douter : Gil Blas, me dit-il, puisque c'est à vous que je dois mon poste, je ne prétends point m'en tenir à la petite terre de Lirias. Je vous offre avec cela deux mille ducats de pension.

Halte-là! seigneur don Alphonse, interrompis-je en cet endroit. Ne réveillez pas mon avarice. Les biens ne sont propres qu'à corrompre mes mœurs; je ne l'ai que trop éprouvé. J'accepte volontiers votre terre de Lirias; j'y vivrai commodément avec le bien que j'ai d'ailleurs. Mais cela me suffit, et, loin d'en désirer davantage, je consentirais plutôt de perdre tout ce qu'il y a de superflu dans ce que je possède. Les richesses sont un fardeau dans une retraite où l'on ne cherche que la tranquillité.

Pendant que nous nous entretenions de cette sorte, don César arriva. Il ne fit guère moins paraître de joie que son fils en me voyant; et, lorsqu'il fut informé de l'obligation que sa famille m'avait, il me pressa d'accepter la pension, ce que je refusai de nouveau. Enfin le père et le fils me menèrent sur-le-champ chez un notaire, où ils firent dresser la donation, qu'ils signèrent tous deux avec plus de plaisir qu'ils n'auraient signé un acte à leur profit. Quand le contrat fut expédié, ils me le remirent entre les mains, en me disant que la terre de Lirias n'était plus à eux, et que j'en pourrais aller prendre possession quand il me plairait. Ils s'en retournèrent ensuite chez le baron de Steinbach; et moi je volai vers notre hôtel, où je ravis d'admiration mon

ecrétaire, lorsque je lui annonçai que nous avions une terre dans le royaume de Valence, et que je lui contai de quelle manière je venais de faire cette acquisition. Combien peut valoir ce petit domaine? me dit-il. Cinq cents ducats de rente, lui répondis-je, et je puis t'assurer que c'est une aimable solitude. Je la connais pour y avoir été plusieurs fois en qualité d'intendant des seigneurs de Leyva. C'est une petite maison sur les bords du Guadalaviar, dans un hameau de cinq ou six feux, et dans un pays charmant.

Ce qui m'en plaît davantage, s'écria Scipion, c'est que nous aurons là de bon gibier, avec du vin de Benicarlo et d'excellent muscat. Allons, mon patron, hâtons-nous de quitter le monde et de gagner notre ermitage. Je n'ai pas moins d'envie d'y être que toi, lui repartis-je : mais il faut auparavant que je fasse un tour aux Asturies. Mon père et ma mère n'y sont pas dans une heureuse situation. Je prétends les aller chercher pour les conduire à Lirias, où ils passeront en repos leurs derniers jours. Le ciel ne m'a peut-être fait trouver cet asile que pour les y recevoir, et il me punirait si j'y manquais. Scipion loua fort mon dessein; il m'excita même à l'exécuter. Ne perdons point de temps, me dit-il : je me suis assuré déjà d'une chaise roulante; achetons vite des mules, et prenons le chemin d'Oviédo. Oui, mon ami, lui répondis-je, partons le plus tôt qu'il nous sera possible. Je me fais un devoir indispensable de partager les douceurs de ma retraite avec les auteurs de ma naissance. Nous nous verrons bientôt dans notre hameau; et je veux, en y arrivant, écrire sur la porte de ma maison ces deux vers latins en lettres d'or :

Inveni portum. Spes et Fortuna, valete.
Sat me lusistis; ludite nunc alios!



LIVRE DIXIÈME

I. — Gil Blas part pour les Asturies; il passe par Valladolid, où il va voir le docteur Sangrado, son ancien maître. Il rencontre par hasard le seigneur Manuel Ordonnez, administrateur de l'hôpital.

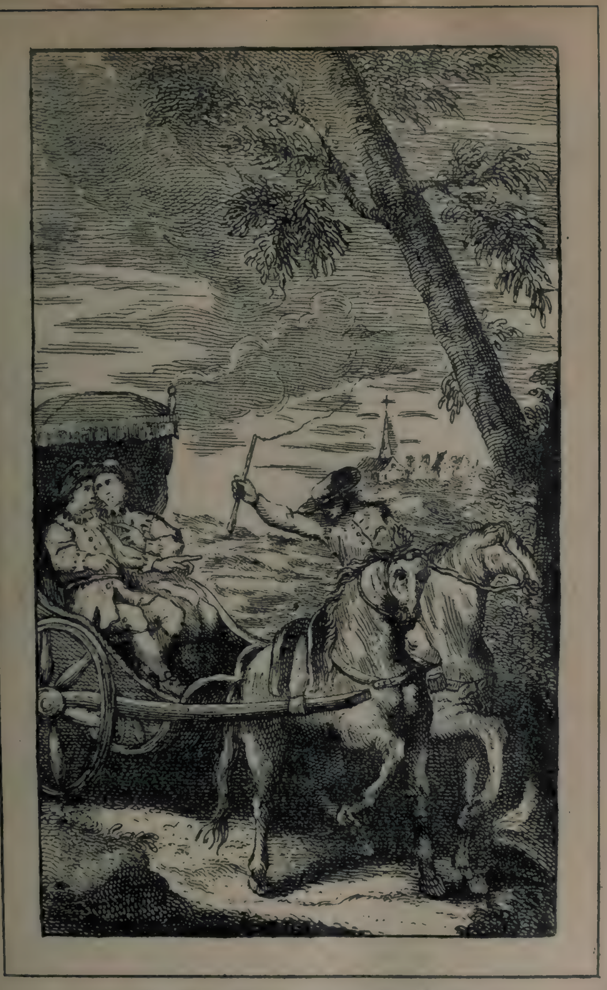
Dans le temps que je me disposais à partir de Madrid avec Scipion pour me rendre aux Asturies, Paul V nomma le duc de Lerme au cardinalat. Ce pape, voulant établir l'inquisition dans le royaume de Naples, revêtit de la pourpre ce ministre, pour l'engager à faire agréer au roi Philippe un si louable dessein. Tous ceux qui connaissaient parfaitement ce nouveau membre du Sacré-Collège trouvèrent, comme moi, que l'Église venait de faire une belle acquisition.

Scipion, qui aurait mieux aimé me revoir dans un poste brillant à la cour qu'enterré dans une solitude, me conseilla de me présenter devant le nouveau cardinal. Peut-être, me dit-il, que Son Éminence, vous voyant hors de prison par ordre du roi, ne croira plus devoir affecter de paraître irritée contre vous, et pourra vous reprendre à son service. Monsieur Scipion, lui répondis-je, vous oubliez apparemment que je n'ai obtenu la liberté qu'à condition que je sortirais incessamment des deux Castilles. D'ailleurs, me croyez-vous déjà dégoûté de mon château de Lirias? Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, quand le duc de Lerme me rendrait ses bonnes grâces, quand il m'offrirait la place même de don Rodrigue de Calderone, je la refuserais. Mon parti est pris; je veux aller à Oviédo chercher mes parents, et me retirer avec eux auprès de la ville de Valence. Pour toi, mon ami, si tu te repens d'avoir lié ton sort au mien, tu n'as qu'à me le dire; je suis prêt à te donner la moitié de mes espèces, avec quoi tu demeureras à Madrid, où tu pousseras ta fortune le plus loin qu'il te sera possible.

Comment donc, reprit mon secrétaire, un peu touché de ces paroles, pouvez-vous me soupçonner d'avoir quelque répugnance à vous suivre dans votre retraite? Ce soupçon blesse mon zèle et mon attachement. Quoi! Scipion, ce fidèle serviteur qui, pour partager vos peines, aurait volontiers passé le reste de ses jours avec vous dans la tour de Ségovie, ne vous accompagnerait qu'à regret dans un séjour qui lui promet mille délices? Non, monsieur, non, je n'ai pas envie de vous détourner de votre résolution. Il faut que je vous avoue ma malice : lorsque je vous ai conseillé de vous montrer au duc de Lerme, c'est que j'ai été bien aise de vous sonder, pour savoir s'il ne restait point encore en vous quelques semences d'ambition. Eh bien, puisque vous êtes si détaché des grandeurs, abandonnons donc promptement la cour pour aller jouir de ces plaisirs innocents et délicieux dont nous nous formons une si charmante idée.

Nous partîmes en effet bientôt après tous deux, dans une chaise tirée par deux bonnes mules, conduites par un garçon dont je jugeai à propos d'augmenter ma suite. Nous couchâmes le premier jour à Alcala de Henarès, et le second à Ségovie, d'où, sans m'arrêter à voir le généreux châtelain Tordesillas, je gagnai Peñafiel sur le Duero, et le lendemain Valladolid. A la vue de cette dernière ville, je ne pus m'empêcher de pousser un profond soupir. Mon compagnon, qui l'entendit, m'en demanda la cause. Mon enfant, lui dis-je, c'est que j'ai longtemps exercé ici la médecine. Je n'y puis penser tranquillement. Ma conscience m'en fait dans ce moment de secrets reproches. Que dis-je? il me semble que tous les malades que j'ai tués sortent de leurs tombeaux pour venir me mettre en pièces! Quelle imagination! dit mon secrétaire. En vérité, seigneur de Santillane, vous êtes trop bon. Pourquoi vous repentir d'avoir fait votre métier? Voyez les plus vieux médecins, ont-ils de pareils remords? Oh que non! ils vont toujours leur train, rejetant sur la nature les accidents funestes, et se faisant honneur des événements heureux.

Il est vrai, repris-je, que le docteur Sangrado, de qui je suivais fidèlement la méthode, était de ce caractère-là. Il avait beau voir périr tous les jours vingt personnes entre ses mains, il était si persuadé de l'excellence de la saignée et de la fréquente boisson, qu'il appelait ses deux spécifiques pour toutes sortes de maladies; qu'au lieu de s'en prendre à ses remèdes, il croyait que les malades ne mouraient que faute d'avoir assez bu et d'avoir été assez saignés. Vive Dieu! s'écria Scipion en faisant un éclat de rire, vous me parlez là d'un personnage incomparable. Si tu es curieux de le voir et de l'entendre, lui dis-je, tu pourras



Gil Blas et Scipion partent pour les Asturies,
dans une chaise tirée par deux mules.

dès demain satisfaire ta curiosité, pourvu que Sangrado vive encore, et qu'il soit à Valladolid : ce que j'ai de la peine à croire; car il était déjà vieux quand je le quittai, et il s'est écoulé bien des années depuis ce temps-là.

Notre premier soin, en arrivant dans l'hôtellerie où nous allâmes descendre, fut de nous informer de ce docteur. Nous apprîmes qu'il n'était pas encore mort, mais que, ne pouvant plus à son âge faire de visites ni se donner de grands mouvements, il avait abandonné le pavé à trois ou quatre autres docteurs qui s'étaient mis en réputation par une nouvelle pratique qui ne valait guère mieux que la sienne. Nous résolûmes donc de nous arrêter à Valladolid le jour suivant, tant pour laisser reposer nos mules que pour voir le seigneur Sangrado. Nous nous rendîmes chez lui sur les dix heures du matin : nous le trouvâmes assis dans un fauteuil, un livre à la main. Il se leva sitôt qu'il nous aperçut, vint au-devant de nous d'un pas assez ferme pour un septuagénaire, et nous demanda ce que nous lui voulions. Monsieur le docteur, lui dis-je, regardez-moi, je vous prie, attentivement; est-ce que vous ne me remettez point? J'ai pourtant l'honneur d'être un de vos élèves. Ne vous souvient-il plus d'un certain Gil Blas qui était autrefois votre commensal et votre substitut? Quoi! c'est vous, Santillane? me répondit-il en m'embrassant d'un air affectueux; je ne vous aurais pas reconnu. Je suis bien aise de vous revoir. Qu'avez-vous fait depuis notre séparation? Vous avez sans doute toujours pratiqué la médecine? C'est à quoi, repris-je, j'avais assez de penchant; mais de fortes raisons m'en ont empêché.

Tant pis, reprit Sangrado; avec les principes que vous aviez reçus de moi vous seriez devenu un habile médecin, pourvu que le ciel vous eût fait la grâce de vous préserver de l'amour dangereux de la chimie. Ah! mon fils, poursuivit-il d'un ton douloureux et déclamateur, quel changement dans la médecine depuis quelques années! Vous m'en voyez surpris et indigné avec raison. On ôte à cet art l'honneur et la dignité. Cet art, qui dans tous les temps a respecté la vie des hommes, est présentement en proie à la témérité, à la présomption et à l'*impéritie*; car les faits parlent, et bientôt les pierres crieront contre le brigandage des nouveaux praticiens : *lapides clamabunt*. On voit dans cette ville des médecins, ou soi-disant tels, qui se sont attelés au char de triomphe de l'antimoine : *currus triumphalis antimonii*. Des échappés de l'école de Paracelse, des adorateurs du *kermès*, des guérisseurs de hasard, qui font consister toute la science de la médecine à savoir préparer des drogues chimiques. Que vous dirai-je? Tout est méconnaissable dans leur méthode. La saignée

du pied, par exemple, jadis si rare, est aujourd'hui presque la seule qui soit en usage. Les purgatifs, autrefois doux et bénins, sont changés en émétique et en kermès. Ce n'est plus qu'un chaos où chacun se permet ce qu'il veut, et franchit les bornes de l'ordre et de la sagesse que nos premiers maîtres ont posées.

Quelque envie que j'eusse de rire en entendant une si comique déclamation, j'eus la force d'y résister; je fis plus, je déclamai contre le kermès sans savoir ce que c'était, et donnai au diable à tout hasard ceux qui l'ont inventé. Scipion, remarquant que je m'égayais dans cette scène, y voulut mettre aussi du sien. Monsieur le docteur, dit-il à Sangrado, comme je suis petit-neveu d'un médecin de la vieille école, qu'il me soit permis de me révolter avec vous contre les remèdes de la chimie. Feu mon grand-oncle, à qui Dieu fasse miséricorde, était si chaud partisan d'Hippocrate, qu'il s'est souvent battu contre les empiriques qui ne parlaient pas avec assez de respect de ce roi de la médecine. Bon sang ne peut mentir : je servirais volontiers de bourreau à ces novateurs ignorants dont vous vous plaignez avec tant de justice et d'éloquence. Quel désordre ces misérables ne causent-ils pas dans la société civile!

Ce désordre, dit le docteur, va plus loin que vous ne pensez. Il ne m'a servi de rien de publier un livre contre le brigandage de la médecine[1], au contraire, il augmente de jour en jour. Les chirurgiens, dont la rage est de vouloir faire les médecins, se croient capables de l'être, dès qu'il ne faut que donner du kermès et de l'émétique, à quoi ils joignent des saignées du pied à leur fantaisie. Ils vont même jusqu'à mêler le kermès dans les apozèmes et les potions cordiales, et les voilà de pair avec les grands faiseurs en médecine. Cette contagion se répand dans les cloîtres. Il y a parmi les moines des frères qui sont tout ensemble apothicaires et chirurgiens. Ces singes de médecins s'appliquent à la chimie, et font des drogues pernicieuses avec lesquelles ils abrègent la vie de leurs révérends pères. Enfin il y a dans Valladolid plus de soixante monastères, tant d'hommes que de filles; jugez du ravage qu'y fait le kermès, avec l'émétique et la saignée du pied! Seigneur Sangrado, lui dis-je alors, vous avez bien raison d'être en colère contre ces empoisonneurs; je gémis avec vous, et partage vos alarmes sur la vie des hommes, manifestement menacée par une méthode si différente de la vôtre. Je crains fort que la chimie n'occasionne un jour la perte de la médecine, comme

1. *Le brigandage de la médecine* est le titre d'un ouvrage du médecin Hecquet, publié à Paris en 1732.

la fausse monnaie cause la ruine des États. Fasse le ciel que ce jour fatal ne soit pas près d'arriver!

Dans cet endroit de notre conversation, nous vîmes paraître une vieille servante qui apportait au docteur une soucoupe sur laquelle il y avait un petit pain mollet, un verre avec deux carafes, dont l'une était pleine d'eau et l'autre de vin. Après qu'il eut mangé un morceau, il but un coup, où il y avait à la vérité les trois quarts d'eau; mais cela ne le sauva point des reproches qu'il me donnait sujet de lui faire. Ah! ah! lui-dis-je, monsieur le docteur, je vous prends sur le fait. Vous buvez du vin, vous qui vous êtes toujours déclaré contre cette boisson, vous qui pendant les trois quarts de votre vie, n'avez bu que de l'eau et qui êtes cause que depuis dix ans je n'ai pas bu une goutte de vin! Depuis quand êtes-vous devenu si contraire à vous-même? Vous ne sauriez vous excuser sur votre âge, puisque, dans un endroit de vos écrits, vous définissez la vieillesse comme une phtisie naturelle qui nous dessèche et nous consume; que, sur cette définition, vous déplorez l'ignorance des personnes qui appellent le vin le lait des vieillards. Que direz-vous donc pour vous justifier?

Vous me faites la guerre bien injustement, me répondit le vieux médecin. Si je buvais du vin pur, vous auriez raison de me regarder comme un infidèle observateur de ma propre méthode; mais vous voyez que mon vin est bien trempé. Autre contradiction, lui répliquai-je, mon cher maître; souvenez-vous que vous trouviez mauvais que le chanoine Sédillo bût du vin, quoiqu'il y mêlât beaucoup d'eau. Avouez de bonne grâce que vous avez reconnu votre erreur, et que le vin n'est pas une funeste liqueur [1], comme vous l'avez avancé dans vos ouvrages, pourvu qu'on n'en boive qu'avec modération.

Ces paroles embarrassèrent un peu notre docteur. Il ne pouvait nier qu'il eût défendu dans ses livres l'usage du vin; mais la honte et la vanité l'empêchant de convenir que je lui faisais un juste reproche, il ne savait que me répondre, et il en était tout confus. Pour le tirer d'embarras, je changeai de matière; et un moment après je pris congé de lui, en l'exhortant à tenir toujours bon contre les nouveaux praticiens. Courage, lui dis-je, seigneur Sangrado; ne vous lassez point de décrier le kermès, et frondez sans cesse la saignée du pied. Si, malgré votre zèle et votre amour pour l'*orthodoxie* médicale, cette engeance empirique vient à bout de ruiner la discipline, vous aurez du moins

1. Autre allusion au médecin Hecquet, auteur d'un livre intitulé *Vertus de l'eau commune.*

la consolation d'avoir fait tous vos efforts pour la maintenir.

Comme nous nous en retournions à l'hôtellerie, mon secrétaire et moi, nous entretenant tous deux du caractère réjouissant et original de ce docteur, il passa près de nous dans la rue un homme de cinquante-cinq à soixante ans, qui marchait les yeux baissés, tenant un gros chapelet à la main. Je le considérai attentivement, et le reconnus sans peine pour le seigneur Manuel Ordonnez, ce bon administrateur d'hôpital, dont il est fait une mention si honorable dans le premier tome de mon histoire. Je l'abordai avec de grandes démonstrations de respect, en disant : Serviteur au vénérable et discret seigneur Manuel Ordonnez, l'homme du monde le plus propre à conserver le bien des pauvres. A ces mots, il me regarda fixement, et me répondit que mes traits ne lui étaient pas inconnus, mais qu'il ne pouvait se rappeler où il m'avait vu. Je n'en suis point étonné, repris-je; il n'est pas surprenant que vous n'ayez pas fait attention à moi; j'allais chez vous dans le temps que vous aviez à votre service un de mes amis, nommé Fabrice Nunez. Ah! je m'en souviens présentement, repartit l'administrateur avec un sourire malin; à telles enseignes que vous étiez tous deux de bons enfants; vous avez fait ensemble bien des tours de jeunesse. Eh! qu'est-il devenu, ce pauvre Fabrice? Toutes les fois que je pense à lui, j'ai de l'inquiétude sur ses petites affaires.

C'est pour vous en apprendre des nouvelles, dis-je au seigneur Manuel, que j'ai pris la liberté de vous arrêter dans la rue. Fabrice est à Madrid, où il s'occupe à faire des œuvres mêlées. Qu'appelez-vous des œuvres mêlées? me répliqua-t-il. Cela me paraît équivoque. Je veux dire, lui repartis-je, qu'il écrit en vers et en prose; il fait des comédies et des romans; en un mot, c'est un garçon qui a du génie, et qui est reçu fort agréablement dans les bonnes maisons. Mais, dit l'administrateur, comment est-il avec son boulanger? Pas si bien, lui répondis-je, qu'avec les personnes de condition; entre nous, je ne le crois pas fort riche. Oh! je n'en doute nullement, reprit Ordonnez. Qu'il fasse sa cour aux grands seigneurs tant qu'il lui plaira; ses complaisances, ses flatteries, ses bassesses lui rapporteront encore moins que ses ouvrages. Je vous le prédis, vous le verrez quelque jour à l'hôpital.

Cela pourra bien être, lui répliquai-je; la poésie en a amené là bien d'autres. Mon ami Fabrice aurait beaucoup mieux fait de demeurer attaché à Votre Seigneurie; il roulerait aujourd'hui sur l'or. Il serait du moins fort à son aise, dit Manuel. Je l'aimais; et j'allais, en l'élevant de poste en poste, lui procurer dans la maison des pauvres un établissement solide, lorsqu'il lui prit fantaisie de donner dans le bel-esprit. L'insensé! il composa

une comédie qu'il fit représenter par des comédiens qui étaient dans cette ville; la pièce réussit, et la tête tourna dès ce moment à l'auteur. Il se crut un nouveau Lope de Véga; et préférant la fumée des applaudissements du public aux avantages réels que mon amitié lui préparait, il me demanda son congé. Je voulus, par compassion, lui faire changer de sentiment. Je lui remontrai vainement qu'il laissait l'os pour courir après l'ombre; je ne pus retenir ce fou que la fureur d'écrire entraînait. Il ne connaissait pas son bonheur, ajouta l'administrateur : le garçon que j'ai pris après lui pour me servir en peut rendre un bon témoignage : plus raisonnable que Fabrice avec moins d'esprit, il ne s'est appliqué qu'a bien s'acquitter de ses commissions et qu'à me plaire. Aussi l'ai-je poussé comme il le méritait; il remplit actuellement à l'hôpital deux emplois, dont le moindre est plus que suffisant pour faire subsister un honnête homme chargé d'une grosse famille.

II. — Gil Blas continue son voyage et arrive heureusement à Oviédo. Dans quel état il retrouva ses parents. Mort de son père; suites de cette mort.

De Valladolid nous nous rendîmes en quatre jours à Oviédo, sans avoir fait en chemin aucune mauvaise rencontre, malgré le proverbe qui dit que les voleurs sentent de loin l'argent des voyageurs. Il y aurait eu pourtant un assez beau coup à faire pour eux, et deux habitants seulement d'un souterrain nous auraient sans peine enlevé nos doublons; car je n'avais pas appris à la cour à devenir brave; et Bertrand, mon *Moço de mulas*, ne paraissait pas d'humeur à se faire tuer pour défendre la bourse de son maître. Il n'y avait que Scipion qui fût un peu spadassin.

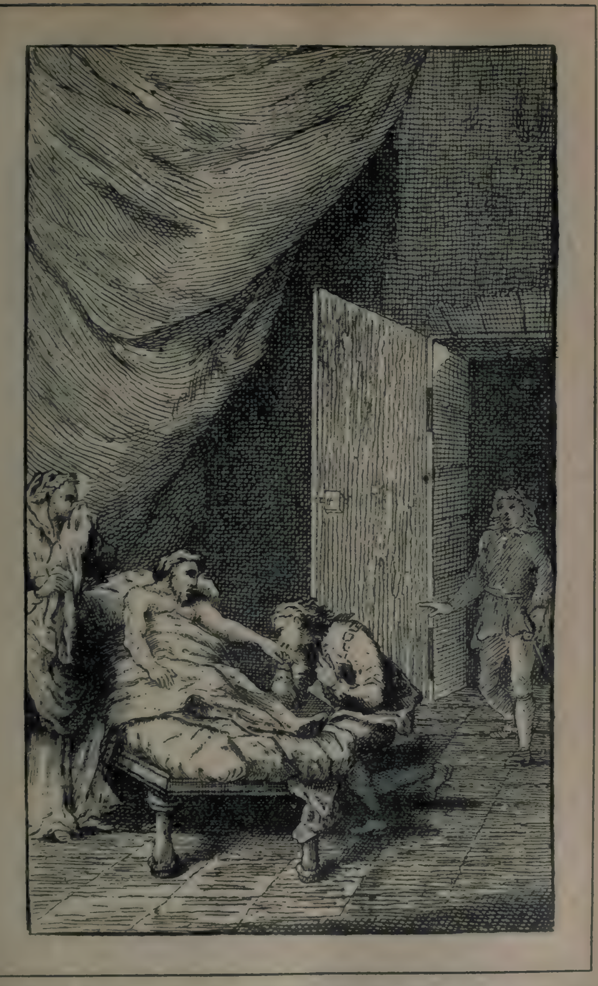
Il était nuit quand nous arrivâmes dans la ville. Nous allâmes loger dans une hôtellerie tout auprès de chez mon oncle le chanoine Gil Perez. J'étais bien aise de m'informer dans quel état se trouvaient mes parents avant que de me présenter devant eux, et pour le savoir, je ne pouvais mieux m'adresser qu'à l'hôte ou qu'à l'hôtesse de ce cabaret, que je connaissais pour des gens qui ne pouvaient ignorer les affaires de leurs voisins. En effet l'hôte, m'ayant reconnu après m'avoir envisagé avec attention, s'écria : Par saint Antoine de Pade! voici le fils du bon écuyer Blas de Santillane. Oui vraiment, dit l'hôtesse, c'est lui-même; je le reconnais bien; il n'a presque point changé; c'est ce petit éveillé de Gil Blas qui avait plus d'esprit qu'il n'était gros. Il me

semble que je le vois encore qui vient, avec sa bouteille, chercher ici du vin pour le souper de son oncle.

Madame, lui dis-je, vous avez une heureuse mémoire ; mais, de grâce, apprenez-moi des nouvelles de ma famille. Mon père et ma mère ne sont pas sans doute dans une agréable situation. Cela n'est que trop véritable, répondit l'hôte : dans quelque état fâcheux que vous puissiez vous les représenter, vous ne sauriez vous imaginer des personnes qui soient plus à plaindre. Le bonhomme Gil Perez est devenu paralytique de la moitié du corps, et n'ira pas loin, selon toutes les apparences ; votre père, qui demeure depuis peu chez ce chanoine, a une fluxion de poitrine, ou, pour mieux dire, il est dans ce moment entre la vie et la mort ; et votre mère, qui ne se porte pas trop bien, est obligée de servir de garde à l'un et à l'autre : telle est leur situation.

Sur ce rapport qui me fit sentir que j'étais fils, je laissai Bertrand avec mon équipage à l'hôtellerie : et, suivi de mon secrétaire, qui ne voulut point m'abandonner, je me rendis chez mon oncle. D'abord que je parus devant ma mère, une émotion que je lui causai lui annonça ma présence avant que ses yeux eussent démêlé mes traits. Mon fils, me dit-elle tristement après m'avoir embrassé, venez voir mourir votre père ; vous venez assez à temps pour être frappé de ce cruel spectacle. En achevant ces paroles, elle me mena dans une chambre où le malheureux Blas de Santillane, couché dans un lit qui marquait bien la pauvreté d'un écuyer, touchait à son dernier moment. Quoique environné des ombres de la mort, il avait encore quelque connaissance. Mon cher ami, lui dit ma mère, voici Gil Blas, votre fils, qui vous prie de lui pardonner les chagrins qu'il vous a causés, et qui vous demande votre bénédiction. A ce discours, mon père ouvrit des yeux qui commençaient à se fermer pour jamais ; il les attacha sur moi ; et remarquant, malgré l'accablement où il se trouvait, que j'étais touché de sa perte, il fut attendri de ma douleur. Il voulut parler, mais il n'en eut pas la force. Je pris une de ses mains ; et, tandis que je la baignais de larmes, sans pouvoir prononcer un mot, il expira, comme s'il n'eût attendu que mon arrivée pour rendre le dernier soupir.

Ma mère était trop préparée à cette mort pour s'en affliger sans modération ; j'en fus peut-être plus pénétré qu'elle, quoique mon père ne m'eût donné de sa vie la moindre marque d'amitié. Outre qu'il suffisait pour le pleurer que je fusse son fils, je me reprochais de ne l'avoir point secouru ; et, quand je pensais que j'avais eu cette dureté, je me regardais comme un monstre d'ingratitude, ou plutôt comme un parricide. Mon oncle, que je vis



Gil Blas prend une des mains de son père et tandis qu'il la baigne de larmes, le vieil écuyer expire, comme s'il n'eût attendu que l'arrivée de son fils pour rendre le dernier soupir.

ensuite étendu sur un autre grabat et dans un état pitoyable, me fit éprouver de nouveaux remords. Toutes les obligations que je lui avais vinrent s'offrir à mon esprit. Fils dénaturé, me dis-je à moi-même, considère pour ton supplice la misère où sont tes parents. Si tu leur avais fait quelque part du superflu des biens que tu possédais avant ta prison, tu leur aurais procuré des commodités que le revenu de la prébende ne peut leur fournir, et tu aurais peut-être prolongé la vie de ton père.

L'infortuné Gil Perez était retombé en enfance. Il n'avait plus de mémoire, plus de jugement. Il ne me servit de rien de le presser entre mes bras, et de lui donner des témoignages de ma tendresse ; il n'y parut pas sensible. Ma mère avait beau lui dire que j'étais son neveu Gil Blas, il m'envisageait d'un air imbécile sans répondre rien. Quand le sang et la reconnaissance ne m'auraient pas obligé à plaindre un oncle à qui je devais tant, je n'aurais pu m'en défendre en le voyant dans une situation si digne de pitié.

Pendant ce temps-là, Scipion gardait un morne silence, partageait mes peines, et confondait par amitié ses soupirs avec les miens. Comme je jugeai que ma mère, après une si longue absence, voudrait m'entretenir, et que la présence d'un homme qu'elle ne connaissait pas pourrait la gêner, je le tirai à part, et lui dis : Va, mon enfant, va te reposer à l'hôtellerie, et me laisse ici avec ma mère ; nous allons avoir ensemble un entretien qui durera longtemps ; la bonne dame, si tu restais avec nous, te croirait peut-être de trop dans une conversation qui ne roulera que sur des affaires de famille. Scipion se retira de peur de nous contraindre ; et j'eus effectivement avec ma mère un entretien qui dura toute la nuit. Nous nous rendîmes mutuellement un compte fidèle de ce qui nous était arrivé à l'un et à l'autre depuis ma sortie d'Oviédo. Elle me fit un ample détail des chagrins qu'elle avait essuyés dans des maisons où elle avait été duègne, et me dit là-dessus une infinité de choses que je n'aurais pas été bien aise que mon secrétaire eût entendues, quoique je n'eusse rien de caché pour lui. Avec tout le respect que je dois à la mémoire de ma mère, la dame était un peu prolixe dans ses récits ; elle m'aurait fait grâce des trois quarts de son histoire, si elle en eût supprimé les circonstances inutiles.

Elle finit enfin sa narration, et je commençai la mienne. Je passai légèrement sur toutes mes aventures ; mais lorsque je parlai de la visite que le fils de Bertrand Muscada, épicier d'Oviédo, m'était venu faire à Madrid, je m'étendis fort sur cet article. Je vous l'avouerai, dis-je à ma mère, je reçus très mal ce garçon, qui, pour s'en venger, vous aura fait sans doute un affreux

portrait de moi. Il n'y a pas manqué, répondit-elle. Il vous trouva, nous dit-il, si fier de la faveur du premier ministre de la monarchie, qu'à peine daignâtes-vous le reconnaître; et, quand il vous détailla nos misères, vous l'écoutâtes d'un air glacé. Comme les pères et les mères, ajouta-t-elle, cherchent toujours à excuser leurs enfants, nous ne pûmes croire que vous eussiez un si mauvais cœur. Votre arrivée à Oviédo justifie la bonne opinion que nous avions de vous, et la douleur dont je vous vois saisi achève de faire votre apologie.

Vous jugez de moi trop favorablement, lui répliquai-je; il y a du vrai dans le rapport du jeune Muscada. Lorsqu'il vint me voir, je n'étais occupé que de ma fortune; et l'ambition qui me dominait ne me permettait guère de penser à mes parents. Il ne faut donc pas s'étonner si dans cette disposition je fis un accueil peu gracieux à un homme qui, m'abordant d'un air grossier, me dit brutalement qu'ayant appris que j'étais plus riche qu'un juif, il venait me conseiller de vous envoyer de l'argent, attendu que vous en aviez grand besoin; il me reprocha même dans des termes peu mesurés mon indifférence pour ma famille. Je fus choqué de sa franchise, et, perdant patience, je le poussai par les épaules hors de mon cabinet. Je conviens que j'eus tort dans cette rencontre; j'aurais dû faire réflexion que ce n'était pas votre faute si l'épicier manquait de politesse, et que son conseil ne laissait pas d'être bon à suivre, quoiqu'il eût été donné malhonnêtement.

C'est ce que je me représentai un moment après que j'eus chassé Muscada. Malgré la colère qui me dominait, la voix du sang se fit entendre; je me rappelai tous mes devoirs envers mes parents; et, rougissant de honte de les remplir si mal, je sentis des remords dont je ne puis néanmoins me faire honneur auprès de vous, puisqu'ils furent bientôt étouffés par l'avarice et par l'ambition. Mais dans la suite, ayant été enfermé par ordre du roi dans la tour de Ségovie, j'y tombai dangereusement malade; et c'est cette heureuse maladie qui vous a rendu votre fils. Oui, c'est ma maladie et ma prison qui ont fait reprendre à la nature tous ses droits, et qui m'ont entièrement détaché de la cour. Je suis revenu de cette vie tumultueuse, je ne respire plus que la solitude, et je ne suis venu aux Asturies que pour vous prier de vouloir bien partager avec moi les douceurs d'une vie retirée. Si vous ne rejetez pas ma prière, je vous conduirai à une terre que j'ai dans le royaume de Valence, et nous vivrons là très commodément. Vous jugez bien que je me proposais d'y mener aussi mon père; mais, puisque le ciel en a ordonné autrement, que j'aie du moins la satisfaction de posséder chez moi ma mère, et de

pouvoir réparer par toutes les attentions imaginables le temps que j'ai passé sans lui être utile.

Je vous sais très bon gré de vos louables intentions, me dit alors ma mère, et je m'en irais avec vous sans balancer si je n'y trouvais des difficultés. Je n'abandonnerai pas votre oncle mon frère dans l'état où il est, et je suis trop accoutumée à ce pays-ci pour m'en éloigner; cependant, comme la chose mérite d'être mûrement examinée, je veux y rêver à loisir. Ne nous occupons présentement que du soin des funérailles de votre père. Chargeons-en, lui dis-je, ce jeune homme que vous avez vu avec moi; c'est mon secrétaire; il a de l'esprit et du zèle : nous pouvons nous en reposer sur lui.

A peine eus-je prononcé ces paroles que Scipion revint; il était déjà jour. Il nous demanda si nous n'avions pas besoin de son ministère dans l'embarras où nous étions. Je répondis qu'il arrivait fort à propos pour recevoir un ordre important que j'avais à lui donner. Dès qu'il sut de quoi il s'agissait : Cela suffit, me dit-il, j'ai déjà toute cette cérémonie arrangée dans ma tête; vous pouvez vous en fier à moi. Prenez garde, lui dit ma mère, de faire un enterrement qui ait un air pompeux; il ne saurait être trop modeste pour mon époux, que toute la ville a connu pour un écuyer des plus malaisés. Madame, repartit Scipion, quand il aurait été encore plus pauvre, je n'en rabattrais pas deux maravédis. Je ne regarde là-dedans que mon maître; il a été favori du duc de Lerme, son père doit être enterré noblement.

J'approuvai le dessein de mon secrétaire; je lui recommandai même de ne point épargner l'argent. Un reste de vanité que je conservais encore se réveilla dans cette occasion. Je me flattai qu'en faisant de la dépense pour un père qui ne me laissait aucun héritage, je ferais admirer mes manières généreuses. De son côté, ma mère, quelque contenance de modestie qu'elle affectât, n'était point fâchée que son mari fût inhumé avec éclat. Nous donnâmes donc carte blanche à Scipion, qui, sans perdre de temps, alla prendre toutes les mesures nécessaires pour rendre les funérailles superbes.

Il n'y réussit que trop bien. Il fit des obsèques si magnifiques, qu'il révolta contre moi la ville et les faubourgs; tous les habitants d'Oviédo, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, furent choqués de mon ostentation, et firent là-dessus des gloses peu honorables pour moi. Ce ministre fait à la hâte, disait l'un, a de l'argent pour enterrer son père, mais il n'en avait point pour le nourrir. Il aurait mieux valu, disait l'autre, qu'il eût fait plaisir à son père vivant, que de lui faire tant d'honneurs après sa mort. Enfin les coups de langue ne me furent point épargnés; chacun

lança son trait. Ils n'en demeurèrent pas là : ils nous insultèrent, Scipion, Bertrand et moi, quand nous sortîmes de l'église; ils nous chargèrent d'injures, nous accablèrent de huées, et conduisirent Bertrand à l'hôtellerie à coups de pierres. Pour dissiper la canaille qui s'était attroupée devant la maison de mon oncle, il fallut que ma mère se montrât, et protestât publiquement qu'elle était fort contente de moi. Il y en eut d'autres qui coururent au cabaret où était ma chaise, dans le dessein de la briser; ce qu'ils auraient fait indubitablement, si l'hôte et l'hôtesse n'eussent trouvé moyen d'apaiser ces esprits furieux, et de les détourner de leur résolution.

Tous ces affronts qu'on me faisait, et qui étaient autant d'effets des discours que le jeune épicier avait tenus de moi dans la ville, m'inspirèrent tant d'aversion pour mes compatriotes, que je me déterminai à quitter bientôt Oviédo, où sans cela j'aurais fait peut-être un assez long séjour. Je le déclarai tout net à ma mère, qui, se sentant elle-même très mortifiée de l'accueil dont le peuple m'avait régalé, ne s'opposa point à un si prompt départ. Il ne fut plus question que de savoir de quelle sorte j'en userais avec elle. Ma mère, lui dis-je, puisque mon oncle a besoin de votre assistance, je ne vous presserai plus de m'accompagner; mais comme il ne paraît pas éloigné de sa fin, promettez-moi de venir me rejoindre à ma terre aussitôt qu'il ne sera plus. J'attends de vous cette marque d'affection.

Je ne vous ferai point cette promesse, répondit ma mère, car je ne la tiendrais pas; je veux passer le reste de mes jours dans les Asturies, et dans une parfaite indépendance. Ne serez-vous pas toujours, lui répliquai-je, maîtresse absolue dans mon château? Je n'en sais rien, repartit-elle ; vous n'avez qu'à devenir amoureux de quelque petite fille, vous l'épouserez; elle sera ma bru, je serai sa belle-mère; nous ne pourrons vivre ensemble. Vous prévoyez, lui dis-je, les malheurs de trop loin. Je n'ai aucune envie de me marier; mais quand la fantaisie m'en prendrait, je vous réponds que j'obligerais bien ma femme à se soumettre aveuglément à vos volontés. C'est me répondre témérairement, reprit ma mère; et je demanderais caution de la caution. Je craindrais que votre complaisance pour votre épouse ne l'emportât sur la force du sang, et je ne voudrais pas jurer que dans nos brouilleries vous ne prissiez plutôt le parti de votre femme que le mien, quelque tort qu'elle pût avoir.

Vous parlez à merveille, madame, s'écria mon secrétaire en se mêlant à la conversation; je crois, comme vous, que les brus dociles sont bien rares. Cependant, pour vous accorder vous et mon maître, puisque vous voulez absolument demeurer, vous

dans les Asturies, et lui dans le royaume de Valence, il faut qu'il vous fasse une pension de cent pistoles que je vous apporterai ici tous les ans. Par ce moyen, la mère et le fils vivront fort satisfaits à deux cents lieues l'un de l'autre. Les deux parties intéressées approuvèrent la convention proposée; après quoi je payai la première année d'avance; et je sortis d'Oviédo le lendemain avant le jour, de peur d'être traité par la populace comme un saint Étienne. Telle fut la réception que l'on me fit dans ma patrie. Belle leçon pour les hommes du commun, lesquels, après s'être enrichis hors de leur pays, y veulent retourner pour y faire les gens d'importance! Plus ils y feront briller de richesses, plus ils seront haïs de leurs compatriotes.

III. — Gil Blas prend la route du royaume de Valence, et arrive enfin à Lirias; description de son château; comment il y fut reçu, et quelles gens il y trouva.

Nous prîmes le chemin de Léon, ensuite celui de Palencia; et continuant notre voyage à petites journées, nous arrivâmes au bout de la dixième à la ville de Ségorbe, d'où le lendemain dans la matinée nous nous rendîmes à ma terre, qui n'en est éloignée que de trois lieues. A mesure que nous nous en approchions, je prenais plaisir à voir mon secrétaire observer avec beaucoup d'attention tous les châteaux qui s'offraient à sa vue, à droite et à gauche dans la campagne. Lorsqu'il en apercevait un de grande apparence, il ne manquait pas de me dire, en me le montrant du doigt : Je voudrais bien que ce fût là notre retraite.

Je ne sais, lui dis-je, mon ami, quelle idée tu as de notre habitation; mais si tu t'imagines que c'est une maison magnifique, une terre de grand seigneur, je t'avertis que tu te trompes furieusement.

Si tu veux n'être pas la dupe de ton imagination, représente-toi la petite maison qu'Horace avait dans le pays des Sabins, près de Tibur, et qui lui fut donnée par Mécénas; don Alphonse m'a fait à peu près le même présent. Tant pis, s'écria Scipion; je ne dois donc m'attendre qu'à voir une chaumière. Ce n'en est pas tout à fait une, lui répondis-je; mais souviens-toi que je t'en ai toujours fait une description très modeste; et, dès ce moment, tu peux juger par toi-même si j'en ai fait une fidèle peinture. Jette les yeux du côté du Guadalaviar, et regarde sur ses bords, auprès de ce hameau de neuf à dix feux, cette maison qui a quatre petits pavillons; c'est mon château.

Comment diable! dit alors mon secrétaire d'un ton de voix admiratif, c'est un bijou que cette maison. Outre l'air de noblesse que lui donnent ses pavillons, on peut dire qu'elle est bien située, bien bâtie, et entourée de pays plus charmants que les environs mêmes de Séville, appelés par excellence le paradis terrestre. Quand nous aurions choisi ce séjour, il ne serait pas plus de mon goût; en vérité, je le trouve charmant; une rivière l'arrose de ses eaux : un bois épais prête son ombrage quand on veut se promener au milieu du jour. L'aimable solitude! Ah! mon cher maître, nous avons bien la mine de demeurer ici longtemps! Je suis ravi, lui dis-je, que tu sois content de notre asile, dont tu ne connais pas encore tous les agréments.

En nous entretenant de cette sorte, nous nous avançâmes vers la maison, dont la porte nous fut ouverte, aussitôt que Scipion eut dit que c'était le seigneur Gil Blas de Santillane qui venait prendre la possession de son château. A ce nom, si respecté des personnes qui l'entendirent prononcer, on laissa entrer ma chaise dans une grande cour où je mis pied à terre; puis, m'appuyant pesamment sur Scipion, et faisant le gros dos, je gagnai une salle où je fus à peine arrivé, que sept ou huit domestiques parurent. Ils me dirent qu'ils venaient me présenter leurs hommages comme à leur nouveau patron : que don César et don Alphonse de Leyva les avaient choisis pour me servir, l'un en qualité de cuisinier, l'autre d'aide de cuisine, un autre de marmiton, celui-ci de portier, et ceux-là de laquais; avec défense de recevoir de moi aucun argent, ces deux seigneurs prétendant faire tous les frais de mon ménage. Le cuisinier, nommé maître Joachim, était le principal de ces domestiques, et portait la parole; il faisait l'agréable; il me dit qu'il avait fait une ample provision de toutes sortes d'excellents vins; et que, pour la bonne chère, il espérait qu'un garçon comme lui, qui avait été six ans cuisinier de Mgr l'archevêque de Valence, saurait composer des ragoûts qui piqueraient ma sensualité. Je vais, ajouta-t-il, me préparer à vous donner un échantillon de mon savoir-faire : Promenez-vous, seigneur, en attendant le dîner; visitez votre château; voyez si vous le trouvez en état d'être habité par Votre Seigneurie.

Je laisse à penser si je négligeai cette visite; et Scipion, encore plus curieux que moi de la faire, m'entraîna de chambre en chambre. Nous parcourûmes toute la maison, depuis le haut jusqu'en bas; il n'échappa pas, du moins à ce que nous crûmes, le moindre endroit à notre curiosité intéressée; et j'eus partout occasion d'admirer la bonté que don César et son fils avaient pour moi. Je fus frappé, entre autres choses, de deux apparte-

ments qui étaient aussi bien meublés qu'ils pouvaient l'être sans magnificence. Dans l'un, il y avait une tapisserie des Pays-Bas, avec un lit et des chaises de velours, le tout propre encore, quoique faits du temps que les Maures occupaient le royaume de Valence. Les meubles de l'autre appartement étaient dans le même goût, c'était une vieille tenture de damas de Gênes jaune, avec un lit et des fauteuils de la même étoffe, garnis de franges de soie bleue. Tous ces effets, qui dans un inventaire auraient été peu prisés, paraissaient là très considérables.

Après avoir bien examiné toutes ces choses, nous revînmes, mon secrétaire et moi, dans la salle où était dressée une table sur laquelle étaient deux couverts; nous nous y assîmes, et dans le moment on nous servit une *olla podrida* si délicieuse, que nous plaignîmes l'archevêque de Valence de n'avoir plus le cuisinier qui l'avait faite. Nous avions à la vérité beaucoup d'appétit, ce qui ne nous la faisait pas trouver plus mauvaise. A chaque morceau que nous mangions, mes laquais de nouvelle date nous présentaient de grands verres qu'ils remplissaient jusqu'aux bords d'un vin de la Manche exquis. Scipion en était charmé; mais n'osant devant eux faire éclater la satisfaction intérieure qu'il ressentait, il me le témoignait par des regards parlants, et je lui faisais connaître par les miens que j'étais aussi content que lui. Un plat de rôti, composé de deux cailles grasses, qui flanquaient un petit levraut d'un fumet admirable, nous fit quitter le pot-pourri, et acheva de nous rassasier. Lorsque nous eûmes mangé comme deux affamés, et bu à proportion, nous nous levâmes de table pour aller au jardin faire voluptueusemeut la sieste dans quelque endroit frais et agréable.

Si mon secrétaire avait paru jusque-là fort satisfait de ce qu'il avait vu, il le fut encore davantage quand il vit le jardin. Il le trouva comparable à celui de l'Escurial. Il ne pouvait se lasser de le parcourir des yeux. Il est vrai que don César, qui venait de temps en temps à Lirias, prenait plaisir à le faire cultiver et embellir. Toutes les allées bien sablées et bordées d'orangers, un grand bassin de marbre blanc, au milieu duquel un lion de bronze vomissait de l'eau à gros bouillons, la beauté des fleurs, la diversité des fruits, tous ces objets ravirent Scipion; mais il fut particulièrement enchanté d'une longue allée qui conduisait, en descendant toujours, au logement du fermier, et que des arbres touffus couvraient de leur épais feuillage. En faisant l'éloge d'un lieu si propre à servir d'asile contre la chaleur, nous nous y arrêtâmes et nous nous assîmes au pied d'un ormeau où le sommeil eut peu de peine à surprendre deux gaillards qui venaient de bien dîner.

Nous nous réveillâmes en sursaut deux heures après, au bruit de plusieurs coups d'escopette, lesquels se firent entendre si près de nous, que nous en fûmes effrayés. Nous nous levâmes brusquement; et pour nous informer de la cause de ce bruit, nous nous rendîmes à la maison du fermier. Nous y trouvâmes huit ou dix villageois, tous habitants du hameau, qui, s'étant assemblés là, tiraient et dérouillaient leurs armes à feu pour célébrer mon arrivée, dont ils venaient d'être avertis. Ils me connaissaient la plupart pour m'avoir vu plus d'une fois dans le château exercer l'emploi d'intendant. Ils ne m'aperçurent pas plus tôt, qu'ils crièrent tous ensemble : Vive notre nouveau seigneur! qu'il soit le bienvenu à Lirias! Ensuite ils rechargèrent leurs escopettes, et me régalèrent d'une décharge générale. Je leur fis l'accueil le plus généreux qu'il me fut possible, avec gravité pourtant, ne jugeant pas devoir trop me familiariser avec eux. Je les assurai de ma protection; je leur lâchai même une vingtaine de pistoles; et ce ne fut pas, je crois, celle de mes manières qui leur plut le moins. Après cela je leur laissai la liberté de jeter encore de la poudre au vent, et je me retirai avec mon secrétaire dans le bois, où nous nous promenâmes jusqu'à la nuit, sans nous lasser de voir des arbres; tant la possession d'un bien nouvellement acquis a d'abord de charmes pour nous!

Le cuisinier, l'aide de cuisine et le marmiton n'étaient pas oisifs pendant ce temps-là; ils travaillaient à nous préparer un repas supérieur à celui que nous avions fait; et nous fûmes dans le dernier étonnement, lorsque, étant entrés dans la même salle où nous avions dîné, nous vîmes mettre sur la table un plat de quatre perdreaux rôtis, avec un civet de lapin d'un côté, et un chapon en ragoût de l'autre. Ils nous servirent ensuite pour entremets des oreilles de cochon, des poulets marinés et du chocolat à la crème. Nous bûmes copieusement du vin de Lucène et de plusieurs autres sortes de vins délicieux; et quand nous sentîmes que nous ne pouvions boire davantage sans exposer notre santé, nous songeâmes à nous aller coucher. Alors mes laquais, prenant des flambeaux, me conduisirent au plus bel appartement, où ils s'empressèrent de me déshabiller; mais quand ils m'eurent donné ma robe de chambre et mon bonnet de nuit, je les renvoyai en leur disant d'un air de maître : Retirez-vous, messieurs, je n'ai pas besoin de vous pour le reste.

Je les fis sortir tous, et, retenant Scipion pour m'entretenir un moment avec lui, nous commençâmes par nous réjouir de l'heureux état où nous nous trouvions. On ne peut exprimer la joie que mon secrétaire fit éclater. Eh bien, lui dis-je, mon ami, que penses-tu

du traitement qu'on me fait par ordre des seigneurs de Leyva? Ma foi, me répondit-il, je pense qu'on ne peut vous en faire un meilleur; je souhaite seulement que cela soit de longue durée. Je ne le souhaite pas, moi, lui répliquai-je; il ne me convient pas de souffrir que mes bienfaiteurs fassent pour moi tant de dépense; ce serait abuser de leur générosité. De plus, je ne m'accorderais point de valets aux gages d'autrui : je croirais n'être pas dans ma maison. D'ailleurs, je ne suis point venu ici pour vivre avec tant de fracas. Quelle folie! Avons-nous besoin d'un si grand nombre de domestiques? Non, il ne nous faut, avec Bertrand, qu'un cuisinier, un marmiton et un laquais; cela nous suffira. Quoique mon secrétaire n'eût pas été fâché de subsister toujours aux dépens du gouvernement de Valence, il ne combattit point ma délicatesse là-dessus; et, se conformant à mes sentiments, il approuva la réforme que je voulais faire. Cela étant décidé, il sortit de mon appartement, et se retira dans le sien.

IV. — Il part pour Valence, et va voir les seigneurs de Leyva; de l'entretien qu'il eut avec eux, et du bon accueil que lui fit Séraphine.

J'achevai de me déshabiller, et je me mis au lit, où, ne me sentant aucune envie de dormir, je m'abandonnai à mes réflexions. Je me représentai l'amitié dont les seigneurs de Leyva payaient l'attachement que j'avais pour eux; et, pénétré des nouvelles marques qu'ils m'en donnaient, je pris la résolution de les aller trouver dès le lendemain, pour satisfaire l'impatience que j'avais de les en remercier. Je me faisais aussi par avance un plaisir de revoir Séraphine; mais ce plaisir n'était pas pur : je ne pouvais penser sans peine que j'aurais en même temps à soutenir les regards de la dame Lorença Séphora, qui, se souvenant peut-être encore de l'aventure du soufflet, ne serait pas fort aise de me revoir. L'esprit fatigué de toutes ces idées différentes, je m'assoupis enfin, et ne me réveillai le jour suivant qu'après le lever du soleil.

Je fus bientôt sur pied; et, tout occupé du voyage que je méditais, je m'habillai à la hâte. Comme j'achevais de m'ajuster, mon secrétaire entra dans ma chambre. Scipion, lui dis-je, tu vois un homme qui se dispose à partir pour Valence : je ne crois pas que tu désapprouves mon dessein; je ne puis aller trop tôt saluer les seigneurs à qui je dois ma petite fortune; chaque moment que je diffère à m'acquitter de ce devoir semble m'accuser d'ingratitude. Pour toi, mon ami, je te dispense de m'ac-

compagner; demeure ici pendant mon absence : je reviendrai te joindre au bout de huit jours. Allez, monsieur, répondit-il; faites bien votre cour à don Alphonse et à son père : ils me paraissent sensibles au zèle qu'on a pour eux, et très reconnaissants des services qu'on leur a rendus : les personnes de qualité de ce caractère-là sont si rares, qu'on ne peut assez les ménager. Je fis avertir Bertrand de se tenir prêt à partir; et, tandis qu'il préparait les mules, je pris mon chocolat. Ensuite je montai dans ma chaise, après avoir recommandé à mes gens de regarder Scipion comme un autre moi-même, et de suivre ses ordres ainsi que les miens.

Je me rendis à Valence en moins de quatre heures. J'allai descendre tout droit aux écuries du gouverneur : j'y laissai mon équipage, et je me fis conduire à l'appartement de ce seigneur, qui y était alors avec don César son père. J'ouvris la porte sans façon, j'entrai; et, les abordant tous deux avec respect : Les valets, leur dis-je, ne se font point annoncer à leurs maîtres; voici un de vos anciens serviteurs qui vient vous rendre ses devoirs. A ces mots je voulus me prosterner devant eux; mais ils m'en empêchèrent, et m'embrassèrent l'un et l'autre avec tous les témoignages d'une véritable affection. Eh bien, mon cher Santillane, me dit don Alphonse, avez-vous été à Lirias prendre possession de votre terre? Oui, seigneur, lui répondis-je; et je vous prie de trouver bon que je vous la rende. Pourquoi donc cela? répliqua-t-il, a-t-elle quelque désagrément qui vous en dégoûte? Non par elle-même, lui repartis-je : au contraire, j'en suis enchanté : tout ce qui m'en déplaît, c'est d'y voir des cuisiniers d'archevêque, avec trois fois plus de domestiques qu'il ne m'en faut, et qui ne servent là qu'à vous faire faire une dépense aussi considérable qu'inutile.

Si vous eussiez, dit don César, accepté la pension de deux mille ducats que nous vous offrîmes à Madrid, nous nous serions contentés de vous donner le château tel qu'il est; mais vous savez que vous la refusâtes, et nous avons cru devoir faire en récompense ce que nous avons fait. C'en est trop, lui répondis-je; votre bonté doit s'en tenir au don de cette terre, qui a de quoi combler mes désirs. Vous dirai-je tout ce que j'en pense? indépendamment de ce qu'il vous en coûte pour entretenir tant de monde, je vous proteste que ces gens-là me gênent et m'incommodent. En un mot, ajoutai-je, messeigneurs, reprenez votre bien, ou daignez m'en laisser jouir à ma volonté. Je prononçai d'un air si vif ces dernières paroles, que le père et le fils, qui ne prétendaient nullement me contraindre, me permirent enfin d'en user comme il me plairait dans mon château.

Je les remerciais de m'avoir accordé cette liberté, sans laquelle je ne pouvais être heureux, lorsque don Alphonse m'interrompit en me disant : Mon cher Gil Blas, je veux vous présenter à une dame qui sera bien aise de vous voir. En parlant de cette sorte, il me prit par la main, et me mena dans l'appartement de Séraphine, qui poussa un cri de joie en m'apercevant. Madame, lui dit le gouverneur, je crois que l'arrivée de notre ami Santillane à Valence ne vous est pas moins agréable qu'à moi. C'est de quoi, répondit-elle, il doit être bien persuadé; le temps ne m'a point fait perdre le souvenir du service qu'il m'a rendu; et j'ajoute à la reconnaissance que j'en ai celle que je dois à un homme à qui vous avez obligation. Je dis à madame la gouvernante que je n'étais que trop payé du péril que j'avais partagé avec ses libérateurs en exposant ma vie pour elle; et, après force compliments de part et d'autre, don Alphonse m'emmena hors de l'appartement de Séraphine. Nous rejoignîmes don César, que nous trouvâmes dans une salle avec plusieurs personnes de qualité qui venaient dîner chez lui.

Tous ces messieurs me saluèrent fort poliment : ils me firent d'autant plus de civilités, que don César leur dit que j'avais été un des principaux secrétaires du duc de Lerme. Peut-être même que la plupart d'entre eux n'ignoraient pas que c'était par mon crédit que don Alphonse avait obtenu le gouvernement du royaume de Valence, car tout se sait. Quoi qu'il en soit, quand nous fûmes à table, on ne parla que du nouveau cardinal. Les uns en faisaient ou affectaient d'en faire de grands éloges : et les autres ne lui donnaient que des louanges ironiques. Je jugeai bien qu'ils voulaient par là m'engager à me répandre sur le compte de Son Eminence, et à les égayer à ses dépens. Je me l'imaginai du moins, et je ne fus pas peu tenté de dire ce que j'en pensais; mais je retins ma langue, et cette petite victoire que je remportai sur moi me fit passer dans l'esprit de la compagnie pour un garçon fort discret.

Les convives, après le dîner, se retirèrent chez eux pour faire la sieste; don César et son fils pressés de la même envie, s'enfermèrent dans leurs appartements.

Pour moi, plein d'impatience de voir une ville dont j'avais souvent entendu vanter la beauté, je sortis du palais du gouverneur dans le dessein de me promener dans les rues. Je rencontrai à la porte un homme qui vint, d'un air respectueux, m'aborder en me disant : Le seigneur de Santillane veut-il bien me permettre de le saluer? Je lui demandai qui il était. Je suis, me répondit-il, valet de chambre de don César; j'étais un de ses laquais dans le temps que vous étiez son intendant; je vous

faisais régulièrement tous les matins ma cour, et vous aviez bien des bontés pour moi. Je vous informais de ce qui se passait au logis. Vous souvient-il, par exemple, qu'un jour je vous appris que le chirurgien du village de Leyva s'introduisait secrètement dans la chambre de la dame Lorença Sephora? C'est ce que je n'ai point oublié, lui répliquai-je. Mais à propos de cette duègne, qu'est-elle devenue? Hélas! repartit-il, la pauvre créature après votre départ tomba en langueur, et mourut plus regrettée de Séraphine que de don Alphonse, qui parut peu touché de sa mort.

Le valet de chambre de don César, m'ayant instruit ainsi de la triste fin de Séphora, me fit des excuses de m'avoir arrêté, et me laissa continuer mon chemin. Je ne pus m'empêcher de soupirer en me rappelant cette duègne infortunée; et, m'attendrissant sur son sort, je m'imputai son malheur, sans songer que c'était plutôt à son cancer qu'à mon mérite qu'on devait l'attribuer.

J'observais avec plaisir tout ce qui me semblait digne d'être remarqué dans la ville. Le palais de marbre de l'Archevêché occupa mes yeux agréablement, aussi bien que les beaux portiques de la Bourse; mais une grande maison que j'aperçus, et dans laquelle il entrait beaucoup de monde, attira toute mon attention. Je m'en approchai pour apprendre pourquoi je voyais là un si grand concours d'hommes et de femmes et bientôt je fus au fait en lisant ces paroles écrites en lettres d'or sur une table de marbre noir qu'il y avait au-dessus de la porte : *La posada de los representantes* [1]. Et les comédiens marquaient dans leur affiche qu'ils joueraient ce jour-là pour la première fois une tragédie nouvelle de don Gabriel Triaquero [2].

V. — Gil Blas va à la comédie, où il voit jouer une tragédie nouvelle. Succès de la pièce. Génie du public de Valence.

Je m'arrêtai quelques moments à la porte pour considérer les personnes qui entraient. J'en remarquai de toutes les façons. Je vis des cavaliers de bonne mine et richement habillés, et des

1. Les Comédiens. (Note de Lesage.)

2. *Triaquero*, dans le vieux français *thériacleur* ou *triacleur*, *charlatan.* Mathurin Regnier a dit :

Tous ces beaux suffisants, dont la cour est semée,
Ne sont que *triacleurs* et vendeurs de fumée. (*Macette*)

C'est Voltaire, que Lesage attaque dans le chapitre suivant, qu'il désigne sous ce nom peu flatteur.

figures aussi plates que mal vêtues. J'aperçus des dames titrées, qui descendaient de leurs carrosses pour aller occuper les loges qu'elles avaient fait retenir, et des aventurières qui allaient amorcer des dupes. Ce concours confus de toute sorte de spectateurs m'inspira l'envie d'en augmenter le nombre. Comme je me disposais à prendre un billet pour entrer, le gouverneur et son épouse arrivèrent. Ils me démêlèrent dans la foule, et m'ayant fait appeler, ils m'entraînèrent dans leur loge, où je me plaçai derrière eux, de manière que je pouvais facilement parler à l'un et à l'autre.

Je trouvai la salle remplie de monde depuis le haut jusqu'en bas, un parterre très serré, et un théâtre chargé de chevaliers des trois ordres militaires. Voilà, dis-je à don Alphonse, une nombreuse assemblée. Il ne faut pas vous étonner, me répondit-il; la tragédie qu'on va représenter est de la composition de don Gabriel Triaquero, surnommé le poète à la mode. Dès que l'affiche des comédiens annonce une nouveauté de cet auteur, toute la ville de Valence est en l'air. Les hommes ainsi que les femmes ne s'entretiennent que de cette pièce; toutes les loges sont retenues; et le jour de la première représentation on se tue à la porte pour entrer, quoique toutes les places soient au double [1], à la réserve du parterre, qu'on respecte trop pour oser le mettre de mauvaise humeur. Quelle rage! dis-je au gouverneur. Cette vive curiosité du public, cette furieuse impatience qu'il a d'entendre tout ce que don Gabriel produit de nouveau, me donne une haute idée du génie de ce poète. N'allez pas si vite, répondit don Alphonse; il faut être en garde contre la prévention; le public s'aveugle quelquefois sur des pièces où il y a de faux brillants; et il n'en connaît le prix qu'après l'impression.

Dans cet endroit de notre conversation, les acteurs parurent. Nous cessâmes aussitôt de parler, pour les écouter avec attention. Les applaudissements commencèrent dès la protase; à chaque vers, c'était un *brouhaha*, et à la fin de chaque acte un battement de mains à faire croire que la salle s'abîmait. Après la pièce, on me montra l'auteur, qui allait de loge en loge présenter modestement sa tête aux lauriers dont les seigneurs et les dames se préparaient à la couronner [2].

1. C'est ce qui fut fait pour les représentations de *Zaïre* (1732), d'*Adélaide du Guesclin* (1734), et d'*Alzire* (1736). C'est donc bien Voltaire que Lesage entend viser.

2. Il n'est pas permis de douter qu'il s'agit de Voltaire. Il fut le premier poète appelé sur la scène par le public. Mais, il se contenta de paraître dans les premières loges.

Nous retournâmes au palais du gouverneur, où bientôt arrivèrent trois ou quatre chevaliers. Il y vint aussi deux vieux auteurs estimés dans leur genre, avec un gentilhomme de Madrid qui avait de l'esprit et du goût. Ils avaient tous été à la comédie. Il ne fut question, pendant le souper, que de la pièce nouvelle. Messieurs, dit un chevalier de Saint-Jacques, que pensez-vous de cette tragédie? N'en êtes vous pas affectés comme moi? N'est-ce pas là ce qui s'appelle un ouvrage achevé? Pensées sublimes, tendres sentiments, versification virile, rien n'y manque. En un mot, c'est un poème sur le ton de la bonne compagnie. Je ne crois pas que personne en puisse penser autrement, dit un chevalier d'Alcantara. Cette pièce est pleine de tirades qu'Apollon semble avoir dictées, et de situations filées avec un art infini. Je m'en rapporte à monsieur, ajouta-t-il en adressant la parole au gentilhomme castillan, il me paraît connaisseur; je parie qu'il est de mon sentiment. Ne pariez point, monsieur le chevalier, lui répondit le gentilhomme avec un souris malin. Je ne suis pas de ce pays-ci : nous ne décidons point à Madrid si promptement. Bien loin de juger d'une pièce que nous entendons pour la première fois, nous nous défions de ses beautés tant qu'elle n'est que dans la bouche des acteurs; quelque bien affectés que nous en soyons, nous suspendons notre jugement jusqu'à ce que nous l'ayons lue; et véritablement elle ne nous fait pas toujours, sur le papier, le même plaisir qu'elle nous a fait sur la scène.

Nous examinons donc scrupuleusement, poursuivit-il, un poème avant que de l'estimer; la réputation de son auteur, quelque grande qu'elle puisse être, ne peut nous éblouir. Quand Lope de Vega même et Calderon donnaient des nouveautés, ils trouvaient des juges sévères dans leurs admirateurs, qui ne les ont élevés au comble de la gloire qu'après avoir jugé qu'ils en étaient dignes.

Oh! parbleu! interrompit le chevalier de Saint-Jacques, nous ne sommes pas si timides que messieurs les Castillans. Nous n'attendons point, pour décider, qu'une pièce soit imprimée. Dès la première représentation nous en connaissons tout le prix. Il n'est pas même besoin que nous l'écoutions fort attentivement. Il suffit que nous sachions que c'est une production de don Gabriel, pour être persuadés qu'elle est sans défaut. Les ouvrages de ce poète doivent servir d'époque à la naissance du bon goût. Les Lope et les Calderon n'étaient que des apprentis en comparaison de ce grand maître du théâtre. Le gentilhomme qui regardait Lope et Calderon comme les Sophocle et les Euripide des Espagnols, fut choqué de ce discours téméraire. Il s'échauffa. Quel sacrilège dramatique! s'écria-t-il d'un ton animé.

Puisque vous m'obligez, messieurs, à juger sur une première représentation, je vous dirai que je ne suis pas content de la tragédie nouvelle de votre don Gabriel. Loin de la regarder comme un chef-d'œuvre, je la trouve fort défectueuse. C'est un poème farci de traits plus brillants que solides. Les trois quarts des vers sont mauvais et mal rimés, les caractères mal formés ou mal soutenus, et les pensées souvent très obscures.

Les deux auteurs qui étaient à table, et qui, par une retenue aussi louable que rare, n'avaient rien dit de peur d'être soupçonnés de jalousie, ne purent s'empêcher d'applaudir des yeux au sentiment du gentilhomme; ce qui me fit juger que leur silence était moins un effet de la perfection de l'ouvrage que de leur politique. Pour les chevaliers, ils recommencèrent à louer don Gabriel; ils le placèrent même parmi les dieux. Cette apothéose extravagante et cette aveugle idolâtrie firent perdre patience au Castillan, qui, levant les mains au ciel, s'écria tout à coup par enthousiasme : O divin Lope de Vega, rare et sublime génie, qui avez laissé un espace immense entre vous et tous les Gabriels qui voudront vous atteindre[1] ! et vous, moelleux Calderon, dont la douceur élégante et purgée d'épique est inimitable, ne craignez point tous deux que vos autels soient abattus par ce nouveau nourrisson des muses! Il sera bien heureux si la postérité, dont vous ferez les délices comme vous faites les nôtres, entend parler de lui.

Cette plaisante apostrophe, à laquelle personne ne s'était attendu, fit rire toute la compagnie, qui se leva de table en belle humeur et s'en alla. On me conduisit, par ordre de don Alphonse, à l'appartement qui m'avait été préparé. J'y trouvai un bon lit, où ma seigneurie s'étant couchée s'endormit en déplorant, aussi bien que le gentilhomme castillan, l'injustice que les ignorants faisaient à Lope et à Calderon.

VI. — Gil Blas, en se promenant dans les rues de Valence, rencontre un religieux qu'il croit reconnaître; quel homme c'était que ce religieux.

Comme je n'avais pu voir toute la ville le jour précédent, je me levai et je sortis le lendemain dans l'intention de m'y promener encore. J'aperçus dans la rue un chartreux qui sans doute allait vaquer aux affaires de sa communauté. Il marchait

1. Lope de Vega est ici Corneille, et Calderon, Racine.

les yeux baissés et il avait l'air si dévot qu'il attirait les regards de tout le monde. Il passa fort près de moi, et je crus voir en lui don Raphaël, cet aventurier qui tient une place si honorable dans les premiers volumes de mon histoire.

Je fus si étonné de cette rencontre, qu'au lieu d'aborder le moine je demeurai immobile pendant quelques moments; ce qui lui donna le temps de s'éloigner de moi. Juste ciel! dis-je en moi-même, vit-on jamais deux visages plus ressemblants? Que faut-il que je pense? dois-je croire que c'est don Raphaël? puis-je m'imaginer que ce n'est pas lui? Je me sentis trop curieux de savoir la vérité pour en demeurer là. Je me fis enseigner le chemin du couvent des chartreux, où je me rendis sur-le-champ, dans l'espérance d'y revoir mon homme quand il y reviendrait, et bien résolu de l'arrêter pour lui parler. Je n'eus pas besoin de l'attendre pour être au fait : en arrivant à la porte du couvent, un autre visage de ma connaissance tourna mon doute en certitude; je reconnus dans le frère portier Ambroise de Lamela, mon ancien valet. Vous vous imaginez bien que ce ne fut pas sans un extrême étonnement.

Notre surprise fut égale de part et d'autre de nous retrouver dans cet endroit. N'est-ce pas une illusion? lui dis-je en le saluant. Est-ce en effet un de mes amis qui s'offre à ma vue? Il ne me reconnut pas d'abord, ou bien il feignit ne pas me remettre; ce qui est plus vraisemblable : mais, considérant que la feinte était inutile, il prit l'air d'un homme qui tout à coup se ressouvient d'une chose oubliée. Ah! seigneur Gil Blas, s'écria-t-il, pardon si j'ai pu vous méconnaître. Depuis que je vis dans ce lieu saint, et que je m'attache à remplir les devoirs prescrits par nos règles, je perds insensiblement la mémoire de ce que j'ai vu dans le monde; les images du siècle s'effacent de mon souvenir.

J'ai, lui dis-je, une véritable joie de vous revoir, après dix ans, sous un habit si respectable. Et moi, répondit-il, j'ai honte d'en paraître revêtu devant un homme qui a été témoin de la vie coupable que j'ai menée. Cet habit me la reproche sans cesse. Hélas! ajouta-t-il en poussant un soupir, pour être digne de le porter il faudrait que j'eusse toujours vécu dans l'innocence. A ce discours qui me charme, lui répliquai-je, mon cher frère, on voit clairement que le doigt du Seigneur vous a touché. Je vous le répète, j'en suis ravi, et je meurs d'envie d'apprendre de quelle manière miraculeuse vous êtes entré dans la bonne voie, vous et don Raphaël; car je suis persuadé que c'est lui que je viens de rencontrer dans la ville, habillé en chartreux. Je me suis repenti de ne l'avoir pas arrêté dans la rue pour lui parler, et je suis venu ici l'attendre pour réparer ma faute quand il rentrera.

Vous ne vous êtes point trompé, me dit Lamela, c'est don Raphaël lui-même que vous avez vu; et quant au détail que vous demandez, le voici : Après nous être séparés de vous auprès de Ségorbe, nous prîmes, le fils de Lucinde et moi, la route de Valence, dans le dessein d'y faire quelque nouveau tour de notre métier. Le hasard voulut un jour que nous entrassions dans l'église des Chartreux dans le temps que les religieux psalmodiaient dans le chœur. Nous nous attachâmes à les considérer, et nous éprouvâmes que les méchants ne peuvent se défendre d'honorer la vertu. Nous admirâmes la ferveur avec laquelle ils priaient Dieu, leur air mortifié et détaché des plaisirs du siècle, de même que la sérénité qui régnait sur leurs visages, et qui marquait si bien le repos de leurs consciences.

En faisant ces observations, nous tombâmes l'un et l'autre dans une rêverie qui nous devint salutaire : nous comparâmes en nous-mêmes nos mœurs avec celles de ces bons religieux, et la différence que nous y trouvâmes nous remplit de trouble et d'inquiétude. Lamela, me dit don Raphaël lorsque nous fûmes hors de l'église, comment te sens-tu affecté de ce que nous venons de voir? Pour moi, je ne puis te le celer, je n'ai pas l'esprit tranquille. Des mouvements qui me sont inconnus m'agitent, et, pour la première fois de ma vie, je me reproche mes iniquités. Je suis dans la même disposition, lui répondis je, les mauvaises actions que j'ai faites se soulèvent dans cet instant contre moi, et mon cœur, qui n'avait jamais senti de remords, en est présentement déchiré. Ah! cher Ambroise, reprit mon camarade, nous sommes deux brebis égarées que le père céleste, par pitié, veut ramener au bercail! C'est lui, mon enfant, c'est lui qui nous appelle. Ne soyons point sourds à sa voix; renonçons aux fourberies, quittons le libertinage où nous vivons, et commençons dès aujourd'hui à travailler sérieusement au grand ouvrage de notre salut; il faut passer le reste de nos jours dans ce couvent et les consacrer à la pénitence.

J'applaudis au sentiment de Raphaël, continua le frère Ambroise, et nous formâmes la généreuse résolution de nous faire chartreux. Pour l'exécuter, nous nous adressâmes au père prieur, qui ne sut pas sitôt notre dessein, que pour éprouver notre vocation, il nous fit donner des cellules et traiter comme des religieux pendant une année entière. Nous suivîmes les règles avec tant d'exactitude et de constance, qu'on nous reçut parmi les novices. Nous étions si contents de notre état et si pleins d'ardeur, que nous soutînmes courageusement les travaux du noviciat. Nous fîmes ensuite profession; après quoi don Raphaël, ayant paru doué d'un génie propre aux affaires, fut

choisi pour soulager un vieux père qui était alors procureur. Le fils de Lucinde, qui ne respirait que le recueillement intérieur, aurait mieux aimé employer tout son temps à la prière; mais il fut obligé de sacrifier son goût pour l'oraison au besoin qu'on avait de lui. Il acquit une si parfaite connaissance des intérêts de la maison, qu'on le jugea capable de remplacer le vieux procureur, qui mourut trois ans après. Don Raphaël exerce actuellement cet emploi; et l'on peut dire qu'il s'en acquitte au grand contentement de tous nos pères, qui louent fort sa conduite dans l'administration de notre temporel. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que, malgré le soin dont il est chargé de recueillir nos revenus, il ne paraît occupé que de l'éternité. Les affaires lui laissent-elles un moment de repos, il se plonge dans de profondes méditations. En un mot c'est un des meilleurs sujets de ce monastère.

J'interrompis dans cet endroit Lamela par un transport de joie que je fis éclater à la vue de Raphaël qui arriva. Le voici, m'écriai-je, le voici ce saint procureur que j'attendais avec impatience! En même temps je courus au-devant de lui, et je le tins pendant quelques moments embrassé. Il se prêta de bonne grâce à l'accolade, et, sans témoigner le moindre étonnement de me rencontrer, il me dit d'un ton de voix plein de douceur : Dieu soit loué, seigneur de Santillane, Dieu soit loué du plaisir que j'ai de vous revoir! En vérité, repris-je, mon cher Raphaël, je prends toute la part possible à votre bonheur : le frère Ambroise m'a raconté l'histoire de votre conversion, et ce récit m'a charmé. Quel avantage pour vous deux, mes amis, de pouvoir vous flatter d'être de ce petit nombre d'élus qui doivent jouir d'une éternelle félicité!

Deux misérables tels que nous, repartit le fils de Lucinde d'un air qui marquait beaucoup d'humilité, ne devraient pas concevoir une pareille espérance; mais le repentir des pécheurs leur fait trouver grâce auprès du Père des miséricordes. Et vous, seigneur Gil Blas, ajouta-t-il, ne songez-vous pas aussi à mériter qu'il vous pardonne les offenses que vous lui avez faites? Quelles affaires vous amènent à Valence? N'y rempliriez-vous point par malheur quelque emploi dangereux? Non, Dieu merci, lui répondis-je : depuis que j'ai quitté la cour je mène une vie d'honnête homme; tantôt dans une terre que j'ai à quelques lieues de cette ville, je prends tous les plaisirs de la campagne; et tantôt je viens me réjouir avec le gouverneur de Valence, qui est mon ami et que vous connaissez tous deux parfaitement.

Alors je leur contai l'histoire de don Alponse de Leyva. Ils l'écoutèrent avec attention; et quand je leur dis que j'avais porté,

de la part de ce seigneur, à Samuel Simon les trois mille ducats que nous lui avions volés, Lamela m'interrompit; et adressant la parole à Raphaël : Père Hilaire, lui dit-il, à ce compte-là ce bon marchand ne doit plus se plaindre d'un vol qui lui a été restitué avec usure, et nous devons tous deux avoir la conscience bien en repos sur cet article. Effectivement, dit le saint procureur, le frère Ambroise et moi, avant que d'entrer dans ce couvent, nous fîmes secrètement tenir quinze cents ducats à Samuel Simon, par un honnête ecclésiastique qui voulut bien se donner la peine d'aller à Xelva faire cette restitution : tant pis pour Samuel s'il a été capable de toucher cette somme. après avoir été remboursé du tout par le seigneur de Santillane! Mais, leur dis-je, vos quinze cents ducats lui ont-ils été fidèlement remis? Sans doute, s'écria don Raphaël, je répondrais de l'intégrité de l'ecclésiastique comme de la mienne. J'en serais aussi la caution, dit Lamela; c'est un saint prêtre accoutumé à ces sortes de commissions, et qui a eu, pour des dépôts à lui confiés, deux ou trois procès qu'il a gagnés avec dépens. Cela étant, repris-je, il ne faut pas douter que la restitution n'ait été faite avec une scrupuleuse fidélité.

Notre conversation dura quelque temps encore; ensuite nous nous séparâmes, eux en m'exhortant à avoir toujours devant les yeux la crainte du Seigneur, et moi en me recommandant à leurs bonnes prières. J'allai sur-le-champ trouver don Alphonse. Vous ne devineriez jamais, lui dis-je, avec qui je viens d'avoir un long entretien. Je quitte deux vénérables chartreux de votre connaissance; l'un se nomme le père Hilaire, et l'autre le frère Ambroise. Vous vous trompez, me répondit don Alphonse; je ne connais aucun chartreux. Pardonnez-moi, lui répliquai-je, vous avez vu à Xelva, le frère Ambroise commissaire de l'inquisition, et le père Hilaire greffier. Oh ciel! s'écria le gouverneur avec surprise, serait-il possible que Raphaël et Lamela fussent devenus chartreux? Oui vraiment, lui répondis-je : il y a déjà quelques années qu'ils ont fait profession. Le premier est procureur de la maison, et le second est portier. L'un est maître de la caisse, et l'autre de la porte.

Le fils de don César rêva quelques moments, puis branlant la tête : M. le commissaire de l'inquisition et son greffier, dit-il, m'ont bien la mine de jouer ici une nouvelle comédie. Cela peut être, lui répondis-je; pour moi, qui les ai entretenus, je vous avouerai que je juge d'eux plus favorablement. Il est vrai qu'on ne voit point le fond des cœurs; mais, selon toutes les apparences, ce sont deux fripons convertis. Cela se peut, reprit don Alphonse! Il y a bien des libertins qui après avoir scandalisé le

monde par leurs dérèglements, s'enferment dans les cloîtres pour en faire une rigoureuse pénitence : je souhaite que nos deux moines soient de ces libertins-là.

Eh! pourquoi, lui dis-je, n'en seraient-ils pas? Ils ont volontairement embrassé l'état monastique, et il y a déjà longtemps qu'ils vivent en bons religieux. Vous me direz tout ce qu'il vous plaira, me repartit le gouverneur, je n'aime pas que la caisse du couvent soit entre les mains de ce père Hilaire dont je ne puis m'empêcher de me défier. Quand je me souviens de ce beau récit qu'il nous fit de ses aventures, je tremble pour les chartreux. Je veux croire avec vous qu'il a pris le froc de très bonne foi; mais la vue de l'or peut réveiller sa cupidité. Il ne faut pas mettre dans une cave un ivrogne qui a renoncé au vin.

La défiance de don Alphonse fut pleinement justifiée peu de jours après : le père procureur et le frère portier disparurent avec la caisse. Cette nouvelle, qui se répandit aussitôt dans la ville, ne manqua pas d'égayer les railleurs, qui se réjouissent toujours du mal qui arrive aux moines rentés. Pour le gouverneur et moi, nous plaignîmes les chartreux, sans nous vanter de connaître les deux apostats.

VII. — Gil Blas retourne à son château de Lirias; de la nouvelle agréable que Scipion lui apprit, et de la réforme qu'ils firent dans leur domestique.

Je passai huit jours à Valence dans le grand monde, vivant comme les comtes et les marquis. Spectacles, bals, concerts, festins, conversations avec les dames, tous ces amusements me furent procurés par monsieur et par madame la gouvernante, auxquels je fis si bien ma cour qu'ils me virent à regret partir pour m'en retourner à Lirias. Ils m'obligèrent même auparavant de leur promettre de me partager entre eux et ma solitude. Il fut arrêté que je demeurerais pendant l'hiver à Valence et pendant l'été dans mon château. Après cette convention, mes bienfaiteurs me laissèrent la liberté de les quitter pour aller jouir de leurs bienfaits. Je repris donc le chemin de Lirias, fort satisfait de mon voyage.

Scipion, qui attendait impatiemment mon retour, fut ravi de me revoir; et je redoublai sa joie par la fidèle relation que je lui fis de tout ce qui m'était arrivé. Et toi, mon ami, lui dis-je ensuite, quel usage as-tu fait ici des jours de mon absence? T'es-tu bien diverti? Autant, répondit-il, que le peut faire un serviteur qui n'a

rien de si cher que la présence de son maître. Je me suis promené en long et en large dans nos petits états; tantôt assis sur le bord de la fontaine qui est dans le bois, j'ai pris plaisir à contempler la beauté de ses eaux, qui sont aussi pures que celles de la fontaine sacrée, dont le bruit faisait retentir la vaste forêt d'Albunea et tantôt couché au pied d'un arbre, j'ai entendu chanter les fauvettes et les rossignols. Enfin j'ai chassé, j'ai pêché; et, ce qui m'a plus satisfait encore que tous ces amusements, j'ai lu plusieurs livres aussi utiles que divertissants.

J'interrompis avec précipitation mon secrétaire pour lui demander où il avait pris ces livres. Je les ai trouvés, me dit-il, dans une belle bibliothèque qu'il y a dans ce château, et que maître Joachim m'a fait voir. Eh! dans quel endroit, repris-je, peut-elle être, cette prétendue bibliothèque? N'avons-nous pas visité toute la maison le jour de notre arrivée? Vous vous l'imaginez, me repartit-il; mais apprenez que nous ne parcourûmes que trois pavillons, et que nous oubliâmes le quatrième. C'est là que don César, lorsqu'il venait à Lyrias, employait une partie de son temps à la lecture. Il y a dans cette bibliothèque de très bons livres qu'on vous a laissés comme une ressource assurée contre l'ennui, quand nos jardins dépouillés de fleurs et nos bois de feuilles n'auront plus de quoi vous en préserver. Les seigneurs de Leyva n'ont pas fait les choses à demi; ils ont songé à la nourriture de l'esprit aussi bien qu'à celle du corps.

Cette nouvelle me causa une véritable joie. Je me fis conduire au quatrième pavillon, qui m'offrit un spectacle bien agréable. Je vis une chambre dont je résolus à l'heure même de faire mon appartement, comme don César en avait fait le sien. Le lit de ce seigneur y était encore avec tous les ameublements, c'est-à-dire une tapisserie à personnages qui représentait les Sabines enlevées par les Romains. De la chambre je passai dans un cabinet où régnaient tout autour des armoires basses remplies de livres, sur lesquelles étaient les portraits de tous nos rois. Il y avait auprès d'une fenêtre, d'où l'on découvrait une campagne toute riante, un bureau d'ébène devant un grand sofa de maroquin noir. Mais je donnai principalement mon attention à la bibliothèque. Elle était composée de philosophes, de poètes, d'historiens, et d'un grand nombre de romans de chevalerie. Je jugeai que don César aimait cette dernière sorte d'ouvrages, puisqu'il en avait fait une si bonne provision. J'avouerai à ma honte que je ne haïssais pas non plus ces productions, malgré toutes les extravagances dont elles sont tissues, soit que je ne fusse pas alors un lecteur à y regarder de si près, soit que le merveilleux rende les Espagnols trop indulgents. Je dirai néanmoins, pour ma justification, que

je prenais plus de plaisir aux livres de morale enjouée, et que Lucien, Horace, Erasme, devinrent mes auteurs favoris.

Mon ami, dis-je à Scipion lorsque j'eus parcouru des yeux ma bibliothèque, voilà de quoi nous amuser; mais avant toute chose nous en avons une autre à faire : il faut réformer notre domestique. C'est un soin, me dit-il, que je veux vous épargner. Pendant votre absence, j'ai bien étudié vos gens, et j'ose me vanter de les connaître. Commençons par maître Joachim; je le crois un parfait fripon, et je ne doute point qu'il n'ait été chassé de l'archevêché pour des fautes d'arithmétique qu'il aura faites dans ses mémoires de dépenses. Cependant il faut le conserver pour deux raisons : la première, c'est qu'il est bon cuisinier; et la seconde, c'est que j'aurai toujours l'œil sur lui; j'épierai ses actions, et il faudra qu'il soit bien fin si j'en suis la dupe. Je lui dis hier que vous aviez dessein de renvoyer les trois quarts de vos domestiques, et je remarquai que cette nouvelle lui fit de la peine; il me témoigna même que, se sentant porté d'inclination à vous servir, il se contenterait de la moitié des gages qu'il a aujourd'hui plutôt que de vous quitter; ce qui me fait soupçonner qu'il y a dans ce hameau quelque petite fille dont il voudrait bien ne pas s'éloigner. Pour l'aide de cuisine, poursuivit-il, c'est un ivrogne, et le portier un brutal dont nous n'avons pas besoin, non plus que du tireur. Je remplirai fort bien l'emploi de ce dernier, comme je vous le ferai voir dès demain, puisque nous avons ici des fusils, de la poudre et du plomb. A l'égard des laquais, il y en a un qui est Aragonais, et qui me paraît bon enfant. Nous garderons celui-là; tous les autres sont de si mauvais sujets, que je ne vous conseillerais pas de les retenir, quand même il vous faudrait une centaine de valets.

Après avoir amplement délibéré sur cela, nous résolûmes de nous en tenir au cuisinier, au marmiton, à l'Aragonais, et de nous défaire honnêtement de tout le reste ; ce qui fut exécuté le jour même, moyennant quelques pistoles que Scipion tira de notre coffre-fort et leur donna de ma part. Quand nous eûmes fait cette réforme, nous établîmes un ordre dans le château, nous réglâmes les fonctions de chaque domestique, et nous commençâmes à vivre à nos dépens. Je me serais volontiers contenté d'un ordinaire frugal; mais mon secrétaire, qui aimait les ragoûts et les bons morceaux, n'était pas homme à laisser inutile le savoir-faire de maître Joachim. Il le mit si bien en œuvre, que nos dîners et nos soupers devinrent des repas de bernardins.

VIII. — Des amours de Gil Blas et de la belle Antonia.

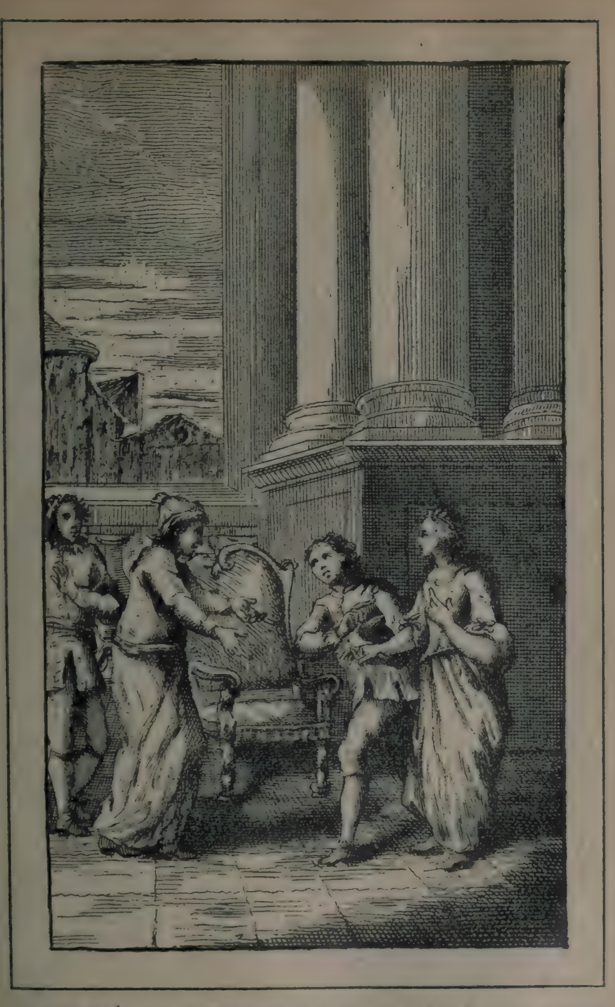
Deux jours après mon retour de Valence à Lirias, Basile le laboureur, mon fermier, vint à mon lever me demander la permission de me présenter Antonia, sa fille, qui souhaitait, disait-il, avoir l'honneur de saluer son nouveau maître. Je lui répondis que cela me ferait plaisir. Il sortit, et revint bientôt avec sa belle Antonia. Je crois pouvoir donner cette épithète à une fille de seize à dix-huit ans, qui joignait à des traits réguliers le plus beau teint et les plus beaux yeux du monde. Elle n'était vêtue que de serge; mais une riche taille, un port majestueux et des grâces qui n'accompagnent pas toujours la jeunesse relevaient la simplicité de son habillement. Elle n'avait point de coiffure, ses cheveux étaient seulement noués par derrière avec un bouquet de fleurs, à la façon des Lacédémoniennes.

Lorsque je la vis entrer dans ma chambre, je fus aussi frappé de sa beauté que les paladins de la cour de Charlemagne le furent des appas d'Angélique lorsque cette princesse parut devant eux. Au lieu de recevoir Antonia d'un air aisé et de lui dire des choses flatteuses, au lieu de féliciter son père sur le bonheur d'avoir une si charmante fille, je demeurai étonné, troublé, interdit; je ne pus prononcer un seul mot. Scipion, qui s'aperçut de mon désordre, prit pour moi la parole, et fit les frais des louanges que je devais à cette aimable personne. Pour elle, qui ne fut point éblouie de ma figure en robe de chambre et en bonnet de nuit, elle me salua sans être embarrassée de sa contenance, et me fit un compliment qui acheva de m'enchanter, quoiqu'il fût des plus communs. Cependant, tandis que mon secrétaire, Basile et sa fille se faisaient réciproquement des civilités, je revins à moi, et, comme si j'eusse voulu compenser le stupide silence que j'avais gardé jusque-là, je passai d'une extrémité à l'autre. Je me répandis en discours galants et parlai avec tant de vivacité, que j'alarmai Basile, qui, me considérant déjà comme un homme qui allait tout mettre en usage pour séduire Antonia, se hâta de sortir avec elle de mon appartement, dans la résolution peut-être de la soustraire à mes yeux pour jamais.

Scipion, se voyant seul avec moi, me dit en souriant : Seigneur de Santillane, autre ressource pour vous contre l'ennui! Je ne savais pas que votre fermier eût une fille si jolie; je ne l'avais point encore vue, j'ai pourtant été deux fois chez lui. Il faut qu'il ait grand soin de la tenir cachée, et je le lui pardonne. Malepeste! voilà un morceau bien friand! Mais, ajouta-t-il, je ne crois pas

qu'il soit nécessaire qu'on vous le dise; elle vous a d'abord ébloui; je m'en suis aperçu. Je ne m'en défends pas, lui répondis-je. Ah! mon enfant, j'ai cru voir une substance céleste; elle m'a tout à coup embrasé d'amour; la foudre est moins prompte que le trait qu'elle a lancé dans mon cœur. Vous me ravissez, reprit mon secrétaire avec transport, en m'apprenant que vous êtes enfin devenu amoureux. Il vous manquait une maîtresse pour jouir d'un parfait bonheur dans votre solitude. Grâces au ciel, vous y avez présentement toutes vos commodités! Je sais bien, continua-t-il, que nous aurons un peu de peine à tromper la vigilance de Basile, mais c'est mon affaire; et je prétends avant trois jours vous procurer un entretien secret avec Antonia. Monsieur Scipion, lui dis-je, peut-être pourriez-vous bien ne me pas tenir parole, quelque talent que vous ayez pour les amoureuses négociations; mais c'est ce que je ne suis pas curieux d'éprouver. Je ne veux point tenter la vertu de cette fille, qui me paraît mériter que j'aie d'autres sentiments pour elle. Ainsi, loin d'exiger de votre zèle que vous m'aidiez à la déshonorer, j'ai dessein de l'épouser par votre entremise, pourvu que son cœur ne soit pas prévenu pour un autre. Je ne m'attendais pas, dit-il, à vous voir prendre si brusquement le parti de vous marier. Tous les seigneurs de village, à votre place, n'en useraient pas si honnêtement; ils n'auraient sur Antonia des vues légitimes qu'après en avoir eu d'autres inutilement. Au reste, ajouta-t-il, ne vous imaginez point que je condamne votre amour; au contraire, je l'approuve fort. La fille de votre fermier mérite l'honneur que vous lui voulez faire, si elle peut vous donner un cœur tout neuf et sensible à vos bontés. C'est, ajouta-t-il, ce que je saurai dès aujourd'hui par la conversation que j'aurai avec son père, et peut-être avec elle.

Mon confident était un homme exact à tenir ses promesses. Il alla voir secrètement Basile, et le soir il vint me trouver dans mon cabinet, où je l'attendais avec une impatience mêlée de crainte. Il avait un air gai dont je tirai un bon augure. Si j'en crois, lui dis-je, ton visage riant, tu viens m'annoncer que je serai bientôt au comble de mes désirs. Oui, mon cher maître, me répondit-il, tout vous rit. J'ai entretenu Basile et sa fille; je leur ai déclaré vos intentions. Le père est ravi que vous ayez envie d'être son gendre; et je puis vous assurer que vous êtes du goût d'Antonia. O ciel! interrompis-je tout transporté de joie; quoi! j'aurais le bonheur de plaire à cette aimable personne? N'en doutez pas, reprit-il, elle vous aime déjà. Je n'ai pas, à la vérité, tiré cet aveu de sa bouche; mais je m'en fie à la gaieté qu'elle a fait paraître quand elle a su votre dessein. Cependant,



Basile, le fermier de Gil Blas, lui présente sa fille la belle Antonia.

poursuivit-il, vous avez un rival. Un rival! m'écriai-je en pâlissant. Que cela ne vous alarme point, me dit-il, ce rival ne vous enlèvera point le cœur de votre maîtresse; c'est maître Joachim votre cuisinier. Ah! le pendard, dis-je en faisant un éclat de rire; voilà donc pourquoi il a marqué tant de répugnance à quitter mon service! Justement, répondit Scipion, il a ces jours passés demandé en mariage Antonia, qui lui a été poliment refusée. Sauf ton meilleur avis, lui répliquai-je, il est à propos, ce me semble, de nous défaire de ce drôle-là avant qu'il apprenne que je veux épouser la fille de Basile; un cuisinier, comme tu sais, est un rival dangereux. Vous avez raison, repartit mon confident, il faut en purger notre domestique par précaution; je lui donnerai son congé dès demain matin, avant qu'il se mette à l'ouvrage, et vous n'aurez plus rien à craindre ni de ses sauces ni de son amour. Je suis pourtant, continua-t-il, un peu fâché de perdre un si bon cuisinier, mais je sacrifie ma gourmandise à votre sûreté. Tu ne dois pas, lui dis-je, tant le regretter; sa perte n'est point irréparable; je vais faire venir de Valence un cuisinier qui le vaudra bien. En effet, j'écrivis aussitôt à don Alphonse; je lui mandai que j'avais besoin d'un cuisiner, et dès le jour suivant il m'en envoya un qui consola d'abord Scipion.

Quoique ce zélé secrétaire m'eût dit qu'il s'était aperçu qu'Antonia s'applaudissait au fond de son âme d'avoir fait la conquête de son seigneur, je n'osais me fier à son rapport. J'appréhendais qu'il ne se fût laissé tromper par de fausses apparences. Pour en être plus sûr, je résolus de parler moi-même à la belle Antonia. Dans ce dessein, je me rendis chez Basile, à qui je confirmai ce que mon ambassadeur lui avait dit. Ce bon laboureur, homme simple et plein de franchise, après m'avoir écouté, me témoigna que c'était avec une extrême satisfaction qu'il m'accordait sa fille. Mais, ajouta-t-il, ne croyez pas au moins que ce soit à cause de votre titre de seigneur de village. Quand vous ne seriez encore qu'intendant de don César et de don Alphonse, je vous préfèrerais à tous les autres amoureux qui se présenteraient; j'ai toujours eu de l'inclination pour vous; et tout ce qui me fâche, c'est qu'Antonia n'ait pas une grosse dot à vous apporter. Je ne lui en demande aucune, lui dis-je, sa personne est le seul bien où j'aspire. Votre serviteur très humble, s'écria-t-il, ce n'est point là mon compte; je ne suis point un gueux pour marier ainsi ma fille. Basile de Buenotrigo est en état, Dieu merci, de la doter; et je veux qu'elle vous donne à souper, si vous lui donnez à dîner. En un mot, le revenu de ce château n'est que de cinq cents ducats, je le ferai monter à mille en faveur de ce mariage.

J'en passerai par tout ce qu'il vous plaira, mon cher Basile, lui répliquai-je; nous n'aurons point ensemble de dispute d'intérêt. Nous sommes tous deux d'accord; il ne s'agit plus que d'avoir le consentement de votre fille. Vous avez le mien, me dit-il, est-ce que cela ne suffit point? Pas tout à fait, lui répondis-je; si le vôtre m'est nécessaire, le sien l'est aussi. Le sien dépend du mien, reprit-il, je voudrais bien qu'elle osât souffler devant moi! Antonia, lui repartis-je, soumise à l'autorité paternelle, est prête sans doute à vous obéir aveuglément; mais je ne sais si, dans cette occasion, elle le fera sans répugnance; et, pour peu qu'elle en eût, je ne me consolerais jamais d'avoir fait son malheur; enfin ce n'est pas assez que j'obtienne de vous sa main, il faut qu'elle souscrive au don que vous m'en faites. Oh dame! dit Basile, je n'entends pas toutes ces philosophies; parlez vous-même à Antonia, et vous verrez, ou je me trompe fort, qu'elle ne demande pas mieux que d'être votre femme. En achevant ces paroles il appela sa fille, et me laissa un moment avec elle.

Pour profiter d'un temps si précieux, j'entrai d'abord en matière : Belle Antonia, lui dis-je, décidez de mon sort. Quoique j'aie l'aveu de votre père, ne vous imaginez pas que je veuille m'en prévaloir pour faire violence à vos sentiments. Quelque charmante que soit votre possession, j'y renonce si vous me dites que je ne la devrai qu'à votre seule obéissance. C'est ce que je n'ai garde de vous dire, me répondit Antonia en rougissant un peu; votre recherche m'est trop agréable pour qu'elle me puisse faire de la peine, et j'applaudis au choix de mon père, au lieu d'en murmurer. Je ne sais, continua-t-elle, si je fais bien ou mal de vous parler ainsi; mais si vous me déplaisiez, je serais assez franche pour vous l'avouer; pourquoi ne pourrais-je pas vous dire le contraire aussi librement?

A ces mots, que je ne pus entendre sans en être charmé, je mis un genou à terre devant Antonia; et, dans l'excès de mon ravissement, lui prenant une de ses belles mains, je la baisai d'un air tendre et passionné. Ma chère Antonia, lui dis-je, votre franchise m'enchante; continuez, que rien ne vous contraigne; vous parlez à votre époux, que votre âme se découvre tout entière à ses yeux. Je puis donc me flatter que vous ne me verrez pas sans plaisir lier votre fortune à la mienne. Basile, qui arriva dans cet instant, m'empêcha de poursuivre. Impatient de savoir ce que sa fille m'avait répondu, et prêt à la gronder si elle eût marqué la moindre aversion pour moi, il vint me rejoindre. Eh bien! me dit-il, êtes-vous content d'Antonia? J'en suis si satisfait, lui répondis-je, que je vais dès ce moment m'occuper

des apprêts de mon mariage. En disant cela, je quittai le père et la fille pour aller tenir conseil là-dessus avec mon secrétaire.

IX. — Noces de Gil Blas et de la belle Antonia; de quelle façon elles se firent; quelles personnes y assistèrent, et de quelles réjouissances elles furent suivies.

Quoique je n'eusse pas besoin de la permission des seigneurs de Leyva pour me marier, nous jugeâmes, Scipion et moi, que je ne pouvais honnêtement me dispenser de leur communiquer le dessein que j'avais d'épouser la fille de Basile, et de leur en demander même leur agrément par politesse.

Je partis aussitôt pour Valence, où l'on fut aussi surpris de me voir que d'apprendre le sujet de mon voyage. Don César et don Alphonse, qui connaissaient Antonia pour l'avoir vue plus d'une fois, me félicitèrent de l'avoir choisie pour femme. Don César surtout m'en fit compliment avec tant de vivacité, que, si je ne l'eusse pas cru un seigneur revenu de certains amusements, je l'aurais soupçonné d'avoir été quelquefois à Lirias moins pour y voir son château que sa petite fermière. Pour peu que j'eusse été défiant et jaloux de mon naturel, j'aurais pu faire des réflexions désagréables là-dessus; ce que je ne fis point, tant j'étais persuadé de la sagesse de ma future. Séraphine, de son côté, après m'avoir assuré qu'elle prendrait toujours beaucoup de part à ce qui me regarderait, me dit qu'elle avait entendu parler d'Antonia très avantageusement. Mais, ajouta-t-elle par malice, et comme pour me reprocher l'indifférence dont j'avais payé l'amour de Sephora, quand on ne m'aurait pas vanté sa beauté, je m'en fierais bien à votre goût, dont je connais la délicatesse.

Don César et son fils ne se contentèrent pas d'approuver mon mariage, ils me déclarèrent qu'ils en voulaient faire tous les frais. Reprenez, me dirent-ils, le chemin de Lirias, et demeurez-y tranquille jusqu'à ce que vous entendiez parler de nous. Ne faites point de préparatifs pour vos noces; c'est un soin dont nous nous chargeons. Pour me conformer à leurs volontés, je retournai à mon château. J'avertis Basile et sa fille des intentions de nos protecteurs, et nous attendîmes de leurs nouvelles le plus patiemment qu'il nous fut possible. Nous n'en reçûmes point pendant huit jours. En récompense, le neuvième nous vîmes arriver un carrosse à quatre mulets, dans lequel il y avait des couturiers qui apportaient de belles étoffes de soie pour

habiller la mariée, et qu'escortaient plusieurs gens de livrée, montés sur de très beaux chevaux. L'un d'entre eux me remit une lettre de la part de don Alphonse. Ce seigneur me mandait qu'il serait le lendemain à Lirias avec son père et son épouse, et que la cérémonie de mon mariage se ferait le jour suivant par le grand vicaire de Valence. Véritablement don César, son fils et Séraphine ne manquèrent pas de se rendre à mon château avec cet ecclésiastique, tous quatre dans un carrosse à six chevaux, précédé d'un autre à quatre où étaient les femmes de Séraphine, et suivi des gardes du gouverneur.

Madame la gouvernante fut à peine arrivée au château, qu'elle témoigna une extrême impatience de voir Antonia, qui de son côté ne sut pas plus tôt la venue de Séraphine, qu'elle accourut pour la saluer et lui baiser la main, ce qu'elle fit de si bonne grâce, que toute la compagnie l'admira. Eh bien! madame, dit don César à sa belle-fille, que pensez-vous d'Antonia? Santillane pouvait-il faire un meilleur choix? Non, répondit Séraphine; ils sont tous deux dignes l'un de l'autre; je ne doute pas que leur union ne soit très heureuse. Enfin chacun donna des louanges à ma future; et, si on la loua fort sous son habit de serge, on en fut encore plus charmé lorsqu'elle parut sous un plus riche habillement. Il semblait qu'elle n'en eût jamais porté d'autres, tant son air était noble et son action aisée.

Le moment où je devais par un doux hymen voir attacher mon sort au sien étant arrivé, don Alphonse me prit par la main pour me conduire à l'autel, et Séraphine fit le même honneur à la mariée. Nous nous rendîmes tous deux dans cet ordre à la chapelle du hameau, où le grand vicaire nous attendait pour nous marier; et cette cérémonie se fit aux acclamations des habitants de Lirias et de tous les riches laboureurs que Basile avait invités aux noces d'Antonia. Ils avaient avec eux leurs filles, qui s'étaient parées de rubans et de fleurs, et qui tenaient dans leurs mains des tambours de basque. Nous retournâmes ensuite au château, où, par les soins de Scipion, l'ordonnateur du festin, il se trouva trois tables dressées, l'une pour les seigneurs, l'autre pour les personnes de leur suite, et la troisième, qui était la plus grande, pour tous ceux qui avaient été conviés. Antonia fut de la première, madame la gouvernante l'ayant ainsi voulu; je fis les honneurs de la seconde, et Basile se mit à celle des villageois. Pour Scipion, il ne s'assit à aucune table : il ne faisait qu'aller et venir de l'une à l'autre, donnant son attention à faire bien servir et contenter tout le monde.

C'était par les cuisiniers du gouverneur que le repas avait été préparé; ce qui suppose qu'il n'y manquait rien. Les bons vins

dont maître Joachim avait fait provision pour moi y furent prodigués; les convives commençaient à s'échauffer, l'allégresse régnait partout quand elle fut tout à coup troublée par un incident qui m'alarma. Mon secrétaire, étant dans la salle où je mangeais, avec les principaux officiers de don Alphonse et les femmes de Séraphine, tomba subitement en faiblesse et perdit toute connaissance. Je me levai pour aller à son secours; et, tandis que je m'occupais à lui faire reprendre ses esprits, une de ces femmes s'évanouit aussi. Toute la compagnie jugea que ce double évanouissement renfermait quelque mystère, comme en effet il en cachait un qui ne tarda guère à s'éclaircir; car bientôt après Scipion, étant revenu à lui, me dit tout bas : Faut-il que le plus beau de vos jours soit le plus désagréable des miens? On ne peut éviter son malheur, ajouta-t-il; je viens de retrouver ma femme dans une suivante de Séraphine.

Qu'entends-je! m'écriai-je, cela n'est pas possible. Quoi! tu serais l'époux de cette dame qui vient de se trouver mal en même temps que toi? Oui, monsieur, me répondit-il, je suis son mari; et la fortune, je vous jure, ne pouvait me jouer un plus vilain tour que de la présenter à mes yeux. Je ne sais, repris-je, mon ami, quelles raisons tu as de te plaindre de ton épouse; mais, quelque sujet qu'elle t'en ait donné, de grâce, contrains-toi; si je te suis cher, ne trouble point cette fête en laissant éclater ton ressentiment. Vous serez content de moi, repartit Scipion; vous allez voir si je ne sais pas bien dissimuler.

En parlant de cette sorte il s'avança vers sa femme, à qui ses compagnes avaient aussi rendu l'usage des sens; et l'embrassant avec autant de vivacité que s'il eût été ravi de la revoir : Ah! ma chère Béatrix, lui dit-il, le ciel enfin nous rejoint après dix ans de séparation! O moment plein de douceur pour moi! J'ignore, lui répondit son épouse, si vous avez effectivement quelque joie de me rencontrer; mais du moins suis-je bien persuadée que je ne vous ai donné aucun juste sujet de m'abandonner. Quoi! vous me trouvez une nuit avec le seigneur don Fernand de Leyva, qui était amoureux de Julie ma maîtresse et dont je servais la passion; vous vous mettez dans l'esprit que je l'écoute aux dépens de votre honneur et du mien; là-dessus, la jalousie vous renverse la cervelle; vous quittez Tolède, et me fuyez comme un monstre, sans me demander un éclaircissement! Qui de nous deux, s'il vous plaît, est le plus en droit de se plaindre? C'est vous, sans contredit, lui répondit Scipion. Sans doute, reprit-elle, c'est moi. Don Fernand, peu de temps après votre départ de Tolède, épousa Julie, auprès de qui j'ai demeuré tant qu'elle a vécu et depuis qu'une mort prématurée nous l'a

ravie, je suis au service de madame sa sœur, qui peut vous répondre, aussi bien que toutes ses femmes, de la pureté de mes mœurs.

Mon secrétaire, à ce discours, dont il ne pouvait prouver la fausseté, prit son parti de bonne grâce. Encore une fois, dit-il à son épouse, je reconnais ma faute et je vous en demande pardon devant cette honorable assistance. Alors, intercédant pour lui, je priai Béatrix d'oublier le passé, l'assurant que son mari ne songerait désormais qu'à lui donner de la satisfaction. Elle se rendit à ma prière, et toute la compagnie applaudit à la réunion de ces deux époux. Pour mieux la célébrer, on les fit asseoir à table l'un auprès de l'autre; on leur porta des *brindes*; chacun leur fit fête; on eût dit que le festin se faisait plutôt à l'occasion de leur raccommodement que de mes noces.

La troisième table fut la première que l'on abandonna. Les jeunes villageois, préférant l'amour à la bonne chère, la quittèrent pour former des danses avec les jeunes paysannes, qui, par le bruit de leurs tambours de basque, attirèrent bientôt les personnes des autres tables, et leur inspirèrent l'envie de suivre leur exemple. Voilà tout le monde en mouvement : les officiers du gouverneur se mirent à danser avec les soubrettes de la gouvernante; les seigneurs mêmes se mêlèrent parmi les danseurs; don Alphonse dansa une sarabande avec Séraphine, et don César une autre avec Antonia, qui vint ensuite me prendre, et qui s'en acquitta pas mal pour une personne qui n'avait que quelques principes de danse qu'elle avait reçus, à Albarazin, chez une bourgeoise de ses parentes. Pour moi, qui, comme je l'ai déjà dit, avais appris à danser chez la marquise de Chaves, je parus à l'assemblée un grand danseur. A l'égard de Béatrix et de Scipion, ils commencèrent à s'entretenir en particulier, pour se rendre compte mutuellement de ce qui leur était arrivé pendant qu'ils avaient été séparés; mais leur conversation fut interrompue par Séraphine, qui, venant d'être informée de leur reconnaissance, les fit appeler pour leur en témoigner sa joie. Mes enfants, leur dit-elle, dans ce jour de réjouissance, c'est un surcroît de satisfaction pour moi de vous voir tous deux rendus l'un à l'autre. Ami Scipion, ajouta-t-elle, je vous remets votre épouse en vous protestant qu'elle a toujours tenu une conduite irréprochable; vivez ici avec elle en bonne intelligence. Et vous, Béatrix, attachez-vous à Antonia, et ne lui soyez pas moins dévouée que votre mari l'est au seigneur de Santillane. Scipion, ne pouvant plus après cela regarder sa femme que comme une autre Pénélope, promit d'avoir pour elle toutes les considérations imaginables.

Les villageois et les villageoises, après avoir dansé toute la journée, se retirèrent dans leurs maisons; mais on continua la fête dans le château. Il y eut un magnifique souper; et, lorsqu'il fut question de s'aller coucher le grand vicaire bénit le lit nuptial, Séraphine déshabilla la mariée, et les seigneurs de Leyva me firent le même honneur. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les officiers de don Alphonse et les femmes de la gouvernante s'avisèrent, pour se réjouir, de faire la même cérémonie; ils déshabillèrent Béatrix et Scipion, qui, pour rendre la scène plus comique, se laissèrent gravement dépouiller et mettre au lit.

X. — Suite du mariage de Gil Blas et de la belle Antonia. Commencement de l'histoire de Scipion.

Dès le lendemain de mes noces, les seigneurs de Leyva retournèrent à Valence, après m'avoir donné mille nouvelles marques d'amitié, si bien que mon secrétaire et moi nous demeurâmes seuls au château avec nos femmes et nos valets.

Le soin que nous prîmes l'un et l'autre de plaire à ces dames ne fut pas inutile; j'inspirai en peu de temps à mon épouse autant d'amour que j'en avais pour elle, et Scipion fit oublier à la sienne les chagrins qu'il lui avait causés. Béatrix, qui avait l'esprit souple et liant, s'insinua sans peine dans les bonnes grâces de sa nouvelle maîtresse, et gagna sa confiance. Enfin nous nous accordâmes tous quatre à merveille, et nous commençâmes à jouir d'un sort fort digne d'envie. Tous nos jours coulaient dans les plus doux amusements. Antonia était fort sérieuse, mais nous étions très gais, Béatrix et moi; et quand nous ne l'aurions pas été, il suffisait que Scipion fût avec nous pour ne point engendrer de mélancolie. C'était un homme incomparable pour la société, un de ces personnages comiques qui n'ont qu'à se montrer pour égayer une compagnie.

Un jour qu'il nous prit fantaisie, après le dîner, d'aller faire la sieste dans l'endroit le plus agréable du bois, mon secrétaire se trouva de si belle humeur, qu'il nous ôta l'envie de dormir par ses discours réjouissants. Tais-toi, lui dis-je, mon ami; il n'y a pas moyen de s'assoupir en t'écoutant, ou bien, puisque tu nous empêches de nous livrer au sommeil, fais-nous donc quelque récit digne de notre attention. Très volontiers, monsieur, me répondit-il. Voulez-vous que je vous raconte l'histoire du roi Pélage? J'aimerais mieux entendre la tienne, lui répliquai-je? mais c'est un plaisir que tu n'as pas jugé à propos de me donner

depuis que nous vivons ensemble, et que je n'aurai jamais apparemment. D'où vient? me dit-il. Si je ne vous ai pas conté mon histoire, c'est que vous ne m'avez pas témoigné le moindre désir de la savoir; ce n'est donc pas ma faute si vous ignorez mes aventures; et pour peu que vous soyez curieux de les apprendre, je suis prêt à contenter votre curiosité. Antonia, Béatrix et moi nous le prîmes au mot, et nous nous disposâmes à prêter une oreille attentive à son récit, qui ne pouvait faire sur nous qu'un bon effet, soit en nous divertissant, soit en nous excitant au sommeil.

Je serais, dit Scipion, fils d'un grand de la première classe, ou tout au moins de quelque chevalier de Saint-Jacques ou d'Alcantara, si cela eût dépendu de moi; mais comme on ne se choisit point un père, vous saurez que le mien, nommé Torribio Scipion, était un honnête archer de la sainte Hermandad. En allant et venant sur les grands chemins où sa profession l'obligeait d'être presque toujours, il rencontra par hasard un jour, entre Cuença et Tolède, une jeune Bohémienne qui lui parut fort jolie. Elle était seule, à pied, et portait avec elle toute sa fortune dans une espèce de havre-sac qu'elle avait sur le dos. Où allez-vous ainsi, ma mignonne? lui dit-il en adoucissant sa voix, qu'il avait naturellement très rude. Seigneur cavalier, lui répondit-elle, je vais à Tolède, où j'espère gagner ma vie de façon ou d'autre en vivant honnêtement. Vos intentions sont louables, reprit-il, et je ne doute pas que vous n'ayez plus d'une corde à votre arc. Oui, Dieu merci, repartit-elle; j'ai plusieurs talents; entre autres, je sais composer des pommades et des essences fort utiles aux dames; je dis la bonne aventure; je fais tourner le sas pour retrouver les choses perdues, et montre tout ce qu'on veut dans le miroir ou dans le verre.

Torribio, jugeant qu'une pareille fille était un parti très avantageux pour un homme tel que lui, qui avait de la peine à vivre de son emploi, quoi qu'il sût fort bien le remplir, lui proposa de l'épouser; la Bohémienne n'eut garde de mépriser les vœux d'un officier de la sainte confrérie; elle accepta la proposition avec plaisir. Cela étant arrêté entre eux, il se rendirent tous deux en diligence à Tolède, où ils se marièrent, et vous voyez en moi le digne fruit de ce noble hyménée. Ils s'établirent dans un faubourg où ma mère commença par débiter des pommades et des essences; mais, ne trouvant pas ce commerce assez lucratif, elle fit la devineresse. C'est alors qu'on vit pleuvoir chez elle les écus et les pistoles; mille dupes de l'un et de l'autre sexe mirent bientôt en réputation la Coscolina; c'est ainsi que se nommait la Bohémienne. Il venait tous les jours quelqu'un la prier d'employer

pour lui son ministère : tantôt c'était un neveu indigent qui voulait savoir quand son oncle, dont il était l'unique héritier, partirait pour l'autre monde ; et tantôt c'était une fille qui souhaitait d'apprendre si un cavalier dont elle reconnaissait les soins, et qui lui promettait de l'épouser, lui tiendrait parole.

Vous observerez, s'il vous plaît, que les prédictions de ma mère étaient favorables aux personnes à qui elle les faisait; si par hasard elles s'accomplissaient, à la bonne heure; et si l'on venait lui reprocher que le contraire de ce qu'elle avait prédit était arrivé, elle répondait froidement qu'il fallait s'en prendre au démon, qui, malgré la force des conjurations qu'elle employait pour l'obliger à révéler l'avenir, avait quelquefois la malice de la tromper. Lorsque, pour l'honneur du métier, ma mère croyait devoir faire paraître le diable dans ses opérations, c'était Torribio Scipion qui faisait ce personnage, et qui s'en acquittait parfaitement bien, la rudesse de sa voix et la laideur de son visage lui donnant un air convenable à ce qu'il représentait. Pour peu qu'on fût crédule, on était épouvanté de la figure de mon père. Mais un jour, par malheur, il vint un brutal de capitaine qui voulut voir le diable, et qui lui passa son épée au travers du corps. Le Saint-Office, informé de la mort du diable, envoya ses officiers chez la Coscolina, dont ils se saisirent aussi bien que de tous ses effets; et moi, qui n'avais alors que sept ans, je fus mis à l'hôpital de *los Ninos* [1]. Il y avait dans cette maison de charitables ecclésiastiques, qui, bien payés pour avoir soin de l'éducation des pauvres orphelins, prenaient la peine de leur montrer à lire et à écrire. Ils crurent remarquer que je promettais beaucoup; ce qui fut cause qu'ils me distinguèrent des autres, et me choisirent pour faire leurs commissions. Ils m'envoyaient en ville porter leurs lettres; j'allais et venais pour eux, et c'était moi qui répondais leurs messes. Par reconnaissance, ils entreprirent de m'enseigner la langue latine; mais ils s'y prirent trop rudement, et me traitèrent avec tant de rigueur, malgré les petits services que je leur rendais, que, ne pouvant y résister, je m'échappai un beau jour en faisant une commission; et, bien loin de retourner à l'hôpital, je sortis même de Tolède par le faubourg du côté de Séville.

Quoique j'eusse à peine alors neuf ans accomplis, je sentais déjà le plaisir d'être libre et maître de mes actions. J'étais sans argent et sans pain, n'importe; je n'avais point de leçons à étudier ni de thèmes à composer. Après avoir marché pendant deux heures, mes petites jambes commencèrent à refuser le

1. Des orphelins. (Note de Lesage.)

service. Je n'avais point encore fait de si longs voyages. Il fallut m'arrêter pour me reposer. Je m'assis au pied d'un arbre qui bordait le grand chemin; là, pour m'amuser, je tirai mon rudiment, que j'avais dans ma poche, et le parcourus en badinant; puis, venant à me souvenir des férules et des coups de fouet qu'il m'avait fait recevoir, j'en déchirai les feuillets en disant avec colère : Ah! chien de livre, tu ne me feras plus répandre de pleurs! Tandis que j'assouvissais ma vengeance, en jonchant autour de moi la terre de déclinaisons et de conjugaisons, il passa par là un ermite à barbe blanche, qui portait de larges lunettes, et qui avait un air vénérable. Il s'approcha de moi; et, s'il me considéra fort attentivement, je l'examinai bien aussi. Mon petit homme, me dit-il avec un souris, il me semble que nous venons tous deux de nous regarder bien tendrement, et que nous ne ferions point mal de demeurer ensemble dans mon ermitage, qui n'est qu'à deux cents pas d'ici. Je suis votre serviteur, lui répondis-je assez brusquement, je n'ai aucune envie d'être ermite. A cette réponse, le bon vieillard fit un éclat de rire, et me dit en m'embrassant : Il ne faut pas, mon fils, que que mon habit vous fasse peur; s'il n'est pas beau, il est utile; il me rend seigneur d'une retraite charmante et des villages voisins, dont les habitants m'aiment ou plutôt m'idolâtrent. Venez avec moi, ajouta-t-il, et ne craignez rien; je vous revêtirai d'une jaquette semblable à la mienne. Si vous vous en trouvez bien, vous partagerez avec moi les douceurs de la vie que je mène, et si vous ne vous en accommodez point, non seulement il vous sera permis de me quitter, mais vous pouvez même compter qu'en nous séparant je ne manquerai pas de vous faire du bien.

Je me laissai persuader, et je suivis le vieil ermite qui, chemin faisant, me fit plusieurs questions, auxquelles je répondis avec une ingénuité que je n'ai pas toujours eue dans la suite. En arrivant à l'ermitage, il me présenta quelques fruits que je dévorai, n'ayant rien mangé de toute la journée qu'un morceau de pain sec, dont j'avais déjeûné le matin à l'hôpital. Le solitaire, me voyant si bien jouer des mâchoires, me dit : Courage, mon enfant, ne ménage point mes fruits; j'en ai, grâce au ciel, une ample provision. Je ne t'ai pas amené ici pour te faire mourir de faim. Ce qui était très véritable, car une heure après notre arrivée il alluma du feu, embrocha un gigot de mouton; et, tandis que je tournais la broche, il dressa une petite table qu'il couvrit d'une serviette assez malpropre, et sur laquelle il mit deux couverts, l'un pour lui et l'autre pour moi. Quand la viande fut cuite, il la tira de la broche, et en coupa quelques pièces

pour notre souper, qui ne fut pas un repas de brebis, puisque nous bûmes d'un excellent vin dont il avait aussi bonne provision. Eh bien, mon poulet, me dit-il lorsque nous fûmes hors de table, est-tu content de mon ordinaire? Ne vaut-il pas bien celui de ton hôpital? Voilà de quelle façon tu seras traité tous les jours, si tu demeures avec moi. Au reste, poursuivit-il, tu ne feras dans cet ermitage que ce qu'il te plaira. J'exige de toi seulement que tu m'accompagnes toutes les fois que j'irai quêter dans les villages voisins; tu me serviras à conduire un bourriquet chargé de deux paniers que les paysans charitables remplissent ordinairement d'œufs, de pain, de viande et de poisson. Je ne te demande que cela. Il me semble que ce n'est pas trop exiger de toi. Oh! je ferai, lui dis-je, tout ce que vous voudrez, pourvu que vous ne m'obligiez point à apprendre le latin. Le frère Chrysostôme, c'était le nom du vieil ermite, ne put s'empêcher de rire de ma naïveté, et m'assura de nouveau qu'il ne prétendait pas gêner mes inclinations.

Nous allâmes dès le lendemain à la quête avec l'ânon. que je menais par le licou. Nous fîmes une copieuse récolte, chaque paysan se faisant un plaisir de mettre quelque chose dans nos paniers. L'un y jetait un pain entier, l'autre une grosse pièce de lard; celui-ci une oie farcie, celui-là une perdrix. Que vous dirai-je? Nous apportâmes au logis des vivres pour plus de huit jours; ce qui marquait bien l'estime et l'amitié que les villageois avaient pour le frère. Il est vrai qu'il leur était d'une grande utilité : il leur donnait des conseils quand ils venaient le consulter; il remettait la paix dans les ménages où régnait la discorde, et mariait les filles qui lui paraissaient fatiguées du célibat; savait-il que deux riches laboureurs étaient mal ensemble? il les allait voir, et il faisait si bien qu'il les réconciliait; enfin il avait des remèdes pour mille sortes de maladies, et apprenait des oraisons aux femmes qui souhaitaient d'avoir des enfants.

Vous voyez, par ce que je viens de dire, que j'étais bien nourri dans mon ermitage. Je n'y étais pas plus mal couché : étendu sur de bonne paille fraîche, ayant sous ma tête un coussin de bure, et sur le corps une couverture de la même étoffe, je ne faisais qu'un somme qui durait toute la nuit. Le frère Chrysostôme, qui m'avait fait fête d'un habillement d'ermite, m'en fit un lui-même d'une de ses vieilles robes, et me nomma le petit frère Scipion. Sitôt que je parus dans les villages sous cet habit d'ordonnance, on me trouva si gentil, que le bourriquet en fut plus chargé. C'était à qui en donnerait davantage au petit frère, tant on prenait plaisir à voir sa figure!

La vie molle et fainéante que je menais avec le vieil ermite ne pouvait déplaire à un garçon de mon âge. Aussi j'y pris tant de goût que je l'aurais toujours continuée, si les Parques ne m'eussent pas filé d'autres jours fort différents; mais la destinée que j'avais à remplir m'arracha bientôt à la mollesse, et me fit quitter le frère Chrysostôme de la manière que je vais vous raconter.

Je voyais souvent ce vieillard travailler au coussin qui lui servait d'oreiller; il ne faisait que le découdre et le recoudre, et je remarquai un jour qu'il mit de l'argent dedans. Cette observation fut suivie d'un mouvement curieux, que je me promis de satisfaire dès le premier voyage qu'il ferait à Tolède, où il avait coutume d'aller tout seul une fois la semaine. J'en attendis le jour impatiemment, sans avoir encore toutefois d'autre dessein que de contenter ma curiosité. Enfin le bonhomme partit, et je défis son oreiller, où je trouvai, parmi la laine qui le remplissait, la valeur peut-être de cinquante écus en toutes sortes d'espèces.

Ce trésor apparemment était la reconnaissance des paysans que l'ermite avait guéris par ses remèdes, et des paysannes qui avaient eu des enfants par la vertu de ses oraisons. Quoi qu'il en soit, je ne vis pas plus tôt que c'était de l'argent que je pouvais impunément m'approprier que mon naturel bohémien se déclara. Il me prit une envie de le voler qu'on ne pouvait attribuer qu'à la force du sang qui coulait dans mes veines. Je cédai sans résistance à la tentation; je serrai l'argent dans un sac de bure où nous mettions nos peignes et nos bonnets de nuit; ensuite, après avoir quitté mon habit d'ermite et repris celui d'orphelin, je m'éloignai de l'ermitage, croyant emporter dans mon sac toutes les richesses des Indes.

Vous venez d'entendre mon coup d'essai, continua Scipion, et je ne doute pas que vous ne vous attendiez à une suite de faits de la même nature. Je ne tromperai pas votre attente, j'ai encore d'autres pareils exploits à vous conter avant que j'en vienne à mes actions louables; mais j'y viendrai, et vous verrez par mon récit qu'un fripon peut fort bien devenir un honnête homme.

Tout enfant que j'étais, je ne fus point assez sot pour reprendre le chemin de Tolède; c'eût été m'exposer au hasard de rencontrer le frère Chrysostôme, qui m'aurait fait rendre désagréablement son magot. Je suivis une autre route qui me conduisit au village de Galves, où je m'arrêtai dans une hôtellerie dont l'hôtesse était une veuve de quarante ans qui avait toutes les qualités requises pour bien faire ses petites affaires.

Cette femme n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur moi, que, jugeant à mon habillement que je devais être un échappé de l'hôpital des orphelins, elle me demanda qui j'étais et où j'allais. Je lui répondis qu'ayant perdu mon père et ma mère, je cherchais une condition. Mon enfant, me dit-elle, sais-tu lire? Je l'assurai que je lisais, et même que j'écrivais à merveille. Véritablement je formais mes lettres, et je les liais de façon que cela ressemblait un peu à de l'écriture; et c'en était assez pour les expéditions d'une taverne de village. Je te retiens donc à mon service, me répliqua l'hôtesse. Tu ne me seras pas inutile, tu tiendras ici le registre de mes dettes actives et passives. Je ne te donnerai point de gages, ajouta-t-elle, attendu qu'il vient dans cette hôtellerie d'honnêtes gens qui n'oublient pas les valets. Tu peux compter sur de bons petits profits.

J'acceptai le parti, me réservant, comme vous pouvez croire, le droit de changer d'air sitôt que le séjour de Galves cesserait de m'être agréable. Dès que je me vis arrêté pour servir dans cette hôtellerie, je me sentis l'esprit travaillé d'une grande inquiétude, et plus j'y pensais, plus ma crainte me semblait bien fondée. Je ne voulais pas qu'on sût que j'avais de l'argent, et j'étais bien en peine de savoir où je le cacherais pour qu'il fût à couvert de toute main étrangère. Je ne connaissais pas encore assez la maison pour me fier aux endroits les plus propres à le recéler. Que les richesses causent d'embarras! J'étais dans de continuelles alarmes. Je me déterminai pourtant à mettre mon sac dans un coin de notre grenier où il y avait de la paille; et le croyant là plus en sûreté qu'ailleurs, je me tranquillisai autant qu'il me fut possible.

Nous étions trois domestiques dans cette maison, un gros garçon d'écurie, une jeune servante de Galice et moi. Chacun de nous tirait tout ce qu'il pouvait des voyageurs qui s'y arrêtaient. J'attrapais toujours de ces messieurs quelques pièces de menue monnaie quand j'allais leur porter le mémoire de leur dépense. Ils donnaient aussi quelque chose au valet d'écurie pour avoir eu soin de leurs montures; mais pour la Galicienne, qui était l'idole des muletiers qui passaient par là, elle gagnait plus d'écus que nous de maravédis. Je n'avais pas sitôt reçu un sou que je le portais au grenier pour en grossir mon trésor; et plus je voyais augmenter mon bien, plus je sentais que mon petit cœur s'y attachait. Je baisais quelquefois mes espèces; je les contemplais avec un ravissement qui ne peut être compris que par les avares.

L'amour que j'avais pour mon trésor m'obligeait à l'aller visiter trente fois par jour. Je rencontrais souvent sur l'escalier

l'hôtesse, laquelle étant très défiante de son naturel, fut curieuse un jour de savoir ce qui pouvait à tout moment m'attirer au grenier. Elle y monta et se mit à fureter partout, s'imaginant que je cachais peut-être dans ce galetas des choses que je dérobais dans sa maison. Elle n'oublia pas de remuer la paille qui couvrait mon sac, et elle le trouva. Elle l'ouvrit; et voyant qu'il y avait dedans des écus et des pistoles, elle crut, ou fit semblant de croire que je lui avais volé cet argent. Elle s'en saisit à bon compte. Puis, m'appelant petit misérable, petit coquin, elle ordonna au garçon d'écurie, tout dévoué à ses volontés, de m'appliquer une cinquantaine de bons coups de fouet; et, après m'avoir si bien fait étriller, elle me mit à la porte, en disant qu'elle ne voulait point souffrir chez elle de fripon. J'eus beau protester que je n'avais pas volé l'hôtesse, elle soutint le contraire, et on la crut plutôt que moi. C'est ainsi que les espèces du frère Chrysostôme passèrent des mains d'un voleur dans celles d'une voleuse.

Je pleurai la perte de mon argent comme on pleure la mort d'un fils unique; et si mes larmes ne me firent pas rendre ce que j'avais perdu, elles furent cause du moins que j'excitai la compassion de quelques personnes qui les virent couler, et entre autres du curé de Galves, qui passa près de moi par hasard. Il parut touché du triste état où j'étais, et m'emmena au presbytère avec lui. Là, pour gagner ma confiance, ou plutôt pour me tirer les vers du nez, il commença par me plaindre. Que ce pauvre enfant, s'écria-t-il d'un air plein de compassion, est digne de pitié de n'avoir personne qui prenne soin de lui! Faut-il s'étonner si, livré à lui-même dans un âge si tendre, il a commis une mauvaise action? Les hommes, pendant le cours de leur vie, ont bien de la peine à s'en défendre. Ensuite, m'adressant la parole : Mon fils, ajouta-t-il, de quel endroit d'Espagne êtes-vous, et qui sont vos parents? Vous avez l'air d'un garçon de famille. Parlez-moi confidemment, et comptez que je ne vous abandonnerai point.

Le curé, par ce discours politique et charitable, m'engagea insensiblement à lui découvrir toutes mes affaires, ce que je fis avec beaucoup d'ingénuité. Je lui avouai tout, après quoi il me dit : Mon ami, quoiqu'il ne convienne guère aux ermites de thésauriser, cela ne diminue pas votre faute : en volant le frère Chrysostôme vous avez toujours péché contre l'article du décalogue qui défend de dérober; mais ce qui doit vous consoler, c'est que je me charge d'obliger l'hôtesse à rendre l'argent et de le faire tenir au frère dans son ermitage : vous pouvez dès à présent avoir la conscience en repos là-dessus. C'était, je vous

l'avoue, de quoi je ne m'inquiétais guère. Le curé qui avait son dessein, n'en demeura pas là. Mon enfant, poursuivit-il, je veux m'intéresser pour vous, et vous procurer une bonne condition. Je vous enverrai dès demain, par un muletier, à mon neveu le chanoine de la cathédrale de Tolède. Il ne refusera pas, à ma prière, de vous recevoir au nombre de ses laquais, qui sont chez lui comme autant de bénéficiers qui vivent grassement du revenu de sa prébende : vous serez là parfaitement bien ; c'est une chose dont je puis vous assurer.

Cette assurance fut si consolante pour moi, que je ne songeai plus ni à mon sac ni aux coups de fouet que j'avais reçus. Je ne m'occupai l'esprit que du plaisir de vivre en bénéficier. Le jour suivant, tandis qu'on me faisait déjeûner, il arriva, selon les ordres du curé, un muletier au presbytère avec deux mules bâtées et bridées. On m'aida à monter sur l'une, le muletier s'élança sur l'autre, et nous prîmes la route de Tolède. Mon compagnon de voyage était un homme de belle humeur, et qui ne demandait qu'à se réjouir aux dépens du prochain. Mon petit cadet, me dit-il, vous avez un bon ami dans M. le curé de Galves. Il vous le fait bien voir. Il ne pouvait vous donner une meilleure preuve de son affection que de vous placer auprès de son neveu le chanoine, que j'ai l'honneur de connaître, et qui, sans contredit, est la perle de son chapitre. Ce n'est point un de ces dévots dont le visage pâle et maigre prêche la mortification : c'est une grosse face, un teint fleuri, une mine réjouie, un vivant qui ne se refuse point au plaisir qui se présente, et qui surtout aime la bonne chère. Vous serez dans sa maison comme un petit coq en pâte.

Le bourreau de muletier, s'apercevant que je l'écoutais avec une grande satisfaction, continua de me vanter le bonheur dont je jouirais quand je serais valet du chanoine. Il ne cessa de m'en parler jusqu'à ce que, étant arrivés au village d'Obisa, nous nous y arrêtames pour faire un peu reposer nos mules. Là, par le plus grand bonheur du monde pour moi, j'appris qu'on me trompait. Voici de quelle façon je fis cette découverte. Le muletier, allant et venant dans l'hôtellerie, laissa tomber par hasard de sa poche un papier que j'eus l'adresse de ramasser sans qu'il y prît garde, et que je trouvai moyen de lire pendant qu'il était à l'écurie. C'était une lettre adressée aux prêtres de l'hôpital des orphelins, et conçue dans ces termes :

« Messieurs, j'ai cru que la charité m'obligeait à remettre entre vos mains un petit fripon qui s'est échappé de votre hôpital ; il me paraît avoir de l'esprit, et mériter que vous ayez la bonté de le tenir enfermé chez vous. Je ne doute point que, à force de

corrections, vous n'en fassiez un garçon raisonnable. Que Dieu conserve Vos pieuses et charitables Seigneuries! »

« LE CURÉ DE GALVES ».

Lorsque j'eus achevé de lire cette lettre, qui m'apprenait les bonnes intentions de M. le curé, je ne demeurai pas incertain du parti que j'avais à prendre : sortir de l'hôtellerie et gagner les bords du Tage à plus d'une lieue de là, fut l'ouvrage d'un moment. La crainte me prêta des ailes pour fuir les prêtres de l'hôpital des orphelins, où je ne voulais point absolument retourner, tant j'étais dégoûté de la manière dont on y enseignait le latin. J'entrai dans Tolède aussi gaiement que si j'eusse su où aller boire et manger. Il est vrai que c'est une ville de bénédiction, et dans laquelle un homme d'esprit, réduit à vivre aux dépens d'autrui, ne saurait mourir de faim. Mais j'étais encore bien jeune pour pouvoir me promettre de trouver moyen d'y subsister; néanmoins, la fortune me favorisa. Je fus à peine dans la grande place, qu'un cavalier bien vêtu, auprès de qui je passai, me retint par le bras et me dit : Petit garçon, veux-tu me servir? Je serais bien aise d'avoir un laquais tel que toi. Et moi, lui répondis-je, un maître comme vous. Cela étant, reprit-il, tu es à moi dès ce moment, et tu n'as qu'à me suivre ; ce que je fis sans répliquer.

Ce cavalier, qui pouvait avoir trente ans, se nommait don Abel; il logeait dans un hôtel garni, où il occupait un assez bel appartement. C'était un joueur de profession ; et voici de quelle sorte nous vivions ensemble : le matin, je lui hachais du tabac pour fumer cinq ou six pipes; je lui nettoyais ses habits, et j'allais lui chercher un barbier pour le raser et redresser sa moustache; après quoi il sortait pour courir les tripots, d'où il ne revenait au logis qu'entre onze heures et minuit. Mais tous les matins, avant que de sortir, il avait soin de tirer de sa poche trois réaux qu'il me donnait à dépenser par jour, me laissant la liberté de faire ce qu'il me plairait jusqu'à dix heures du soir, pourvu que je fusse à l'hôtel quand il y rentrait, il était fort content de moi. Il me fit faire un pourpoint et un haut-de-chausses de livrée, avec quoi j'avais tout l'air d'un petit commissionnaire de coquettes. Je m'accommodais bien de ma condition, et certainement je n'en pouvais trouver une plus convenable à mon humeur.

Il y avait déjà près d'un mois que je menais une vie si heureuse, lorsque mon patron me demanda si j'étais satisfait de lui ; et, sur la réponse que je fis qu'on ne pouvait l'être davantage : Eh bien, reprit-il, nous partirons donc demain pour Séville, où mes affaires m'appellent. Tu ne seras pas fâché de

voir cette capitale de l'Andalousie. *Qui n'a pas vu Séville*, dit le proverbe, *n'a rien vu*. Je lui témoignai que j'étais prêt à le suivre partout. Dès le même jour, le messager de Séville vint prendre, à l'hôtel garni, un grand coffre où étaient toutes les nippes de mon maître, et le lendemain nous partîmes pour l'Andalousie.

Le seigneur don Abel était si heureux au jeu, qu'il ne perdait que quand il voulait; ce qui l'obligeait à changer souvent de lieu pour se dérober au ressentiment des dupes, et ce qui était la cause de notre voyage. Étant arrivés à Séville, nous prîmes un logement dans un hôtel garni auprès de la porte de Cordoue, et nous recommençâmes à vivre comme à Tolède. Mais mon patron trouva de la différence entre ces deux villes. Il rencontra des joueurs qui jouaient aussi heureusement que lui dans les tripots de Séville; de sorte qu'il en revenait quelquefois chagrin. Un matin, qu'il était encore de mauvaise humeur d'avoir perdu cent pistoles le jour précédent, il me demanda pourquoi je n'avais pas porté son linge sale chez une dame qui avait soin de le blanchir et de le parfumer. Je répondis que je ne m'en étais pas souvenu. Là-dessus, se mettant en colère, il m'appliqua sur le visage une demi-douzaine de soufflets si rudement, qu'il me fit voir plus de lumières qu'il n'y en avait dans le temple de Salomon. Tenez, petit malheureux, me dit-il, voilà pour vous apprendre à devenir attentif à vos devoirs. Faudra-t-il donc que je sois après vous sans cesse pour vous avertir de ce que vous avez à faire? Pourquoi n'êtes-vous pas aussi habile à servir qu'à manger ? Ne sauriez-vous, puisque vous n'êtes pas une bête, prévenir mes ordres et mes besoins? A ces mots, il sortit de son appartement, où il me laissa très mortifié d'avoir reçu des soufflets pour une faute si légère, et bien résolu d'en tirer vengeance si l'occasion s'en présentait.

Je ne sais quelle aventure lui arriva peu de temps après dans un tripot; mais un soir il revint fort échauffé. Scipion, me dit-il, j'ai résolu d'aller en Italie, et je dois m'embarquer après-demain sur un vaisseau qui s'en retourne à Gênes. J'ai mes raisons pour faire ce voyage; je crois que tu voudras bien m'accompagner, et profiter d'une si belle occasion de voir le plus charmant pays qu'il y ait au monde. Je fis réponse que je ne demandais pas mieux; je témoignai même de l'impatience de voir l'Italie; mais, en même temps, je me promis bien de disparaître au moment qu'il faudrait partir. Je m'imaginais par là me venger de mon maître, et je trouvais ce projet très ingénieux. J'en étais si content, que je ne pus m'empêcher de le communiquer à un vaillant de profession que je rencontrai dans la rue. Depuis que j'étais à Séville, j'avais fait quelques mauvaises

connaissances, et principalement celle-là. Je lui contai de quelle manière et pourquoi j'avais été souffleté, ensuite je lui dis le dessein que j'avais de quitter don Abel lorsqu'il serait prêt à s'embarquer, et je lui demandai ce qu'il pensait de ma résolution.

Le brave fronça les sourcils en m'écoutant, et releva les crocs de sa moustache; puis, blâmant gravement mon maître : Petit bonhomme, me dit-il, vous êtes un garçon déshonoré pour jamais si vous vous en tenez à la frivole vengeance que vous méditez. Il ne suffit pas de laisser don Abel partir tout seul, ce ne serait point assez le punir; il faut proportionner le châtiment à l'outrage. Il n'y a point à balancer, enlevons-lui ses hardes et son argent, que nous partagerons en frères après son départ. Quoique j'eusse un penchant naturel à dérober, je fus effrayé de la proposition d'un vol de cette importance.

Cependant l'archifripon qui me la faisait ne laissa pas de me persuader; et voici quel fut le succès de notre entreprise. Le brave, qui était un homme grand et robuste, vint le lendemain, sur la fin du jour, me trouver à l'hôtel garni. Je lui montrai le coffre où mon maître avait déjà serré ses nippes, et je lui demandai s'il pourrait lui seul porter un coffre si pesant. Si pesant! me dit-il; apprenez que, lorsqu'il s'agit d'enlever le bien d'autrui, j'emporterais l'arche de Noé. En achevant ces paroles, il s'approcha du coffre, le mit sans peine sur ses épaules, et descendit l'escalier d'un pas léger. Je le suivis du même pas; et nous étions près d'enfiler la porte de la rue, quand don Abel, que son heureuse étoile amena là si à propos pour lui, se présenta tout à coup devant nous. Où vas-tu avec ce coffre? me dit-il. Je fus si troublé que je demeurai muet; et le brave, voyant le coup manqué, jeta le coffre à terre et prit la fuite pour éviter les éclaircissements. Où vas-tu donc avec ce coffre? me dit mon maître pour la seconde fois. Monsieur, lui répondis-je plus mort que vif, je vais le faire porter au vaisseau sur lequel vous devez demain vous embarquer pour l'Italie. Eh! sais-tu, me répliqua-t-il, sur quel vaisseau je dois faire ce voyage? Non, monsieur, lui repartis-je; mais qui a langue va à Rome ; je m'en serais informé sur le port, et quelqu'un me l'aurait appris. A cette réponse, qui lui fut suspecte, il me lança un regard furieux. Je crus qu'il m'allait encore souffleter. Qui vous a commandé, s'écria-t-il, de faire emporter mon coffre hors de cet hôtel? C'est vous-même, lui dis-je. Qui, moi? répondit-il avec surprise, je t'ai donné cet ordre? Assurément, repris-je; souvenez-vous du reproche que vous me fîtes il y a quelques jours. Ne me dîtes-vous pas, en me maltraitant, que vous vouliez que je prévinsse vos ordres et fisse de mon

chef ce qu'il y aurait à faire pour votre service? Or, pour me régler là-dessus, je faisais porter votre coffre au vaisseau. Alors le joueur, remarquant que j'avais plus de malice qu'il n'avait cru, me dit, en me donnant mon congé d'un air froid : Allez, monsieur Scipion, que le ciel vous conduise! vous avez trop d'esprit pour votre âge. Je n'aime point à jouer avec des gens qui ont tantôt une carte de plus et tantôt une carte de moins. Otez-vous de devant mes yeux, ajouta-t-il en changeant de ton, de peur que je vous fasse chanter sans solfier.

Je lui épargnai la peine de me dire deux fois de me retirer. Je m'éloignai de lui dans le moment, mourant de peur qu'il ne me fît quitter mon habit, qu'heureusement il me laissa. Je marchais le long des rues en rêvant où je pourrais, avec deux réaux que j'avais pour tout bien, aller gîter. J'arrivai à la porte de l'archevêché; et, comme on travaillait alors au souper de monseigneur, il sortait des cuisines une agréable odeur qui se faisait sentir d'une lieue à la ronde. Peste! dis-je en moi-même, je m'accommoderais volontiers de quelqu'un de ces ragoûts qui prennent au nez; je me contenterais même d'y tremper les quatre doigts et le pouce. Mais quoi! ne puis-je imaginer un moyen de goûter de ces bonnes viandes dont je ne fais que humer la fumée? Pourquoi non? cela ne paraît pas impossible. Je m'échauffai l'imagination là-dessus; et, à force de rêver, il me vint dans l'esprit une ruse que j'employai sur-le-champ et qui réussit. J'entrai dans la cour du palais archiépiscopal en courant vers les cuisines et en criant de toute ma force : *Au secours! au secours!* comme si quelqu'un m'eût poursuivi pour m'assassiner.

A mes cris redoublés, maître Diego, le cuisinier de l'archevêque, accourut avec trois ou quatre marmitons pour en savoir la cause; et, ne voyant personne que moi, il me demanda pour quel sujet je criais si fort. Ah! seigneur, lui répondis-je en faisant toutes les démonstrations d'un homme épouvanté, par saint Polycarpe! sauvez-moi, je vous prie, de la fureur d'un spadassin qui veut me tuer. Où est-il donc, ce spadassin ? s'écria Diego. Vous êtes tout seul de votre compagnie, et je ne vois pas un chat à vos trousses. Allez, mon enfant, rassurez-vous; c'est apparemment quelqu'un qui a voulu vous faire peur pour se divertir, et qui a bien fait de ne pas vous suivre dans ce palais, car nous lui aurions pour le moins coupé les oreilles. Non, non, dis-je au cuisinier, ce n'est pas pour rire qu'il m'a poursuivi. C'est un grand pendard qui voulait me dépouiller, et je suis sûr qu'il m'attend dans la rue. Il vous y attendra donc longtemps, reprit-il, puisque vous demeurerez ici jusqu'à demain. Vous y sou

perez et coucherez avec nos marmitons, qui vous feront faire bonne chère.

Je fus transporté de joie quand j'entendis ces dernières paroles; et ce fut pour moi un spectacle ravissant, lorsque, ayant été conduit par maître Diego dans les cuisines, j'y vis les préparatifs pour le souper de monseigneur. Je comptai jusqu'à quinze personnes qui en étaient occupées; mais je ne pus nombrer les mets qui s'offrirent à ma vue, tant la Providence avait soin d'en pourvoir l'archevêché! Ce fut alors que, respirant à plein nez la fumée des ragoûts que je n'avais sentie que de loin, j'appris à connaître la sensualité. J'eus l'honneur de souper et de coucher avec les marmitons, qui véritablement me régalèrent, et dont je gagnai si bien l'amitié, que le jour suivant, lorsque j'allai remercier maître Diego de m'avoir donné si généreusement un asile, il me dit : Nos garçons de cuisine m'ont témoigné tous qu'ils seraient ravis de vous avoir pour camarade, tant ils trouvent à leur gré votre humeur. De votre côté, seriez-vous bien aise d'être leur compagnon? Je répondis que si j'avais ce bonheur-là, je me croirais au comble de mes vœux. Si cela est, reprit-il, mon ami, regardez-vous dès à présent comme un officier de l'archevêché. A ces mots, il me conduisit et me présenta au majordome, qui, sur mon air éveillé, me jugea digne d'être réçu parmi les fouille-au-pot.

Je ne fus pas plus tôt en possession d'un emploi si honorable, que maître Diego, suivant l'usage des cuisiniers des grandes maisons qui envoient secrètement des viandes à leurs mignonnes, me choisit pour porter chez une dame du voisinage tantôt des longes de veau, et tantôt de la volaille ou du gibier. Cette bonne dame était une veuve de trente ans tout au plus, très jolie, très vive, qui avait tout l'air de n'être pas exactement fidèle à son cuisinier. Cependant il ne se contentait pas de lui fournir de la viande, du pain, du sucre et de l'huile; il faisait aussi sa provision de vin, et tout cela aux dépens de Mgr l'archevêque.

J'achevai de me dégourdir dans le palais de Sa Grandeur, où je fis un tour assez plaisant, et dont on parle encore aujourd'hui dans Séville. Les pages et quelques autres domestiques, pour célébrer l'anniversaire de monseigneur, s'avisèrent de vouloir représenter une comédie. Ils choisirent celle des *Benavides*; et, comme il leur fallait un garçon de mon âge pour faire le rôle du jeune roi de Léon, ils jetèrent les yeux sur moi. Le majordome, qui se piquait de déclamation, se chargea de m'exercer; et, après m'avoir donné quelques leçons, il assura que je ne serais pas celui qui s'en acquitterait le plus mal. Comme c'était le patron qui faisait la dépense de la fête, vous vous imaginez bien qu'on

n'épargna rien pour la rendre magnifique. On construisit dans la plus grande salle du palais un théâtre qui fut bien décoré. On fit dans les ailes un lit de gazon, sur lequel je devais paraître endormi quand les Maures viendraient se jeter sur moi pour me faire prisonnier. Lorsque les acteurs furent en état de réprésenter la pièce, l'archevêque fixa le jour de la représentation, et se fit un plaisir de prier les seigneurs et les dames les plus considérables de la ville de s'y trouver.

Ce jour venu, chaque acteur ne s'occupa que de son habillement. Pour le mien, il me fut apporté par un tailleur accompagné de notre majordome, qui, s'étant donné la peine de me faire répéter mon rôle, se faisait un devoir de me voir habiller. Le tailleur me revêtit d'une riche robe de velours bleu garnie de galons et de boutons d'or, avec des manches pendantes ornées de franges du même métal; et le majordome lui-même me posa sur la tête une couronne de carton parsemée de quantité de perles fines mêlées de faux diamants. De plus, ils me mirent une ceinture de soie couleur de rose à fleurs d'argent; et à chaque chose dont ils me paraient il me semblait qu'ils me prêtaient des ailes pour m'envoler et m'en aller. Enfin la comédie commença sur la fin du jour. Le jeune roi de Léon paraît d'abord dans la pièce et fait un long monologue; comme c'était moi qui faisais ce personnage, j'ouvris la scène par une tirade de vers qui aboutissait à dire que, ne pouvant me défendre des charmes du sommeil, j'allais m'y abandonner. En même temps, je me retirai dans les coulisses, et je me jetai sur le lit de gazon qui m'y avait été préparé; mais, au lieu de m'y endormir, je me mis à rêver au moyen de pouvoir gagner la rue, et me sauver avec mes habits royaux. Un petit escalier dérobé, par où l'on descendait sur le théâtre et dans la salle, me parut propre à l'exécution de mon dessein. Je me levai légèrement; et, voyant que personne ne prenait garde à moi, j'enfilai cet escalier, qui me conduisit dans la salle, dont je gagnai la porte en criant : *Place! place! je vais changer d'habit!* Chacun se rangea pour me laisser passer; de sorte qu'en moins d'une minute je sortis impunément du palais à la faveur de la nuit, et me rendis à la maison du vaillant, mon ami.

Il fut dans le dernier étonnement de me voir vêtu comme j'étais. Je le mis au fait, et il en rit de tout son cœur. Puis, m'embrassant avec d'autant plus de joie qu'il se flattait de la douce espérance d'avoir part aux dépouilles du roi de Léon, il me félicitait d'avoir fait un si beau coup, et me dit que, si je ne me démentais pas dans la suite, je ferais un jour du bruit dans le monde par mon esprit. Après nous être égayés tous deux et

bien épanoui la rate, je dis au brave : Que ferons-nous de ce riche habillement? Que cela ne vous embarrasse point, me répondit-il. Je connais un honnête fripier qui, sans témoigner la moindre curiosité, achète tout ce qu'on veut lui vendre, pourvu qu'il y trouve bien son compte. Demain matin j'irai le chercher, et je vous l'amènerai ici. En effet, le jour suivant, le brave sortit de grand matin de sa chambre, où il me laissa au lit, et revint deux heures après avec le fripier, qui portait un paquet de toile jaune. Mon ami, me dit-il, je vous présente le seigneur Ybagnez de Ségovie, fripier plein d'honneur et de bonne foi s'il en fut jamais, et qui, malgré le mauvais exemple que ses confrères lui donnent, se pique de la plus scrupuleuse intégrité. Il va vous dire au juste ce que vaut l'habillement dont vous voulez vous défaire, et vous pourrez vous en tenir à son estimation. Oh! pour cela oui, dit le fripier. Il faudrait que je fusse un grand misérable pour priser une chose au-dessous de sa valeur. C'est ce qu'on ne m'a point encore reproché, Dieu merci, et ce qu'on ne reprochera jamais à Ybagnez de Ségovie. Voyons un peu, ajouta-t-il, les hardes que vous avez envie de vendre; je vous dirai en conscience ce qu'elles valent. Les voici, lui dit le brave en les lui montrant; convenez que rien n'est plus magnifique; remarquez la beauté de ce velours de Gênes et la richesse de cette garniture. J'en suis enchanté, répondit le fripier après avoir examiné l'habit avec beaucoup d'attention; rien n'est plus beau. Et que pensez-vous des perles fines qui sont à cette couronne? reprit mon ami. Si elles étaient plus rondes, repartit Ybagnez, elles seraient inestimables; cependant, telles qu'elles sont, je les trouve fort belles, et j'en suis aussi content que du reste. J'en demeure d'accord, continua-t-il, et j'aime à rendre justice. Un fourbe de fripier, à ma place, affecterait de mépriser la marchandise pour l'avoir à vil prix, et n'aurait pas honte d'en offrir vingt pistoles; mais moi, qui ai de la morale, j'en donnerai quarante.

Quand Ybagnez aurait dit cent, il n'eût pas encore été un juste estimateur, puisque les perles seules en valaient bien deux cents. Le brave, qui s'entendait avec lui, me dit : Voyez le bonheur que vous avez d'être tombé entre les mains d'un honnête homme. Le seigneur Ybagnez apprécie les choses comme s'il était à l'article de la mort. Cela est vrai, dit le fripier; aussi n'y a-t-il pas une obole à rabattre ou à augmenter avec moi. Eh bien, ajouta-t-il, est-ce une affaire finie? N'y a-t-il qu'à vous compter l'espèce? Attendez, lui répondit le brave, il faut auparavant que mon petit ami essaye l'habit que je vous ai fait apporter ici pour lui; je suis bien trompé s'il n'est pas conve-

nable à sa taille. Alors le fripier, ayant défait son paquet, me montra un pourpoint avec un haut-de-chausses d'un beau drap musc avec des boutons d'argent, le tout à demi usé. Je me levai pour essayer cet habillement, lequel, quoique trop large et trop long, parut à ces messieurs fait exprès pour moi. Ybagnez le prisa dix pistoles, et, comme il n'y avait rien à rabattre avec lui, il fallut en passer par là. De sorte qu'il tira de sa bourse trente pistoles qu'il étala sur la table; après quoi il fit un autre paquet de ma robe royale et de ma couronne, qu'il emporta, s'applaudissant sans doute en lui-même d'avoir si bien commencé la journée.

Lorsqu'il fut sorti, le vaillant me dit : Je suis très satisfait de ce fripier. Il avait bien raison de l'être : car je suis sûr qu'il tira de lui pour le moins une centaine de pistoles de bénéfice. Mais il ne se contenta point de cela, il prit sans façon la moitié de l'argent qui était sur la table, et me laissa l'autre en me disant : Mon petit ami Scipion, avec ces quinze pistoles qui vous restent, je vous conseille de sortir incessamment de cette ville, où vous jugez bien qu'on ne manquera pas de vous chercher par ordre de Mgr l'archevêque. Je serais au désespoir que, après vous être signalé par une action qui fera honneur à votre histoire, vous vous fissiez sottement mettre en prison. Je lui répondis que j'avais bien résolu de m'éloigner de Séville : comme, en effet, après avoir acheté un chapeau et quelques chemises, je gagnai la vaste et délicieuse campagne qui conduit, entre des vignes et des oliviers, à l'ancienne cité de Carmonne; et trois jours après j'arrivai à Cordoue.

J'allai loger dans une hôtellerie à l'entrée de la grande place où demeurent les marchands. Je me donnai pour un enfant de famille de Tolède qui voyageait pour son plaisir; j'étais assez proprement vêtu pour le faire croire, et quelques pistoles que j'affectai de laisser voir comme par hasard à l'hôte achevèrent de le persuader. Peut-être aussi que ma grande jeunesse lui fit penser que je pouvais être quelque petit libertin qui courait le pays après avoir volé ses parents. Quoi qu'il en soit, il ne parut point curieux d'en savoir plus que je ne lui en disais, de peur apparemment que sa curiosité ne m'obligeât à changer de logement. Pour six réaux par jour on était bien dans cette hôtellerie, où il y avait beaucoup de monde ordinairement. Je comptai le soir, au souper, jusqu'à douze personnes à table. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que chacun mangeait sans rien dire, à la réserve d'un seul homme, qui, parlant sans cesse à tort et à travers, compensait par son babil le silence des autres. Il faisait le bel-esprit, débitait des contes, et s'efforçait par de bons mots de

réjouir la compagnie, qui de temps en temps éclatait de rire, moins, à la vérité, pour applaudir à ses saillies que pour s'en moquer.

Pour moi, je faisais si peu d'attention aux discours de cet original, que je me serais levé de table sans pouvoir rendre compte de ce qu'il avait dit, s'il n'eût trouvé moyen de m'intéresser dans ses discours. Messieurs, s'écria-t-il sur la fin du repas, tout ce que je vous ai dit n'est rien en comparaison de ce que je vais vous dire; je vous garde pour la bonne bouche une histoire des plus divertissantes, une aventure arrivée ces jours passés à l'archevêché de Séville. Je la tiens d'un bachelier de ma connaissance, qui en a, dit-il, été témoin. Ces paroles me causèrent quelque émotion, je ne doutai point que cette aventure ne fût la mienne, et je n'y fus pas trompé. Ce personnage en fit un récit fidèle, et m'apprit même ce que j'ignorais, c'est-à-dire ce qui s'était passé dans la salle après mon départ : je vais vous le raconter.

A peine eus-je pris la fuite, que les Maures, qui, suivant l'ordre de la pièce qu'on représentait, devaient m'enlever, parurent sur la scène dans le dessein de venir me surprendre sur le lit de gazon où ils me croyaient endormi; mais quand ils voulurent se jeter sur le roi de Léon, ils furent bien étonnés de ne trouver ni roi ni roc. Aussitôt la comédie fut interrompue. Voilà tous les acteurs en peine : les uns m'appellent, les autres me font chercher : celui-ci crie et celui-là me donne à tous les diables. L'archevêque, apercevant que le trouble et la confusion régnaient derrière le théâtre, en demanda la cause. A la voix du prélat, un page, qui faisait le *Gracioso* dans la pièce, accourut, et dit à Sa Grandeur : Monseigneur, ne craignez plus que les Maures fassent prisonnier le roi de Léon, il vient, grâces à Dieu, de se sauver avec son habillement royal. Le ciel en soit loué! s'écria l'archevêque Il a parfaitement bien fait de fuir les ennemis de notre religion et d'échapper aux fers qu'ils lui préparaient. Il sera sans doute retourné à Léon, la capitale de son royaume. Puisse-t-il y arriver sans malencontre! Au reste, je défends qu'on suive ses pas; je serais fâché que Sa Majesté reçût quelque mortification de ma part. Le prélat ayant parlé de cette sorte, ordonna qu'on lût mon rôle et qu'on achevât la comédie.

XI. — Suite de l'histoire de Scipion.

Tant que j'eus de l'argent, mon hôte me fit bonne mine et eut de grands égards pour moi; mais du moment qu'il s'aperçut

que je n'en avais plus guère, il me battit froid, me fit une querelle d'Allemand, et me pria un beau matin de sortir de sa maison pour aller loger ailleurs. Je le quittai fièrement, et j'entrai dans l'église des pères de Saint-Dominique, où, pendant que j'entendais la messe, un vieux mendiant vint me demander l'aumône. Je tirai de ma poche deux ou trois maravédis que je lui donnai, en lui disant : Mon ami, priez Dieu qu'il me fasse trouver bientôt quelque bonne place; si votre prière est exaucée, vous ne vous repentirez pas de l'avoir faite; comptez sur ma reconnaissance.

A ces mots, le gueux me considéra fort attentivement, et me répondit d'un air sérieux : Quel poste souhaiteriez-vous d'avoir? Je voudrais, lui répliquai-je, être laquais dans quelque maison où je fusse bien. Il me demanda si la chose pressait. On ne peut pas davantage, lui dis-je; car si je n'ai pas au plus tôt le bonheur d'être placé, il n'y a point de milieu, il faudra que je meure de faim ou que je devienne un de vos confrères. Si vous étiez réduit à cette nécessité, reprit-il, cela serait fâcheux pour vous, qui n'êtes pas fait à nos manières; mais, pour peu que vous y fussiez accoutumé, vous préféreriez notre état à la servitude, qui, sans contredit, est inférieure à la gueuserie. Cependant, puisque vous aimez mieux servir que de mener, comme moi, une vie libre et indépendante, vous aurez un maître incessamment. Tel que vous me voyez, je puis vous être utile. Je vais dès aujourd'hui m'employer pour vous. Soyez ici demain à la même heure, je vous rendrai compte de ce que j'aurai fait.

Je n'eus garde d'y manquer. Je revins le jour suivant au même endroit, où je ne fus pas longtemps sans apercevoir le mendiant, qui vint me joindre, et qui me dit de prendre la peine de le suivre. Je le suivis. Il me conduisit à une cave qui n'était pas éloignée de l'église, et où il faisait résidence. Nous y entrâmes tous deux, et, nous étant assis sur un long banc qui avait pour le moins cent ans de service, il me tint ce discours : Une bonne action trouve toujours sa récompense; vous me donnâtes hier l'aumône, et cela m'a déterminé à vous procurer une condition; ce qui sera bientôt fait, s'il plaît au Seigneur. Je connais un vieux dominicain, nommé le père Alexis, qui est un saint religieux, un grand directeur. J'ai l'honneur d'être son commissionnaire, et je m'acquitte de cet emploi avec tant de discrétion et de fidélité, qu'il ne refuse point d'employer son crédit pour moi et pour mes amis. Je lui ai parlé de vous, et je l'ai mis dans la disposition de vous rendre service. Je vous présenterai à Sa Révérence quand il vous plaira. Il n'y a pas un moment à perdre, dis-je au vieux mendiant, allons voir tout à

l'heure ce bon religieux. Le pauvre y consentit, et me mena sur-le-champ au père Alexis, que nous trouvâmes occupé dans sa chambre à écrire des lettres spirituelles. Il interrompit son travail pour me parler. Il me dit que, à la prière du mendiant, il voulait bien s'intéresser pour moi. Ayant appris, poursuivit-il, que le seigneur Baltazar Velasquez avait besoin d'un laquais, je lui ai écrit ce matin en votre faveur, et il vient de me faire réponse qu'il vous recevrait aveuglément de ma main. Vous pouvez dès ce jour le voir de ma part, c'est mon pénitent et mon ami. Là-dessus, le moine m'exhorta pendant trois bons quarts d'heure à bien remplir mes devoirs. Il s'étendit principalement sur l'obligation où j'étais de servir Velasquez avec zèle; après quoi il m'assura qu'il aurait soin de me maintenir dans mon poste, pourvu que mon maître n'eût point de reproches à me faire.

Après avoir remercié le religieux des bontés qu'il avait pour moi, je sortis du monastère avec le mendiant, qui me dit que le seigneur Baltazar Velasquez était un vieux marchand de drap, un homme riche, simple et débonnaire. Je ne doute pas, ajouta-t-il, que vous ne soyez parfaitement bien dans sa maison, que, à votre place, je préférerais à une maison de qualité. Je m'informai de la demeure du bourgeois, et je m'y rendis sur-le-champ, après avoir promis au gueux de reconnaître ses bons offices sitôt que j'aurais pris racine dans ma condition. J'entrai dans une boutique, où deux jeunes garçons marchands proprement vêtus se promenaient en long et en large, et faisaient les agréables en attendant la pratique. Je leur demandai si le maître y était, et leur dis que j'avais à lui parler de la part du père Alexis. A ce nom respectable, on me fit passer dans une arrière-boutique, où le marchand feuilletait un gros registre qui était sur un bureau. Je le saluai respectueusement : Seigneur, lui dis-je, vous voyez le jeune homme que le révérend père Alexis vous a proposé pour laquais. Ah! mon enfant, me répondit-il, sois le bienvenu. Il suffit que tu me sois envoyé par ce saint homme; je te reçois à mon service préférablement à trois ou quatre laquais qu'on me veut donner. C'est une affaire décidée; tes gages courent dès ce jour.

Je n'eus pas besoin d'être longtemps chez ce bourgeois pour m'apercevoir qu'il était tel qu'on me l'avait dépeint. Il me parut même d'une si grande simplicité, que je ne pus m'empêcher de penser que j'aurais bien de la peine à m'abstenir de lui jouer quelque tour. Il était veuf depuis quatre années, et il avait deux enfants, un garçon qui achevait son cinquième lustre, et une fille qui commençait son troisième. La fille, élevée par une

duègne sévère, et dirigée par le père Alexis, marchait dans le sentier de la vertu; mais Gaspard Velasquez, son frère, quoiqu'on n'eût rien épargné pour en faire un honnête homme, avait tous les vices d'un jeune libertin. Il passait quelquefois des deux ou trois jours hors du logis; et si à son retour son père s'avisait de lui en faire des reproches, Gaspard lui imposait silence en le prenant sur un ton plus haut que le sien.

Scipion, me dit un jour le vieillard, j'ai un fils qui fait toute ma peine. Il est plongé dans toutes sortes de débauches : cela m'étonne, car son éducation n'a pas été négligée. Je lui ai donné de bons maîtres; et le père Alexis, mon ami, a fait tous ses efforts pour le mettre dans le bon chemin; mais, hélas! il n'a pu en venir à bout : Gaspard s'est jeté dans le libertinage. Tu me diras peut-être que je l'ai traité avec trop de douceur dans sa puberté, et que c'est cela qui l'a perdu. Mais non, il a été châtié quand j'ai jugé à propos d'user de rigueur; car, tout débonnaire que je suis, je ne laisse pas d'avoir de la fermeté dans les occasions qui en demandent. Je l'ai même fait enfermer dans une maison de force, et il n'en est devenu que plus méchant. En un mot, c'est un de ces mauvais sujets que le bon exemple, les remontrances et les châtiments même ne sauraient corriger. Il n'y a que le ciel qui puisse faire ce miracle.

Si je ne fus pas fort touché de la douleur de ce malheureux père, du moins je fis semblant de l'être. Que je vous plains, monsieur! lui dis-je. Un homme de bien comme vous méritait d'avoir un meilleur fils. Que veux-tu, mon enfant? me répondit-il. Dieu m'a voulu priver de cette consolation. Entre les sujets que Gaspard me donne de me plaindre de lui, poursuivit-il, je te dirai confidemment qu'il y en a un qui me cause beaucoup d'inquiétude; c'est l'envie qu'il a de me voler, et qu'il ne trouve que trop souvent moyen de satisfaire, malgré ma vigilance. Le laquais à qui tu succèdes s'entendait avec lui, et c'est pour cela que j'ai chassé ce domestique. Pour toi, je compte que tu ne te laisseras pas corrompre par mon fils. Tu épouseras mes intérêts. Je ne doute pas que le père Alexis ne te l'ait bien recommandé. Je vous en réponds, lui dis-je; Sa Révérence m'a exhorté pendant une heure à n'avoir en vue que votre bien; mais je puis vous assurer que je n'avais pas besoin pour cela de son exhortation. Je me sens disposé à vous servir fidèlement, et je vous promets enfin un zèle à toute épreuve.

Qui n'entend qu'une partie n'entend rien. Le jeune Velasquez, petit-maître en diable, jugeant à ma physionomie que je ne serais pas plus difficile à séduire que mon prédécesseur, m'attira dans un endroit écarté, et me parla dans ces termes :

Écoute, mon cher, je suis persuadé que mon père t'a chargé de m'espionner; il n'y a pas manqué; mais prends-y garde, je t'en avertis, cet emploi n'est pas sans désagrément. Si je viens à m'apercevoir que tu m'observes, je te ferai mourir sous le bâton; au lieu que si tu veux m'aider à tromper mon père, tu peux tout attendre de ma reconnaissance. Faut-il te parler plus clairement? Tu auras ta part dans les coups de filet que nous ferons ensemble. Tu n'as qu'à choisir : déclare-toi dans le moment pour le père ou pour le fils; point de quartier. Monsieur, lui répondis-je, vous me serrez furieusement le bouton; je vois bien que je ne pourrai me défendre de me ranger de votre parti, quoique, dans le fond, je me sente de la répugnance à trahir le seigneur Velasquez. Tu ne dois t'en faire aucun scrupule, reprit Gaspard; c'est un vieil avare qui voudrait encore me mener à la lisière; un vilain qui me refuse mon nécessaire, en refusant de fournir à mes plaisirs, car les plaisirs sont des besoins à vingt-cinq ans. C'est dans ce point de vue qu'il faut que tu regardes mon père. Voilà qui est fini, monsieur, lui dis-je; il n'y a pas moyen de tenir contre un si juste sujet de plainte. Je me déclare pour vous, et je m'offre à vous seconder dans vos louables entreprises; mais cachons bien tous deux notre intelligence, de peur qu'on ne mette à la porte votre fidèle adjoint. Vous ne ferez point mal, ce me semble, d'affecter de me haïr : parlez-moi brutalement devant tout le monde : ne mesurez pas les termes. Quelques soufflets même et quelques coups de pied au cul ne gâteront rien; au contraire, plus vous me donnerez de marques d'aversion, plus le seigneur Baltazar aura de confiance en moi. De mon côté, je ferai semblant d'éviter votre conversation. En vous servant à table, je paraîtrai ne m'en acquitter qu'à regret; et quand je m'entretiendrai de Votre Seigneurie, ne trouvez pas mauvais que je dise pis que pendre de vous. Vous verrez que tout le monde au logis sera la dupe de cette conduite, et qu'on nous croira tous deux ennemis mortels. Vive Dieu! s'écria le jeune Velasquez à ces dernières paroles, je t'admire, mon ami; tu fais paraître à ton âge un génie étonnant pour l'intrigue; j'en conçois pour moi le plus heureux présage. J'espère que, avec le secours de ton esprit, je ne laisserai pas une pistole à mon père. Vous me faites trop d'honneur, lui dis-je, de tant compter sur mon industrie. Je ferai mon possible pour justifier la bonne opinion que vous en avez; et si je ne puis y réussir, ce ne sera pas ma faute.

Je ne tardai guère à faire connaître à Gaspard que j'étais effectivement l'homme qu'il lui fallait; et voici quel fut le premier service que je lui rendis. Le coffre-fort de Baltazar était dans la

chambre de ce bonhomme, à la ruelle de son lit, et lui servait de prie-dieu. Toutes les fois que je le regardais, il me réjouissait la vue, et je lui disais souvent en moi-même : Coffre-fort, mon ami, seras-tu toujours fermé pour moi? N'aurai-je jamais le plaisir de contempler le trésor que tu recèles? Comme j'allais quand il me plaisait dans la chambre, dont l'entrée n'était interdite qu'à Gaspard, il arriva un jour que j'aperçus son père, qui, croyant n'être vu de personne, après avoir ouvert et refermé son coffre-fort, en cacha la clef derrière une tapisserie. Je remarquai bien l'endroit, et fis part de cette découverte à mon jeune maître, qui me dit, en m'embrassant de joie : Ah! mon cher Scipion, que viens-tu de m'apprendre! Notre fortune est faite, mon enfant. Je te donnerai dès aujourd'hui de la cire, tu prendras l'empreinte de la clef, et tu me la remettras entre les mains. Je n'aurai pas de peine à trouver un serrurier obligeant dans Cordoue, qui n'est pas la ville d'Espagne où il y a le moins de fripons. Eh! pourquoi, dis-je à Gaspard, voulez-vous faire faire une fausse clef quand nous pouvons nous servir de la véritable? Tu as raison, me répondit-il; mais je crains que mon père, par défiance ou autrement, ne s'avise de la cacher ailleurs, et le plus sûr est d'en avoir une qui soit à nous. J'approuvai sa crainte, et, me rendant à son sentiment, je me préparai à prendre l'empreinte de la clef; ce qui fut exécuté un beau matin, tandis que mon vieux patron faisait une visite au père Alexis, avec lequel il avait ordinairement de fort longs entretiens. Je n'en demeurai pas là : je me servis de la clef pour ouvrir le coffre-fort, qui, se trouvant rempli de grands et de petits sacs, me jeta dans un embarras charmant. Je ne savais lequel choisir, tant je me sentais d'affection pour les uns et pour les autres; néanmoins, comme la peur d'être surpris ne me permettait pas de faire un long examen, je me saisis à tout hasard d'un des plus gros. Ensuite, ayant refermé le coffre et remis la clef derrière la tapisserie, je sortis de la chambre avec ma proie, que j'allai cacher dans une petite garde-robe, en attendant que je pusse la remettre au jeune Velasquez, qui m'attendait dans une maison où il m'avait donné rendez-vous, et que je rejoignis promptement en lui apprenant ce que je venais de faire. Il fut si content de moi, qu'il m'accabla de caresses, et m'offrit généreusement la moitié des espèces qui étaient dans le sac; ce que je refusai. Non, non, monsieur, lut dis-je, ce premier sac est pour vous seul; servez-vous-en pour vos besoins. Je retournerai incessamment au coffre-fort, où, grâces au ciel, il y a de l'argent pour nous deux. En effet, trois jours après, j'enlevai un second sac, où il y avait, ainsi que dans

le premier, cinq cents écus, desquels je ne voulus accepter que le quart, quelques instances que me fît Gaspard pour m'obliger à les partager avec lui fraternellement.

Sitôt que ce jeune homme se vit bien en fonds, par conséquent en état de satisfaire la passion qu'il avait pour les femmes et pour le jeu, il s'y abandonna tout entier; il eut le malheur de s'entêter d'une de ces fameuses coquettes qui dévorent et engloutissent en peu de temps les plus gros patrimoines. Il se jeta pour elle dans une dépense effroyable, ce qui me mit dans la nécessité de rendre tant de visites au coffre-fort, que le vieux Velasquez s'aperçut enfin qu'on le volait. Scipion, me dit-il un matin, il faut que je te découvre mon cœur : quelqu'un me vole, mon ami; on a ouvert mon coffre-fort; on en a tiré plusieurs sacs; c'est un fait constant. Qui dois-je accuser de ce larcin, ou plutôt quel autre que mon fils peut l'avoir fait? Gaspard sera furtivement entré dans ma chambre, ou bien tu l'y auras toi-même introduit; car je suis tenté de te croire d'accord avec lui, quoique vous paraissiez tous deux fort mal ensemble. Néanmoins, ajouta-t-il, je ne veux pas écouter ce soupçon, puisque le père Alexis m'a répondu de ta fidélité. Je répondis que, grâces à Dieu, le bien d'autrui ne me tentait point, et j'accompagnai ce mensonge d'une grimace hypocrite qui me servit d'apologie.

Effectivement, le vieillard ne m'en parla plus; mais il ne laissa pas de m'envelopper dans sa défiance; et, prenant des précautions contre nos attentats, il fit mettre à son coffre-fort une nouvelle serrure, dont il porta toujours depuis la clef dans ses poches. Par ce moyen, tout commerce étant rompu entre nous et les sacs, nous demeurâmes fort sots, particulièrement Gaspard, qui, ne pouvant plus faire la même dépense pour sa nymphe, craignit d'être obligé de ne la plus voir. Il eut pourtant l'esprit d'imaginer un expédient qui le fit rouler pendant quelques jours, et cet ingénieux expédient fut de s'approprier, par forme d'emprunt, tout ce qui m'était revenu des saignées que j'avais faites au coffre-fort. Je lui donnai jusqu'à la dernière pièce; ce qui pouvait, ce me semble, passer pour une restitution anticipée que je faisais au vieux marchand dans la personne de son héritier.

Ce jeune homme, lorsqu'il eut épuisé cette ressource, considérant qu'il n'en avait plus aucune autre, tomba dans une profonde et noire mélancolie qui troubla peu à peu sa raison. Il ne regarda son père que comme un homme qui faisait tout le malheur de sa vie. Il entra dans un vif désespoir, et, sans être retenu par la voix du sang, le misérable conçut l'horrible dessein de l'empoisonner. Il ne se contenta pas de me faire confidence

de cet exécrable projet, il me proposa même de servir d'instrument à sa vengeance. A cette proposition, je me sentis saisi d'effroi. Monsieur, lui dis-je, est-il possible que vous soyez assez abandonné du ciel pour avoir formé cette abominable résolution? Quoi! vous seriez capable de donner la mort à l'auteur de vos jours? On verrait en Espagne, dans le sein du christianisme, commettre un crime dont la seule idée ferait horreur aux nations les plus barbares! Non, mon cher maître, ajoutai-je en me mettant à ses genoux, non, vous ne ferez point une action qui soulèverait contre vous toute la terre, et qui serait suivie d'un infâme châtiment.

Je tins encore d'autres discours à Gaspard pour le détourner d'une entreprise si coupable. Je ne sais où j'allai prendre tous les raisonnements d'honnête homme dont je me servis pour combattre son désespoir; mais il est certain que je lui parlai comme un docteur de Salamanque, tout jeune et tout fils que j'étais de la Coscolina. Cependant, j'eus beau lui représenter qu'il devait rentrer en lui-même et rejeter courageusement les pensées détestables dont son esprit était assailli, toute mon éloquence fut inutile. Il baissa la tête sur son estomac; et, gardant un morne silence, quelque chose que je pusse faire et dire, il me fit juger qu'il n'en démordrait point.

Là-dessus, prenant mon parti, je résolus de révéler tout à mon vieux maître; je lui demandai un secret entretien, il me l'accorda; et nous étant tous deux enfermés : Monsieur, lui dis-je, souffrez que je me jette à vos pieds et que j'implore votre miséricorde! En achevant ces paroles, je me prosternai devant lui avec beaucoup d'émotion, et le visage baigné de larmes. Le marchand, surpris de mon action et de mon air troublé, me demanda ce que j'avais fait. Une faute dont je me repens, lui répondis-je, et que je me reprocherai toute ma vie. J'ai eu la faiblesse d'écouter votre fils et de l'aider à vous voler. En même temps, je lui fis un aveu sincère de tout ce qui s'était passé à ce sujet; après quoi je lui rendis compte de la conversation que je venais d'avoir avec Gaspard, dont je lui révélai le dessein sans oublier la moindre circonstance.

Quelque mauvaise opinion que le vieux Velasquez eût de son fils, à peine pouvait-il ajouter foi à ce discours. Néanmoins, ne doutant nullement que mon rapport ne fût véritable : Scipion, me dit-il en me relevant, car j'étais toujours à ses pieds, je te pardonne en faveur de l'avis important que tu viens de me donner. Gaspard, poursuivit-il en élevant la voix, Gaspard en veut à mes jours! Ah! fils ingrat, monstre qu'il eût mieux valu étouffer en naissant que laisser vivre pour devenir un parricide,

quel sujet as-tu d'attenter sur ma vie? Je te fournis tous les ans une somme raisonnable pour tes plaisirs, et tu n'es pas content! Faut-il donc, pour te satisfaire, que je te permette de ruiner ta sœur et de dissiper tous mes biens? Ayant fait cette apostrophe amère, il me recommanda le secret, et me dit de le laisser seul songer à ce qu'il avait à faire dans une conjoncture si délicate.

J'étais fort en peine de savoir quelle résolution prendrait ce père infortuné, lorsque le même jour il fit appeler Gaspard et lui tint ce discours sans lui rien témoigner de ce qu'il avait dans l'âme : Mon fils, j'ai reçu une lettre de Mérida, d'où l'on me mande que, si vous voulez vous marier, on vous offre une fille de quinze ans, parfaitement belle, et qui vous apportera une riche dot. Si vous n'avez point de répugnance pour le mariage, nous partirons demain au lever de l'aurore pour Mérida; nous verrons la personne qu'on vous propose; si elle est de votre goût, vous l'épouserez; si elle ne l'est pas, il ne sera plus parlé de ce mariage. Gaspard, entendant parler d'une riche dot, et, croyant déjà la tenir, répondit sans hésiter qu'il était prêt à faire ce voyage; si bien qu'ils partirent le lendemain dès la pointe du jour, tous deux seuls et montés sur de bonnes mules.

Quand ils furent dans les montagnes de Fésira, et dans un endroit aussi chéri des voleurs que redouté des passants, Baltazar mit pied à terre en disant à son fils d'en faire autant. Le jeune homme obéit, et demanda pourquoi, dans ce lieu-là, on le faisait descendre de sa mule. Je vais te l'apprendre, lui répondit le vieillard en l'envisageant avec des yeux où sa douleur et sa colère étaient peintes : Nous n'irons point à Mérida; et l'hymen dont je t'ai parlé n'est qu'une fable que j'ai inventée pour t'attirer ici. Je n'ignore pas, fils ingrat et dénaturé, le forfait que tu médites. Je sais qu'un poison préparé par tes soins me doit être présenté; mais, insensé que tu es, as-tu pu te flatter que tu m'ôterais de cette façon impunément la vie? Quelle erreur! Songe que ton crime serait bientôt découvert, et que tu périrais par la main du bourreau. Il est, continua-t-il, un moyen plus sûr de contenter ta rage sans t'exposer à une mort ignominieuse; nous sommes ici sans témoins, et dans un endroit où se commettent tous les jours des assassinats; puisque tu es si altéré de mon sang, enfonce ton poignard dans mon sein : on imputera ce meurtre à des brigands. A ces mots, Baltazar, découvrant sa poitrine et marquant la place de son cœur à son fils : Tiens, Gaspard, ajouta-t-il, porte-moi là un coup mortel, pour me punir d'avoir produit un scélérat comme toi.

Le jeune Velasquez, frappé de ces paroles comme d'un coup de tonnerre, bien loin de chercher à se justifier, tomba tout à

coup sans sentiment aux pieds de son père. Ce bon vieillard, le voyant dans cet état, qui lui parut un commencement de repentir, ne put s'empêcher de céder à la faiblesse de la paternité; il s'empressa de le secourir; mais Gaspard n'eut pas sitôt repris l'usage de ses sens, que, ne pouvant soutenir la présence d'un père si justement irrité, il fit un effort pour se relever; il remonta promptement sur sa mule, et s'éloigna sans dire une parole. Baltazar le laissa disparaître; et, l'abandonnant à ses remords, revint à Cordoue, où six mois après il apprit qu'il s'était jeté dans la chartreuse de Séville, pour y passer le reste de ses jours dans la pénitence.

XII. — Fin de l'histoire de Scipion.

Le mauvais exemple produit quelquefois de très bons effets. La conduite que le jeune Velasquez avait tenue me fit faire de sérieuses réflexions sur la mienne. Je commençai à combattre mes inclinations furtives et à vivre en garçon d'honneur. L'habitude que j'avais de me saisir de tout l'argent que je pouvais prendre était formée par tant d'actes réitérés, qu'elle n'était pas aisée à vaincre. Cependant j'espérais en venir à bout, ayant souvent ouï dire que, pour devenir vertueux, il ne fallait que le vouloir véritablement. J'entrepris donc ce grand ouvrage, et le ciel sembla bénir mes efforts; je cessai de regarder d'un œil de cupidité le coffre-fort du vieux marchand; je crois même qu'il n'eût tenu qu'à moi d'en tirer des sacs, que je n'en aurais rien fait. J'avouerai pourtant qu'il y aurait eu de l'imprudence à mettre à cette épreuve mon intégrité naissante; aussi Velasquez s'en garda bien.

Don Manrique de Medrano, jeune gentilhomme, et chevalier de l'ordre d'Alcantara, venait souvent au logis. Nous avions pratique, qui était une de nos plus nobles, si elle n'était pas une de nos meilleures. J'eus le bonheur de plaire à ce cavalier, qui toutes les fois qu'il me rencontrait, m'agaçait toujours pour me faire parler, et paraissait m'écouter avec plaisir. Scipion, me dit-il un jour, si j'avais un laquais de ton humeur, je croirais posséder un trésor; et si tu n'appartenais pas à un homme que je considère, je n'épargnerais rien pour te débaucher. Monsieur, lui répondis-je, vous auriez peu de peine à y réussir; car j'aime d'inclination les personnes de qualité, c'est mon faible; leurs manières aisées m'enlèvent. Cela étant, reprit don Manrique, je veux prier le seigneur Baltazar de consentir que tu passes de

son service au mien; je ne crois pas qu'il me refuse cette grâce. Véritablement Velasquez la lui accorda d'autant plus facilement qu'il ne croyait pas la perte d'un laquais fripon irréparable. De mon côté, je fus bien aise de ce changement; le valet d'un bourgeois ne me paraissant qu'un gredin en comparaison du valet d'un chevalier d'Alcantara.

Pour vous faire un portrait fidèle de mon nouveau patron, je vous dirai que c'était un cavalier doué de la plus aimable figure, et qui revenait à tout le monde par la douceur de ses mœurs et par son bon esprit. D'ailleurs, il avait beaucoup de valeur et de probité; il ne lui manquait que du bien; mais, cadet d'une maison plus illustre que riche, il était obligé de vivre aux dépens d'une vieille tante qui demeurait à Tolède, et qui, l'aimant comme un fils, avait soin de lui faire tenir l'argent dont il avait besoin pour s'entretenir. Il était toujours vêtu proprement; on le recevait fort bien partout. Il voyait les principales dames de la ville, et entre autres la marquise d'Alménara. C'était une veuve de soixante-douze ans, qui, par ses manières engageantes et les agréments de son esprit, attirait chez elle toute la noblesse de Cordoue : les hommes ainsi que les femmes se plaisaient à son entretien, et l'on appelait sa maison *la bonne compagnie.*

Mon maître était un des plus assidus courtisans de cette dame. Un soir qu'il venait de la quitter, il me parut avoir un air animé qui ne lui était pas ordinaire. Seigneur, lui dis-je, vous paraissez bien agité; votre fidèle serviteur peut-il vous en demander la cause? Ne vous serait-il point arrivé quelque chose d'extraordinaire? Le chevalier sourit à cette question, et m'avoua qu'effectivement il était occupé d'une conversation sérieuse qu'il venait d'avoir avec la marquise d'Alménara. Je voudrais bien, lui dis-je en souriant, que cette mignonne septuagénaire vous eût fait une déclaration d'amour. Ne pense pas te moquer, me répondit-il; apprends, mon ami, que la marquise m'aime. Chevalier, m'a-t-elle dit, je connais votre peu de fortune comme votre noblesse; j'ai de l'inclination pour vous, et j'ai résolu de vous épouser pour vous mettre à votre aise, ne pouvant honnêtement vous enrichir d'une autre manière. Je sais bien que ce mariage me donnera dans le monde un ridicule, qu'on tiendra sur mon compte des discours médisants, et qu'enfin je passerai pour une vieille folle qui veut se remarier. N'importe, je prétends mépriser les caquets pour vous faire un sort agréable : tout ce que je crains, a-t-elle ajouté, c'est que vous n'ayez de la répugnance à répondre à mes intentions.

Voilà, poursuivit le chevalier, ce que m'a dit la marquise; j'en suis d'autant plus étonné, que c'est la femme de Cordoue la

plus sage et la plus raisonnable; aussi lui ai-je fait réponse que j'étais surpris qu'elle me fît l'honneur de me proposer sa main, elle qui avait toujours persisté dans la résolution de soutenir jusqu'au bout son veuvage. A quoi elle a reparti que, ayant des biens considérables, elle était bien aise, de son vivant, d'en faire part à un honnête homme qu'elle chérissait. Vous êtes apparemment, repris-je, déterminé à sauter le fossé? En peux-tu douter? me répondit-il. La marquise a des biens immenses, avec les qualités du cœur et de l'esprit. Il faudrait que j'eusse perdu le jugement pour laisser échapper un établissement si avantageux pour moi.

J'approuvai fort le dessein où mon maître était de profiter d'une si belle occasion de faire sa fortune; et même je lui conseillai de brusquer les choses, tant je craignais de les voir changer. Heureusement la dame avait encore plus que moi cette affaire à cœur; et bien loin de la négliger, elle donna de si bons ordres, que les préparatifs de son hyménée furent bientôt faits. Dès qu'on sut dans Cordoue que la vieille marquise d'Alménara se disposait à épouser le jeune don Manrique de Medrano, les railleurs commencèrent à s'égayer aux dépens de cette veuve; mais ils eurent beau s'épuiser en mauvaises plaisanteries, ils ne la détournèrent point de son entreprise; elle laissa parler toute la ville et suivit son chevalier à l'autel. Leurs noces furent célébrées avec un éclat qui fournit une nouvelle matière à la médisance. La mariée, disait-on, aurait du moins dû par pudeur et par bienséance supprimer la pompe et le fracas, qui ne conviennent point du tout aux vieilles veuves qui prennent de jeunes époux.

La marquise, au lieu de se montrer honteuse d'être à son âge femme du chevalier, se livrait sans contrainte à la joie qu'elle en ressentait. Il y eut chez elle un grand repas accompagné de symphonie, et la fête finit par un bal où se trouva toute la noblesse de Cordoue de l'un et de l'autre sexe. Sur la fin du bal, nos nouveaux mariés s'échappèrent pour gagner un appartement où ils s'enfermèrent avec une femme de chambre et moi; ce qui fournit à la compagnie un nouveau sujet d'accuser la marquise d'avoir du tempérament; mais cette dame était dans une disposition bien différente de celle où ils la croyaient tous. Aussitôt qu'elle se vit en particulier avec mon maître, elle lui adressa ces paroles : Don Manrique, voici votre appartement; le mien est dans un autre endroit de cette maison; nous passerons la nuit dans des chambres séparées, et le jour nous vivrons ensemble comme une mère et son fils. Le chevalier y fut trompé d'abord : il crut que la dame ne parlait ainsi que pour l'engager à lui faire

une douce violence; et, s'imaginant devoir par politesse paraître passionné, il s'approcha d'elle et s'offrit avec empressement à lui servir de valet de chambre; mais, bien loin de lui permettre de la déshabiller, elle le repoussa d'un air sérieux, et lui dit : Arrêtez, don Manrique; si vous me prenez pour une de ces tendres vieilles qui se remarient par fragilité, vous êtes dans l'erreur : je ne vous ai point épousé pour vous faire acheter les avantages que je vous fais par notre contrat de mariage; ce sont des dons purs de mon cœur, et je n'exige de votre reconnaissance que des sentiments d'amitié. A ces mots, elle nous laissa, mon maître et moi, dans notre appartement, et se retira dans le sien avec sa suivante, en défendant absolument au chevalier de l'accompagner.

Après sa retraite, nous demeurâmes, don Manrique et moi, fort étourdis de ce que nous venions d'entendre. Scipion, me dit mon maître, te serais-tu attendu au discours que la marquise vient de me tenir? Que penses-tu d'une pareille dame? Je pense, monsieur, que c'est une femme comme il n'y en a point. Quel bonheur pour vous de l'avoir! C'est posséder un bénéfice sans être tenu d'acquitter les charges. Pour moi, reprit don Manrique, j'admire une épouse d'un caractère si estimable, et je prétends compenser par toutes les attentions imaginables le sacrifice qu'elle fait à sa délicatesse. Nous continuâmes à nous entretenir de la dame, et nous allâmes ensuite nous reposer, moi sur un grabat dans une garde-robe, et mon maître dans un beau lit qu'on lui avait préparé, et où je crois que, au fond de son âme, il ne fut pas fâché de coucher seul, quoiqu'il se sentît assez reconnaissant pour oublier l'âge d'une femme si généreuse.

Les réjouissances recommencèrent le jour suivant, et la nouvelle mariée parut de si belle humeur, qu'elle donna beau jeu aux mauvais plaisants. Elle riait toute la première de ce qu'ils disaient; elle excitait même les rieurs à s'égayer, en se prêtant de bonne grâce à leurs saillies. Le chevalier, de son côté, ne se montrait pas moins content que son épouse; et l'on eût dit, à l'air tendre dont il la regardait et lui parlait, qu'il était dans le goût de la vieillesse. Les deux époux eurent le soir une nouvelle conversation, où il fut décidé que, sans se gêner l'un l'autre, ils vivraient de la même façon qu'ils avaient vécu avant leur mariage. Cependant il faut donner cette louange à don Manrique, qu'il fit, par considération pour sa femme, ce que peu de maris eussent fait à sa place: il abandonna une petite bourgeoise qu'il aimait et dont il était aimé, ne voulant pas entretenir un commerce qui eût semblé insulter à la conduite délicate que son épouse tenait avec lui.

Tandis qu'il donnait de si fortes marques de reconnaissance à cette vieille dame, elle les payait avec usure, quoiqu'elle les ignorât. Elle le rendit maître de son coffre-fort, qui valait mieux que celui de Velasquez. Comme elle avait réformé sa maison pendant son veuvage, elle la remit sur le même pied où elle avait été du vivant de son premier époux; elle grossit son domestique, remplit ses écuries de chevaux et de mules; en un mot, par ses généreuses bontés, le chevalier le plus gueux de l'ordre d'Alcantara en devint le plus riche. Vous me demanderez peut-être ce que je gagnai à tout cela : je reçus cinquante pistoles de ma maîtresse et cent de mon maître, qui de plus me fit son secrétaire avec quatre cents écus d'appointements; il eut même assez de confiance en moi pour vouloir que je fusse son trésorier.

Son trésorier! m'écriai-je en interrompant Scipion dans cet endroit et en faisant un éclat de rire. Oui, monsieur, répliqua-t-il d'un air froid et sérieux, oui, son trésorier; j'ose même dire que je me suis acquitté de cet emploi avec honneur. Il est vrai que je suis peut-être redevable de quelque chose à la caisse; car, comme je prenais dedans mes gages d'avance, et que j'ai quitté brusquement le service du chevalier, il n'est pas impossible que le comptable soit en reste; en tous cas, c'est le dernier reproche qu'on ait à me faire, puisque j'ai toujours été depuis ce temps-là plein de droiture et de probité.

J'étais donc, poursuivit le fils de la Coscolina, secrétaire et trésorier de don Manrique, qui paraissait aussi content de moi que j'étais satisfait de lui, lorsqu'il reçut de Tolède une lettre par laquelle on lui mandait que dona Théodora Muscoso, sa tante, était à l'extrémité. Il fut si sensible à cette nouvelle, qu'il partit sur-le-champ pour se rendre auprès de cette dame, qui lui servait de mère depuis plusieurs années. Je l'accompagnai dans ce voyage avec un valet de chambre et un laquais seulement; et tous quatre, montés sur les meilleurs chevaux de nos écuries, nous gagnâmes en diligence Tolède, où nous trouvâmes dona Théodora dans un état à nous faire espérer qu'elle ne mourrait point de sa maladie; et véritablement nos pronostics, quoique contraires à celui d'un vieux médecin qui la gouvernait, ne furent pas démentis par l'événement.

Pendant que la santé de notre bonne tante se rétablissait à vue d'œil, moins peut-être par les remèdes qu'on lui faisait prendre que par la présence de son cher neveu, monsieur le trésorier passait son temps le plus agréablement qu'il lui était possible, avec des jeunes gens dont la connaissance était fort propre à lui procurer des occasions de dépenser son argent. Outre les fêtes galantes qu'ils m'obligeaient à donner aux dames

dont ils me procuraient la connaissance, ils m'entraînaient quelquefois dans les tripots, où ils m'engageaient à jouer avec eux ; et, n'étant pas aussi habile joueur que mon maître don Abel, je perdais beaucoup plus souvent que je ne gagnais. Je prenais goût insensiblement au jeu, et si je me fusse entièrement livré à cette passion, elle m'aurait réduit sans doute à tirer de la caisse quelques quartiers d'avance; mais heureusement l'amour sauva la caisse et ma vertu. Un jour, comme je passais auprès de l'église *de los Royès*, j'aperçus au travers d'une jalousie, dont les rideaux étaient ouverts, une jeune fille qui me parut moins une mortelle qu'une divinité. Je me servirais d'un terme encore plus fort s'il y en avait, pour mieux vous exprimer l'impression que sa vue fit sur moi. Je m'informai d'elle, et, à force de perquisitions, j'appris qu'elle se nommait Béatrix et qu'elle était suivante de dona Julia, fille cadette du comte de Polan.

Béatrix interrompit Scipion en riant à gorge déployée; puis, adressant la parole à ma femme : Charmante Antonia, lui dit-elle, regardez-moi bien, je vous prie ; n'ai-je pas, à votre avis, l'air d'une divinité? Vous l'aviez alors à mes yeux, lui dit Scipion; et, depuis que votre fidélité ne m'est plus suspecte, vous me paraissez plus belle que jamais. Mon secrétaire, après une repartie si galante, poursuivit ainsi son histoire :

Cette découverte acheva de m'enflammer, non à la vérité d'une ardeur légitime. J'en fais un aveu sincère; je m'imaginai que je triompherais facilement de sa vertu si je la tentais par des présents capables de l'ébranler; mais je jugeais mal de la chaste Béatrix. J'eus beau lui faire proposer par des femmes mercenaires ma bourse et mes soins, elle rejeta fièrement mes propositions. Sa résistance, au lieu d'éteindre mes désirs, les irrita. J'eus recours au dernier expédient : je lui fis offrir ma main, qu'elle accepta lorsqu'elle sut que j'étais secrétaire et trésorier de don Manrique. Comme nous trouvâmes à propos de cacher notre mariage pendant quelque temps, nous nous mariâmes secrètement en présence de la dame Lorença Sephora, gouvernante de Séraphine, et devant quelques autres domestiques du comte de Polan. Je n'eus pas plus tôt épousé Béatrix, qu'elle me facilita les moyens de la voir le jour et de l'entretenir la nuit dans le jardin, où je m'introduisais par une petite porte dont elle me donna une clef. Jamais deux époux n'ont été plus contents que nous l'étions l'un et l'autre. Béatrix et moi, nous attendions avec une égale impatience l'heure du rendez-vous; nous y courions avec le même empressement, et le temps que nous passions ensemble, quoiqu'il fût quelquefois assez long, nous semblait toujours trop

court. Enfin, nous vivions plutôt en amants qu'en époux; mais la fortune jalouse troubla bientôt notre félicité. Une nuit, qui fut aussi cruelle pour moi que les précédentes avaient été douces, je fus surpris, en voulant entrer dans le jardin, de trouver la petite porte ouverte. Cette nouveauté m'alarma; j'en tirai un mauvais augure; je devins pâle et tremblant, comme si j'eusse pressenti ce qui m'allait arriver; et m'avançant, dans l'obscurité, vers un cabinet de verdure où j'avais accoutumé de parler à mon épouse, j'entendis la voix d'un homme. Je m'arrêtai tout à coup pour mieux ouïr, et mon oreille fut aussitôt frappée de ces paroles : Ne me faites donc point languir, ma chère Béatrix, achevez mon bonheur; songez que votre fortune y est attachée. Au lieu d'avoir la patience d'écouter encore, je crus n'avoir pas besoin d'en entendre davantage; une fureur jalouse s'empara de mon âme, et, ne respirant que vengeance, je tirai mon épée et j'entrai brusquement dans le cabinet. Ah! lâche suborneur, m'écriai-je, qui que tu sois, il faut que tu m'arraches la vie avant que tu m'ôtes l'honneur. En disant ces mots, je chargeai le cavalier qui s'entretenait avec Béatrix. Il se mit promptement en défense et se battit en homme qui savait mieux faire des armes que moi, qui n'avais reçu, que quelques leçons d'escrime à Cordoue. Cependant, tout grand spadassin qu'il était, il ne put parer un coup que je lui portai, ou plutôt il fit un faux pas; je le vis tomber; et, m'imaginant l'avoir mortellement blessé, je m'enfuis à toutes jambes, sans vouloir répondre à Béatrix, qui m'appelait à haute voix.

Oui, vraiment, interrompit la femme de Scipion en nous adressant la parole, je l'appelais pour le tirer d'erreur. Le cavalier avec qui je m'entretenais dans le cabinet était don Fernand de Leyva. Ce seigneur, qui aimait Julie, ma maîtresse, avait formé la résolution de l'enlever, croyant ne pouvoir l'obtenir que par ce moyen, et je lui avais moi-même donné rendez-vous dans le jardin pour concerter avec lui cet enlèvement, dont il m'assurait que dépendait ma fortune; mais j'eus beau crier pour rappeler mon époux; aveuglé par sa colère, il s'éloigna de moi comme d'une femme infidèle.

Dans l'état où je me trouvais, reprit Scipion, j'étais capable de tout. Ceux qui savent par expérience ce que c'est que la jalousie, et quelles extravagances elle fait faire aux meilleurs esprits, ne seront point étonnés du désordre qu'elle produisit dans mon faible cerveau; je passai dans le moment d'une extrémité à l'autre : je sentis succéder des mouvements de haine aux sentiments de tendresse que j'avais un instant auparavant pour mon épouse. Je fis serment de l'abandonner et de la bannir pour

jamais de ma mémoire. D'ailleurs, je croyais avoir tué un cavalier; et dans cette opinion, craignant de tomber entre les mains de la justice, j'éprouvais ce trouble funeste qui suit partout, comme une furie, un homme qui vient de faire un mauvais coup. Dans cette horrible situation, ne songeant qu'à me sauver, je ne retournai point au logis, et je sortis à l'heure même de Tolède, n'ayant point d'autres hardes que l'habit dont j'étais revêtu. Il est vrai que j'avais dans mes poches une soixantaine de pistoles; ce qui ne laissait pas d'être une assez bonne ressource pour un jeune homme qui se résolvait à vivre toujours dans la servitude.

Je marchai toute la nuit, ou, pour mieux dire, je courus; car l'image des alguazils, toujours présente à mon esprit, me donnait sans cesse une nouvelle vigueur. L'aurore me découvrit entre Rodillas et Maqueda. Lorsque je fus à ce dernier bourg, me trouvant un peu fatigué, j'entrai dans l'église, qu'on venait d'ouvrir, et, après y avoir fait une prière, je m'assis sur un banc pour me reposer. Je me mis à rêver à l'état de mes affaires, qui n'avaient que trop de quoi m'occuper; mais je n'eus pas le temps de faire bien des réflexions. J'entendis retentir l'église de trois ou quatre coups de fouet, qui me firent juger qu'il passait par là quelque muletier. Je me levai aussitôt pour aller voir si je ne me trompais pas, et, quand je fus à la porte, j'en aperçus un qui, monté sur une mule, en menait deux autres à vide. Arrêtez, mon ami, lui dis-je, où vont ces mules? A Madrid, me répondit-il. J'ai amené de là ici deux bons religieux de Saint-Dominique, et je m'en retourne.

L'occasion qui se présentait de faire le voyage de Madrid m'en inspira l'envie; je fis marché avec le muletier; je montai sur une de ses mules, et nous poussâmes vers Illescas, où nous devions aller coucher. A peine fûmes-nous hors de Maqueda, que le muletier, homme de trente-cinq à quarante ans, commença d'entonner des chants d'église à pleine tête. Il débuta par les prières que les chanoines disent à matines, ensuite il chanta le *Credo*, comme on le chante aux grandes messes; puis, passant aux vêpres, il les dit sans me faire grâce du *Magnificat*. Quoique le faquin m'étourdît les oreilles, je ne pouvais m'empêcher de rire; je l'excitais même à continuer quand il était obligé de s'arrêter pour reprendre haleine. Courage, l'ami, lui disais-je; poursuivez. Si le ciel vous a donné de bons poumons, vous n'en faites pas un mauvais usage. Oh! pour cela, non, s'écria-t-il; je ne ressemble pas, Dieu merci, à la plupart des voituriers, qui ne chantent que des chansons infâmes ou impies; je ne chante même jamais de romances sur nos guerres contre les Maures; car si ces choses-là ne sont pas déshonnêtes, vous conviendrez

du moins qu'elles sont frivoles, et qu'un bon chrétien ne doit pas s'en occuper. Vous avez, lui répliquai-je, une pureté de cœur que les muletiers ont rarement; mais dites-moi, mon ami, avec votre extrême délicatesse sur le choix de vos chants, avez-vous aussi fait vœu de chasteté dans les hôtelleries où il y a de jeunes servantes? Assurément, me repartit-il, la continence est encore une chose dont je me pique dans ces sortes de lieux; je n'y songe qu'au soin que je dois avoir de mes mules. Je ne fus pas peu étonné d'entendre parler de cette sorte ce phénix des muletiers; et le tenant pour un homme de bien et d'esprit, je liai avec lui conversation après qu'il eut chanté tout son soûl.

Nous arrivâmes à Illescas sur la fin de la journée. Lorsque nous fûmes à l'hôtellerie, je laissai à mon compagnon le soin des mules, et j'entrai dans la cuisine, où j'ordonnai à l'hôte de nous préparer un bon souper; ce qu'il promit de faire si bien, que je me souviendrais, dit-il, toute ma vie d'avoir logé chez lui. Demandez, ajouta-t-il, demandez à votre muletier quel homme je suis. Vive Dieu! je défierais tous les cuisiniers de Madrid et de Tolède de faire une *olla podrida* comparable aux miennes. Je veux vous régaler ce soir d'un civet de lapereau de ma façon; vous verrez si j'ai tort de vanter mon savoir-faire. Là-dessus, me montrant une casserole où il y avait, à ce qu'il disait, un lapin déjà tout haché : Voilà, continua-t-il, ce que je prétends vous donner pour votre souper avec une épaule de mouton rôtie. Quand j'aurai mis là-dedans du poivre, du sel, du vin, un paquet de fines herbes et quelques autres ingrédients que j'emploie dans mes sauces, j'espère que je vous servirai tantôt un ragoût digne d'un contador mayor.

L'hôte, après avoir ainsi fait son éloge, commença d'apprêter le souper. Pendant qu'il y travaillait, j'entrai dans une salle, où, m'étant couché sur un grabat que j'y trouvai, je m'endormis de fatigue, n'ayant pris aucun repos la nuit précédente. Au bout de deux heures le muletier vint me réveiller : Mon gentilhomme, me dit-il, votre souper est prêt; venez, s'il vous plaît, vous mettre à table. Il y en avait dans la salle une sur laquelle étaient deux couverts. Nous nous y assîmes, le muletier et moi, et l'on nous apporta le civet. Je me jetai dessus avidement; je le trouvai d'un goût exquis, soit que la faim m'en fît juger trop favorablement, soit que ce fût véritablement un effet des ingrédients du cuisinier. On nous servit ensuite un morceau de mouton rôti; et remarquant que le muletier ne faisait honneur qu'à ce dernier plat, je lui demandai pourquoi il ne touchait point à l'autre. Il me répondit en souriant qu'il n'aimait pas les ragoûts. Cette

réponse, ou plutôt le souris dont il l'avait accompagnée, me parut mystérieux. Vous me cachez, lui dis-je, la véritable raison qui vous empêche de manger de ce civet; faites-moi le plaisir de me l'apprendre. Puisque vous êtes si curieux de le savoir, reprit-il, je vous dirai que j'ai de la répugnance à me bourrer l'estomac de ces sortes de ragoûts, depuis que, en allant de Tolède à Cuença, on me servit un soir, dans une hôtellerie, pour un lapin de garenne, un matou en hachis; cela m'a dégoûté des fricassées.

Le muletier ne m'eut pas sitôt dit ces paroles, que, malgré la faim qui me dévorait, l'appétit me manqua tout à coup. Je me mis en tête que je venais de manger d'un lapin supposé, et je ne regardai plus le ragoût qu'en faisant la grimace. Mon compagnon ne me guérit pas l'esprit là-dessus en me disant que les maîtres d'hôtellerie, en Espagne, faisaient assez souvent ce *quiproquo*, de même que les pâtissiers. Ce discours, comme vous voyez, était fort consolant; aussi, je n'eus plus aucune envie de retourner au civet, pas même de toucher au plat de rôti, de peur que le mouton ne fût pas mieux vérifié que le lapin. Je me levai de table en maudissant le ragoût, l'hôte et l'hôtellerie; et m'étant recouché sur le grabat, j'y passai la nuit plus tranquillement que je ne m'y étais attendu. Le jour suivant, de grand matin, après avoir payé mon hôte aussi grassement que s'il m'eût fort bien traité, je m'éloignai d'Illescas, l'imagination encore si remplie du civet, que je prenais pour des chats tous les animaux que j'apercevais.

J'arrivai de bonne heure à Madrid, où, sitôt que j'eus satisfait mon muletier, je louai une chambre garnie auprès de la porte du Soleil. Mes yeux, quoique accoutumés au grand monde, ne laissèrent pas d'être éblouis du concours de seigneurs qu'on voit ordinairement dans le quartier de la cour. J'admirai la prodigieuse quantité de carrosses et le nombre infini de gentilshommes, de pages et de laquais qui étaient à la suite des grands. Mon admiration redoubla lorsque, étant allé au lever du roi, j'aperçus ce monarque environné de ses courtisans. Je fus charmé de ce spectacle, et je dis en moi-même : Quel éclat, quelle grandeur! Je ne m'étonne plus d'avoir ouï dire qu'il faut voir la cour de Madrid pour en concevoir toute la magnificence; je suis ravi d'y être venu, j'ai un pressentiment que j'y ferai quelque chose. Je n'y fis pourtant rien, que quelques connaissances infructueuses. Je dépensai peu à peu mon argent, et je fus trop heureux de me donner avec tout mon mérite à un pédant de Salamanque, qu'une affaire de famille avait attiré à Madrid, où il était né, et que le hasard me fit connaître. Je

devins son *factotum*, et je le suivis à son université lorsqu'il y retourna.

Mon nouveau patron se nommait don Ignacio de Ipigna. Il prenait le *don* pour avoir été précepteur d'un duc qui lui faisait par reconnaissance une pension à vie; ce n'est pas tout, il en avait une autre comme professeur émérite du collège; et, de plus, il avait tous les ans du public un revenu de deux ou trois cents pistoles par les livres de morale dogmatique qu'il avait coutume de faire imprimer. La manière dont il composait ses ouvrages mérite bien qu'on en fasse mention. L'illustre don Ignacio passait presque toute la journée à lire les auteurs hébreux, grecs et latins, et à mettre sur un petit carré de papier chaque apophtegme ou pensée brillante qu'il y trouvait. A mesure qu'il remplissait des carrés, il m'employait à les enfiler dans un fil de fer en forme de guirlande, et chaque guirlande faisait un tome. Que nous faisions de mauvais livres! Il ne se passait guère de mois que nous ne fissions pour le moins deux volumes; et aussitôt la presse en gémissait : ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces compilations se donnaient pour des nouveautés; et, si les critiques s'avisaient de reprocher à l'auteur qu'il pillait les anciens, il leur répondait avec une orgueilleuse effronterie : *Furto lœtamur in ipso.*

Il était aussi grand commentateur, et il y avait tant d'érudition dans ses commentaires, qu'il faisait souvent des remarques sur des choses qui n'étaient pas dignes d'être remarquées; comme sur ces carrés de papier il écrivait quelquefois très mal à propos des passages d'Hésiode et d'autres auteurs; néanmoins, avec tout cela, je ne laissai pas de profiter chez ce savant; il y aurait de l'ingratitude à n'en pas convenir. J'y perfectionnai mon écriture à force de copier ses ouvrages; et si, me traitant en élève plutôt qu'en valet, il eut soin de me former l'esprit, il ne négligea point mes mœurs. Scipion, me disait-il quand par hasard il entendait dire que quelque domestique avait fait une friponnerie, prends bien garde, mon enfant, de suivre le mauvais exemple de ce fripon. Il faut qu'un valet serve son maître avec autant de fidélité que de zèle, et s'efforce de devenir vertueux par le travail, s'il a le malheur de ne l'être point par nature. En un mot, don Ignacio ne perdait aucune occasion de me porter à la vertu; et ses exhortations faisaient sur moi un si bon effet, que je n'eus pas la moindre tentation de lui jouer quelque tour pendant quinze mois que je demeurai chez lui.

J'ai déjà dit que le docteur de Ipigna était originaire de Madrid; il y avait une parente, appelée Catalina, qui était femme de chambre de madame la nourrice. Cette soubrette, qui est la

même dont je me suis servi depuis pour tirer de la tour de Ségovie le seigneur de Santillane, ayant envie de rendre service à don Ignacio, engagea sa maîtresse à demander pour lui un bénéfice au duc de Lerme. Ce ministre le fit nommer à l'archidiaconat de Grenade, lequel étant en pays conquis est à la nomination du roi. Nous partîmes pour Madrid sitôt que nous eûmes appris cette nouvelle, le docteur voulant remercier ses bienfaitrices avant que d'aller à Grenade. J'eus plus d'une occasion de voir Catalina et de lui parler. Mon humeur enjouée et mon air aisé lui plurent; de mon côté, je la trouvai si fort à mon gré, que je ne pus me défendre de répondre aux petites marques d'amitié qu'elle me donna; enfin, nous nous attachâmes l'un à l'autre. Pardonnez-moi cet aveu, ma chère Béatrix; comme je vous croyais infidèle, cette erreur doit me sauver de vos reproches.

Cependant le docteur don Ignacio se préparait à partir pour Grenade. Sa parente et moi, effrayés de la prochaine séparation qui nous menaçait, nous eûmes recours à un expédient qui nous en préserva : je feignis d'être malade, je me plaignis de la tête, je me plaignis de la poitrine, et je fis toutes les démonstrations d'un homme accablé de tous les maux du monde. Mon maître appela un médecin, ce qui me fit trembler, m'imaginant que cet Hippocrate allait s'apercevoir que je n'étais point malade; mais heureusement, et comme s'il eût été d'accord avec moi, il me dit bonnement, après m'avoir bien observé, que ma maladie était plus sérieuse qu'on ne pensait, et que, selon toutes les apparences, je garderais longtemps la chambre. Le docteur, impatient de se rendre à sa cathédrale, ne jugea point à propos de retarder son départ; il aima mieux prendre un autre garçon pour le servir; il se contenta de m'abandonner aux soins d'une garde, à laquelle il laissa une somme d'argent pour m'enterrer si je mourais, ou pour récompenser mes services si je revenais de ma maladie.

Sitôt que je sus don Ignacio parti pour Grenade, je fus guéri de tous mes prétendus maux. Je me levai, je congédiai mon médecin qui avait tant de pénétration, et je me défis de ma garde, qui me vola plus de la moitié des espèces qu'elle devait me remettre. Tandis que je faisais ce personnage, Catalina en jouait un autre auprès de dona Anna de Guevara, sa maîtresse, à laquelle faisant entendre que j'étais admirable pour l'intrigue, elle lui mit dans l'esprit de me choisir pour un de ses agents. Madame la nourrice, à qui l'amour des richesses faisait souvent former des entreprises lucratives, ayant besoin de pareils sujets, me reçut parmi ses domestiques, et ne tarda guère à m'éprouver.

Elle me donna des commissions qui demandaient un peu d'adresse, et sans vanité je ne m'en acquittai point mal; aussi fut-elle autant satisfaite de moi que j'eus lieu d'être mécontent d'elle. La dame était si avare, qu'elle ne me faisait pas la moindre part des fruits qu'elle recueillait de mon industrie et de mes peines. Elle s'imaginait que, en me payant exactement mes gages, elle en usait avec moi assez généreusement. Cet excès d'avarice me déplut, et m'aurait bientôt fait sortir de chez cette dame, si je n'y eusse été retenu par les bontés de Catalina, qui, s'enflammant de plus en plus tous les jours, me proposa formellement de l'épouser.

Doucement, lui dis-je, mon adorable, cette cérémonie ne se peut faire entre nous si promptement; il faut auparavant que j'apprenne la mort d'une jeune personne qui vous a prévenue, et dont je suis devenu l'époux pour mes péchés. A d'autres, me répondit Catalina; je ne suis point assez crédule pour ajouter foi à ce que vous dites; vous voulez me faire accroire que vous êtes marié, et pourquoi? Pour me cacher poliment la répugnance que vous avez à me prendre pour votre épouse. Je lui protestai vainement que je lui disais la vérité; mon aveu sincère lui parut une défaite; et, s'en trouvant offensée, elle changea de manières à mon égard. Nous ne nous brouillâmes point; mais notre commerce se refroidit à vue d'œil, et nous n'eûmes plus l'un pour l'autre que des égards de bienséance et d'honnêteté.

Dans cette conjoncture, j'appris qu'il fallait un laquais au seigneur Gil Blas de Santillane, secrétaire du premier ministre de la couronne d'Espagne; et ce poste me flatta d'autant plus, qu'on m'en parla comme du plus gracieux que je pusse occuper. Le seigneur de Santillane, me dit-on, est un cavalier plein de mérite, un garçon chéri du duc de Lerme, et qui, par conséquent, ne saurait manquer de pousser loin sa fortune; d'ailleurs il a le cœur généreux; en faisant ses affaires vous ferez fort bien les vôtres. Je ne négligeai point cette occasion; j'allai me présenter au seigneur Gil Blas, pour qui d'abord je me sentis naître de l'inclination, et qui m'arrêta sur ma physionomie. Je ne balançai point à quitter pour lui madame la nourrice; et il sera, s'il plaît au ciel, le dernier de mes maîtres.

Scipion finit son histoire en cet endroit. Puis, m'adressant la la parole : Seigneur de Santillane, continua-t-il, c'est à vous que je m'adresse à présent; faites-moi la grâce de témoigner à ces dames que vous m'avez toujours connu pour un serviteur aussi fidèle que zélé. J'ai besoin de votre témoignage pour leur persuader que le fils de la Coscolina a purgé ses mœurs, et fait succéder de vertueux sentiments à ses mauvaises inclinations.

Oui, mesdames, dis-je alors, c'est de quoi je puis vous répondre. Si dans son enfance Scipion a été un vrai *Picaro*, il s'est depuis si bien corrigé, qu'il est devenu le modèle d'un parfait domestique. Bien loin d'avoir quelques reproches à lui faire sur la conduite qu'il a tenue avec moi, je dois plutôt avouer que je lui ai de grandes obligations. La nuit qu'on m'enleva pour me conduire à la tour de Ségovie, il sauva du pillage et mit en sûreté une partie de mes effets, qu'il pouvait impunément s'approprier; il ne se contenta pas même de songer à conserver mon bien, il vint par pure amitié s'enfermer avec moi dans ma prison, préférant aux charmes de la liberté le triste plaisir de partager mes peines.



LIVRE ONZIÈME

I. — De la plus grande joie que Gil Blas ait jamais sentie, et du triste accident qui la troubla. Des changements qui arrivèrent à la cour, et qui furent cause que Santillane y retourna.

J'ai déjà dit qu'Antonia et Béatrix s'accordaient ensemble parfaitement bien; l'une étant accoutumée à vivre en soubrette soumise, et l'autre s'accoutumant volontiers à faire la maîtresse. Nous étions, Scipion et moi, des maris trop galants et trop chéris de nos femmes pour n'avoir pas bientôt la satisfaction d'être pères; elles devinrent enceintes presque en même temps. Béatrix accoucha la première, mit au monde une fille; et peu de jours après, Antonia nous combla tous de joie en me donnant un fils. Ravi d'un si heureux événement j'envoyai mon secrétaire à Valence en porter la nouvelle au gouverneur, qui vint à Lirias avec Séraphine et la marquise de Pliego, tenir les enfants sur les fonts, se faisant un plaisir d'ajouter ce témoignage d'affection à tous ceux que j'avais déjà reçus de lui. Mon fils, qui eut pour parrain ce seigneur, et pour marraine la marquise, fut nommé Alphonse; et madame la gouvernante, voulant que j'eusse l'honneur d'être doublement son compère, tint avec moi la fille de Scipion, à laquelle nous donnâmes le nom de Séraphine.

La naissance de mon fils ne réjouit pas seulement les personnes du château, les habitants de Lirias la célébrèrent aussi par des fêtes qui firent connaître que tout le hameau prenait part au plaisir de son seigneur. Mais, hélas! nos réjouissances ne furent pas de longue durée, ou, pour mieux dire, elles se convertirent tout à coup en gémissements, en plaintes, en lamentations, par un événement que plus de vingt années n'ont pu me faire oublier, et qui sera toujours présent à ma pensée. Mon fils mourut; et sa mère, quoiqu'elle fût heureusement accouchée

de lui, le suivit de près : une fièvre violente emporta ma chère épouse après quatorze mois de mariage. Que le lecteur conçoive, s'il est possible, la douleur dont je fus saisi! Je tombai dans un accablement stupide; à force de sentir la perte que je faisais, j'y paraissais comme insensible. Je fus cinq ou six jours dans cet état; je ne voulais prendre aucune nourriture; et je crois que, sans Scipion, je me serais laissé mourir de faim, ou que la tête m'aurait tourné; mais cet adroit secrétaire sut tromper ma douleur en s'y conformant; il trouvait le secret de me faire avaler des bouillons en me les présentant d'un air si mortifié, qu'il semblait me les donner moins pour conserver ma vie que pour nourrir mon affiction.

Cet affectionné serviteur écrivit à don Alphonse pour l'informer du malheur qui m'était arrivé et de la situation pitoyable où je me trouvais. Ce seigneur tendre et compatissant, cet ami généreux se rendit bientôt à Lirias. Je ne puis sans m'attendrir rappeler le moment où il s'offrit à mes yeux. Mon cher Santillane, me dit-il en m'embrassant, je ne viens point ici pour vous consoler; j'y viens pleurer avec vous Antonia, comme vous pleureriez avec moi Séraphine si la Parque me l'eût ravie. Effectivement, il répandit des larmes, et confondit ses soupirs avec les miens. Tout accablé que j'étais de ma tristesse, je ne laissais pas de ressentir vivement les bontés de ce seigneur.

Don Alphonse eut avec Scipion un long entretien sur ce qu'il y avait à faire pour vaincre ma douleur. Ils jugèrent qu'il fallait pour quelque temps m'éloigner de Lirias, où tout me retraçait sans cesse l'image d'Antonia. Sur quoi le fils de don César me proposa de m'emmener à Valence, et mon secrétaire appuya si bien la proposition, que je l'acceptai. Je laissai Scipion et sa femme au château, dont le séjour véritablement ne servait qu'à irriter mes ennuis, et je partis avec le gouverneur. Lorsque je fus à Valence, don César et sa belle-fille n'épargnèrent rien pour faire diversion à mon chagrin; ils mirent tour à tour en usage les amusements les plus propres à me dissiper; mais, malgré tous leurs soins, je demeurai plongé dans une mélancolie dont ils ne purent me tirer. Il ne tenait pas non plus à Scipion que je ne reprisse ma tranquillité : il venait souvent de Lirias à Valence pour savoir de mes nouvelles; il s'en retournait d'autant plus triste ou d'autant plus gai qu'il me voyait plus ou moins de disposition à me consoler. Je ne faisais pas en lui cette remarque sans plaisir; je lui tenais compte des mouvements d'amitié qu'il laissait éclater, et je m'applaudissais d'avoir un domestique si attaché à moi.

Il entra un matin dans ma chambre. Monsieur, me dit-il d'un

air fort agité, il se répand dans la ville un bruit qui intéresse toute la monarchie : on dit que Phillippe III ne vit plus, et que le prince son fils est sur le trône. On ajoute à cela, poursuivit-il, que le cardinal duc de Lerme a perdu son poste, qu'il lui est même défendu de paraître à la cour, et que don Gaspard de Guzman, comte d'Olivarès, est présentement premier ministre. Je me sentis un peu ému de cette nouvelle sans savoir pourquoi. Scipion s'en aperçut et me demanda si je ne prenais aucune part à ce grand changement. Eh! quelle part veux-tu que j'y prenne, lui répondis-je, mon enfant? j'ai quitté la cour; tous les changements qui peuvent y arriver me doivent être indifférents.

Pour un homme de votre âge, reprit le fils de la Coscolina, vous êtes bien détaché du monde. A votre place j'aurais un dési curieux. Quel désir? interrompis-je. Ma foi, reprit-il, j'irais à Madrid montrer mon visage au jeune monarque, pour voir s'il me remettrait; c'est un plaisir que je me donnerais. Je t'entends, lui dis-je; tu voudrais que je retournasse à la cour pour y tenter de nouveau la fortune, ou plutôt pour y redevenir un avare et un ambitieux. Pourquoi vos mœurs s'y corrompraient-elles encore? me repartit Scipion. Ayez plus de confiance que vous n'en avez en votre vertu. Je vous réponds de vous-même. Les saines réflexions que votre disgrâce vous a fait faire sur la cour ne vous permettent point d'en redouter les dangers. Rembarquez-vous hardiment sur une mer dont vous connaissez tous les écueils. Tais-toi, flatteur, m'écriai-je en souriant; es-tu las de me voir mener une vie tranquille? Je croyais que mon repos t'était plus cher.

Dans cet endroit de notre conversation, don César et son fils arrivèrent. Ils me confirmèrent la nouvelle de la mort du roi, ainsi que le malheur du duc de Lerme. Ils m'apprirent de plus que ce ministre, ayant fait demander la permission de se retirer à Rome, n'avait pu l'obtenir, et qu'il lui était ordonné de se rendre à son marquisat de Denia. Ensuite, comme s'ils eussent agi de concert avec mon secrétaire, ils me conseillèrent d'aller à Madrid me présenter aux yeux du nouveau roi, puisque j'en étais connu, et que je lui avais même rendu des services que les grands récompensent assez volontiers. Pour moi, dit don Alphonse, je ne doute pas qu'il ne les reconnaisse. Philippe IV doit payer les dettes du prince d'Espagne. J'ai le même pressentiment, dit don César, et je regarde le voyage de Santillane à la cour comme une occasion pour lui de parvenir aux grands emplois.

En vérité, messeigneurs, m'écriai-je, vous ne pensez pas bien à ce que vous dites! Il semble, à vous entendre l'un et l'autre,

que je n'ai qu'à me rendre à Madrid pour avoir la clef d'or ou quelque gouvernement; vous êtes dans l'erreur. Je suis au contraire bien persuadé que le roi ne ferait aucune attention à ma figure si je m'offrais à ses regards. J'en ferai, si vous le souhaitez, l'épreuve pour vous désabuser. Les seigneurs de Leyva me prirent au mot, et je ne pus me défendre de leur promettre que je partirais incessamment pour Madrid. Sitôt que mon secrétaire me vit déterminé à faire ce voyage, il en ressentit une joie immodérée; il s'imaginait que je ne paraîtrais pas plus tôt devant le nouveau monarque, que ce prince me démêlerait dans la foule et m'accablerait d'honneurs et de biens. Là-dessus, se berçant des plus brillantes chimères, il m'élevait aux premières charges de l'État, et se poussait à la faveur de mon élévation.

Je me disposai donc à retourner à la cour, non dans la vue d'y sacrifier encore à la fortune, mais pour contenter don César et son fils, qui avaient dans l'esprit que je posséderais bientôt les bonnes grâces du souverain. Il est vrai que je me sentais au fond de l'âme quelque envie d'éprouver si ce jeune prince me reconnaîtrait. Entraîné par ce mouvement curieux, sans espérance et sans dessein de tirer quelque avantage du nouveau règne, je pris le chemin de Madrid avec Scipion, abandonnant le soin de mon château à Béatrix, qui était une très bonne ménagère.

II. — Gil Blas se rend à Madrid; il paraît à la cour; le roi le reconnaît et le recommande à son premier ministre. Suite de cette recommandation.

Nous nous rendîmes à Madrid en moins de huit jours, don Alphonse nous ayant donné deux de ses meilleurs chevaux pour faire plus de diligence. Nous allâmes descendre à un hôtel garni où j'avais déjà logé, chez Vincent Forero, mon ancien hôte, qui fut bien aise de me revoir.

Comme c'était un homme qui se piquait de savoir tout ce qui se passait tant à la cour que dans la ville, je lui demandai ce qu'il y avait de nouveau. Bien des choses, me répondit-il. Depuis la mort de Philippe III, les amis et les partisans du cardinal duc de Lerme se sont bien remués pour maintenir Son Éminence dans le ministère, mais leurs efforts ont été vains : le comte d'Olivarès l'a emporté sur eux. On prétend que l'Espagne ne perd point au change, et que ce nouveau premier ministre a le génie d'une si vaste étendue, qu'il serait capable de gouverner

le monde entier; Dieu le veuille! Ce qu'il y a de certain, continua-t-il, c'est que le peuple a conçu la plus haute opinion de sa capacité; nous verrons dans la suite si le duc de Lerme est bien ou mal remplacé. Forero, s'étant mis en train de parler, me fit un détail de tous les changements qui s'étaient faits à la cour depuis que le comte d'Olivarès tenait le gouvernail du vaisseau de la monarchie.

Deux jours après mon arrivée à Madrid, j'allai chez le roi l'après-dînée, et je me mis sur son passage comme il entrait dans son cabinet : il ne me regarda point. Je retournai le lendemain au même endroit, et je ne fus pas plus heureux. Le surlendemain il jeta sur moi les yeux en passant, mais il ne parut pas faire la moindre attention à ma personne. Là-dessus je pris mon parti : Tu vois, dis-je à Scipion qui m'accompagnait, que le roi ne me reconnaît point, ou que, s'il me remet, il ne se soucie guère de renouveler connaissance avec moi. Je crois que nous ne ferons point mal de reprendre le chemin de Valence. N'allons pas si vite, monsieur, me répondit mon secrétaire; vous savez mieux que moi qu'on ne réussit à la cour que par la patience. Ne vous lassez pas de vous montrer au prince; à force de vous offrir à ses regards, vous l'obligerez à vous considérer plus attentivement, et à se rappeler les traits de son agent auprès de la belle Catalina.

Afin que Scipion n'eût rien à me reprocher, j'eus la complaisance de continuer le même manège pendant trois semaines; et un jour enfin il arriva que le monarque, frappé de ma vue, me fit appeler. J'entrai dans son cabinet, non sans être troublé de me trouver tête à tête avec mon roi. Qui êtes-vous? me dit-il; vos traits ne me sont pas inconnus. Où vous ai-je vu? Sire, lui répondis-je en tremblant, j'ai eu l'honneur de conduire une nuit Votre Majesté avec le comte de Lemos chez... Ah! je m'en souviens, interrompit le prince, vous étiez secrétaire du duc de Lerme; et, si je ne me trompe, Santillane est votre nom. Je n'ai pas oublié que dans cette occasion vous me servîtes avec beaucoup de zèle, et que vous fûtes assez mal payé de vos peines. N'avez-vous pas été en prison pour cette aventure? Oui, sire, lui repartis-je, j'ai été six mois à la Tour de Ségovie; mais vous avez eu la bonté de m'en faire sortir. Cela, reprit-il, ne m'acquitte point envers Santillane : il ne suffit pas de l'avoir fait remettre en liberté, je dois lui tenir compte des maux qu'il a soufferts pour l'amour de moi.

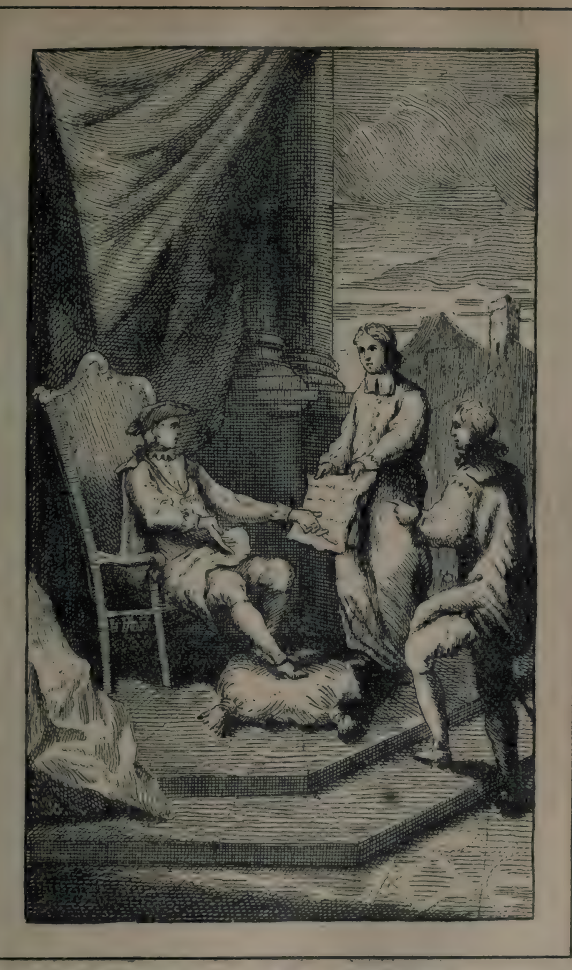
Comme le prince achevait ces paroles, le comte d'Olivarès entra dans le cabinet. Tout fait ombrage aux favoris; il fut étonné de voir là un inconnu, et le roi redoubla sa surprise en

lui disant : Comte, je mets ce jeune homme entre vos mains, occupez-le; je vous charge du soin de l'avancer. Le ministre affecta de recevoir cet ordre d'un air gracieux, en me considérant depuis les pieds jusqu'à la tête, et fort en peine de savoir qui j'étais. Allez, mon ami, ajouta le monarque en m'adressant la parole et en me faisant signe de me retirer, le comte ne manquera pas de vous employer utilement pour mon service et pour vos intérêts.

Je sortis aussitôt du cabinet et rejoignis le fils de la Coscolina, qui, très impatient d'apprendre ce que le roi m'avait dit, était dans une agitation inconcevable. Mais remarquant sur mon visage un air de satisfaction : Si j'en crois mes yeux, me dit-il, au lieu de retourner à Valence, nous avons bien la mine de demeurer à la cour. Cela pourrait bien être, lui répondis-je; en même temps je le ravis en lui racontant mot pour mot le petit entretien que je venais d'avoir avec le monarque. Mon cher maître, me dit alors Scipion dans l'excès de sa joie, prendrez-vous une autre fois de mes almanachs? Avouez que vous ne me savez pas à présent mauvais gré de vous avoir exhorté à faire le voyage de Madrid. Je vous vois déjà dans un poste éminent; vous deviendrez le Calderone du comte d'Olivarès. C'est ce que je ne souhaite point du tout, interrompis-je; cette place est environnée de trop de précipices pour exciter mon envie. Je voudrais un bon emploi où je n'eusse aucune occasion de faire des injustices ni un honteux trafic des bienfaits du prince. Après l'usage que j'ai fait de ma faveur passée, je ne puis être assez en garde contre l'avarice et contre l'ambition. Allez, monsieur, reprit mon secrétaire, le ministre vous donnera quelque bon poste que vous pourrez remplir sans cesser d'être honnête homme.

Plus pressé par Scipion que par ma curiosité, je me rendis le jour suivant chez le comte d'Olivarès avant le lever de l'aurore, ayant appris que tous les matins, soit en été, soit en hiver, il écoutait à la clarté des bougies tous ceux qui avaient à lui parler. Je me mis modestement dans un coin de la salle; et de là j'observai bien le comte quand il parut, car j'avais fait peu d'attention à lui dans le cabinet du roi. Je vis un homme d'une taille au-dessus de la médiocre, et qui pouvait passer pour gros dans un pays où il est rare de voir des personnes qui ne soient pas maigres. Il avait les épaules si élevées, que je le crus bossu, quoiqu'il ne le fût pas; sa tête, qui était d'une grosseur excessive, lui tombait sur la poitrine; ses cheveux étaient noirs et plats, son visage long, son teint olivâtre, sa bouche enfoncée, et son menton pointu et fort relevé.

Tout cela ensemble ne faisait pas un beau seigneur; néan-



Comte, dit le roi au ministre d'Olivarès, en lui présentant Gil Blas, je mets ce jeune homme entre vos mains, occupez-le; je vous charge du soin de l'avancer.

moins, comme je le croyais dans une disposition obligeante pour moi, je le regardais avec indulgence, je le trouvais agréable. Il est vrai qu'il recevait tout le monde d'un air affable et débonnaire, et qu'il prenait gracieusement les placets qu'on lui présentait : ce qui semblait lui tenir lieu de bonne mine. Cependant, lorsqu'à mon tour je m'avançai pour le saluer et me faire connaître, il me lança un regard rude et menaçant; puis, me tournant le dos sans daigner m'entendre, il rentra dans son cabinet. Je trouvai alors ce seigneur encore plus laid qu'il n'était naturellement; je sortis de la salle fort étourdi d'un accueil si farouche, et ne sachant ce que j'en devais penser.

Ayant rejoint Scipion qui m'attendait à la porte : Sais-tu bien, lui dis-je, la réception qu'on m'a faite? Non, me répondit-il; mais elle n'est pas difficile à deviner : le ministre, prompt à se conformer aux volontés du prince, vous aura proposé sans doute un emploi considérable. C'est ce qui te trompe, lui répliquai-je : en même temps je lui appris de quelle façon j'avais été reçu. Il m'écouta fort attentivement, et me dit : Vous m'étonnez! Il faut que le comte ne vous ait pas remis, ou qu'il vous ait pris pour un autre. Je vous conseille de le revoir; je ne doute pas qu'il ne vous fasse meilleure mine. Je suivis le conseil de mon secrétaire; je me montrai pour la seconde fois devant le ministre, qui, me traitant encore plus mal que la première, fronça le sourcil en m'envisageant, comme si ma vue lui eût fait de la peine; puis il détourna de moi ses regards, et se retira sans me dire mot.

Je fus piqué de ce procédé jusqu'au vif, et tenté de partir sur-le-champ pour retourner à Valence; mais c'est à quoi Scipion ne manqua pas de s'opposer, ne pouvant se résoudre à renoncer aux espérances qu'il avait conçues. Ne vois-tu pas, lui dis-je, que le comte veut m'écarter de la cour? Le monarque lui a témoigné de la bonne volonté pour moi, cela ne suffit-il pas pour m'attirer l'adversion de son favori? Cédons, mon enfant, cédons de bonne grâce au pouvoir d'un ennemi si redoutable. Monsieur, répondit-il en colère contre le comte d'Olivarès, je n'abandonnerais pas si facilement le terrain. Je voudrais même avoir raison d'un accueil si offensant. J'irais me plaindre au roi du peu de cas que le ministre fait de sa recommandation. Mauvais conseil, lui dis-je, mon ami : si je faisais cette démarche imprudente, je ne tarderais guère à m'en repentir. Je ne sais même si je ne cours pas quelque péril à m'arrêter dans cette ville.

Mon secrétaire, à ce discours, rentra en lui-même, et, considérant qu'en effet nous avions affaire à un homme qui pouvait nous faire revoir la tour de Ségovie, il partagea ma crainte. Il ne

combattit plus l'envie que j'avais de quitter Madrid, d'où je résolus de m'éloigner dès le lendemain.

III. — De ce qui empêcha Gil Blas d'exécuter la résolution où il était d'abandonner la cour, et du service important que Joseph Navarro lui rendit.

En m'en retournant à mon hôtel garni, je rencontrai Joseph Navarro, chef d'office de don Baltazar de Zuniga, et mon ancien ami. Je doutai quelques moments si je ne ferais pas semblant de ne le pas voir, ou si je l'aborderais pour lui demander pardon d'en avoir si mal agi avec lui. Je m'arrêtai à ce dernier parti. Je saluai Navarro, et l'abordant fort poliment : Me reconnaissez-vous? lui dis-je, et serez-vous encore assez bon pour vouloir parler à un misérable qui a payé d'ingratitude l'amitié que vous aviez pour lui? Vous avouez donc, me répondit-il, que vous n'en avez pas trop bien usé avec moi? Oui, lui repartis-je, et vous êtes en droit de m'accabler de reproches; je le mérite, si toutefois je n'ai pas expié mon crime par les remords qui l'ont suivi. Puisque vous vous êtes repenti de votre faute, reprit Navarro en m'embrassant, je ne dois plus m'en ressouvenir. De mon côté, je pressai Joseph entre mes bras; et tous deux nous reprîmes l'un pour l'autre nos premiers sentiments.

Il avait appris mon emprisonnement et la déroute de mes affaires; mais il ignorait tout le reste. Je l'en informai; je lui racontai jusqu'à la conversation que j'avais eue avec le roi, et je ne lui cachai point la mauvaise réception que le ministre venait de me faire, non plus que le dessein où j'étais de me retirer dans ma solitude. Gardez-vous bien de vous en aller! me dit-il; puisque le monarque a témoigné de l'amitié pour vous, il faut bien que cela vous serve à quelque chose. Entre nous, le comte d'Olivarès a l'esprit un peu fantasque et singulier : c'est un seigneur plein de caprices : quelquefois, comme dans cette occasion, il agit d'une manière qui révolte ; et lui seul a la clef de ses actions hétéroclites. Au reste, quelques raisons qu'il ait de vous avoir mal reçu, tenez ici pied à boule; il n'empêchera pas que vous ne profitiez des bontés du prince; c'est de quoi je puis vous assurer J'en dirai deux mots ce soir au seigneur don Baltazar de Zuniga mon maître, qui est oncle du comte d'Olivarès, et qui partage avec lui les soins du gouvernement. Navarro m'ayant ainsi parlé, me demanda où je demeurais, et là-dessus nous nous séparâmes.

Je ne fus pas longtemps sans le revoir; il vint le jour suivant me retrouver. Seigneur de Santillane, me dit-il, vous avez un

protecteur; mon maître veut vous prêter son appui : sur le bien que je lui ai dit de Votre Seigneurie, il m'a promis de parler pour vous au comte d'Olivarès son neveu; je ne doute pas qu'il ne le prévienne en votre faveur, et j'ose vous dire que vous pouvez compter sur cela. Mon ami Navarro, ne voulant pas me servir à demi, me présenta deux jours après à don Baltazar, qui me dit d'un air gracieux : Seigneur de Santillane, votre ami Joseph m'a fait votre éloge dans des termes qui m'ont mis dans vos intérêts. Je fis une profonde révérence au seigneur de Zuniga, et lui répondis que je sentirais vivement toute ma vie l'obligation que j'avais à Navarro de m'avoir procuré la protection d'un ministre qu'on appelait à juste titre *le Flambeau du Conseil*. Don Baltazar, à cette réponse flatteuse, me frappa sur l'épaule en riant, et reprit de cette sorte : Vous pouvez dès demain retourner chez le comte d'Olivarès, vous serez plus content de lui.

Je reparus donc pour la troisième fois devant le premier ministre, qui, m'ayant démêlé dans la foule, jeta sur moi un regard accompagné d'un souris dont je tirai bon augure. Cela va bien, dis-je en moi-même, l'oncle a fait entendre raison au neveu. Je ne m'attendis plus qu'à un accueil favorable, et mon attente fut remplie. Le comte, après avoir donné audience à tout le monde, me fit passer dans son cabinet, où il me dit d'un air familier : Ami Santillane, pardonne-moi l'embarras où je t'ai mis pour me divertir; je me suis fait un plaisir de t'inquiéter pour éprouver ta prudence, et voir ce que tu ferais dans ta mauvaise humeur. Je ne doute pas que tu ne te sois imaginé que tu me déplaisais; mais au contraire, mon enfant, je t'avouerai que ta personne me revient on ne peut pas davantage. Oui, Santillane, tu me plais; quand le roi mon maître ne m'aurait pas ordonné de prendre soin de ta fortune, je le ferais par ma propre inclination. D'ailleurs, don Baltazar de Zuniga, mon oncle, à qui je ne puis rien refuser, m'a prié de te regarder comme un homme pour lequel il s'intéresse; il n'en faut pas davantage pour me déterminer à t'attacher à moi.

Ce début fit une si vive impression sur mes sens, qu'ils en furent troublés. Je me prosternai aux pieds du ministre, qui, m'ayant dit de me relever, poursuivit de cette manière : Reviens ici cette après-dînée, et demande mon intendant; il t'apprendra les ordres dont je l'aurai chargé. A ces mots Son Excellence sortit de son cabinet pour aller entendre la messe, ce qu'elle avait coutume de faire tous les jours après avoir donné audience; ensuite elle se rendait au lever du roi.

IV. — Gil Blas se fait aimer du comte d'Olivarès.

Je ne manquai pas de retourner l'après-dînée chez le premier ministre, et de demander son intendant, qui s'appelait don Raimond Caporis. Je ne lui eus pas sitôt décliné mon nom, que me saluant avec des marques de considération : Seigneur, me dit-il, suivez-moi s'il vous plaît; je vais vous conduire à l'appartement qui vous est destiné dans cet hôtel. Après avoir dit ces paroles, il me mena, par un petit escalier, à une enfilade de cinq à six pièces de plain-pied qui composaient le second étage d'une aile du logis, et qui étaient assez modestement meublées. Vous voyez, reprit-il, le logement que monseigneur vous donne, et vous y aurez une table de six couverts entretenue à ses dépens. Vous serez servi par ses propres domestiques; il y aura toujours un carrosse à vos ordres. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il; Son Excellence m'a fortement recommandé d'avoir pour vous les mêmes attentions que si vous étiez de la maison de Guzman.

Que diable signifie tout ceci? dis-je en moi-même. Comment dois-je prendre ces distinctions? N'y aurait-il point de la malice là-dedans, et ne serait-ce pas encore pour se divertir que le ministre me ferait un traitement si honorable? C'est ce que je suis tenté de croire; car enfin convient-il au ministre de la monarchie d'Espagne d'en user de cette sorte avec moi? Pendant que j'étais dans cette incertitude, flottant entre la crainte et l'espérance, un page vint m'avertir que le comte me demandait. Je me rendis dans le moment auprès de monseigneur, qui était tout seul dans son cabinet. Eh bien! Santillane, me dit-il, es-tu satisfait de ton appartement et des ordres que j'ai donnés à don Raimond? Les bontés de Votre Excellence, lui répondis-je, me paraissent excessives et je ne m'y prête qu'en tremblant. Pourquoi donc? répliqua-t-il; puis-je faire trop d'honneur à un homme que le roi m'a confié, et dont il veut que je prenne soin? Non, sans doute; je ne fais que mon devoir en te traitant honorablement. Ne t'étonne donc plus de ce que je fais pour toi, et compte qu'une fortune brillante et solide ne saurait t'échapper, si tu m'es aussi attaché que tu l'étais au duc de Lerme.

Mais à propos de ce seigneur, poursuivit-il, on dit que tu vivais familièrement avec lui. Je suis curieux de savoir comment vous fîtes tous deux connaissance, et quel emploi ce ministre te fit exercer. Ne me déguise rien, j'exige de toi un récit sincère. Je me souvins alors de l'embarras où je m'étais trouvé avec le duc

de Lerme en pareil cas, et de quelle façon je m'en étais tiré; ce que je pratiquai encore fort heureusement, c'est-à-dire que dans ma narration j'adoucis les endroits rudes, et passai légèrement sur les choses qui me faisaient peu d'honneur. Je ménageai aussi le duc de Lerme, quoiqu'en ne l'épargnant point du tout j'eusse fait peut-être plus de plaisir à mon auditeur. Pour don Rodrigue de Calderone, je ne lui fis grâce de rien. Je détaillai tous les beaux coups que je savais qu'il avait faits dans le trafic des commanderies, des bénéfices et des gouvernements.

Ce que tu m'apprends de Calderonne, interrompit le ministre, est conforme à certains mémoires qui m'ont été présentés contre lui, et qui contiennent des chefs d'accusation encore plus importants. On va bientôt lui faire son procès; et, si tu souhaites qu'il succombe dans cette affaire, je crois que tes vœux seront satisfaits. Je ne désire point sa mort, lui dis-je, quoiqu'il n'ait point tenu à lui que je n'aie trouvé la mienne dans la tour de Ségovie, où il a été cause que j'ai fait un assez long séjour. Comment! reprit Son Excellence avec étonnement, c'est don Rodrigue qui a causé ta prison? voilà ce que j'ignorais. Don Baltazar, à qui Navarro a raconté ton histoire, m'a bien dit que le feu roi te fit emprisonner pour te punir d'avoir mené la nuit le prince d'Espagne dans un lieu suspect, mais je n'en sais pas davantage, et je ne puis deviner quel rôle Calderone a joué dans cette pièce. Le rôle d'un amant qui se venge d'un outrage reçu, lui répondis-je. En même temps je lui fis un détail de l'aventure, qu'il trouva si divertissante, que, tout grave qu'il était, il ne put s'empêcher d'en rire, ou plutôt d'en pleurer de plaisir. Catalina, tantôt nièce et tantôt petite-fille, le réjouit infiniment, aussi bien que la part qu'avait eue à tout cela le duc de Lerme.

Lorsque j'eus achevé mon récit, le comte me renvoya, en me disant que le lendemain il ne manquerait pas de m'occuper. Je courus aussitôt à l'hôtel de Zuniga pour remercier don Baltazar de ses bons offices, et pour rendre compte à mon ami Joseph de l'entretien que je venais d'avoir avec le premier ministre, et de la disposition favorable où Son Excellence était pour moi.

V. — De l'entretien secret que Gil Blas eut avec Navarro, et de la première occupation que le comte d'Olivarès lui donna.

D'abord que je vis Joseph, je lui dis avec agitation que j'avais bien des choses à lui apprendre. Il me mena dans un endroit particulier, où, l'ayant mis au fait, je lui demandai ce qu'il

pensait de ce que je venais de lui dire. Je pense, me répondit-il, que vous êtes en train de faire une grosse fortune. Tout vous rit : vous plaisez au premier ministre; et, ce qui ne doit pas être compté pour rien, c'est que je puis vous rendre le même service que vous rendit mon oncle Melchior de la Ronda quand vous entrâtes à l'archevêché de Grenade. Il vous épargna la peine d'étudier le prélat et ses principaux officiers, en vous découvrant leurs différents caractères; je veux, à son exemple, vous faire connaître le comte, la comtesse son épouse, et dona Maria de Guzman leur fille unique.

Commençons par le ministre : il a l'esprit vif, pénétrant, et propre à former de grands projets. Il se donne pour un homme universel, parce qu'il a une légère teinture de toutes les sciences; il se croit capable de décider de tout. Il s'imagine être un profond jurisconsulte, un grand capitaine, et un politique des plus raffinés. Avec cela, il est si entêté de ses opinions, qu'il les veut toujours suivre préférablement à celles des autres, de peur de paraître déférer aux lumières de quelqu'un. Entre nous, ce défaut peut avoir d'étranges suites, dont le ciel veuille préserver la monarchie! J'ajoute à cela qu'il brille dans le conseil par une éloquence naturelle, et qu'il écrirait aussi bien qu'il parle, s'il n'affectait pas, pour donner plus de dignité à son style, de le rendre obscur et trop recherché. Il pense singulièrement; et, comme je crois vous l'avoir déjà dit, il est capricieux et chimérique. Tel est le portrait de son esprit; faisons celui de son cœur. Il est généreux et bon ami. On le dit vindicatif, mais quel Espagnol ne l'est pas? De plus, on l'accuse d'ingratitude pour avoir fait exiler le duc d'Uzède et le frère Louis Aliaga, auxquels il avait, dit-on, de grandes obligations; c'est ce qu'il faut encore lui pardonner : l'envie d'être premier ministre dispense d'être reconnaissant.

Dona Agnès de Zuniga è Vélasco, comtesse d'Olivarès, poursuivit Joseph, est une dame à qui je ne connais que le défaut de vendre au poids de l'or les grâces qu'elle fait obtenir. Pour dona Maria de Guzman, qui sans contredit est aujourd'hui le premier parti d'Espagne, c'est une personne accomplie et l'idole de son père. Réglez-vous là-dessus; faites bien votre cour à ces deux dames, et paraissez encore plus dévoué au comte d'Olivarès que vous ne l'étiez au duc de Lerme avant votre voyage de Ségovie : vous deviendrez par ce moyen un homme comblé d'honneurs et de richesses.

Je vous conseille encore, ajouta-t-il, de voir de temps en temps don Baltazar mon maître; quoique vous n'ayez plus besoin de lui pour vous avancer, ne laissez pas de le ménager. Vous êtes bien dans son esprit; conservez son estime et son amitié; il peut dans

l'occasion vous servir. Comme l'oncle et le neveu, dis-je à Navarro, gouvernent ensemble l'État, n'y aurait-il point un peu de jalousie entre ces deux collègues? Non, me répondit-il, ils sont au contraire dans la plus parfaite union. Sans don Baltazar, le comte d'Olivarès ne serait peut-être pas premier ministre; car enfin, après la mort de Philippe III, tous les amis et les partisans de la maison de Sandoval se donnèrent de grands mouvements, les uns en faveur du cardinal, et les autres pour son fils; mais mon maître, le plus délié des courtisans, et le comte, qui n'est guère moins fin que lui, rompirent leurs mesures, et en prirent de si justes pour s'assurer cette place, qu'ils l'emportèrent sur leurs concurrents. Le comte d'Olivarès, étant devenu premier ministre, a fait part de son administration à don Baltazar son oncle; il lui a laissé le soin des affaires du dehors, et s'est réservé celles du dedans; de sorte que, resserrant par là les nœuds de l'amitié qui doit naturellement lier les personnes du même sang, ces deux seigneurs, indépendants l'un de l'autre, vivent dans une intelligence qui me paraît inaltérable.

Telle fut la conversation que j'eus avec Joseph, et dont je me promis bien de profiter; après cela j'allai remercier le seigneur de Zuniga de ce qu'il avait eu la bonté de faire pour moi. Il me dit fort poliment qu'il saisirait toujours les occasions où il s'agirait de me faire plaisir, et qu'il était bien aise que je fusse satisfait de son neveu, auquel il m'assura qu'il parlerait encore en ma faveur, voulant du moins, disait-il, me faire voir par là que mes intérêts lui étaient chers, et qu'au lieu d'un protecteur j'en avais deux. C'est ainsi que don Baltazar, par amitié pour Navarro, prenait ma fortune à cœur.

Dès ce soir-là même j'abandonnai mon hôtel garni pour aller loger chez le premier ministre, où je soupai avec Scipion dans mon appartement. C'était une chose à voir que notre contenance! Nous y fûmes servis tous deux par des domestiques du logis, qui, pendant le repas, tandis que nous affections une gravité imposante, riaient peut-être en eux-mêmes du respect de commande qu'ils avaient pour nous. Lorsqu'ils se furent retirés, après avoir desservi, mon secrétaire, cessant de se contraindre, me dit mille folies que son humeur gaie et ses espérances lui inspirèrent. Pour moi, quoique ravi de la brillante situation où je commençais à me voir, je ne me sentais encore aucune disposition à m'en laisser éblouir. Aussi, m'étant couché, je m'endormis tranquillement, sans livrer mon esprit aux idées agréables dont je pouvais l'occuper, au lieu que l'ambitieux Scipion prit peu de repos. Il passa plus de la moitié de la nuit à thésauriser pour marier sa fille Séraphine.

J'étais à peine habillé le lendemain matin, qu'on me vint chercher de la part de monseigneur. Je fus bientôt auprès de Son Excellence, qui me dit : Oh ça ! Santillane, voyons un peu ce que tu sais faire. Tu m'as dit que le duc de Lerme te donnait des mémoires à rédiger; j'en ai un que je te destine pour ton coup d'essai. Je vais t'en dire la matière ; écoute-moi attentivement : il est question de composer un ouvrage qui prévienne le public en faveur de mon ministère. J'ai déjà fait courir le bruit secrètement que j'ai trouvé les affaires fort dérangées, il s'agit présentement d'exposer aux yeux de la cour et de la ville le misérable état où la monarchie est réduite. Il faut faire là-dessus un tableau qui frappe le peuple, et l'empêche de regretter mon prédécesseur. Après cela, tu vanteras les mesures que j'ai prises pour rendre le règne du roi glorieux, ses États florissants et ses sujets parfaitement heureux.

Après que monseigneur m'eut parlé de cette sorte, il me mit entre les mains un papier qui contenait les justes sujets qu'on avait de se plaindre de l'administration précédente ; et je me souviens qu'il y avait dix articles, dont le moins important était capable d'alarmer les bons Espagnols ; puis, m'ayant fait passer dans un petit cabinet voisin du sien, il m'y laissa travailler en liberté. Je commençai donc à composer mon mémoire le mieux qu'il me fut possible. J'exposai d'abord le mauvais état où se trouvait le royaume : les finances dissipées, les revenus royaux engagés à des partisans, et la marine ruinée. Je rapportai ensuite les fautes commises par ceux qui avaient gouverné l'État sous le dernier règne, et les suites fâcheuses qu'elles pouvaieut avoir. Enfin je peignis la monarchie en péril, et censurai si vivement le précédent ministère, que la perte du duc de Lerme était, suivant mon mémoire, un grand bonheur pour l'Espagne. Pour dire la vérité, quoique je n'eusse aucun ressentiment contre ce seigneur, je ne fus pas fâché de lui rendre ce bon office. Voilà l'homme !

Enfin, après une peinture effrayante des maux qui menaçaient l'Espagne, je rassurais les esprits en faisant avec art concevoir aux peuples de belles espérances pour l'avenir. Pour cet effet, je faisais passer le comte d'Olivarès comme un restaurateur envoyé du ciel pour le salut de la nation, je promettais monts et merveilles. En un mot j'entrai si bien dans les vues du nouveau ministre, qu'il parut surpris de mon ouvrage lorsqu'il l'eut lu tout entier. Santillane, me dit-il, je ne t'aurais pas cru capable de composer un pareil mémoire. Sais-tu bien que tu viens de faire un morceau digne d'un secrétaire d'État? Je ne m'étonne plus si le duc de Lerme exerçait ta plume. Ton style est concis et même élégant; mais je le trouve un peu trop naturel. En même temps,

m'ayant fait remarquer les endroits qui n'étaient pas de son goût, il les changea ; et je jugeai par ses corrections qu'il aimait, comme Navarro me l'avait dit, les expressions recherchées et l'obscurité. Néanmoins, quoiqu'il voulût de la noblesse, ou, pour mieux dire, du précieux dans la diction, il ne laissa pas de conserver les deux tiers de mon mémoire ; et pour me témoigner jusqu'à quel point il en était satisfait, il m'envoya par don Raimond trois cents pistoles à l'issue de mon dîner.

VI. — De l'usage que Gil Blas fit de ces trois cents pistoles, et des soins dont il chargea Scipion. Succès du mémoire dont on vient de parler.

Ce bienfait du ministre fournit à Scipion un nouveau sujet de me féliciter d'être venu à la cour : ce qu'il ne manqua pas de faire. Vous voyez, me dit-il, que la fortune a de grands desseins sur Votre Seigneurie. Êtes-vous fâché présentement d'avoir quitté votre solitude ? Vive le comte d'Olivarès ! c'est bien un autre patron que son prédécesseur. Le duc de Lerme, quoique vous lui fussiez fort attaché, vous laissa languir plusieurs mois sans vous faire présent d'une pistole ; et le comte vous a déjà fait une gratification que vous n'auriez osé espérer qu'après de longs services.

Je voudrais bien, ajouta-t-il, que les seigneurs de Leyva fussent témoins du bonheur dont vous jouissez, ou du moins qu'il le sussent. Il est temps de les en informer, lui répondis-je, et c'est de quoi j'allais te parler. Je ne doute pas qu'ils n'aient une extrême impatience d'apprendre de mes nouvelles ; mais j'attendais, pour leur en donner, que je me visse dans un état fixe, et que je pusse leur mander positivement si je demeurerais ou non à la cour. A présent que je sais bien à quoi m'en tenir, tu peux partir pour Valence quand il te plaira pour aller instruire ces seigneurs de ma situation présente, que je regarde comme leur ouvrage, puisqu'il est certain que sans eux je ne me serais jamais déterminé à faire le voyage de Madrid. Cela étant, s'écria le fils de la Coscolina, don César et don Alphonse seront bientôt informés de l'état présent de vos affaires. Que je vais leur causer de joie en leur racontant ce qui vous est arrivé ! Que ne suis-je déjà aux portes de Valence ! mais j'y serai en peu de jours. Les deux chevaux de don Alphonse sont tout prêts. Je vais me mettre en chemin avec un laquais de monseigneur. Outre que je serai bien aise d'avoir un compagnon sur la route, vous savez que la livrée d'un premier ministre jette de la poudre aux yeux.

Je ne pus m'empêcher de rire de la sotte vanité de mon secré-

taire, et cependant, plus vain peut-être encore que lui, je le laissai faire ce qu'il voulut. Pars, lui dis-je, et reviens promptement; car j'ai une autre commission à te donner. Je veux t'envoyer aux Asturies porter de l'argent à ma mère. J'ai par négligence laissé passer le temps auquel j'ai promis de lui faire tenir cent pistoles, que tu t'es obligé de lui remettre toi-même en mains propres. Ces sortes de paroles doivent être si sacrées pour un fils, que je me reproche mon peu d'exactitude à les garder. Vous avez raison, monsieur, me répondit Scipion, et je me sais mauvais gré de ne vous en avoir pas fait souvenir; mais patience, dans six semaines au plus tard je vous rendrai compte de ces deux commissions, j'aurai parlé aux seigneurs de Leyva, fait un tour à votre château, et revu la ville d'Oviédo, dont je ne puis me rappeler le souvenir sans donner au diable les trois quarts et demi de ses habitants. Je comptai donc au fils de la Coscolina cent pistoles pour la pension de ma mère, avec cent autres pour lui, voulant qu'il fît gracieusement le long voyage qu'il allait entreprendre.

Quelques jours après son départ, monseigneur fit imprimer notre mémoire, qui ne fut pas plus tôt rendu public, qu'il devint le sujet de toutes les conversations de Madrid. Le peuple, ami de la nouveauté, fut charmé de cet écrit; l'épuisement des finances, qui était peint avec de vives couleurs, le révolta contre le duc de Lerme; et si les coups de griffe qu'y recevait ce ministre ne furent pas applaudis de tout le monde, du moins ils trouvèrent des approbateurs. Quant aux magnifiques promesses que le comte d'Olivarès y faisait, et entre autres celle de fournir par une sage économie aux dépenses de l'État sans incommoder les sujets, elles éblouirent les citoyens en général, et les confirmèrent dans la grande opinion qu'ils avaient déjà de ses lumières : si bien que toute la ville retentit de ses louanges.

Ce ministre, ravi de se voir parvenu à son but, qui n'avait été, dans cet ouvrage, que de s'attirer l'affection publique, voulut la mériter véritablement par une action louable et qui fût utile au roi. Pour cet effet, il eut recours à l'invention de l'empereur Galba, c'est-à-dire qu'il fit rendre gorge aux particuliers qui s'étaient enrichis, Dieu sait comment, dans les régies royales. Quand il eut tiré de ces sangsues le sang qu'elles avaient sucé, et qu'il en eut rempli les coffres du roi, il entreprit de l'y conserver, en faisant supprimer toutes les pensions, sans en excepter la sienne, aussi bien que les gratifications qui se faisaient des deniers du prince. Pour réussir dans ce dessein, qu'il ne pouvait exécuter sans changer la face du gouvernement, il me chargea de composer un nouveau mémoire dont il me dit la substance et la forme. Ensuite il me recommanda de m'élever autant qu'il

me serait possible au-dessus de la simplicité ordinaire de mon style, pour donner plus de noblesse à mes phrases. Cela suffit, monseigneur, lui dis-je; Votre Excellence veut du sublime et du lumineux, elle en aura. Je m'enfermai dans le même cabinet où j'avais déjà travaillé; et là je me mis à l'ouvrage, après avoir invoqué le génie éloquent de l'archevêque de Grenade.

Je débutai par représenter qu'il fallait garder avec soin tout l'argent qui était dans le trésor royal, et qu'il ne devait être employé qu'aux seuls besoins de la monarchie, comme étant un fonds sacré qu'il était à propos de réserver pour tenir en respect les ennemis de l'Espagne. Ensuite je faisais voir au monarque, car c'était à lui que s'adressait le mémoire, qu'en ôtant toutes les pensions et les gratifications qui se prenaient sur ses revenus ordinaires, il ne se priverait point pour cela du plaisir de récompenser ceux de ses sujets qui se rendraient dignes de ses grâces, puisque, sans toucher à son trésor, il était en état de leur donner de grandes récompenses : qu'il avait pour les uns des vice-royautés, des gouvernements, des ordres de chevalerie, des emplois militaires; pour les autres, des commanderies ou des pensions dessus, des titres avec des magistratures; et enfin toutes sortes de bénéfices pour les personnes consacrées au culte des autels.

Ce mémoire, qui était beaucoup plus long que le premier, m'occupa près de trois jours; mais heureusement, je le fis à la fantaisie de mon maître, qui, le trouvant écrit avec emphase et farci de métaphores, m'accabla de louanges. Je suis bien content de cela, me dit-il, en me montrant les endroits les plus enflés; voilà des expressions marquées au bon coin. Courage, mon ami, je prévois que tu me seras d'une grande utilité. Cependant, malgré les applaudissements qu'il me prodigua, il ne laissa pas de retoucher le mémoire. Il y mit beaucoup du sien, et fit une pièce d'éloquence qui charma le roi et toute la cour. La ville y joignit son approbation, augura bien pour l'avenir, et se flatta que la monarchie reprendrait son ancien lustre sous le ministère d'un si grand personnage. Son Excellence, voyant que cet écrit lui faisait beaucoup d'honneur, voulut, pour la part que j'y avais, que j'en recueillisse quelque fruit; elle me fit donner une pension de cinq cents écus sur la commanderie de Castille : ce qui me parut une récompense honnête de mon travail, et me fut d'autant plus agréable que ce n'était pas un bien mal acquis, quoique je l'eusse gagné bien aisément.

VII. — Par quel hasard, dans quel endroit et dans quel état Gil Blas retrouva son ami Fabrice, et de l'entretien qu'ils eurent ensemble.

Rien ne faisait plus de plaisir à monseigneur que d'apprendre ce qu'on pensait à Madrid de la conduite qu'il tenait dans son ministère. Il me demandait tous les jours ce qu'on disait de lui dans le monde. Il avait même des espions qui, pour son argent, lui rendaient un compte exact de tout ce qui se passait dans la ville. Ils lui rapportaient jusqu'aux moindres discours qu'ils avaient entendus; et, comme il leur ordonnait d'être sincères, son amour-propre en souffrait quelquefois, car le peuple a une intempérance de langue qui ne respecte rien.

Quand je m'aperçus que le comte aimait qu'on lui fît des rapports, je me mis sur le pied d'aller l'après-dinée dans des lieux publics, et de me mêler à la conversation des honnêtes gens, quand il s'y en trouvait. Lorsqu'ils parlaient du gouvernement, je les écoutais avec attention; et s'ils disaient quelque chose qui méritât d'être redit à Son Excellence, je ne manquais pas de lui en faire part. Mais il faut observer que je ne lui rapportais rien qui ne fût à son avantage. Il me semblait que j'en devais user ainsi avec un homme du caractère de ce ministre.

Un jour, en revenant de l'un de ces endroits, je passai devant la porte d'un hôpital. Il me prit envie d'y entrer. Je parcourus deux ou trois salles remplies de malades alités, en promenant ma vue de toutes parts. Parmi ces malheureux, que je ne regardais pas sans compassion, j'en remarquai un qui me frappa; je crus reconnaître en lui Fabrice, mon ancien camarade et mon compatriote. Pour le voir de plus près, je m'approchai de son lit, et ne pouvant douter que ce ne fût le poète Nunez, je demeurai quelques moments à le considérer sans rien dire. De son côté, il me remit aussi et m'envisagea de la même façon. Enfin, rompant le silence : Mes yeux, lui dis-je, ne me trompent-ils point? Est-ce en effet Fabrice que je rencontre ici? C'est lui-même, répondit-il froidement, et tu ne dois pas t'en étonner. Depuis que je t'ai quitté, j'ai toujours fait le métier d'auteur, j'ai composé des romans, des comédies, toutes sortes d'ouvrages d'esprit. J'ai fait mon chemin; je suis à l'hôpital.

Je ne pus m'empêcher de rire de ces paroles, et encore plus de l'air sérieux dont il les avait accompagnées. Eh quoi! m'écriai-je, ta muse t'a conduit dans ce lieu! elle t'a joué ce vilain tour-là! Tu le vois! répondit-il; cette maison sert souvent

de retraite aux beaux esprits. Tu as bien fait, mon enfant, poursuivit-il, de prendre une autre route que moi. Mais tu n'es plus, ce me semble, à la cour, et tes affaires ont changé de face : je me souviens même d'avoir ouï dire que tu étais en prison par ordre du roi. On t'a dit la vérité, lui répliquai-je ; la situation charmante où tu me laissas quand nous nous séparâmes fut peu de temps après suivie d'un revers de fortune qui m'enleva mes biens et ma liberté. Cependant, mon ami, *post nubila Phæbus* ; tu me revois dans un état plus brillant encore que celui où tu m'as vu. Cela n'est pas possible, dit Nunez ; ton maintien est sage et modeste ; tu n'as pas l'air vain et insolent que donne ordinairement la prospérité. Les disgrâces, repris-je, ont purifié ma vertu ; et j'ai appris à l'école de l'adversité à jouir des richesses sans m'en laisser posséder.

Dis-moi donc, interrompit Fabrice en se mettant avec transport à son séant, quel peut être ton emploi ? Que fais-tu présentement ? Serais-tu intendant d'un grand seigneur ruiné, ou de quelque veuve opulente ? J'ai un meilleur poste, lui repartis-je ; mais dispense-moi, je te prie, de t'en dire davantage à présent, je satisferai une autre fois ta curiosité. Je me contente en ce moment de t'apprendre que je suis en état de te faire plaisir, ou plutôt de te mettre à ton aise pour le reste de tes jours, pourvu que tu me promettes de ne plus composer d'ouvrages d'esprit, soit en vers, soit en prose. Te sens-tu capable de me faire un si grand sacrifice ? Je l'ai déjà fait au ciel, me dit-il, dans une maladie mortelle dont tu me vois échappé. Un père de Saint-Dominique m'a fait abjurer la poésie, comme un amusement qui, s'il n'est pas criminel, détourne du moins du but de la sagesse.

Je t'en félicite, lui repartis-je, mon cher Nunez ; tu as fort bien fait, mon ami ; mais gare la rechute ! Oh ! me repartit-il d'un air résolu, c'est ce que je n'appréhende point du tout. J'ai pris une ferme résolution d'abandonner les muses : quand tu es entré dans cette salle, je composais des vers pour leur dire un éternel adieu. Monsieur Fabrice, lui dis-je alors en branlant la tête, je ne sais si nous devons, le père de Saint-Dominique et moi, nous fier à votre abjuration : vous me paraissez furieusement épris de ces doctes pucelles. Non, non, me répondit-il, j'ai rompu tous les nœuds qui m'attachaient à elles. J'ai plus fait, j'ai pris le public en aversion, et ma haine est juste. Il ne mérite pas qu'il y ait des auteurs qui veuillent lui consacrer leurs travaux ; je serais fâché de faire quelque production qui lui plût. Ne crois pas, continua-t-il, que le chagrin me dicte ce langage ; je te parle de sang-froid. Je méprise autant les applaudissements du

public que ses sifflets. On ne sait qui gagne ou qui perd avec lui : c'est un capricieux qui pense aujourd'hui d'une façon, et qui demain pensera d'une autre. Que les poètes dramatiques sont fous de tirer vanité de leurs pièces quand elles réussissent! Quelque bruit qu'elles fassent dans leur nouveauté sur la scène, elles se soutiennent rarement après l'impression; et si on les remet au théâtre vingt ans après, elles sont pour la plupart assez mal reçues. La génération présente accuse de mauvais goût celle qui l'a précédée, et ses jugements sont contredits à leur tour par ceux de la génération suivante. C'est ce que j'ai toujours remarqué, et de là je conclus que les auteurs qui sont applaudis présentement doivent s'attendre à être sifflés dans la suite. Il en est de même des romans et des autres livres amusants qu'on met au jour, quoiqu'ils aient d'abord une approbation générale, ils tombent insensiblement dans le mépris. L'honneur qui nous revient de l'heureux succès d'un ouvrage n'est donc qu'une pure chimère, qu'une illusion de l'esprit, qu'un feu de paille dont la fumée se dissipe bientôt dans les airs.

Quoique je jugeasse bien que le poète des Asturies ne parlait ainsi que par mauvaise humeur, je ne fis pas semblant de m'en apercevoir. Je suis ravi, lui dis-je, que tu sois dégoûté du bel esprit, et radicalement guéri de la rage d'écrire. Tu peux compter que je te ferai donner incessamment un emploi où tu pourras t'enrichir sans être obligé de faire une grande dépense de génie. Tant mieux, s'écria-t-il, l'esprit me pue, et je le regarde à l'heure qu'il est comme le présent le plus funeste que le ciel puisse faire à l'homme. Je souhaite, repris-je, mon cher Fabrice, que tu conserves toujours les sentiments où tu es. Si tu persistes à vouloir quitter la poésie, je te le répète, je te ferai obtenir bientôt un poste honnête et lucratif. Mais, en attendant que je te rende ce service, ajoutai-je en lui présentant une bourse où il y avait une soixantaine de pistoles, je te prie de recevoir cette petite marque d'amitié.

O généreux ami! s'écria le fils du barbier Nunez, transporté de joie et de reconnaissance; quelles grâces n'ai-je pas à rendre au ciel de t'avoir fait entrer dans cet hôpital, d'où je vais dès ce jour sortir par ton assistance! Comme effectivement il se fit transporter dans une chambre garnie. Mais avant que de nous séparer, je lui enseignai ma demeure, et l'invitai à me venir voir aussitôt que sa santé serait rétablie. Il fit paraître une extrême surprise lorsque je lui dis que j'étais logé chez le comte d'Olivarès. O trop heureux Gil Blas! me dit-il, dont le sort est de plaire aux ministres, je me réjouis de ton bonheur, puisque tu en fais un si bon usage.

VIII. — Gil Blas se rend de jour en jour plus cher à son maître. Du retour de Scipion à Madrid, et de la relation qu'il fit de son voyage à Santillane.

Le comte d'Olivarès, que j'appellerai désormais le *comte-duc*, parce qu'il plut au roi, dans ce temps-là, de l'honorer de ce titre, avait un faible que je ne découvris pas infructueusement; c'était de vouloir être aimé. Dès qu'il s'apercevait que quelqu'un s'attachait à lui par inclination, il le prenait en amitié. Je n'eus garde de négliger cette observation. Je ne me contentais pas de bien faire ce qu'il me commandait, j'exécutais ses ordres avec des démonstrations de zèle qui le ravissaient. J'étudiais son goût en toutes choses pour m'y conformer, et prévenais ses désirs autant qu'il m'était possible.

Par cette conduite, qui mène presque toujours au but, je devins insensiblement le favori de mon maître, qui, de son côté, comme j'avais le même faible que lui, me gagna l'âme par les marques d'affection qu'il me donna. Je m'insinuai si avant dans ses bonnes grâces, que je parvins à partager sa confiance avec le seigneur Carnero, son premier secrétaire.

Carnero s'était servi du même moyen que moi pour plaire à Son Excellence; et il y avait si bien réussi, qu'elle lui faisait part des mystères du cabinet. Nous étions donc, ce secrétaire et moi, les deux confidents du premier ministre et les dépositaires de ses secrets : avec cette différence qu'il ne parlait à Carnero que d'affaires d'État, et qu'il ne m'entretenait que de ses intérêts particuliers; ce qui faisait, pour ainsi dire, deux départements séparés dont nous étions également satisfaits l'un et l'autre. Nous vivions ensemble sans jalousie comme sans amitié. J'avais sujet d'être content de ma place, qui, me donnant sans cesse occasion d'être avec le comte-duc, me mettait à portée de voir le fond de son âme, que, tout dissimulé qu'il était naturellement, il cessa de me cacher, lorsqu'il ne douta plus de la sincérité de mon attachement pour lui.

Santillane, me dit-il un jour, tu as vu le duc de Lerme jouir d'une autorité qui ressemblait moins à celle d'un ministre favori qu'à la puissance d'un monarque absolu : cependant, je suis encore plus heureux qu'il n'était au plus haut point de sa fortune. Il avait deux ennemis redoutables dans le duc d'Uzède, son propre fils, et dans le confesseur de Philippe III; au lieu que je ne vois personne auprès du roi qui ait assez de crédit pour me nuire, ni même que je soupçonne de mauvaise volonté pour moi.

Il est vrai, poursuivit-il, qu'à mon avènement au ministère, j'ai eu grand soin de ne souffrir auprès du prince que des sujets à qui le sang ou l'amitié me lient. Je me suis défait par des vice-royautés ou par des ambassades de tous les seigneurs qui, par leur mérite personnel, auraient pu m'enlever quelque portion des bonnes grâces du souverain, que je veux posséder entièrement; de sorte que je puis dire, à l'heure qu'il est, qu'aucun grand ne fait ombre à mon crédit. Tu vois, Gil Blas, ajouta-t-il, que je te découvre mon cœur. Comme j'ai lieu de penser que tu m'es tout dévoué, je t'ai choisi pour mon confident. Tu as de l'esprit; je te crois sage, prudent, discret; en un mot, tu me parais propre à te bien acquitter de vingt sortes de commissions qui demandent un garçon plein d'intelligence.

Je ne fus point à l'épreuve des images flatteuses que ces paroles offrirent à mon esprit. Quelques vapeurs d'avarice et d'ambition me montèrent subitement à la tête, et réveillèrent en moi des sentiments dont je croyais avoir triomphé. Je protestai au ministre que je répondrais de tout mon pouvoir à ses intentions, et je me tins prêt à exécuter sans scrupule tous les ordres dont il jugerait à propos de me charger.

Pendant que j'étais ainsi disposé à dresser de nouveaux autels à la fortune, Scipion revint de son voyage. Je n'ai pas, me dit-il, un long récit à vous faire. J'ai charmé les seigneurs de Leyva en leur apprenant l'accueil que le roi vous a fait lorsqu'il vous a reconnu, et la manière dont le comte d'Olivarès en use avec vous. J'interrompis Scipion : Mon ami, lui dis-je, tu leur aurais fait encore plus de plaisir si tu leur avais pu dire sur quel pied je suis aujourd'hui auprès de monseigneur. C'est une chose prodigieuse que la rapidité des progrès que j'ai faits depuis ton départ dans le cœur de Son Excellence. Dieu en soit loué, mon cher maître! me répondit-il; je pressens que nous aurons de belles destinées à remplir.

Changeons de matière, lui dis-je; parlons d'Oviédo. Tu as été aux Asturies. Dans quel état y as-tu laissé ma mère? Ah! monsieur, me repartit-il en prenant tout à coup un air triste, je n'ai que des nouvelles affligeantes à vous annoncer de ce côté-là. O ciel! m'écriai-je, ma mère est morte assurément! Il y a six mois, dit mon secrétaire, que la bonne dame a payé le tribut à la nature, aussi bien que le seigneur Gil Perez, votre oncle.

La mort de ma mère me causa une vive affliction, quoique, dans mon enfance, je n'eusse point reçu d'elle ces caresses dont les enfants ont grand besoin pour devenir reconnaissants dans la suite. Je donnai aussi au bon chanoine les larmes que je lui devais pour le soin qu'il avait eu de mon éducation. Ma douleur,

à la vérité, ne fut pas longue, et dégénéra bientôt en un souvenir tendre que j'ai toujours conservé de mes parents.

IX. — Comment et à qui le comte-duc maria sa fille unique; et des fruits amers que ce mariage produisit.

Peu de temps après le retour du fils de la Coscolina, le comte-duc tomba dans une rêverie où il demeura plongé pendant huit jours. Je m'imaginais qu'il méditait quelque grand coup d'État; mais ce qui le faisait rêver ne regardait que sa famille. Gil Blas, me dit-il une après-dînée, tu dois t'être aperçu que j'ai l'esprit embarrassé. Oui, mon enfant, je suis occupé d'une affaire d'où dépend le repos de ma vie. Je veux bien t'en faire confidence.

Dona Maria, ma fille, continua-t-il, est nubile, et il se présente un grand nombre de seigneurs qui se la disputent. Le comte de Niéblès, fils aîné du duc de Médina Sidonia, chef de la maison de Guzman, et don Louis de Haro, fils aîné du marquis de Carpio et de ma sœur aînée, sont les deux concurrents qui paraissent le plus en droit d'obtenir la préférence. Le dernier surtout a un mérite si supérieur à celui de ses rivaux, que toute la cour ne doute pas que je ne fasse choix de lui pour mon gendre. Néanmoins, sans entrer dans les raisons que j'ai de lui donner l'exclusion, de même qu'au comte de Niéblès, je te dirai que j'ai jeté les yeux sur don Ramire Nunez de Guzman, marquis de Toral, chef de la maison des Guzmans d'Abrados. C'est à ce jeune seigneur et aux enfants qu'il aura de ma fille que je prétends laisser tous mes biens et les annexer au titre de comte d'Olivarès, auquel je joindrai la grandesse; de manière que mes petits-fils et leurs descendants sortis de la branche d'Abrados et de celle d'Olivarès passeront pour les aînés de la maison de Guzman. Eh bien, Santillane, ajouta-t-il, n'approuves-tu pas mon dessein? Pardonnez-moi, monseigneur, lui répondis-je, ce projet est digne du génie qui l'a formé; mais qu'il me soit permis de représenter une chose à Votre Excellence sur cette disposition. Je crains que le duc de Médina Sidonia n'en murmure. Qu'il en murmure s'il veut, reprit le ministre, je m'en mets fort peu en peine. Je n'aime point sa branche, qui a usurpé sur celle d'Abrados le droit d'aînesse et les titres qui y sont attachés. Je serai moins sensible à ses plaintes qu'au chagrin qu'aura la marquise de Carpio, ma sœur, de voir échapper ma fille à son fils. Mais, après tout, je veux me satisfaire, et don Ramire l'emportera sur ses rivaux; c'est une chose décidée.

Le comte-duc, m'ayant appris cette résolution, ne l'exécuta pas sans donner une nouvelle marque de sa politique singulière. Il présenta un mémoire au roi pour le prier, aussi bien que la reine, de vouloir bien marier eux-mêmes sa fille, en leur exposant les qualités des seigneurs qui la recherchaient, et, s'en remettant entièrement au choix que feraient Leurs Majestés; mais il ne laissait pas, en parlant du marquis de Toral, de faire connaître que c'était celui de tous qui lui était le plus agréable. Aussi le roi, qui avait une complaisance aveugle pour son ministre, lui fit cette réponse :

« Je crois don Ramire Nunez digne de dona Maria; cependant, choisissez vous-même. Le parti qui vous conviendra le mieux sera celui qui me plaira davantage.

« Le Roi. »

Le ministre affecta de montrer cette réponse; et, feignant de la regarder comme un ordre du prince, il se hâta de marier sa fille au marquis de Toral. Ce mariage précipité piqua vivement la marquise de Carpio, de même que tous les Guzmans qui s'étaient flattés de l'espérance d'épouser dona Maria. Néanmoins, les uns et les autres, ne pouvant empêcher cette union, affectèrent de la célébrer avec les plus grandes démonstrations de joie. On eût dit que toute la famille en était charmée; mais les mécontents furent bientôt vengés d'une manière très cruelle pour le comte-duc. Dona Maria accoucha, au bout de dix mois, d'une fille qui mourut en naissant, et, peu de jours après, elle fut elle-même la victime de sa couche.

Quelle perte pour un père qui n'avait, pour ainsi dire, des yeux que pour sa fille, et qui voyait avorter par là le dessein d'ôter le droit d'aînesse à la branche de Médina Sidonia! il en fut si pénétré, qu'il s'enferma pendant quelques jours et ne voulut voir personne que moi, qui, me conformant à sa vive douleur, parus aussi touché que lui. Il faut dire la vérité, je me servis de cette occasion pour donner de nouvelles larmes à la mémoire d'Antonia. Le rapport que sa mort avait avec celle de la marquise de Toral rouvrit une plaie mal fermée, et me mit si bien en train de m'affliger, que le ministre, tout accablé qu'il était de sa propre douleur, fut frappé de la mienne. Il était étonné de me voir entrer, comme je faisais, dans ses chagrins. Gil Blas, me dit-il un jour que je lui parus plongé dans une tristesse mortelle, c'est une assez douce consolation pour moi d'avoir un confident si sensible à mes peines. Ah! monseigneur, lui répondis-je en lui faisant tout l'honneur de mon affliction, il faudrait que je fusse bien ingrat et d'un naturel bien dur, si je

ne les sentais pas vivement. Puis-je penser que vous pleurez une fille d'un mérite accompli, et que vous aimiez si tendrement, sans mêler mes pleurs aux vôtres? Non, monseigneur, je suis trop plein de vos bontés pour ne partager pas toute ma vie vos plaisirs et vos ennuis.

X. — Gil Blas rencontre par hasard le poète Nunez, qui lui apprend qu'il a fait une tragédie qui doit être incessamment représentée sur le théâtre du Prince. Du malheureux succès de cette pièce, et du bonheur étonnant dont il fut suivi.

Le ministre commençait à se consoler, et moi, par conséquent, à reprendre ma bonne humeur, lorsque, un soir, je sortis tout seul en carrosse pour aller à la promenade. Je rencontrai en chemin le poète des Asturies, que je n'avais pas revu depuis sa sortie de l'hôpital. Il était fort proprement vêtu. Je l'appelai, je le fis monter dans mon carrosse, et nous nous promenâmes ensemble dans le pré Saint-Jérôme. Monsieur Nunez, lui dis-je, il est heureux pour moi de vous avoir rencontré par hasard; sans cela, je n'aurais pas le plaisir que j'ai de... Point de reproches, Santillane, interrompit-il avec précipitation; je t'avouerai de bonne foi que je n'ai pas voulu t'aller voir; je vais t'en dire la raison. Tu m'as promis un bon poste, pourvu que j'abjurasse la poésie; et j'en ai trouvé un très solide, à condition que je ferai des vers. J'ai accepté ce dernier comme le plus convenable à mon humeur. Un de mes amis m'a placé auprès de don Bertrand Gomez del Ribero, trésorier des galères du roi. Ce don Bertrand, qui voulait avoir un bel esprit à ses gages, ayant trouvé ma versification très brillante, m'a choisi préférablement à cinq ou six auteurs qui se présentaient pour remplir l'emploi de secrétaire de ses commandements. J'en suis ravi, mon cher Fabrice, lui dis-je; car ce don Bertrand est apparemment fort riche. Comment, riche! me répondit-il; on dit qu'il ignore lui-même jusqu'à quel point il l'est. Quoi qu'il en soit, voici en quoi consiste l'emploi que j'occupe chez lui. Comme il se pique d'être galant, et qu'il veut passer pour homme d'esprit, il est en commerce de lettres avec plusieurs dames fort spirituelles, et je lui prête ma plume pour composer des billets remplis de sel et d'agrément. J'écris à l'une en vers, à l'autre en prose, et je porte quelquefois les lettres moi-même, pour faire voir la multiplicité de mes talents. Mais tu ne m'apprends pas, lui dis-je, ce que je souhaite le plus de savoir. Es-tu bien payé de tes épigrammes épistolaires? Très grassement, répondit-il. Les gens riches ne sont pas tous

généreux, et j'en connais qui sont de francs vilains; mais don Bertrand en use avec moi fort noblement. Outre deux cents pistoles de gages fixes, je reçois de lui de temps en temps de petites gratifications; ce qui me met en état de faire le seigneur, et de bien passer mon temps avec quelques auteurs ennemis comme moi du chagrin. Au reste, repris-je, ton trésorier a-t-il assez de goût pour sentir les beautés d'un ouvrage d'esprit, et pour en apercevoir les défauts? Oh! que non, me répondit Nunez; quoiqu'il ait un babil imposant, ce n'est point un connaisseur. Il ne laisse pas de se donner pour un *Tarpa*. Il décide hardiment, et soutient son opinion d'un ton si haut et avec tant d'opiniâtreté, que le plus souvent, lorsqu'il dispute, on est obligé de lui céder, pour éviter une grêle de traits désobligeants dont il a coutume d'accabler ses contradicteurs. Tu peux croire, poursuivit-il, que j'ai grand soin de ne le contredire jamais, quelque sujet qu'il m'en donne; car, outre les épithètes désagréables que je ne manquerais pas de m'attirer, je pourrais fort bien me faire mettre à la porte. J'approuve donc prudemment ce qu'il loue, et je désapprouve de même tout ce qu'il trouve mauvais. Par cette complaisance, qui ne me coûte guère, possédant, comme je fais, l'art de m'accommoder au caractère des personnes qui me sont utiles, j'ai gagné l'estime et l'amitié de mon patron. Il m'a engagé à composer une tragédie, dont il m'a donné l'idée. Je l'ai faite sous ses yeux; et si elle réussit, je devrai à ses bons avis une partie de ma gloire.

Je demandai à notre poète le titre de sa tragédie. C'est, répondit-il, *le Comte de Saldagne*[1]. Cette pièce sera représentée, dans trois jours, sur le théâtre du Prince. Je souhaite, lui répliquai-je, qu'elle ait une grande réussite, et j'ai assez bonne opinion de ton génie pour l'espérer. Je l'espère bien aussi, me dit-il; mais il n'y a point d'espérance plus trompeuse que celle-là, tant les auteurs sont incertains de l'événement d'un ouvrage dramatique; tous les jours ils y sont trompés.

Enfin, le jour de la première représentation, je ne pus aller à la comédie, monseigneur m'ayant chargé d'une commission qui m'en empêcha. Tout ce que je pus faire fut d'y envoyer Scipion, pour savoir du moins dès le soir même le succès d'une pièce à laquelle je m'intéressais. Après l'avoir impatiemment attendu, je le vis revenir d'un air qui me fit concevoir un mauvais présage. Eh bien, lui dis-je, comment le *Comte de Saldagne* a-t-il été reçu du public? Fort brutalement, répondit-il; jamais pièce n'a été plus cruellement traitée : je suis sorti indigné de l'insolence

1. L'anecdote relative au *Comte de Saldagne* est une anecdote française.

du parterre. Et moi je le suis, lui répliquai-je, de la fureur que Nunez a de composer des poèmes dramatiques. Quel enragé! Ne faut-il pas qu'il ait perdu le jugement, pour préférer les huées ignominieuses des spectateurs à l'heureux sort que je puis lui faire? C'est ainsi que, par amitié, je pestais contre le poète des Asturies, et que je m'affligeais du malheur de sa pièce pendant qu'il s'en applaudissait.

En effet, je le vis deux jours après entrer chez moi, tout transporté de joie. Santillane, s'écria-t-il, je viens te faire part du ravissement où je suis. J'ai fait ma fortune, mon ami, en faisant une mauvaise pièce. Tu sais l'étrange accueil qu'on a fait au *Comte de Saldagne*. Tous les spectateurs à l'envi se sont déchaînés contre lui; et c'est à ce déchaînement général que je dois le bonheur de ma vie.

Je fus assez étonné d'entendre parler de cette manière le poète Nunez. Comment donc, Fabrice, lui dis-je, serait-il possible que la chute de ta tragédie eût de quoi justifier ta joie immodérée? Oui, sans doute, répondit-il; je t'ai déjà dit que don Bertrand avait mis du sien dans ma pièce; par conséquent, il la trouvait excellente. Il a été outré de voir les spectateurs d'un sentiment contraire au sien. Nunez, m'a-t-il dit ce matin, *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni*. Si ta pièce a déplu au public, en récompense, elle me plaît à moi, et cela doit te suffire. Pour te consoler du mauvais goût du siècle, je te donne deux mille écus de rente à prendre sur tous mes biens : allons de ce pas chez mon notaire en passer le contrat. Nous y avons été sur-le-champ : le trésorier a signé l'acte de la donation, et m'a payé la première année d'avance.

Je félicitai Fabrice sur la malheureuse destinée du *Comte de Saldagne*, puisqu'elle avait tourné au profit de l'auteur. Tu as bien raison, continua-t-il, de me faire compliment là-dessus. Sais-tu bien qu'il ne pouvait m'arriver un plus grand bonheur que d'avoir déplu au parterre? Que je suis heureux d'avoir été sifflé à double carillon! Si le public, plus bénévole, m'eût honoré de ses applaudissements, à quoi cela m'aurait-il mené? A rien. Je n'aurais tiré de mon travail qu'une somme assez médiocre, au lieu que les sifflets m'ont mis tout d'un coup à mon aise pour le reste de mes jours.

XI. — Santillane fait donner un emploi à Scipion, qui part pour la Nouvelle-Espagne.

Mon secrétaire ne regarda pas sans envie le bonheur inopiné du poète Nunez : il ne cessa de m'en parler pendant huit jours.

J'admire, disait-il, le caprice de la fortune, qui se plaît quelquefois à combler de biens un détestable auteur, tandis qu'elle en laisse de bons dans la misère. Je voudrais bien qu'elle s'avisât de m'enrichir aussi du soir au lendemain. Cela pourra bien arriver, lui disais-je, et plus tôt que tu ne penses. Tu es ici dans son temple; car il me semble qu'on peut appeler le temple de la fortune la maison d'un premier ministre, où l'on accorde souvent des grâces qui engraissent tout à coup ceux qui les obtiennent. Cela est véritable, monsieur, me répondit-il, mais il faut avoir la patience de les attendre. Encore une fois, Scipion, lui répliquai-je, sois tranquille; peut-être es-tu sur le point d'avoir quelque bonne commission. Effectivement, il s'offrit peu de jours après une occasion de l'employer utilement au service du comte-duc, et je ne la laissai point échapper.

Je m'entretenais un matin avec don Raimond Caporis, intendant de ce premier ministre, et notre conversation roulait sur les revenus de Son Excellence. Monseigneur jouit, disait-il, des commanderies de tous les ordres militaires, ce qui lui vaut par an quarante mille écus; et il n'est obligé que de porter la croix d'Alcantara. De plus, ses trois charges de grand-chambellan, de grand-écuyer et de grand-chancelier des Indes, lui rapportent deux cent mille écus; et tout cela n'est rien en comparaison des sommes immenses qu'il tire des Indes; savez-vous bien de quelle manière? Lorsque les vaisseaux du roi partent de Séville ou de Lisbonne pour ce pays-là, il y fait embarquer du vin, de l'huile et des grains que lui fournit son comté d'Olivarès; il ne paye point de port. Avec cela il vend dans les Indes ces marchandises quatre fois plus qu'elles ne valent en Espagne; ensuite, il en emploie l'argent à acheter des épiceries, des couleurs, et d'autres choses qu'on a presque pour rien dans le nouveau monde, et qui se vendent fort cher en Europe. Il a déjà par ce trafic gagné plusieurs millions sans faire le moindre tort au roi.

Ce qui ne doit pas vous paraître étonnant, continua-t-il, c'est que les personnes employées à faire ce commerce reviennent toutes chargées de richesses, monseigneur trouvant bon qu'elles fassent leurs affaires avec les siennes.

Le fils de la Coscolina, qui écoutait notre entretien, ne put entendre parler ainsi don Raimond sans l'interrompre. Parbleu! seigneur Caporis, s'écria-t-il, je serais ravi d'être une de ces personnes-là; aussi bien il y a longtemps que je souhaite de voir le Mexique. Votre curiosité sera bientôt satisfaite, lui dit l'intendant, si le seigneur de Santillane ne s'oppose point à votre envie. Quelque délicat que je sois sur le choix des gens que j'envoie aux Indes faire ce trafic (car c'est moi qui les choisis), je vous

mettrai aveuglément sur mon registre, si votre maître le veut. Vous me ferez plaisir, dis-je à don Raimond; donnez-moi cette marque d'amitié. Scipion est un garçon que j'aime, d'ailleurs très intelligent, et qui se gouvernera de façon qu'on n'aura pas le moindre reproche à lui faire. En un mot, j'en réponds comme de moi-même.

Cela suffit, reprit Caporis, il n'a qu'à se rendre incessamment à Séville; les vaisseaux doivent mettre à la voile dans un mois pour les Indes. Je le chargerai à son départ d'une lettre pour un homme qui lui donnera toutes les instructions nécessaires pour s'enrichir, sans porter aucun préjudice aux intérêts de Son Excellence, qui doivent être sacrés pour lui.

Scipion, charmé d'avoir cet emploi, se hâta de partir pour Séville, avec mille écus que je lui comptai, pour acheter dans l'Andalousie du vin et de l'huile, et le mettre en état de trafiquer pour son compte dans les Indes. Cependant, tout ravi qu'il était de faire un voyage dont il espérait tirer tant de profit, il ne put me quitter sans répandre des pleurs, et je ne vis pas de sang-froid son départ.

XII. — Don Alphonse de Leyva vient à Madrid; motif de son voyage. De l'affliction qu'eut Gil Blas, et de la joie qui la suivit.

A peine eus-je perdu Scipion, qu'un page du ministre m'apporta un billet qui contenait ces paroles :

« Si le seigneur de Santillane veut se donner la peine de se rendre à l'image de Saint-Gabriel, dans la rue de Tolède, il y verra un de ses meilleurs amis. »

Quel peut être cet ami qui ne se nomme point? dis-je en moi-même. Pourquoi me cache-t-il son nom? Il veut apparemment me causer le plaisir de la surprise. Je sortis sur-le-champ, je pris le chemin de la rue de Tolède; et, en arrivant au lieu marqué, je ne fus pas peu étonné d'y trouver don Alphonse de Leyva. Que vois-je! m'écriai-je. Vous ici, seigneur! Oui, mon cher Gil Blas, répondit-il en me serrant étroitement entre ses bras; c'est don Alphonse lui-même qui s'offre à votre vue. Eh! qui vous amène à Madrid? lui dis-je. Je vais vous surprendre, me repartit-il, et vous affliger, en vous apprenant le sujet de mon voyage. On m'a ôté le gouvernement de Valence, et le premier ministre me mande à la cour pour rendre compte de ma conduite. Je demeurai un quart d'heure dans un stupide silence; puis reprenant la parole : De quoi, lui dis-je, vous accuse-t-on? Il faut bien que vous ayez

fait quelque chose imprudemment. J'impute, répondit-il, ma disgrâce à la visite que j'ai faite, il y a trois semaines, au cardinal duc de Lerme, qui depuis un mois est relégué dans son château de Denia.

Oh! vraiment, interrompis-je, vous avez raison d'attribuer votre malheur à cette visite indiscrète! n'en cherchez point la cause ailleurs, et permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas consulté votre prudence ordinaire lorsque vous avez été voir ce ministre disgracié. La faute en est faite, me dit-il, et j'ai pris de bonne grâce mon parti : je vais me retirer avec ma famille au château de Leyva, où je passerai dans un profond repos le reste de mes jours. Tout ce qui me fait de la peine, ajouta-t-il, c'est d'être obligé de paraître devant un superbe ministre, qui pourra me recevoir peu gracieusement. Quelle mortification pour un Espagnol! Cependant c'est une nécessité; mais avant que de m'y soumettre, j'ai voulu vous parler. Seigneur, lui dis-je, laissez-moi faire; ne vous présentez pas devant le ministre que je n'aie su auparavant de quoi l'on vous accuse; le mal n'est peut-être pas sans remède. Quoi qu'il en soit, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je me donne pour vous tous les mouvements qu'exigent de moi la reconnaissance et l'amitié. A ces mots, je le laissai dans son hôtellerie, en l'assurant qu'il aurait incessamment de mes nouvelles.

Comme je ne me mêlais plus d'affaires d'État depuis les deux mémoires dont il a été fait une si éloquente mention, j'allai trouver Carnero, pour lui demander s'il était vrai qu'on eût ôté à don Alphonse de Leyva le gouvernement de la ville de Valence. Il me répondit qu'oui, mais qu'il en ignorait la raison. Là-dessus, je pris sans balancer la résolution de m'adresser à monseigneur même pour apprendre de sa propre bouche les sujets qu'il pouvait avoir de se plaindre du fils de don César.

J'étais si pénétré de ce fâcheux événement, que je n'eus pas besoin d'affecter un air de tristesse pour paraître affligé aux yeux du comte-duc. Qu'as-tu donc, Santillane? me dit-il aussitôt qu'il me vit. J'aperçois sur ton visage une impression de chagrin; je vois même des larmes prêtes à couler de tes yeux. Qu'est-ce que cela signifie? Ne me déguise rien. Quelqu'un t'aurait-il fait quelque offense? Parle, tu seras bientôt vengé. Monseigneur, lui répondis-je en pleurant, quand je voudrais vous cacher ma douleur, je ne le pourrais pas : je suis au désespoir. On vient de me dire que don Alphonse de Leyva n'est plus gouverneur de Valence; on ne pouvait m'annoncer une nouvelle plus capable de me causer une mortelle affliction. Que dis-tu, Gil Blas? reprit le ministre étonné. Quel intérêt peux-tu prendre à ce don

Alphonse et à son gouvernement? Alors je lui fis un détail des obligations que j'avais aux seigneurs de Leyva; ensuite, je lui racontai de quelle façon j'avais obtenu du duc de Lerme, pour le fils de don César, le gouvernement dont il s'agissait.

Quand Son Excellence m'eut écouté jusqu'au bout avec une attention pleine de bonté pour moi, il me dit : Essuie tes pleurs, mon ami. Outre que j'ignorais ce que tu viens de m'apprendre, je t'avouerai que je regardais don Alphonse comme une créature du cardinal de Lerme. Je te mets à ma place : la visite qu'il a faite à cette Éminence ne te l'aurait-il pas rendu suspect? Je veux bien croire pourtant que, ayant été pourvu de son emploi par ce ministre, il peut avoir fait cette démarche par un pur mouvement de reconnaissance, et je la lui pardonne. Je suis fâché d'avoir déplacé un homme qui te devait son poste; mais si j'ai détruit ton ouvrage, je puis le réparer. Je veux même encore plus faire pour toi que le duc de Lerme. Don Alphonse, ton ami, n'était que gouverneur de la ville de Valence, je le fais vice-roi du royaume d'Aragon : c'est ce que je te permets de lui faire savoir, et tu peux lui mander de venir prêter serment.

Lorsque j'eus entendu ces paroles, je passai d'une extrême douleur à un excès de joie qui me troubla l'esprit à un point qu'il y parut au remerciement que je fis à monseigneur; mais le désordre de mon discours ne lui déplut point; et, comme je lui appris que don Alphonse était à Madrid, il me dit que je pouvais le lui présenter dès ce jour-là même. Je courus aussitôt à l'image Saint-Gabriel, où je ravis le fils de don César en lui annonçant son nouvel emploi. Il ne pouvait croire ce que je lui disais, tant il avait peine à se persuader que le premier ministre, quelque amitié qu'il eût pour moi, fût capable de donner des vice-royautés à ma considération. Je le menai au comte-duc, qui le reçut très poliment, et qui lui dit : Don Alphonse, vous vous êtes si bien conduit dans votre gouvernement de la ville de Valence, que le roi, vous jugeant propre à remplir une plus grande place, vous a nommé à la vice-royauté d'Aragon. Cette dignité, ajouta-t-il, n'est point au-dessus de votre naissance, et la noblesse aragonaise ne saurait murmurer contre le choix de la cour.

Son Excellence ne fit aucune mention de moi, et le public ignora la part que j'avais à cette affaire; ce qui sauva don Alphonse et le ministre des mauvais discours qu'on aurait pu tenir dans le monde sur un vice-roi de ma façon. Sitôt que le fils de don César fut sûr de son fait, il dépêcha un exprès à Valence pour en informer son père et Séraphine, qui se rendirent bientôt à Madrid. Leur premier soin fut de me venir

trouver pour m'accabler de remercîments. Quel spectacle touchant et glorieux pour moi, de voir les trois personnes du monde qui m'étaient les plus chères m'embrasser à l'envi! Aussi sensibles à mon zèle et à mon affection qu'à l'honneur que le poste de vice-roi allait faire rejaillir sur leur maison, ils ne pouvaient se lasser de me tenir des discours reconnaissants. Ils me parlaient même comme s'ils eussent parlé à un homme d'une condition égale à la leur; il semblait qu'ils eussent oublié qu'ils avaient été mes maîtres; ils croyaient ne pouvoir me témoigner assez d'amitié. Pour supprimer les circonstances inutiles, don Alphonse, après avoir reçu ses patentes, remercié le roi et son ministre, et prêté le serment ordinaire, partit de Madrid avec sa famille pour aller établir son séjour à Saragosse. Il y fit son entrée avec toute la magnificence imaginable; et les Aragonais firent connaître, par leurs acclamations, que je leur avais donné un vice-roi qui leur était fort agréable.

XIII. — Gil Blas rencontre chez le roi don Gaston de Cogollos et don André de Tordesillas; où ils allèrent tous trois. Fin de l'histoire de don Gaston et de dona Helena de Galisteo. Quel service Santillane rendit à Tordesillas.

Je nageais dans la joie d'avoir si heureusement changé en vice-roi un gouverneur déplacé; les seigneurs de Leyva mêmes en étaient moins ravis que moi. J'eus bientôt encore une autre occasion d'employer mon crédit pour un ami; ce que je crois devoir rapporter, pour faire connaître à mes lecteurs que je n'étais plus ce même Gil Blas qui, sous le ministère précédent, vendait les grâces de la cour.

J'étais un jour dans l'antichambre du roi, où je m'entretenais avec des seigneurs qui, me connaissant pour un homme chéri du premier ministre, ne dédaignaient pas ma conversation. J'aperçus dans la foule don Gaston de Cogollos, ce prisonnier d'État que j'avais laissé dans la tour de Ségovie. Il était avec le châtelain don André de Tordesillas. Je quittai volontiers ma compagnie pour aller embrasser ces deux amis. S'ils furent étonnés de me revoir là, je le fus bien davantage de les y rencontrer. Après de vives accolades de part et d'autre, don Gaston me dit : Seigneur de Santillane, nous avons bien des questions à nous faire mutuellement, et nous ne sommes pas ici dans un lieu commode pour cela; permettez que je vous emmène dans un endroit où, le seigneur Tordesillas et moi, nous serons bien aises d'avoir avec vous un long entretien. J'y consentis; nous fendîmes la presse,

et nous sortîmes du palais. Nous trouvâmes le carrosse de don Gaston qui l'attendait dans la rue; nous y montâmes tous trois, et nous nous rendîmes à la grande place du marché où se font les courses de taureaux. Là demeurait Cogollos, dans un fort bel hôtel. Seigneur Gil Blas, me dit don André lorsque nous fûmes dans une salle magnifiquement meublée, il me semble que, à votre départ de Ségovie, vous haïssiez la cour, et que vous étiez dans la résolution de vous en éloigner pour jamais. C'était en effet mon dessein, lui répondis-je; et tant qu'a vécu le feu roi je n'ai pas changé de sentiment; mais quand j'ai su que le prince son fils était sur le trône, j'ai voulu voir si le nouveau monarque me reconnaîtrait. Il m'a reconnu, et j'ai eu le bonheur d'en être reçu favorablement; il m'a recommandé lui-même au premier ministre, qui m'a pris en amitié, et avec qui je suis beaucoup mieux que je ne l'ai jamais été avec le duc de Lerme. Voilà, seigneur don André, ce que j'avais à vous apprendre. Et vous, dites-moi si vous êtes toujours châtelain de la tour de Ségovie? Non, vraiment, me répondit-il; le comte-duc en a mis un autre à ma place. Il m'a cru apparemment tout dévoué à son prédécesseur. Et moi, dit alors don Gaston, j'ai été mis en liberté par une raison contraire : le premier ministre n'a pas sitôt su que j'étais dans les prisons de Ségovie par ordre du duc de Lerme, qu'il m'en a fait sortir. Il s'agit à présent, seigneur Gil Blas, de vous conter ce qui m'est arrivé depuis que je suis libre. La première chose que je fis, poursuivit-il, après avoir remercié don André des attentions qu'il avait eues pour moi pendant ma prison, fut de me rendre à Madrid. Je me présentai devant le comte-duc d'Olivarès, qui me dit : Ne craignez pas que le malheur qui vous est survenu fasse le moindre tort à votre réputation; vous êtes pleinement justifié; je suis d'autant plus assuré de votre innocence, que le marquis de Villaréal, dont on vous a soupçonné d'être complice, n'était pas coupable. Quoique Portugais, et parent même du duc de Bragance, il est moins dans ses intérêts que dans ceux du roi, mon maître. On n'a donc point dû vous faire un crime de votre liaison avec ce marquis; et, pour réparer l'injustice qu'on vous a faite en vous accusant de trahison, le roi vous donne une lieutenance dans sa garde espagnole. J'acceptai cet emploi, en suppliant Son Excellence de me permettre, avant que d'entrer en exercice, d'aller à Coria pour y voir dona Éléonor de Laxarilla, ma tante. Le ministre m'accorda un mois pour faire ce voyage, et je partis accompagné d'un seul laquais.

Nous avions déjà passé Colménar, et nous étions engagés dans un chemin creux entre deux montagnes, quand nous aperçûmes

un cavalier qui se défendait vaillamment contre trois hommes qui l'attaquaient tous ensemble. Je ne balançai point à le secourir; je me hâtai de le joindre, et je me mis à son côté. Je remarquai, en me battant, que nos ennemis étaient masqués, et que nous avions affaire à de vigoureux spadassins. Cependant, malgré leur force et leur adresse, nous demeurâmes vainqueurs; je perçai un des trois; il tomba de cheval, et les deux autres prirent la fuite à l'instant. Il est vrai que la victoire ne nous fut guère moins funeste qu'au malheureux que j'avais tué, puisque, après l'action, nous nous trouvâmes, mon compagnon et moi, dangereusement blessés. Mais représentez-vous quelle fut ma surprise lorsque, dans ce cavalier, je reconnus Combados, le mari de dona Helena. Il ne fut pas moins étonné de voir que j'étais son défenseur. Ah! don Gaston, s'écria-t-il, quoi! c'est vous qui venez me secourir! Quand vous avez si généreusement pris mon parti, vous ignoriez que c'était celui d'un homme qui vous a enlevé votre maîtresse. Je l'ignorais en effet, lui répondis-je; mais quand je l'aurais su, pensez-vous que j'eusse balancé à faire ce que j'ai fait? Jugeriez-vous assez mal de moi pour me croire une âme si basse? Non, non, reprit-il, j'ai meilleure opinion de vous; et, si je meurs des blessures que je viens de recevoir, je souhaite que les vôtres ne vous empêchent point de profiter de ma mort. Combados, lui dis-je, quoique je n'aie pas encore oublié dona Helena, sachez que je ne désire point sa possession aux dépens de votre vie; je m'applaudis même d'avoir contribué à vous sauver des coups de trois assassins, puisque, en cela, j'ai fait une action agréable à votre épouse.

Pendant que nous parlions de cette sorte, mon laquais descendit de cheval; et, s'étant approché du cavalier qui était étendu sur la poussière, il lui ôta son masque, et nous fit voir des traits que Combados reconnut d'abord. C'est Caprara, s'écria-t-il, ce perfide cousin qui, de dépit d'avoir manqué une riche succession qu'il m'avait injustement disputée, nourrissait depuis longtemps le désir de m'assassiner, et avait enfin choisi ce jour pour le satisfaire; mais le ciel a permis qu'il ait été la victime de son attentat.

Cependant notre sang coulait à bon compte, et nous nous affaiblissions à vue d'œil. Néanmoins, tout blessés que nous étions, nous eûmes la force de gagner le bourg de Villaréjo, qui n'est qu'à deux portées de fusil du champ de bataille. En arrivant à la première hôtellerie, nous demandâmes des chirurgiens. Il en vint un qu'on nous dit être fort habile. Il visita nos plaies, qu'il trouva très dangereuses. Il nous pansa, et le lendemain il nous dit, après avoir levé l'appareil, que les blessures de don Blas

étaient mortelles. Il jugea des miennes plus favorablement, et ses pronostics ne furent point faux.

Combados, se voyant condamné à la mort, ne songea plus qu'à s'y préparer. Il dépêcha un exprès à sa femme, pour l'informer de ce qui s'était passé, et du triste état où il se trouvait. Dona Helena fut bientôt à Villaréjo. Elle y arriva l'esprit travaillé d'une inquiétude qui avait deux causes différentes : le péril que courait la vie de son époux, et la crainte de sentir, en me revoyant, rallumer un feu mal éteint. Cela lui causait une agitation terrible Madame, lui dit don Blas lorsqu'elle fut en sa présence, vous arrivez assez à temps pour recevoir mes adieux. Je vais mourir, et je regarde ma mort comme une punition du ciel de vous avoir, par une tromperie, arrachée à don Gaston ; bien loin d'en murmurer, je vous exhorte moi-même à lui rendre un cœur que je lui ai ravi. Dona Helena ne lui répondit que par des pleurs; et véritablement c'était la meilleure réponse qu'elle lui pût faire, n'étant pas encore assez détachée de moi pour avoir oublié l'artifice dont il s'était servi pour la déterminer à me manquer de foi.

Il arriva, comme le chirurgien l'avait pronostiqué, que, en moins de trois jours, Combados mourut de ses blessures, au lieu que les miennes annonçaient une prochaine guérison. La jeune veuve, uniquement occupée du soin de faire transporter à Coria le corps de son époux, pour lui rendre tous les honneurs qu'elle devait à sa cendre, partit de Villaréjo pour s'en retourner, après s'être informée, comme par pure politesse, de l'état où je me trouvais. Dès que je pus la suivre, je pris le chemin de Coria, où j'achevai de me rétablir. Alors dona Éléonor, ma tante, et don Georges de Galisteo, résolurent de nous marier promptement, Helena et moi, de peur que la fortune ne nous séparât encore par quelque nouvelle traverse. Ce mariage se fit sans éclat, à cause de la mort trop récente de don Blas, et peu de jours après je revins à Madrid avec dona Helena. Comme j'avais passé le temps prescrit par le comte-duc pour mon voyage, je craignais que ce ministre n'eût donné à un autre la lieutenance qu'il m'avait promise; mais il n'en avait point disposé, et il eut la bonté de recevoir les excuses que je lui fis de mon retardement.

Je suis donc, poursuivit Cogollos, lieutenant de la garde espagnole, et j'ai de l'agrément dans mon poste. J'ai fait des amis d'un commerce agréable, et je vis content avec eux. Je voudrais pouvoir en dire autant, s'écria don André; mais je suis bien éloigné d'être satisfait de mon sort : j'ai perdu mon emploi, qui ne laissait pas de m'être fort utile, et je n'ai point d'amis qui

aient assez de crédit pour m'en procurer un solide. Pardonnez-moi, seigneur don André, interrompis-je en souriant, vous avez en moi un ami qui peut vous être bon à quelque chose. Je vous ai déjà dit que je suis encore plus aimé du comte-duc que je ne l'étais du duc de Lerme, et vous osez me dire en face que vous n'avez personne qui puisse vous faire obtenir un solide emploi! Ne vous ai-je pas déjà rendu un pareil service? Souvenez-vous que, par le crédit de l'archevêque de Grenade, je vous fis nommer pour aller remplir au Mexique un poste où vous auriez fait votre fortune si l'amour ne vous eût point arrêté dans la ville d'Alicante. Je suis bien plus en état de vous servir, présentement que j'ai l'oreille du premier ministre. Je m'abandonne donc à vous, répliqua Tordesillas; mais, ajouta-t-il en souriant à son tour, ne m'envoyez pas, de grâce, à la Nouvelle-Espagne; je n'y voudrais point aller, quand on m'y voudrait faire président de l'audience même du Mexique.

Nous fûmes interrompus dans cet endroit de notre entretien par dona Helena, qui arriva dans la salle, et dont la personne toute gracieuse remplit l'idée charmante que je m'en étais formée. Madame, lui dit Cogollos, je vous présente le seigneur de Santillane, dont je vous ai parlé quelquefois, et dont l'aimable compagnie a souvent dans ma prison suspendu mes ennuis. Oui, madame, dis-je à dona Helena, don Gaston vous dit la vérité. Ma conversation lui plaisait, parce que vous en faisiez toujours la matière. La fille de Georges répondit modestement à ma politesse; après quoi je pris congé de ces deux époux, en leur protestant que j'étais ravi que l'hymen eût enfin succédé à leurs longues amours. Ensuite, m'adressant à Tordesillas, je le priai de m'apprendre sa demeure; et lorsqu'il me l'eut enseignée : Sans adieu, lui dis-je, don André; j'espère qu'avant huit jours vous verrez que je joins le pouvoir à la bonne volonté.

Je n'en eus pas le démenti. Dès le lendemain même, le comte-duc me fournit une occasion d'obliger ce châtelain. Santillane, me dit Son Excellence, la place de gourverneur de la prison royale de Valladolid est vacante; elle rapporte plus de trois cents pistoles par an; il me prend envie de te la donner. Je n'en veux point, monseigneur, lui répondis-je, valût-elle dix mille ducats de rente : je renonce à tous les postes que je ne puis occuper sans m'éloigner de vous. Mais, reprit le ministre, tu peux fort bien remplir celui-là sans être obligé de quitter Madrid que pour aller de temps en temps à Valladolid visiter la prison; cela, comme tu vois, n'est pas incompatible. Vous direz, lui repartis-je, tout ce qu'il vous plaira; je ne veux de cet emploi qu'à condition qu'il me sera permis de m'en démettre en faveur d'un

brave gentilhomme appelé don André de Tordesillas, ci-devant châtelain de la tour de Ségovie; j'aimerais à lui faire ce présent, pour reconnaître les bons traitements qu'il m'a faits pendant ma prison.

Ce discours fit rire le ministre, qui me dit : C'est-à-dire, Gil Blas, que tu veux faire un gouverneur de prison royale comme tu as fait un vice-roi. Eh bien, soit, mon ami, je t'accorde la place vacante pour Tordesillas; mais dis-moi tout naturellement quel profit il doit t'en revenir; car je ne te crois pas assez sot pour vouloir employer ton crédit pour rien. Monseigneur, lui répondis-je, ne faut-il pas payer ses dettes? Don André m'a fait sans intérêt tous les plaisirs qu'il a pu, ne dois-je pas lui rendre la pareille? Vous êtes devenu bien désintéressé, monsieur de Santillane, me répliqua Son Excellence en riant; il me semble que vous l'étiez beaucoup moins sous le dernier ministère. J'en conviens, lui repartis-je : le mauvais exemple corrompit mes mœurs; comme tout se vendait alors, je me conformai à l'usage; et, comme aujourd'hui tout se donne, j'ai repris mon intégrité.

Je fis donc pourvoir don André de Tordesillas du gouvernement de la prison royale de Valladolid, et je l'envoyai bientôt dans cette ville aussi satisfait de son nouvel établissement que je l'étais de m'être acquitté envers lui des obligations que je lui avais.

XIV. — Santillane va chez le poète Nunez. Quelles personnes il y trouva, et quels discours y furent tenus.

Il me prit envie, une après-dînée, d'aller voir le poète des Asturies, me sentant fort curieux de savoir de quelle façon il était logé. Je me rendis à l'hôtel du seigneur don Bertrand Gomez del Ribero, et j'y demandai Nunez. Il ne demeure point ici, me dit un laquais qui était à la porte; c'est là qu'il loge à présent, ajouta-t-il en me montrant une maison voisine; il occupe un corps de logis sur le derrière. J'y allai; et, après avoir traversé une petite cour, j'entrai dans une salle toute nue, où je trouvai mon ami Fabrice encore à table, avec cinq ou six de ses confrères qu'il régalait ce jour-là.

Ils étaient sur la fin du repas, et par conséquent en train de disputer; mais aussitôt qu'ils m'aperçurent, ils firent succéder un profond silence à leurs bruyants entretiens. Nunez se leva d'un air empressé pour me recevoir, en s'écriant : Messieurs, voilà le seigneur de Santillane qui veut bien m'honorer d'une de

ses visites; rendez avec moi vos hommages au favori du premier ministre. A ces paroles, tous les convives se levèrent aussi pour me saluer, et, en faveur du titre qui m'avait été donné, ils me firent des civilités très respectueuses. Quoique je n'eusse besoin ni de boire ni de manger, je ne pus me défendre de me mettre à table avec eux, et même de faire raison à une *brinde* qu'ils me portèrent.

Comme il me parut que ma présence les empêchait de continuer de s'entretenir librement : Messieurs, leur dis-je, que je ne vous gêne point, s'il vous plaît; il me semble que j'ai interrompu votre entretien; reprenez-le, de grâce, ou je m'en vais. Ces messieurs, dit alors Fabrice, parlaient de l'*Iphigénie* d'Euripide. Le bachelier Melchior de Villégas, qui est un savant du premier ordre, demandait au seigneur don Jacinte de Romarate ce qui l'intéressait dans cette tragédie. Oui, dit don Jacinte, et je lui ai répondu que c'était le péril où se trouvait Iphigénie. Et moi, dit le bachelier, je lui ai répliqué (ce que je suis prêt à démontrer) que ce n'est point ce péril qui fait le véritable intérêt de la pièce. Qu'est-ce que c'est donc? s'écria le vieux licencié Gabriel de Léon. C'est le vent, repartit le bachelier.

Toute la compagnie fit un éclat de rire à cette repartie, que je ne crus pas sérieuse; je m'imaginai que Melchior ne l'avait faite que pour égayer la conversation. Je ne connaissais pas ce savant : c'était un homme qui n'entendait nullement raillerie. Riez tant qu'il vous plaira, messieurs, reprit-il froidement; je vous soutiens que c'est le vent seul qui doit intéresser, frapper, émouvoir le spectateur, et non le péril d'Iphigénie. Représentez-vous, poursuivit-il, une nombreuse armée qui s'est assemblée pour aller faire le siège de Troie; concevez toute l'impatience qu'ont les chefs et les soldats d'exécuter leur entreprise, pour s'en retourner promptement dans la Grèce, où ils ont laissé ce qu'ils ont de plus cher, leurs dieux domestiques, leurs femmes et leurs enfants; cependant, un maudit vent contraire les retient en Aulide, semble les clouer au port; et, s'il ne change point, ils ne pourront aller assiéger la ville de Priam. C'est donc le vent qui fait l'intérêt de cette tragédie. Je prends parti pour les Grecs, j'épouse leur dessein; je ne souhaite que le départ de leur flotte, et je vois d'un œil indifférent Iphigénie dans le péril, puisque sa mort est un moyen d'obtenir des dieux un vent favorable.

Sitôt que Villégas eut achevé de parler, les ris se renouvelèrent à ses dépens. Nunez eut la malice d'appuyer son sentiment, pour donner encore plus beau jeu aux railleurs, qui se mirent

à faire à l'envi de mauvaises plaisanteries sur les vents. Mais le bachelier, les regardant tous d'un air flegmatique et orgueilleux, les traita d'ignorants et d'esprits vulgaires. Je m'attendais à tous moments à voir ces messieurs s'échauffer et se prendre aux crins, fin ordinaire de leurs dissertations; cependant, je fus trompé dans mon attente; ils se contentèrent de se dire des injures réciproquement, et se retirèrent quand ils eurent bu et mangé à discrétion.

Après leur retraite, je demandai à Fabrice pourquoi il ne demeurait plus chez son trésorier, et s'ils étaient brouillés tous deux. Brouillés! me répondit-il, le ciel m'en préserve! je suis mieux que jamais avec le seigneur don Bertrand, qui m'a permis de loger en mon particulier; ainsi j'ai loué ce corps de logis pour y recevoir mes amis et me réjouir avec eux en toute liberté; ce qui m'arrive fort souvent, car tu sais bien que je ne suis pas d'humeur à vouloir laisser de grandes richesses à mes héritiers; et, ce qu'il y a d'heureux pour moi, je suis présentement en état de faire tous les jours des parties de plaisir. J'en suis ravi, repris-je, mon cher Nunez, et je ne puis m'empêcher de te féliciter encore sur le succès de ta dernière tragédie; les huit cents pièces dramatiques du grand Lope ne lui ont point rapporté le quart de ce que t'a valu ton *Comte de Saldagne*.



LIVRE DOUZIÈME

I. — Gil Blas est envoyé par le ministre à Tolède. Du motif et du succès de son voyage.

Il y avait déjà près d'un mois que monseigneur me disait tous les jours : Santillane, le temps approche où je veux mettre ton adresse en œuvre; et ce temps ne venait point. Il arriva pourtant, et Son Excellence enfin me parla dans ces termes : On dit qu'il y a dans la troupe des comédiens de Tolède une jeune actrice qui fait du bruit par ses talents; on prétend qu'elle danse et chante divinement, et qu'elle enlève le spectateur par sa déclamation; on assure même qu'elle a de la beauté. Un pareil sujet mérite bien de paraître à la cour. Le roi aime la comédie, la musique et la danse; il ne faut pas qu'il soit privé du plaisir de voir et d'entendre une personne d'un mérite si rare. J'ai donc résolu de t'envoyer à Tolède, pour juger par toi-même si c'est en effet une actrice si merveilleuse : je m'en tiendrai à l'impression qu'elle aura faite sur toi; je m'en fie à ton discernement.

Je répondis à monseigneur que je lui rendrais bon compte de cette affaire, et je me disposai à partir avec un seul laquais, à qui je fis quitter la livrée du ministre, pour faire les choses plus mystérieusement; ce qui fut fort du goût de Son Excellence. Je pris donc le chemin de Tolède, où étant arrivé, j'allai descendre à une hôtellerie près du château. A peine eus-je mis pied à terre, que l'hôte, me prenant sans doute pour un gentilhomme du pays, me dit : Seigneur cavalier, vous venez apparemment dans cette ville pour voir l'auguste cérémonie de l'*auto-da-fé*[1], qui doit se faire demain? Je lui répondis que oui, jugeant plus à propos de le lui laisser croire que de lui donner occasion de me ques-

1. Acte de foi. (Note de Lesage.)

tionner sur ce qui m'amenait à Tolède. Vous verrez, reprit-il, une des plus belles processions qui aient jamais été faites; il y a, dit-on, plus de cent prisonniers, parmi lesquels on en compte plus de dix qui doivent être brûlés.

Véritablement le lendemain, avant le lever du soleil, j'entendis sonner toutes les cloches de la ville; et l'on faisait ce carillon pour avertir le peuple qu'on allait commencer l'*auto-da-fé*. Curieux de voir cette effrayante fête, que je n'avais pas encore vue, je m'habillai à la hâte et me rendis à l'inquisition. Il y avait tout auprès, et le long des rues par où la procession devait passer, des échafauds, sur l'un desquels je me plaçai pour mon argent. J'aperçus bientôt les dominicains qui marchaient les premiers, précédés de la bannière de l'inquisition. Ces bons pères étaient immédiatement suivis des tristes victimes que le saint-office voulait immoler ce jour-là. Ces malheureux allaient l'un après l'autre, la tête et les pieds nus, ayant chacun un cierge à la main, et son parrain [1] à son côté. Les uns avaient un grand scapulaire de toile jaune, parsemé de croix de saint André peintes en rouge, et appelé *sambenito*; les autres portaient des *carochas*, qui sont des bonnets de carton élevés en forme de pain de sucre et couverts de flammes et de figures diaboliques.

Comme je regardais de tous mes yeux ces infortunés avec une compassion que je me gardais bien de laisser paraître, de peur qu'on ne m'en fît un crime, je crus reconnaître, parmi ceux qui avaient la tête ornée de *carochas*, le révérend père Hilaire et son compagnon le frère Ambroise. Ils passèrent si près de moi, que, ne pouvant m'y tromper : Que vois-je? dis-je en moi-même. Le ciel, las des désordres de la vie de ces deux scélérats, les a donc livrés à la justice de l'inquisition! En parlant de cette sorte, je me sentis saisir d'effroi; il me prit un tremblement universel, et mes esprits se troublèrent au point que je pensai m'évanouir. La liaison que j'avais eue avec ces fripons, l'aventure de Xelva, enfin tout ce que nous avions fait ensemble, vint dans ce moment s'offrir à ma pensée, et je m'imaginai ne pouvoir assez remercier Dieu de m'avoir préservé du scapulaire et des *carochas*.

Lorsque la cérémonie fut achevée, je m'en retournai à mon hôtellerie, tout tremblant du spectacle affreux que je venais de voir; mais les images affligeantes dont j'avais l'esprit rempli se dissipèrent insensiblement, et je ne pensai plus qu'à me bien acquitter de la commission dont mon maître m'avait chargé.

1. On appelle *parrains* toutes les personnes que l'inquisiteur nomme pour accompagner les prisonniers dans l'*auto-da-fé*, et qui sont obligées d'en répondre. (Note de Lesage.)

J'attendis avec impatience l'heure de la comédie pour y aller, jugeant que c'était par là que je devais commencer; et sitôt qu'elle fut venue, je me rendis au théâtre, où je m'assis auprès d'un chevalier d'Alcantara. J'eus bientot lié conversation avec lui. Seigneur, lui dis-je, est-il permis à un étranger d'oser vous faire une question? Seigneur cavalier, me répondit-il fort poliment, c'est de quoi je me tiendrai fort honoré. On m'a vanté, repris-je, les comédiens de Tolède; aurait-on eu tort de m'en dire du bien? Non, repartit le chevalier, leur troupe n'est pas mauvaise; il y a même parmi eux de grands sujets; vous verrez entre autres la belle Lucrèce, une actrice de quatorze ans, qui vous étonnera. Vous n'aurez pas besoin, lorsqu'elle se montrera sur la scène, que je vous la fasse remarquer; vous la démêlerez aisément. Je demandai au chevalier si elle jouerait ce jour-là. Il me répondit que oui, et même qu'elle avait un rôle très brillant dans la pièce qu'on allait représenter.

La comédie commença. Il parut deux actrices qui n'avaient rien négligé de tout ce qui pouvait contribuer à les rendre charmantes; mais malgré l'éclat de leurs diamants, je ne pris ni l'une ni l'autre pour celle que j'attendais. Le chevalier d'Alcantara m'avait si fort prévenu en faveur de Lucrèce, que je ne pouvais la deviner qu'en la voyant elle-même. Enfin cette belle Lucrèce sortit du fond du théâtre, et son arrivée sur la scène fut annoncée par un battement de mains long et général. Ah! la voici, dis-je en moi-même. Quel air de noblesse! que de grâces! les beaux yeux! la piquante créature! Effectivement, j'en fus fort satisfait, ou plutôt sa personne me frappa vivement. Dès la première tirade de vers qu'elle récita, je lui trouvai du naturel, du feu, une intelligence au-dessus de son âge, et je joignis volontiers mes applaudissements à ceux qu'elle reçut de toute l'assemblée pendant la pièce. Eh bien, me dit le chevalier, vous voyez comme Lucrèce est avec le public? Je n'en suis pas surpris, lui répondis-je. Vous le seriez encore moins, me répliqua-t-il, si vous l'entendiez chanter; c'est une sirène : malheur à ceux qui l'écoutent sans avoir pris la précaution d'Ulysse! Sa danse, poursuivit-il, n'est pas moins redoutable; ses pas, aussi dangereux que sa voix, charment les yeux, et forcent les cœurs à se rendre. Sur ce pied-là, m'écriai-je, il faut donc avouer que c'est un prodige. Quel heureux mortel a le plaisir de se ruiner pour une si aimable fille? Elle n'a point d'amant déclaré, me dit-il, et la médisance même ne lui donne aucune intrigue secrète; cependant, ajouta-t-il, elle pourrait en avoir; car Lucrèce est sous la conduite de sa tante Estelle, qui, sans contredit, est la plus adroite de toutes les comédiennes.

Au nom d'Estelle, j'interrompis avec précipitation le chevalier, pour lui demander si cette Estelle était une actrice de la troupe de Tolède. C'en est une des meilleures, me dit-il. Elle n'a pas joué aujourd'hui, et nous n'y avons pas gagné ; elle fait ordinairement la suivante, et c'est un emploi qu'elle remplit admirablement bien. Qu'elle fait voir d'esprit dans son jeu ! peut-être même en met-elle trop ; mais c'est un beau défaut qui doit trouver grâce. Le chevalier me dit donc des merveilles de cette Estelle ; et sur le portrait qu'il me fit de sa personne, je ne doutai point que ce ne fût Laure, cette même Laure dont j'ai tant parlé dans mon histoire, et que j'avais laissée à Grenade.

Pour en être plus sûr, je passai derrière le théâtre après la comédie. Je demandai Estelle ; et, la cherchant des yeux partout, je la trouvai dans les foyers, où elle s'entretenait avec quelques seigneurs, qui ne regardaient peut-être en elle que la tante de Lucrèce. Je m'avançai pour saluer Laure ; mais, soit par fantaisie, soit pour me punir de mon départ précipité de la ville de Grenade, elle ne fit pas semblant de me connaître, et reçut mes civilités d'un air si sec, que j'en fus un peu déconcerté. Au lieu de lui reprocher en riant son accueil glacé, je fus assez sot pour m'en fâcher ; je me retirai même brusquement, et je résolus, dans ma colère, de m'en retourner à Madrid dès le lendemain. Pour me venger de Laure, disais-je, je ne veux pas que sa nièce ait l'honneur de paraître devant le roi ; je n'ai pour cela qu'à faire au ministre le portrait qu'il me plaira de Lucrèce : je n'ai qu'à lui dire qu'elle danse de mauvaise grâce, qu'il y a de l'aigreur dans sa voix, et qu'enfin ses charmes ne consistent que dans sa jeunesse, je suis assuré que Son Excellence perdra l'envie de l'attirer à la cour.

Telle était la vengeance que je me promettais de tirer du procédé de Laure à mon égard ; mais mon ressentiment ne fut pas de longue durée. Le jour suivant, comme je me préparais à partir, un petit laquais entra dans ma chambre et me dit : Voici un billet que j'ai à remettre au seigneur de Santillane. C'est moi, mon enfant, lui répondis-je en prenant la lettre que j'ouvris, et qui contenait ces paroles :

« Oubliez la manière dont vous fûtes reçu hier au soir dans les foyers comiques, et laissez-vous conduire où le porteur vous mènera. »

Je suivis aussitôt le petit laquais, qui, quand nous fûmes auprès de la comédie, m'introduisit dans une fort belle maison, où, dans un appartement des plus propres, je trouvai Laure à sa toilette.

Elle se leva pour m'embrasser, en me disant : Seigneur

Gil Blas, je sais bien que vous n'avez pas sujet d'être content de la réception que je vous ai faite quand vous m'êtes venu saluer dans nos foyers : un ancien ami comme vous était en droit d'attendre de moi un accueil plus gracieux; mais je vous dirai, pour m'excuser, que j'étais de la plus mauvaise humeur du monde. Lorsque vous vous êtes montré à mes yeux, j'étais occupée de certains discours médisants qu'un de nos messieurs a tenus sur le compte de ma nièce, dont l'honneur m'intéresse plus que le mien. Votre brusque retraite, ajouta-t-elle, me fit tout à coup apercevoir de ma distraction, et dans le moment je chargeai mon petit laquais de vous suivre pour savoir votre demeure, dans le dessein de réparer aujourd'hui ma faute. Elle est toute réparée, lui dis-je, ma chère Laure; n'en parlons plus : apprenons-nous plutôt mutuellement ce qui nous est arrivé depuis le jour malheureux où la crainte d'un juste châtiment me fit sortir de Grenade avec précipitation. Je vous laissai, s'il vous en souvient, dans un assez grand embarras : comment vous en tirâtes-vous? Malgré tout l'esprit que vous avez, avouez que ce ne fut pas sans peine. N'est-il pas vrai que vous eûtes besoin de toute votre adresse pour apaiser votre amant portugais? Point du tout, répondit Laure; ne savez-vous pas bien qu'en pareil cas les hommes sont si faibles, qu'ils épargnent quelquefois aux femmes jusqu'à la peine de se justifier? Je soutins, continua-t-elle, au marquis de Marialva que tu étais mon frère. Pardonnez-moi, monsieur de Santillane, si je vous parle aussi familièrement qu'autrefois; mais je ne puis me défaire de mes vieilles habitudes. Je te dirai donc que je payai d'audace. Ne voyez-vous pas, dis-je au seigneur portugais, que tout ceci est l'ouvrage de la jalousie et de la fureur? Narcissa, ma camarade et ma rivale, enragée de me voir posséder tranquillement un cœur qu'elle a manqué, m'a joué ce tour-là, que je lui pardonne; car enfin, il est naturel à une femme jalouse de se venger. Elle a corrompu le sous-moucheur de chandelles, qui, pour servir son ressentiment, a l'effronterie de dire qu'il m'a vue à Madrid femme de chambre d'Arsénie. Rien n'est plus faux : la veuve de don Antonio Coello a toujours eu des sentiments trop relevés pour vouloir se mettre au service d'une fille de théâtre. D'ailleurs, ce qui prouve la fausseté de cette accusation et le complot de mes accusateurs, c'est la retraite précipitée de mon frère; s'il était présent, il pourrait confondre la calomnie; mais Narcissa sans doute aura employé quelque nouvel artifice pour le faire disparaître. Quoique ces raisons, poursuivit Laure, ne fissent pas trop bien mon apologie, le marquis eut la bonté de s'en contenter; et ce débonnaire sei-

gneur continua de m'aimer jusqu'au jour qu'il partit de Grenade pour retourner en Portugal. Véritablement, son départ suivit de fort près le tien, et la femme de Zapata eut le plaisir de me voir perdre l'amant que je lui avais enlevé. Après cela, je demeurai encore quelques années à Grenade; ensuite, la division s'étant mise dans notre troupe (ce qui arrive quelquefois parmi nous), tous les comédiens se séparèrent : les uns s'en allèrent à Séville, les autres à Cordoue, et moi je vins à Tolède, où je suis depuis dix ans avec ma nièce Lucrèce, que tu as vue jouer hier au soir, puisque tu étais à la comédie.

Je ne pus m'empêcher de rire dans cet endroit. Laure m'en demanda la cause. Ne la devinez-vous pas bien? lui dis-je. Vous n'avez ni frère ni sœur, par conséquent, vous ne pouvez être tante de Lucrèce. Outre cela, quand je calcule en moi-même le temps qui s'est écoulé depuis notre dernière séparation, et que je confronte ce temps avec le visage de votre nièce, il me semble que vous pourriez être toutes deux encore plus proches parentes. Je vous entends, monsieur Gil Blas, reprit en rougissant un peu la veuve de don Antonio; comme vous saisissez les époques! Il n'y a pas moyen de vous en faire accroire. Eh bien, oui, mon ami, Lucrèce est fille du marquis de Marialva et la mienne : elle est le fruit de notre union; je ne saurais te le celer plus longtemps. Le grand effort que vous faites, lui dis-je, ma princesse, en me révélant ce secret, après m'avoir fait confidence de vos équipées avec l'économe de l'hôpital de Zamora! Je vous dirai de plus que Lucrèce est un sujet d'un mérite si singulier, que le public ne peut assez vous remercier de lui avoir fait ce présent. Il serait à souhaiter que toutes vos camarades ne lui en fissent pas de plus mauvais.

Si quelque lecteur malin, rappelant ici les entretiens particuliers que j'eus à Grenade avec Laure lorsque j'étais secrétaire du marquis de Marialva, me soupçonne de pouvoir disputer à ce seigneur l'honneur d'être père de Lucrèce, c'est un soupçon dont je veux bien, à ma honte, lui avouer l'injustice.

Je rendis compte à mon tour à Laure de mes principales aventures et de l'état présent de mes affaires. Elle écouta mon récit avec une attention qui me fit connaître qu'il ne lui était pas indifférent. Ami Santillane, me dit-elle quand je l'eus achevé, vous jouez, à ce que je vois, un assez beau rôle sur le théâtre du monde; vous ne sauriez croire jusqu'à quel point j'en suis ravie. Lorsque je mènerai Lucrèce à Madrid pour la faire entrer dans la troupe du prince, j'ose me flatter qu'elle trouvera dans le seigneur de Santillane un puissant protecteur. N'en doutez nullement, lui répondis-je; vous pouvez compter sur moi : je ferai

recevoir votre fille et vous dans la troupe du prince quand il vous plaira; c'est ce que je puis vous promettre sans trop présumer de mon pouvoir. Je vous prendrais au mot, reprit Laure, et je partirais dès demain pour Madrid si je n'étais pas liée ici par des engagements avec ma troupe. Un ordre de la cour peut rompre vos liens, lui repartis-je, et c'est de quoi je me charge; vous le recevrez avant huit jours. Je me fais un plaisir d'enlever Lucrèce aux Tolédans : une actrice si jolie est faite pour les gens de cour; elle nous appartient de droit.

Lucrèce entra dans la chambre au moment que j'achevais ces paroles. Je crus voir la déesse Hébé, tant elle était mignonne et gracieuse. Elle venait de se lever; et sa beauté naturelle, brillant sans le secours de l'art, présentait à la vue un objet ravissant. Venez, ma nièce, lui dit sa mère, venez remercier monsieur de la bonne volonté qu'il a pour nous; c'est un de mes anciens amis qui a beaucoup de crédit à la cour, et qui se fait fort de nous mettre toutes deux dans la troupe du prince. Ce discours parut faire plaisir à la petite fille, qui me fit une profonde révérence, et me dit avec un souris enchanteur : Je vous rends de très humbles grâces de votre obligeante intention; mais, seigneur, je ne sais si elle ne tournera pas contre moi. En voulant m'ôter à un public qui m'aime, êtes-vous sûr que je ne déplairai point à celui de Madrid? Je perdrai peut-être au change. Je me souviens d'avoir ouï dire à ma tante qu'elle a vu des acteurs briller dans une ville, et révolter dans une autre; cela me fait peur; craignez de m'exposer au mépris de la cour, et vous à ses reproches. Belle Lucrèce, lui répondis-je, c'est ce que nous ne devons appréhender ni l'un ni l'autre; je crains plutôt qu'enflammant tous les cœurs, vous ne causiez de la division parmi nos grands. La frayeur de ma nièce, me dit Laure, est mieux fondée que la vôtre; mais j'espère qu'elles seront vaines toutes deux : si Lucrèce ne peut faire de bruit par ses charmes, en récompense, elle n'est pas assez mauvaise actrice pour devoir être méprisée.

Nous continuâmes encore quelque temps cette conversation, et j'eus lieu de juger, par tout ce que Lucrèce y mit du sien, que c'était une fille d'un esprit supérieur; ensuite je pris congé de ces deux dames, en leur protestant qu'elles auraient incessamment un ordre de la cour pour se rendre à Madrid.

II. — Santillane rend compte de sa commission au ministre, qui le charge du soin de faire venir Lucrèce à Madrid. De l'arrivée de cette comédienne et de son début à la cour.

A mon retour à Madrid, je trouvai le comte-duc fort impatient d'apprendre le succès de mon voyage. Gil Blas, me dit-il, as-tu vu la comédienne en question? Vaut-elle la peine qu'on la fasse venir à la cour? Monseigneur, lui répondis-je, la renommée, qui loue ordinairement plus qu'il ne faut les belles personnes, ne dit pas assez de bien de la jeune Lucrèce : c'est un sujet admirable, tant pour sa beauté que pour ses talents. Est-il possible, s'écria le ministre avec une satisfaction intérieure que je lus dans ses yeux, et qui me fit penser que c'était pour son propre compte qu'il m'avait envoyé à Tolède, est-il possible qu'elle soit aussi aimable que tu le dis? Quand vous la verrez, lui repartis-je, vous avouerez qu'on ne peut faire son éloge qu'au rabais de ses charmes. Santillane, reprit Son Excellence, fais-moi une fidèle relation de ton voyage; je serai bien aise de l'entendre. Alors, prenant la parole pour contenter mon maître, je lui contai jusqu'à l'histoire de Laure inclusivement. Je lui appris que cette actrice avait eu Lucrèce du marquis de Marialva, seigneur portugais, qui, s'étant arrêté à Grenade en voyageant, était devenu amoureux d'elle. Enfin, quand j'eus fait à monseigneur un détail de ce qui s'était passé entre ces comédiennes et moi, il me dit : Je suis ravi que Lucrèce soit fille d'un homme de qualité; cela m'intéresse pour elle encore davantage; il faut l'attirer ici. Mais, mon ami, je te recommande une chose : continue, ajouta-t-il, comme tu as commencé; ne me mêle point là-dedans; que tout roule sur Gil Blas de Santillane.

J'allai trouver Carnero, à qui je dis que Son Excellence voulait qu'il expédiât un ordre par lequel le roi recevait dans sa troupe Estelle et Lucrèce, actrices de la comédie de Tolède. Oui-dà, Seigneur de Santillane, répondit Carnero avec un souris malin, vous serez bientôt servi, puisque, selon toutes les apparences, vous vous intéressez pour ces deux dames. Au reste, j'espère que, en faisant ce que vous souhaitez, le public y trouvera aussi son compte. En même temps, ce secrétaire dressa l'ordre lui-même et m'en délivra l'expédition, que j'envoyai sur-le-champ à Estelle par le même laquais qui m'avait accompagné à Tolède. Huit jours après, la mère et la fille arrivèrent à Madrid. Elles allèrent loger dans un hôtel garni, à deux pas de la troupe du prince, et leur premier soin fut de m'en donner avis par un

billet. Je me rendis dans le moment à cet hôtel, où, après mille offres de services de ma part, et autant de remerciements de la leur, je les laissai se préparer à leur début, que je leur souhaitai heureux et brillant.

Elles se firent annoncer au public comme deux actrices nouvelles que la troupe du prince venait de recevoir par ordre de la cour. Elles débutèrent dans une comédie qu'elles avaient coutume de jouer à Tolède avec applaudissements.

Dans quel endroit du monde n'aime-t-on pas la nouveauté en fait de spectacles? Il se trouva ce jour-là, dans la salle des comédiens, un concours extraordinaire de spectateurs. On juge bien que je ne manquai pas cette représentation. Je souffris un peu avant que la pièce commençât. Tout prévenu que j'étais en faveur des talents de la mère et de la fille, je tremblai pour elles, tant j'étais dans leurs intérêts. Mais à peine eurent-elles ouvert la bouche, qu'elles m'ôtèrent toute ma crainte par les applaudissements qu'elles reçurent. On regarda Estelle comme une actrice consommée dans le comique, et Lucrèce comme un prodige pour les rôles d'amoureuses. Cette dernière enleva tous les cœurs. Les uns admirèrent la beauté de ses yeux, les autres furent touchés de la douceur de sa voix; et tous, frappés de ses grâces et du vif éclat de sa jeunesse, sortirent enchantés de sa personne.

Le comte-duc, qui prenait encore plus de part que je ne croyais au début de cette actrice, était à la comédie ce soir-là. Je le vis sortir, sur la fin de la pièce, fort satisfait, à ce qu'il me parut, de nos deux comédiennes. Curieux de savoir s'il en était véritablement bien affecté, je le suivis chez lui; et m'introduisant dans son cabinet, où il venait d'entrer : Eh bien, monseigneur, lui dis-je, Votre Excellence est-elle contente de la petite Marialva? Mon Excellence, répondit-il en souriant, serait bien difficile si elle refusait de joindre son suffrage à celui du public. Oui, mon enfant, ton voyage de Tolède a été heureux. Je suis charmé de ta Lucrèce, et je ne doute pas que le roi ne prenne plaisir à la voir.

III. — Lucrèce fait grand bruit à la cour, et joue devant le roi, qui en devient amoureux. Suites de cet amour.

Le début des deux actrices nouvelles fit bientôt du bruit à la cour; dès le lendemain, il en fut parlé au lever du roi. Quelques seigneurs vantèrent surtout la jeune Lucrèce; ils en firent un si

beau portrait, que le monarque en fut frappé; mais, dissimulant l'impression que leurs discours faisaient sur lui, il gardait le silence, et semblait n'y prêter aucune attention.

Cependant, d'abord qu'il se trouva seul avec le comte-duc, il lui demanda ce que c'était que certaine actrice qu'on louait tant. Le ministre lui répondit que c'était une jeune comédienne de Tolède, qui avait débuté le soir précédent avec beaucoup de succès. Cette actrice, ajouta-t-il, se nomme Lucrèce, nom fort convenable aux personnes de sa profession; elle est de la connaissance de Santillane, qui m'a dit d'elle tant de bien, que j'ai jugé à propos de la recevoir dans la troupe de Votre Majesté. Le roi sourit en entendant prononcer mon nom; peut-être qu'il se ressouvint dans ce moment que c'était moi qui lui avais fait connaître Catalina, et qu'il eut un pressentiment que je lui rendrais le même service dans cette occasion. Comte, dit-il au ministre, je veux voir jouer dès demain cette Lucrèce; je vous charge du soin de le lui faire savoir.

Le comte-duc, m'ayant rapporté cet entretien et appris l'intention du roi, m'envoya chez nos deux comédiennes pour les en avertir. Je m'y rendis en diligence. Je viens, dis-je à Laure, que je rencontrai la première, vous annoncer une grande nouvelle : vous aurez demain parmi vos spectateurs le souverain de la monarchie; c'est de quoi le ministre m'a ordonné de vous informer. Je ne doute pas que vous ne fassiez tous vos efforts, votre fille et vous, pour répondre à l'honneur que ce monarque veut vous faire; mais je vous conseille de choisir une pièce où il y ait de la danse et de la musique, pour lui faire admirer tous les talents que Lucrèce possède. Nous suivrons votre conseil, me répondit Laure; nous n'avons garde d'y manquer, et il ne tiendra pas à nous que le prince ne soit satisfait. Il ne saurait manquer de l'être, lui dis-je en voyant arriver Lucrèce dans un déshabillé qui lui prêtait plus de charmes que ses habits de théâtre les plus superbes : il sera d'autant plus content de votre aimable nièce, qu'il aime plus que tout autre chose la danse et le chant; il pourrait bien même être tenté de lui jeter le mouchoir. Je ne souhaite point du tout, reprit Laure, qu'il ait cette tentation; tout puissant monarque qu'il est, il pourrait trouver des obstacles à l'accomplissement de ses désirs. Lucrèce, quoique élevée dans les coulisses d'un théâtre, a de la vertu; et quelque plaisir qu'elle prenne à se voir applaudir sur la scène elle aime encore mieux passer pour honnête fille que pour bonne actrice. Ma tante, dit alors la petite Marialva en se mêlant à la conversation, pourquoi se faire des monstres pour les combattre? Je ne serai jamais à la peine de repousser les soupirs du roi; la

délicatesse de son goût le sauvera des reproches qu'il mériterait s'il abaissait jusqu'à moi ses regards. Mais, charmante Lucrèce, lui dis-je, s'il arrivait que ce prince voulût s'attacher à vous et vous choisir pour sa maîtresse, seriez-vous assez cruelle pour le laisser languir dans vos fers comme un amant ordinaire? Pourquoi non? répondit-elle; oui, sans doute; et, vertu à part, je sens que ma vanité serait plus flattée d'avoir résisté à sa passion que si je m'y étais rendue. Je ne fus pas peu étonné d'entendre parler de cette sorte une élève de Laure; et je quittai ces dames en louant la dernière d'avoir donné à l'autre une si belle éducation.

Le jour suivant, le roi, impatient de voir Lucrèce, se rendit à la comédie. On joua une pièce entremêlée de chants et de danses, et dans laquelle notre jeune actrice brilla beaucoup. Depuis le commencement jusqu'à la fin, j'eus les yeux attachés sur le monarque, et je m'appliquai à démêler dans les siens ce qu'il pensait; mais il mit en défaut ma pénétration, par un air de gravité qu'il affecta de conserver toujours. Je ne sus que le lendemain ce que j'étais en peine de savoir. Santillane, me dit le ministre, je viens de quitter le roi, qui m'a parlé de Lucrèce avec tant de vivacité, que je ne doute pas qu'il ne soit épris de cette jeune comédienne; et comme je lui ai dit que c'est toi qui l'as fait venir de Tolède, il m'a témoigné qu'il serait bien aise de t'entretenir là-dessus en particulier; va de ce pas te présenter à la porte de sa chambre, où l'ordre de te faire entrer est déjà donné; cours et reviens promptement me rendre compte de cette conversation.

Je volai d'abord chez le roi, que je trouvai seul. Il se promenait à grands pas en m'attendant, et paraissait avoir la tête embarrassée. Il me fit plusieurs questions sur Lucrèce, dont il m'obligea de lui conter l'histoire; ensuite il me demanda si la petite personne n'avait pas déjà eu quelque galanterie. J'assurai hardiment que non, malgré la témérité de ces sortes d'assurances; ce qui me parut faire au prince un fort grand plaisir. Cela étant, reprit-il, je te choisis pour mon agent auprès de Lucrèce; je veux que ce soit de ta bouche qu'elle apprenne sa victoire. Va la lui annoncer de ma part, ajouta-t-il en me mettant entre les mains un écrin où il y avait pour plus de cinquante mille écus de pierreries, et dis-lui que je la prie d'accepter ce présent, en attendant de plus solides marques de ma passion.

Avant que de m'acquitter de cette commission, j'allai rejoindre le comte-duc, à qui je fis un fidèle rapport de ce que le roi m'avait dit. Je m'imaginais que ce ministre en serait plus

affligé que réjoui; car je croyais qu'il avait des vues amoureuses sur Lucrèce, et qu'il apprendrait avec chagrin que son maître était devenu son rival; mais je me trompais. Bien loin d'en paraître mortifié, il en eut une si grande joie, que, ne pouvant la contenir, il laissa échapper quelques paroles qui ne tombèrent point à terre. Oh! parbleu, Philippe, s'écria-t-il, je vous tiens; c'est pour le coup que les affaires vont vous faire peur. Cette apostrophe me découvrit toute la manœuvre du comte-duc; je vis par là que ce seigneur, craignant que le prince ne voulût s'occuper de choses sérieuses, cherchait à l'amuser par les plaisirs les plus convenables à son humeur. Santillane, me dit-il ensuite, ne perds point de temps; hâte-toi, mon ami, d'aller exécuter l'ordre important qu'on t'a donné, et dont il y a bien des seigneurs à la cour qui se feraient gloire d'être chargés. Songe, poursuivit-il, que tu n'as point ici de comte de Lemos qui t'enlève la meilleure partie de l'honneur du service rendu; tu l'auras tout entier, et de plus tout le profit.

C'est ainsi que Son Excellence me dora la pilule, que j'avalai tout doucement, non sans en sentir l'amertume; car depuis ma prison, je m'étais accoutumé à regarder les choses dans un point de vue moral, et je ne trouvais pas l'emploi de Mercure en chef aussi honorable qu'on me le disait. Cependant, si je n'étais point assez vicieux pour m'en acquitter sans remords, je n'avais pas non plus assez de vertu pour refuser de le remplir. J'obéis donc d'autant plus volontiers au roi que je voyais en même temps que mon obéissance serait agréable au ministre, à qui je ne songeais qu'à plaire.

Je jugeai à propos de m'adresser d'abord à Laure, et de l'entretenir en particulier. Je lui exposai ma mission en termes mesurés, et sur la fin de mon discours je lui présentai l'écrin en forme de péroraison. A la vue des pierreries, la dame, ne pouvant cacher sa joie, la fit éclater en liberté. Seigneur Gil Blas, s'écria-t-elle, ce n'est pas devant le meilleur et le plus ancien de mes amis que je dois me contraindre; j'aurais tort de me parer d'une fausse sévérité de mœurs, et de faire des grimaces avec vous. Oui, n'en doutez pas, continua-t-elle, je suis ravie que ma fille ait fait une conquête si précieuse; j'en conçois tous les avantages. Mais, entre nous, je crains que Lucrèce ne les regarde d'un autre œil que moi : quoique fille de théâtre, je vous l'ai dit, elle a la sagesse si fort en recommandation, qu'elle a déjà rejeté les vœux de deux jeunes seigneurs aimables et riches. Vous me direz, poursuivit-elle, que ces deux seigneurs ne sont pas des rois; j'en conviens, et vraisemblablement l'amour d'un amant couronné doit étourdir la vertu de Lucrèce; néanmoins,

je ne puis m'empêcher de vous dire que la chose est incertaine, et je vous déclare que je ne contraindrai pas ma fille. Si, bien loin de se croire honorée de la tendresse passagère du roi, elle envisage cet honneur comme une infamie, que ce grand prince ne lui sache pas mauvais gré de s'y dérober. Revenez demain, ajouta-t-elle, je vous dirai s'il faut lui rendre une réponse favorable ou ses pierreries.

Je ne doutais point du tout que Laure n'exhortât plutôt Lucrèce à s'écarter de son devoir qu'à s'y maintenir, et je comptais fort sur cette exhortation. Néanmoins, j'appris avec surprise, le jour suivant, que Laure avait eu autant de peine à porter sa fille au mal que les autres mères en ont à porter les leurs au bien, et ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que Lucrèce, après avoir eu quelques entretiens secrets avec le monarque, eut tant de regrets de s'être livrée à ses désirs, qu'elle quitta tout à coup le monde et s'enferma dans le monastère de l'Incarnation, où bientôt elle tomba malade et mourut de chagrin. Laure, de de son côté, ne pouvant se consoler de la perte de sa fille, et d'avoir sa mort à se reprocher, se retira dans le couvent des Filles pénitentes, pour y pleurer les plaisirs de ses beaux jours. Le roi fut touché de la retraite inopinée de Lucrèce; mais ce jeune prince, n'étant pas d'humeur à s'affliger longtemps, s'en consola peu à peu. Pour le comte-duc, quoiqu'il ne parût guère sensible à cet incident, il ne laissa pas d'en être très mortifié, ce que le lecteur n'aura pas de peine à croire.

IV. — Du nouvel emploi que le ministre donna à Santillane.

Je sentis aussi très vivement le malheur de Lucrèce; et j'eus tant de remords d'y avoir contribué, que, me regardant comme un infâme, malgré la qualité de l'amant dont j'avais servi les amours, je résolus d'abandonner pour jamais le caducée; je témoignai même au ministre la répugnance que j'avais à le porter, et je le priai de m'employer à toute autre chose. Il parut étonné de ma vertu. Santillane, me dit-il, ta délicatesse me charme; et, puisque tu es un si honnête garçon, je veux te donner une occupation plus convenable à ta sagesse. Voici ce que c'est : écoute attentivement la confidence que je vais te faire. Quelques années avant que je fusse en faveur, continua-t-il, le hasard offrit un jour à ma vue une dame qui me parut si bien faite et si belle, que je la fis suivre. J'appris que c'était une Génoise, nommée dona Margarita Spinola, qui vivait à Madrid du

revenu de sa beauté : on me dit même que don Francisco de Valéasar, alcade de cour, homme riche, vieux et marié, faisait pour cette coquette une dépense considérable. Ce rapport, qui n'aurait dû m'inspirer que du mépris pour elle, me fit concevoir un désir violent de partager ses bonnes grâces avec Valéasar. J'eus cette fantaisie; et, pour la satisfaire, j'eus recours à une médiatrice d'amour, qui eut l'adresse de me ménager en peu de temps une secrète entrevue avec la Génoise; et cette entrevue fut suivie de plusieurs autres, si bien que mon rival et moi nous étions également bien traités pour nos présents. Peut-être même avait-elle encore quelque autre galant aussi heureux que nous.

Quoi qu'il en soit, Marguerite, en recevant tant d'hommages confus, devint insensiblement mère, et mit au monde un garçon dont elle voulut faire honneur à chacun de ses amants en particulier; mais aucun, ne pouvant en conscience se vanter d'être père de cet enfant, ne voulut le reconnaître; de sorte que la Génoise fut obligée de le nourrir du fruit de ses galanteries; ce qu'elle a fait pendant dix-huit années, au bout desquelles, étant morte, elle a laissé son fils sans bien, et, qui pis est, sans éducation. Voilà, poursuivit monseigneur, la confidence que j'avais à te faire, et je vais présentement t'instruire du grand dessein que j'ai formé. Je veux tirer du néant cet enfant malheureux, et, le faisant passer d'une extrémité à l'autre, le reconnaître pour mon fils et l'élever aux honneurs.

A ce projet extravagant, il me fut impossible de me taire. Comment, seigneur, m'écriai-je, Votre Excellence peut-elle avoir pris une résolution si étrange? Pardonnez-moi ce terme; il échappe à mon zèle. Tu la trouveras raisonnable, reprit-il avec précipitation, quand je t'aurai dit les raisons qui m'ont déterminé à la prendre. Je ne veux point que mes collatéraux soient mes héritiers. Tu me diras que je ne suis point encore dans un âge assez avancé pour désespérer d'avoir des enfants de madame d'Olivarès. Mais chacun se connaît; qu'il te suffise d'apprendre que la chimie n'a pas de secrets que je n'aie inutilement mis en usage pour redevenir père. Ainsi, puisque la fortune, suppléant au défaut de la nature, me présente un enfant dont peut-être dans le fond je suis le véritable père, je l'adopte, c'est une chose résolue.

Quand je vis que le ministre avait en tête cette adoption, je cessai de le contredire, le connaissant pour un homme capable de faire une sottise plutôt que de démordre de son sentiment. Il ne s'agit plus, ajouta-t-il, que de donner de l'éducation à Henri-Philippe de Guzman (car c'est le nom que je prétends qu'il porte dans le monde, jusqu'à ce qu'il soit en état de posséder les digni-

tés qui l'attendent). C'est toi, mon cher Santillane, que je choisis pour le conduire : je me repose sur ton esprit et sur ton attachement pour moi du soin de faire sa maison, de lui donner toutes sortes de maîtres, en un mot, de le rendre un cavalier accompli. Je voulus me défendre d'accepter cet emploi, en représentant au comte-duc qu'il ne me convenait guère d'élever de jeunes seigneurs, n'ayant jamais fait ce métier, qui demandait plus de lumière et de mérite que je n'en avais; mais il m'interrompit et me ferma la bouche en me disant qu'il prétendait absolument que je fusse le gouverneur de ce fils adopté, qu'il destinait aux premières charges de la monarchie. Je me préparai donc à remplir cette place, pour contenter monseigneur, qui, pour prix de ma complaisance, grossit mon petit revenu d'une pension de mille écus qu il me fit obtenir, ou plutôt qu'il me donna sur la commanderie de Mambra.

V. — Le fils de la Génoise est reconnu par acte authentique, et nommé don Henri-Philippe de Guzman. Santillane fait la maison de ce jeune seigneur et lui donne toutes sortes de maîtres.

Effectivement, le comte-duc ne tarda guère à reconnaître le fils de dona Margarita Spinola, et l'acte de reconnaissance s'en fit avec l'agrément et sous le bon plaisir du roi. Don Henri-Philippe de Guzman (c'est le nom qu'on donna à cet enfant de plusieurs pères) y fut déclaré unique héritier du comté d'Olivarès et du duché de San-Lucar. Le ministre, afin que personne n'en ignorât, fit savoir par Carnero cette déclaration aux ambassadeurs et aux grands d'Espagne, qui n'en furent pas peu surpris. Les rieurs de Madrid en eurent pour longtemps à s'égayer, et les poètes satiriques ne perdirent pas une si belle occasion de faire couler le fiel de leur plume.

Je demandai au comte-duc où était le sujet qu'il voulait confier à mes soins. Il est dans cette ville, me répondit-il, sous la conduite d'une tante à qui je l'ôterai d'abord que tu auras fait préparer une maison pour lui; ce qui fut bientôt exécuté. Je louai un hôtel que je fis meubler magnifiquement. J'arrêtai des pages, un portier, des estafiers, et, à l'aide de Caporis, je remplis les places d'officiers. Quand j'eus tout mon monde, j'allai en avertir Son Excellence, qui sur-le-champ envoya chercher l'équivoque et nouveau rejeton de la tige des Guzmans. Je vis un grand garçon, d'une figure assez agréable. Don Henri, lui dit monseigneur en me montrant au doigt, ce cavalier que vous voyez est le guide que

j'ai choisi pour vous conduire dans la carrière du monde; j'ai une entière confiance en lui, et je lui donne un pouvoir absolu sur vous. Oui, Santillane, ajouta-t-il en m'adressant la parole, je vous l'abandonne, et je ne doute pas que vous ne m'en rendiez bon compte. A ce discours, le ministre en joignit encore d'autres pour exhorter le jeune homme à se conformer à mes volontés; après quoi j'emmenai don Henri avec moi à son hôtel.

Aussitôt que nous y fûmes arrivés, je fis passer en revue devant lui tous ses domestiques, en lui disant l'emploi que chacun avait dans sa maison. Il ne parut point étourdi du changement de sa condition; et, se prêtant volontiers au respect et aux déférences attentives qu'on avait pour lui, il semblait avoir toujours été ce qu'il était devenu par hasard. Il ne manquait pas d'esprit, mais il était d'une ignorance crasse; à peine savait-il lire et écrire. Je mis auprès de lui un précepteur pour lui enseigner les éléments de la langue latine, et j'arrêtai un maître de géographie, un maître d'histoire, avec un maître d'escrime. On juge bien que je n'eus garde d'oublier un maître à danser; je ne fus embarrassé que sur le choix; il y en avait dans ce temps-là un grand nombre de fameux à Madrid, et je ne savais auquel je devais donner la préférence.

Tandis que j'étais dans cet embarras, je vis entrer dans la cour de notre hôtel un homme richement vêtu. On me dit qu'il demandait à me parler. J'allai au-devant de lui, m'imaginant que c'était tout au moins un chevalier de Saint-Jacques ou d'Alcantara. Je lui demandai ce qu'il y avait pour son service. Seigneur de Santillane, me répondit-il après m'avoir fait plusieurs révérences qui sentaient bien son métier, comme on m'a dit que c'est Votre Seigneurie qui choisit les maîtres du seigneur don Henri, je viens vous offrir mes services : je m'appelle Martin Ligero [1], et j'ai, grâces au ciel, quelque réputation. Je n'ai pas coutume d'aller mendier des écoliers; cela ne convient qu'à de petits maîtres à danser. J'attends ordinairement qu'on me vienne chercher; mais, montrant au duc de Medina Sidonia, à don Louis de Haro et à quelques autres seigneurs de la maison de Guzman, dont je suis en quelque façon le serviteur-né, je me fais un devoir de vous prévenir. Je vois par ce discours, lui répondis-je, que vous êtes l'homme qu'il nous faut. Combien prenez-vous par mois? Quatre doubles pistoles, reprit-il; c'est le prix courant, et je ne donne que deux leçons par semaine. Quatre doublons par mois!

1. *Ligero*, léger, agile. Le modèle de Martin Ligero est un maître à danser parisien. Son nom était Marcel. Il faisait payer fort cher, à ses écoliers, sa grande réputation.

m'écriai-je; c'est beaucoup. Comment, beaucoup! répliqua-t-il d'un air étonné, vous donneriez bien une pistole par mois à un maître de philosophie!

Il n'y eut pas moyen de tenir contre une si plaisante réplique; j'en ris de bon cœur, et je demandai au seigneur Ligero s'il croyait véritablement qu'un homme de son métier fût préférable à un maître de philosophie. Je le crois sans doute, me dit-il; nous sommes dans le monde d'une plus grande utilité que ces messieurs. Que sont les hommes avant qu'ils passent par nos mains? Des corps tout d'une pièce, des ours mal léchés; mais nos leçons les développent peu à peu, et leur font prendre insensiblement une forme; en un mot, nous leur enseignons à se mouvoir avec grâce, nous leur donnons des attitudes avec des airs de noblesse et de gravité.

Je me rendis aux raisons de ce maître à danser, et je le retins pour montrer à don Henri sur le pied de quatre doubles pistoles par mois, puisque c'était un prix fait par les grands maîtres de l'art.

VI. — Scipion revient de la Nouvelle-Espagne. Gil Blas le place auprès de don Henri. Des études de ce jeune seigneur. Des honneurs qu'on lui fit, et à quelle dame le comte-duc le maria. Comment Gil Blas fut fait noble malgré lui.

Je n'avais point encore fait la moitié de la maison de don Henri lorsque Scipion revint du Mexique. Je lui demandai s'il était satisfait de son voyage. Je dois l'être, me répondit-il, puisque, avec trois mille ducats en espèces, j'ai apporté pour deux fois autant en marchandises de défaite en ce pays-ci. Je t'en félicite, repris-je, mon enfant; voilà ta fortune commencée; il ne tiendra qu'à toi de l'achever en retournant aux Indes l'année prochaine, ou bien, si tu préfères à la peine d'aller si loin amasser du bien un poste agréable à Madrid, tu n'as qu'à parler; j'en ai un à te donner. Oh! parbleu, dit le fils de la Coscolina, il n'y a point à balancer; j'aime mieux remplir un bon emploi auprès de Votre Seigneurie que de m'exposer de nouveau aux périls d'une longue navigation, quelques avantages qu'il m'en pût revenir. Expliquez-vous, mon maître; quelles occupations destinez-vous à votre serviteur?

Pour mieux le mettre au fait, je lui contai l'histoire du petit seigneur que le comte-duc venait d'introduire dans la maison de Guzman. Après lui avoir fait ce détail curieux, et lui avoir appris que ce ministre m'avait nommé gouverneur de don Henri, je lui

dis que je voulais le faire valet de chambre de ce fils adopté. Scipion, qui ne demandait pas mieux, accepta volontiers ce poste, et le remplit si bien, que, en moins de trois ou quatre jours, il s'attira la confiance et l'amitié de son nouveau maître.

Je m'étais imaginé que les pédagogues dont j'avais fait choix pour endoctriner le fils de la Génoise y perdraient leur latin, le croyant à son âge un sujet peu disciplinable; néanmoins, je me trompai. Il comprenait et retenait aisément tout ce qu'on lui enseignait; ses maîtres en étaient très contents. J'allai avec empressement annoncer cette nouvelle au comte-duc, qui la reçut avec une joie excessive. Santillane, s'écria-t-il avec transport, tu me ravis en m'apprenant que don Henri a beaucoup de mémoire et de pénétration; je reconnais en lui mon sang; et, ce qui achève de me persuader qu'il est mon fils, c'est que je me sens autant de tendresse pour lui que si je l'eusse eu de madame d'Olivarès. Tu vois par là, mon ami, que la nature se déclare. Je n'eus garde de dire à monseigneur ce que je pensais là-dessus; et, respectant sa faiblesse, je le laissai jouir du plaisir de se croire père de don Henri.

Quoique tous les Guzmans eussent une haine mortelle pour ce jeune seigneur de fraîche date, ils la dissimulèrent par politique; il y en eut même qui affectèrent de rechercher son amitié : les ambassadeurs et les grands qui étaient alors à Madrid le visitèrent et lui firent tous les honneurs qu'ils auraient rendus à un enfant légitime du comte-duc. Ce ministre, ravi de voir encenser son idole, ne tarda guère à la parer de dignités. Il commença par demander au roi, pour don Henri, la croix d'Alcantara, avec une commanderie de dix mille écus. Peu de temps après, il le fit recevoir gentilhomme de la chambre; ensuite, ayant pris la résolution de le marier, et voulant lui donner une dame de la plus noble maison d'Espagne, il jeta les yeux sur dona Juanna de Vélasco, fille du duc de Castille, et il eut assez d'autorité pour la lui faire épouser en dépit de ce duc et de ses parents.

Quelques jours avant ce mariage, monseigneur, m'ayant envoyé chercher, me dit en me mettant des papiers entre les mains : Tiens, Gil Blas, j'ai un nouveau présent à te faire. Je crois qu'il ne te sera pas désagréable; voici des lettres de noblesse que j'ai fait expédier pour toi. Monseigneur, lui répondis-je assez surpris de ces paroles, Votre Excellence sait que je suis fils d'une duègne et d'un écuyer; ce serait, ce me semble, profaner la noblesse que de m'y agréger; et c'est de toutes les grâces que Sa Majesté me peut faire celle que je mérite et que je désire le moins. Ta naissance, reprit le ministre, est un obstacle facile

à lever. Tu as été occupé des affaires de l'État sous le ministère du duc de Lerme et sous le mien; d'ailleurs, ajouta-t-il avec un souris, n'as-tu pas rendu au monarque des services qui méritent une récompense? En un mot, Santillane, tu n'es pas indigne de l'honneur que j'ai voulu te faire; de plus, et cette raison est sans réplique, le rang que tu tiens auprès de mon fils demande que tu sois noble; je t'avouerai même que c'est à cause de cela que je t'ai donné des lettres de noblesse. Je me rends, monseigneur, lui répliquai-je, puisque Votre Excellence le veut absolument. En achevant ces mots, je sortis avec mes patentes, que je serrai dans ma poche.

Je suis donc présentement gentilhomme, dis-je en moi-même lorsque je fus dans la rue; me voilà noble sans que j'en aie l'obligation à mes parents; je pourrai, quand il me plaira, me faire appeler don Gil Blas; et, si quelqu'un de ma connaissance s'avise de me rire au nez en me nommant ainsi, je lui ferai signifier mes lettres. Mais lisons-les, continuai-je en les tirant de ma poche; voyons un peu de quelle façon on y décrasse le vilain. Je lus donc mes patentes, qui portaient en substance : que le roi, pour reconnaître le zèle que j'avais fait paraître en plus d'une occasion pour son service et pour le bien de l'État, avait jugé à propos de me gratifier de lettres de noblesse. J'ose dire, à ma louange, qu'elles ne m'inspirèrent aucun orgueil. Ayant toujours devant les yeux la bassesse de mon origine, cet honneur m'humiliait au lieu de me donner de la vanité : aussi, je me promis bien de renfermer mes patentes dans un tiroir, sans me vanter d'en être pourvu.

VII. — Gil Blas rencontre encore Fabrice par hasard. De la dernière conversation qu'ils eurent ensemble, et de l'avis important que Nunez donna à Santillane.

Le poète des Asturies, comme on a dû le remarquer, me négligeait assez volontiers. De mon côté, mes occupations ne me permettaient guère de l'aller voir; de sorte que je ne l'avais point revu depuis le jour de la dissertation sur l'*Iphigénie* d'Euripide. Le hasard me le fit encore rencontrer près de la porte du Soleil. Il sortait d'une imprimerie. Je l'abordai en lui disant : Oh! oh! monsieur Nunez, vous venez de chez un imprimeur; cela semble menacer le public d'un nouvel ouvrage de votre composition. C'est à quoi il doit en effet s'attendre, me répondit-il; je te dirai que je me suis avisé de composer une brochure qui est sous la

presse actuellement, et qui doit faire grand bruit dans la république des lettres. Je ne doute pas du mérite de ta production, lui répliquai-je; mais je m'étonne que tu t'amuses à composer des brochures; il me semble que ce sont des colifichets qui ne font pas grand honneur à l'esprit. Il y en a quelquefois de bonnes, repartit Fabrice. La mienne, par exemple, est de ce nombre, quoiqu'elle ait été faite à la hâte; car je t'avouerai que c'est un enfant de la nécessité. La faim, comme tu sais, fait sortir le loup hors du bois. Comment! m'écriai-je, la faim! Est-ce l'auteur du *Comte de Saldagne* qui me tient ce discours? Un homme qui a deux mille écus de rente peut-il parler ainsi? Doucement, mon ami, interrompit Nunez, je ne suis plus ce poète fortuné qui jouissait d'une pension bien payée. Le désordre s'est mis subitement dans les affaires du trésorier don Bertrand : il a manié, dissipé les deniers du roi; tous ses biens sont saisis, et ma pension est allée à tous les diables. Cela est triste, lui dis-je; mais ne te reste-t-il pas encore quelques espérances de ce côté-là? Pas la moindre, me répondit-il; le seigneur Gomez del Ribero, aussi gueux que son bel esprit, est abîmé; il ne reviendra, dit-on, jamais sur l'eau. Sur ce pied-là, lui répliquai-je, mon ami, il faut que je te fasse donner quelque poste qui te console de la perte de ta pension. Je te dispense de ce soin-là, me dit-il; quand tu m'offrirais, dans les bureaux du ministère, un emploi de trois mille écus d'appointements, je le refuserais : des occupations de commis ne conviennent pas au génie d'un nourrisson des Muses; il me faut des amusements littéraires. Que te dirai-je enfin? Je suis né pour vivre et mourir en poète, et je veux remplir mon sort. Au reste, continua-t-il, ne t'imagine pas que nous soyons fort malheureux; outre que nous vivons dans une parfaite indépendance, nous sommes des gaillards sans souci. On croit que nous faisons souvent des repas de Démocrite, et l'on est là-dessus dans l'erreur. Il n'y a pas un de mes confrères, sans en excepter les faiseurs d'almanachs, qui ne soit commensal dans quelques bonnes maisons; pour moi, j'en ai deux où l'on me reçoit avec plaisir. J'ai deux couverts assurés; l'un chez un gros directeur des fermes, à qui j'ai dédié un roman; et l'autre chez un riche bourgeois de Madrid, qui a la rage de vouloir toujours avoir à sa table de beaux esprits : heureusement il n'est pas fort délicat sur le choix, et la ville lui en fournit autant qu'il en veut.

Je cesse donc de te plaindre, dis-je au poète des Asturies, puisque tu es content de ta condition. Quoi qu'il en soit, je te proteste de nouveau que tu as toujours dans Gil Blas un ami à l'épreuve de ta négligence à le cultiver; si tu as besoin de ma

bourse, viens hardiment à moi; qu'une mauvaise honte ne te prive point d'un secours infaillible, et ne me ravisse point le plaisir de t'obliger. A ce sentiment généreux, s'écria Nunez, je te reconnais, Santillane, et je te rends mille grâces de la disposition favorable où je te vois pour moi; il faut, par reconnaissance, que je te donne un avis salutaire. Pendant que le comte-duc peut tout encore, et que tu possèdes ses bonnes grâces, profite du temps, hâte-toi de t'enrichir; car ce ministre, à ce qu'on m'a dit, branle dans le manche. Je demandai à Fabrice s'il savait cela de bonne part, et il me répondit : Je tiens cette nouvelle d'un vieux chevalier de Calatrava, qui a un talent tout particulier pour découvrir les choses les plus secrètes; on écoute cet homme comme un oracle, et voici ce que je lui entendis dire hier : Le comte-duc a un grand nombre d'ennemis qui se réunissent tous pour le perdre; il compte trop sur l'ascendant qu'il a sur l'esprit du roi; ce monarque, à ce qu'on prétend, commence à prêter l'oreille aux plaintes qui déjà vont jusqu'à lui. Je remerciai Nunez de son avertissement; mais j'y fis peu d'attention, et je m'en retournai au logis, persuadé que l'autorité de mon maître était inébranlable, le regardant comme un de ces vieux chênes qui ont pris racine dans une forêt, et que les orages ne sauraient abattre.

VIII. — Comment Gil Blas apprit que l'avis de Fabrice n'était point faux. Du voyage que le roi fit à Saragosse.

Cependant ce que le poète des Asturies m'avait dit n'était pas sans fondement. Il y avait au palais une confédération furtive contre le comte-duc, de laquelle on prétendait que la reine était le chef; et toutefois il ne transpirait rien dans le public des mesures que les confédérés prenaient pour déplacer ce ministre. Il s'écoula même depuis ce temps-là plus d'une année, sans que je m'aperçusse que sa faveur eût reçu la moindre atteinte.

Mais la révolte des Catalans soutenus par la France, et les mauvais succès de la guerre contre ces rebelles, excitèrent les murmures du peuple, qui se plaignit du gouvernement. Ces plaintes donnèrent lieu à la tenue d'un conseil en présence du roi, qui voulut que le marquis de Grana, ambassadeur de l'empereur à la cour d'Espagne, s'y trouvât. Il y fut mis en délibération s'il était plus à propos que le roi demeurât en Castille ou qu'il passât en Aragon pour se faire voir à ses troupes. Le

comte-duc, qui avait envie que ce prince ne partît point pour l'armée, parla le premier. Il représenta qu'il était plus convenable à la majesté royale de ne pas sortir du centre de ses États, et il appuya son sentiment de toutes les raisons que son éloquence put lui fournir. Il n'eut pas plus tôt achevé son discours, que son avis fut généralement suivi de toutes les personnes du conseil, à la réserve du marquis de Grana, qui, n'écoutant que son zèle pour la maison d'Autriche, et se laissant aller à la franchise de sa nation, combattit le sentiment du premier ministre, et soutint l'avis contraire avec tant de force, que le roi, frappé de la solidité de ses raisonnements, embrassa son opinion, quoiqu'elle fût opposée à toutes les voix du conseil, et marqua le jour de son départ pour l'armée.

C'était pour la première fois de sa vie que ce monarque avait osé penser autrement que son favori, qui regardant cette nouveauté comme un sanglant affront, en fut très mortifié. Dans le temps que ce ministre allait se retirer dans son cabinet pour y ronger en liberté son frein, il m'aperçut, m'appela, et, m'ayant fait entrer avec lui, il me raconta d'un air agité ce qui s'était passé au conseil; ensuite comme un homme qui ne pouvait revenir de sa surprise : Oui, Santillane, continua-t-il, le roi, qui depuis plus de vingt ans ne parle que par ma bouche et ne voit que par mes yeux, a préféré l'avis de Grana au mien; et de quelle manière encore? En comblant d'éloges cet ambassadeur, et surtout en louant son zèle pour la maison d'Autriche, comme si cet Allemand en avait plus que moi! Il est aisé de juger par là, poursuivit le ministre, qu'il y a un parti formé contre moi, et j'ai tout lieu de penser que la reine est à la tête. Eh! monseigneur, lui dis-je, de quoi vous inquiétez-vous? Pouvez-vous craindre la reine? Cette princesse, depuis plus de douze ans, n'est-elle pas accoutumée à vous voir maître des affaires, et n'avez-vous pas mis le roi dans l'habitude de ne la pas consulter? A l'égard du marquis de Grana, le monarque peut s'être rangé de son sentiment par l'envie qu'il a de voir son armée et de faire une campagne. Tu n'y es pas, interrompit le comte-duc; dis plutôt que mes ennemis espèrent que le roi, étant parmi ses troupes, sera toujours environné des grands qui l'auront suivi, et qu'il s'en trouvera plus d'un assez mécontent de moi pour oser lui tenir des discours injurieux à mon ministère. Mais ils se trompent, ajouta-t-il; je saurai bien, pendant le voyage, rendre ce prince inaccessible à tous les grands; ce qu'il fit en effet d'une manière qui mérite bien d'être détaillée.

Le jour du départ du roi étant venu, ce monarque, après avoir chargé la reine du soin du gouvernement en son absence,

se mit en chemin pour Saragosse; mais, avant que d'y arriver, il passa par Aranjuez, dont il trouva le séjour si délicieux, qu'il s'y arrêta près de trois semaines. D'Aranjuez, le ministre le fit aller à Cuença, où il l'amusa encore plus longtemps par les divertissements qu'il lui donna. Ensuite les plaisirs de la chasse occupèrent ce prince à Molina d'Aragon, après quoi il fut conduit à Saragosse. Son armée n'était pas loin de là; et il se préparait à s'y rendre; mais le comte-duc lui en ôta l'envie, en lui faisant accroire qu'il se mettrait en danger d'être pris par les Français, qui étaient maîtres de la plaine de Monçon; de sorte que le roi, épouvanté d'un péril qu'il n'avait nullement à craindre, prit le parti de demeurer enfermé chez lui comme dans une prison. Le ministre, profitant de sa terreur, et sous prétexte de veiller à sa sûreté, le garda, pour ainsi dire, à vue, si bien que les grands, qui avaient fait une excessive dépense pour se mettre en état de suivre leur souverain, n'eurent pas même la satisfaction d'obtenir de lui une audience particulière. Philippe, enfin, s'ennuyant d'être mal logé à Saragosse, d'y passer encore plus mal son temps, ou, si vous voulez, d'être prisonnier, s'en retourna bientôt à Madrid. Ce monarque finit ainsi sa campagne, laissant au marquis de los Velez, général de ses troupes, le soin de soutenir l'honneur des armes d'Espagne.

IX. — De la révolution du Portugal et de la disgrâce du comte-duc.

Peu de jours après le retour du roi, il se répandit à Madrid une fâcheuse nouvelle : on apprit que les Portugais, regardant la révolte des Catalans comme une belle occasion que la fortune leur offrait de secouer le joug espagnol, s'en étaient saisis; qu'ils avaient pris les armes, et choisi pour leur roi le duc de Bragance; qu'ils étaient dans la résolution de le maintenir sur le trône, et qu'ils comptaient bien de n'en pas avoir le démenti, l'Espagne ayant alors sur les bras des ennemis en Allemagne, en Italie, en Flandre et en Catalogne. Ils ne pouvaient effectivement trouver une conjoncture plus favorable pour s'affranchir d'une domination qu'ils détestaient.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que le comte-duc, dans le temps que la cour et la ville paraissaient consternées de cette nouvelle, en voulut plaisanter avec le roi aux dépens du duc de Bragance; mais les traits railleurs déplacés tournent ordinairement contre ceux qui les ont lancés. Philippe, bien loin de se prêter à ses mauvaises plaisanteries, prit un air sérieux qui le déconcerta et

lui fit pressentir sa disgrâce. Ce ministre ne douta plus de sa chute quand il apprit que la reine s'était ouvertement déclarée contre lui, et qu'elle l'accusait hautement d'avoir, par sa mauvaise administration, causé la révolte du Portugal. La plupart des grands, et surtout ceux qui avaient été à Saragosse, ne s'aperçurent pas plus tôt qu'il se formait un orage sur la tête du comte-duc, qu'ils se joignirent à la reine; et, ce qui porta le dernier coup à sa faveur, c'est que la duchesse douairière de Mantoue, ci-devant gouvernante de Portugal, revint de Lisbonne à Madrid, et fit voir clairement au roi que la révolution de ce royaume n'était arrivée que par la faute de son premier ministre.

Les discours de cette princesse firent toute l'impression qu'ils pouvaient faire sur l'esprit du monarque, qui, revenant enfin de son entêtement pour son favori, se dépouilla de toute l'affection qu'il avait pour lui. Lorsque ce ministre fut informé que le roi écoutait ses ennemis, il s'avisa de lui écrire un billet pour lui demander la permission de se démettre de son emploi, et de s'éloigner de la cour, puisqu'on lui faisait l'injustice de lui imputer tous les malheurs arrivés à la monarchie pendant le cours de son ministère. Il s'imaginait que cette lettre ferait un grand effet, croyant que le prince conservait encore pour lui assez d'amitié pour ne vouloir pas consentir à son éloignement; mais toute la réponse que lui fit Sa Majesté fut qu'elle lui accordait la permission qu'il demandait, et qu'il pouvait se retirer où bon lui semblerait.

Ces paroles, écrites de la main du roi, furent un coup de tonnerre pour monseigneur, qui ne s'y était nullement attendu. Néanmoins, quoiqu'il en fût étourdi, il affecta un air de constance, et me demanda ce que je ferais à sa place. Je prendrais, lui dis-je, aisément mon parti; j'abandonnerais la cour, et j'irais à quelqu'une de mes terres passer tranquillement le reste de mes jours. Tu penses sainement, répliqua mon maître, et je prétends bien aller finir ma carrière à Loeches, après que j'aurai seulement une fois entretenu le monarque; je suis bien aise de lui remontrer que j'ai fait humainement tout ce que j'ai pu pour bien soutenir le pesant fardeau dont j'étais chargé, mais qu'il n'a pas dépendu de moi de prévenir les tristes événements dont on me fait un crime, n'étant point en cela plus coupable qu'un habile pilote qui, malgré tout ce qu'il peut faire, voit son vaisseau emporté par les vents et par les flots. Ce ministre se flattait encore que, en parlant au prince, il pourrait rajuster les choses et regagner le terrain qu'il avait perdu; mais il ne put en avoir audience, et, de plus, on lui envoya demander la clef dont il se

servait pour entrer, quand il lui plaisait, dans l'appartement de Sa Majesté.

Jugeant alors qu'il n'y avait plus d'espérance pour lui, il se détermina tout de bon à la retraite. Il visita ses papiers, dont il brûla prudemment une grande quantité ; ensuite il nomma les officiers de sa maison et les valets dont il voulait être suivi, donna des ordres pour son départ, et en fixa le jour au lendemain. Comme il craignait d'être insulté par la populace en sortant du palais, il s'échappa de grand matin par la porte des cuisines, monta dans un méchant carrosse avec son confesseur et moi, et prit impunémeut la route de Loeches, village dont il était seigneur, et où la comtesse, son épouse, a fait bâtir un magnifique couvent de religieuses de l'ordre de Saint-Dominique. Nous nous y rendîmes en moins de quatre heures, et toutes les personnes de sa suite y arrivèrent peu de temps après nous.

X. — De l'inquiétude et des soins qui troublèrent d'abord le comte-duc, et de l'heureuse tranquillité qui leur succéda. Des occupations de ce ministre dans sa retraite.

Madame d'Olivarès laissa partir son mari pour Loeches, et demeura quelques jours après lui à la cour, dans le dessein d'essayer si, par ses prières et par ses larmes, elle ne pourrait pas le faire rappeler; mais elle eut beau se prosterner devant Leurs Majestés, le roi n'eut aucun égard à ses remontrances, quoique préparées avec art; et la reine, qui la haïssait mortellement, vit avec plaisir couler ses pleurs. L'épouse du ministre ne se rebuta point; elle s'humilia jusqu'à implorer les bons offices des dames de la reine; mais le fruit qu'elle recueillit de ses bassesses fut de s'apercevoir qu'elles excitaient le mépris plutôt que la pitié. Désolée d'avoir fait en vain tant de démarches humiliantes, elle alla rejoindre son époux, pour s'affliger avec lui de la perte d'une place qui, sous un règne tel que celui de Philippe IV, était peut-être la première de la monarchie.

Le rapport que cette dame fit de l'état où elle avait laissé Madrid redoubla le chagrin du comte-duc. Vos ennemis, lui dit-elle en pleurant, le duc de Médina-Céli et les autres grands, qui vous haïssent, ne cessent de louer le roi de vous avoir ôté du ministère; et le peuple célèbre votre disgrâce avec une joie insolente, comme si la fin des malheurs de l'État était attachée à celle de votre administration. Madame, lui dit mon maître, suivez mon exemple, dévorez vos chagrins; il faut céder à

l'orage qu'on ne peut détourner. J'avais cru, il est vrai, que je pourrais perpétuer ma faveur jusqu'à la fin de ma vie; illusion ordinaire des ministres et des favoris, qui oublient que leur sort dépend de leur souverain. Le duc de Lerme n'y a-t-il pas été trompé aussi bien que moi, quoiqu'il s'imaginât que la pourpre dont il était revêtu fût un sûr garant de l'éternelle durée de son autorité?

C'est de cette façon que le comte-duc exhortait son épouse à s'armer de patience, pendant qu'il était lui-même dans une agitation qui se renouvelait tous les jours par les dépêches qu'il recevait de don Henri, lequel, étant demeuré à la cour pour observer ce qui s'y passerait, avait soin de l'en informer exactement. C'était Scipion qui apportait les lettres de ce jeune seigneur, auprès de qui il était encore, et avec qui je ne demeurais plus depuis son mariage avec dona Juanna. Les dépêches de ce fils adopté étaient toujours remplies de fâcheuses nouvelles, et malheureusement on n'en attendait pas d'autres de lui. Tantôt il mandait que les grands ne se contentaient pas de se réjouir publiquement de la retraite du comte-duc, qu'ils s'étaient tous réunis pour faire chasser ses créatures des charges et des emplois qu'elles possédaient et les faire remplacer par ses ennemis. Une autre fois, il écrivait que don Louis de Haro commençait d'entrer en faveur, et que, suivant toutes les apparences, il allait devenir premier ministre. De toutes les choses chagrinantes que mon maître apprit, celle qui parut l'affliger davantage fut le changement qui se fit dans la vice-royauté de Naples, que la cour, pour le mortifier seulement, ôta au duc de Médina de las Torrès, qu'il aimait, pour la donner à l'amirante de Castille, qu'il avait toujours haï.

On peut dire que, pendant trois mois, monseigneur ne sentit dans la solitude que trouble et que chagrin; mais son confesseur, qui était un religieux de l'ordre de Saint-Dominique, et qui joignait à une solide piété une mâle éloquence, eut le pouvoir de le consoler. A force de lui représenter avec énergie qu'il ne devait plus penser qu'à son salut, il eut, avec le secours de la grâce, le bonheur de détacher son esprit de la cour. Son Excellence ne voulut plus savoir de nouvelles de Madrid, et n'eut plus d'autre soin que de se disposer à bien mourir. Madame d'Olivarès, de son côté, faisant un assez bon usage de sa retraite, trouva dans le couvent dont elle était fondatrice une consolation préparée par la Providence; il y eut, parmi les religieuses, de saintes filles dont les discours pleins d'onction tournèrent insensiblement en douceur l'amertume de sa vie. A mesure que mon maître détournait sa pensée des affaires du monde, il devenait

plus tranquille. Voici de quelle manière il réglait sa journée : il passait presque toute la matinée à entendre des messes dans l'église des religieuses, ensuite il revenait dîner; après quoi il s'amusait pendant deux heures à jouer à toutes sortes de jeux avec moi et quelques-uns de ses plus affectionnés domestiques. puis il se retirait ordinairement tout seul dans son cabinet, où il demeurait jusqu'au coucher du soleil; alors il faisait le tour de son jardin, ou bien il allait en carrosse se promener aux environs de son château, accompagné tantôt de son confesseur, et tantôt de moi.

Un jour que j'étais seul avec lui, et que j'admirais la sérénité qui brillait sur son visage, je pris la liberté de lui dire : Monseigneur, permettez-moi de laisser éclater ma joie ; à l'air de satisfaction que je vous vois, je juge que Votre Excellence commence à s'accoutumer à la retraite. J'y suis déjà tout accoutumé, me répondit-il; et, quoique je sois depuis longtemps dans l'habitude de m'occuper d'affaires, je te proteste, mon enfant, que je prends de jour en jour plus de goût à la vie douce et paisible que je mène ici.

XI. — Le comte-duc devient tout à coup triste et rêveur. Du sujet étonnant de sa tristesse, et de la suite fâcheuse qu'elle eut.

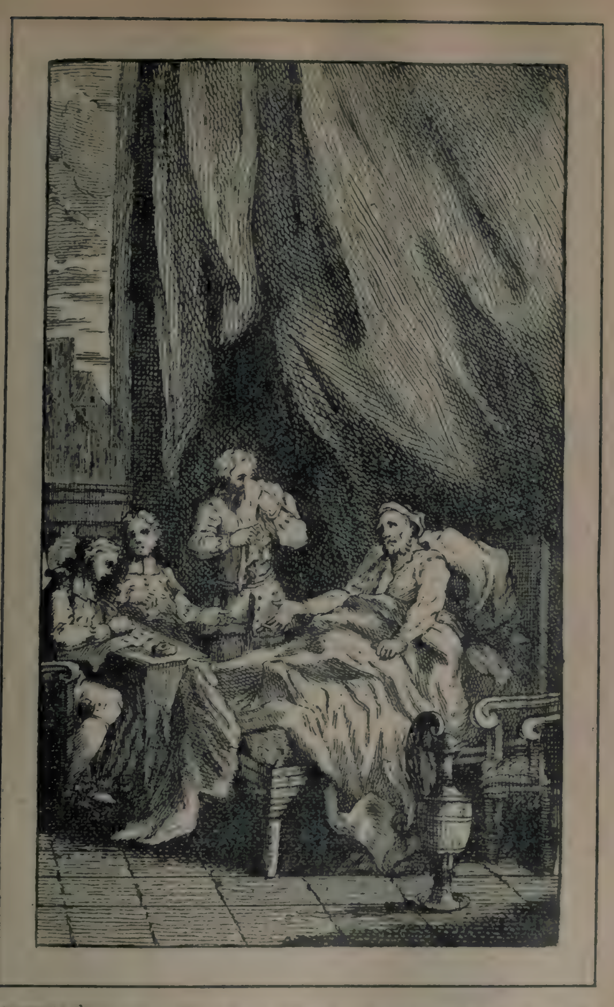
Monseigneur, pour varier ses occupations, s'amusait aussi quelquefois à cultiver son jardin. Un jour, que je le regardais travailler, il me dit en plaisantant : Tu vois, Santillane, un ministre banni de la cour devenu jardinier à Loeches. Monseigneur, lui répondis-je sur le même ton, je m'imagine voir Denys de Syracuse maître d'école à Corinthe. Mon maître sourit de ma réponse, et ne me sut pas mauvais gré de la comparaison.

Nous étions tous ravis au château de voir le patron, supérieur à sa disgrâce, trouver des charmes dans une vie si différente de celle qu'il avait toujours menée, lorsque nous nous aperçûmes avec douleur qu'il changeait à vue d'œil. Il devint sombre, rêveur, et tomba dans une mélancolie profonde. Il cessa de jouer avec nous, et ne parut plus sensible à tout ce que nous pouvions inventer pour le divertir. Il s'enfermait, après son dîner, dans son cabinet, où il demeurait tout seul jusqu'au soir. Nous nous imaginions que sa tristesse était causée par des retours de sa grandeur passée, et, dans cette opinion, nous lâchions après lui le père dominicain, dont pourtant l'éloquence ne pouvait triompher de la mélancolie de monseigneur, laquelle, au lieu de diminuer, semblait aller en augmentant.

Il me vint dans l'esprit que la tristesse de ce ministre pouvait avoir une cause particulière qu'il ne voulait pas dire; ce qui me fit former le dessein de lui arracher son secret. Pour y parvenir, j'épiai le moment de lui parler sans témoin; et, l'ayant trouvé : Monseigneur, lui dis-je d'un air mêlé de respect et d'affection, est-il permis à Gil Blas d'oser faire une question à son maître? Tu peux parler, me répondit-il, je te le permets. Qu'est devenu, repris-je, cet air content qui paraissait sur le visage de Votre Excellence? N'auriez-vous plus l'ascendant qne vous aviez pris sur la fortune? Votre faveur perdue exciterait-elle en vous de nouveaux regrets? Seriez-vous replongé dans cet abîme d'ennui d'où votre vertu vous avait tiré? Non, grâces au ciel, repartit le ministre, ma mémoire n'est plus occupée du personnage que j'ai fait à la cour, et j'ai pour jamais oublié les honneurs qu'on m'y a rendus. Eh! pourquoi donc, lui répliquai-je, si vous avez la force de n'en plus rappeler le souvenir, avez-vous la faiblesse de vous abandonner à une mélancolie qui nous alarme tous? Qu'avez-vous, mon cher maître? poursuivis-je en me jetant à ses genoux; vous avez sans doute un secret chagrin qui vous dévore : pouvez-vous en faire un mystère à Santillane, dont vous connaissez la discrétion, le zèle et la fidélité? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance?

Tu la possèdes toujours, me dit monseigneur; mais je t'avouerai que j'ai de la répugnance à te révéler ce qui fait le sujet de la tristesse où tu me vois enseveli; cependant je ne puis tenir contre les instances d'un serviteur et d'un ami tel que toi. Apprends donc ce qui fait ma peine; ce n'est qu'au seul Santillane que je puis me résoudre à faire une pareille confidence. Oui, continua-t-il, je suis la proie d'une noire mélancolie qui consume peu à peu mes jours; je vois presque à tout moment un spectre qui se présente devant moi sous une forme effroyable. J'ai beau me dire à moi-même que ce n'est qu'une illusion, qu'un fantôme qui n'a rien de réel, ses apparitions continuelles me blessent la vue et m'inquiètent. Si j'ai la tête assez forte pour être persuadé qu'en voyant ce spectre je ne vois rien, je suis assez faible pour m'affliger de cette vision. Voilà ce que tu m'as forcé de te dire, ajouta-t-il; juge à présent si j'ai tort de vouloir cacher à tout le monde la cause de ma mélancolie.

J'appris avec autant de douleur que d'étonnement une chose si extraordinaire, et qui supposait un dérangement dans la machine. Monseigneur, dis-je au ministre, cela ne viendrait-il point du peu de nourriture que vous prenez? car votre sobriété est excessive. C'est ce que j'ai pensé d'abord, répondit-il; et, pour éprouver si c'était à la diète que je m'en devais prendre, je



Le comte-duc, sur son lit de mort, dicte son testament à deux notaires, qu'il avait envoyé chercher à Madrid.

mange depuis quelques jours plus qu'à l'ordinaire; et tout cela est inutile, le fantôme ne disparait point. Il disparaîtra, repris-je pour le consoler; et si Votre Excellence voulait un peu se dissiper en jouant encore avec ses fidèles serviteurs, je crois qu'elle ne tarderait guère à se voir délivrée de ses noires vapeurs.

Peu de temps après cet entretien, monseigneur tomba malade; et, sentant que l'affaire deviendrait sérieuse, il envoya chercher deux notaires à Madrid, pour leur faire faire son testament. Il fit venir aussi trois fameux médecins qui avaient la réputation de guérir quelquefois leurs malades. Aussitôt que le bruit de l'arrivée de ces derniers se répandit dans le château, on n'y entendit que des plaintes et des gémissements; on y regarda la mort du maître comme prochaine, tant on y était prévenu contre ces messieurs! Ils avaient amené avec eux un apothicaire et un chirurgien, ordinaires exécuteurs de leurs ordonnances. Ils laissèrent d'abord les notaires faire leur métier, après quoi ils se disposèrent à faire le leur. Comme ils étaient dans les principes du docteur Sangrado, dès la première consultation ils ordonnèrent saignées sur saignées, en sorte que, au bout de six jours, ils réduisirent le comte-duc à l'extrémité, et le septième ils le délivrèrent de sa vision.

Après la mort de ce ministre, il régna dans le château de Loeches une vive et sincère douleur. Tous ses domestiques le pleurèrent amèrement. Bien loin de se consoler de sa perte par la certitude d'être compris dans son testament, il n'y en avait pas un qui n'eût volontiers renoncé à son legs pour le rappeler à la vie. Pour moi, qu'il avait le plus chéri, et qui m'étais attaché à lui par pure inclination pour sa personne, j'en fus encore plus touché que les autres. Je doute qu'Antonia m'ait coûté plus de larmes que le comte-duc.

XII. — De ce qui se passa au château de Loeches après la mort du comte-duc, et du parti que prit Santillane.

Le ministre, ainsi qu'il l'avait ordonné, fut inhumé sans pompe et sans éclat dans le monastère des religieuses, au bruit de nos lamentations. Après les funérailles, madame d'Olivarès nous fit lire le testament, dont tous les domestiques eurent sujet d'être satisfaits. Chacun avait un legs proportionné à la place qu'il occupait, et le moindre legs était de deux mille écus; le mien était le plus considérable de tous : monseigneur me laissait dix mille pistoles, pour marquer l'affection singulière

qu'il avait eue pour moi. Il n'oublia pas les hôpitaux, et fonda des services annuels dans plusieurs couvents.

Madame d'Olivarès renvoya tous les domestiques à Madrid toucher leurs legs chez l'intendant don Raimond Caporis, qui avait ordre de les leur délivrer; mais je ne pus partir avec eux : une grosse fièvre, fruit de mon affliction, me retint au château sept à huit jours. Pendant ce temps-là, le père de Saint-Dominique ne m'abandonna point. Ce bon religieux m'avait pris en amitié; et, s'intéressant à mon salut, il me demanda, quand il me vit convalescent, ce que je voulais devenir. Je n'en sais rien, lui répondis-je, mon révérend père, je ne suis point encore d'accord avec moi-même là-dessus; il y a des moments où je suis tenté de m'enfermer dans une cellule pour y faire pénitence. Moments précieux! s'écria le dominicain; Seigneur de Santillane, vous feriez bien d'en profiter. Je vous conseille en ami, sans que vous cessiez pour cela d'être séculier, de vous retirer dans notre couvent de Madrid, par exemple; de vous en rendre bienfaiteur par une donation de tous vos biens, et d'y mourir sous l'habit de Saint-Dominique. Il y a bien des personnes qui expient une vie mondaine par une pareille fin.

Dans la disposition où était mon esprit, le conseil du religieux ne me révolta point, et je répondis à Sa Révérence que je ferais sur cela mes réflexions. Mais ayant consulté là-dessus Scipion, que je vis un moment après le moine, il s'éleva contre cette pensée, qui lui parut une idée de malade, Fi donc! seigneur de Santillane, me dit-il, une semblable retraite peut-elle vous flatter? Votre château de Lirias ne vous en offre-t-il pas une plus agréable? Si vous en étiez autrefois charmé, vous en goûterez encore mieux les douceurs présentement, que vous êtes dans un âge plus propre à vous laisser toucher des beautés de la nature.

Le fils de la Coscolina n'eut pas de peine à me faire changer de sentiment. Mon ami, lui dis-je, tu l'emportes sur le père de Saint-Dominique. Je vois bien en effet que je ferai mieux de retourner à mon château; je m'arrête à ce parti. Nous regagnerons Lirias aussitôt que je serai en état d'en reprendre le chemin; ce qui arriva bientôt; car n'ayant plus de fièvre, je me sentis en peu de temps assez fort pour exécuter cette résolution. Nous nous rendîmes à Madrid, Scipion et moi. La vue de cette ville ne me fit plus autant de plaisir qu'elle m'en avait fait auparavant. Comme je savais que presque tous ses habitants avaient en horreur la mémoire d'un ministre dont je conservais le plus tendre souvenir, je ne pouvais la regarder de bon œil; aussi je n'y demeurai que cinq ou six jours, que Scipion employa aux

préparatifs de notre départ pour Lirias. Pendant qu'il songeait à notre équipage, j'allai trouver Caporis, qui me donna mon legs en doublons. Je vis aussi les receveurs des commanderies sur lesquelles j'avais des pensions; je pris des arrangements avec eux pour le payement; en un mot, je mis ordre à toutes mes affaires.

La veille de notre départ, je demandai au fils de la Coscolina s'il avait pris congé de don Henri. Oui, me répondit-il, nous nous sommes séparés ce matin tous deux à l'amiable; il m'a pourtant témoigné qu'il était fâché que je le quittasse; mais s'il était content de moi, je ne l'étais guère de lui. Ce n'est point assez que le valet plaise au maître, il faut en même temps que le maître plaise au valet; autrement ils sont l'un et l'autre fort mal ensemble. D'ailleurs, ajouta-t-il, don Henri ne fait plus à la cour qu'une pitoyable figure; il y est tombé dans le dernier mépris : on le montre au doigt dans les rues, et on ne l'appelle plus que le fils de la Génoise. Jugez s'il est gracieux pour un garçon d'honneur de servir un homme déshonoré.

Nous partîmes enfin de Madrid un beau jour au lever de l'aurore, et nous prîmes la route de Cuença. Voici dans quel ordre et dans quel équipage : nous étions, mon confident et moi, dans une chaise tirée par deux mules conduites par un postillon; trois mulets chargés de nos hardes et de notre argent, et menés par deux palefreniers, nous suivaient immédiatement; et deux grands laquais, choisis par Scipion, venaient ensuite montés sur deux mules et armés jusqu'aux dents : les palefreniers, de leur côté, portaient des sabres, et le postillon avait deux bons pistolets à l'arçon de sa selle. Comme nous étions sept hommes, dont il y en avait six fort résolus, je me mis gaiement en chemin, sans appréhender pour mon legs. Dans les villages par où nous passions, nos mulets faisaient orgueilleusement entendre leurs sonnettes; les paysans accouraient à leurs portes pour voir défiler notre équipage, qui leur paraissait tout au moins celui d'un grand qui allait prendre possession d'une vice-royauté.

XIII. — Du retour de Gil Blas dans son château. De la joie qu'il eut de trouver Séraphine, sa filleule, nubile, et de quelle dame il devint amoureux.

J'employai quinze jours à me rendre à Lirias, rien ne m'obligeant d'y aller à grandes journées; tout ce que je souhaitais, c'était d'y arriver heureusement; et mon souhait fut exaucé. La

vue de mon château m'inspira d'abord quelques pensées tristes, en me rappelant le souvenir d'Antonia; mais je sus bientôt m'en distraire, ne voulant m'occuper que de ce qui pouvait me faire plaisir, outre que vingt-deux ans, qui s'étaient écoulés depuis sa mort, en avaient fort affaibli le sentiment.

Sitôt que je fus entré dans le château, Béatrix et sa fille vinrent me saluer d'un air empressé; ensuite le père, la mère et la fille s'accablèrent d'accolades avec des transports de joie qui me charmèrent. Après tant d'embrassades, je dis, en regardant ma filleule, que je trouvai fort aimable : Est-il possible que ce soit là cette Séraphine que je laissai au berceau quand je partis de Lirias? Je suis ravi de la revoir si grande et si jolie; il faut que nous songions à l'établir. Comment donc, mon cher parrain, s'écria ma filleule en rougissant un peu de mes dernières paroles, il n'y a qu'un instant que vous me voyez, et vous songez déjà à vous défaire de moi! Non, ma fille, lui répliquai-je, nous ne prétendons pas vous perdre en vous mariant; nous voulons un mari qui vous possède sans qu'il vous enlève à vos parents, et qui vive, pour ainsi dire, avec nous. Il s'en présente un de cette espèce, dit alors Béatrix : un gentilhomme de ce pays-ci a vu Séraphine un jour à la messe dans la chapelle de ce hameau, et en est devenu amoureux. Il m'est venu voir, m'a déclaré sa passion et demandé mon aveu; vous jugez bien quelle réponse je lui ai faite. Quand vous auriez mon agrément, lui ai-je dit, vous n'en seriez pas plus avancé; Séraphine dépend de son père et de son parrain, qui seuls peuvent disposer d'elle; tout ce que je puis pour vous, c'est de leur écrire pour les informer de votre recherche, qui fait honneur à ma fille. Effectivement, messieurs, poursuivit-elle, c'est ce que j'allais incessamment vous mander; mais vous voilà revenus, vous ferez ce que vous jugerez à propos. Au reste, dit Scipion, de quel caractère est cet hidalgo? Ne ressemble-t-il pas à la plupart de ses pareils? N'est-il pas fier de sa noblesse et insolent avec les roturiers? Oh! pour cela non, répondit Béatrix; c'est un garçon d'une douceur et d'une politesse achevées, de bonne mine d'ailleurs, et qui n'a pas encore trente ans accomplis. Vous nous faites, dis-je à Béatrix, un assez beau portrait de ce cavalier; comment s'appelle-t-il? Don Juan de Jutella, repartit la femme de Scipion; il n'y a pas longtemps qu'il a recueilli la succession de son père, et il vit dans son château, éloigné d'ici d'une lieue, avec une sœur cadette qu'il a sous sa conduite. J'ai autrefois, repris-je, entendu parler de la famille de ce gentilhomme; c'est une des plus nobles du royaume de Valence. J'estime moins la noblesse, s'écria Scipion, que les qualités du cœur et de l'esprit; et ce don Juan nous conviendra si c'est un honnête

homme. Il en a la réputation, dit Séraphine en se mêlant à l'entretien; les habitants de Lirias qui le connaissent en disent tous les biens du monde. A ces paroles de ma filleule, je regardai avec un sourire son père, qui, les ayant saisies aussi bien que moi, jugea que le galant ne déplaisait point à sa fille.

Ce cavalier apprit bientôt notre arrivée à Lirias, puisque deux jours après nous le vîmes paraître au château; ils nous aborda de bonne grâce; bien loin de démentir par sa présence ce que Béatrix nous avait dit de lui, il nous fit concevoir une haute idée de son mérite. Il nous dit que, en qualité de voisin, il venait nous féliciter sur notre heureux retour. Nous le reçûmes le plus gracieusement qu'il nous fut possible; mais cette visite ne fut que de pure civilité; elle se passa tout en compliments de part et d'autre; et don Juan, sans nous dire un mot de son amour pour Séraphine, se retira en nous priant seulement de lui permettre de nous revenir voir, et profiter d'un voisinage qu'il prévoyait lui devoir être d'un grand agrément. Lorsqu'il nous eut quittés, Béatrix nous demanda ce que nous pensions de ce gentilhomme. Nous lui répondîmes qu'il nous avait prévenus en sa faveur, et qu'il nous semblait que la fortune ne pouvait offrir à Séraphine un meilleur parti.

Dès le jour suivant, je sortis après le dîner avec le fils de la Coscolina pour aller rendre la visite que nous devions à don Juan. Nous prîmes la route de son château, conduits par un guide qui nous dit, après trois quarts d'heure de chemin : Voici le château du seigneur don Juan de Jutella. Nous eûmes beau regarder de tous nos yeux dans la campagne, nous fûmes longtemps sans l'apercevoir; nous ne le découvrîmes qu'en y arrivant, attendu qu'il était situé au pied d'une montagne, au milieu d'un bois dont les arbres élevés le dérobaient à notre vue. Il avait un air antique et délabré, qui prouvait moins l'opulence de son maître que sa noblesse. Néanmoins, quand nous y fûmes entrés, nous y trouvâmes la caducité du bâtiment compensée par la propreté des meubles.

Don Juan nous reçut dans une salle bien ornée, où il nous présenta une dame qu'il appela devant nous sa sœur Dorothée, et qui pouvait avoir dix-neuf à vingt ans. Elle était fort parée, comme une personne qui, s'étant attendue à notre visite, avait envie de nous paraître aimable; et s'offrant à ma vue avec tous ses charmes, elle fit sur moi la même impression qu'Antonia, c'est-à-dire que je fus troublé; mais je cachai si bien mon trouble, que Scipion même ne le remarqua pas. Notre conversation roula, comme celle du jour précédent, sur le plaisir mutuel que nous nous faisions de nous voir quelquefois et de vivre ensemble en

bons voisins. Il ne nous parla point encore de Séraphine, et nous ne lui dîmes rien qui pût l'engager à nous déclarer son amour; nous étions bien aises de le voir venir là-dessus. Pendant notre entretien, je jetais souvent la vue sur Dorothée, quoique j'affectasse de l'envisager le moins qu'il m'était possible; et toutes les fois que mes regards rencontraient les siens, c'étaient autant de traits nouveaux qu'elle me lançait dans le cœur. Je dirai pourtant, pour rendre une exacte justice à l'objet aimé, que ce n'était point une beauté parfaite; si elle avait la peau d'une blancheur éblouissante et la bouche plus vermeille que la rose, son nez était un peu trop long et ses yeux trop petits; cependant le tout ensemble m'enchantait.

Enfin, je ne sortis point du château de Jutella comme j'y étais entré; et m'en retournant à Lirias l'esprit rempli de Dorothée, je ne voyais qu'elle, je ne parlais que d'elle. Comment donc, mon maître, me dit Scipion en me considérant d'un air étonné, vous êtes bien occupé de la sœur de don Juan! vous aurait-elle inspiré de l'amour? Oui, mon ami, lui répondis-je, et j'en rougis de honte. O ciel! moi qui depuis la mort d'Antonia ai regardé mille jolies personnes avec indifférence, faut-il que j'en rencontre une qui m'enflamme à mon âge, sans que je puisse m'en défendre? Eh bien, monsieur, reprit le fils de la Coscolina, vous devez vous applaudir de l'aventure, au lieu de vous en plaindre; vous êtes encore dans un âge où il n'y a point de ridicule à brûler d'une amoureuse ardeur, et le temps n'a point assez flétri votre front pour vous ôter l'espérance de plaire. Croyez-moi, quand vous reverrez don Juan, demandez-lui hardiment sa sœur : il ne peut la refuser à un homme comme vous; et d'ailleurs, s'il faut absolument être gentilhomme pour épouser Dorothée, ne l'êtes-vous pas? Vous avez des lettres de noblesse, cela suffit pour votre postérité ; lorsque le temps aura mis sur ces lettres le voile épais dont il couvre l'origine de toutes les maisons après quatre ou cinq générations, la race des Santillane sera des plus illustres.

XIV. — Du double mariage qui fut fait à Lirias, et qui finit enfin l'histoire de Gil Blas de Santillane.

Scipion m'encouragea par ce discours à me déclarer amant de Dorothée, sans songer qu'il m'exposait à essuyer un refus. Je ne m'y déterminai néanmoins qu'en tremblant. Quoique je ne parusse pas avoir mon âge et que je pusse me donner dix bonnes

années de moins que je n'en avais, je ne laissais pas de me croire bien fondé à douter que je plusse à une jeune beauté. Je pris pourtant la résolution d'en risquer la demande sitôt que je verrais son frère, qui, de son côté, n'étant pas sûr d'obtenir ma filleule, n'était pas sans inquiétude.

Il revint à mon château le lendemain matin, dans le temps que j'achevais de m'habiller. Seigneur de Santillane, me dit-il, je viens aujourd'hui à Lirias pour vous parler d'une affaire sérieuse. Je le fis passer dans mon cabinet, où d'abord, entrant en matière : Je crois, continua-t-il, que vous n'ignorez pas le sujet qui m'amène : j'aime Séraphine, vous pouvez tout sur son père; je vous prie de me le rendre favorable; faites-moi obtenir l'objet de mon amour; que je vous doive le bonheur de ma vie. Seigneur don Juan, lui répondis-je, comme vous allez d'abord au fait, vous ne trouverez pas mauvais que je suive votre exemple, et que après vous avoir promis mes bons offices auprès du père de ma filleule, je vous demande les vôtres auprès de votre sœur.

A ces derniers mots, don Juan laissa éclater une agréable surprise, dont je tirai un augure favorable. Serait-il possible, s'écria-t-il ensuite, que Dorothée eût fait hier la conquête de votre cœur? Elle m'a charmé, lui dis-je; et je me croirai le plus heureux de tous les hommes si ma recherche vous plaît à l'un et à l'autre. C'est de quoi vous devez être assuré, me répliqua-t-il; tout nobles que nous sommes, nous ne dédaignerons pas votre alliance. Je suis bien aise, lui repartis-je, que vous ne fassiez pas difficulté de recevoir pour beau-frère un roturier, je vous en estime davantage; vous montrez en cela votre bon esprit; mais, quand vous seriez assez vain pour ne vouloir accorder la main de votre sœur qu'à un noble, sachez que j'ai de quoi contenter votre vanité. J'ai travaillé vingt ans dans les bureaux du ministère; et le roi, pour récompenser les services que j'ai rendus à l'État, m'a gratifié des lettres de noblesse que je vais vous faire voir. En achevant ces paroles, je tirai mes patentes d'un tiroir où je les tenais humblement cachées, et je les présentai au gentilhomme, qui les lut d'un bout à l'autre attentivement avec une extrême satisfaction. Voilà qui est bon, reprit-il en me les rendant, Dorothée est à vous. Et vous, m'écriai-je, comptez sur Séraphine.

Ces deux mariages furent donc ainsi résolus entre nous. Il ne fut plus question que de savoir si les futures y consentiraient de bonne grâce; car don Juan et moi, également délicats, nous ne prétendions point les obtenir malgré elles. Ce gentilhomme retourna au château de Jutella pour me proposer à sa sœur; et moi j'assemblai Scipion, Béatrix et ma filleule, pour leur faire part de l'entretien que je venais d'avoir avec ce cavalier. Béatrix fut

d'avis qu'on l'acceptât pour époux sans hésiter; et Séraphine fit connaître par son silence qu'elle était du sentiment de sa mère. Pour le père, il ne fut pas à la vérité d'une autre opinion, mais il témoigna quelque inquiétude sur la dot qu'il faudrait, disait-il, donner à un gentilhomme dont le château avait un si pressant besoin de réparations. Je fermai la bouche à Scipion en lui disant que cela me regardait, et que je faisais présent à ma filleule, de quatre mille pistoles pour payer sa dot.

Je revis don Juan dès le soir même. Vos affaires, lui dis-je, vont à merveille; je souhaite que les miennes ne soient pas dans un plus mauvais état. Elles vont aussi le mieux du monde, mé répondit-il; je n'ai pas eu la peine d'employer l'autorité pour avoir le consentement de Dorothée; votre personne lui revient, et vos manières lui plaisent. Vous appréhendiez de n'être pas de son goût, et elle craint, avec plus de raison, que, n'ayant à vous offrir que son cœur et sa main... Que voudrais-je de plus? interrompis-je tout transporté de joie. Puisque la charmante Dorothée n'a point de répugnance à lier son sort au mien, c'est tout ce que je demande : je suis assez riche pour l'épouser sans dot, et sa seule possession comblera tous mes vœux.

Don Juan et moi, fort satisfaits d'avoir heureusement amené les choses jusque-là, nous résolûmes, pour hâter nos noces, d'en supprimer les cérémonies superflues. J'abouchai ce gentilhomme avec les parents de Séraphine; et après qu'ils furent convenus des conditions du mariage, il prit congé de nous, en nous promettant de revenir le lendemain avec Dorothée. L'envie que j'avais de paraître agréable à cette dame me fit employer trois bonnes heures pour le moins à m'ajuster, à m'adoniser; encore ne pus-je parvenir à me rendre content de ma personne. Pour un adolescent qui se prépare à voir sa maîtresse, ce n'est qu'un plaisir; mais pour un homme qui commence à vieillir, c'est une occupation. Cependant je fus plus heureux que je ne le méritais : je revis la sœur de don Juan, et j'en fus regardé d'un œil si favorable, que je m'imaginai valoir encore quelque chose. J'eus avec elle un long entretien. Je fus charmé du caractère de son esprit, et je jugeai que, avec de bonnes façons et beaucoup de complaisance, je deviendrais un époux chéri. Plein d'une si douce espérance, j'envoyai chercher deux notaires à Valence, qui firent le contrat de mariage; puis nous eûmes recours au curé de Paterna, qui vint à Lirias, et nous maria, don Juan et moi, à nos maîtresses.

Je fis donc allumer pour la seconde fois le flambeau de l'hyménée et je n'eus pas sujet de m'en repentir. Dorothée, en femme vertueuse, se fit un plaisir de son devoir; et sensible au

soin que je prenais d'aller au-devant de ses désirs, elle s'attacha bientôt à moi comme si j'eusse été jeune. D'une autre part, don Juan et ma filleule s'enflammèrent d'une ardeur mutuelle, et ce qu'il y a de singulier, les deux belles-sœurs conçurent l'une pour l'autre la plus vive et la plus sincère amitié. De mon côté, je trouvai dans mon beau-frère tant de bonnes qualités, que je me sentis naître pour lui une véritable affection, qu'il ne paya point d'ingratitude. Enfin, l'union qui régnait entre nous était telle, que le soir, lorsqu'il fallait nous quitter pour nous rassembler le lendemain, cette séparation ne se faisait pas sans peine; ce qui fut cause que des deux familles nous résolûmes de n'en faire qu'une, qui demeurerait tantôt au château de Lirias, et tantôt à celui de Jutella, auquel, pour cet effet, on fit de grandes réparations des pistoles de Son Excellence.

Il y a déjà trois ans, ami lecteur, que je mène une vie délicieuse avec des personnes si chères. Pour comble de satisfaction, le ciel a daigné m'accorder deux enfants, dont l'éducation va devenir l'amusement de mes vieux jours, et dont je crois pieusement être le père.



LE

DIABLE BOITEUX

PRÉFACE DE LESAGE

ÉDITION DE 1726

AU TRÈS ILLUSTRE AUTEUR

LUIS VELEZ DE GUEVARA

C'est à vous, seigneur de Guevara, que j'ai dédié cet ouvrage dans sa nouveauté. Si je me fis un devoir alors de vous rendre cet hommage, rien ne doit me dispenser aujourd'hui de vous le renouveler. J'ai déjà déclaré, et je déclare encore publiquement, que votre *Diablo cojuelo* m'en a fourni le titre et l'idée. Ainsi, je vous cède l'honneur de l'invention sans vouloir, comme je vous l'ai dit, approfondir si quelque auteur grec, latin ou italien, ne pourrait pas justement vous le disputer.

J'avouerai même encore qu'en y regardant de près on reconnaîtra dans le corps de ce livre quelques-unes de vos pensées. Plût au ciel qu'il y en eût davantage, et que la nécessité de m'accommoder au génie de ma nation m'eût permis de vous copier exactement! J'aurais fait gloire d'être votre traducteur; mais j'ai été obligé de m'écarter du texte, ou, pour mieux dire, j'ai fait un ouvrage nouveau sur le même plan.

Sous la forme que je lui ai prêtée d'abord, il a été réimprimé en France je ne sais combien de fois. Nous avons partagé tous deux l'honneur du succès qu'il a eu; mais, que dis-je, partagé? j'ai passé à Paris pour votre copiste, et je n'ai été loué qu'en second. Il est vrai, en récompense, qu'à Madrid la copie a été traduite en espagnol, et qu'elle y est devenue un original.

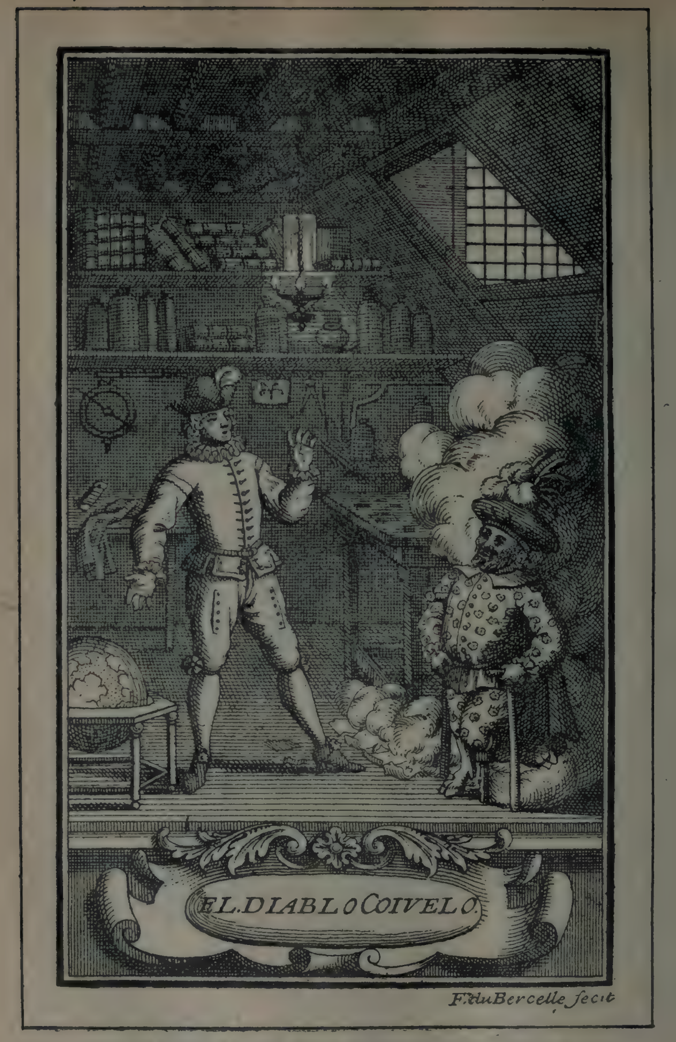
J'en donne aujourd'hui une nouvelle édition, que je vous adresse encore, seigneur Luis Velez; mais pour le rendre plus digne de revoir le jour, après dix-neuf années, il a fallu le retoucher et

e remettre, pour ainsi dire, à la mode. Quoique le monde soit toujours le même, il s'y fait une succession continuelle d'originaux, qui semble y apporter quelque changement. Je n'ai pas seulement corrigé l'ouvrage, je l'ai refondu, et augmenté d'un volume, que les sottises humaines m'ont aisément fourni. C'est une source de tomes inépuisable; mais je n'ai point entrepris de l'épuiser. J'abandonne ce travail immense à quelqu'un de ces auteurs laborieux qui veulent bien employer une longue vie à mériter d'occuper une toise de place dans les bibliothèques. Pour moi, qui borne mon ambition à égayer pendant quelques heures mes lecteurs, je me contente de leur offrir en petit un tableau des mœurs du siècle.

Après avoir reconnu, seigneur de Guevara, que votre Diable a toujours hypothèque sur le mien, il faut encore confesser, pour la décharge de ma conscience, que j'ai emprunté des vers et quelques images de Francisco Santos, auteur du livre intitulé *Dia y Noche de Madrid.* Quoique le larcin ne soit pas de grande importance, je déclare que je l'ai fait, afin que quelque mauvais plaisant ne vienne pas me comparer aux voleurs qui, pour vendre impunément une vaisselle qu'ils ont volée, en ôtent les armoiries.

Puisse le public recevoir aussi favorablement cette dernière édition qu'il a reçu la première! Je n'oserais me flatter de ce bonheur, quoique l'ouvrage soit plus nourri qu'il n'était, et que j'aie fait de mon mieux pour engager ceux qui le liront à y prendre un nouveau goût.





Don Cléophas Leandro Perez Zambullo, écolier d'Alcala, délivre Asmodée, le Diable boiteux.

LE
DIABLE BOITEUX

I. — Quel diable c'est que le Diable boiteux. Où et par quel hasard don Cléophas Leandro Perez Zambullo fit connaissance avec lui.

Une nuit du mois d'octobre couvrait d'épaisses ténèbres la célèbre ville de Madrid : déjà le peuple, retiré chez lui, laissait les rues libres aux amants qui voulaient chanter leurs peines ou leurs plaisirs sous les balcons de leurs maîtresses; déjà le son des guitares causait de l'inquiétude aux pères, et alarmait les maris jaloux; enfin, il était près de minuit lorsque don Cléophas Leandro Perez Zambullo, écolier d'Alcala, sortit brusquement par une lucarne d'une maison où le fils indiscret de la déesse de Cythère l'avait fait entrer. Il tâchait de conserver sa vie et son honneur en s'efforçant d'échapper à trois ou quatre spadassins qui le suivaient de près pour le tuer, ou pour lui faire épouser par force une dame avec laquelle ils venaient de le surprendre.

Quoique seul contre eux, il s'était défendu vaillamment, et il n'avait pris la fuite que parce qu'ils lui avaient enlevé son épée dans le combat. Ils le poursuivirent quelque temps sur les toits; mais il trompa leur poursuite à la faveur de l'obscurité. Il marcha vers une lumière qu'il aperçut de loin, et qui, toute faible qu'elle était, lui servit de fanal dans une conjoncture si périlleuse. Après avoir plus d'une fois couru risque de se rompre le cou, il arriva près d'un grenier d'où sortaient les rayons de cette lumière, et il entra dedans par la fenêtre, aussi transporté de joie qu'un pilote qui voit heureusement surgir au port son aisseau menacé du naufrage.

Il regarda d'abord de toutes parts; et fort étonné de ne trouver personne dans ce galetas, qui lui parut un appartement assez singulier, il se mit à le considérer avec beaucoup d'attention. Il vit une lampe de cuivre attachée au plafond, des livres et des papiers en confusion sur une table, une sphère et des compas d'un côté, des fioles et des cadrans de l'autre : ce qui lui fit juger qu'il demeurait au-dessous quelque astrologue qui venait faire ses observations dans ce réduit.

Il rêvait au péril que son bonheur lui avait fait éviter, et délibérait en lui-même s'il demeurerait là jusqu'au lendemain, ou s'il prendrait un autre parti, quand il entendit pousser un long soupir auprès de lui. Il s'imagina d'abord que c'était quelque fantôme de son esprit agité, une illusion de la nuit; c'est pourquoi, sans s'y arrêter, il continua ses réflexions.

Mais, ayant ouï soupirer une seconde fois, il ne douta plus que ce ne fût une chose réelle; et, bien qu'il ne vît personne dans la chambre, il ne laissa pas de s'écrier :

— Qui diable soupire ici?

— C'est moi, seigneur écolier, lui répondit aussitôt une voix qui avait quelque chose d'extraordinaire; je suis depuis six mois dans une de ces fioles bouchées. Il loge en cette maison un savant astrologue qui est magicien : c'est lui qui, par le pouvoir de son art, me tient enfermé dans cette étroite prison.

— Vous êtes donc un esprit? dit don Cléophas, un peu troublé de la nouveauté de l'aventure.

— Je suis un démon, repartit la voix; vous venez ici fort à propos pour me tirer d'esclavage. Je languis dans l'oisiveté, car je suis le diable de l'enfer le plus vif et le plus laborieux.

Ces paroles causèrent quelque frayeur au seigneur Zambullo; mais, comme il était naturellement courageux, il se rassura, et dit d'un ton ferme à l'esprit :

— Seigneur diable, apprenez-moi, s'il vous plaît, quel rang vous tenez parmi vos confrères, si vous êtes un démon noble ou roturier?

— Je suis un diable d'importance, répondit la voix, et celui de tous qui a le plus de réputation dans l'un et l'autre monde.

— Seriez-vous par hasard, répliqua don Cléophas, le démon qu'on appelle *Lucifer*?

— Non, repartit l'esprit, c'est le diable des charlatans.

— Êtes-vous Uriel? reprit l'écolier.

— Fi donc! interrompit brusquement la voix; c'est le patron des marchands, des tailleurs, des bouchers, des boulangers et des autres voleurs du tiers-état.

— Vous êtes peut-être Belzébuth? dit Leandro.

— Vous moquez-vous? répondit l'esprit; c'est le démon des duègnes et des écuyers.

— Cela m'étonne, dit Zambullo; je croyais Belzébuth un des plus grands personnages de votre compagnie?

— C'est un de ses moindres sujets, repartit le démon : vous n'avez pas des idées justes de notre enfer.

— Il faut donc, reprit Cléophas, que vous soyez Léviathan, Belphégor ou Astaroth?

— Oh! pour ces trois-là, dit la voix, ce sont des diables du premier ordre; ce sont des esprits de cour. Ils entrent dans les conseils des princes, animent les ministres, forment les ligues, excitent les soulèvements dans les États et allument les flambeaux de la guerre. Ce ne sont point là des maroufles comme les premiers que vous avez nommés.

— Hé! dites-moi, je vous prie, répliqua l'écolier, quelles sont les fonctions de Flagel?

— Il est l'âme de la chicane et l'esprit du barreau, repartit le démon. C'est lui qui a composé le protocole des huissiers et des notaires. Il inspire les plaideurs, possède les avocats et obsède les juges. Pour moi, j'ai d'autres occupations : je fais des mariages ridicules : j'unis des barbons avec des mineures, des maîtres avec leurs servantes, des filles mal dotées avec de tendres amants qui n'ont point de fortune. C'est moi qui ai introduit dans le monde le luxe, la débauche, les jeux de hasard et la chimie. Je suis l'inventeur des carrousels, de la danse, de la musique, de la comédie, et de toutes les modes nouvelles de France. En un mot, je m'appelle Asmodée, surnommé le Diable boiteux.

— Hé quoi! s'écria don Cléophas, vous seriez ce fameux Asmodée dont il est fait une si glorieuse mention dans Agrippa et dans la *Clavicule* de Salomon? Ah! vraiment, vous ne m'avez pas dit tous vos amusements; vous avez oublié le meilleur. Je sais que vous vous divertissez quelquefois à soulager les amants malheureux; à telles enseignes que, l'année passée, un bachelier de mes amis obtint, par votre secours, dans la ville d'Alcala, les bonnes grâces de la femme d'un docteur de l'université.

— Cela est vrai, dit l'esprit : je vous gardais celui-là pour le dernier. Je suis le démon de la luxure, ou, pour parler plus honorablement, le dieu Cupidon; car les poètes m'ont donné ce joli nom, et ces messieurs me peignent fort avantageusement. Ils disent que j'ai des ailes dorées, un bandeau sur les yeux, un arc à la main, un carquois plein de flèches sur les épaules, et avec cela une beauté ravissante. Vous allez voir tout à l'heure ce qui en est si vous voulez me mettre en liberté.

— Seigneur Asmodée, répliqua Leandro Perez, il y a longtemps, comme vous savez, que je vous suis entièrement dévoué ; le péril que je viens de courir en peut faire foi. Je suis bien aise de trouver l'occasion de vous servir, mais le vase qui vous recèle est sans doute un vase enchanté : je tenterais vainement de le déboucher ou de le briser : ainsi, je ne sais pas trop bien de quelle manière je pourrai vous délivrer de prison. Je n'ai pas un grand usage de ces sortes de délivrances; et, entre nous, si, tout fin diable que vous êtes, vous ne sauriez vous tirer d'affaire, comment un chétif mortel en pourrait-il venir à bout?

— Les hommes ont ce pouvoir, répondit le démon. La fiole où je suis retenu n'est qu'une simple bouteille de verre facile à briser. Vous n'avez qu'à la prendre et qu'à la jeter par terre, j'apparaîtrai tout aussitôt en forme humaine.

— Sur ce pied-là, dit l'écolier, la chose est plus aisée que je ne pensais. Apprenez-moi donc dans quelle fiole vous êtes; j'en vois un assez grand nombre de pareilles, et ne puis la démêler.

— C'est la quatrième du côté de la fenêtre, répliqua l'esprit. Quoique l'empreinte d'un cachet magique soit sur le bouchon, la bouteille ne laissera pas de se casser.

— Cela suffit, reprit don Cléophas. Je suis prêt à faire ce que vous souhaitez; il n'y a plus qu'une petite difficulté qui m'arrête : quand je vous aurai rendu le service dont il s'agit, je crains de payer les pots cassés.

— Il ne vous arrivera aucun malheur, repartit le démon; au contraire, vous serez content de ma reconnaissance. Je vous apprendrai tout ce que vous voudrez savoir; je vous instruirai de tout ce qui se passe dans le monde; je vous découvrirai les défauts des hommes; je serai votre démon tutélaire, et, plus éclairé que le génie de Socrate, je prétends vous rendre encore plus savant que ce grand philosophe. En un mot, je me donne à vous avec mes bonnes et mauvaises qualités; elles ne vous seront pas moins utiles les unes que les autres.

— Voilà de belles promesses, répliqua l'écolier; mais vous autres, messieurs les diables, on vous accuse de n'être pas fort religieux à tenir ce que vous nous promettez.

— Cette accusation n'est pas sans fondement, repartit Asmodée. La plupart de mes confrères ne se font pas un scrupule de vous manquer de parole. Pour moi, outre que je ne puis trop payer le service que j'attends de vous, je suis esclave de mes serments, et je vous jure, par tout ce qui les rend inviolables, que je ne vous tromperai point. Comptez sur l'assurance que je vous en donne; et, ce qui doit vous être bien agréable, je m'offre à vous venger, dès cette nuit, de dona Thomasa, de cette

perfide dame qui avait caché chez elle quatre scélérats pour vous surprendre et vous forcer à l'épouser.

Le jeune Zambullo fut particulièrement charmé de cette dernière promesse. Pour en avancer l'accomplissement, il se hâta de prendre la fiole où était l'esprit, et, sans s'embarrasser davantage de ce qu'il en pourrait arriver, il la laissa tomber rudement. Elle se brisa en mille pièces, et inonda le plancher d'une liqueur noirâtre, qui s'évapora peu à peu, et se convertit en une fumée, laquelle, venant à se dissiper tout à coup, fit voir à l'écolier surpris une figure d'homme en manteau, de la hauteur d'environ deux pieds et demi, appuyé sur deux béquilles. Ce petit monstre boiteux avait des jambes de bouc, le visage long, le menton pointu, le teint jaune et noir, le nez fort écrasé; ses yeux, qui paraissaient très petits, ressemblaient à deux charbons allumés; sa bouche, excessivement fendue, était surmontée de deux crocs de moustache rousse, et bordée de deux lippes sans pareilles.

Ce gracieux Cupidon avait la tête enveloppée d'une espèce de turban de crépon rouge, relevé d'un bouquet de plumes de coq et de paon. Il portait au cou un large collet de toile jaune, sur lequel étaient dessinés divers modèles de colliers et de pendants d'oreilles. Il était revêtu d'une robe courte de satin blanc, ceinte par le milieu d'une large bande de parchemin vierge, toute marquée de caractères talismaniques. On voyait peints sur cette robe plusieurs corps à l'usage des dames, très avantageux pour la gorge, des écharpes, des tabliers bigarrés, et des coiffures nouvelles, toutes plus extravagantes les unes que les autres.

Mais tout cela n'était rien en comparaison de son manteau, dont le fond était aussi de satin blanc. Il y avait dessus une infinité de figures peintes à l'encre de Chine, avec une si grande liberté de pinceau, et des expressions si fortes, qu'on jugeait bien qu'il fallait que le diable s'en fût mêlé. On y remarquait, d'un côté, une dame espagnole couverte de sa mante, qui agaçait un étranger à la promenade; et de l'autre, une dame française qui étudiait dans un miroir de nouveaux airs de visage pour les essayer sur un jeune abbé qui paraissait à la portière de sa chambre avec des mouches et du rouge. Ici, des cavaliers italiens chantaient et jouaient de la guitare sous les balcons de leurs maîtresses; et là, des Allemands déboutonnés, tout en désordre, plus pris de vin et plus barbouillés de tabac que des petits-maîtres français, entouraient une table inondée des débris de leur débauche. On apercevait dans un endroit un seigneur musulman sortant du bain, et environné de toutes les femmes de son sérail, qui s'empressaient à lui rendre leurs services; on

découvrait dans un autre un gentilhomme anglais qui présentait galamment à sa dame une pipe et de la bière.

On y démêlait aussi des joueurs merveilleusement bien représentés : les uns, animés d'une joie vive, remplissaient leurs chapeaux de pièces d'or et d'argent; et les autres, ne jouant plus que sur leur parole, lançaient au ciel des regards sacrilèges, en mangeant leurs cartes de désespoir. Enfin, l'on y voyait autant de choses curieuses que sur l'admirable bouclier que le dieu Vulcain fit à la prière de Thétis : mais il y avait cette différence entre les ouvrages de ces deux boiteux, que les figures du bouclier n'avaient aucun rapport aux exploits d'Achille, et qu'au contraire celles du manteau étaient autant de vives images de tout ce qui se fait dans le monde par la suggestion d'Asmodée.

II. — Suite de la délivrance d'Asmodée.

Ce démon, s'apercevant que sa vue ne prévenait pas en sa faveur l'écolier, lui dit en souriant :

— Eh bien! seigneur don Cléophas Leandro Perez Zambullo, vous voyez le charmant dieu des amours, ce souverain maître des cœurs. Que vous semble de mon air et de ma beauté? Les poètes ne sont-ils pas d'excellents peintres?

— Franchement, répondit don Cléophas, ils sont un peu flatteurs. Je crois que vous ne parûtes pas sous ces traits devant Psyché.

— Oh! pour cela, non, repartit le Diable, j'empruntai ceux d'un petit marquis français, pour me faire aimer brusquement. Il faut bien couvrir le vice d'une apparence agréable, autrement il ne plairait pas. Je prends toutes les formes que je veux, et j'aurais pu me montrer à vos yeux sous un plus beau corps fantastique; mais puisque je me suis donné tout à vous, et que j'ai dessein de ne vous rien déguiser, j'ai voulu que vous me vissiez sous la figure la plus convenable à l'opinion qu'on a de moi et de mes exercices.

— Je ne suis pas surpris, dit Leandro, que vous soyez un peu laid : pardonnez, s'il vous plaît, le terme; le commerce que nous allons avoir ensemble demande de la franchise. Vos traits s'accordent fort avec l'idée que j'avais de vous; mais apprenez-moi, de grâce, pourquoi vous êtes boiteux.

— C'est, répondit le démon, pour avoir eu autrefois en France un différend avec Pillardoc, le diable de l'intérêt. Il s'agissait de savoir qui de nous deux posséderait un jeune Manceau qui venait

à Paris chercher fortune. Comme c'était un excellent sujet, un garçon qui avait de grands talents, nous nous en disputâmes vivement la possession. Nous nous battîmes dans la moyenne région de l'air. Pillardoc fut le plus fort, et me jeta sur la terre, de la même façon que Jupiter, à ce que disent les poètes, culbuta Vulcain. La conformité de ces aventures fut cause que mes camarades me surnommèrent le Diable boiteux. Ils me donnèrent en raillant ce sobriquet, qui m'est resté depuis ce temps-là. Néanmoins, tout estropié que je suis, je ne laisse pas d'aller bon train. Vous serez témoin de mon agilité. Mais, aujouta-t-il, finissons cet entretien. Hâtons-nous de sortir de ce galetas. Le magicien y va bientôt monter, pour travailler à l'immortalité d'une belle sylphide qui le vient trouver ici toutes les nuits. S'il nous surprenait, il ne manquerait pas de me remettre en bouteille, et il pourrait bien vous y mettre aussi. Jetons auparavant par la fenêtre les morceaux de la fiole brisée, afin que l'enchanteur ne s'aperçoive pas de mon élargissement.

— Quand il s'en apercevrait après notre départ, dit Zambullo, qu'en arriverait-il?

— Ce qu'il en arriverait? répondit le boiteux; il paraît bien que vous n'avez pas lu le livre *De la Contrainte.* Quand j'irais me cacher aux extrémités de la terre ou de la région qu'habitent les salamandres enflammées; quand je descendrais chez les gnomes ou dans les plus profonds abîmes des mers, je n'y serais point à couvert de son ressentiment. Il ferait des conjurations si fortes que tout l'enfer en tremblerait. J'aurais beau vouloir lui désobéir, je serais obligé de paraître malgré moi devant lui, pour subir la peine qu'il voudrait m'imposer.

— Cela étant, reprit l'écolier, je crains fort que notre liaison ne soit pas de longue durée : ce redoutable nécromancien découvrira bientôt votre fuite.

— C'est ce que je ne sais point, répliqua l'esprit, parce que nous ne savons pas ce qui doit arriver.

— Comment, s'écria Leandro Perez, les démons ignorent l'avenir?

— Assurément, repartit le Diable; les personnes qui se fient à nous là-dessus sont de grandes dupes. C'est ce qui fait que les devins et les devineresses disent tant de sottises, et en font tant faire aux femmes de qualité qui vont les consulter sur les événements futurs. Nous ne savons que le passé et le présent. J'ignore donc si le magicien s'apercevra bientôt de mon absence; mais j'espère que non. Il y a ici plusieurs fioles semblables à celle où j'étais enfermé; il ne soupçonnera pas qu'elle y manque. Je vous dirai de plus que je suis dans son laboratoire

comme un livre de droit dans la bibliothèque d'un financier : il ne pense point à moi ; et, quand il y penserait, il ne me fait jamais l'honneur de m'entretenir : c'est le plus fier enchanteur que je connaisse. Depuis le temps qu'il me tient prisonnier, il n'a pas daigné me parler une seule fois.

— Quel homme ! dit don Cléophas. Qu'avez-vous donc fait pour vous attirer sa haine?

— J'ai traversé un de ses desseins, repartit Asmodée. Il y avait une place vacante dans certaine académie : il prétendait qu'un de ses amis l'eût; je voulais la faire donner à un autre : le magicien fit un talisman composé des plus puissants caractères de la cabale ; moi, je mis mon homme au service d'un grand ministre, dont le nom l'emporta sur le talisman.

Après avoir parlé de cette sorte, le démon ramassa toutes les pièces de la fiole cassée et les jeta par la fenêtre.

— Seigneur Zambullo, dit-il ensuite à l'écolier, sauvons-nous au plus vite : prenez le bout de mon manteau et ne craignez rien.

Quelque périlleux que parût ce parti à don Cléophas, il aima mieux l'accepter que de demeurer exposé au ressentiment du magicien; et il s'accrocha le mieux qu'il put au Diable, qui l'emporta dans le moment.

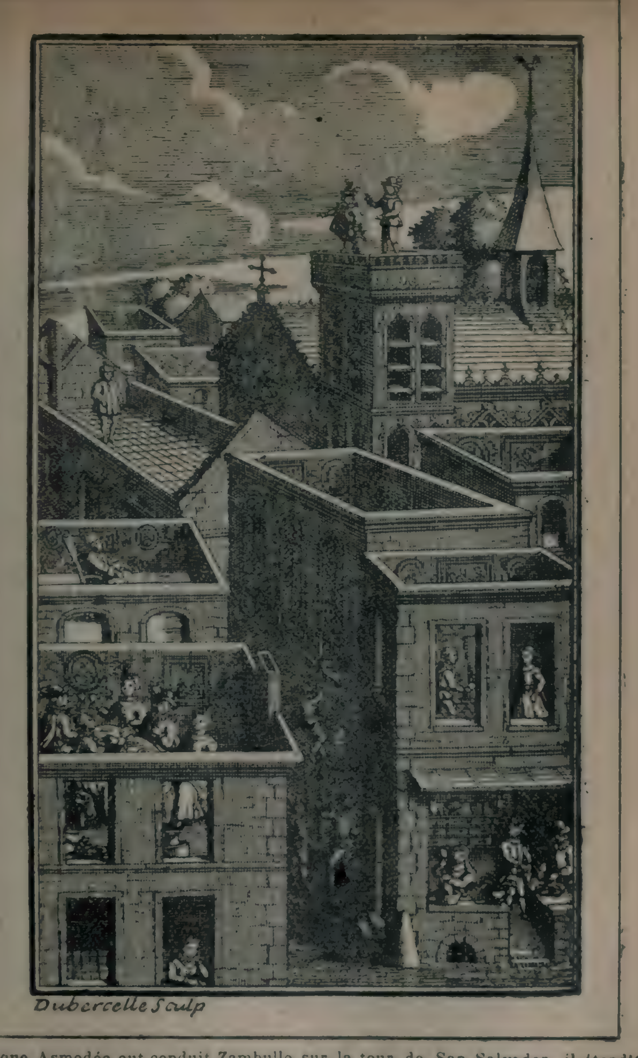
III. — Dans quel endroit le Diable boiteux transporta l'écolier, et des premières choses qu'il lui fit voir.

Asmodée n'avait pas vanté sans raison son agilité. Il fendit l'air comme une flèche décochée avec violence, et s'alla percher sur la tour de San Salvador. Dès qu'il y eut pris pied il dit à son compagnon :

— Eh bien ! seigneur Leandro, quand on dit d'une rude voiture que c'est une voiture de diable, n'est-il pas vrai que cette façon de parler est fausse ?

— Je viens d'en vérifier la fausseté, répondit poliment Zambullo. Je puis assurer que c'est une voiture plus douce qu'une litière, et avec cela si diligente, qu'on n'a pas le temps de s'ennuyer sur la route.

— Oh ça, reprit le démon, vous ne savez pas pourquoi je vous amène ici : je prétends vous montrer tout ce qui se passe dans Madrid ; et comme je veux débuter par ce quartier-ci, je ne pouvais choisir un endroit plus propre à l'exécution de mon dessein. Je vais, par mon pouvoir diabolique, enlever les toits des maisons : et malgré les ténèbres de la nuit, le dedans va s'ouvrir à vos yeux.



Lorsque Asmodée eut conduit Zambullo sur la tour de San Salvador, il étendit le bras droit, et aussitôt tous les toits disparurent.

A ces mots, il ne fit simplement qu'étendre le bras droit, et aussitôt tous les toits disparurent. Alors l'écolier vit comme en plein midi, l'intérieur des maisons, de même, dit Luis Velez de Guevara [1], qu'on voit le dedans d'un pâté dont on vient d'ôter la croûte. Le spectacle était trop nouveau pour ne pas attirer son attention tout entière. Il promena sa vue de toutes parts, et la diversité des choses qui l'environnaient eut de quoi occuper longtemps sa curiosité.

— Seigneur don Cléophas, lui dit le Diable, cette confusion d'objets que vous regardez avec tant de plaisir est, à la vérité, très agréable à contempler; mais ce n'est qu'un amusement frivole. Il faut que je vous le rende utile; et, pour vous donner une parfaite connaissance de la vie humaine, je veux vous expliquer ce que font toutes ces personnes que vous voyez. Je vais vous découvrir les motifs de leurs actions, et vous révéler jusqu'à leurs plus secrètes pensées. Par où commençons-nous? Observons d'abord, dans cette maison à ma droite, ce vieillard qui compte de l'or et de l'argent : c'est un bourgeois avare. Son carrosse, qu'il a eu presque pour rien à l'inventaire d'un alcade de Corte, est tiré par deux mauvaises mules qui sont dans son écurie, et qu'il nourrit suivant la loi des Douze Tables, c'est-à-dire qu'il leur donne tous les jours, à chacune, une livre d'orge; il les traite comme les Romains traitaient leurs esclaves. Il y a deux ans qu'il est revenu des Indes, chargé d'une grande quantité de lingots qu'il a changés en espèces. Admirez ce vieux fou; avec quelle satisfaction il parcourt des yeux ses richesses! il ne peut s'en rassasier. Mais prenez garde en même temps à ce qui se passe dans une petite salle de la même maison. Y remarquez-vous deux jeunes garçons avec une vieille femme?

— Oui, répondit Cléophas. Ce sont apparemment ses enfants?

— Non, répondit le Diable, ce sont ses neveux qui doivent en hériter, et qui, dans l'impatience où ils sont de partager ses dépouilles, ont fait venir secrètement une sorcière pour savoir d'elle quand il mourra.

J'aperçois dans la maison voisine deux tableaux assez plaisants. L'un est une coquette surannée qui se couche après avoir laissé ses cheveux, ses sourcils et ses dents sur sa toilette; l'autre, un galant sexagénaire qui revient de faire l'amour. Il a déjà ôté son œil et sa moustache postiches, avec sa perruque qui cachait une tête chauve. Il attend que son valet lui ôte son bras et sa jambe de bois, pour se mettre au lit avec le reste.

— Si je m'en fie à mes yeux, dit Zambullo, je vois dans cette

1. L'auteur du *Diable boiteux* espagnol. (Note de Lesage.)

maison une grande et jeune fille faite à peindre. Qu'elle à l'air mignon !

— Eh bien ! reprit le boiteux, cette jeune beauté qui vous frappe est sœur aînée de ce galant qui va se coucher. On peut dire qu'elle fait la paire avec la vieille coquette qui loge avec elle. Sa taille, que vous admirez, est une machine qui a épuisé les mécaniques. Sa gorge et ses hanches sont artificielles; et il n'y a pas longtemps qu'étant allée au sermon, elle laissa tomber ses fesses dans l'auditoire. Néanmoins, comme elle se donne un air de mineure, il y a deux jeunes cavaliers qui se disputent ses bonnes grâces; ils en sont même venus aux mains pour elle. Les enragés! il me semble que je vois deux chiens qui se battent pour un os. Riez avec moi de ce concert qui se fait assez près de là dans une maison bourgeoise, sur la fin d'un souper de famille. On y chante des cantates. Un vieux jurisconsulte en a fait la musique, et les paroles sont d'un alguazil [1] qui fait l'aimable, d'un fat qui compose des vers pour son plaisir et pour le supplice des autres. Une cornemuse et une épinette forment la symphonie. Un grand flandrin de chantre à voix claire fait le dessus, et une jeune fille, qui a la voix fort grosse, fait la basse.

— O la plaisante chose ! s'écria don Cléophas en riant : quand on voudrait donner exprès un concert ridicule, on n'y réussirait pas si bien.

— Jetez les yeux sur cet hôtel magnifique, poursuivit le démon ; vous y verrez un seigneur couché dans un superbe appartement. Il a près de lui une cassette remplie de billets doux. Il les lit pour s'endormir voluptueusement, car ils sont d'une dame qu'il adore, et qui lui fait faire tant de dépenses, qu'il sera bientôt réduit à solliciter une vice-royauté. Si tout repose dans cet hôtel, si tout y est tranquille, en récompense on se donne bien du mouvement dans la maison prochaine, à main gauche. Y démêlez-vous une dame dans un lit de damas rouge? C'est une personne de condition. C'est dona Fabula, qui vient d'envoyer chercher une sage-femme, et qui va donner un héritier au vieux Torribio, son mari, que vous voyez auprès d'elle. N'êtes-vous pas charmé du bon naturel de cet époux? Les cris de sa chère moitié lui percent l'âme : il est pénétré de douleur; il souffre autant qu'elle. Avec quel soin et quelle ardeur il s'empresse à la secourir!

— Effectivement, dit Léandro, voilà un homme bien agité ; mais j'en aperçois un autre qui paraît dormir d'un profond sommeil, dans la même maison, sans se soucier du succès de l'affaire.

1. Un alguazil est ce que sont en France les commissaires, excepté qu'il porte l'épée. (Note de Lesage.)

— La chose doit pourtant l'intéresser, reprit le boiteux, puisque c'est un domestique qui est la cause première des douleurs de sa maîtresse. Regardez un peu au delà, continua-t-il, et considérez dans une salle basse cet hypocrite qui se frotte de vieux oing pour aller à une assemblée de sorciers qui se tient cette nuit entre Saint-Sébastien et Fontarabie. Je vous y porterais tout à l'heure pour vous donner cet agréable passe-temps, si je ne craignais d'être reconnu du démon qui fait le bouc à cette cérémonie.

— Ce diable et vous, dit l'écolier, vous n'êtes donc pas bons amis?

— Non, parbleu! reprit Asmodée. C'est ce même Pillardoc dont je vous ai parlé. Ce coquin me trahirait; il ne manquerait pas d'avertir de ma fuite mon magicien.

— Vous avez eu peut-être encore quelque démêlé avec ce Pillardoc?

— Vous l'avez dit, reprit le démon : il y a deux ans que nous eûmes ensemble un nouveau différend pour un enfant de Paris qui songeait à s'établir. Nous prétendions tous deux en disposer; il en voulait faire un commis, j'en voulais faire un homme à bonnes fortunes; nos camarades en firent un mauvais moine, pour finir la dispute. Après cela on nous réconcilia; nous nous embrassâmes, et, depuis ce temps-là, nous sommes ennemis mortels.

— Laissons là cette belle assemblée, dit don Cléophas, je ne suis nullement curieux de m'y trouver; continuons plutôt d'examiner ce qui se présente à notre vue. Que signifient ces étincelles de feu qui sortent de cette cave?

— C'est une des plus folles occupations des hommes, répondit le diable. Ce personnage qui, dans cette cave, est auprès de ce fourneau embrasé, est un souffleur; le feu consume peu à peu son riche patrimoine, et il ne trouvera jamais ce qu'il cherche. Entre nous, la pierre philosophale n'est qu'une belle chimère, que j'ai moi-même forgée pour me jouer de l'esprit humain, qui veut passer les bornes qui lui ont été prescrites. Ce souffleur a pour voisin un bon apothicaire qui n'est pas encore couché. Vous le voyez qui travaille dans sa boutique avec son épouse surannée et son garçon. Savez-vous ce qu'ils font? Le mari compose une pilule prolifique pour un vieil avocat qui doit se marier demain; le garçon fait une tisane laxative, et la femme pile dans un mortier des drogues astringentes.

— J'aperçois dans la maison qui fait face à celle de l'apothicaire, dit Zambullo, un homme qui se lève et s'habille à la hâte.

— Malepeste! répondit l'esprit, c'est un médecin qu'on appelle pour une affaire bien pressante. On vient le chercher de la part

d'un prélat qui, depuis une heure qu'il est au lit, a toussé deux ou trois fois. Portez la vue au delà, sur la droite, et tâchez de découvrir dans un grenier un homme qui se promène en chemise, à la sombre clarté d'une lampe.

— J'y suis, s'écria l'écolier, à telles enseignes que je ferais l'inventaire des meubles qui sont dans ce galetas : il n'y a qu'un grabat, un placet et une table, et les murs me paraissent tout barbouillés de noir.

— Le personnage qui loge si haut est un poète, reprit Asmodée, et ce qui vous paraît noir, ce sont des vers tragiques de sa façon dont il a tapissé sa chambre, étant obligé, faute de papier, d'écrire ses poèmes sur le mur.

— A le voir s'agiter et se démener comme il fait en se promenant, dit don Cléophas, je juge qu'il compose quelque ouvrage d'importance.

— Vous n'avez pas tort d'avoir cette pensée, répliqua le boiteux : il mit hier la dernière main à une tragédie intitulée : *le Déluge universel.* On ne saurait lui reprocher qu'il n'a point observé l'unité de lieu, puisque toute l'action se passe dans l'arche de Noé. Je vous assure que c'est une pièce excellente; toutes les bêtes y parlent comme des docteurs. Il a dessein de la dédier; il y a six heures qu'il travaille à l'épître dédicatoire; il en est à la dernière phrase en ce moment. On peut dire que c'est un chef-d'œuvre que cette dédicace : toutes les vertus morales et politiques, toutes les louanges qu'on peut donner à un homme illustre par ses ancêtres et par lui-même n'y sont point épargnées; jamais auteur n'a tant prodigué l'encens.

— A qui prétend-il adresser un éloge si magnifique? reprit l'écolier.

— Il n'en sait rien encore, repartit le Diable; il a laissé le nom en blanc. Il cherche quelque riche seigneur qui soit plus libéral que ceux à qui il a déjà dédié d'autres livres; mais les gens qui payent des épîtres dédicatoires sont bien rares aujourd'hui : c'est un défaut dont les seigneurs se sont corrigés, et par là ils ont rendu un grand service au public, qui était accablé de pitoyables productions d'esprit, attendu que la plupart des livres ne se faisaient autrefois que pour le produit des dédicaces.

A propos d'épître dédicatoire, ajouta le démon, il faut que je vous rapporte un trait assez singulier. Une femme de la cour ayant permis qu'on lui dédiât un ouvrage, en voulut voir la dédicace avant qu'on l'imprimât; et ne s'y trouvant pas assez bien louée à son gré, elle prit la peine d'en composer une de sa façon et de l'envoyer à l'auteur pour la mettre à la tête de son ouvrage.

— Il me semble, s'écria Leandro, que voilà des voleurs qui s'introduisent dans une maison par un balcon.

— Vous ne vous trompez point, dit Asmodée, ce sont des voleurs de nuit. Ils entrent chez un banquier : suivons-les de l'œil, voyons ce qu'ils feront. Ils visitent le comptoir; ils fouillent partout : mais le banquier les a prévenus; il partit hier pour la Hollande avec tout ce qu'il avait d'argent dans ses coffres.

— Examinons, dit Zambullo, un autre voleur qui monte par une échelle de soie à un balcon.

— Celui-là n'est pas ce que vous pensez, répondit le boiteux; c'est un marquis qui tente l'escalade, pour se couler dans la chambre d'une fille qui veut cesser de l'être. Il lui a juré très légèrement qu'il l'épousera, et elle n'a pas manqué de se rendre à ses serments; car, dans le commerce de l'amour, les marquis sont des négociants qui ont grand crédit sur la place.

— Je suis curieux, reprit l'écolier, d'apprendre ce que fait certain homme que je vois en bonnet de nuit et en robe de chambre. Il écrit avec application, et il a près de lui une petite figure noire qui lui conduit la main en écrivant.

— L'homme qui écrit, répondit le diable, est un greffier qui, pour obliger un tuteur très reconnaissant, altère un arrêt rendu en faveur d'un pupille; et la petite figure noire qui lui conduit la main est Griffaël, le démon des greffiers.

— Ce Griffaël, répliqua don Cléophas, n'occupe donc cet emploi que par intérim? Puisque Flagel est l'esprit du barreau; les greffes, ce me semble, doivent être de son département?

— Non, repartit Asmodée, les greffiers ont été jugés dignes d'avoir leur diable particulier, et je vous jure qu'il a de l'occupation de reste. Considérez dans une maison bourgeoise, auprès de celle du greffier, une jeune dame qui occupe le premier appartement. C'est une veuve, et l'homme que vous voyez avec elle est son oncle, qui loge au second étage. Admirez la pudeur de cette veuve : elle ne veut pas prendre sa chemise devant son oncle : elle passe dans son cabinet, pour se la faire mettre par un galant qu'elle y a caché. Il demeure chez le greffier un gros bachelier boiteux, de ses parents, qui n'a pas son pareil au monde pour plaisanter. Volumnius, si vanté par Cicéron pour les traits piquants et pleins de sel, n'était pas un si fin railleur. Ce bachelier, nommé par excellence, dans Madrid, le bachelier Donoso, est recherché de toutes les personnes de la cour et de la ville qui donnent à manger; c'est à qui l'aura. Il a un talent tout particulier pour réjouir les convives; il fait les délices d'une table : aussi va-t-il tous les jours dîner dans quelque bonne maison, d'où il ne revient qu'à deux heures après minuit. Il est

aujourd'hui chez le marquis d'Alcacinas, où il n'est allé que par hasard.

— Comment, par hasard? interrompit Leandro.

— Je vais m'expliquer plus clairement, repartit le Diable. Il y avait ce matin, sur le midi, à la porte du bachelier cinq ou six carrosses qui venaient le chercher de la part de différents seigneurs. Il a fait monter leurs pages dans son appartement, et leur a dit, en prenant un jeu de cartes : Mes amis, comme je ne puis contenter tous vos maîtres à la fois, et que je n'en veux point préférer un aux autres, ces cartes en vont décider. J'irai dîner chez le roi de trèfle.

— Quel dessein, dit don Cléophas, peut avoir, de l'autre côté de la rue, certain cavalier qui se tient assis sur le seuil d'une porte; attend-il qu'une soubrette vienne l'introduire dans la maison?

— Non, non, répondit Asmodée; c'est un jeune Castillan qui file l'amour parfait; il veut par pure galanterie, à l'exemple des amants de l'antiquité, passer la nuit à la porte de sa maîtresse. Il racle de temps en temps une guitare en chantant des romances de sa composition; mais son infante, couchée au second étage, pleure, en l'écoutant, l'absence de son rival. Venons à ce bâtiment neuf qui contient deux corps de logis séparés; l'un est occupé par le propriétaire, qui est ce vieux cavalier qui tantôt se promène dans son appartement, et tantôt se laisse tomber dans un fauteuil.

— Je juge, dit Zambullo, qu'il roule dans sa tête quelque grand projet. Qui est cet homme-là? Si l'on s'en rapporte à la richesse qui brille dans sa maison, ce doit être un grand de la première classe.

— Ce n'est pourtant qu'un contador, répondit le démon. Il a vieilli dans des emplois très lucratifs. Il a quatre millions de biens. Comme il n'est pas sans inquiétude sur les moyens dont il s'est servi pour les amasser, et qu'il se voit sur le point d'aller rendre ses comptes dans l'autre monde, il est devenu scrupuleux: il songe à bâtir un monastère; il se flatte qu'après une si bonne œuvre il aura la conscience en repos. Il a déjà obtenu la permission de fonder un couvent; mais il n'y veut mettre que des religieux qui soient tout ensemble chastes, sobres, et d'une extrême humilité. Il est fort embarrassé sur le choix... Le second corps de logis est habité par une belle dame qui vient de se baigner dans du lait et de se mettre au lit tout à l'heure. Cette voluptueuse personne est veuve d'un chevalier de Saint-Jacques, qui ne lui a laissé pour tout bien qu'un beau nom; mais heureusement elle a pour amis deux conseillers du conseil de Castille, qui font à frais communs la dépense de sa maison.

— Oh! oh! s'écria l'écolier, j'entends retentir l'air de cris et de lamentations; viendrait-il d'arriver quelque malheur?

— Voici ce que c'est, dit l'esprit : deux jeunes cavaliers jouaient ensemble aux cartes, dans ce tripot où vous voyez tant de lampes et de chandelles allumées. Ils se sont échauffés sur un coup, ont mis l'épée à la main, et se sont blessés tous deux mortellement; le plus âgé est marié, et le plus jeune est fils unique; ils vont rendre l'âme. La femme de l'un et le père de l'autre, avertis de ce funeste accident, viennent d'arriver; ils remplissent de cris tout le voisinage. « Malheureux enfant, dit le père en apostrophant son fils, qui ne saurait l'entendre, combien de fois t'ai-je exhorté à renoncer au jeu? Combien de fois t'ai-je prédit qu'il te coûterait la vie? Je déclare que ce n'est point ma faute si tu péris misérablement. » De son côté, la femme se désespère. Quoique son époux ait perdu au jeu tout ce qu'elle lui a apporté en mariage; quoiqu'il ait vendu toutes les pierreries qu'elle avait, et jusqu'à ses habits, elle est inconsolable de sa perte; elle maudit les cartes, qui en sont la cause; elle maudit celui qui les a inventées; elle maudit le tripot et tous ceux qui l'habitent.

— Je plains fort les gens que la fureur du jeu possède, dit don Cléophas; ils ont souvent l'esprit dans une horrible situation. Grâce au ciel, je ne suis point entiché de ce vice-là.

— Vous en avez un autre qui le vaut bien, reprit le démon. Est-il plus raisonnable, à votre avis, d'aimer les courtisanes? et n'avez-vous pas couru risque ce soir d'être tué par des spadassins? J'admire messieurs les hommes; leurs propres défauts leur paraissent des minuties, au lieu qu'ils regardent ceux d'autrui avec un microscope. Il faut encore, ajouta-t-il, que je vous présente des images tristes. Voyez, dans une maison, à deux pas du tripot, ce gros homme étendu sur un lit : c'est un malheureux chanoine qui vient de tomber en apoplexie. Son neveu et sa petite-nièce, bien loin de lui donner du secours, le laissent mourir et se saisissent de ses meilleurs effets, qu'ils vont porter chez des recéleurs; après quoi ils auront tout le loisir de pleurer et de se lamenter... Remarquez-vous près de là deux hommes que l'on ensevelit? Ce sont deux frères; ils étaient malades de la même maladie, mais ils se gouvernaient différemment : l'un avait une confiance aveugle en son médecin, l'autre a voulu laisser agir la nature. Ils sont morts tous deux : celui-là pour avoir pris tous les remèdes de son docteur; celui-ci pour n'avoir rien voulu prendre.

— Cela est fort embarrassant, dit Leandro. Et que faut-il donc que fasse un pauvre malade?

— C'est ce que je ne puis vous apprendre, répondit le Diable; je sais bien qu'il y a de bons remèdes, mais je ne sais s'il y a de bons médecins... Changeons de spectacle, poursuivit-il; j'en ai de plus divertissants à vous montrer. Entendez-vous dans la rue un charivari? Une femme de soixante ans a épousé ce matin un cavalier de dix-sept. Tous les rieurs du quartier se sont ameutés pour célébrer ses noces par un concert bruyant de bassins, de poêles et de chaudrons.

— Vous m'avez dit, interrompit l'écolier, que c'était vous qui faisiez les mariages ridicules; cependant vous n'avez point de part à celui-là.

— Non, vraiment, repartit le boiteux, je n'avais garde de le faire, puisque je n'étais pas libre; mais quand je l'aurais été, je ne m'en serais pas mêlé. Cette femme est scrupuleuse : elle ne s'est remariée que pour pouvoir goûter sans remords des plaisirs qu'elle aime, je ne forme point de pareilles unions, je me plais bien davantage à troubler les consciences qu'à les rendre tranquilles.

— Malgré le bruit de cette burlesque sérénade, dit Zambullo, un autre, ce me semble, frappe mon oreille.

— Celui que vous entendez en dépit du charivari, répondit le boiteux, part d'un cabaret où il y a un gros capitaine flamand, un chantre français et un officier de la garde allemande, qui chantent en trio. Ils sont à table depuis huit heures du matin, et chacun d'eux s'imagine qu'il y va de l'honneur de sa nation d'enivrer les deux autres... Arrêtez vos regards sur cette maison isolée, vis-à-vis celle du chanoine; vous verrez trois fameuses Galiciennes, qui font la débauche avec trois hommes de la cour.

— Ah! qu'elles me paraissent jolies! s'écria don Cléophas; je ne m'étonne pas si les gens de qualité les courent. Qu'elles font de caresses à ceux-là! Ils faut qu'elles soient bien amoureuses d'eux!

— Que vous êtes jeune! répliqua l'esprit; vous ne connaissez guère ces sortes de dames; elles ont le cœur encore plus fardé que le visage. Quelques démonstrations qu'elles fassent, elles n'ont pas la moindre amitié pour ces seigneurs: elles en ménagent un pour avoir sa protection, et les deux autres pour en tirer des contrats de rente. Il en est de même de toutes les coquettes. Les hommes ont beau se ruiner pour elles, ils n'en sont pas plus aimés, au contraire, tout payeur est traité comme un mari; c'est une règle que j'ai établie dans les intrigues amoureuses; mais laissons ces seigneurs savourer des plaisirs qu'ils achètent si cher, pendant que leurs valets, qui les attendent dans la rue, se consolent dans la douce espérance de les avoir gratis.

— Expliquez-moi, de grâce, interrompit Leandro Perez, un autre tableau qui frappe mes yeux. Tout le monde est encore sur pied dans cette grande maison à gauche. D'où vient que les uns rient à gorge déployée et que les autres dansent? On y célèbre quelque fête apparemment?

— Ce sont des noces, dit le boiteux; tous les domestiques sont dans la joie. Il n'y a pas trois jours que, dans ce même hôtel, on était dans une extrême affliction. C'est une histoire qu'il me prend envie de vous raconter; elle est un peu longue, à la vérité, mais j'espère qu'elle ne vous ennuiera pas. En même temps il la commença de cette sorte :

IV. — Histoire des amours du comte de Belflor et de Léonor de Cespédes.

Le comte de Belflor, un des plus grands seigneurs de la cour, était éperdûment amoureux de la jeune Léonor de Cespédes. Il n'avait pas dessein de l'épouser, la fille d'un simple gentilhomme ne lui paraissait pas un parti assez considérable pour lui; il ne se proposait que d'en faire sa maîtresse. Dans cette vue, il la suivait partout, et ne perdait pas une occasion de lui faire connaître son amour par ses regards; mais il ne pouvait lui parler, ni lui écrire, parce qu'elle était incessamment obsédée d'une duègne sévère et vigilante, appelée la dame Marcelle. Il en était au désespoir, et, sentant irriter ses désirs par les difficultés, il ne cessait de rêver aux moyens de tromper l'Argus qui gardait son Io. D'un autre côté, Léonor, qui s'était aperçue de l'attention que le comte avait pour elle, n'avait pu se défendre d'en avoir pour lui, et il se forma insensiblement dans son cœur une passion qui devint enfin très violente. Je ne la fortifiais pourtant pas par mes tentations ordinaires, parce que le magicien qui me tenait alors prisonnier m'avait interdit toutes mes fonctions; mais il suffisait que la nature s'en mêlât. Elle n'est pas moins dangereuse que moi! toute la différence qu'il y a entre nous, c'est qu'elle corrompt peu à peu les cœurs, au lieu que je les séduis brusquement. Les choses étaient dans cette disposition lorsque Léonor et son éternelle gouvernante, allant un matin à l'église, rencontrèrent une vieille femme qui tenait à la main un des plus gros chapelets qu'ait jamais fabriqués l'hypocrisie. Elle les aborda d'un air doux et riant, et, adressant la parole à la duègne : « Le ciel vous conserve! lui dit-elle, la sainte paix soit avec vous! permettez-moi de vous demander si vous n'êtes pas

la dame Marcelle, la chaste veuve du feu seigneur Martin Rosette? » La gouvernante répondit qu'oui. « Je vous rencontre donc fort à propos, lui dit la vieille, pour vous avertir que j'ai au logis un vieux parent qui voudrait bien vous parler. Il est arrivé de Flandre depuis peu de jours; il a connu particulièrement, mais très particulièrement, votre mari, et il a des choses de la dernière conséquence à vous communiquer. Il aurait été vous le dire chez vous, s'il ne fût pas tombé malade; mais le pauvre homme est à l'extrémité. Je demeure à deux pas d'ici; prenez, s'il vous plaît, la peine de me suivre. » La gouvernante, qui avait de l'esprit et de la prudence, craignant de faire quelque fausse démarche, ne savait à quoi se résoudre; mais la vieille devina le sujet de son embarras, et lui dit : « Ma chère madame Marcelle, vous pouvez vous fier à moi en toute assurance; je me nomme la Chichona; le licencié Marcos de Figuerna et le bachelier Mira de Mesqua vous répondront de moi comme de leurs grand'-mères. Quand je vous propose de venir à ma maison, ce n'est que pour votre bien. Mon parent veut vous restituer certaine somme que votre mari lui a autrefois prêtée. » A ce mot de restitution, la dame Marcelle prit son parti. « Allons, ma fille, dit-elle à Léonor, allons voir le parent de cette bonne dame, c'est une action charitable que de visiter les malades. » Elles arrivèrent bientôt au logis de la Chichona, qui les fit entrer dans une salle basse, où elles trouvèrent un homme alité qui avait une barbe blanche, et qui, s'il n'était pas fort malade, paraissait du moins l'être. « Tenez, cousin, lui dit la vieille en lui présentant la gouvernante, voici cette sage dame Marcelle à qui vous souhaitez de parler, la veuve du feu seigneur Martin Rosette, votre ami. » A ces paroles, le vieillard, soulevant un peu la tête, salua la duègne, lui fit signe de s'approcher, et lorsqu'elle fut près de son lit, lui dit d'une voix faible : « Ma chère madame Marcelle, je rends grâce au ciel de m'avoir laissé vivre jusqu'à ce moment; c'était l'unique chose que je désirais; je craignais de mourir sans avoir la satisfaction de vous voir, et de vous remettre en main propre cent ducats que feu votre époux, mon intime ami, me prêta pour me tirer d'une affaire d'honneur que j'eus autrefois à Bruges. Ne vous a-t-il jamais entretenu de cette aventure?

— Hélas! non, répondit la dame Marcelle, il ne m'en a point parlé; devant Dieu soit son âme! il était si généreux, qu'il oubliait les services qu'il avait rendus à ses amis; et bien loin de ressembler à ces fanfarons qui se vantent du bien qu'ils n'ont point fait, il ne m'a jamais dit qu'il eût obligé personne.

— Il avait l'âme belle, assurément, répliqua le vieillard, j'en dois être plus persuadé qu'un autre; et, pour vous le prouver, il

faut que je vous raconte l'affaire dont je suis heureusement sorti par son secours; mais, comme j'ai des choses à dire qui sont de la dernière importance pour la mémoire du défunt, je serais bien aise de ne les révéler qu'à sa discrète veuve.

— Eh bien! dit alors la Chichona, vous n'avez qu'à lui faire ce récit en particulier; pendant ce temps-là nous allons passer dans mon cabinet, cette jeune dame et moi. » En achevant ces paroles, elle laissa la duègne avec le malade, et entraîna Léonor dans une autre chambre, où, sans chercher de détours, elle lui dit : « Belle Léonor. les moments sont trop précieux pour les mal employer. Vous connaissez de vue le comte de Belflor : il y a longtemps qu'il vous aime, et qu'il meurt d'envie de vous le dire; mais la vigilance et la sévérité de votre gouvernante ne lui ont pas permis jusqu'ici d'avoir ce plaisir. Dans son désespoir, il a eu recours à mon industrie; je l'ai mise en usage pour lui. Ce vieillard que vous venez de voir est un jeune valet de chambre du comte; et tout ce que j'ai fait n'est qu'une ruse, que nous avons concertée pour tromper votre gouvernante et vous attirer ici. » Comme elle achevait ces mots, le comte, qui était caché derrière une tapisserie, se montra; et courant se jeter aux pieds de Léonor : « Madame, lui dit-il, pardonnez ce stratagème à un amant qui ne pouvait plus vivre sans vous parler. Si cette obligeante personne n'eût pas trouvé moyen de me procurer cet avantage, j'allais m'abandonner à mon désespoir. » Ces paroles, prononcées d'un air touchant, par un homme qui ne déplaisait pas, troublèrent Léonor. Elle demeura quelque temps incertaine de la réponse qu'elle y devait faire; mais enfin, s'étant remise de son trouble, elle regarda fièrement le comte, et lui dit : « Vous croyez peut-être avoir beaucoup d'obligation à cette officieuse dame, qui vous a si bien servi; mais apprenez que vous tirerez peu de fruit du service qu'elle vous a rendu. » En parlant ainsi, elle fit quelque pas pour rentrer dans la salle. Le comte l'arrêta : « Demeurez, dit-il, adorable Léonor; daignez un moment m'entendre. Ma passion est si pure qu'elle ne doit point vous alarmer. Vous avez sujet, je vous l'avoue, de vous révolter contre l'artifice dont je me sers pour vous entretenir; mais n'ai-je pas jusqu'à ce jour inutilement essayé de vous parler? Il y a six mois que je vous suis aux églises, à la promenade, aux spectacles. Je cherche en vain partout l'occasion de vous dire que vous m'avez charmé. Votre cruelle, votre impitoyable gouvernante a toujours su tromper mes désirs. Hélas! au lieu de me faire un crime d'un stratagème que j'ai été forcé d'employer, plaignez-moi, belle Léonor, d'avoir souffert tous les tourments d'une si longue attente, et jugez par vos charmes des peines mortelles qu'elle a dû me causer. »

Belflor ne manqua pas d'assaisonner ce discours de tous les airs de persuasion que les jolis hommes savent si heureusement mettre en pratique : il laissa couler quelques larmes. Léonor en fut émue; il commença malgré elle à s'élever dans son cœur des mouvements de tendresse et de pitié; mais, loin de céder à sa faiblesse, plus elle se sentait attendrir, plus elle marquait d'empressement à vouloir se retirer : « Comte, s'écria-t-elle, tous vos discours sont inutiles, je ne veux point vous écouter; ne me retenez pas davantage; laissez-moi sortir d'une maison où ma vertu est alarmée, ou bien je vais, par mes cris, attirer ici tout le voisinage, et rendre votre audace publique. » Elle dit cela d'un ton si ferme que la Chichona, qui avait de grandes mesures à garder avec la justice, pria le comte de ne pas pousser les choses plus loin. Il cessa de s'opposer au dessein de Léonor. Elle se débarrassa de ses mains, et ce qui jusqu'alors n'était arrivé à aucune fille, elle sortit de ce cabinet comme elle y était entrée. Elle rejoignit promptement sa gouvernante. « Venez, ma bonne, lui dit-elle, quittez ce frivole entretien; on nous trompe; sortons de cette dangereuse maison.

— Qu'y a-t-il, ma fille? répondit avec étonnement la dame Marcelle. Quelle raison vous oblige à vouloir vous retirer si brusquement?

— Je vous en instruirai, repartit Léonor. Fuyons : chaque instant que je m'arrête ici me cause une nouvelle peine. » Quelque envie qu'eût la duègne de savoir le sujet d'une si brusque sortie, elle ne put s'en éclaircir sur-le-champ, il lui fallut céder aux instances de Léonor. Elles sortirent toutes deux avec précipitation, laissant la Chichona, le comte et son valet de chambre, aussi déconcertés tous trois que des comédiens qui viennent de représenter une pièce que le parterre a mal reçue. Dès que Léonor se vit dans la rue, elle se mit à raconter avec beaucoup d'agitation à sa gouvernante tout ce qui s'était passé dans le cabinet de la Chichona. La dame Marcelle l'écouta fort attentivement; et lorsqu'elles furent arrivées au logis : « Je vous avoue, ma fille, lui dit-elle, que je suis extrêmement mortifiée de ce que vous venez de m'apprendre. Comment ai-je pu être la dupe de cette vieille femme? J'ai fait d'abord difficulté de la suivre. Que n'ai-je continué! Je devais me défier de son air doux et honnête; j'ai fait une sottise qui n'est pas pardonnable à une personne de mon expérience. Ah! que ne m'avez-vous découvert chez elle cet artifice, je l'aurais dévisagée, j'aurais accablé d'injures le comte de Belflor, et arraché la barbe au faux vieillard qui me contait des fables. Mais je vais retourner sur mes pas porter l'argent que j'ai reçu comme une véritable restitution; et si je les

retrouve ensemble, ils ne perdront rien pour avoir attendu. » En achevant ces mots, elle reprit sa mante qu'elle avait quittée, et sortit pour aller chez la Chichona. Le comte y était encore; il se désespérait du mauvais succès de son stratagème. Un autre, en sa place, aurait abandonné la partie; mais il ne se rebuta point. Avec mille bonnes qualités il en avait une peu louable, c'était de se laisser trop entraîner au penchant qu'il avait à l'amour. Quand il aimait une dame, il était trop ardent à la poursuite de ses faveurs; et, quoique naturellement honnête homme, il était alors capable de violer les droits les plus sacrés pour obtenir l'accomplissement de ses désirs. Il fit réflexion qu'il ne pourrait parvenir au but qu'il se proposait sans le secours de la dame Marcelle, et il résolut de ne rien épargner pour la mettre dans ses intérêts. Il jugea que cette duègne, toute sévère qu'elle paraissait, ne serait point à l'épreuve d'un présent considérable, et il n'avait pas tort de faire un pareil jugement. S'il y a des gouvernantes fidèles, c'est que les galants ne sont pas assez riches ou assez libéraux. D'abord que la dame Marcelle fut arrivée, et qu'elle aperçut les trois personnes à qui elle en voulait, il lui prit une fureur de langue; elle dit un million d'injures au comte et à la Chichona, et fit voler la restitution à la tête du valet de chambre. Le comte essuya patiemment cet orage, et se mettant à genoux devant la duègne, pour rendre la scène plus touchante, il la pressa de reprendre la bourse qu'elle avait jetée, et lui offrit mille pistoles de surcroît, en la conjurant d'avoir pitié de lui. Elle n'avait jamais vu solliciter si puissamment sa compassion; aussi ne fut-elle pas inexorable; elle eut bientôt quitté les invectives; et, comparant en elle-même la somme proposée avec la médiocre récompense qu'elle attendait de don Luis de Cespédes, elle trouva qu'il y avait plus de profit à écarter Léonor de son devoir qu'à l'y maintenir. C'est pourquoi, après quelques façons, elle reprit la bourse, accepta l'offre des mille pistoles, promit de servir l'amour du comte, et s'en alla sur-le-champ travailler à l'exécution de sa promesse. Comme elle connaissait Léonor pour une fille vertueuse, elle se garda bien de lui donner lieu de soupçonner son intelligence avec le comte, de peur qu'elle n'en avertît don Luis, son père; et, voulant la perdre adroitement, voici de quelle manière elle lui parla à son retour : « Léonor, je viens de satisfaire mon esprit irrité; j'ai retrouvé nos trois fourbes; ils étaient encore tout étourdis de votre courageuse retraite. J'ai menacé la Chichona du ressentiment de votre père et de la rigueur de la justice, et j'ai dit au comte de Belflor toutes les injures que la colère a pu me suggérer. J'espère que ce seigneur ne formera plus de pareils attentats, et que ses galanteries cesseront désor

mais d'occuper ma vigilance. Je rends grâces au ciel que vous ayez, par votre fermeté, évité le piège qu'il vous avait tendu. J'en pleure de joie. Je suis ravie qu'il n'ait tiré aucun avantage de son artifice, car les grands seigneurs se font un jeu de séduire les jeunes personnes. La plupart même de ceux qui se piquent le plus de probité ne s'en font pas le moindre scrupule, comme si ce n'était pas une mauvaise action que de déshonorer des familles. Je ne dis pas absolument que le comte soit de ce caractère, ni qu'il ait envie de vous tromper; il ne faut pas toujours juger mal de son prochain; peut-être a-t-il des vues légitimes. Quoiqu'il soit d'un rang à prétendre aux premiers partis de la cour, votre beauté peut lui avoir fait prendre la résolution de vous épouser. Je me souviens même que, dans les réponses qu'il a faites à mes reproches, il m'a laissé entrevoir cela.

— Que dites-vous, ma bonne? interrompit Léonor. S'il avait formé ce dessein, il m'aurait déjà demandée à mon père, qui ne me refuserait point à un homme de sa condition.

— Ce que vous dites est juste, reprit la gouvernante; j'entre dans ce sentiment; la démarche du comte est suspecte, ou plutôt ses intentions ne sauraient être bonnes; peu s'en faut que je ne retourne encore sur mes pas pour lui dire de nouvelles injures.

— Non, ma bonne, repartit Léonor, il vaut mieux oublier ce qui s'est passé, et nous venger par le mépris.

— Il est vrai, dit la dame Marcelle, je crois que c'est le meilleur parti; vous êtes plus raisonnable que moi; mais d'un autre côté, ne jugerions-nous point mal des sentiments du comte? que savons-nous s'il n'en use pas ainsi par délicatesse? Avant que d'obtenir l'aveu d'un père, il veut peut-être vous rendre de longs services, mériter de vous plaire, s'assurer de votre cœur, afin que votre union ait plus de charmes. Si cela était, ma fille, serait-ce un grand crime que de l'écouter? Découvrez-moi votre pensée; ma tendresse vous est connue; vous sentez-vous de l'inclination pour le comte, ou auriez-vous de la répugnance à l'épouser?

A cette malicieuse question, la trop sincère Léonor baissa les yeux en rougissant, et avoua qu'elle n'avait nul éloignement pour lui; mais comme sa modestie l'empêchait de s'expliquer plus ouvertement, la duègne la pressa de nouveau de ne lui rien déguiser. Enfin elle se rendit aux affectueuses démonstrations de sa gouvernante. « Ma bonne, lui dit-elle, puisque vous voulez que je vous parle confidemment, apprenez que Belflor m'a paru digne d'être aimé. Je l'ai trouvé si bien fait, et j'en ai ouï parler si avantageusement, que je n'ai pu me défendre d'être sensible à ses galanteries. L'attention infatigable que vous avez

à les traverser m'a souvent fait beaucoup de peine, et je vous avouerai qu'en secret je l'ai plaint quelquefois, et dédommagé, par mes soupirs, des maux que votre vigilance lui fait souffrir. Je vous dirai même qu'en ce moment, au lieu de le haïr après son action téméraire, mon cœur, malgré moi, l'excuse, et rejette sa faute sur votre sévérité. — Ma fille, reprit la gouvernante, puisque vous me donnez lieu de croire que sa recherche vous serait agréable, je veux vous ménager cet amant. — Je suis très sensible, repartit Léonor en s'attendrissant, au service que vous voulez me rendre. Quand le comte ne tiendrait pas un des premiers rangs à la cour, quand il ne serait qu'un simple cavalier, je le préférerais à tous les autres hommes; mais ne nous flattons point : Belflor est un grand seigneur, destiné sans doute pour une des plus riches héritières de la monarchie. N'attendons pas qu'il se borne à la fille de don Luis, qui n'a qu'une fortune médiocre à lui offrir. Non, non, ajouta-t-elle, il n'a pas pour moi des sentiments si favorables; il ne me regarde pas comme une personne qui mérite de porter son nom : il ne cherche qu'à m'offenser. — Eh! pourquoi, dit la duègne, voulez-vous qu'il ne vous aime pas assez pour vous épouser? l'amour fait tous les jours de plus grands miracles. Il semble, à vous entendre, que le ciel ait mis entre le comte et vous une distance infinie. Faites-vous plus de justice, Léonor; il ne s'abaissera point en unissant sa destinée à la vôtre; vous êtes d'une ancienne noblesse, et votre alliance ne saurait le faire rougir. Puisque vous avez du penchant pour lui, continua-t-elle, il faut que je lui parle; je veux approfondir ses vues; et, si elles sont telles qu'elles doivent être, je le flatterai de quelque espérance. — Gardez-vous-en bien, s'écria Léonor; je ne suis point d'avis que vous l'alliez chercher; s'il me soupçonnait d'avoir quelque part à cette démarche, il cesserait de m'estimer. — Oh! je suis plus adroite que vous ne pensez, répliqua la dame Marcelle. Je commencerai par lui reprocher d'avoir eu dessein de vous séduire. Il ne manquera pas de vouloir se justifier; je l'écouterai; je le verrai venir; enfin, ma fille, laissez-moi faire, je ménagerai votre honneur comme le mien. »

La duègne sortit à l'entrée de la nuit. Elle trouva Belflor aux environs de la maison de don Luis. Elle lui rendit compte de l'entretien qu'elle avait eu avec sa maîtresse, et n'oublia pas de lui vanter avec quelle adresse elle avait découvert qu'il en était aimé. Rien ne pouvait être plus agréable au comte que cette découverte; aussi en remercia-t-il la dame Marcelle dans les termes les plus vifs : c'est-à-dire qu'il promit de lui livrer dès le lendemain les mille pistoles; et il se répondit à lui-même du succès de son entreprise, parce qu'il savait bien qu'une fille

prévenue est à moitié séduite. Après cela, s'étant séparés fort satisfaits l'un de l'autre, la duègne retourna au logis. Léonor, qui l'attendait avec inquiétude, lui demanda ce qu'elle avait à lui annoncer : « La meilleure nouvelle que vous puissiez apprendre, lui répondit la gouvernante, j'ai vu le comte. Je vous le disais bien, ma fille, ses intentions ne sont pas criminelles; il n'a point d'autre but que de se marier avec vous; il me l'a juré par tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes. Je ne me suis pas rendue à cela, comme vous pouvez penser. « Si vous « êtes dans cette disposition, lui ai-je dit, pourquoi ne faites-vous « pas auprès de don Luis la démarche ordinaire? — Ah ! ma chère « Marcelle! m'a-t-il répondu, sans paraître embarrassé de cette « demande, approuveriez-vous que, sans savoir de quel œil me « regarde Léonor, et ne suivant que les transports d'un aveugle « amour, j'allasse tyranniquement l'obtenir de son père? Non, son « repos m'est plus cher que mes désirs, et je suis trop honnête « homme pour m'exposer à faire son malheur. » Pendant qu'il parlait de la sorte, continua la duègne, je l'observais avec une extrême attention, et j'employais mon expérience à démêler dans ses yeux s'il était effectivement épris de tout l'amour qu'il m'exprimait. Que vous dirai-je? il m'a paru pénétré d'une véritable passion; j'en ai senti une joie que j'ai bien eu de la peine à lui cacher; néanmoins, lorsque j'ai été persuadée de sa sincérité, j'ai cru que, pour vous assurer un amant de cette importance, il était à propos de lui laisser entrevoir vos sentiments : « Sei« gneur, lui ai-je dit, Léonor n'a point d'aversion pour vous; je « sais qu'elle vous estime, et, autant que j'en puis juger, son « cœur ne gémira pas de votre recherche. — Grand Dieu ! s'est« il alors écrié tout transporté de joie, qu'entends-je! Est-il « possible que la charmante Léonor soit dans une disposition si « favorable pour moi? Que ne vous dois-je point, obligeante « Marcelle, de m'avoir tiré d'une si longue incertitude? Je suis « d'autant plus ravi de cette nouvelle, que c'est vous qui me « l'annoncez; vous qui, toujours révoltée contre ma tendresse, « m'avez tant fait souffrir de maux; mais, achevez mon bonheur, « ma chère Marcelle, faites-moi parler à la divine Léonor; je « veux lui donner ma foi, et lui jurer devant vous que je ne « serai jamais qu'à elle. » A ce discours, poursuivit la gouvernante, il en a ajouté d'autres encore plus touchants. Enfin, ma fille, il m'a priée d'une manière si pressante de lui procurer un entretien secret avec vous, que je n'ai pu me défendre de le lui promettre. — Eh! pourquoi lui avez-vous fait cette promesse? s'écria Léonor avec quelque émotion. Une fille sage, vous me l'avez dit cent fois, doit absolument éviter ces conversations,

qui ne sauraient être que dangereuses. — Je demeure d'accord de vous l'avoir dit, répliqua la duègne, et c'est une très bonne maxime; mais il vous est permis de ne la pas suivre dans cette occasion, puisque vous pouvez regarder le comte comme votre mari. — Il ne l'est point encore, repartit Léonor, et je ne le dois pas voir que mon père n'ait agréé sa recherche. »

La dame Marcelle, en ce moment, se repentit d'avoir si bien élevé une fille dont elle avait tant de peine à vaincre la retenue. Voulant toutefois en venir à bout, à quelque prix que ce fût : « Ma chère Léonor, reprit-elle, je m'applaudis de vous voir si réservée. Heureux fruit de mes soins! Vous avez mis à profit toutes les leçons que je vous ai données. Je suis charmée de mon ouvrage; mais, ma fille, vous avez enchéri sur ce que je vous ai enseigné : vous outrez ma morale; je trouve votre vertu un peu trop sauvage. De quelque sévérité que je me pique, je n'approuve point une farouche sagesse qui s'arme indifféremment contre le crime et l'innocence. Une fille ne cesse pas d'être vertueuse pour écouter un amant, quand elle connaît la pureté de ses désirs; et alors elle n'est pas plus criminelle de répondre à sa passion que d'y être sensible. Reposez-vous sur moi, Léonor; j'ai trop d'expérience, et je suis trop dans vos intérêts pour vous faire faire un pas qui puisse vous nuire. — Et dans quel lieu voulez-vous que je parle au comte? dit Léonor. — Dans votre appartement, reprit la duègne; c'est l'endroit le plus sûr. Je l'introduirai ici demain, pendant la nuit. — Vous n'y pensez pas, ma bonne! répliqua Léonor; quoi! je souffrirais qu'un homme... — Oui, vous le souffrirez, interrompit la gouvernante; ce n'est pas une chose si extraordinaire que vous vous l'imaginez. Cela arrive tous les jours; et plût au ciel que toutes les filles qui reçoivent de pareilles visites eussent des intentions aussi bonnes que les vôtres! D'ailleurs, qu'avez-vous à craindre? ne serai-je pas avec vous? — Si mon père venait nous surprendre? reprit Léonor. — Soyez encore en repos là-dessus, repartit la dame Marcelle. Votre père a l'esprit tranquille sur votre conduite : il connaît ma fidélité, il a une entière confiance en moi. » Léonor, si vivement poussée par la duègne, et pressée en secret par son amour, ne put résister plus longtemps; elle consentit à ce qu'on lui proposait. Le comte en fut bientôt informé. Il en eut tant de joie, qu'il donna sur-le-champ à son agente cinq cents pistoles, avec une bague de pareille valeur. La dame Marcelle, voyant qu'il tenait si bien sa parole, ne voulut pas être moins exacte à tenir la sienne. Dès la nuit suivante, quand elle jugea que tout le monde reposait au logis, elle attacha à un balcon une échelle de soie que le comte lui avait donnée, et fit entrer par là ce sei-

gneur dans l'appartement de sa maîtresse. Cependant cette jeune personne s'abandonnait à des réflexions qui l'agitaient vivement. Quelque penchant qu'elle eût pour Belflor, et malgré tout ce que pouvait lui dire sa gouvernante, elle se reprochait d'avoir eu la facilité de consentir à une visite qui blessait son devoir : la pureté de ses intentions ne la rassurait point. Recevoir la nuit, dans sa chambre, un homme qui n'avait pas l'aveu de son père, et dont elle ignorait même les véritables sentiments, lui paraissait une démarche non seulement criminelle, mais digne encore des mépris de son amant. Cette dernière pensée faisait sa plus grande peine, et elle en était fort occupée lorsque le comte entra. Il se jeta d'abord à ses genoux pour la remercier de la faveur qu'elle lui faisait. Il parut pénétré d'amour et de reconnaissance, et il l'assura qu'il était dans le dessein de l'épouser. Néanmoins, comme il ne s'étendait pas là-dessus autant qu'elle l'aurait souhaité : « Comte, lui dit-elle, je veux bien croire que vous n'avez pas d'autres vues que celles-là; mais quelques assurances que vous m'en puissiez donner, elle me seront toujours suspectes jusqu'à ce qu'elles soient autorisées du consentement de mon père. — Madame, répondit Belflor, il y a longtemps que je l'aurais demandé, si je n'eusse pas craint de l'obtenir aux dépens de votre repos. — Je ne vous reproche point de n'avoir point encore fait cette démarche, reprit Léonor; j'approuve même sur cela votre délicatesse; mais rien ne vous retient plus, et il faut que vous parliez au plus tôt à don Luis, ou bien résolvez-vous à ne me revoir jamais. — Et pourquoi, répliqua-t-il, ne vous verrais-je plus, belle Léonor? que vous êtes peu sensible aux douceurs de l'amour! Si vous saviez aussi bien aimer que moi, vous vous feriez un plaisir de recevoir secrètement mes soins, et d'en dérober, du moins pour quelque temps, la connaissance à votre père. Que ce commerce mystérieux a de charmes pour deux cœurs étroitement liés! — Il en pourrait avoir pour vous, dit Léonor; mais il n'aurait pour moi que des peines. Ce raffinement de tendresse ne convient point à une fille qui a de la vertu. Ne me vantez plus les délices de ce commerce coupable. Si vous m'estimiez, vous ne me l'auriez pas proposé; et si vos intentions sont telles que vous voulez me le persuader, vous devez, au fond de votre âme, me reprocher de ne m'en être pas offensée. Mais, hélas! ajouta-t-elle en laissant échapper quelques pleurs, c'est à ma seule faiblesse que je dois imputer cet outrage; je m'en suis rendue digne en faisant ce que je fais pour vous. — Adorable Léonor, s'écria le comte, c'est vous qui me faites une mortelle injure! Votre vertu, trop scrupuleuse, prend de fausses alarmes. Quoi! parce que j'ai été assez

heureux pour vous rendre favorable à mon amour, vous craignez que je cesse de vous estimer? Quelle injustice! Non, madame, je connais tout le prix de vos bontés, elles ne peuvent vous ôter mon estime, et je suis prêt à faire ce que vous exigez de moi. Je parlerai dès demain au seigneur don Luis, je ferai tout mon possible pour qu'il consente à mon bonheur; mais, je ne vous le cèle point, j'y vois peu d'apparence. — Que dites-vous? reprit Léonor avec une extrême surprise, mon père pourra-t-il ne pas agréer la recherche d'un homme qui tient le rang que vous tenez à la cour? — Eh! c'est ce même rang, repartit Belflor, qui me fait craindre ses refus. Ce discours vous surprend; vous allez cesser de vous étonner. Il y a quelques jours, poursuivit-il, que le roi me déclara qu'il voulait me marier. Il ne m'a point nommé la dame qu'il me destine, il m'a seulement fait comprendre que c'est un des premiers partis de la Cour, et qu'il a ce mariage fort à cœur. Comme j'ignorais quels pouvaient être vos sentiments pour moi, car vous savez bien que votre rigueur ne m'a pas permis jusqu'ici de les démêler, je ne lui ai laissé voir aucune répugnance à suivre ses volontés. Après cela, jugez, madame, si don Luis voudra se mettre au hasard de s'attirer la colère du roi en m'acceptant pour gendre. — Non, sans doute, dit Léonor, je connais mon père; quelque avantageuse que soit pour lui votre alliance, il aimera mieux y renoncer que de s'exposer à déplaire au roi. Mais quand mon père ne s'opposerait point à notre union, nous n'en serions pas plus heureux; car enfin, comte, comment pourriez-vous me donner une main que le roi veut engager ailleurs? — Madame, répondit Belflor, je vous avouerai de bonne foi que je suis encore dans un assez grand embarras de ce côté-là; j'espère, néanmoins, qu'en tenant une conduite délicate avec le roi, je ménagerai si bien son esprit et l'amitié qu'il a pour moi, que je trouverai le moyen d'éviter le malheur qui me menace; vous pourriez même, belle Léonor, m'aider en cela, si vous me jugiez digne de m'attacher à vous. — Et de quelle manière, dit-elle, puis-je contribuer à rompre le mariage que le roi vous a proposé? — Ah! madame, répliqua-t-il d'un air passionné, si vous vouliez recevoir ma foi, je saurais bien me conserver à vous sans que ce prince m'en pût savoir mauvais gré. Permettez, charmante Léonor, ajouta-t-il en se jetant à ses genoux, permettez que je vous épouse en présence de la dame Marcelle; c'est un témoin qui répondra de la sainteté de notre engagement. Par là, je me déroberai sans peine aux tristes nœuds dont on veut me lier; car, si après cela le roi me presse d'accepter la dame qu'il me destine, je me jetterai aux pieds de ce monarque, je lui dirai que je vous aimais depuis long-

temps, et que je vous ai secrètement épousée. Quelque envie qu'il puisse avoir de me marier avec une autre, il est trop bon pour vouloir m'arracher à ce que j'adore, et trop juste pour faire cet affront à votre famille. Que pensez-vous, sage Marcelle, ajouta-t-il en se tournant vers la gouvernante, que pensez-vous de ce projet que l'amour vient de m'inspirer? — J'en suis charmée, dit la dame Marcelle; il faut avouer que l'amour est bien ingénieux! — Et vous, adorable Léonor, reprit le comte, qu'en dites-vous? Votre esprit, toujours armé de défiance, refusera-t-il de l'approuver? — Non, répondit Léonor, pourvu que vous y fassiez entrer mon père; je ne doute pas qu'il n'y souscrive dès que vous l'en aurez instruit. — Il faut bien se garder de lui faire cette confidence, interrompit en cet endroit l'abominable duègne; vous ne connaissez pas le seigneur don Luis; il est trop délicat sur les matières d'honneur pour se prêter à de mystérieuses amours. La proposition d'un mariage secret l'offensera; d'ailleurs, sa prudence ne manquera pas de lui faire appréhender les suites d'une union qui lui paraîtra choquer les desseins du roi. Par cette démarche indiscrète, vous lui donnerez des soupçons, ses yeux seront incessamment ouverts sur toutes vos actions, et il vous ôtera tous les moyens de vous voir. — J'en mourrais de douleur! s'écria notre courtisan. Mais, madame Marcelle, poursuivit-il en affectant un air chagrin, croyez-vous effectivement que don Luis rejette la proposition d'un hymen clandestin? — N'en doutez nullement, répondit la gouvernante; mais je veux qu'il l'accepte; régulier et scrupuleux comme il est, il ne consentira point que l'on supprime les cérémonies de l'église; et si on les pratique dans votre mariage, la chose sera bientôt divulguée. — Ah! ma chère Léonor, dit alors le comte en serrant tendrement la main de sa maîtresse entre les siennes, faut-il, pour satisfaire une vaine opinion de bienséance, nous exposer à l'affreux péril de nous voir séparés pour jamais? Vous n'avez besoin que de vous-même pour vous donner à moi. L'aveu d'un père vous épargnerait peut-être quelques peines d'esprit; mais puisque la dame Marcelle nous a prouvé l'impossibilité de l'obtenir, rendez-vous à mes innocents désirs : recevez mon cœur et ma main; et lorsqu'il sera temps d'informer don Luis de notre engagement, nous lui apprendrons les raisons que nous avons eues de le lui cacher. — Eh bien! comte, dit Léonor, je consens que vous ne parliez pas si tôt à mon père. Sondez auparavant l'esprit du roi; avant que je reçoive en secret votre main, parlez à ce prince ; dites-lui, s'il le faut, que vous m'avez secrètement épousée. Tâchons, par cette fausse confidence... — Oh! pour cela, non, madame, répondit Belflor; je suis trop ennemi

du mensonge pour oser soutenir cette feinte : je ne puis me trahir jusque-là. De plus, tel est le caractère du roi, que s'il venait à découvrir que je l'eusse trompé, il ne me le pardonnerait de sa vie.

Je ne finirais point, seigneur don Cléophas, continua le Diable, si je répétais mot pour mot tout ce que Belflor dit pour séduire cette jeune personne; je vous dirai seulement qu'il lui tint tous les discours passionnés que je souffle aux hommes en pareille occasion; mais il eut beau jurer qu'il confirmerait publiquement, le plus tôt qu'il lui serait possible, la foi qu'il lui donnait en particulier; il eut beau prendre le ciel à témoin de ses serments il ne put triompher de la vertu de Léonor, et le jour, qui était prêt à paraître, l'obligea, malgré lui, à se retirer. Le lendemain, la duègne, croyant qu'il y allait de son honneur, ou, pour mieux dire, de son intérêt, de ne point abandonner son entreprise, dit à la fille de don Luis : « Léonor, je ne sais plus quel discours je dois vous tenir; je vous vois révoltée contre la passion du comte, comme s'il n'avait pour objet qu'une simple galanterie. N'auriez-vous point remarqué en sa personne quelque chose qui vous en eût dégoûtée? — Non, ma bonne, lui répondit Léonor, il ne m'a jamais paru plus aimable, et son entretien m'a fait apercevoir en lui de nouveaux charmes. — Si cela est, reprit la gouvernante, je ne vous comprends pas. Vous êtes prévenue pour lui d'une inclination violente, et vous refusez de souscrire à une chose dont on vous a représenté la nécessité? — Ma bonne, répliqua la fille de don Luis, vous avez plus de prudence et plus d'expérience que moi; mais avez-vous bien pensé aux suites que peut avoir un mariage contracté sans l'aveu de mon père? — Oui, oui, répondit la duègne, j'ai fait là-dessus toutes les réflexions nécessaires, et je suis fâchée que vous vous opposiez avec tant d'opiniâtreté au brillant établissement que la fortune vous présente. Prenez garde que votre obstination ne fatigue et ne rebute votre amant; craignez qu'il n'ouvre les yeux sur l'intérêt de sa fortune, que la violence de sa passion lui fait négliger. Puisqu'il veut vous donner sa foi, recevez-la sans balancer. Sa parole le lie, il n'y a rien de plus sacré pour un homme d'honneur : d'ailleurs, je suis témoin qu'il vous reconnaît pour sa femme. Ne savez-vous pas qu'un témoignage tel que le mien suffit pour faire condamner en justice un amant qui oserait se parjurer? » Ce fut par de semblables discours que la perfide Marcelle ébranla Léonor, qui, se laissant étourdir sur le péril qui la menaçait, s'abandonna de bonne foi, quelques jours après, aux mauvaises intentions du comte. La duègne l'introduisait toutes les nuits, par le balcon, dans l'appartement de sa

maîtresse et le faisait sortir avant le jour. Une nuit qu'elle l'avait averti un peu plus tard qu'à l'ordinaire de se retirer, et que déjà l'aurore commençait à percer l'obscurité, il se mit brusquement en devoir de se couler dans la rue; mais, par malheur, il prit si mal ses mesures, qu'il tomba par terre assez rudement. Don Luis de Cespédes, qui était couché dans l'appartement au-dessus de sa fille, et qui s'était levé ce jour-là de très grand matin pour travailler à quelques affaires pressantes, entendit le bruit de cette chute. Il ouvrit sa fenêtre pour voir ce que c'était. Il aperçut un homme qui achevait de se relever avec beaucoup de peine, et la dame Marcelle sur le balcon, occupée à détacher l'échelle de soie, dont le comte ne s'était pas si bien servi pour descendre que pour monter. Il se frotta les yeux, et prit d'abord ce spectacle pour une illusion; mais, après l'avoir bien considéré, il jugea qu'il n'y avait rien de plus réel, et que la clarté du jour, toute faible qu'elle était encore, ne lui découvrait que trop sa honte. Troublé de cette fatale vue, transporté d'une juste colère, il descend en robe de chambre dans l'appartement de Léonor, tenant son épée d'une main et une bougie de l'autre. Il la cherche, elle et sa gouvernante, pour les sacrifier à son ressentiment. Il frappe à la porte de leur chambre, ordonne d'ouvrir; elles reconnaissent sa voix; elles obéissent en tremblant. Il entre d'un air furieux; et montrant son épée nue à leurs yeux éperdus : « Je viens, dit-il, laver dans le sang d'une infâme l'affront qu'elle fait à son père, et punir en même temps la lâche gouvernante qui trahit ma confiance. » Elles se jetèrent à genoux devant lui l'une et l'autre, et la duègne prenant la parole : « Seigneur, dit-elle, avant que nous recevions le châtiment que vous nous préparez, daignez m'écouter un moment. — Eh bien! malheureuse, répliqua le vieillard, je consens de suspendre ma vengeance pour un instant; parle, apprends-moi toutes les circonstances de mon malheur : mais que dis-je, toutes les circonstances! je n'en ignore qu'une, c'est le nom du téméraire qui déshonore ma famille. — Seigneur, reprit la dame Marcelle, le comte de Belflor est le cavalier dont il s'agit. — Le comte de Belflor! s'écria don Luis. Où a-t-il vu ma fille? par quelle voie l'a-t-il séduite? Ne me cache rien. — Seigneur, repartit la gouvernante, je vais vous faire ce récit avec toute la sincérité dont je suis capable. » Alors elle lui débita avec un art infini tous les discours qu'elle avait fait accroire à Léonor que le comte lui avait tenus. Elle le peignit avec les plus belles couleurs : c'était un amant tendre, délicat et sincère. Comme elle ne pouvait s'écarter de la vérité au dénoûment, elle fut obligée de la dire; mais elle s'étendit sur les raisons que l'on avait eues de faire à son insu

ce mariage secret, et elle leur donna un si bon tour qu'elle apaisa la fureur de don Luis. Elle s'en aperçut bien, et pour achever d'adoucir le vieillard : « Seigneur, lui dit-elle, voilà ce que vous vouliez savoir : punissez-nous présentement, plongez votre épée dans le sein de Léonor. Mais qu'est-ce que je dis? Léonor est innocente, et elle n'a fait que suivre les conseils d'une personne que vous avez chargée de sa conduite; c'est à moi seule que vos coups doivent s'adresser; c'est moi qui ai introduit le comte dans l'appartement de votre fille; c'est moi qui ai formé les nœuds qui les lient. J'ai fermé les yeux sur ce qu'il y avait d'irrégulier dans un engagement que vous n'autorisiez pas, pour vous assurer un gendre dont vous savez que la faveur est le canal par où coulent aujourd'hui toutes les grâces de la cour; je n'ai envisagé que le bonheur de Léonor, et l'avantage que votre famille pouvait tirer d'une si belle alliance; l'excès de mon zèle m'a fait trahir mon devoir. » Pendant que l'artificieuse Marcelle parlait ainsi, sa maîtresse ne s'épargnait point à pleurer; et elle fit paraître une si vive douleur que le bon vieillard n'y put résister. Il en fut attendri; sa colère se changea en compassion; il laissa tomber son épée; et dépouillant l'air d'un irrité : « Ah! ma fille, s'écria-t-il les larmes aux yeux, que l'amour est une passion funeste! Hélas! vous ne savez pas toutes les raisons que vous avez de vous affliger; la honte seule que vous cause la présence d'un père qui vous surprend excite vos pleurs en ce moment. Vous ne prévoyez pas encore tous les sujets de douleur que votre amant vous prépare peut-être. Et vous, imprudente Marcelle, qu'avez-vous fait? Dans quel précipice nous jette votre zèle indiscret pour ma fille? J'avoue que l'alliance d'un homme tel que le comte a pu vous éblouir, et c'est ce qui vous sauve dans mon esprit; mais, malheureuse que vous êtes, ne fallait-il pas vous défier d'un amant de ce caractère? Plus il a de crédit et de faveur, plus vous deviez être en garde contre lui. S'il ne se fait pas de scrupule de manquer de foi à Léonor, quel parti faudra-t-il que je prenne? Implorerai-je le secours des lois? Une personne de son rang saura bien se mettre à l'abri de leur sévérité. Je veux bien que, fidèle à ses serments, il ait envie de tenir parole à ma fille; si le roi, comme il vous l'a dit, a dessein de lui faire épouser une autre dame, il est à craindre que ce prince ne l'y oblige par son autorité. — Oh! pour l'y obliger, seigneur, interrompit Léonor, ce n'est pas ce qui doit nous alarmer. Le comte nous a bien assuré que le roi ne fera pas une si grande violence à ses sentiments. — J'en suis persuadée, dit la dame Marcelle; outre que ce monarque aime trop son favori pour exercer sur lui cette tyrannie, il est trop généreux pour vouloir

causer un déplaisir mortel au vaillant don Luis de Cespédes, qui a donné tous ses beaux jours au service de l'État. — Fasse le ciel, reprit le vieillard en soupirant, que mes craintes soient vaines! Je vais chez le comte lui demander un éclaircissement là-dessus. Les yeux d'un père sont pénétrants; je verrai jusqu'au fond de son âme. Si je le trouve dans la disposition que je souhaite, je vous pardonnerai le passé : mais, ajouta-t-il d'un ton plus ferme, si dans ses discours je démêle un cœur perfide, vous irez toutes deux dans une retraite pleurer votre imprudence le reste de vos jours. » A ces mots il ramassa son épée, et, les laissant se remettre de la frayeur qu'il leur avait causée, il remonta dans son appartement pour s'habiller.

Asmodée, en cet endroit de son récit, fut interrompu par l'écolier, qui lui dit :

— Quelque intéressante que soit l'histoire que vous me racontez, une chose que j'aperçois m'empêche de vous écouter aussi attentivement que je le voudrais. Je découvre dans une maison une femme qui me paraît gentille, entre un jeune homme et un vieillard. Ils boivent tous trois apparemment des liqueurs exquises; et tandis que le cavalier suranné embrasse la dame, la friponne, par derrière, donne une de ses mains à baiser au jeune homme, qui sans doute est son galant.

— Tout au contraire, répondit le boiteux, c'est son mari, et l'autre son amant. Ce vieillard est un homme de conséquence, un commandeur de l'ordre militaire de Calatrava. Il se ruine pour cette femme, dont l'époux a une petite charge à la cour : elle fait des caresses par intérêt à son vieux soupirant, et des infidélités en faveur de son mari par inclination.

— Ce tableau est joli, répliqua Zambullo. L'époux ne serait-il pas Français?

— Non, repartit le Diable, il est Espagnol. Oh! la bonne ville de Madrid ne laisse pas d'avoir aussi dans ses murs des maris débonnaires; mais ils n'y fourmillent pas comme dans celle de Paris, qui, sans contredit, est la cité du monde la plus fertile en pareils habitants.

— Pardon, seigneur Asmodée, dit don Cléophas, si j'ai coupé le fil de l'histoire de Léonor; continuez-la, je vous prie, elle m'attache infiniment : j'y trouve des nuances de séduction qui m'enlèvent.

Le démon la reprit ainsi :

V. — Suite et conclusion des amours du comte de Belflor.

Don Luis sortit de bon matin, et se rendit chez le comte, qui, ne croyant pas avoir été découvert, fut surpris de cette visite. Il alla au-devant du vieillard; et après l'avoir accablé d'embrassades : « Que j'ai de joie, dit-il, de voir ici le seigneur don Luis! Viendrait-il m'offrir l'occasion de le servir? — Seigneur, lui répondit don Luis, ordonnez, s'il vous plaît, que nous soyons seuls. » Belflor fit ce qu'il souhaitait. Ils s'assirent tous deux, et le vieillard prenant la parole : « Seigneur, dit-il, mon bonheur et mon repos ont besoin d'un éclaircissement que je viens vous demander. Je vous ai vu ce matin sortir de l'appartement de Léonor. Elle m'a tout avoué : elle m'a dit... — Elle vous a dit que je l'aime, interrompit le comte pour éluder un discours qu'il ne voulait pas entendre; mais elle ne vous a que faiblement exprimé tout ce que je sens pour elle; j'en suis enchanté : c'est une fille tout adorable; esprit, beauté, vertu, rien ne lui manque. On m'a dit que vous avez aussi un fils qui achève ses études à Alcala; ressemble-t-il à sa sœur? S'il en a la beauté, et pour peu qu'il tienne de vous d'ailleurs, ce doit être un cavalier parfait; je meurs d'envie de le voir, et je vous offre tout mon crédit pour lui. — Je vous suis redevable de cette offre, dit gravement don Luis; mais venons à ce que... — Il faut le mettre incessamment dans le service, interrompit encore le comte; je me charge de sa fortune, il ne vieillira point dans la foule des officiers subalternes; c'est de quoi je puis vous assurer. — Répondez-moi, comte, reprit brusquement le vieillard, et cessez de me couper la parole. Avez-vous dessein, ou non, de tenir la promesse?... — Oui, sans doute, interrompit Belflor pour la troisième fois, je tiendrai la promesse que je vous fais d'appuyer votre fils de toute ma faveur; comptez sur moi, je suis homme réel. — C'en est trop! comte, s'écria Cespédes en se levant; après avoir séduit ma fille, vous osez encore m'insulter; mais je suis noble, et l'offense que vous me faites ne demeurera pas impunie. » En achevant ces mots, il se retira chez lui, le cœur plein de ressentiment, et roulant dans son esprit mille projets de vengeance. Dès qu'il y fut arrivé, il dit avec beaucoup d'agitation à Léonor et à la dame Marcelle : « Ce n'était pas sans raison que le comte m'était suspect; c'est un traître dont je veux me venger. Pour vous, dès demain vous entrerez toutes deux dans un couvent : vous n'avez qu'à vous y préparer, et rendez grâces au ciel que ma colère se borne à ce châtiment. » En disant cela il alla

s'enfermer dans son cabinet pour penser mûrement au parti qu'il avait à prendre dans une conjoncture aussi délicate. Quelle fut la douleur de Léonor quand elle eut entendu dire que Belflor était perfide! Elle demeura quelque temps immobile! une pâleur mortelle se répandit sur son visage; ses esprits l'abandonnèrent, et elle tomba sans mouvement entre les bras de sa gouvernante, qui crut qu'elle allait expirer. Cette duègne apporta tous ses soins pour la faire revenir de son évanouissement. Elle y réussit. Léonor reprit l'usage de ses sens, ouvrit les yeux, et voyant sa gouvernante empressée à la secourir : « Que vous êtes barbare! lui dit-elle en poussant un profond soupir; pourquoi m'avez-vous tirée de l'heureux état où j'étais? Je ne sentais pas l'horreur de ma destinée. Que ne me laissiez-vous mourir? Vous qui savez toutes les peines qui doivent troubler le repos de ma vie, pourquoi me la voulez-vous conserver? » Marcelle essaya de la consoler, mais ne fit que l'aigrir davantage. « Tous vos discours sont superflus, s'écria la fille de don Luis; je ne veux rien écouter : ne perdez pas le temps à combattre mon désespoir; vous devriez plutôt l'irriter, vous qui m'avez plongée dans l'abîme affreux où je suis : c'est vous qui m'avez répondu de la sincérité du comte; sans vous je ne me serais pas livrée à l'inclination que j'avais pour lui, j'en aurais insensiblement triomphé : il n'en aurait jamais, du moins, tiré le moindre avantage. Mais je ne veux pas, poursuivit-elle, vous imputer mon malheur, et je n'en accuse que moi : je ne devais pas suivre vos conseils, en recevant la foi d'un homme sans la participation de mon père. Quelque glorieuse que fût pour moi la recherche du comte de Belflor, il fallait le mépriser plutôt que de le ménager aux dépens de mon honneur; enfin, je devais me défier de lui, de vous et de moi. Après avoir été assez faible pour me rendre à ses serments perfides, après l'affliction que je cause au malheureux don Luis, et le déshonneur que je fais à ma famille, je me déteste moi-même; loin de craindre la retraite dont on me menace, je voudrais aller cacher ma honte dans le plus horrible séjour. » En parlant de cette sorte, elle ne se contentait pas de pleurer abondamment, elle déchirait ses habits et s'en prenait à ses beaux cheveux de l'injustice de son amant. La duègne, pour se conformer à la douleur de sa maîtresse, n'épargna pas les grimaces; elle laissa couler quelques pleurs de commande, fit mille imprécations contre les hommes en général, et en particulier contre Belflor. « Est-il possible, s'écria-t-elle, que le comte, qui m'a paru plein de droiture et de probité, soit assez scélérat pour nous avoir trompées toutes deux? Je ne puis revenir de ma surprise, ou plutôt je ne puis

encore me persuader cela. — En effet, dit Léonor, quand je me le représente à mes genoux, quelle fille ne se serait pas fiée à son air tendre, à ses serments, dont il prenait si hardiment le ciel à témoin, à ses transports, qui se renouvelaient sans cesse? Ses yeux me montraient encore plus d'amour que sa bouche ne m'en exprimait; en un mot, il paraissait charmé de ma vue : non, il ne me trompait point; je ne puis le penser. Mon père ne lui aura point parlé peut-être avec assez de ménagement; ils se seront piqués tous deux, et le comte lui aura moins répondu en amant qu'en grand seigneur. Mais je me flatte aussi peut-être! Il faut que je sorte de cette incertitude : je vais écrire à Belflor, lui mander que je l'attends ici cette nuit; je veux qu'il vienne rassurer mon cœur alarmé, ou me confirmer lui-même sa trahison ». La dame Marcelle applaudit à ce dessein; elle conçut même quelque espérance que le comte, tout ambitieux qu'il était, pourrait bien être touché des larmes que Léonor répandrait dans cette entrevue, et se déterminer à l'épouser. Pendant ce temps-là, Belflor, débarrassé du bonhomme don Luis, rêvait dans son appartement aux suites que pourrait avoir la réception qu'il venait de lui faire. Il jugea bien que tous les Cespédes, irrités de l'injure, songeraient à la venger; mais cela ne l'inquiétait que faiblement : l'intérêt de son amour l'occupait bien davantage. Il pensait que Léonor serait mise dans un couvent, ou du moins qu'elle serait désormais gardée à vue; que, selon toutes les apparences, il ne la reverrait plus. Cette pensée l'affligeait, et il cherchait dans son esprit quelque moyen de prévenir ce malheur, lorsque son valet de chambre lui apporta une lettre que la dame Marcelle venait de lui remettre entre les mains; c'était un billet de Léonor, conçu en ces termes : « Je dois « demain quitter le monde pour aller m'ensevelir dans une « retraite. Me voir déshonorée, odieuse à ma famille et à moi-« même, c'est l'état déplorable où je suis réduite pour vous avoir « écouté. Je vous attends encore cette nuit. Dans mon désespoir, « je cherche de nouveaux tourments : venez m'avouer que votre « cœur n'a point eu de part aux serments que votre bouche m'a « faits, ou venez les justifier par une conduite qui peut seule « adoucir la rigueur de mon destin. Comme il pourrait y avoir « quelque péril dans ce rendez-vous, après ce qui s'est passé « entre vous et mon père, faites-vous accompagner par un ami. « Quoique vous fassiez tout le malheur de ma vie, je sens que je « m'intéresse encore à la vôtre. Léonor ». Le comte lut deux ou trois fois cette lettre; et, se représentant la fille de don Luis dans la situation où elle se dépeignait, il en fut ému. Il rentra en lui-même : la raison, la probité, l'honneur, dont sa passion

lui avait fait violer toutes les lois, commencèrent à reprendre sur lui leur empire. Il sentit tout d'un coup se dissiper son aveuglement, et, comme un homme sorti d'un violent accès de fièvre, rougit des paroles et des actions extravagantes qui lui étaient échappées, il eut honte de tous les lâches artifices dont il s'était servi pour contenter ses désirs. « Qu'ai-je fait? dit-il, malheureux! quel démon m'a possédé? J'ai promis d'épouser Léonor; j'en ai pris le ciel à témoin; j'ai feint que le roi m'avait proposé un parti; mensonge, perfidie, sacrilège, j'ai tout mis en usage pour corrompre l'innocence. Quelle fureur! Ne valait-il pas mieux employer mes efforts à détruire mon amour qu'à le satisfaire par des voies si criminelles? Cependant, voilà une fille de condition séduite; je l'abandonne à la colère de ses parents, que je déshonore avec elle, et je la rends misérable pour prix de m'avoir rendu heureux; quelle ingratitude! Ne dois-je pas plutôt réparer l'outrage que je lui fais? Oui, je le dois, et je veux, en l'épousant, dégager la parole que je lui ai donnée. Qui pourrait s'opposer à un dessein si juste? Ses bontés doivent-elles me prévenir contre sa vertu! Non, je sais combien sa résistance m'a coûté à vaincre. Elle s'est moins rendue à mes transports qu'à la foi jurée... Mais, d'un autre côté, si je me borne à ce choix, je me fais un tort considérable. Moi, qui puis aspirer aux plus nobles et aux plus riches héritières de l'État, je me contenterais de la fille d'un simple gentilhomme, qui n'a qu'un bien médiocre? Que pensera-t-on de moi à la cour? On dira que j'ai fait un mariage ridicule ». Belflor, ainsi partagé entre l'amour et l'ambition, ne savait à quoi se résoudre; mais, quoiqu'il fût encore incertain s'il épouserait Léonor, ou s'il ne l'épouserait point, il ne laissa pas de se déterminer à l'aller trouver la nuit prochaine, et il chargea son valet de chambre d'en avertir la dame Marcelle. Don Luis, de son côté, passa la journée à songer au rétablissement de son honneur. La conjoncture lui paraissait fort embarrassante. Recourir aux lois civiles, c'était rendre son déshonneur public, outre qu'il craignait avec grande raison que la justice ne fût d'une part et les juges de l'autre; il n'osait pas non plus aller se jeter aux pieds du roi. Comme il croyait que ce prince avait dessein de marier Belflor, il avait peur de faire une démarche inutile; il ne lui restait donc que la voie des armes, et ce fut à ce parti qu'il s'arrêta. Dans la chaleur de son ressentiment, il fut tenté de faire un appel au comte; mais, venant à considérer qu'il était trop vieux et trop faible pour oser se fier à son bras, il aima mieux s'en remettre à son fils, dont il jugea les coups plus sûrs que les siens. Il envoya donc un de ses domestiques à Alcala, avec une lettre par laquelle il

mandait à son fils de venir incessamment à Madrid venger une offense faite à la famille des Cespédes. Ce fils, nommé don Pèdre, est un cavalier de dix-huit ans, parfaitement bien fait, et si brave, qu'il passe dans la ville d'Alcala pour le plus redoutable écolier de l'université; mais vous le connaissez, ajouta le Diable, et il n'est pas besoin que je m'étende sur cela.

— Il est vrai, dit don Cléophas, qu'il a toute la valeur et tout le mérite que l'on puisse avoir. — Ce jeune homme, reprit Asmodée, n'était point alors à Alcala, comme son père se l'imaginait. Le désir de revoir une dame qu'il aimait l'avait amené à Madrid. La dernière fois qu'il y était venu voir sa famille, il avait fait cette conquête au Prado. Il n'en savait point encore le nom; on avait exigé de lui qu'il ne ferait aucune démarche pour s'en informer, et il s'était soumis, quoique avec beaucoup de peine, à cette cruelle nécessité. C'était une fille de condition qui avait pris de l'amitié pour lui, et qui, croyant devoir se défier de la discrétion et de la constance d'un écolier, jugeait à propos de le bien éprouver avant de se faire connaître. Il était plus occupé de son inconnue que de la philosophie d'Aristote, et le peu de chemin qu'il y a d'ici à Alcala était cause qu'il faisait souvent, comme vous, l'école buissonnière, avec cette différence que c'était pour un objet qui le méritait mieux que votre dona Thomasa. Pour dérober la connaissance de ses amoureux voyages à don Luis son père, il avait coutume de loger dans une auberge à l'extrémité de la ville, où il avait soin de se tenir caché sous un nom emprunté. Il n'en sortait que le matin à certaine heure qu'il lui fallait aller à une maison où la dame, qui lui faisait si mal faire ses études, avait la bonté de se rendre, accompagnée d'une femme de chambre; il demeurait donc enfermé dans son auberge pendant le reste du jour; mais, en récompense, dès que la nuit était venue, il se promenait partout dans la ville. Il arriva qu'une nuit, comme il traversait une rue détournée, il entendit des voix et des instruments qui lui parurent dignes de son attention. Il s'arrêta pour les écouter; c'était une sérénade : le cavalier qui la donnait était ivre et naturellement brutal. Il n'eut pas sitôt aperçu notre écolier, qu'il vint à lui avec précipitation, et, sans autre compliment : « Ami, lui dit-il d'un ton brusque, passez votre chemin; les gens curieux sont ici fort mal reçus. — Je pourrais me retirer, répondit don Pèdre, choqué de ces paroles, si vous m'en aviez prié de meilleure grâce, mais je veux demeurer pour vous apprendre à parler. — Voyons donc, reprit le maître du concert en tirant son épée, qui de nous deux cèdera la place à l'autre. » Don Pèdre mit aussitôt l'épée à la main, et ils commencèrent à se battre.

Quoique le maître de la sérénade s'en acquittât avec assez d'adresse, il ne put parer un coup mortel qui lui fut porté, et il tomba sur le carreau. Tous les acteurs du concert, qui avaient déjà quitté leurs instruments et tiré leurs épées pour accourir à son secours, s'avancèrent pour le venger. Ils attaquèrent tous ensemble don Pèdre, qui, dans cette occasion, montra ce qu'il savait faire. Outre qu'il parait avec une agilité surprenante toutes les bottes qu'on lui portait, il en poussait de furieuses, et occupait à la fois tous ses ennemis. Cependant, ils étaient si opiniâtres et en si grand nombre, que, tout habile escrimeur qu'il était, il n'aurait pu éviter sa perte si le comte de Belflor, qui passait alors par cette rue, n'eût pris sa défense. Le comte avait du cœur et beaucoup de générosité. Il ne put voir tant de gens armés contre un seul homme sans s'intéresser pour lui. Il tira son épée; et courant se ranger auprès de don Pèdre, il poussa si vivement avec lui les acteurs de la sérénade, qu'ils s'enfuirent tous, les uns blessés, et les autres de peur de l'être. Après leur retraite, l'écolier voulut remercier le comte du secours qu'il en avait reçu; mais Belfor l'interrompit : « Laissons là les discours, lui dit-il; n'êtes-vous point blessé? — Non, répondit don Pèdre. — Éloignons-nous donc d'ici, reprit le comte; je vois que vous avez tué un homme; il est dangereux de vous arrêter plus longtemps dans cette rue; la justice pourrait vous y surprendre. » Ils marchèrent aussitôt à grands pas, gagnèrent une autre rue, et, quand ils furent loin de celle où s'était donné le combat, ils s'arrêtèrent. Don Pèdre, poussé par les mouvements d'une juste reconnaissance, pria le comte de ne lui pas cacher le nom du cavalier à qui il avait tant d'obligation; Belfor ne fit aucune difficulté de le lui apprendre, et il lui demanda aussi le sien; mais l'écolier, ne voulant pas se faire connaître, répondit qu'il s'appelait don Juan de Maros, et l'assura qu'il se souviendrait éternellement de ce qu'il avait fait pour lui. « Je veux, lui dit le comte, vous offrir dès cette nuit, une occasion de vous acquitter envers moi. J'ai un rendez-vous qui n'est pas sans péril; j'allais chercher un ami pour m'y accompagner : je connais votre valeur; puis-je vous proposer, don Juan, de venir avec moi? — Ce doute m'outrage, repartit l'écolier; je ne saurais faire un meilleur usage de la vie que vous m'avez conservée, que de l'exposer pour vous. Partons, je suis prêt à vous suivre. » Ainsi Belfor conduisit lui-même don Pèdre à la maison de don Luis, et ils entrèrent tous deux par le balcon dans l'appartement de Léonor.

Don Cléophas, en cet endroit, interrompit le diable :

— Seigneur Asmodée, lui dit-il, comment est-il possible que don Pèdre ne reconnût point la maison de son père?

— Il n'avait garde de la reconnaître, répondit le démon; c'était une nouvelle demeure : don Luis avait changé de quartier, et logeait dans cette maison depuis huit jours, ce que don Pèdre ne savait pas : c'est ce que j'allais vous dire lorsque vous m'avez interrompu. Vous êtes trop vif; vous avez la mauvaise habitude de couper la parole aux gens, corrigez-vous de ce défaut-là. Don Pèdre, continua le boiteux, ne croyait donc pas être chez son père; il ne s'aperçut pas non plus que la personne qui les introduisait était la dame Marcelle, puisqu'elle les reçut sans lumière dans une antichambre où Belflor pria son compagnon de rester pendant qu'il serait dans la chambre de sa dame. L'écolier y consentit, et s'assit sur une chaise, l'épée nue à la main, de peur de surprise. Il se mit à rêver aux faveurs dont il jugea que l'amour allait combler Belflor, et il souhaitait d'être aussi heureux que lui; quoiqu'il ne fût pas maltraité de sa dame inconnue, elle n'avait pas encore pour lui toutes les bontés que Léonor avait pour le comte. Pendant qu'il faisait là-dessus toutes les réflexions que peut faire un amant passionné, il entendit qu'on essayait doucement d'ouvrir une porte qui n'était pas celle des amants, et il vit paraître de la lumière par le trou de la serrure. Il se leva brusquement, s'avança vers la porte, qui s'ouvrit, et présenta la pointe de son épée à son père : car c'était lui qui venait dans l'appartement de Léonor pour voir si le comte n'y serait point. Le bonhomme ne croyait pas, après ce qui s'était passé, que sa fille et Marcelle eussent osé le recevoir encore; c'est ce qui l'avait empêché de les faire coucher dans un autre appartement; il s'était, toutefois, avisé de penser que, devant entrer le lendemain dans un couvent, elles auraient peut-être voulu l'entretenir pour la dernière fois. « Qui que tu sois, lui dit l'écolier, n'entre point ici, ou bien il t'en coûtera la vie. » A ces mots, don Luis envisage don Pèdre, qui, de son côté, le regarde avec attention. Ils se reconnaissent. « Ah! mon fils, s'écrie le vieillard, avec quelle impatience je vous attendais! Pourquoi ne m'avez-vous pas fait avertir de votre arrivée? Craignez-vous de troubler mon repos? Hélas! Je n'en puis prendre dans la cruelle situation où je me trouve! — O mon père! dit don Pèdre tout éperdu, est-ce vous que je vois? mes yeux ne sont-ils point déçus par une trompeuse ressemblance? — D'où vient cet étonnement? reprit don Luis; n'êtes-vous pas chez votre père? ne vous ai-je pas mandé que je demeure dans cette maison depuis huit jours? — Juste ciel! répliqua l'écolier, qu'est-ce que j'entends? je suis donc ici dans l'appartement de ma sœur! » Comme il achevait ces paroles, le comte, qui avait entendu du bruit, et qui croyait qu'on attaquait son escorte,

sortit l'épée à la main de la chambre de Léonor. Dès que le vieillard l'aperçut, il devint furieux, et, le montrant à son fils : « Voilà, s'écria-t-il, l'audacieux qui a ravi mon repos et porté à notre honneur une mortelle atteinte. Vengeons-nous! hâtons-nous de punir ce traître! » En disant cela, il tira son épée qu'il avait sous sa robe de chambre, et voulut attaquer Belflor; mais don Pèdre le retint. « Arrêtez, mon père, lui dit-il : modérez, je vous prie, les transports de votre colère : quel est votre dessein? — Mon fils, répondit le vieillard, vous retenez mon bras! vous croyez sans doute qu'il manque de force pour nous venger. Eh bien! tirez donc raison vous-même de l'offense qu'on nous a faite; aussi bien est-ce pour cela que je vous ai mandé de revenir à Madrid. Si vous périssez, je prendrai votre place; il faut que le comte tombe sous nos coups, ou qu'il nous ôte à tous deux la vie, après nous avoir ôté l'honneur. — Mon père, reprit don Pèdre, je ne puis accorder à votre impatience ce qu'elle attend de moi. Bien loin d'attenter à la vie du comte, je ne suis venu ici que pour la défendre. Ma parole y est engagée, mon honneur le demande. Sortons, comte, poursuivit-il en s'adressant à Belflor. — Ah! lâche, interrompit don Luis en regardant don Pèdre d'un œil irrité; tu t'opposes toi-même à une vengeance qui devrait t'occuper tout entier! mon fils, mon propre fils est d'intelligence avec le perfide qui a suborné ma fille! Mais n'espère pas tromper mon ressentiment : je vais appeler tous mes domestiques; je veux qu'ils me vengent de sa trahison et de ta lâcheté. — Seigneur, répliqua don Pédre, rendez plus de justice à votre fils. Cessez de le traiter de lâche : il ne mérite point ce nom odieux. Le comte m'a sauvé la vie cette nuit. Il m'a proposé, sans me connaître, de l'accompagner à son rendez-vous. Je me suis offert à partager les périls qu'il y pouvait courir, sans savoir que ma reconnaissance engageait imprudemment mon bras contre l'honneur de ma famille. Ma parole m'oblige donc à défendre ici ses jours : par là, je m'acquitte envers lui; mais je ne ressens pas moins vivement que vous l'injure qu'il nous a faite, et dès demain vous me verrez chercher à répandre son sang avec autant d'ardeur que vous m'en voyez aujourd'hui à le conserver. » Le comte, qui n'avait point parlé jusque-là, tant il avait été frappé du merveilleux de cette aventure, prit alors la parole : « Vous pourriez, dit-il à l'écolier, assez mal venger cette injure par la voie des armes; je veux vous offrir un moyen plus sûr de rétablir votre honneur. Je vous avouerai que jusqu'à ce jour je n'ai pas eu dessein d'épouser Léonor; mais ce matin j'ai reçu de sa part une lettre qui m'a touché, et ses pleurs viennent d'achever l'ouvrage; le bonheur d'être son époux fait à

présent ma plus chère envie. — Si le roi vous destine une autre femme, dit don Luis, comment vous dispenserez-vous...? — Le roi ne m'a proposé aucun parti, interrompit Belflor en rougissant : pardonnez, de grâce, cette fable à un homme dont la raison était troublée par l'amour; c'est un crime que la violence de ma passion m'a fait commettre, et que j'expie en vous l'avouant. — Seigneur, reprit le vieillard, après cet aveu, qui sied bien à un grand cœur, je ne doute plus de votre sincérité; je vois que vous voulez, en effet, réparer l'affront que nous avons reçu : ma colère cède aux assurances que vous m'en donnez : souffrez que j'oublie mon ressentiment dans vos bras. » En achevant ces mots, il s'approcha du comte, qui s'était avancé pour le prévenir. Ils s'embrassèrent tous deux à plusieurs reprises; ensuite Belflor, se tournant vers don Pèdre : « Et vous, faux don Juan, lui dit-il, vous qui avez déjà gagné mon estime par une valeur incomparable et par des sentiments généreux, venez que je vous voue une amitié de frère. » En disant cela, il embrassa don Pèdre, qui reçut ses embrassements d'un air soumis et respectueux, et lui répondit : « Seigneur, en me promettant une amitié si précieuse, vous acquérez la mienne; comptez sur un homme qui vous sera dévoué jusqu'au dernier moment de sa vie. » Pendant que ces cavaliers tenaient de semblables discours, Léonor, qui était à la porte de sa chambre, ne perdait pas un mot de tout ce que l'on disait. Elle avait d'abord été tentée de se montrer et de s'aller jeter au milieu des épées, sans savoir pourquoi. Marcelle l'en avait empêchée; mais lorsque cette adroite duègne vit que les affaires se terminaient à l'amiable, elle jugea que la présence de sa maîtresse et la sienne ne gâteraient rien. C'est pourquoi elles parurent toutes deux, le mouchoir à la main, et coururent en pleurant se prosterner devant don Luis. Elles craignaient, avec raison, qu'après les avoir surprises la nuit dernière, il ne leur sût mauvais gré de la récidive; mais il fit relever Léonor, et lui dit : « Ma fille, essuyez vos larmes, je ne vous ferai point de nouveaux reproches; puisque votre amant veut garder la foi qu'il vous a jurée, je consens d'oublier le passé. — Oui, seigneur don Luis, dit le comte, j'épouserai Léonor; et, pour réparer encore mieux l'offense que je vous ai faite, pour vous donner une satisfaction plus entière, et à votre fils un gage de l'amitié que je lui ai vouée, je lui offre ma sœur Eugénie. — Ah! seigneur, s'écria don Luis avec transport, que je suis sensible à l'honneur que vous faites à mon fils! Quel père fut jamais plus content? Vous me donnez autant de joie que vous m'avez causé de douleur. » Si le vieillard parut charmé de l'offre du comte, il n'en fut pas de même de don Pèdre : comme il

était fortement épris de son inconnue, il demeura si troublé, si interdit, qu'il ne put dire une parole; mais Belflor, sans faire attention à son embarras, sortit en disant qu'il allait ordonner les apprêts de cette double union, et qu'il lui tardait d'être attaché à eux par des chaînes si étroites. Après son départ, don Luis laissa Léonor dans son appartement et monta dans le sien avec don Pèdre, qui lui dit avec toute la franchise d'un écolier : « Seigneur, dispensez-moi, je vous prie, d'épouser la sœur du comte; c'est assez qu'il épouse Léonor : ce mariage suffit pour rétablir l'honneur de notre famille. — Eh! quoi, mon fils, répondit le vieillard, auriez-vous de la répugnance à vous marier avec la sœur du comte? — Oui, mon père, repartit don Pèdre, cette union, je vous l'avoue, serait un cruel supplice pour moi, et je ne vous en cacherai point la cause. J'aime, ou, pour mieux dire, j'adore depuis six mois une dame charmante; j'en suis écouté; elle seule peut faire le bonheur de ma vie. — Que la condition d'un père est malheureuse! dit alors don Luis; il ne trouve presque jamais ses enfants disposés à faire ce qu'il désire. Mais quelle est donc cette personne qui a fait sur vous une si forte impression? — Je ne le sais point encore, lui répondit don Pèdre; elle a promis de me l'apprendre lorsqu'elle sera satisfaite de ma constance et de ma discrétion; mais je ne doute pas que sa maison ne soit une des plus illustres d'Espagne. — Et vous croyez, répliqua le vieillard en changeant de ton, que j'aurai la complaisance d'approuver votre amour romanesque? je souffrirai que vous renonciez au plus glorieux établissement que la fortune puisse vous offrir, pour vous conserver fidèle à un objet dont vous ne savez pas seulement le nom? N'attendez point cela de ma bonté; étouffez plutôt les sentiments que vous avez pour une personne qui est peut-être indigne de vous les avoir inspirés, et ne songez qu'à mériter l'honneur que le comte veut vous faire. — Tous ces discours sont inutiles, mon père, repartit l'écolier : je sens que je ne pourrai jamais oublier mon inconnue; rien ne sera capable de me détacher d'elle. Quand on me proposerait une infante... — Arrêtez, s'écria brusquement don Luis, c'est trop insolemment vanter une constance qui excite ma colère : sortez, et ne vous présentez plus devant moi que vous ne soyez prêt à m'obéir. » Don Pèdre n'osa répliquer à ces paroles de peur de s'en attirer de plus dures. Il se retira dans une chambre, où il passa le reste de la nuit à faire des réflexions autant tristes qu'agréables. Il pensait avec douleur qu'il allait se brouiller avec toute sa famille en refusant d'épouser la sœur du comte; mais il en était tout consolé lorsqu'il venait à se représenter que son inconnue lui tiendrait compte d'un si grand

sacrifice. Il se flattait même qu'après une si belle preuve de fidélité, elle ne manquerait pas de lui découvrir sa condition, qu'il s'imaginait égale pour le moins à celle d'Eugénie. Dans cette espérance, il sortit dès qu'il fut jour et alla se promener au Prado, en attendant l'heure de se rendre au logis de dona Juana, c'est le nom de la dame chez qui il avait coutume d'entretenir tous les matins sa maîtresse. Il attendit ce moment avec beaucoup d'impatience, et quand il fut venu, il courut au rendez-vous. Il y trouva l'inconnue, qui s'y était rendue de meilleure heure qu'à l'ordinaire; mais il la trouva qui fondait en pleurs avec dona Juana, et qui paraissait agitée d'une vive douleur. Quel spectacle pour un amant! Il s'approcha d'elle tout troublé; et, se jetant à ses genoux : « Madame, lui dit-il, que dois-je penser de l'état où je vous vois? Quel malheur m'annoncent ces larmes qui me percent le cœur? — Vous ne vous attendez pas, lui répondit-elle, au coup fatal que j'ai à vous porter. La fortune cruelle va nous séparer pour jamais. Nous ne nous verrons plus. » Elle accompagna ces paroles de tant de soupirs, que je ne sais si don Pèdre fut plus touché des choses qu'elle disait que de l'affliction dont elle paraissait saisie en les disant : « Juste ciel! s'écria-t-il avec un transport de fureur dont il ne fut pas maître, peux-tu souffrir que l'on détruise une union dont tu connais l'innocence? Mais, madame, ajouta-t-il, vous avez pris peut-être de fausses alarmes. Est-il certain qu'on vous arrache au plus fidèle amant qui fut jamais? Suis-je, en effet, le plus malheureux de tous les hommes? — Notre infortune n'est que trop assurée, répondit l'inconnue; mon frère, de qui ma main dépend, me marie aujourd'hui, il vient de me le déclarer lui-même. — Eh! quel est cet heureux époux? répliqua don Pèdre avec précipitation; nommez-le-moi, madame, je vais, dans mon désespoir... — Je ne sais point encore son nom, interrompit l'inconnue, mon frère n'a pas voulu m'en instruire; il m'a dit seulement qu'il souhaitait que je visse le cavalier auparavant. — Mais, madame, dit don Pèdre, vous soumettrez-vous sans résistance aux volontés d'un frère? Vous laisserez-vous entraîner à l'autel sans vous plaindre d'un si cruel sacrifice? Ne ferez-vous rien en ma faveur? Hélas! je n'ai pas craint de m'exposer à la colère de mon père pour me conserver à vous; ses menaces n'ont pu ébranler ma fidélité, et, avec quelque rigueur qu'il puisse me traiter, je n'épouserai point la dame qu'on me propose, quoique ce soit un parti très considérable. — Et qui est cette dame? dit l'inconnue. — C'est la sœur du comte de Belflor, répondit l'écolier. — Ah! don Pèdre, répliqua l'inconnue en faisant paraître une extrême surprise, vous vous

méprenez sans doute; vous n'êtes point sûr de ce que vous dites. Est-ce en effet Eugénie, la sœur de Belflor, que l'on vous a proposée? — Oui, madame, repartit don Pèdre, le comte lui-même m'a offert sa main. — Hé quoi! s'écria-t-elle, il serait possible que vous fussiez ce cavalier à qui mon frère me destine? — Qu'entends-je! s'écria l'écolier à son tour, la sœur du comte de Belflor serait mon inconnue? — Oui, don Pèdre, repartit Eugénie. Mais peu s'en faut que je ne croie plus l'être en ce moment, tant j'ai de peine à me persuader du bonheur dont vous m'assurez. » A ces mots, don Pèdre lui embrassa les genoux; ensuite, il lui prit une de ses mains, qu'il baisa avec tous les transports que peut sentir un amant qui passe subitement d'une extrême douleur à un excès de joie. Pendant qu'il s'abandonnait aux mouvements de son amour, Eugénie, de son côté, lui faisait mille caresses, qu'elle accompagnait de mille paroles tendres et flatteuses. « Que mon frère, disait-elle, m'eût épargné de peines s'il m'eût nommé l'époux qu'il me destine! Que j'avais déjà conçu d'aversion pour cet époux! Ah! mon cher don Pèdre! que je vous ai haï! — Belle Eugénie, répondait-il, que cette haine a de charmes pour moi! Je veux la mériter en vous adorant toute ma vie. » Après que ces deux amants se furent donné toutes les marques les plus touchantes d'une tendresse mutuelle, Eugénie voulut savoir comment l'écolier avait pu gagner l'amitié de son frère. Don Pèdre ne lui cacha point les amours du comte et de sa sœur, et lui raconta tout ce qui s'était passé la nuit dernière. Ce fut pour elle un surcroît de plaisir d'apprendre que son frère devait épouser la sœur de son amant. Dona Juana prenait trop de part au sort de son amie pour n'être pas sensible à cet heureux événement; elle lui en témoigna sa joie, aussi bien qu'à don Pèdre, qui se sépara enfin d'Eugénie, après être convenu avec elle qu'ils ne feraient pas semblant tous deux de se connaître quand ils se verraient devant le comte. Don Pèdre s'en retourna chez son père, qui le trouvant disposé à lui obéir, en fut d'autant plus réjoui qu'il attribua son obéissance à la manière ferme dont il lui avait parlé la nuit. Ils attendaient des nouvelles de Belflor, lorsqu'ils reçurent un billet de sa part. Il leur mandait qu'il venait d'obtenir l'agrément du roi pour son mariage et pour celui de sa sœur, avec une charge considérable pour don Pèdre; que dès le lendemain ces deux mariages se pourraient faire, parce que les ordres qu'il avait donnés pour cela s'exécutaient avec tant de diligence que les préparatifs étaient déjà fort avancés. Il vint l'après-dînée confirmer ce qu'il leur avait écrit, et leur présenter Eugénie. Don Luis fit à cette dame toutes les caresses

imaginables, et Léonor ne se lassait point de l'embrasser. Pour don Pèdre, de quelques mouvements d'amour et de joie qu'il fût agité, il se contraignit assez pour ne pas donner au comte le moindre soupçon de leur intelligence. Comme Belflor s'attachait particulièrement à observer sa sœur, il crut remarquer, malgré la contrainte qu'elle s'imposait, que don Pèdre ne lui déplaisait pas. Pour en être plus assuré, il la prit un moment en particulier, et lui fit avouer qu'elle trouvait le cavalier fort à son gré. Il lui apprit ensuite son nom et sa naissance, ce qu'il n'avait pas voulu lui dire auparavant, de peur que l'inégalité des conditions ne la prévînt contre lui; ce qu'elle feignit d'entendre comme si elle l'eût ignoré. Enfin, après beaucoup de compliments de part et d'autre, il fut résolu que les noces se feraient chez don Luis. Elles ont été faites ce soir, et ne sont point encore achevées; voilà pourquoi l'on se réjouit dans cette maison. Tout le monde s'y livre à la joie. La seule dame Marcelle n'a point de part à ces réjouissances; elle pleure en ce moment tandis que les autres rient; car le comte de Belflor, après son mariage, a tout avoué à don Luis, qui a fait renfermer cette duègne en *monasterio de las Arrepentidas*, où les mille pistoles qu'elle a reçues pour séduire Léonor serviront à lui en faire faire pénitence le reste de ses jours.

VI. — Des nouvelles choses que vit Don Cléophas, et de quelle manière il fut vengé de dona Thomasa.

— Tournons-nous d'un autre côté, poursuivit Asmodée : parcourons de nouveaux objets. Laissez tomber vos regards sur l'hôtel qui est directement au-dessous de nous, vous y verrez une chose assez rare. C'est un homme chargé de dettes qui dort d'un profond sommeil.

— Il faut donc que ce soit une personne de qualité? dit Leandro.

— Justement, répondit le démon. C'est un marquis de cent mille ducats de rente, et dont pourtant la dépense excède le revenu. Sa table et ses maîtresses le mettent dans la nécessité de s'endetter; mais cela ne trouble point son repos; au contraire, quand il veut bien devoir à un marchand, il s'imagine que ce marchand lui a beaucoup d'obligation. « C'est chez vous, disait-il l'autre jour à un drapier, c'est chez vous que je veux désormais prendre à crédit : je vous donne la préférence. » Pendant que ce marquis goûte si tranquillement la douceur du sommeil qu'il ôte à ses créanciers, considérez un homme qui...

— Attendez, seigneur Asmodée, interrompit brusquement don Cléophas; j'aperçois un carrosse dans la rue, je ne veux pas le laisser passer sans vous demander ce qu'il y a dedans.

— Chut! lui dit le boiteux en baissant la voix comme s'il eût craint d'être entendu : apprenez que ce carrosse recèle un des plus graves personnages de la monarchie. C'est un président qui va s'égayer chez une vieille Asturienne dévouée à ses plaisirs. Pour n'être pas reconnu, il a pris la précaution que prenait Caligula, qui mettait en pareille occasion une perruque pour se déguiser. Revenons au tableau que je voulais offrir à vos regards quand vous m'avez interrompu. Regardez, tout au haut de l'hôtel du marquis, un homme qui travaille dans un cabinet rempli de livres et de manuscrits.

— C'est peut-être, dit Zambullo, l'intendant qui s'occupe à chercher les moyens de payer les dettes de son maître.

— Bon, répondit le Diable, c'est bien à cela que s'amusent les intendants de ces sortes de maisons! Ils songent plutôt à profiter du dérangement des affaires qu'à y mettre ordre. Ce n'est donc pas un intendant que vous voyez, c'est un auteur : le marquis le loge dans son hôtel pour se donner un air de protecteur des gens de lettres.

— Cet auteur, répliqua don Cléophas, est apparemment un grand sujet.

— Vous allez en juger, repartit le démon. Il est entouré de mille volumes, et il en compose un où il ne met rien du sien. Il pille dans ces livres et ces manuscrits; et quoiqu'il ne fasse qu'arranger et lier ces larcins, il a plus de vanité qu'un véritable auteur. Vous ne savez pas, continua l'esprit, qui demeure à trois portes au-dessous de cet hôtel? c'est la Chichona, cette même femme dont j'ai fait une si honnête mention dans l'histoire du comte de Belflor.

— Ah! que je suis ravi de la voir, dit Leandro. Cette bonne personne, si utile à la jeunesse, est sans doute une de ces deux vieilles que j'aperçois dans une salle basse. L'une a les deux coudes appuyés sur une table, et regarde attentivement l'autre, qui compte de l'argent. Laquelle des deux est la Chichona?

— C'est, dit le démon, celle qui ne compte point. L'autre, nommée la Pebrada, est une honorable dame de la même profession : elles sont associées, et elles partagent en ce moment les fruits d'une aventure qu'elles viennent de mettre à fin. La Pebrada est la plus achalandée : elle a la pratique de plusieurs veuves riches à qui elle porte tous les jours sa liste à lire.

— Qu'appelez-vous sa liste? interrompit l'écolier.

— Ce sont, répondit Asmodée, les noms de tous les étrangers bien faits qui viennent à Madrid, et surtout des Français. D'abord que cette négociatrice apprend qu'il en est arrivé de nouveaux, elle court à leurs auberges s'informer adroitement de quel pays ils sont, de leur naissance, de leur taille, de leur air et de leur âge; puis elle en fait son rapport à ces veuves, qui font leurs réflexions là-dessus: et, si le cœur en dit aux dites veuves, elle les abouche avec lesdits étrangers.

— Cela est fort commode et juste en quelque façon, répliqua Zambullo en souriant; car enfin, sans ces bonnes dames et leurs agentes, les jeunes étrangers qui n'ont point ici de connaissances perdraient un temps infini à en faire. Mais dites-moi s'il y a de ces veuves et de ces maquignonnes dans les autres pays.

— Bon! s'il y en a, répondit le boiteux, en pouvez-vous douter? je remplirais bien mal mes fonctions si je négligeais d'en pourvoir les grandes villes. Donnez votre attention au voisin de la Chichona, à cet imprimeur qui travaille tout seul dans son imprimerie. Il y a trois heures qu'il a renvoyé ses ouvriers. Il va passer la nuit à imprimer un livre secrètement.

— Et quel est donc cet ouvrage? dit Leandro.

— Il traite des injures, répondit le démon. Il prouve que la religion est préférable au point d'honneur, et qu'il vaut mieux pardonner que venger une offense.

— Oh! le maraud d'imprimeur! s'écria l'écolier; il fait bien d'imprimer en secret son infâme livre. Que l'auteur ne s'avise pas de se faire connaître; je serais le premier à le bâtonner. Est-ce que la religion défend de conserver son honneur?

— N'entrons pas dans cette discussion, interrompit Asmodée avec un souris malin. Il paraît que vous avez bien profité des leçons de morale qui vous ont été données à Alcala; je vous en félicite.

— Vous direz ce qu'il vous plaira, interrompit à son tour don Cléophas : que l'auteur de ce ridicule ouvrage fasse les plus beaux raisonnements du monde, je m'en moque; je suis Espagnol, rien ne me semble si doux que la vengeance : et puisque vous m'avez promis de punir la perfidie de ma maîtresse, je vous somme de me tenir parole.

— Je cède avec plaisir au transport qui vous agite, dit le démon. Que j'aime ces bons naturels qui suivent tous leurs mouvements sans scrupule! Je vais vous satisfaire tout à l'heure : aussi bien le temps de vous venger est arrivé; mais je veux auparavant vous faire voir une chose très réjouissante. Portez la vue au delà de l'imprimerie, et observez bien ce qui se passe dans un appartement tapissé de drap musc.

— J'y remarque, répondit Leandro, cinq ou six femmes qui donnent comme à l'envi des bouteilles de verre à une espèce de valet, et elles me paraissent furieusement agitées.

— Ce sont, reprit le boiteux, des dévotes qui ont grand sujet d'être émues. Il y a dans cet appartement un inquisiteur malade. Ce vénérable personnage, qui a près de trente-cinq ans, est couché dans une autre chambre que celle où sont ces femmes. Deux de ses plus chères pénitentes le veillent : l'une fait ses bouillons, et l'autre, à son chevet, a soin de lui tenir la tête chaude, et de lui couvrir la poitrine d'une couverture composée de cinquante peaux de mouton.

— Quelle est donc sa maladie ? répliqua Zambullo.

— Il est enrhumé du cerveau, repartit le Diable, et il est à craindre que le rhume ne lui tombe sur la poitrine. Ces autres dévotes que vous voyez dans son antichambre accourent avec des remèdes, sur le bruit de son indisposition : l'une apporte, pour la toux, des sirops de jujubes, d'althéa, de corail et de tussillage ; l'autre, pour conserver les poumons de Sa Révérence, s'est chargée de sirops de longue vie, de véronique, d'immortelle et d'élixir de propriété ; une autre, pour lui fortifier le cerveau et l'estomac, a des eaux de mélisse, de cannelle orgée, de l'eau divine et de l'eau thériacale, avec des essences de muscade et d'ambre gris. Celle-ci vient offrir des confections anacardines et bézoardiques ; et celle-là des teintures d'œillets, de corail, de mille-fleurs, de soleil et d'émeraudes. Toutes ces pénitentes zélées vantent au valet de l'inquisiteur les choses qu'elles apportent : elles le tirent à part tour à tour, et chacune, lui mettant un ducat dans la main, lui dit à l'oreille : « Laurent, mon cher Laurent, fais en sorte, je te prie, que ma bouteille ait la préférence. »

— Parbleu ! s'écria don Cléophas, il faut avouer que ce sont d'heureux mortels que ces inquisiteurs !

— Je vous en réponds, reprit Asmodée ; peu s'en faut que je n'envie leur sort ; et de même qu'Alexandre disait un jour qu'il aurait voulu être Diogène s'il n'eût pas été Alexandre, je dirais volontiers que si je n'étais pas diable je voudrais être inquisiteur. Allons, seigneur écolier, ajouta-t-il, allons présentement punir l'ingrate qui a si mal payé votre tendresse.

Alors Zambullo saisit le bout du manteau d'Asmodée, qui fendit une seconde fois les airs avec lui, et alla se poser sur la maison de dona Thomasa. Cette friponne était à table avec les quatre spadassins qui avaient poursuivi Leandro sur les gouttières ; il frémit de courroux en les voyant manger deux perdreaux et un lapin qu'il avait payés et fait porter chez la traî-

tresse, avec quelques bouteilles de bon vin. Pour surcroît de douleur, il s'apercevait que la joie régnait dans ce repas, et jugeait, aux démonstrations de dona Thomasa, que la compagnie de ces malheureux était plus agréable que la sienne à cette scélérate.

— O les bourreaux! s'écria-t-il d'un ton furieux; les voilà qui se régalent à mes dépens! quelle mortification pour moi!

— Je conviens, lui dit le démon, que ce spectacle n'est pas fort réjouissant pour vous; mais quand on fréquente les dames galantes, on doit s'attendre à ces aventures : elles sont arrivées mille fois en France aux abbés, aux gens de robe et aux financiers.

— Si j'avais une épée, reprit don Cléophas, je fondrais sur ces coquins et troublerais leurs plaisirs.

— La partie ne serait pas égale, repartit le boiteux, si vous les attaquiez tout seul; laissez-moi le soin de vous venger; j'en viendrai mieux à bout que vous. Je vais mettre la division parmi ces spadassins, en leur inspirant une fureur luxurieuse; ils vont s'armer les uns contre les autres; vous allez voir un beau vacarme.

A ces mots, il souffla, et il sortit de sa bouche une vapeur violette qui descendit en serpentant comme un feu d'artifice, et se répandit sur la table de dona Thomasa. Aussitôt, un des convives, sentant l'effet de ce souffle, s'approcha de la dame et l'embrassa avec transport; les autres, entraînés par la force de la même vapeur, voulurent lui arracher la grivoise : chacun demande la préférence, ils se la disputent; une jalouse rage s'empare d'eux; ils en viennent aux mains; ils tirent leurs épées et commencent un rude combat. Cependant dona Thomasa pousse d'horribles cris; tout le voisinage est bientôt en rumeur; on crie à la justice; la justice vient; elle enfonce la porte; elle entre et trouve deux de ces bretteurs étendus sur le plancher; elle se saisit des autres, et les mène en prison avec la courtisane. Cette malheureuse avait beau pleurer, s'arracher les cheveux et se désespérer, les gens qui la conduisaient n'en étaient pas plus touchés que Zambullo, qui en faisait de grands éclats de rire avec Asmodée.

— Eh bien! dit ce démon à l'écolier, êtes-vous content?

— Non, non, répondit don Cléophas. Pour me donner une entière satisfaction, portez-moi sur les prisons, que j'aie le plaisir d'y voir enfermer la misérable qui s'est jouée de mon amour; je me sens pour elle plus de haine en ce moment que je n'ai jamais eu de tendresse.

— Je le veux bien, lui répliqua le Diable; vous me trouverez toujours prêt à suivre vos volontés, quand elles seraient contraires aux miennes et à mes intérêts, pourvu que ce soit pour votre bien.

Ils volèrent tous deux sur les prisons, où bientôt arrivèrent les deux spadassins, qui furent logés dans un cachot noir. Pour Thomasa, on la mit sur la paille avec trois ou quatre autres femmes de mauvaise vie qu'on avait arrêtées le même jour, et qui devaient être transférées le lendemain au lieu destiné pour ces sortes de créatures.

— Je suis à présent satisfait, dit Zambullo, j'ai goûté une pleine vengeance : ma mie Thomasa ne passera pas la nuit aussi agréablement qu'elle se l'était promis. Nous irons où il vous plaira continuer nos observations.

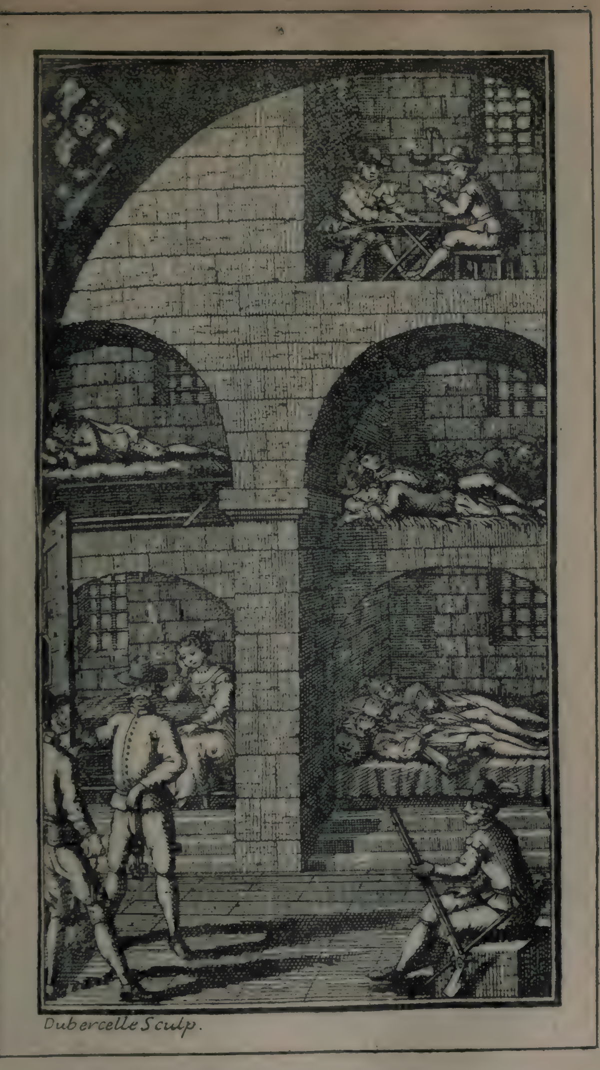
— Nous sommes ici dans un endroit propre à cela, répondit l'esprit. Il y a dans ces prisons un grand nombre de coupables et d'innocents : c'est un séjour qui sert à commencer le châtiment des uns et à purifier la vertu des autres. Il faut que je vous montre quelques prisonniers de ces deux espèces, et que je vous dise pourquoi on les retient dans les fers.

VII. — Des prisonniers.

— Avant que j'entre dans ce détail, observez un peu les guichetiers qui sont à l'entrée de ces horribles lieux. Les poètes de l'antiquité n'ont mis qu'un Cerbère à la porte de leurs enfers : il y en a ici bien davantage, comme vous voyez. Ces guichetiers sont des hommes qui ont perdu tout sentiment humain : le plus méchant de mes confrères pourrait à peine en remplacer un. Mais je m'aperçois, ajouta-t-il, que vous considérez avec horreur ces chambres où il n'y a pour tous meubles que des grabats : ces cachots affreux vous paraissent autant de tombeaux. Vous êtes justement étonné de la misère que vous y remarquez, et vous déplorez le sort des malheureux que la justice y retient; cependant ils ne sont pas tous également à plaindre : c'est ce que nous allons examiner. Premièrement, il y a dans cette grande chambre à droite quatre hommes couchés dans ces deux mauvais lits : l'un est un cabaretier accusé d'avoir empoisonné un étranger qui creva l'autre jour dans sa taverne. On prétend que la qualité du vin a fait mourir le défunt; l'hôte soutient que c'est la quantité : et il sera cru en justice, car l'étranger était Allemand.

— Hé! qui a raison du cabaretier ou de ses accusateurs? dit don Cléophas.

— La chose est problématique, répondit le Diable. Il est bien vrai que le vin était frelaté; mais, ma foi, le seigneur allemand en a tant bu, que les juges peuvent en conscience remettre en



Asmodée et Cléophas passent en revue les prisonniers.

liberté le cabaretier. Le second prisonnier est un assassin de profession, un des scélérats qu'on appelle *valientes*, et qui, pour quatre ou cinq pistoles, prêtent obligeamment leur ministère à tous ceux qui veulent faire cette dépense pour se débarrasser de quelqu'un secrètement; le troisième, un maître à danser qui s'habille comme un petit-maître, et qui a fait faire un mauvais pas à une de ses écolières; et le quatrième, un galant qui a été surpris la semaine passée par la *ronda*, dans le temps qu'il montait par un balcon à l'appartement d'une femme qu'il connaît, et dont le mari est absent. Il ne tient qu'à lui de se tirer d'affaire, en déclarant son commerce amoureux; mais il vaut mieux passer pour un voleur, et s'exposer à perdre la vie, que de commettre l'honneur de sa dame.

— Voilà un amant bien discret, dit l'écolier; il faut avouer que notre nation l'emporte sur les autres en fait de galanterie. Je vais parier qu'un Français, par exemple, ne serait pas capable, comme nous, de se laisser pendre par discrétion.

— Non, je vous assure, dit le Diable; il monterait plutôt exprès à un balcon pour déshonorer une femme qui aurait des bontés pour lui. Dans un cabinet, auprès de ces quatre hommes, poursuivit-il, est une fameuse sorcière qui a la réputation de savoir faire des choses impossibles. Par le pouvoir de son art, de vieilles douairières trouvent, dit-on, des jeunes gens qui les aiment but à but; des maris deviennent fidèles à leurs femmes, et les coquettes véritablement amoureuses des riches cavaliers qui s'attachent à elles; mais il n'y a rien de plus faux que tout cela. Elle ne possède point d'autre secret que celui de persuader qu'elle en a, et de vivre commodément de cette opinion. Le Saint-Office réclame cette créature-là, qui pourra être brûlée au premier acte de foi. Au-dessous du cabinet, il y a un cachot noir qui sert de gîte à un jeune cabaretier.

— Encore un hôte de taverne! s'écria Leandro; ces sortes de gens-là veulent-ils donc empoisonner tout le monde?

— Celui-ci, reprit Asmodée, n'est pas dans le même cas. On arrêta ce misérable avant-hier, et l'inquisition le réclame aussi. Je vais en peu de mots vous dire le sujet de sa détention. Un vieux soldat, parvenu par son courage, ou plutôt par sa patience, à l'emploi de sergent dans sa compagnie, vint faire des recrues à Madrid; il alla demander un logement dans un cabaret : on lui dit qu'il y avait, à la vérité, des chambres vides, mais qu'on ne pouvait lui en donner aucune, parce qu'il revenait toutes les nuits dans la maison un esprit qui maltraitait fort les étrangers quand ils avaient la témérité d'y vouloir coucher. Cette nouvelle ne rebuta point le sergent. « Que l'on me mette, dit-il, dans la

chambre qu'on voudra; donnez-moi de la lumière, du vin, une pipe et du tabac, et soyez sans inquiétude sur le reste; les esprits ont de la considération pour les gens de guerre qui ont blanchi sous le harnais. » On mena le sergent dans une chambre, puisqu'il paraissait si résolu, et on lui porta tout ce qu'il avait demandé. Il se mit à boire et à fumer. Il était déjà plus de minuit, que l'esprit n'avait point encore troublé le profond silence qui régnait dans la maison : on eût dit qu'effectivement il respectait ce nouvel hôte; mais, entre une heure et deux, le grivois entendit tout à coup un bruit horrible, comme de ferrailles, et vit bientôt entrer dans sa chambre un fantôme épouvantable vêtu de drap noir, et tout entortillé de chaînes de fer. Notre fumeur ne fut pas autrement ému de cette apparition : il tira son épée, s'avança vers l'esprit, et lui en déchargea du plat sur la tête un assez rude coup. Le fantôme, peu accoutumé à trouver des hôtes si hardis, fit un cri; et, remarquant que le soldat se préparait à recommencer, il se prosterna très humblement devant lui, en disant : « De grâce, seigneur sergent, ne m'en donnez pas davantage : ayez pitié d'un pauvre diable qui se jette à vos pieds pour implorer votre clémence; je vous en conjure par saint Jacques, qui était, comme vous, un grand spadassin. — Si tu veux conserver ta vie, répondit le soldat, il faut que tu me dises qui tu es, et que tu me parles sans déguisement, ou bien je vais te fendre en deux, comme les chevaliers du temps passé fendaient les géants qu'ils rencontraient. » A ces mots, l'esprit, voyant à qui il avait affaire, prit le parti d'avouer tout. « Je suis, dit-il au sergent, le maître-garçon de ce cabaret : je m'appelle Guillaume, j'aime Juanilla, qui est la fille unique du logis, et je ne lui déplais pas; mais comme son père et sa mère ont en vue une alliance plus relevée que la mienne, pour les obliger à me choisir pour gendre, nous sommes convenus, la petite fille et moi, que je ferai toutes les nuits le personnage que je fais : je m'enveloppe le corps d'un long manteau noir, et je me pends au cou une chaîne de tournebroche, avec laquelle je cours toute la maison, depuis la cave jusqu'au grenier, en faisant tout le bruit que vous avez entendu. Quand je suis à la porte de la chambre du maître et de la maîtresse, je m'arrête et m'écrie : « N'espérez pas que je vous laisse en repos que vous n'ayez « marié Juanilla avec votre maître-garçon. » Après avoir prononcé ces paroles d'une voix que j'affecte grosse et cassée, je continue mon carillon, et j'entre ensuite par une fenêtre dans un cabinet où Juanilla couche seule, et je lui rends compte de ce que j'ai fait. Seigneur sergent, continua Guillaume, vous jugez bien que je vous dis la vérité; je sais qu'après cet aveu vous pouvez me

perdre, en apprenant à mon maître ce qui se passe ; mais, si vous voulez me servir au lieu de me rendre ce mauvais office, je vous jure que ma reconnaissance... — Et quel service peux-tu attendre de moi? interrompit le soldat. — Vous n'avez, reprit le jeune homme, qu'à dire demain que vous avez vu l'esprit, et qu'il vous a fait si grand'peur... — Comment, ventrebleu! grand'peur! interrompit encore le grivois; vous voulez que le sergent Annibal Antonio Quebrantador aille dire qu'il a eu peur? J'aimerais mieux que cent mille diables m'eussent... — Cela n'est pas absolument nécessaire, interrompit à son tour Guillaume, et, après tout, il m'importe peu de quelle façon vous parliez, pourvu que vous secondiez mon dessein. Lorsque j'aurai épousé Juanilla, et que je serai établi, je promets de vous régaler tous les jours pour rien, vous et tous vos amis. — Vous êtes séduisant, monsieur Guillaume, s'écria le grivois; vous me proposez d'appuyer une fourberie; l'affaire ne laisse pas d'être sérieuse, mais vous vous y prenez d'une manière qui m'étourdit sur les conséquences. Allez, continuez de faire du bruit et d'en rendre compte à Juanilla, je me charge du reste. » En effet, dès le lendemain matin, le sergent dit à l'hôte et à l'hôtesse : « J'ai vu l'esprit, et je l'ai entretenu; il est très raisonnable. Je suis, m'a-t-il dit, le bisaïeul du maître de ce cabaret. J'avais une fille que je promis au père du grand-père de son garçon; néanmoins, au mépris de ma foi, je la mariai à un autre, et je mourus peu de temps après. Je souffre depuis ce temps-là; je porte la peine de mon parjure, et je ne serai point en repos que quelqu'un de ma race n'ait épousé une personne de la famille de Guillaume; c'est pourquoi je reviens toutes les nuits dans cette maison. Cependant, j'ai beau dire que l'on marie ensemble Juanilla et le maître-garçon, le fils de mon petit-fils fait la sourde oreille, aussi bien que sa femme; mais dites-leur, s'il vous plaît, seigneur sergent, que, s'ils ne font au plus tôt ce que je désire, j'en viendrai avec eux aux voies de fait; je les tourmenterai l'un et l'autre d'une étrange façon. » L'hôte est un homme assez simple, il fut ébranlé de ce discours; et l'hôtesse, encore plus faible que son mari, croyant déjà voir le revenant à ses trousses, consentit à ce mariage, qui se fit dès le jour suivant. Guillaume, peu de temps après, s'établit dans un autre quartier de la ville : le sergent Quebrantador ne manqua pas de le visiter fréquemment; et le nouveau cabaretier, par reconnaissance, lui donna d'abord du vin à discrétion; ce qui plaisait si fort au grivois, qu'il menait tous ses amis, à ce cabaret; il y faisait même ses enrôlements, et y enivrait la recrue. Mais enfin l'hôte se lassa d'abreuver tant de gosiers altérés. Il dit sur cela sa

pensée au soldat, qui, sans songer qu'effectivement il passait la convention, fut assez injuste pour traiter Guillaume de petit ingrat. Celui-ci répondit, l'autre répliqua, et la conversation finit par quelques coups de plat d'épée que le cabaretier reçut. Plusieurs passants voulurent prendre le parti du bourgeois; Quebrantador en blessa trois ou quatre, et n'en serait pas demeuré là, si tout à coup il n'eût été assailli par une foule d'archers qui l'arrêtèrent comme un perturbateur du repos public. Ils le conduisirent en prison, où il a déclaré tout ce que je viens de vous dire, et, sur sa déposition, la justice s'est aussi emparée de Guillaume. Le beau-père demande que le mariage soit cassé; et le Saint-Office, informé que Guillaume a de bons effets, veut connaître de cette affaire.

— Vive Dieu! dit don Cléophas, la sainte inquisition est bien alerte! Sitôt qu'elle voit le moindre jour à tirer quelque profit...

— Doucement, interrompit le boiteux; gardez-vous bien de vous lâcher contre ce tribunal, il a des espions partout : on lui rapporte jusqu'à des choses qui n'ont jamais été dites : je n'ose en parler moi-même qu'en tremblant. Au-dessus de l'infortuné Guillaume, dans la première chambre à gauche, il y a deux hommes dignes de votre pitié; l'un est un jeune valet de chambre que la femme de son maître traitait en particulier comme un amant. Un jour le mari les surprit tous deux : la femme aussitôt se met à crier au secours, et dit que le valet de chambre lui a fait violence. On arrêta ce pauvre malheureux, qui, selon toutes les apparences, sera sacrifié à la réputation de sa maîtresse. Le compagnon du valet de chambre, encore moins coupable que lui, est sur le point de perdre aussi la vie. Il est écuyer d'une duchesse à qui l'on a volé un gros diamant; on l'accuse de l'avoir pris; il aura demain la question, où il sera tourmenté jusqu'à ce qu'il confesse avoir fait le vol; et toutefois la personne qui en est l'auteur est une femme de chambre favorite qu'on n'oserait soupçonner.

— Ah! seigneur Asmodée, dit Leandro, rendez, je vous prie, service à cet écuyer; son innocence m'intéresse pour lui; dérobez-le, par votre pouvoir, aux injustes et cruels supplices qui le menacent : il mérite que.....

— Vous n'y pensez pas, seigneur écolier, interrompit le Diable; pouvez-vous demander que je m'oppose à une action inique, et que j'empêche un innocent de périr! C'est prier un procureur de ne pas ruiner une veuve ou un orphelin. Oh! s'il vous plaît, ajouta-t-il, n'exigez pas de moi que je fasse quelque chose qui soit contraire à mes intérêts, à moins que vous n'en

tiriez un avantage considérable. D'ailleurs, quand je voudrais délivrer ce prisonnier, le pourrais-je?

— Comment donc? répliqua Zambullo, est-ce que vous n'avez pas la puissance d'enlever un homme de la prison?

— Non, certainement, repartit le boiteux. Si vous aviez lu l'*Enchiridion* ou *Albert le Grand*, vous sauriez que je ne puis, non plus que mes confrères, mettre un prisonnier en liberté; moi-même, si j'avais le malheur d'être entre les griffes de la justice, je ne pourrais m'en tirer qu'en finançant. Dans la chambre prochaine, du même côté, loge un chirurgien convaincu d'avoir, par jalousie, fait à sa femme une saignée comme celle de Sénèque; il a eu aujourd'hui la question; et, après avoir confessé le crime dont on l'accusait, il a déclaré que depuis dix ans il s'est servi d'un moyen assez nouveau pour se faire des pratiques. Il blessait la nuit les passants avec une baïonnette et se sauvait chez lui par une petite porte de derrière; cependant le blessé poussait des cris qui attiraient les voisins à son secours; le chirurgien y accourait lui-même comme les autres; et, trouvant un homme noyé dans son sang, il le faisait porter dans sa boutique, où il le pansait de la même main dont il l'avait frappé. Quoique ce chirurgien cruel ait fait cette déclaration, et qu'il mérite mille morts, il ne laisse pas de se flatter qu'on lui fera grâce; et c'est ce qui pourra fort bien arriver, parce qu'il est parent de madame la remueuse de l'infant; outre cela, je vous dirai qu'il a chez lui une eau merveilleuse que lui seul sait composer, une eau qui a la vertu de blanchir la peau, et de faire d'un visage décrépit une face enfantine, et cette eau incomparable sert de fontaine de Jouvence à trois dames du palais qui se sont jointes ensemble pour le sauver. Il compte si fort sur leur crédit, ou, si vous voulez, sur son eau, qu'il s'est endormi tranquillement, dans l'espérance qu'à son réveil il recevra l'agréable nouvelle de son élargissement.

— J'aperçois sur un grabat, dans la même chambre, dit l'écolier, un autre homme qui dort, ce me semble, aussi d'un sommeil paisible; il faut que son affaire ne soit pas bien mauvaise.

— Elle est fort délicate, répondit le démon. Ce cavalier est un gentilhomme biscayen qui s'est enrichi d'un coup d'escopette, et voici comment : il y a quinze jours que chassant dans une forêt avec son frère aîné, qui jouissait d'un revenu considérable, il le tua par malheur, en tirant sur les perdreaux.

— L'heureux *quiproquo* pour un cadet! s'écria don Cléophas en riant.

— Oui, reprit Asmodée; mais les collatéraux, qui voudraient

bien s'approprier la succession du défunt, poursuivent en justice son meurtrier qu'ils accusent d'avoir fait le coup pour devenir l'unique héritier de sa famille. Il s'est de lui-même constitué prisonnier, et il paraît si affligé de la mort de son frère, qu'on ne saurait s'imaginer qu'il ait eu intention de lui ôter la vie.

— Et n'a-t-il effectivement rien à se reprocher là-dessus que son peu d'adresse? répliqua Léandro.

— Non, repartit le boiteux, il n'a pas eu une mauvaise volonté; mais lorsqu'un fils aîné possède tout le bien d'une maison, je ne lui conseille pas de chasser avec son cadet. Examinez bien ces deux adolescents qui, dans un petit réduit auprès du gentilhomme de Biscaye, s'entretiennent aussi gaîment que s'ils étaient en liberté. Ce sont deux véritables *picaros*. Il y en a principalement un qui pourra donner quelque jour au public un détail de ses espiégleries : c'est un nouveau Guzman d'Alfarache; c'est celui qui a un pourpoint de velours brun et un plumet à son chapeau. Il n'y a pas trois mois qu'il était dans cette ville page du comte d'Onate, et il serait encore au service de ce seigneur, sans une fourberie qui est la cause de sa prison, et que je veux vous conter. Ce garçon, nommé Domingo, reçut un jour chez le comte cent coups de fouet que l'écuyer de salle, autrement le gouverneur des pages, lui fit rudement appliquer pour certain tour d'habileté qui le méritait. Il eut longtemps sur le cœur cette petite correction-là, et il résolut de s'en venger. Il avait remarqué plus d'une fois que le seigneur don Côme, c'est le nom de l'écuyer, se lavait les mains avec de l'eau de fleurs d'oranger, et se frottait le corps avec des pâtes d'œillet et de jasmin; qu'il avait plus de soin de sa personne qu'une vieille coquette, et qu'enfin c'était un de ces fats qui s'imaginent qu'une femme ne saurait les voir sans les aimer. Cette remarque lui fournit une idée de vengeance qu'il communiqua à une jeune soubrette de son voisinage, de laquelle il avait besoin pour l'exécution de son projet, et dont il était tellement ami, qu'il ne pouvait le devenir davantage. Cette suivante, appelée Floretta, pour avoir la liberté de lui parler plus aisément, le faisait passer pour son cousin dans la maison de dona Luziana, sa maîtresse, dont le père était alors absent. Le malin Domingo, après avoir instruit sa fausse parente de ce qu'elle avait à faire, entra un matin dans la chambre de don Côme, où il trouva cet écuyer, qui essayait un habit neuf, se regardait avec complaisance dans un miroir, et paraissait charmé de sa figure. Le page fit semblant d'admirer ce Narcisse, et lui dit avec un feint transport : « En vérité, seigneur don Côme, vous avez la mine d'un prince. Je vois tous les jours des grands superbement vêtus;

cependant, malgré leurs riches habits, ils n'ont pas votre prestance. Je ne sais, ajouta-t-il, si, étant votre serviteur autant que je le suis, je vous considère avec des yeux trop prévenus en votre faveur; mais, franchement, je ne vois point à la cour de cavalier que vous n'effaciez. » L'écuyer sourit à ce discours qui flattait agréablement sa vanité, et répondit en faisant l'aimable : « Tu me flattes, mon ami, ou bien il faut en effet que tu m'aimes, et que ton amitié me prête des grâces que la nature m'a refusées. — Je ne le crois pas, répliqua le flatteur; car il n'y a personne qui ne parle de vous aussi avantageusement que moi. Je voudrais que vous eussiez entendu ce que me disait encore hier une de mes cousines qui sert une fille de qualité. » Don Côme ne manqua pas de demander ce que cette cousine avait dit. « Comment! reprit le page, elle s'étendit sur la richesse de votre taille, sur l'agrément qu'on voit répandu dans toute votre personne, et, ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'elle me dit confidemment que dona Luziana, sa maîtresse, prenait plaisir à vous regarder au travers de sa jalousie, toutes les fois que vous passiez devant sa maison. — Qui peut être cette dame? dit l'écuyer, et où demeure-t-elle? — Quoi! répondit Domingo, vous ne savez pas que c'est la fille unique du mestre de camp don Fernando, notre voisin? — Ah! je suis à présent au fait, reprit don Côme. Je me souviens d'avoir ouï vanter le bien et la beauté de cette Luziana; c'est un excellent parti. Mais serait-il possible que je me fusse attiré son attention? — N'en doutez pas, repartit le page, ma cousine me l'a dit; quoique soubrette, ce n'est point une menteuse, et je vous réponds d'elle comme de moi-même. — Cela étant, dit l'écuyer, il me prend envie d'avoir une conversation particulière avec ta parente, de la mettre dans mes intérêts par quelques petits présents, suivant l'usage; et si elle me conseille de rendre des soins à sa maîtresse, je tenterai la fortune. Pourquoi non? Je conviens qu'il y a de la distance de mon rang à celui de don Fernando; mais je suis gentilhomme une fois, et je possède cinq cents bons ducats de rente. Il se fait tous les jours des mariages plus extravagants que celui-là. » Le page fortifia son gouverneur dans sa résolution, et lui ménagea une entrevue avec la cousine, qui, trouvant l'écuyer disposé à tout croire, l'assura que sa maîtresse avait du goût pour lui. « Elle m'a souvent interrogée sur votre chapitre, lui dit-elle, et ce que je lui ai répondu là-dessus ne doit pas vous avoir nui; enfin, seigneur écuyer, vous pouvez vous flatter justement que dona Luziana vous aime en secret. Faites-lui hardiment connaître vos légitimes intentions; montrez-lui que vous êtes le cavalier de Madrid le plus galant, comme vous en êtes le plus beau et le

mieux fait; donnez-lui surtout des sérénades, rien ne lui sera plus agréable; de mon côté, je lui ferai bien valoir vos galanteries, et j'espère que mes bons offices ne vous seront pas inutiles. » Don Côme, transporté de joie de voir la soubrette entrer si chaudement dans ses intérêts, l'accabla d'embrassades; et, lui mettant au doigt une bague de peu de valeur qu'il avait apportée exprès pour lui faire présent : « Ma chère Floretta, lui dit-il, je ne vous donne ce diamant que pour faire connaissance avec vous; j'ai dessein de reconnaître, par une plus solide récompense, les services que vous me rendrez. » On ne saurait être plus satisfait qu'il le fut de son entretien avec la suivante. Aussi, non seulement il remercia Domingo de le lui avoir procuré, il le gratifia d'une paire de bas de soie et de quelques chemises garnies de dentelles, lui promettant d'ailleurs de ne laisser échapper aucune occasion de lui être utile. Ensuite, le consultant sur ce qu'il avait à faire : « Mon ami, lui dit-il, quel est ton sentiment? Me conseilles-tu de débuter par une lettre passionnée et sublime à dona Luziana? — C'est mon avis, répondit le page; faites-lui une déclaration d'amour en haut style; j'ai un pressentiment qu'elle ne la recevra pas mal. — Je le crois de même, reprit l'écuyer; je vais à tout hasard commencer par là. » Aussitôt il se mit à écrire, et, après avoir déchiré pour le moins vingt brouillons, il parvint à faire un billet doux auquel il s'arrêta. Il en fit la lecture à Domingo, qui l'ayant écouté avec des gestes d'admiration, se chargea de le porter sur-le-champ à sa cousine. Il était conçu dans ces termes fleuris et recherchés : « Il y a longtemps, charmante Luziana, que, sur la foi de la renommée qui publie partout vos perfections, je me suis laissé enflammer d'un ardent amour pour vous. Néanmoins, malgré les feux dont je suis la proie, je n'ai osé hasarder aucun acte de galanterie; mais, comme il m'est revenu que vous daignez arrêter vos regards sur moi quand je passe devant la jalousie qui dérobe aux yeux des hommes votre beauté céleste, et même que, par une influence de votre astre, très heureuse pour moi, vous inclinez à me vouloir du bien, je prends la liberté de me consacrer à votre service. Si je suis assez fortuné pour l'obtenir, je renonce à toutes les dames passées, présentes et à venir. DON CÔME DE LA HIGUERA. » Le page et la suivante ne manquèrent pas de s'égayer aux dépens du seigneur don Côme, et de se divertir de sa lettre. Ils n'en demeurèrent pas là : ils composèrent à frais communs un billet tendre, que la femme de chambre écrivit de sa main, et que Domingo rendit le jour suivant à l'écuyer, comme une réponse de dona Luziana. Il contenait ces paroles : « J'ignore qui peut vous avoir si bien

instruit de mes sentiments secrets. C'est une trahison que quelqu'un m'a faite; mais je la lui pardonne, puisqu'elle est cause que vous m'apprenez que vous m'aimez. De tous les hommes que je vois passer dans ma rue, vous êtes celui que je prends le plus de plaisir à regarder, et je veux bien que vous soyez mon amant; peut-être ne devrais-je pas le vouloir, et encore moins vous le dire. Si c'est une faute que je fais, votre mérite me rend excusable. Dona Luziana. » Quoique cette réponse fût un peu vive pour la fille d'un mestre de camp, car les auteurs n'y avaient pas regardé de si près, le présomptueux don Côme ne s'en défia point : il s'estimait assez pour s'imaginer qu'une dame pouvait oublier pour lui les bienséances. « Ah ! Domingo ! s'écria-t-il d'un air triomphant, après avoir lu à haute voix la lettre supposée, tu vois, mon ami, si la voisine en tient : je serai bientôt gendre de don Fernando, ou je ne suis pas don Côme de la Higuera. — Il n'en faut pas douter, dit le bourreau de confident; vous avez fait sur sa fille une furieuse impression. Mais à propos, ajouta-t-il, je me souviens que ma parente m'a bien recommandé de vous dire que dès demain, tout au plus tard, il était nécessaire que vous donnassiez une sérénade à sa maîtresse, pour achever de la rendre folle de votre seigneurie. — Je le veux bien, dit l'écuyer. Tu peux assurer ta cousine que je suivrai son conseil, et que demain, sans faute, elle entendra dans sa rue, au milieu de la nuit, un des plus galants concerts qu'on ait jamais entendus à Madrid. » En effet, il alla trouver un habile musicien, et après lui avoir communiqué son projet, il le charge du soin de l'exécution. Tandis qu'il était occupé de sa sérénade, Floretta, que le page avait prévenue, voyant sa maîtresse en bonne humeur, lui dit : « Madame, je vous apprête un agréable divertissement. » Luziana lui demanda ce que c'était. « Oh! vraiment, reprit la soubrette en riant comme une folle, il y a bien des affaires. Un original, nommé don Côme, gouverneur des pages du comte d'Onate, s'est avisé de vous choisir pour la dame souveraine de ses pensées, et doit, demain au soir, afin que vous n'en ignoriez, vous régaler d'un admirable concert de voix et d'instruments. » Dona Luziana, qui naturellement était fort gaie, et qui d'ailleurs croyait les galanteries de l'écuyer sans conséquence pour elle, bien loin de prendre son sérieux, se fit par avance un plaisir d'entendre sa sérénade. Ainsi cette dame, sans le savoir, aidait à confirmer don Côme dans une erreur dont elle se serait fort offensée si elle l'eût connue. Enfin, la nuit du jour suivant, il parut devant le balcon de dona Luziana deux carrosses, d'où sortirent le galant écuyer et son confident, accompagnés de six hommes, tant chanteurs

que joueurs d'instruments, qui commencèrent leur concert. Il dura fort longtemps. Ils jouèrent un grand nombre d'airs nouveaux et chantèrent plusieurs couplets de chansons, qui roulaient tous sur le pouvoir que l'amour a d'unir des amants d'une inégale condition; et à chaque couplet, dont la fille du mestre de camp se faisait l'application, elle riait de tout son cœur. Lorsque la sérénade fut finie, don Côme renvoya les musiciens chez eux dans les mêmes carrosses qui les avaient amenés, et demeura dans la rue avec Domingo jusqu'à ce que les curieux que la musique avait attirés se furent retirés. Après quoi il s'approcha du balcon d'où bientôt la suivante, avec la permission de sa maîtresse, lui dit, par une petite fenêtre de la jalousie : « Est-ce vous, seigneur don Côme? — Qui me fait cette question? répondit-il d'une voix doucereuse. — C'est, répliqua la soubrette, dona Luziana qui souhaite de savoir si le concert que nous venons d'entendre est un effet de votre galanterie. — Ce n'est, repartit l'écuyer, qu'un échantillon des fêtes que mon amour prépare à cette merveille de nos jours, si elle veut bien les recevoir d'un amant sacrifié sur l'autel de sa beauté. » A cette expression figurée, la dame n'eut pas peu d'envie de rire : elle se retint toutefois; et se mettant à la petite fenêtre, elle dit à l'écuyer, le plus sérieusement qu'il lui fut possible : « Seigneur don Côme, il paraît bien que vous n'êtes pas un galant novice; c'est de vous que les cavaliers amoureux doivent apprendre à servir leurs maîtresses. Je suis très contente de votre sérénade, et je vous en tiendrai compte; mais, ajouta-t-elle, retirez-vous, on peut nous écouter; une autre fois nous aurons un plus long entretien. » En achevant ces mots elle ferma sa fenêtre, laissant l'écuyer dans la rue fort satisfait de la faveur qu'elle venait de lui faire, et le page bien étonné de la voir jouer un rôle dans cette comédie. Cette petite fête, en y comprenant les carrosses et la prodigieuse quantité de vin bu par les musiciens, coûta cent ducats à don Côme : et deux jours après, son confident l'engagea dans une nouvelle dépense : voici de quelle manière. Ayant appris que Floretta devait, la nuit de la Saint-Jean, nuit si célébrée dans cette ville, aller avec d'autres filles de son espèce à *la fiesta del Sotillo* [1], il entreprit de leur donner un déjeuner magnifique aux dépens de l'écuyer. « Seigneur don Côme, lui dit-il la veille de la Saint-Jean, vous savez quelle fête c'est demain. Je vous avertis que dona Luziana se propose d'être à la pointe du jour sur les bords du Mançanarez pour voir le *sotillo*; je crois qu'il n'est pas besoin d'en dire davantage au coryphée des

1. Sorte de danse particulière aux Espagnols. (Note de Lesage.)

cavaliers galants; vous n'êtes pas homme à négliger une si belle occasion; je suis persuadé que votre dame et sa compagnie seront demain bien régalées. — C'est de quoi je puis te répondre, lui dit son gouverneur; je te rends grâce de l'avis, tu verras si je sais prendre la balle au bond. » Effectivement, le lendemain de grand matin, quatre valets de l'hôtel, conduits par Domingo, et chargés de toutes sortes de viandes froides accommodées de différentes façons, avec une infinité de petits pains et de bouteilles de vins délicieux, arrivèrent sur le rivage du Mançanarez, où Floretta et ses compagnes dansaient comme des nymphes au lever de l'aurore. Elles n'eurent pas peu de joie quand le page vint interrompre leurs danses légères pour leur offrir un solide déjeuner de la part du seigneur don Côme. Elles s'assirent aussitôt sur l'herbe, et commencèrent à faire honneur au festin, en riant, sans modération, de la dupe qui le donnait; car la charitable cousine de Domingo n'avait pas manqué de les mettre au fait. Comme elles étaient toutes en train de se réjouir, on vit paraître l'écuyer monté sur une haquenée des écuries du comte et richement vêtu. Il vint joindre son confident et saluer la compagnie, qui, s'étant levée pour le recevoir plus poliment, le remercia de sa générosité. Il cherchait parmi les filles dona Luziana, pour lui adresser la parole et lui débiter un beau compliment qu'il avait composé en chemin; mais Floretta, le tirant à part, lui dit qu'une indisposition avait empêché sa maîtresse de se trouver à la fête. Don Côme se montra très sensible à cette nouvelle, et demanda quel mal avait sa chère Luziana. « Elle est fort enrhumée, répondit la soubrette, et cela pour avoir passé sans voile, sur son balcon, presque toute la nuit de votre sérénade à me parler de vous. » L'écuyer, consolé d'un accident qui venait d'une si belle cause, pria la suivante de lui continuer ses bons offices auprès de sa maîtresse, et regagna son hôtel en s'applaudissant de plus en plus de sa bonne fortune. Dans ce temps-là don Côme reçut une lettre de change, et toucha mille écus d'or qu'on lui envoyait d'Andalousie, pour sa part de la succession d'un de ses oncles, mort à Séville. Il compta cette somme, et la mit dans un coffre en présence de Domingo, qui fort attentif à cette action, et si violemment tenté de s'approprier ces beaux écus d'or, qu'il résolut de les emporter en Portugal. Il fit confidence de sa tentation à Floretta, et lui proposa même d'être du voyage. Quoique la proposition méritât bien d'être pesée, la soubrette, aussi friponne que le page, l'accepta sans balancer. Enfin, une nuit, tandis que l'écuyer, enfermé dans un cabinet, s'occupait à composer une lettre emphatique pour sa maîtresse, Domingo trouva moyen d'ouvrir le coffre où

étaient les écus d'or; il les prit, gagna promptement la rue avec sa proie; et s'étant rendu sous le balcon de Luziana, il se mit à contrefaire un chat qui miaule. La suivante, à ce signal dont ils étaient convenus tous deux, ne le fit pas longtemps attendre; et, prête à le suivre partout, elle sortit avec lui de Madrid. Ils comptaient bien qu'ils auraient le temps d'arriver en Portugal avant qu'on pût les atteindre, si on les poursuivait; mais, par malheur pour eux, don Côme, dès la nuit même, s'étant aperçu du larcin et de la fuite de son confident, eut aussitôt recours à la justice, qui dispersa de toutes parts ses limiers pour découvrir le voleur. On l'attrapa près de Zebreros avec sa nymphe. On les ramena l'un et l'autre; la soubrette a été renfermée aux Repenties, et Domingo dans cette prison.

— Apparemment, dit don Cléophas, que l'écuyer n'a pas perdu ses écus d'or; ils lui auront sans doute été rendus.

— Oh! que non, répondit le Diable : ce sont des pièces qui prouvent le vol; la justice ne s'en dessaisira point; et, don Côme, dont l'histoire s'est répandue dans la ville, demeure volé et raillé de tout le monde. Domingo et cet autre prisonnier qui joue avec lui, continua le boiteux, ont pour voisin un jeune Castillan qui a été arrêté pour avoir, en présence de bons témoins, donné un soufflet à son père.

— O ciel! s'écria Leandro, que m'apprenez-vous? Quelque mauvais que soit un fils, peut-il lever la main sur son père?

— Oh! que oui, dit le démon; ce n'est pas sans exemple, et je veux vous en citer un assez remarquable. Sous le règne de don Pèdre Ier, surnommé le Juste et le Cruel, huitième roi de Portugal, un garçon de vingt ans fut mis entre les mains de la justice pour le même fait. Don Pèdre, surpris comme vous de la nouveauté du cas, voulut interroger la mère du coupable, et il s'y prit si adroitement, qu'il lui fit avouer qu'elle avait eu cet enfant d'une discrète révérence. Si les juges du Castillan interrogeaient aussi sa mère avec la même adresse, ils pourraient en arracher un pareil aveu. Descendons de l'œil dans un grand cachot au-dessous de ces trois prisonniers que je viens de vous montrer, et considérons ce qui s'y passe. Y voyez-vous ces trois malheureux? Ce sont des voleurs de grand chemin : les voilà qui vont se sauver; on leur a fait tenir une lime sourde dans un pain, et ils ont déjà limé un gros barreau dans une fenêtre, par où ils peuvent se couler dans une cour qui les conduira dans la rue. Il y a plus de dix mois qu'ils sont en prison, et il y en a plus de huit qu'ils devraient avoir reçu la récompense publique qui est due à leurs exploits; mais grâce à la lenteur de la justice, ils vont encore massacrer des voyageurs. Suivez-moi dans cette salle basse, où

vous apercevrez vingt ou trente hommes couchés sur la paille : ce sont des filous, des gens de toutes sortes de mauvais commerce. En remarquez-vous cinq ou six qui houspillent une espèce de manœuvre qui a été emprisonné aujourd'hui pour avoir blessé un archer d'un coup de pierre?

— Pourquoi ces prisonniers battent-ils ce manœuvre? dit Zambullo.

— C'est, répondit Asmodée, parce qu'il n'a pas encore payé sa bienvenue. Mais, ajouta-t-il, laissons là tous ces misérables, éloignons-nous même de cet horrible lieu; allons ailleurs arrêter nos regards sur des objets plus réjouissants.

VIII. — Asmodée montre à don Cléophas plusieurs personnes, et lui révèle les actions qu'elles ont faites dans la journée.

Ils laissèrent là les prisonniers, et s'envolèrent dans un autre quartier. Ils firent une pause dans un grand hôtel, où le démon dit à l'écolier :

— Il me prend envie de vous apprendre ce qu'ont fait aujourd'hui toutes ces personnes qui demeurent aux environs de cet hôtel; cela pourra vous divertir.

— Je n'en doute pas, répondit Leandro. Commencez, je vous prie, par ce capitaine qui se botte; il faut qu'il ait quelque affaire de conséquence qui l'appelle loin d'ici.

— C'est, repartit le boiteux, un capitaine prêt à sortir de Madrid. Ses chevaux l'attendent dans la rue; il va partir pour la Catalogne où son régiment est commandé. Comme il n'avait point d'argent, il s'adressa hier à un usurier : « Seigneur Sanguisuela, lui dit-il, ne pourriez-vous pas me prêter mille ducats? — Seigneur capitaine, répondit l'usurier d'un air doux et bénin, je ne les ai pas, mais je me fais fort de trouver un homme qui vous les prêtera, c'est-à-dire qui vous en donnera quatre cents comptant; vous ferez votre billet de mille, et sur lesdits quatre cents que vous recevrez, j'en toucherai, s'il vous plaît, soixante pour le droit de courtage. L'argent est si rare aujourd'hui!.. — Quelle usure! interrompit brusquement l'officier, demander six cent soixante ducats pour trois cent quarante! Quelle friponnerie! il faudrait pendre des hommes si durs. — Point d'emportement, seigneur capitaine, reprit d'un grand sang-froid l'usurier; voyez ailleurs. De quoi vous plaignez-vous? Est-ce que je vous force à recevoir les trois cent quarante ducats? Il vous est libre de les prendre ou de les refuser. » Le capitaine, n'ayant rien à répliquer

à ce discours, se retira; mais après avoir fait réflexion qu'il fallait partir, que le temps pressait, et qu'enfin il ne pouvait se passer d'argent, il est retourné ce matin chez l'usurier, qu'il a rencontré à sa porte, en manteau noir, en ràbat et en cheveux courts, avec un gros chapelet garni de médailles. « Je reviens à vous, seigneur Sanguisuela, lui a-t-il dit, j'accepte vos trois cent quarante ducats; la nécessité où je suis d'avoir de l'argent m'oblige à les prendre. — Je vais à la messe, a répondu gravement l'usurier; à mon retour, venez, je vous compterai la somme. — Hé, non, non, répliqua le capitaine; rentrez chez vous, de grâce; cela sera fait dans un moment; expédiez-moi tout à l'heure; je suis fort pressé. — Je ne le puis, repartit Sanguisuela; j'ai coutume d'entendre la messe tous les jours avant que je commence aucune affaire; c'est une règle que je me suis faite, et que je veux observer religieusement toute ma vie. » Quelque impatience qu'eût l'officier de toucher son argent, il lui a fallu céder à la règle du pieux Sanguisuela; il s'est armé de patience, et même, comme s'il eût craint que les ducats ne lui échappassent, il a suivi l'usurier à l'église. Il a entendu la messe avec lui; après cela il se préparait à sortir; mais Sanguisuela, s'approchant de son oreille, lui a dit : « Un des plus habiles prédicateurs de Madrid va prêcher, je ne veux pas perdre son sermon. » Le capitaine, à qui le temps de la messe n'avait déjà que trop duré, a été au désespoir de ce nouveau retardement; il est pourtant encore demeuré dans l'église. Le prédicateur paraît, et prêche contre l'usure. L'officier en est ravi, et, observant le visage de l'usurier, il dit en lui-même : « Si ce juif pouvait se laisser toucher, s'il me donnait seulement six cents ducats, je partirais content de lui. » Enfin, le sermon fini, l'usurier sort. Le capitaine le joint et lui dit : « Eh bien! que pensez-vous de ce prédicateur? ne trouvez-vous pas qu'il prêche avec beaucoup de force? pour moi, j'en suis tout ému. — J'en porte même jugement que vous, répond l'usurier; il a parfaitement traité sa matière, c'est un savant homme : il a fort bien fait son métier, allons-nous-en faire le nôtre. »

— Et qui sont ces deux femmes qui sont couchées ensemble, et qui font de si grands éclats de rire? s'écria don Cléophas : elles me paraissent bien gaillardes.

— Ce sont, répondit le Diable, deux sœurs qui ont fait enterrer leur père ce matin. C'était un homme bourru, et qui avait tant d'aversion pour le mariage, ou plutôt tant de répugnance à établir ses filles, qu'il n'a jamais voulu les marier, quelques partis avantageux qui se soient présentés pour elles. Le caractère du défunt était tout à l'heure le sujet de leur entretien. « Il est

mort enfin, disait l'aînée, il est mort, ce père dénaturé qui se faisait un plaisir barbare de nous voir filles; il ne s'opposera plus à nos vœux. — Pour moi, ma sœur, a dit la cadette, j'aime le solide, je veux un homme riche, fût-il d'ailleurs une bête, et le gros don Blanco sera mon fait. — Doucement, ma sœur, a répliqué l'aînée, nous aurons pour époux ceux qui nous sont destinés, car nos mariages sont écrits dans le ciel. — Tant pis, vraiment, a reparti la cadette, j'ai bien peur que mon père n'en déchire la feuille. » L'aînée n'a pu s'empêcher de rire de cette saillie, et elles en rient encore toutes deux. Dans la maison qui suit celle des deux sœurs est logée en chambre garnie une aventurière aragonaise. Je la vois qui se mire dans une glace, au lieu de se coucher; elle félicite ses charmes sur une conquête importante qu'ils ont faite aujourd'hui; elle étudie des mines, et elle en a découvert une nouvelle, qui fera demain un grand effet sur son amant. Elle ne peut trop s'appliquer à le ménager; c'est un sujet qui promet beaucoup; aussi, a-t-elle dit tantôt à un de ses créanciers qui lui est venu demander de l'argent : « Attendez, mon ami, revenez dans quelques jours; je suis en termes d'accommodement avec un des principaux personnages de la douane. »

— Il n'est pas besoin, dit Leandro, que je vous demande ce qu'a fait certain cavalier qui se présente à ma vue; il faut qu'il ait passé la journée entière à écrire des lettres. Quelle quantité j'en vois sur sa table!

— Ce qu'il y a de plaisant, répondit le démon, c'est que toutes ces lettres ne contiennent que la même chose. Ce cavalier écrit à tous ses amis absents; il leur mande une aventure qui lui est arrivée cet après-midi. Il aime une veuve de trente ans, belle et prude; il lui rend des soins qu'elle ne dédaigne pas, il propose de l'épouser; elle accepte la proposition. Pendant qu'on fait les préparatifs des noces, il a la liberté de l'aller voir chez elle; il y a été cette après-dînée, et, comme par hasard, il ne s'est trouvé personne pour l'annoncer, il est entré dans l'appartement de la dame, qu'il a surprise dans un galant déshabillé, ou, pour mieux dire, presque nue, sur un lit de repos. Elle dormait d'un profond sommeil. Il s'approche doucement d'elle pour profiter de l'occasion; il lui dérobe un baiser; elle se réveille, et s'écrie en soupirant tendrement : « Encore! ah! je t'en prie, Ambroise, laisse-moi en repos. » Le cavalier, en galant homme, a pris son parti sur-le-champ : il a renoncé à la veuve; il est sorti de l'appartement; il a rencontré Ambroise à la porte : « Ambroise, lui a-t-il dit, n'entrez pas; votre maîtresse vous prie de la laisser en repos. » A deux maisons au delà de ce cavalier, je découvre, dans un petit corps de logis, un original de mari qui s'endort tranquil-

lement aux reproches que sa femme lui fait d'avoir passé la journée entière hors de chez lui. Elle serait encore plus irritée si elle savait à quoi il s'est amusé.

— Il aura sans doute été occupé de quelque aventure galante? dit Zambullo.

— Vous y êtes, reprit Asmodée; je vais vous la détailler. L'homme dont il s'agit est un bourgeois nommé Patrice; c'est un de ces maris libertins qui vivent sans souci, comme s'ils n'avaient ni femme ni enfants : il a pourtant une jeune épouse aimable et vertueuse, deux filles et un fils, tous trois encore dans leur enfance. Il est sorti ce matin de sa maison sans s'informer s'il y avait du pain pour sa famille, qui en manque quelquefois. Il a passé par la grande place, où les apprêts du combat de taureaux qui s'est fait aujourd'hui l'ont arrêté : les échafauds étaient déjà dressés tout autour, et déjà les personnes les plus curieuses commençaient à s'y placer. Pendant qu'il les considérait les uns et les autres, il aperçoit une dame bien faite et proprement vêtue qui laissait voir, en descendant d'un échafaud, une belle jambe bien tournée, couverte d'un bas de soie couleur de rose, avec une jarretière d'argent : il n'en a pas fallu davantage pour mettre notre faible bourgeois hors de lui-même. Il s'est avancé vers la dame qu'accompagnait une autre qui faisait assez connaître, par son air, qu'elles étaient toutes deux des aventurières : « Mesdames, leur a-t-il dit, si je puis vous être bon à quelque chose, vous n'avez qu'à parler, vous me trouverez disposé à vous servir. — Seigneur cavalier, a répondu la nymphe aux bas couleur de rose, votre offre n'est pas à rejeter : nous avions déjà pris nos places; mais nous venons de les quitter pour aller déjeuner : nous avons eu l'imprudence de sortir ce matin de chez nous sans prendre notre chocolat; puisque vous êtes assez galant pour nous offrir vos services, conduisez-nous, s'il vous plaît, à quelque endroit où nous puissions manger un morceau, mais que ce soit dans un lieu retiré : vous savez que les filles ne peuvent avoir trop de soin de leur réputation. » A ces mots, Patrice, devenant plus honnête et plus poli que la nécessité, mène ces princesses à une taverne du faubourg, où il demande à déjeuner. « Que voulez-vous? lui dit l'hôte; j'ai, de reste d'un grand festin qui s'est donné hier chez moi, des poulets de grains, des perdreaux de Léon, des pigeonneaux de la Castille vieille, et plus de la moitié d'un jambon d'Estramadure. — En voilà plus qu'il ne nous en faut, dit le conducteur des vestales. Mesdames, vous n'avez qu'à choisir. Que souhaitez-vous? — Ce qu'il vous plaira, répondent-elles; nous n'avons point d'autre goût que le vôtre. » Là-dessus, le bourgeois com-

mande qu'on serve deux perdreaux et deux poulets froids, et qu'on lui donne une chambre particulière, attendu qu'il est avec des dames très délicates sur les bienséances. On le fait entrer, lui et sa compagnie, dans un cabinet écarté, où, un moment après, on leur apporte le plat ordonné, avec du pain et du vin. Nos Lucrèces, comme dames de haut appétit, se jettent avidement sur les viandes, tandis que le benêt, qui devait payer l'écot, s'amuse à contempler sa Luisita; c'est le nom de la beauté dont il était épris : il admire ses blanches mains, où brillait une grosse bague qu'elle a gagnée en la courant; il lui prodigue les noms d'étoile et de soleil, et ne saurait manger, tant il est aise d'avoir fait une si bonne rencontre. Il demande à sa déesse si elle est mariée; elle répond que non, mais qu'elle est sous la conduite d'un frère : si elle eût ajouté : du côté d'Adam, elle aurait dit la vérité. Cependant les deux harpies, non seulement dévoraient chacune un poulet, elles buvaient encore à proportion qu'elles mangeaient. Bientôt le vin manque; le galant en va chercher lui-même, pour en avoir plus promptement. Il n'est pas hors du cabinet, que Jacinthe, la compagne de Luisita, met la griffe sur les deux perdreaux qui restaient dans le plat, et les serre dans une grande poche de toile qu'elle a sous sa robe. Notre Adonis revient avec du vin frais; et remarquant qu'il n'y a plus de viande, il demande à sa Vénus si elle ne veut rien davantage. « Qu'on nous donne, dit-elle, de ces pigeonneaux dont l'hôte nous a parlé, pourvu qu'ils soient excellents; autrement, un morceau de jambon d'Estramadure suffira. » Elle n'a pas prononcé ces paroles, que voilà Patrice qui retourne à la provision, et fait apporter trois pigeonneaux avec une forte tranche de jambon. Nos oiseaux de proie recommencent à becqueter; et tandis que le bourgeois est obligé de disparaître une troisième fois pour aller demander du pain, ils envoient deux pigeonneaux tenir compagnie aux prisonniers de la poche. Après le repas, qui a fini par les fruits que la saison peut fournir, l'amoureux Patrice a pressé Luisita de lui donner les marques qu'il attendait de sa reconnaissance : la dame a refusé de contenter ses désirs; mais elle l'a flatté de quelque espérance, en lui disant qu'il y avait du temps pour tout, et que ce n'était pas dans un cabaret qu'elle voulait reconnaître le plaisir qu'il lui avait fait; puis, entendant sonner une heure après midi, elle a pris un air inquiet, et dit à sa compagne : « Ah! ma chère Jacinthe, que nous sommes malheureuses! Nous ne trouverons plus de places pour voir les taureaux. — Pardonnez-moi, a répondu Jacinthe; ce cavalier n'a qu'à nous ramener où il nous a si poliment abordées, et ne vous mettez pas en peine du reste. » Avant que de

sortir de la taverne, il a fallu compter avec l'hôte, qui a fait monter la dépense à cinquante réaux. Le bourgeois a mis la main à la bourse; mais n'y trouvant que trente réaux, il a été obligé de laisser en gage, pour le reste, son rosaire chargé de médailles d'argent; ensuite, il a reconduit les aventurières où il les avait prises, et les a placées commodément sur un échafaud, dont le maître, qui est de sa connaissance, lui a fait crédit. Elles ne sont pas plus tôt assises qu'elles demandent des rafraîchissements. « Je meurs de soif, s'écria l'une; le jambon m'a furieusement altérée. — Et moi de même, dit l'autre, je boirais bien de la limonade. » Patrice, qui n'entend que trop ce que cela veut dire, les quitte pour aller leur chercher des liqueurs; mais il s'arrête en chemin, et se dit à lui-même : Où vas-tu, insensé? Ne semble-t-il pas que tu aies cent pistoles dans ta bourse ou dans ta maison? Tu n'as pas seulement un maravédis. Que ferai-je? ajouta-t-il; de retourner vers la dame sans lui porter ce qu'elle désire, il n'y a pas d'apparence; d'un autre côté, faut-il que j'abandonne une entreprise si avancée? Je ne puis m'y résoudre. » Dans cet embarras, il aperçoit parmi les spectateurs un de ses amis qui lui avait souvent fait des offres de services, que, par fierté, il n'avait jamais voulu accepter. Il perd toute honte en cette occasion; il le joint avec empressement, et lui emprunte une double pistole, avec quoi, reprenant courage, il vole chez un limonadier, d'où il fait porter à ses princesses tant d'eaux glacées, tant de biscuits et de confitures sèches, que le doublon suffit à peine à cette nouvelle dépense. Enfin, la fête finit avec le jour; et notre homme va conduire sa dame chez elle, dans l'espérance d'en tirer bon parti. Mais lorsqu'ils sont devant une maison où elle dit qu'elle demeure, il en sort une espèce de servante qui vient au-devant de Luisita, et lui dit avec agitation : « Eh! d'où venez-vous à l'heure qu'il est? Il y a deux heures que le seigneur don Gaspard Héridor, votre frère, vous attend en jurant comme un possédé. » Alors, la sœur, feignant d'être effrayée, se tourne vers le galant, et lui dit tout bas en lui serrant la main : « Mon frère est un homme d'une violence épouvantable; mais sa colère ne dure pas. Tenez-vous dans la rue et ne vous impatientez point; nous allons l'apaiser, et comme il va tous les soirs souper en ville, d'abord qu'il sera sorti, Jacinthe viendra vous en avertir, et vous introduira dans la maison. » Le bourgeois, que cette promesse console, baise avec transport la main de Luisita, qui lui fait quelques caresses, pour le laisser sur la bonne bouche, puis elle entre dans la maison avec Jacinthe et la servante. Patrice, demeuré dans la rue, prend patience; il s'assied sur une borne, à deux pas de la porte, et passe un temps considérable sans

s'imaginer qu'on puisse avoir dessein de se jouer de lui; il s'étonne seulement de ne pas voir sortir don Gaspard, et craint que ce maudit frère n'aille pas souper en ville. Cependant, il entend sonner dix heures, onze heures, minuit; alors, il commence à perdre une partie de sa confiance et à douter de la bonne foi de sa dame. Il s'approche de la porte, il entre et suit à tâtons une allée obscure, au milieu de laquelle il rencontre un escalier. Il n'ose monter; mais il écoute attentivement, et son oreille est frappée du concert discordant que peuvent faire ensemble un chien qui aboie, un chat qui miaule et un enfant qui crie. Il juge enfin qu'on l'a trompé, et ce qui achève de l'en persuader, c'est qu'ayant voulu pousser jusqu'au fond de l'allée, il s'est trouvé dans une autre rue que celle où il a si longtemps fait le pied de grue. Il regrette alors son argent et retourne au logis en maudissant les bas couleur de rose. Il frappe à sa porte; sa femme, le chapelet à la main et les larmes aux yeux, lui vient ouvrir, et lui dit d'un air touchant : « Ah! Patrice, pouvez-vous abandonner ainsi votre maison et vous soucier si peu de votre épouse et de vos enfants? Qu'avez-vous fait depuis six heures du matin que vous êtes sorti? » Le mari, ne sachant que répondre à ce discours, et d'ailleurs tout honteux d'avoir été la dupe de deux friponnes, s'est déshabillé et mis au lit sans dire un mot. Sa femme, qui est en train de moraliser, lui fait un sermon qui l'endort dans ce moment. Jetez la vue, poursuivit Asmodée, sur cette grande maison qui est à côté de celle du cavalier qui écrit à ses amis la rupture de son mariage avec la maîtresse d'Ambroise; n'y remarquez-vous pas une jeune dame couchée dans un lit de satin cramoisi, relevé d'une broderie d'or?

— Pardonnez-moi, répondit don Cléophas, j'aperçois une personne endormie, et je vois ce me semble, un livre sur son chevet.

— Justement, reprit le boiteux. Cette dame est une jeune comtesse fort spirituelle et d'une humeur très enjouée : elle avait, depuis six jours, une insomnie qui la fatiguait extrêmement; elle s'est avisée aujourd'hui de faire venir un médecin des plus graves de la Faculté. Il arrive; elle le consulte : il ordonne un remède marqué, dit-il, dans Hippocrate. La dame se met à plaisanter sur son ordonnance. Le médecin, animal hargneux, ne s'est nullement prêté à ses plaisanteries, et lui a dit avec la gravité doctorale : « Madame, Hippocrate n'est point un homme à devoir être tourné en ridicule. — Ah! seigneur docteur! a répondu la comtesse d'un air sérieux, je n'ai garde de me moquer d'un auteur si célèbre et si docte; j'en fais un si grand cas, que je suis persuadée qu'en l'ouvrant seulement je me

guérirai de mon insomnie. J'en ai dans ma bibliothèque une traduction nouvelle du savant Azero; c'est la meilleure; qu'on me l'apporte. » En effet, admirez le charme de cette lecture! dès la troisième page, la dame s'est endormie profondément... Il y a dans les écuries de ce même hôtel un pauvre soldat manchot, que les palefreniers, par charité, laissent la nuit coucher sur la paille. Pendant le jour il demande l'aumône, et il a eu tantôt une plaisante conversation avec un autre gueux qui demeure auprès de Buen-Retiro, sur le passage de la cour. Celui-ci fait fort bien ses affaires; il est à son aise, et il a une fille à marier qui passe chez les mendiants pour une riche héritière. Le soldat, abordant ce père aux *maravédis*, lui a dit : « *Señor mendigo*, j'ai perdu mon bras droit; je ne puis plus servir le roi, et je me vois réduit, pour subsister, à faire comme vous des civilités aux passants. Je sais bien que, de tous les métiers, c'est celui qui nourrit le mieux son homme, et que tout ce qui lui manque c'est d'être un peu plus honorable. — S'il était honorable, a répondu l'autre, il ne vaudrait plus rien, car tout le monde s'en mêlerait. — Vous avez raison, a repris le manchot : oh çà, je suis donc un de vos confrères, et je voudrais m'allier avec vous. Donnez-moi votre fille. — Vous n'y pensez pas, mon ami, a répliqué le richard; il lui faut un meilleur parti : vous n'êtes point assez estropié pour être mon gendre; j'en veux un qui soit dans un état à faire pitié aux usuriers. — Eh! ne suis-je pas, dit le soldat, dans une assez déplorable situation? — Fi donc! a reparti l'autre brusquement, vous n'êtes que manchot, et vous osez prétendre à ma fille! Savez-vous bien que je l'ai refusée à un cul-de-jatte? »

J'aurais tort, continua le Diable, de passer la maison qui joint l'hôtel de la comtesse, et où demeurent un vieux peintre ivrogne et un poète caustique. Le peintre est sorti de chez lui ce matin, à sept heures, dans le dessein d'aller chercher un confesseur pour sa femme malade à l'extrémité; mais il a rencontré un de ses amis qui l'a entraîné au cabaret, et il n'est revenu au logis qu'à dix heures du soir. Le poète, qui a la réputation d'avoir eu quelquefois de tristes salaires pour ses vers mordants, disait tantôt d'un air fanfaron dans un café, en parlant d'un homme qui n'y était pas : « C'est un faquin à qui je veux donner cent coups de bâton. — Vous pouvez, a dit un railleur, les lui donner facilement, car vous êtes bien en fonds. » Je ne dois pas oublier une scène qui s'est passée aujourd'hui chez un banquier de cette rue, nouvellement établi dans cette ville : il n'y a pas trois mois qu'il est revenu du Pérou avec de grandes richesses. Son père est un honnête

Capatero[1] *de viejo*, de Mediana, gros village de la Castille vieille, auprès des montagnes de Sierra d'Avila, où il vit, très content de son état, avec une femme de son âge, c'est-à-dire de soixante ans. Il y avait un temps considérable que leur fils était sorti de chez eux pour aller aux Indes chercher une meilleure fortune que celle qu'ils lui pouvaient faire. Plus de vingt années s'étaient écoulées depuis qu'ils ne l'avaient vu; ils parlaient souvent de lui; ils priaient le ciel tous les jours de ne le point abandonner, et ils ne manquaient pas, tous les dimanches, de le faire recommander au prône par le curé, qui était de leurs amis. Le banquier, de son côté, ne les mettait pas en oubli. D'abord qu'il eut fixé son établissement, il résolut de s'informer par lui-même de la situation où ils pouvaient être. Pour cet effet, après avoir dit à ses domestiques de n'être pas en peine de lui, il partit, il y a quinze jours, à cheval, sans que personne l'accompagnât, et il se rendit au lieu de sa naissance.

Il était environ dix heures du soir, et le bon savetier dormait auprès de son épouse, lorsqu'ils se réveillèrent en sursaut, au bruit que fit le banquier en frappant à la porte de leur petite maison. Ils demandèrent qui frappait. « Ouvrez, ouvrez, leur dit-il, c'est votre fils Francillo. — A d'autres, répondit le bonhomme; passez votre chemin, voleurs, il n'y a rien à faire ici pour vous : Francillo est présentement aux Indes, s'il n'est pas mort. — Votre fils n'est plus aux Indes, répliqua le banquier, il est revenu du Pérou : c'est lui qui vous parle; ne lui refusez pas l'entrée de votre maison. — Levons-nous, Jacques, dit alors la femme. Je crois effectivement que c'est Francillo; il me semble le reconnaître à sa voix. » Ils se levèrent aussitôt tous deux; le père alluma une chandelle, et la mère, après s'être habillée à la hâte, alla ouvrir la porte; elle envisagea Francillo, et, ne pouvant le méconnaître, elle se jette à son cou et le serre étroitement entre ses bras. Maître Jacques, agité des mêmes mouvements que sa femme, embrasse à son tour son fils; et ces trois personnes, charmées de se voir réunies après une si longue absence, ne peuvent se rassasier du plaisir de s'en donner des marques. Après des transports si doux, le banquier débrida son cheval, et le mit dans une étable où gîtait une vache, mère nourrice de la maison; ensuite il rendit compte à ses parents de son voyage, et des biens qu'il avait apportés du Pérou. Le détail fut un peu long, et aurait pu ennuyer des auditeurs désintéressés; mais un fils qui s'épanche en racontant ses aventures ne saurait lasser l'attention d'un père et d'une mère : il n'y a pas pour eux de

1. Savetier. (Note de Lesage.)

circonstance indifférente; ils l'écoutaient avec avidité, et les moindres choses qu'il disait faisaient sur eux une vive impression de douleur ou de joie. Dès qu'il eut achevé sa relation, il leur dit qu'il venait leur offrir une partie de ses biens, et il pria son père de ne plus travailler. « Non, mon fils, lui dit maître Jacques, j'aime mon métier, je ne le quitterai pas. — Quoi donc! répliqua le banquier, n'est-il pas temps que vous vous reposiez? Je ne vous propose point de venir demeurer à Madrid avec moi; je sais bien que le séjour de la ville n'aurait pas de charmes pour vous : je ne prétends pas troubler votre vie tranquille; mais, du moins, épargnez-vous un travail pénible, et vivez ici commodément, puisque vous le pouvez. » La mère appuya le sentiment du fils, et maître Jacques se rendit. « Eh bien! Francillo, dit-il, pour te satisfaire, je ne travaillerai plus pour tous les habitants du village, je raccommoderai seulement mes souliers et ceux de monsieur le curé, notre bon ami. » Après cette convention, le banquier avala deux œufs frais qu'on lui fit cuire, puis se coucha près de son père, et s'endormit avec un plaisir que les enfants d'un bon naturel sont seuls capables de s'imaginer. Le lendemain matin Francillo leur laissa une bourse de trois cents pistoles, et revint à Madrid. Mais il a été bien étonné ce matin de voir tout à coup paraître chez lui maître Jacques. « Quel sujet vous amène ici, mon père? lui a-t-il dit. — Mon fils, a répondu le vieillard, je te rapporte ta bourse : reprends ton argent; je veux vivre de mon métier; je meurs d'ennui depuis que je ne travaille plus. — Eh bien, mon père, a répliqué Francillo, retournez au village, continuez d'exercer votre profession, mais que ce soit seulement pour vous désennuyer. Remportez votre bourse et n'épargnez pas la mienne. — Eh! que veux-tu que je fasse de tant d'argent? a repris maître Jacques. — Soulagez-en les pauvres, a reparti le banquier, faites-en l'usage que votre curé vous conseillera. » Le savetier, content de cette réponse, s'en est retourné à Médiana.

Don Cléophas n'écouta pas sans plaisir l'histoire de Francillo, et il allait donner toutes les louanges dues au bon cœur de ce banquier, si dans ce moment même des cris perçants n'eussent attiré son attention.

— Seigneur Asmodée, s'écria-t-il, quel bruit éclatant se fait entendre?

— Ces cris qui frappent les airs, répondit le Diable, partent d'une maison où il y a des fous enfermés : ils s'égosillent à force de crier et de chanter.

— Nous ne sommes pas bien éloignés de cette maison; allons voir ces fous tout à l'heure, répliqua Leandro.

— J'y consens, repartit le démon : Je vais vous donner ce

divertissement, et vous apprendre pourquoi ils ont perdu la raison.

Il n'eut pas achevé ces paroles, qu'il emporta l'écolier sur la *casa de los locos.*

IX. — Des fous enfermés.

Zambullo parcourut d'un air curieux toutes les loges, et après qu'il eut observé les folles et les fous qu'elles renfermaient, le Diable lui dit :

— Vous en voyez de toutes les façons ; en voilà de l'un et de l'autre sexe, en voilà de tristes et de gais, de jeunes et de vieux ; il faut à présent que je vous dise pourquoi la tête leur a tourné ; allons de loge en loge, et commençons par les hommes. Le premier qui se présente, et qui paraît furieux, est un nouvelliste castillan, né dans le sein de Madrid, un bourgeois fier et plus sensible à l'honneur de sa patrie qu'un ancien citoyen de Rome. Il est devenu fou de chagrin d'avoir lu dans la gazette que vingt-cinq Espagnols s'étaient laissé battre par un parti de cinquante Portugais. Il a pour voisin un licencié qui avait tant d'envie d'attraper un bénéfice, qu'il a fait l'hypocrite à la cour pendant dix ans, et le désespoir de se voir toujours oublié dans les promotions lui a brouillé la cervelle ; mais ce qu'il y a d'avantageux pour lui, c'est qu'il se croit archevêque de Tolède. S'il ne l'est pas effectivement, il a du moins le plaisir de s'imaginer qu'il l'est ; et je le trouve d'autant plus heureux, que je regarde sa folie comme un beau songe qui ne finira qu'avec sa vie, et qu'il n'aura point de compte à rendre, en l'autre monde, de l'usage de ses revenus. Le fou qui suit est un pupille ; son tuteur l'a fait passer pour insensé, dans le dessein de s'emparer pour toujours de son bien ; le pauvre garçon a véritablement perdu l'esprit, de rage d'être enfermé. Après le mineur est un maître d'école qui est venu là pour s'être obstiné à vouloir trouver le *paulo post-futurum* du verbe grec ; et le quatrième, un marchand dont la raison n'a pu soutenir la nouvelle d'un naufrage, après avoir eu la force de résister à deux banqueroutes qu'il a faites. Le personnage qui gît dans la loge suivante est le vieux capitaine Zanubio, cavalier napolitain qui s'est venu établir à Madrid. La jalousie l'a mis dans l'état où vous le voyez ; apprenez son histoire. Il avait une jeune femme nommée Aurore, qu'il gardait à vue ; sa maison était inaccessible aux hommes. Aurore ne sortait jamais que pour aller à la messe, et encore était-elle toujours accompagnée de son vieux Titon, qui

la menait quelquefois prendre l'air à une terre qu'il a auprès d'Alcantara. Cependant un cavalier, appelé don Garcie Pacheco, l'ayant vue par hasard à l'église, avait conçu pour elle un amour violent; c'était un jeune homme entreprenant et digne de l'attention d'une jolie femme mal mariée. La difficulté de s'introduire chez Zanubio n'en ôta pas l'espérance à don Garcie. Comme il n'avait pas encore de barbe, et qu'il était assez beau garçon, il se déguisa en fille, prit une bourse de cent pistoles, et se rendit à la terre du capitaine, où il avait su que ce mari devait aller incessamment avec sa femme; il s'adressa à la jardinière,

lui dit d'un ton d'héroïne de chevalerie poursuivie par un géant : « Ma bonne, je viens me jeter dans vos bras, je vous prie d'avoir pitié de moi. Je suis une fille de Tolède, j'ai de la naissance et du bien, mes parents me veulent marier à un homme que je hais. Je me suis dérobée la nuit à leur tyrannie; j'ai besoin d'un asile, on ne viendra point me chercher ici; permettez que j'y demeure jusqu'à ce que ma famille ait pris de plus doux sentiments pour moi. Voilà ma bourse, ajouta-t-il en la lui donnant, recevez-la; c'est tout ce que je puis vous offrir présentement, mais j'espère que je serai quelque jour plus en état de reconnaître le service que vous m'aurez rendu. » La jardinière, touchée de la fin de ce discours, répondit : « Ma fille, je veux vous servir; je connais de jeunes personnes qui ont été sacrifiées à de vieux hommes, et je sais bien qu'elles ne sont pas fort contentes; j'entre dans leurs peines; vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi. Je vous mettrai dans une petite chambre particulière, où vous serez sûrement. » Don Garcie passa quelques jours dans cette terre, fort impatient d'y voir arriver Aurore. Elle y vint enfin avec son jaloux, qui visita d'abord, selon sa coutume, tous les appartements, les cabinets, les caves et les greniers, pour voir s'il ne trouverait point quelque ennemi de son honneur. La jardinière, qui le connaissait, le prévint, et lui conta de quelle manière une jeune fille lui était venue demander une retraite. Zanubio, quoique très défiant, n'eut pas le moindre soupçon de la supercherie; il fut seulement curieux de voir l'inconnue, qui le pria de la dispenser de lui dire son nom, disant qu'elle devait ce ménagement à sa famille, qu'elle déshonorait en quelque sorte par sa fuite; puis elle débita un roman avec tant d'esprit, que le capitaine en fut charmé. Il se sentit naître de l'inclination pour cette aimable personne; il lui offrit ses services, et, se flattant qu'il en pourrait tirer pied ou aile, il la mit auprès de sa femme. Dès qu'Aurore vit don Garcie, elle rougit et se troubla sans savoir pourquoi; le cavalier s'en aperçut, il jugea qu'elle l'avait remarqué dans l'église où il



Asmodée et don Cléophas sur la maison des fous enfermés.

l'avait vue; pour s'en éclaircir, il lui dit, sitôt qu'il put l'entretenir en particulier : « Madame, j'ai un frère qui m'a souvent parlé de vous; il vous a vue un moment dans une église; depuis ce moment, qu'il se rappelle mille fois le jour, il est dans un état digne de votre pitié. » A ce discours, Aurore envisagea don Garcie plus attentivement qu'elle n'avait fait encore, et lui répondit : « Vous ressemblez trop à ce frère pour que je sois plus longtemps la dupe de votre stratagème; je vois bien que vous êtes un cavalier déguisé. Je me souviens qu'un jour, pendant que j'entendais la messe, ma mante s'ouvrit un instant, et que vous me vîtes; je vous examinai par curiosité; vous eûtes toujours les yeux attachés sur moi. Quand je sortis, je crois que vous ne manquâtes pas de me suivre pour apprendre qui j'étais, et dans quelle rue je faisais ma demeure. Je dis je crois, parce que je n'osai tourner la tête pour vous observer; mon mari, qui m'accompagnait, aurait pris garde à cette action, et m'en eût fait un crime. Le lendemain et les jours suivants, je retournai dans la même église, je vous revis, et je remarquai si bien vos traits, que je les reconnais malgré votre déguisement. — Eh bien! madame, répliqua don Garcie, il faut me démasquer; oui, je suis un homme épris de vos charmes; c'est don Garcie Pacheco que l'amour introduit ici sous cet habillement. — Et vous espérez sans doute, reprit Aurore, qu'approuvant votre folle ardeur, je favoriserai votre artifice et contribuerai de ma part à entretenir mon mari dans son erreur? mais c'est ce qui vous trompe : je vais lui découvrir tout, il y va de mon honneur et de mon repos; d'ailleurs, je suis bien aise de trouver une si belle occasion de lui faire voir que sa vigilance est moins sûre que ma vertu, et que, tout jaloux, tout défiant qu'il est, je suis plus difficile à surprendre que lui. » A peine eut-elle prononcé ces derniers mots que le capitaine parut, et vint se mêler à la conversation. « De quoi vous entretenez-vous, mesdames? » leur dit-il. Aurore reprit aussitôt la parole : « Nous parlions, répondit-elle, des jeunes cavaliers qui entreprennent de se faire aimer des jeunes femmes qui ont de vieux époux; et je disais que si quelqu'un de ces galants était assez téméraire pour s'introduire chez vous sous quelque déguisement, je saurais bien punir son audace. — Et vous, madame, reprit Zanubio en se tournant vers don Garcie, de quelle manière en useriez-vous avec un jeune cavalier en pareil cas? » Don Garcie était si troublé, si déconcerté, qu'il ne savait que répondre au capitaine, qui se serait aperçu de son embarras, si dans ce moment un valet ne fût venu lui dire qu'un homme arrivé de Madrid demandait à lui parler : il sortit pour aller s'informer de ce qu'on lui voulait.

Alors don Garcie se jeta aux pieds d'Aurore et lui dit : « Ah! madame, quel plaisir prenez-vous à m'embarrasser? Seriez-vous assez barbare pour me livrer au ressentiment d'un époux furieux? — Non, Pacheco, répondit-elle en souriant; les jeunes femmes qui ont de vieux maris jaloux ne sont pas si cruelles : rassurez-vous; j'ai voulu me divertir en vous causant un peu de frayeur, mais vous en serez quitte pour cela; ce n'est pas trop vous faire acheter la complaisance que je veux bien avoir de vous souffrir ici. » A des paroles si consolantes don Garcie sentit évanouir toute sa crainte, et conçut des espérances qu'Aurore eut la bonté de ne pas démentir. Un jour qu'ils se donnaient tous deux, dans l'appartement de Zanubio, des marques d'une amitié réciproque, le capitaine les surprit : quand il n'aurait pas été le plus jaloux de tous les hommes, il en vit assez pour juger avec fondement que sa belle inconnue était un cavalier déguisé. A ce spectacle il devint furieux; il entra dans son cabinet pour prendre des pistolets; mais pendant ce temps-là les amants s'échappèrent, fermèrent par dehors les portes de l'appartement à double tour, emportèrent les clefs, et gagnèrent tous deux en diligence un village voisin, où don Garcie avait laissé son valet de chambre et deux bons chevaux. Là, il quitta ses habits de fille, prit Aurore en croupe et la conduisit à un couvent où elle le pria de la mener, et où elle avait une tante supérieure; après cela il s'en retourna à Madrid attendre la suite de cette aventure. Cependant Zanubio, se voyant enfermé, crie, appelle du monde : un valet accourt à sa voix; mais trouvant les portes fermées, il ne peut les ouvrir. Le capitaine s'efforce de les briser, et n'en venant point à bout assez vite à son gré, il cède à son impatience, se jette brusquement par une fenêtre avec ses pistolets à la main : il tombe à la renverse, se blesse la tête, et demeure étendu par terre sans connaissance. Ses domestiques arrivent, et le portent dans une salle sur un lit de repos; ils lui jettent de l'eau au visage; enfin, à force de le tourmenter, ils le font revenir de son évanouissement; mais il reprend sa fureur avec ses esprits; il demande où est sa femme, on lui répond qu'on l'a vue sortir avec la dame étrangère par une petite porte du jardin. Il ordonne aussitôt qu'on lui rende ses pistolets; on est obligé de lui obéir : il fait seller un cheval : il part sans songer qu'il est blessé, et prend un autre chemin que celui des amants Il passa la journée à courir en vain; et s'étant arrêté la nuit dans une hôtellerie de village pour se reposer, la fatigue et sa blessure lui causèrent une fièvre avec un transport au cerveau qui pensa l'emporter. Pour dire le reste en deux mots, il fut quinze jours malade dans ce village; ensuite, il retourna dans sa terre, où,

sans cesse occupé de son malheur, il perdit insensiblement l'esprit. Les parents d'Aurore n'en furent pas plus tôt avertis, qu'ils le firent amener à Madrid pour l'enfermer parmi les fous. Sa femme est encore au couvent, où ils ont résolu de la laisser quelques années pour punir son indiscrétion, ou, si vous voulez, une faute dont on ne doit se prendre qu'à eux... Immédiatement après Zanubio, continua le Diable, est le seigneur don Blas Desdichado, cavalier plein de mérite : la mort de son épouse est cause qu'il est dans la situation déplorable où vous le voyez.

— Cela me surprend, dit don Cléophas : un mari que la mort de sa femme rend insensé! je ne croyais pas qu'on pût pousser si loin l'amour conjugal.

— N'allons pas si vite, interrompit Asmodée; don Blaz n'est pas devenu fou de douleur d'avoir perdu sa femme; ce qui lui a troublé l'esprit, c'est que, n'ayant point d'enfants, il a été obligé de rendre aux parents de la défunte cinquante mille ducats qu'il reconnaît dans son contrat de mariage avoir reçus d'elle.

— Oh! c'est une autre affaire! répliqua Leandro; je ne suis plus étonné de son accident. Et dites-moi, s'il vous plaît, quel est ce jeune homme qui saute comme un cabri dans la loge suivante, et qui s'arrête de moment en moment pour faire des éclats de rire, en se tenant les côtés? voilà un fou bien gai!

— Aussi, repartit le boiteux, sa folie vient d'un excès de joie. Il était portier d'une personne de qualité; et comme il apprit un jour la mort d'un riche contador dont il se trouvait l'unique héritier, il ne fut point à l'épreuve d'une si joyeuse nouvelle : la tête lui tourna. Nous voici parvenus à ce grand garçon qui joue de la guitare, et qui l'accompagne de sa voix : c'est un fou mélancolique, un amant que les rigueurs d'une dame ont réduit au désespoir, et qu'il a fallu enfermer.

— Ah! que je plains celui-là! s'écria l'écolier : permettez que je déplore son infortune, elle peut arriver à tous les honnêtes gens : si j'étais épris d'une beauté cruelle, je ne sais si je n'aurais pas le même sort.

— A ce sentiment, reprit le démon, je vous reconnais pour un vrai Castillan; il faut être né dans le sein de la Castille pour se sentir capable d'aimer jusqu'à devenir fou de chagrin de ne pouvoir plaire. Les Français ne sont pas si tendres, et si vous voulez savoir la différence qu'il y a entre un Français et un Espagnol sur cette matière, il ne faut que vous dire la chanson que ce fou chante, et qu'il vient de composer tout à l'heure :

CHANSON ESPAGNOLE

Ardo y lloro sin sosiego,
Llorando y ardiendo tanto,
Que ni el llanto apaga el fuego,
Ni el fuego consume el llanto.

Je brûle et je pleure sans cesse et sans que mes pleurs puissent éteindre mes feux, ni mes feux consumer mes larmes.

C'est ainsi que parle un cavalier espagnol quand il est maltraité de sa dame; et voici comme un Français se plaignait en pareil cas ces jours passés :

CHANSON FRANÇAISE

L'objet qui règne dans mon cœur
Est toujours insensible à mon amour fidèle :
Mes soins, mes soupirs, ma langueur,
Ne sauraient attendrir cette beauté cruelle.
O ciel! est-il un sort plus affreux que le mien?
Ah! puisque je ne puis lui plaire,
Je renonce au jour qui m'éclaire;
Venez, mes chers amis, m'enterrer chez Payen.

— Ce Payen est apparemment un traiteur, dit don Cléophas.

— Justement, répondit le Diable. Continuons, examinons les autres fous.

— Passons plutôt aux femmes, répliqua Leandro, je suis impatient de les voir.

— Je vais céder à votre impatience, repartit l'esprit; mais il y a ici deux ou trois infortunés que je suis bien aise de vous montrer auparavant : vous pourrez tirer quelque profit de leur malheur. Considérez, dans la loge qui suit celle de ce joueur de guitare, ce visage pâle et décharné qui grince des dents, et semble vouloir manger les barreaux de fer qui sont à sa fenêtre : c'est un honnête homme né sous un astre si malheureux, qu'avec tout le mérite du monde, quelques mouvements qu'il se soit donnés pendant vingt années, il n'a pu parvenir à s'assurer du pain. Il a perdu la raison en voyant un très petit sujet de sa connaissance monter en un jour, par l'arithmétique, au haut de la roue de la fortune. Le voisin de ce fou est un vieux secrétaire qui a le timbre fêlé pour n'avoir pu supporter l'ingratitude d'un homme de la cour qu'il a servi pendant soixante ans. On ne peut assez louer le zèle et la fidélité de ce serviteur, qui ne demandait jamais rien; il se contentait de faire parler ses services et son

assiduité ; mais son maître, bien loin de ressembler à Archélaüs, roi de Macédoine, qui refusait lorsqu'on lui demandait, et donnait quand on ne lui demandait pas, est mort sans le récompenser ; il ne lui a laissé que ce qu'il lui faut pour passer le reste de ses jours dans la misère et parmi les fous. Je ne veux plus vous en faire observer qu'un : c'est celui qui, les coudes sur sa fenêtre, paraît plongé dans une profonde rêverie. Vous voyez en lui un *señor hidalgo de Tafalla*, petite ville de Navarre ; il est venu demeurer à Madrid, où il a fait un bel usage de son bien. Il avait la rage de vouloir connaître tous les beaux-esprits et de les régaler ; ce n'était chez lui, tous les jours, que festins ; et, quoique les auteurs, nation ingrate et impolie, se moquassent de lui en le grugeant, il n'a pas été content qu'il n'ait mangé avec eux son petit fait.

— Il ne faut pas douter, dit Zambullo, qu'il ne soit devenu fou de regret de s'être si sottement ruiné.

— Tout au contraire, reprit Asmodée, c'est de se voir hors d'état de continuer le même train. Venons présentement aux femmes, ajouta-t-il.

— Comment donc, s'écria l'écolier, je n'en vois que sept ou huit ! Il y a moins de folles que je ne croyais.

— Toutes les folles ne sont pas ici, dit le démon en souriant. Je vous porterai, si vous le souhaitez, tout à l'heure, dans un autre quartier de cette ville, où il y a une grande maison qui en est toute pleine.

— Cela n'est pas nécessaire, répliqua don Cléophas, je m'en tiens à celles-ci.

— Vous avez raison, reprit le boiteux ; ce sont presque toutes des filles de distinction ; vous jugez bien, à la propreté de leur linge, qu'elles ne sauraient être des personnes du commun. Je vais vous apprendre la cause de leur folie. Dans la première loge est la femme d'un corrégidor, à qui la rage d'avoir été appelée bourgeoise par une dame de la cour a troublé l'esprit. Dans la seconde demeure l'épouse d'un trésorier général du conseil des Indes ; elle est devenue folle de dépit d'avoir été obligée, dans une rue étroite, de faire reculer son carrosse pour laisser passer celui de la duchesse de Médina-Cœli. Dans la troisième fait sa résidence une jeune veuve de famille marchande qui a perdu le jugement de regret d'avoir manqué un grand seigneur qu'elle espérait épouser ; et la quatrième est occupée par une fille de qualité nommée dona Béatrix, dont il faut que je vous raconte le malheur. Cette dame avait une amie qu'on appelait dona Mencia ; elles se voyaient tous les jours. Un chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, homme bien fait et galant, fit connaissance avec elles, et les

rendit bientôt rivales; elles se disputèrent vivement son cœur, qui pencha du côté de dona Mencia; de sorte que celle-ci devint femme du chevalier. Dona Béatrix, fort jalouse du pouvoir de ses charmes, conçut un dépit mortel de n'avoir pas eu la préférence; et elle nourrissait en bonne Espagnole, au fond de son cœur, un violent désir de se venger, lorsqu'elle reçut un billet de don Jacinthe de Romarate, autre amant de dona Mencia; et ce cavalier lui mandait qu'étant aussi mortifié qu'elle du mariage de sa maîtresse, il avait pris la résolution de se battre contre le chevalier qui la lui avait enlevée. Cette lettre fut très agréable à Béatrix, qui, ne voulant que la mort du pécheur, souhaitait seulement que don Jacinthe ôtât la vie à son rival. Pendant qu'elle attendait avec impatience une si chrétienne satisfaction, il arriva que son frère ayant eu par hasard un différend avec ce même don Jacinthe, en vint aux prises avec lui, et fut percé de deux coups d'épée, desquels il mourut. Il était du devoir de dona Béatrix de poursuivre en justice le meurtrier de son frère ; cependant elle négligea cette poursuite, pour donner le temps à don Jacinthe d'attaquer le chevalier de Saint-Jacques; ce qui prouve bien que les femmes n'ont point de si cher intérêt que celui de leur beauté. C'est ainsi qu'en use Pallas lorsqu'Ajax a violé Cassandre; la déesse ne punit point à l'heure même le Grec sacrilège qui vient de profaner son temple; elle veut auparavant qu'il contribue à la venger du jugement de Pâris. Mais, hélas! dona Béatrix, moins heureuse que Minerve, n'a pas goûté le plaisir de la vengeance. Romarate a péri en se battant contre le chevalier, et le chagrin qu'a eu cette dame de voir son injure impunie a troublé sa raison. Les deux folles suivantes sont l'aïeule d'un avocat et une vieille marquise; la première, par sa mauvaise humeur, désolait son petit-fils, qui l'a mise ici fort honnêtement pour s'en débarrasser; l'autre est une femme qui a toujours été idolâtre de sa beauté; au lieu de vieillir de bonne grâce, elle pleurait sans cesse en voyant ses charmes tomber en ruine; et enfin, un jour, en se considérant dans une glace fidèle, la tête lui tourna.

— Tant mieux pour cette marquise, dit Leandro; dans le dérangement où est son esprit, elle n'aperçoit peut-être plus le changement que le temps a fait en elle.

— Non, assurément, répondit le Diable; bien loin de remarquer à présent un air de vieillesse sur son visage, son teint lui paraît un mélange de lis et de roses, elle voit autour d'elle les Grâces et les Amours; en un mot, elle croit être la déesse Vénus.

— Eh bien! répliqua l'écolier, n'est-elle pas plus heureuse d'être folle que de se voir telle qu'elle est?

— Sans doute, repartit Asmodée. Ah ça, il ne nous reste plus

qu'une dame à observer; c'est celle qui habite la dernière loge, et que le sommeil vient d'accabler, après trois jours et trois nuits d'agitation : c'est dona Emerenciana; examinez-la bien, qu'en dites-vous?

— Je la trouve fort belle, répondit Zambullo. Quel dommage! faut-il qu'une si charmante personne soit insensée! Par quel accident est-elle réduite en cet état?

— Écoutez-moi avec attention, repartit le boiteux, vous allez entendre l'histoire de son infortune. Dona Emerenciana, fille unique de don Guillem Stephani, vivait tranquille à Siguença dans la maison de son père, lorsque don Chimen de Lizana vint troubler son repos par des galanteries qu'il mit en usage pour lui plaire. Elle ne se contenta pas d'être sensible aux soins de ce cavalier, elle eut la faiblesse de se prêter aux ruses qu'il employa pour lui parler, et bientôt elle lui donna sa foi en recevant la sienne. Ces deux amants étaient d'une égale naissance; mais la dame pouvait passer pour un des meilleurs partis d'Espagne, au lieu que don Chimen n'était qu'un cadet. Il y avait encore un autre obstacle à leur union : don Guillem haïssait la famille des Lizana, ce qu'il ne faisait que trop connaître par ses discours, quand on la mettait devant lui sur le tapis; il semblait même avoir plus d'aversion pour don Chimen que pour tout le reste de sa race. Emerenciana, vivement affligée de voir son père dans cette disposition, en concevait pour son amour un triste présage; elle ne laissa pourtant pas, à bon compte, de s'abandonner à son penchant, et d'avoir des entretiens secrets avec Lizana, qui s'introduisait de temps en temps chez elle la nuit, par le ministère d'une soubrette. Il arriva une de ces nuits que don Guillem, qui par hasard était éveillé lorsque le galant entra dans sa maison, crut entendre quelque bruit dans l'appartement de sa fille, peu éloigné du sien; il n'en fallut pas davantage pour inquiéter un père aussi défiant que lui; néanmoins, tout soupçonneux qu'il était, Emerenciana tenait une conduite si adroite, qu'il ne se doutait nullement de son intelligence avec don Chimen; mais n'étant pas un homme à pousser la confiance trop loin, il se leva tout doucement de son lit, alla ouvrir une fenêtre qui donnait sur la rue, et eut la patience de s'y tenir jusqu'à ce qu'il vît descendre d'un balcon, par une échelle de soie, Lizana, qu'il reconnut à la clarté de la lune. Quel spectacle pour Stephani, pour le plus vindicatif et le plus barbare mortel qu'ait jamais produit la Sicile, où il avait pris naissance! Il ne céda point d'abord à sa colère, et n'eut garde de faire un éclat qui aurait pu dérober à ses coups la principale victime que son ressentiment demandait :

il se contraignit, et attendit que sa fille fût levée le lendemain pour entrer dans son appartement : là, se voyant seul avec elle, et la regardant avec des yeux étincelants de fureur, il lui dit : « Malheureuse! qui, malgré la noblesse de ton sang, n'as pas de honte de commettre des actions infâmes, prépare-toi à souffrir un juste châtiment. Ce fer, ajouta-t-il en tirant de son sein un poignard, ce fer va t'ôter la vie, si tu ne confesses la vérité : nomme-moi l'audacieux qui est venu cette nuit déshonorer ma maison. » Emerenciana demeura toute interdite, et si troublée de cette menace, qu'elle ne put proférer une parole. « Ah! misérable, poursuivit le père, ton silence et ton trouble ne m'apprennent que trop ton crime. Hé! t'imagines-tu, fille indigne de moi, que j'ignore ce qui se passe? J'ai vu cette nuit le téméraire; j'ai reconnu don Chimen : ce n'eût pas été assez de recevoir la nuit un cavalier dans ton appartement, il fallait encore que ce cavalier fût mon plus grand ennemi; mais sachons jusqu'à quel point je suis outragé : parle sans déguisement; ce n'est que par ta sincérité que tu peux éviter la mort. » La dame, à ces derniers mots, concevant quelque espérance d'échapper au sort funeste qui la menaçait, perdit une partie de sa frayeur, et répondit à don Guillem : « Seigneur, je n'ai pu me défendre d'écouter Lizana; mais je prends le ciel à témoin de la pureté de ses sentiments. Comme il sait que vous haïssez sa famille, il n'a point encore osé vous demander votre aveu; et ce n'est que pour conférer ensemble sur les moyens de l'obtenir que je lui ai permis quelquefois de s'introduire ici. — Et de quelle personne, répliqua Stephani, vous servez-vous, l'un et l'autre, pour faire tenir vos lettres? — C'est, repartit sa fille, un de vos pages qui nous rend ce service. — Voilà, reprit le père, tout ce que je voulais savoir; il s'agit présentement d'exécuter le dessein que j'ai formé. » Là-dessus, toujours la dague à la main, il lui fit prendre du papier et de l'encre, et l'obligea d'écrire à son amant ce billet qu'il lui dicta lui-même : « Cher époux, seul délice de ma vie, je vous avertis que mon père vient de partir tout à l'heure pour sa terre, d'où il ne reviendra que demain; profitez de l'occasion; je me flatte que vous attendrez la nuit avec autant d'impatience que moi. » Après qu'Emerenciana eut écrit et cacheté ce billet perfide, don Guillem lui dit : « Fais venir le page qui s'acquitte si bien de l'emploi dont tu le charges, et lui ordonne de porter ce papier à don Chimen; mais n'espère pas me tromper; je vais me cacher dans un endroit de cette chambre, d'où j'observerai quand tu lui donneras cette commission; et si tu lui dis un mot, ou lui fais quelque signe qui lui rende ce message suspect, je te plongerai aussitôt le

poignard dans le cœur. » Emerenciana connaissait trop son père pour oser lui désobéir : elle remit le billet, comme à l'ordinaire, entre les mains du page. Alors Stephani rengaîna la dague; mais il ne quitta point sa fille de toute la journée; il ne la laissa parler à personne en particulier, et fit si bien que Lizana ne put être averti du piège qu'on lui tendait. Ce jeune homme ne manqua donc pas de se trouver au rendez-vous. A peine fut-il dans la maison de sa maîtresse, qu'il se sentit tout à coup saisi par trois hommes des plus vigoureux, qui le désarmèrent sans qu'il pût s'en défendre, lui mirent un linge dans la bouche pour l'empêcher de crier, lui bandèrent les yeux, et lui lièrent les mains derrière le dos; en même temps ils le portèrent en cet état dans un carrosse préparé pour cela, et dans lequel ils montèrent tous trois pour mieux répondre du cavalier, qu'ils conduisirent à la terre de Stephani, située au village de Miedes, à quatre petites lieues de Siguença. Don Guillem partit un moment après dans un autre carrosse, avec sa fille, deux femmes de chambre, et une duègne rébarbative qu'il avait fait venir chez lui l'après-dînée et prise à son service. Il emmena aussi tout le reste de ses gens, à la réserve d'un vieux domestique qui n'avait aucune connaissance du ravissement de Lizana. Ils arrivèrent tous avant le jour à Miedes. Le premier soin du seigneur Stephani fut de faire enfermer don Chimen dans une cave voûtée, qui recevait une faible lumière par un soupirail si étroit, qu'un homme n'y pouvait passer; il ordonna ensuite à Julio, son valet de confiance, de donner pour toute nourriture au prisonnier du pain et de l'eau, pour lit une botte de paille, et de lui dire, chaque fois qu'il lui porterait à manger : « Tiens, lâche suborneur, voilà de quelle manière don Guillem traite ceux qui sont assez hardis pour oser l'offenser. » Ce cruel Sicilien n'en usa pas moins durement avec sa fille : il l'emprisonna dans une chambre qui n'avait point de vue sur la campagne, lui ôta ses femmes, et lui donna pour geôlière la duègne qu'il avait choisie, duègne sans égale pour tourmenter les filles commises à sa garde. Il disposa donc ainsi les deux amants. Son intention n'était pas de s'en tenir là : il avait résolu de se défaire de don Chimen; mais il voulait tâcher de commettre ce crime impunément, ce qui lui paraissait assez difficile. Comme il s'était servi de ses valets pour enlever ce cavalier, il ne pouvait pas se flatter qu'une action sue de tant de monde demeurerait toujours secrète. Que faire donc pour n'avoir rien à démêler avec la justice? Il prit son parti en grand scélérat : il assembla tous ses complices dans un corps de logis séparé du château; il leur témoigna combien il était satisfait de

leur zèle, et leur dit que, pour le reconnaître, il prétendait leur donner une bonne somme d'argent après les avoir bien régalés; il les fit asseoir à une table, et, au milieu du festin, Julio les empoisonna par son ordre; ensuite, le maître et le valet mirent le feu au corps de logis; et, avant que les flammes pussent attirer en cet endroit les habitants du village, ils assassinèrent les deux femmes de chambre d'Emerenciana et le petit page dont j'ai parlé; puis ils jetèrent leurs cadavres parmi les autres; bientôt le corps de logis fut enflammé et réduit en cendres, malgré les efforts que les paysans des environs firent pour éteindre l'embrasement. Il fallait voir, pendant ce temps-là, les démonstrations de douleur du Sicilien : il paraissait inconsolable de la perte de ses domestiques. S'étant de cette manière assuré de la discrétion des gens qui auraient pu le trahir, il dit à son confident : « Mon cher Julio, je suis maintenant tranquille, et je pourrai, quand il me plaira, ôter la vie à don Chimen; mais, avant que je l'immole à mon honneur, je veux jouir du doux contentement de le faire souffrir : la misère et l'horreur d'une longue prison seront plus cruelles pour lui que la mort. » Véritablement Lizana déplorait sans cesse son malheur; et, s'attendant à ne jamais sortir de la cave, il souhaitait être délivré de ses peines par un prompt trépas. Mais c'était en vain que Stephani espérait avoir l'esprit en repos après l'exploit qu'il venait de faire. Une nouvelle inquiétude vint l'agiter au bout de trois jours; il craignit que Julio, en portant à manger au prisonnier, ne se laissât gagner par des promesses; et cette crainte lui fit prendre la résolution de hâter la perte de l'un, et de brûler ensuite la cervelle à l'autre d'un coup de pistolet. Julio, de son côté, n'était pas sans défiance; et, jugeant que son maître, après s'être défait de don Chimen, pourrait bien le sacrifier aussi à sa sûreté, conçut le dessein de se sauver une belle nuit avec tout ce qu'il y avait dans la maison de plus facile à emporter. Voilà ce que ces deux honnêtes gens méditaient chacun en son particulier, lorsqu'un jour ils furent surpris l'un et l'autre, à cent pas du château, par quinze ou vingt archers de la Sainte-Hermandad, qui les environnèrent tout à coup en criant : *De par le roi et la justice.* A cette vue, don Guillem pâlit et se troubla; néanmoins, faisant bonne contenance, il demanda au commandant à qui il en voulait : « A vous-même, lui répondit l'officier; on vous accuse d'avoir enlevé don Chimen de Lizana; je suis chargé de faire dans ce château une exacte recherche de ce cavalier, et de m'assurer même de votre personne. » Stephani, par cette réponse, persuadé qu'il était perdu, devint furieux; il tira de ses poches deux pistolets, dit

qu'il ne souffrirait point qu'on visitât sa maison, et qu'il allait casser la tête au commandant s'il ne se retirait promptement avec sa troupe. Le chef de la sainte confrérie, méprisant la menace, s'avança sur le Sicilien, qui lui lâcha un coup de pistolet et le blessa au visage; mais cette blessure coûta bientôt la vie au téméraire qui l'avait faite; car deux ou trois archers firent feu sur lui dans le moment et le jetèrent par terre roide mort pour venger leur officier. A l'égard de Julio, il se laissa prendre sans résistance, et il ne fut pas besoin de l'interroger pour savoir de lui si don Chimen était dans le château : ce valet avoua tout; mais voyant son maître sans vie, il le chargea de toute l'iniquité. Enfin, il mena le commandant et ses archers à la cave, où ils trouvèrent Lizana couché sur la paille, bien lié et garotté. Ce malheureux cavalier, qui vivait dans une attente continuelle de la mort, crut que tant de gens armés n'entraient dans sa prison que pour le faire mourir, et il fut agréablement surpris d'apprendre que ceux qu'il prenait pour ses bourreaux étaient ses libérateurs. Après qu'ils l'eurent délié et tiré de la cave, il les remercia de sa délivrance, et leur demanda comment ils avaient su qu'il était prisonnier dans ce château. « C'est, lui dit le commandant, ce que je vais vous conter en peu de mots. La nuit de votre enlèvement, poursuivit-il, un de vos ravisseurs, qui avait une amie à deux pas de chez don Guillem, étant allé lui dire adieu avant son départ pour la campagne, eut l'indiscrétion de lui révéler le projet de Stephani. Cette femme garda le secret pendant deux ou trois jours; mais comme le bruit de l'incendie arrivé à Miedes se répandit dans la ville de Siguença, et qu'il parut étrange à tout le monde que les domestiques du Sicilien eussent tous péri dans ce malheur, elle se mit dans l'esprit que cet embrasement devait être l'ouvrage de don Guillem. Ainsi, pour venger son amant, elle alla trouver le seigneur don Félix votre père, et lui dit tout ce qu'elle savait. Don Félix, effrayé de vous voir à la merci d'un homme capable de tout, mena la femme chez le corrégidor, qui, après l'avoir écoutée, ne douta point que Stephani n'eût envie de vous faire souffrir de longs et cruels tourments, et ne fût le diabolique auteur de l'incendie; ce que voulant approfondir, ce juge m'a ce matin envoyé ordre, à Retortillo, où je fais ma demeure, de monter à cheval, et de me rendre avec ma brigade à ce château, de vous y chercher et de prendre don Guillem mort ou vif. Je me suis heureusement acquitté de ma commission pour ce qui vous regarde; mais je suis fâché de ne pouvoir conduire à Siguença le coupable vivant. Il nous a mis, par sa résistance, dans la nécessité de le tuer. » L'officier, ayant parlé de cette

sorte, dit à don Chimen : « Seigneur cavalier, je vais dresser un procès-verbal de tout ce qui vient de se passer ici, après quoi nous partirons pour satisfaire l'impatience que vous devez avoir de tirer votre famille de l'inquiétude que vous lui causez. — Attendez, seigneur commandant, s'écria Julio dans cet endroit, je vais vous fournir une nouvelle matière pour grossir votre procès-verbal : vous avez encore une autre personne prisonnière à mettre en liberté. Dona Emerenciana est enfermée dans une chambre obscure, où une duègne impitoyable lui tient sans cesse des discours mortifiants, et ne la laisse pas un moment en repos. — O ciel! dit Lizana, le cruel Stephani ne s'est donc pas contenté d'exercer sur moi sa barbarie : allons promptement délivrer cette dame infortunée de la tyrannie de sa gouvernante. » Là-dessus Julio mena le commandant et Don Chimen, suivis de cinq ou six archers, à la chambre qui servait de prison à la fille de don Guillem : ils frappèrent à la porte, et la duègne vint ouvrir. Vous concevez bien le plaisir que Lizana se faisait de revoir sa maîtresse, après avoir désespéré de la posséder. Il sentait renaître son espérance, ou plutôt il ne pouvait douter de son bonheur, puisque la seule personne qui était en droit de s'y opposer ne vivait plus. Dès qu'il aperçut Emerenciana, il courut se jeter à ses pieds : mais qui pourrait exprimer la douleur dont il fut saisi, lorsque au lieu de trouver une amante disposée à répondre à ses transports, il ne vit qu'une dame hors de son bon sens? En effet, elle avait été tant tourmentée par la duègne, qu'elle en était devenue folle. Elle demeura quelque temps rêveuse; puis s'imaginant tout à coup être la belle Angélique assiégée par les Tartares dans la forteresse d'Albraque, elle regarda tous les hommes qui étaient dans sa chambre comme autant de paladins qui venaient à son secours. Elle prit le chef de la sainte confrérie pour Roland, Lizana pour Brandimart, Julio pour Hubert du Lion, et les archers pour Antifort, Clarion, Adrion et les deux fils du marquis Olivier. Elle les reçut avec beaucoup de politesse, et leur dit : « Braves chevaliers, je ne crains plus, à l'heure qu'il est, l'empereur Agrican ni la reine Marphise; votre valeur est capable de me défendre contre tous les guerriers de l'univers. » A ce discours extravagant, l'officier et ses archers ne purent s'empêcher de rire. Il n'en fut pas de même de don Chimen : vivement affligé de voir sa dame dans une si triste situation pour l'amour de lui, il pensa perdre à son tour le jugement; il ne laissa pas toutefois de se flatter qu'elle reprendrait l'usage de sa raison, et, dans cette espérance : « Ma chère Emerenciana, lui dit-il tendrement, reconnaissez Lizana : rappelez votre esprit égaré; apprenez que nos malheurs sont

finis : le ciel ne veut pas que deux cœurs qu'il a joints soient séparés, et le père inhumain qui nous a si maltraités ne peut plus nous être contraire. » La réponse que fit à ces paroles la fille du roi Galafron fut encore un discours adressé aux vaillants défenseurs d'Albraque, qui pour le coup n'en rirent point. Le commandant même, quoique très peu pitoyable de son naturel, sentit quelques mouvements de compassion, et dit à don Chimen, qu'il voyait accablé de douleur : « Seigneur cavalier, ne désespérez point de la guérison de votre dame; vous avez à Siguença des docteurs en médecine qui pourront en venir à bout par leurs remèdes; mais ne nous arrêtons pas ici plus longtemps. Vous, seigneur Hubert du Lion, ajouta-t-il en parlant à Julio, vous qui savez où sont les écuries de ce château, menez-y avec vous Antifort et les deux fils du marquis Olivier : choisissez les meilleurs coursiers et les mettez au char de la princesse; je vais, pendant ce temps-là, dresser mon procès-verbal. » En disant cela, il tira de ses poches une écritoire et du papier; et, après avoir écrit tout ce qu'il voulut, il présenta la main à Angélique pour l'aider à descendre dans la cour, où, par les soins des paladins, il se trouva un carrosse à quatre mules prêt à partir : il monta dedans avec la dame et don Chimen; il y fit entrer aussi la duègne, dont il jugea que le corrégidor serait bien aise d'avoir la déposition. Ce n'est pas tout : par ordre du chef de la brigade, on chargea de chaînes Julio, et on le mit dans un autre carrosse, auprès du corps de don Guillem. Les archers remontèrent ensuite sur leurs chevaux, après quoi ils prirent tous ensemble la route de Siguença. La fille de Stephani dit en chemin mille extravagances, qui furent autant de coups de poignard pour son amant. Il ne pouvait sans colère envisager la duègne. « C'est vous, cruelle vieille, lui disait-il, c'est vous qui, par vos persécutions, avez poussé à bout Emerenciana et troublé son esprit. » La gouvernante se justifiait d'un air hypocrite, et donnait tout le tort au défunt : « C'est au seul don Guillem, répondait-elle, qu'il faut imputer ce malheur; ce père trop rigoureux venait chaque jour effrayer sa fille par des menaces qui l'ont fait enfin devenir folle. » En arrivant à Siguença, le commandant alla rendre compte de sa commission au corrégidor, qui sur-le-champ interrogea Julio et la duègne, et les envoya dans les prisons de cette ville, où ils sont encore. Ce juge reçut aussi la déposition de Lizana, qui prit ensuite congé de lui pour se retirer chez son père, où il fit succéder la joie à la tristesse et à l'inquiétude. Pour dona Emerenciana, le corrégidor eut soin de la faire conduire à Madrid, où elle avait un oncle du côté maternel. Ce bon parent, qui ne demandait pas

mieux que d'avoir l'administration du bien de sa nièce, fut nommé son tuteur. Comme il ne pouvait honnêtement se dispenser de paraître avoir envie qu'elle guérît, il eut recours aux plus fameux médecins; mais il n'eut pas sujet de s'en repentir, car, après y avoir perdu leur latin, ils déclarèrent le mal incurable. Sur cette décision, le tuteur n'a pas manqué de faire enfermer ici la pupille, qui, suivant les apparences, y demeurera le reste de ses jours.

— La triste destinée! s'écria don Cléophas, j'en suis véritablement touché; dona Emerenciana méritait d'être plus heureuse. Et don Chimen, ajouta-t-il, qu'est-il devenu? Je suis curieux de savoir quel parti il a pris.

— Un fort raisonnable, repartit Asmodée : quand il a vu que le mal était sans remède, il est allé dans la Nouvelle-Espagne; il espère qu'en voyageant il perdra peu à peu le souvenir d'une dame que sa raison et son repos veulent qu'il oublie... Mais, poursuivit le diable, après avoir montré les fous qui sont enfermés, il faut que je vous en fasse voir qui mériteraient de l'être.

X. — Dont la matière est inépuisable.

Regardons du côté de la ville, et à mesure que je découvrirai des sujets dignes d'être mis au nombre de ceux qui sont ici, je vous en dirai le caractère. J'en vois déjà un que je ne veux pas laisser échapper; c'est un nouveau marié. Il y a huit jours que, sur le rapport qu'on lui fit des coquetteries d'une aventurière qu'il aimait, il alla chez elle plein de fureur, brisa une partie de ses meubles, jeta les autres par les fenêtres, et le lendemain il l'épousa.

— Un homme de la sorte, dit Zambullo, mérite assurément la première place vacante dans cette maison.

— Il a un voisin, reprit le boiteux, que je ne trouve pas plus sage que lui : c'est un garçon de quarante-cinq ans, qui a de quoi vivre, et qui veut se mettre au service d'un grand. J'aperçois la veuve d'un jurisconsulte; la bonne dame a douze lustr accomplis; son mari vient de mourir; elle veut se retirer dan un couvent, afin, dit-elle, que sa réputation soit à l'abri de la médisance. Je découvre aussi deux pucelles, ou, pour mieux dire, deux filles de cinquante ans; elles font des vœux au ciel pour qu'il ait la bonté d'appeler leur père, qui les tient enfermées comme des mineures; elles espèrent qu'après sa mort elles trouveront de jolis hommes qui les épouseront par inclination.

— Pourquoi non? dit l'écolier; il y a des hommes d'un goût si bizarre!

— J'en demeure d'accord, répondit Asmodée; elles peuvent trouver des épouseurs, mais elles ne doivent pas s'en flatter; c'est en cela que consiste leur folie. Il n'y a point de pays où les femmes se rendent justice sur leur âge. Il y a un mois qu'à Paris une fille de quarante-huit ans et une femme de soixante-neuf allèrent en témoignage chez un commissaire pour une veuve de leurs amies dont on attaquait la vertu. Le commissaire interrogea d'abord la femme mariée, et lui demanda son âge; quoiqu'elle eût son extrait baptistaire écrit sur son front, elle ne laissa pas de dire hardiment qu'elle n'avait que quarante ans. Après qu'il l'eut interrogée, il s'adressa à la fille : « Et vous, mademoiselle, lui dit-il, quel âge avez-vous? Passons aux autres questions, monsieur le commissaire, lui répondit-elle : on ne doit point nous demander cela. — Vous n'y pensez pas, reprit-il; ignorez-vous qu'en justice... — Oh! il n'y a justice qui tienne, interrompit brusquement la fille; hé! qu'importe à la justice de savoir quel âge j'ai? Ce ne sont pas ses affaires. — Mais je ne puis recevoir, dit-il, votre déposition, si votre âge n'y est pas c'est une circonstance requise. — Si cela est absolument nécessaire, répliqua-t-elle, regardez-moi donc avec attention, et mettez mon âge en conscience. » Le commissaire la considéra, et fut assez poli pour ne marquer que vingt-huit ans. Il lui demanda ensuite si elle connaissait la veuve depuis longtemps. « Avant son mariage, répondit-elle. — J'ai donc mal coté votre âge, reprit-il, car je ne vous ai donné que vingt-huit ans, et il y en a vingt-neuf que la veuve est mariée. — Eh bien! s'écria la fille, écrivez donc que j'en ai trente : j'ai pu à un an connaître la veuve. — Cela ne serait pas régulier, répliqua-t-il; ajoutons-en une douzaine. — Non pas, s'il vous plaît, dit-elle; tout ce que je puis faire pour contenter la justice c'est d'y mettre encore une année; mais je n'y mettrai pas un mois avec, quand il s'agirait de mon honneur. » Lorsque les deux déposantes furent sorties de chez le commissaire, la femme dit à la fille : « Admirez, je vous prie, ce nigaud, qui nous croit assez sottes pour aller dire notre âge au juste; c'est bien assez vraiment qu'il soit marqué sur les registres de nos paroisses, sans qu'il l'écrive encore sur ses papiers, afin que tout le monde en soit instruit. Ne serait-il pas bien gracieux pour nous d'entendre lire en plein barreau : « Madame Richard, âgée « de soixante et tant d'années, et mademoiselle Perinelle, âgée « de quarante-cinq ans, déposent de telles et telles choses. » Pour moi, je me moque de cela : j'ai supprimé vingt années, à bon compte; vous avez fort bien fait d'en user de même. — Qu'ap-

pelez-vous de même? répondit la fille d'un ton brusque; je suis votre servante : je n'ai tout au plus que trente-cinq ans. — Hé! ma petite, répliqua l'autre d'un air malin, à qui le dites-vous? je vous ai vue naître; je parle de longtemps; je me souviens d'avoir vu votre père : lorsqu'il mourut il n'était pas jeune, et il y a près de quarante ans qu'il est mort. — Oh! mon père, mon père, interrompit avec précipitation la fille irritée de la franchise de la femme, quand mon père épousa ma mère, il était déjà si vieux, qu'il ne pouvait plus faire d'enfants. » Je remarque dans une maison, poursuivit l'esprit, deux hommes qui ne sont pas trop raisonnables : l'un est un enfant de famille, qui ne saurait garder d'argent, ni s'en passer; il a trouvé un bon moyen d'en avoir toujours : quand il est en fonds, il achète des livres, et, dès qu'il est à sec, il s'en défait pour la moitié de ce qu'ils lui ont coûté. L'autre est un peintre étranger qui fait des portraits de femmes; il est habile; il dessine correctement, il peint à merveille, et attrape la ressemblance; mais il ne flatte point, et il s'imagine qu'il aura la presse. *Inter stultos referatur.*

— Comment donc, dit l'écolier, vous parlez latin?

— Cela doit-il vous étonner? répondit le Diable. Je parle parfaitement toutes sortes de langues: je sais l'hébreu, le turc, l'arabe et le grec; cependant, je n'en ai pas l'esprit plus orgueilleux ni plus pédantesque; j'ai cet avantage sur vos érudits. Voyez, dans ce grand hôtel, à main gauche, une dame malade, qu'entourent plusieurs femmes qui la veillent : c'est la veuve d'un riche et fameux architecte, une femme entêtée de noblesse. Elle vient de faire son testament; elle a des biens immenses, qu'elle donne à des personnes de la première qualité, qui ne la connaissent seulement pas; elle leur fait des legs à cause de leurs grands noms. On lui a demandé si elle ne voulait rien laisser à un certain homme qui lui a rendu des services considérables. « Hélas! non, a-t-elle répondu d'un air triste, et j'en suis fâchée; je ne suis point assez ingrate pour refuser d'avouer que je lui ai beaucoup d'obligation, mais il est roturier, et son nom déshonorerait mon testament. »

— Seigneur Asmodée, interrompit Leandro, apprenez-moi, de grâce, si ce vieillard que je vois occupé à lire dans un cabinet ne serait point par hasard un homme à mériter d'être ici?

— Il le mériterait sans doute, répondit le démon; ce personnage est un vieux licencié qui lit une épreuve d'un livre qu'il a sous la presse.

— C'est apparemment quelque ouvrage de morale ou de théologie? dit don Cléophas.

— Non, repartit le boiteux, ce sont des poésies gaillardes qu'il

a composées dans sa jeunesse; au lieu de les brûler, ou du moins de les laisser périr avec lui, il les fait imprimer de son vivant, de peur qu'après sa mort ses héritiers ne soient tentés de les mettre au jour, et que, par respect pour son caractère, ils n'en ôtent tout le sel et l'agrément. J'aurais tort d'oublier une petite femme qui demeure chez ce licencié; elle est si persuadée qu'elle plaît aux hommes qu'elle met tous ceux qui lui parlent au nombre de ses amants. Mais venons à un riche chanoine que je vois à deux pas de là. Il a une folie fort singulière : s'il vit frugalement, ce n'est ni par mortification, ni par sobriété; s'il se passe d'équipage, ce n'est point par avarice. Et pourquoi donc ménage-t-il son revenu? C'est pour amasser de l'argent. Qu'en veut-il faire? des aumônes? Non, il en achète des tableaux, des meubles précieux, des bijoux. Et vous croyez que c'est pour en jouir pendant sa vie? vous vous trompez, c'est uniquement pour en parer son inventaire.

— Ce que vous dites est outré, interrompit Zambullo; y a-t-il au monde un homme de ce caractère-là?

— Oui, vous dis-je, reprit le Diable, il a cette manie; il se fait un plaisir de penser qu'on admirera son inventaire. A-t-il acheté, par exemple, un beau bureau? il le fait empaqueter proprement et serrer dans un garde-meuble, afin qu'il paraisse tout neuf aux yeux des fripiers qui viendront le marchander après sa mort. Passons à un de ses voisins que vous ne trouverez pas moins fou : c'est un vieux garçon venu depuis peu des îles Philippines à Madrid, avec une riche succession que son père, qui était auditeur de l'audience de Manille, lui a laissée. Sa conduite est assez extraordinaire : on le voit toute la journée dans les antichambres du roi et du premier ministre. Ne le prenez pas pour un ambitieux qui brigue quelque charge importante; il n'en souhaite aucune, et ne demande rien. Eh quoi! me direz-vous, il n'irait dans cet endroit-là simplement que pour faire sa cour? Encore moins. Il ne parle jamais au ministre; il n'en est pas même connu, et ne se soucie nullement de l'être. Quel est donc son but? Le voici : il voudrait persuader qu'il a du crédit.

— Le plaisant original! s'écria l'écolier en éclatant de rire; c'est se donner bien de la peine pour peu de chose; vous avez raison de le mettre au rang des fous à enfermer.

— Oh! reprit Asmodée, je vais vous en montrer beaucoup d'autres qu'il ne serait pas juste de croire plus sensés. Considérez dans cette grande maison, où vous apercevez tant de bougies allumées, trois hommes et deux femmes autour d'une table; ils ont soupé ensemble, et jouent présentement aux cartes pour

achever de passer la nuit, après quoi ils se sépareront; telle est la vie que mènent ces dames et ces cavaliers. Ils s'assemblent régulièrement tous les soirs, et se quittent au lever de l'aurore pour aller dormir, jusqu'à ce que les ténèbres reviennent chasser le jour; ils ont renoncé à la vue du soleil et des beautés de la nature. Ne dirait-on pas, à les voir ainsi environnés de flambeaux, que ce sont des morts qui attendent qu'on leur rende les derniers devoirs?

— Il n'est pas besoin d'enfermer ces fous-là, dit don Cléophas; ils le sont déjà.

— Je vois dans les bras du sommeil, reprit le boiteux, un homme que j'aime et qui m'affectionne aussi beaucoup, un sujet pétri d'une pâte de ma façon; c'est un vieux bachelier qui idolâtre le beau sexe. Vous ne sauriez lui parler d'une jolie dame sans remarquer qu'il vous écoute avec un extrême plaisir; si vous lui dites qu'elle a une petite bouche, des lèvres vermeilles, des dents d'ivoire, un teint d'albâtre, en un mot, si vous la lui peignez en détail, il soupire à chaque trait, il tourne les yeux, il prend des élans de volupté. Il y a deux jours qu'en passant dans la rue d'Alcala, devant la boutique d'un cordonnier de femmes, il s'arrêta tout court pour regarder une petite pantoufle qu'il y aperçut. Après l'avoir considérée avec plus d'attention qu'elle n'en méritait, il dit d'un air pâmé à un cavalier qui l'accompagnait : « Ah! mon ami, voilà une pantoufle qui m'enchante l'imagination! Que le pied pour lequel on l'a faite doit être mignon! Je prends trop de plaisir à la voir; éloignons-nous promptement, il y a du péril à passer par ici. »

— Il faut marquer de noir ce bachelier-là, dit Leandro Perez.

— C'est juger sainement de lui, reprit le Diable, et l'on ne doit pas non plus marquer de blanc son plus proche voisin, un original d'auditeur qui, parce qu'il a un équipage, rougit de honte quand il est obligé de se servir d'un carrosse de louage. Faisons une accolade de cet auditeur avec un licencié de ses parents qui possède une dignité d'un grand revenu dans une église de Madrid, et qui va presque toujours en carrosse de louage, pour en ménager deux fort propres et quatre belles mules qu'il a chez lui... Je découvre dans le voisinage de l'auditeur et du bachelier un homme à qui l'on ne peut sans injustice refuser une place parmi les fous : c'est un cavalier de soixante ans qui fait l'amour à une jeune femme; il la voit tous les jours, et croit lui plaire en l'entretenant des bonnes fortunes qu'il a eues dans ses beaux jours; il veut qu'elle lui tienne compte d'avoir été autrefois aimable... Mettons avec ce vieillard un autre qui repose à dix pas de nous : un comte français qui est venu à Madrid

pour voir la cour d'Espagne. Ce vieux seigneur est dans son quatorzième lustre; il a brillé dans ses belles années à la cour de son roi; tout le monde y admirait jadis sa taille, son air galant, et l'on était surtout charmé du goût qu'il y avait dans la manière dont il s'habillait. Il a conservé tous ses habits, et il les porte depuis cinquante ans en dépit de la mode, qui change tous les jours dans son pays; mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'il s'imagine avoir encore aujourd'hui les mêmes grâces qu'on lui trouvait dans sa jeunesse.

— Il n'y a point à hésiter, dit don Cléophas, plaçons ce seigneur français parmi les personnes qui sont dignes d'être pensionnaires dans la *casa de los locos*.

— J'y retiens une loge, reprit le démon, pour une dame qui demeure dans un grenier à côté de l'hôtel du comte : c'est une vieille veuve qui, par un excès de tendresse pour ses enfants, a eu la bonté de leur faire une donation de tous ses biens, moyennant une petite pension alimentaire que lesdits enfants sont obligés de lui faire, et que, par reconnaissance, ils ont grand soin de ne lui pas payer. J'y veux envoyer aussi un vieux garçon de bonne famille, lequel n'a pas plus tôt un ducat qu'il le dépense, et qui, ne pouvant se passer d'espèces, est capable de tout faire pour en avoir. Il y a quinze jours que sa blanchisseuse, à qui il devait trente pistoles, vint les lui demander en disant qu'elle en avait besoin pour se marier à un valet de chambre qui la recherchait. « Tu as donc d'autre argent, lui dit-il; car où diable est le valet de chambre qui voudra devenir ton mari pour trente pistoles? — Eh! mais, répondit-elle, j'ai encore, outre cela, deux cents ducats. — Deux cents ducats! répliqua-t-il avec émotion; malepeste! Tu n'as qu'à me les donner à moi, je t'épouse, et nous voilà quitte à quitte. » Il fut pris au mot, et sa blanchisseuse est devenue sa femme... Retenons trois places pour ces trois personnes qui reviennent de souper en ville, et qui rentrent dans cet hôtel à main droite, où elles font leur résidence. L'une est un comte, qui se pique d'aimer les belles-lettres; l'autre est son frère le licencié, et le troisième un bel-esprit attaché à eux. Ils ne se quittent presque point : ils vont tous trois ensemble partout en visite. Le comte n'a soin que de se louer, son frère le loue et se loue aussi lui-même; mais le bel-esprit est chargé de trois soins, de les louer tous deux, et de mêler ses louanges avec les leurs... Encore deux places, l'une pour un vieux bourgeois fleuriste qui, n'ayant pas de quoi vivre, veut entretenir un jardinier et une jardinière, pour avoir soin d'une douzaine de fleurs qu'il a dans son jardin. L'autre, pour un histrion qui, plaignant les désagréments

attachés à la vie comique, disait l'autre jour à quelques-uns de ses camarades : « Ma foi, mes amis, je suis bien dégoûté de la profession ; oui, j'aimerais mieux n'être qu'un petit gentilhomme de campagne de mille ducats de rente. » De quelque côté que je tourne la vue, continua l'esprit, je ne découvre que des cerveaux malades.

J'aperçois un chevalier de Calatrava qui est si fier et si vain d'avoir des entretiens secrets avec la fille d'un grand, qu'il se croit de niveau avec les premières personnes de la cour. Il ressemble à Villius, qui s'imaginait être gendre de Sylla, parce qu'il était bien avec la fille de ce dictateur; cette comparaison est d'autant plus juste que ce chevalier a, comme le Romain, un *Longarenus*, c'est-à-dire un rival de néant, qui est encore plus favorisé que lui... On dirait que les mêmes hommes renaissent de temps en temps sous de nouveaux traits. Je reconnais, dans ce commis de ministre, Bollanus, qui ne gardait de mesure avec personne, et qui rompait en visière à tous ceux dont l'abord lui était désagréable. Je revois, dans ce vieux président, Pufidius, qui prêtait son argent à cinq pour cent par mois; et Marsœus, qui donna sa maison paternelle à la comédienne Origo, revit dans ce garçon de famille qui mange, avec une femme de théâtre, une maison de campagne qu'il a près de l'Escurial.

Asmodée allait poursuivre; mais, comme il entendit tout à coup accorder des instruments de musique, il s'arrêta, et dit à don Cléophas :

— Il y a au bout de cette rue des musiciens qui vont donner une sérénade à la fille d'un *alcade de corte*; si vous voulez voir cette fête de près, vous n'avez qu'à parler.

— J'aime fort ces sortes de concerts, répondit Zambullo; approchons-nous de ces symphonistes : peut-être y a-t-il des voix parmi eux.

Il n'eut pas achevé ces mots, qu'il se trouva sur une maison voisine de l'alcade.

Les joueurs d'instruments jouèrent d'abord quelques airs italiens : après quoi deux chanteurs chantèrent alternativement les couplets suivants :

Si de tu hermosura quieres
Una copia con mil gracias,
Escucha, porque pretendo
El pintarla.

Si vous voulez une copie de vos grâces et de votre beauté, écoutez-moi, car je prétends en faire le portrait.

Es tu frente toda nieve
Y el alabastro, batallas
Ofreció al Amor, haciendo
En ella vaya.

Votre visage, tout de neige et d'albâtre, a fait des défis à l'Amour, qui se moquait de lui.

Amor labró de tus cejas
Dos arcos para su aljava,
Y debaxo ha descubierto
Quien le mata.

L'Amour a fait de vos sourcils deux arcs pour son carquois: mais il a découvert le dessous qui le tue.

Eres dueña de el lugar,
Vandolera de las almas,
Iman de los alvedrios,
Linda alhaja.

Vous êtes souveraine de ce séjour, la voleuse des cœurs, l'aimant des désirs, un joli bijou.

Un rasgo de tu hermosura
Quisiera yo retratarla,
Que es estrella, es cielo, es sol;
No, es sino el alva.

Je voudrais d'un seul trait peindre votre beauté : c'est une étoile, un ciel, un soleil; non, ce n'est qu'une aurore.

— Les couplets sont galants et délicats, s'écria l'écolier.

— Ils vous semblent tels, dit le démon, parce que vous êtes Espagnol : s'ils étaient traduits en français, par exemple, ils ne jetteraient pas un trop beau coton; les lecteurs de cette nation n'en approuveraient pas les expressions figurées, et y trouveraient une bizarrerie d'imagination qui les ferait rire. Chaque peuple est entêté de son goût et de son génie : mais laissons là ces couplets, continua-t-il; vous allez entendre une autre musique. Suivez de l'œil ces quatre hommes qui paraissent subitement dans la rue : les voici qui viennent fondre sur les symphonistes. Ceux-ci se font des boucliers de leurs instruments, lesquels, ne pouvant résister à la force des coups, volent en éclats. Voyez arriver à leur secours deux cavaliers, dont l'un est le patron de la sérénade. Avec quelle furie ils chargent les agresseurs! Mais ces derniers, qui les égalent en adresse et en valeur, les reçoi-

vent de bonne grâce. Quel feu sort de leurs épées! Remarquez qu'un défenseur de la symphonie tombe; c'est celui qui a donné le concert; il est mortellement blessé. Son compagnon, qui s'en aperçoit, prend la fuite : les agresseurs, de leur côté, se sauvent, et tous les musiciens disparaissent; il ne reste sur la place que l'infortuné cavalier, dont la mort est le prix de sa sérénade. Considérez en même temps la fille de l'alcade : elle est à sa jalousie, d'où elle a observé tout ce qui vient de se passer; cette dame est si fière et si vaine de sa beauté, quoique assez commune, qu'au lieu d'en déplorer les effets funestes, la cruelle s'en applaudit, et s'en croit plus aimable. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il : regardez un autre cavalier qui s'arrête dans la rue, auprès de celui qui est noyé dans son sang, pour le secourir, s'il est possible; mais pendant qu'il s'occupe d'un soin si charitable, prenez garde qu'il est surpris par la ronde qui survient : la voilà qui le mène en prison, où il demeurera longtemps, et il ne lui en coûtera guère moins que s'il était le meurtrier du mort.

— Que de malheurs il arrive cette nuit! dit Zambullo.

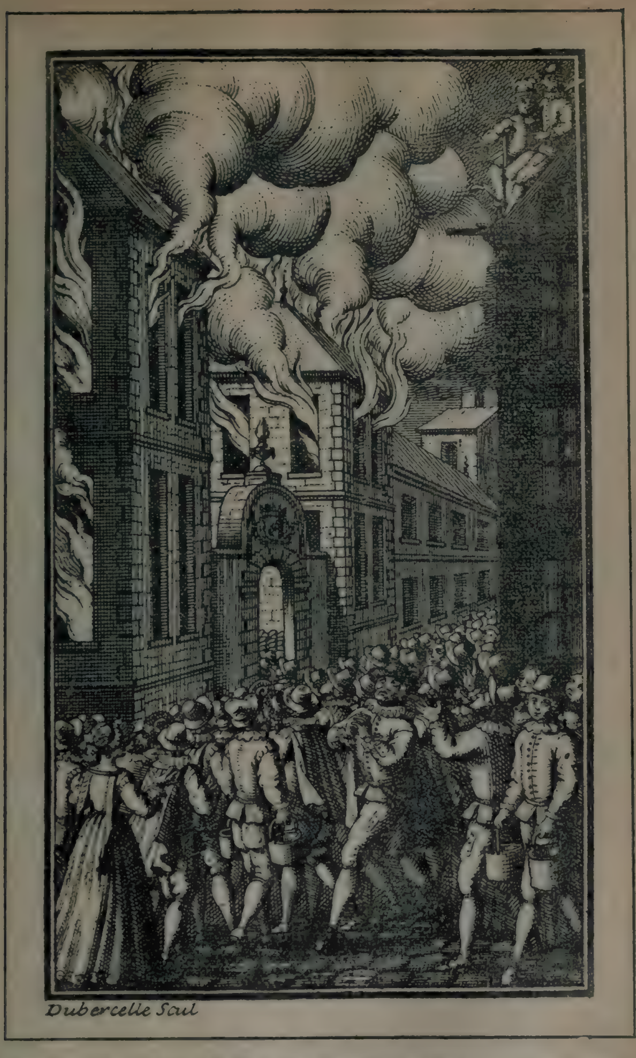
— Celui-ci, reprit le Diable, ne sera pas le dernier. Si vous étiez présentement à la porte du Soleil, vous seriez effrayé d'un spectacle qui s'y prépare. Par la négligence d'un domestique, le feu est dans un hôtel, où il a déjà réduit en cendres beaucoup de meubles précieux; mais, quelques riches effets qu'il puisse consumer, don Pèdre de Escolano, à qui appartient cet hôtel magnifique, n'en regrettera point la perte, s'il peut sauver Séraphine, sa fille unique, qui se trouve en danger de périr.

Don Cléophas souhaita de voir cet incendie, et le boiteux le transporta dans l'instant même à la porte du Soleil, sur une grande maison qui faisait face à celle où était le feu.

XI. — De l'incendie, et de ce que fit Asmodée en cette occasion, par amitié pour don Cléophas.

Ils entendirent d'abord les voix confuses de plusieurs personnes, dont les unes criaient au feu et les autres demandaient de l'eau. Ils remarquèrent, peu de temps après, qu'un grand escalier, par où l'on montait aux principaux appartements de l'hôtel de don Pèdre, était tout enflammé; ils virent ensuite sortir par les fenêtres des tourbillons de flamme et de fumée.

— L'incendie est dans sa fureur, dit le démon; déjà le feu, parvenu jusqu'au toit, commence à s'y faire un passage, et remplit l'air d'étincelles. L'embrasement devient tel, que le peuple, qui



Don Cléophas et Asmodée assistent à l'incendie de l'hôtel de don Pèdre de Escolano.

accourt de toutes parts pour l'éteindre, ne peut s'occuper qu'à le regarder. Démêlez dans la foule des spectateurs un vieillard en robe de chambre; c'est le seigneur de Escolano. Entendez-vous ses cris et ses lamentations? Il s'adresse aux hommes qui l'environnent, et les conjure d'aller délivrer sa fille; mais il a beau leur promettre une grosse récompense, aucun ne veut exposer sa vie pour cette dame, qui n'a que seize ans, et dont la beauté est incomparable. Voyant qu'il implore en vain leur assistance, il s'arrache les cheveux et la moustache, il se frappe la poitrine; l'excès de sa douleur lui fait faire des actions insensées. D'un autre côté, Séraphine, abandonnée de ses femmes, est évanouie de frayeur dans son appartement, où bientôt une épaisse fumée va l'étouffer : aucun mortel ne peut la secourir.

— Ah! seigneur Asmodée! s'écria Leandro Perez, entraîné par les mouvements d'une généreuse compassion, cédez à la pitié dont je me sens saisi, et ne rejetez pas la prière que je vous fais de sauver cette jeune dame de la mort prochaine qui la menace : c'est ce que je vous demande pour prix du service que je vous ai rendu. Ne vous opposez point, comme tantôt, à mon envie : j'en aurais un chagrin mortel.

Le Diable sourit en entendant parler ainsi l'écolier.

— Seigneur Zambullo, lui dit-il, vous avez toutes les qualités d'un bon chevalier errant : vous êtes courageux, compatissant aux peines d'autrui, et très prompt au service des jeunes demoiselles. Ne seriez-vous pas homme à vous jeter au milieu de ces flammes, comme un Amadis, pour aller délivrer Séraphine, et la rendre saine et sauve à son père?

— Plût au ciel! répondit Cléophas, que la chose fût possible, je l'entreprendrais sans balancer.

— Votre mort, reprit le boiteux, serait tout le salaire d'un si bel exploit. Je vous l'ai déjà dit, la valeur humaine ne peut rien dans cette occasion, et il faut bien que je m'en mêle pour vous contenter; regardez de quelle façon je vais m'y prendre; observez d'ici toutes mes opérations.

Il n'eut pas sitôt dit ces paroles, qu'empruntant la figure de Leandro Perez, au grand étonnement de cet écolier, il se glissa parmi le peuple, traversa la presse et se lança dans le feu, comme dans son élément, à la vue des spectateurs, qui furent effrayés de cette action et qui la blâmèrent par un cri général.

— Quel extravagant! disait l'un; comment l'intérêt a-t-il pu l'aveugler jusque-là? S'il n'était pas entièrement fou, la récompense promise ne l'aurait nullement tenté.

— Il faut, disait l'autre, que ce jeune téméraire soit un amant de la fille de don Pèdre, et que, dans la douleur qui le possède,

il ait résolu de sauver sa maîtresse ou de se perdre avec elle.

Enfin ils comptaient tous qu'il aurait le sort d'Empédocle[1], lorsqu'une minute après ils le virent sortir des flammes avec Séraphine entre ses bras. L'air retentit d'acclamations; le peuple donna mille louages au brave cavalier qui avait fait un si beau coup. Quand la témérité est heureuse, elle ne trouve plus de censeurs, et ce prodige parut à la nation un effet très naturel du courage espagnol.

Comme la dame était encore évanouie, son père n'osa se livrer à la joie; il craignit qu'après avoir été si heureusement délivrée du feu, elle ne mourût à ses yeux de l'impression terrible qu'avait dû faire en son cerveau le péril qu'elle avait couru; mais il fut bientôt rassuré, elle revint de son évanouissement par les soins qu'on prit de le dissiper. Elle envisagea le vieillard, et lui dit d'un air tendre :

— Seigneur, je serais plus affligée que réjouie de voir mes jours conservés, si les vôtres ne l'étaient pas.

— Ah! ma fille, lui répondit-il en l'embrassant, puisque je ne vous ai pas perdue, je suis consolé de tout le reste. Remercions, poursuivit-il en lui présentant le faux don Cléophas, remercions tous deux ce jeune cavalier. C'est votre libérateur, c'est à lui que vous devez la vie; nous ne pouvons lui témoigner assez de reconnaissance, et la somme que j'ai promise ne saurait nous acquitter envers lui.

Le Diable prit alors la parole, et dit à don Pèdre d'un air poli :

— Seigneur, la récompense que vous avez proposée n'a eu aucune part au service que j'ai eu le bonheur de vous rendre; je suis noble et Castillan; le plaisir d'avoir essuyé vos larmes, et arraché aux flammes l'objet charmant qu'elles allaient consumer, est un salaire qui me suffit.

Le désintéressement et la générosité du libérateur firent concevoir pour lui une estime infinie au seigneur de Escolano, qui le pria de le venir voir et lui demanda son amitié en lui offrant la sienne. Après bien des compliments de part et d'autre, le père et la fille se retirèrent dans un corps de logis qui était au bout du jardin; ensuite, le démon rejoignit l'écolier, qui, le voyant revenir sous sa première forme, lui dit :

— Seigneur Diable, mes yeux m'auraient-ils trompé? n'étiez-vous pas tout à l'heure sous ma figure?

— Pardonnez-moi, répondit le boiteux; et je vais vous apprendre le motif de cette métamorphose. J'ai formé un grand dessein :

1. Poète et philosophe sicilien, qui se jeta dans les flammes du mont Etna. (Note de Lesage.)

je prétends vous faire épouser Séraphine; je lui ai déjà inspiré, sous vos traits, une passion violente pour Votre Seigneurie. Don Pèdre est aussi très satisfait de vous, parce que je lui ai dit fort poliment qu'en délivrant sa fille je n'avais eu en vue que de leur faire plaisir à l'un et à l'autre, et que l'honneur d'avoir heureusement mis à fin une si périlleuse aventure était une assez belle récompense pour un gentilhomme espagnol. Le bonhomme a l'âme noble; il ne voudra pas demeurer en reste de générosité; et je vous dirai qu'en ce moment il délibère en lui-même s'il vous fera son gendre, pour mesurer sa reconnaissance au service qu'il s'imagine que vous lui avez rendu. En attendant qu'il s'y détermine, ajouta le boiteux, gagnons un endroit plus favorable que celui-ci pour continuer nos observations.

A ces mots, il emporta l'écolier sur une haute église remplie de mausolées.

XII. — Des tombeaux, des ombres et de la mort.

Avant que nous poursuivions l'examen des vivants, dit le démon, troublons pour quelques moments le repos des morts de cette église; parcourons tous ces tombeaux; dévoilons ce qu'ils recèlent; voyons ce qui les a fait élever. Le premier de ceux qui sont à main droite contient les tristes restes d'un officier général qui, comme un autre Agamemnon, trouva, au retour de la guerre, un Egisthe dans sa maison. Il y a dans le second un jeune cavalier de noble race, qui, voulant montrer son adresse et sa vigueur à sa dame, un jour de combat de taureaux, fut cruellement occis par un de ces animaux-là. Et dans le troisième gît un vieux prélat sorti de ce monde assez brusquement, pour avoir fait son testament en pleine santé et l'avoir lu à ses domestiques, à qui, comme un bon maître, il léguait quelque chose. Son cuisinier fut impatient de recevoir son legs... Il repose dans le quatrième mausolée un courtisan qui ne s'est jamais fatigué qu'à faire sa cour : on le vit pendant soixante ans, tous les jours, au lever, au dîner, au souper et au coucher du roi, qui le combla de bienfaits pour récompenser son assiduité.

— Au reste, dit don Cléophas, ce courtisan était-il homme à rendre service?

— A personne, répondit le Diable; il promettait volontiers de faire plaisir; mais il ne tenait jamais ses promesses.

— Le misérable! répliqua Leandro; si l'on voulait retrancher de la société civile les hommes qui y sont de trop, il faudrait commencer par les courtisans de ce caractère-là.

— Le cinquième tombeau, reprit Asmodée, renferme la dépouille mortelle d'un seigneur zélé pour la nation espagnole, et jaloux de la gloire de son maître; il fut toute sa vie ambassadeur à Rome ou en France, en Angleterre ou en Portugal. Il se ruina si bien dans ses ambassades, qu'il n'avait pas de quoi se faire enterrer quand il mourut; mais le roi en fit la dépense pour reconnaître ses services... Passons aux monuments qui sont de l'autre côté. Le premier est celui d'un gros négociant, qui laissa de grandes richesses à ses enfants; mais, de peur qu'elles ne leur fissent oublier de qui ils étaient sortis, il fit graver sur son tombeau son nom et sa qualité, ce qui ne plaît guère aujourd'hui à ses descendants. Le mausolée qui suit, et qui surpasse tous les autres en magnificence, est un morceau que les voyageurs regardent avec admiration.

— En effet, dit Zambullo, il me paraît admirable; je suis enchanté surtout de ces deux représentations qui sont à genoux. Voilà des figures bien travaillées! Que le sculpteur qui les a faites était un habile ouvrier! Mais apprenez-moi, de grâce, ce que les personnes qu'elles représentent ont été pendant leur vie.

Le boiteux reprit :

— Vous voyez un duc et son épouse. Ce seigneur était grand sommelier du corps; il remplissait sa charge avec honneur, et sa femme vivait dans une haute dévotion. Il faut que je vous rapporte un trait de cette bonne duchesse; vous le trouverez un peu gaillard pour une dévote. Le voici : Cette dame avait pour directeur, depuis longtemps, un religieux de la Merci, nommé don Jérôme d'Aguilar, homme de bien et fameux prédicateur. Elle en était très satisfaite, lorsqu'il parut à Madrid un dominicain qui se mit à prêcher de façon que tout le peuple en fut enchanté. Ce nouvel orateur s'appelait le frère Placide; on courait à ses sermons comme à ceux du cardinal Ximenès, et, sur sa réputation, la cour ayant voulu l'entendre, en fut encore plus contente que la ville. Notre duchesse se fit d'abord un point d'honneur de tenir bon contre la renommée, et de résister à la curiosité d'aller juger par elle-même de l'éloquence du frère Placide. Elle en usait ainsi pour prouver à son directeur qu'en pénitente délicate et sensible, elle entrait dans les sentiments de dépit et de jalousie que ce nouveau venu pouvait lui causer. Il n'y eut pourtant pas moyen de s'en défendre toujours; le dominicain fit tant de bruit, qu'elle céda enfin à la tentation de le voir; elle le vit, l'entendit prêcher, le goûta, le suivit; et la petite inconstante forma le projet de se mettre sous sa direction. Il fallait auparavant se débarrasser du religieux de la Merci; cela n'était pas facile, un guide spirituel ne se quitte pas comme un

amant; une dévote ne veut point passer pour volage, ni perdre l'estime d'un directeur qu'elle abandonne. Que fit la duchesse? elle alla trouver don Jérôme, et lui dit d'un air aussi triste que si elle eût été véritablement affligée : « Mon père, je suis au désespoir; vous me voyez dans un étonnement, dans une affliction, dans une perplexité d'esprit inconcevables. — Qu'avez-vous donc? madame, répondit d'Aguilar. — Le croirez-vous? repritelle, mon mari, qui a toujours eu une parfaite confiance en ma vertu, après m'avoir vue si longtemps sous votre conduite, sans faire paraître la moindre inquiétude sur la mienne, se livre tout à coup à des soupçons jaloux, et ne veut plus que vous soyez mon directeur. Avez-vous jamais ouï parler d'un pareil caprice? J'ai eu beau lui reprocher qu'il offensait avec moi un homme d'une piété profonde et délivré de la tyrannie des passions, je n'ai fait qu'augmenter sa défiance en prenant votre parti. » Don Jérôme, malgré tout son esprit, donna dans ce rapport; il est vrai qu'elle le lui avait fait avec des démonstrations à tromper toute la terre. Quoique fâché de perdre une pénitente de cette importance, il ne laissa pas de l'exhorter à se conformer aux volontés de son époux; mais Sa Révérence ouvrit enfin les yeux, et fut au fait lorsqu'elle apprit que cette dame avait choisi le frère Placide pour directeur... Après ce grand sommelier du corps et son adroite épouse, continua le Diable, un mausolée plus modeste recèle depuis peu de temps le bizarre assemblage d'un doyen du conseil des Indes et de sa jeune femme. Ce doyen, dans sa soixante-troisième année, épousa une fille de vingt ans. Il avait d'un premier lit deux enfants, dont il était prêt à signer la ruine, lorsqu'une apoplexie l'emporta : sa femme mourut vingt-quatre heures après lui, de regret qu'il ne fût pas mort trois jours plus tard... Nous voici arrivés au monument de cette église le plus respectable : les Espagnols ont autant de vénération pour ce tombeau que les Romains en avaient pour celui de Romulus.

— De quel grand personnage renferme-t-il donc la cendre? dit Leandro Perez.

— D'un premier ministre de la couronne d'Espagne, répondit Asmodée : jamais la monarchie n'en aura peut-être un pareil. Le roi se reposa du soin du gouvernement sur ce grand homme, qui sut si bien s'en acquitter, que le monarque et les sujets en furent très contents. L'État, sous son ministère, fut toujours florissant, et les peuples heureux; enfin, cet habile ministre eut beaucoup de religion et d'humanité; cependant, quoiqu'il n'eût rien à se reprocher en mourant, la délicatesse de son poste ne laissa pas de le faire trembler... Un peu au delà de ce ministre si

digne d'être regretté, démêlez dans un coin une table de marbre noir attachée à un pilier. Voulez-vous que j'ouvre le sépulcre qui est dessous pour vous montrer ce qui reste d'une fille bourgeoise qui mourut à la fleur de son âge, et dont la beauté charmait tous les yeux? ce n'est plus que de la poussière : c'était, de son vivant, une personne si aimable, que son père avait de continuelles alarmes que quelque amant ne la lui enlevât; ce qui aurait bien pu arriver, si elle eût vécu plus longtemps. Trois cavaliers qui l'idolâtraient furent inconsolables de sa perte, et se donnèrent la mort pour signaler leur désespoir. Leur tragique histoire est gravée en lettres d'or sur cette table de marbre, avec trois petites figures qui représentent ces trois galants désespérés : ils sont prêts à se défaire eux-mêmes; l'un avale un verre de poison, l'autre se perce de son épée, et le troisième se passe au cou une ficelle pour se pendre.

Le démon, remarquant en cet endroit que l'écolier riait de tout son cœur, et trouvait fort plaisant qu'on eût orné de ces trois figures l'épitaphe de la bourgeoise, lui dit :

— Puisque cette imagination vous réjouit, peu s'en faut qu'en cet instant je ne vous transporte sur les bords du Tage, pour vous montrer le monument qu'un auteur dramatique a fait construire dans l'église d'un village auprès d'Almaraz, où il s'était retiré après avoir mené à Madrid une longue et joyeuse vie. Cet auteur a donné au théâtre un grand nombre de comédies pleines de gravelures et de gros sel; mais il s'en est repenti avant sa mort; et, pour expier le scandale qu'elles ont causé, il a fait peindre sur son tombeau une espèce de bûcher composé de livres qui représentent quelques-unes de ses pièces, et l'on voit la Pudeur qui tient un flambeau allumé pour y mettre le feu... Outre les morts qui sont dans les mausolées que je viens de vous faire observer, il y en a une infinité d'autres qui ont été enterrés ici fort simplement. Je vois errer toutes leurs ombres : elles se promènent, passent et repassent sans cesse les unes auprès des autres, sans troubler le profond repos qui règne dans ce lieu saint. Elles ne se parlent point; mais je lis dans leur silence toutes leurs pensées.

— Que je suis mortifié, s'écria don Cléophas, de ne pouvoir jouir, comme vous, du plaisir de les apercevoir!

— Je puis encore vous donner ce contentement, lui dit Asmodée; rien n'est plus facile pour moi.

En même temps ce démon lui toucha les yeux, et, par un prestige, lui fit voir un grand nombre de fantômes blancs.

A l'apparition de ces spectres, Zambullo frémit.

— Comment donc, lui dit le Diable, vous frémissez? ces ombres

vous font peur? Que leur habillement ne vous épouvante point; accoutumez-vous-y dès à présent : vous le porterez à votre tour; c'est l'uniforme des mânes; rassurez-vous donc, et ne craignez rien. Pouvez-vous manquer de fermeté dans cette occasion, vous qui avez eu l'assurance de soutenir ma vue? ces gens-ci ne sont pas si méchants que moi.

L'écolier, à ces paroles, rappelant tout son courage, regarda les fantômes assez hardiment.

— Considérez attentivement toutes ces ombres, lui dit le boiteux : celles qui ont des mausolées sont confondues avec celles qui n'ont qu'une misérable bière pour tout monument : la subordination qui les distinguait les unes des autres pendant leur vie ne subsiste plus; le grand sommelier du corps et le premier ministre ne sont pas plus présentement que les plus vils citoyens enterrés dans cette église. La grandeur de ces nobles mânes a fini avec leurs jours, comme celle d'un héros de théâtre finit avec la pièce.

— Je fais une remarque, dit Leandro : je vois une ombre qui se promène toute seule, et semble fuir la compagnie des autres.

— Dites plutôt que les autres évitent la sienne, répondit le démon, et vous direz la vérité : savez-vous bien quelle est cette ombre-là? c'est celle d'un vieux notaire, lequel a eu la vanité de se faire enterrer dans un cerceuil de plomb, ce qui a choqué toutes les autres mânes de bourgeois, dont les cadavres ont été mis en terre ici plus modestement. Ils ne veulent point, pour mortifier son orgueil, que son ombre se mêle parmi eux.

— Je viens de faire encore une observation, reprit don Cléophas : deux ombres, en passant l'une devant l'autre, se sont arrêtées un moment pour se regarder, ensuite elles ont continué leur chemin.

— Ce sont, repartit le Diable, celles de deux amis intimes, dont l'un était peintre et l'autre musicien : ils étaient un peu ivrognes, à cela près fort honnêtes gens. Ils cessèrent de vivre la même année; quand leurs mânes se rencontrent, frappés du souvenir de leurs plaisirs, ils se disent par leur triste silence : « Ah! mon ami, nous ne boirons plus. »

— Miséricorde! s'écria l'écolier, qu'est-ce que je vois? je découvre au bout de cette église deux ombres qui se promènent ensemble : qu'elles me semblent mal appareillées! leurs tailles et leurs allures sont bien différentes : l'une est d'une hauteur démesurée et marche fort gravement, au lieu que l'autre est petite et a l'air évaporé.

— La grande, reprit le boiteux, est celle d'un Allemand qui perdit la vie pour avoir bu, dans une débauche, trois santés avec

du tabac dans son vin ; et la petite est celle d'un Français, lequel, suivant l'esprit de sa nation, s'avisa, en entrant dans une église, de présenter poliment de l'eau bénite à une jeune dame qui en sortait : dès le même jour, pour prix de sa politesse, il fut couché par terre d'un coup d'escopette... De mon côté, dit Asmodée, je considère trois ombres remarquables que je démêle dans la foule; il faut que je vous apprenne de quelle façon elles ont été séparées de leur matière. Elles animaient les jolis corps de trois comédiennes qui faisaient autant de bruit à Madrid, dans leur temps, qu'Origo, Cythéris et Arbuscula en ont fait à Rome dans le leur, et qui possédaient, aussi bien qu'elles, l'art de divertir les hommes en public, et de les ruiner en particulier. Voici quelle fut la fin de ces fameuses comédiennes espagnoles : l'une creva subitement d'envie, au bruit des applaudissements du parterre au début d'une actrice nouvelle ; l'autre trouva dans l'excès de la bonne chère l'infaillible mort qui le suit; et la troisième, venant de s'échauffer sur la scène à jouer le rôle d'une vestale, mourut d'une fausse couche derrière le théâtre... Mais laissons en repos toutes ces ombres, poursuivit le démon, nous les avons assez examinées; je veux présenter à votre vue un nouveau spectacle qui doit faire sur vous une impression encore plus forte que celui-ci. Je vais, par la même puissance qui vous a fait apercevoir ces mânes, vous rendre la mort visible. Vous allez contempler cette cruelle ennemie du genre humain, laquelle tourne sans cesse autour des hommes sans qu'ils la voient; qui parcourt en un clin d'œil toutes les parties du monde, et fait dans un même moment sentir son pouvoir aux divers peuples qui les habitent... Regardez du côté de l'Orient; la voilà qui s'offre à vos yeux : une troupe nombreuse d'oiseaux de mauvais augure vole devant elle avec la Terreur, et annonce son passage par des cris funèbres. Son infatigable main est armée de la faux terrible sous laquelle tombent successivement toutes les générations. Sur une de ses ailes sont peints la guerre, la peste, la famine, le naufrage, l'incendie, avec les autres accidents funestes qui lui fournissent à chaque instant une nouvelle proie; et l'on voit sur l'autre aile de jeunes médecins qui se font recevoir docteurs en présence de la Mort, qui leur donne le bonnet, après leur avoir fait jurer qu'ils n'exerceront jamais la médecine autrement qu'on la pratique aujourd'hui.

Quoique don Cléophas fût persuadé qu'il n'y avait aucune réalité dans tout ce qu'il voyait, et que c'était seulement pour lui faire plaisir que le Diable lui montrait la mort sous cette forme, il ne pouvait la considérer sans frayeur; il se rassura néanmoins, et dit au démon :

— Cette figure épouvantable ne passera pas seulement par-dessus la ville de Madrid, elle y laissera sans doute des marques de son passage.

— Oui, certainement, répondit le boiteux; elle ne vient pas ici pour rien; il ne tiendra qu'à vous d'être témoin de la besogne qu'elle va faire.

— Je vous prends au mot, répliqua l'écolier; volons sur ses traces; voyons sur quelles familles malheureuses sa fureur tombera. Que de larmes vont couler!

— Je n'en doute pas, reprit Asmodée; mais il y en aura bien de commande. La mort, malgré l'horreur qui l'accompagne, cause autant de joie que de douleur.

Nos deux spectateurs prirent leur vol et suivirent la Mort pour l'observer. Elle entra d'abord dans une maison bourgeoise, dont le chef était malade à l'extrémité; elle le toucha de sa faux, et il expira au milieu de sa famille, qui forma aussitôt un concert touchant de plaintes et de lamentations.

— Il n'y a point ici de tricherie, dit le démon; la femme et les enfants de ce bourgeois l'aimaient tendrement; d'ailleurs ils avaient besoin de lui pour subsister, leurs pleurs ne sauraient être perfides... Il n'en est pas de même de ce qui se passe dans cette autre maison, où vous voyez la Mort qui frappe un vieillard alité. C'est un conseiller qui a toujours vécu dans le célibat, et fait très mauvaise chère pour amasser des biens considérables qu'il laisse à trois neveux, qui se sont assemblés chez lui dès qu'ils ont appris qu'il tirait à sa fin. Ils ont fait paraître une extrême affliction, et fort bien joué leurs rôles; mais les voilà qui lèvent le masque, et se préparent à faire des actes d'héritiers après avoir fait des grimaces de parents; ils vont fouiller partout. Qu'ils trouveront d'or et d'argent! Quel plaisir! vient de dire tout à l'heure un de ces héritiers aux autres, quel plaisir pour des neveux d'avoir de vieux ladres d'oncles qui renoncent aux douceurs de la vie pour les leur procurer!

— La belle oraison funèbre! dit Leandro Perez.

— Oh! ma foi, reprit le Diable, la plupart des pères qui sont riches, et qui vivent longtemps, n'en doivent point attendre une autre de leurs propres enfants. Tandis que ces héritiers pleins de joie cherchent les trésors du défunt, la Mort vole vers un grand hôtel où demeure un jeune seigneur qui a la petite vérole. Ce seigneur, le plus aimable de la cour, va périr au commencement de ses beaux jours, malgré le fameux médecin qui le gouverne, ou peut-être parce qu'il est gouverné par ce docteur... Remarquez avec quelle rapidité la Mort fait ses opérations; elle a déjà tranché la destinée de ce jeune seigneur, et je la vois prête à

faire une autre expédition. Elle s'arrête sur un couvent, elle descend dans une cellule, fond sur un bon religieux, et coupe le fil de la vie pénitente et mortifiée qu'il mène depuis quarante ans. La Mort, toute terrible qu'elle est, ne l'a point épouvanté; mais, en récompense, elle entre dans un hôtel qu'elle va remplir d'effroi. Elle s'approche d'un licencié de condition, nommé depuis peu à l'évêché d'Albarazin. Ce prélat n'est occupé que des préparatifs qu'il fait pour se rendre à son diocèse avec toute la pompe qui accompagne aujourd'hui les princes de l'Église. Il ne songe à rien moins qu'à mourir; néanmoins il va tout à l'heure partir pour l'autre monde, où il arrivera sans suite comme le religieux, et je ne sais s'il y sera reçu aussi favorablement que lui.

— O ciel! s'écria Zambullo, la Mort va passer par-dessus le palais du roi! je crains que d'un coup de faux la barbare ne jette toute l'Espagne dans la consternation.

— Vous avez raison de trembler, dit le boiteux, car elle n'a pas plus de considération pour les rois que pour leurs valets de pied; mais, rassurez-vous, ajouta-t-il un moment après, elle n'en veut point encore au monarque : elle va tomber sur un de ses courtisans, sur un de ces seigneurs dont l'unique occupation est de le suivre et de faire leur cour; ce ne sont pas les hommes de l'État les plus difficiles à remplacer.

— Mais il me semble, répliqua l'écolier, que la Mort ne se contente pas d'avoir enlevé ce courtisan, elle fait encore une pause sur le palais, du côté de l'appartement de la reine.

— Cela est vrai, repartit le Diable, et c'est pour faire une très bonne œuvre; elle va couper le sifflet à une mauvaise femme qui se plaît à semer la division dans la cour de la reine, et qui est tombée malade de chagrin de voir deux dames qu'elle avait brouillées se réconcilier de bonne foi... Vous allez entendre des cris perçants, continua le démon : la Mort vient d'entrer dans ce bel hôtel à main gauche; il va s'y passer la plus triste scène que l'on puisse voir sur le théâtre du monde : arrêtez vos yeux sur ce déplorable spectacle.

— Effectivement, dit don Cléophas, j'aperçois une dame qui s'arrache les cheveux, et se débat entre les bras de ses femmes. Pourquoi paraît-elle si affligée?

— Regardez dans l'appartement qui est vis-à-vis de celui-là, répondit le Diable, vous en découvrirez la cause. Remarquez un homme étendu sur un lit magnifique : c'est son mari qui expire; elle est inconsolable. Leur histoire est touchante, et mériterait d'être écrite : il me prend envie de vous la conter.

— Vous me ferez plaisir, répliqua Leandro : le pitoyable ne m'attendrit pas moins que le ridicule me réjouit.

— Elle est un peu longue, reprit Asmodée; mais elle est trop intéressante pour vous ennuyer. D'ailleurs, je vous l'avouerai, tout démon que je suis, je me lasse de suivre la Mort; laissons-la chercher de nouvelles victimes.

— Je le veux bien, dit Zambullo : je suis plus curieux d'entendre l'histoire dont vous me faites fête que de voir périr tous les humains l'un après l'autre.

Alors le boiteux en commença le récit en ces termes, après avoir transporté l'écolier sur une des plus hautes maisons de la rue d'Alcala.

XIII. — La force de l'amitié. (Histoire.)

Un jeune cavalier de Tolède, suivi de son valet de chambre, s'éloignait à grandes journées du lieu de sa naissance, pour éviter les suites d'une tragique aventure. Il était à deux petites lieues de la ville de Valence, lorsqu'à l'entrée d'un bois il rencontra une dame qui descendait d'un carrosse avec précipitation; aucun voile ne couvrait son visage, qui était d'une éclatante beauté; et cette charmante personne paraissait si troublée, que le cavalier, jugeant qu'elle avait besoin de secours, ne manqua pas de lui offrir celui de sa valeur.

— Généreux inconnu, lui dit la dame, je ne refuserai point l'offre que vous me faites : il semble que le ciel vous ait envoyé ici pour détourner le malheur que je crains. Deux cavaliers se sont donné rendez-vous dans ce bois; je viens de les y voir entrer tout à l'heure, ils vont se battre; suivez-moi, s'il vous plaît; venez m'aider à les séparer.

En achevant ces mots, elle s'avança dans le bois; et le Tolédan, après avoir laissé son cheval à son valet, se hâta de la joindre. A peine eurent-ils fait cent pas, qu'ils entendirent un bruit d'épées, et bientôt ils découvrirent entre les arbres deux hommes qui se battaient avec fureur. Le Tolédan courut à eux pour les séparer; et en étant venu à bout par ses prières et par ses efforts, il leur demanda le sujet de leur différend.

— Brave inconnu, lui dit un des deux cavaliers, je m'appelle don Fadrique de Mendoce, et mon ennemi se nomme don Alvaro Ponce. Nous aimons dona Theodora, cette dame que vous accompagnez : elle a toujours fait peu d'attention à nos soins, et quelques galanteries que nous ayons pu imaginer pour lui plaire, la cruelle ne nous en a pas mieux traités. Pour moi, j'avais dessein de continuer à la servir, malgré son indifférence; mais

mon rival, au lieu de prendre le même parti, s'est avisé de me faire un appel.

— Il est vrai, interrompit don Alvaro, que j'ai jugé à propos d'en user ainsi : je crois que si je n'avais point de rival, dona Théodora pourrait m'écouter; je veux donc tâcher d'ôter la vie à don Fadrique, pour me défaire d'un homme qui s'oppose à mon bonheur.

— Seigneur cavalier, dit alors le Tolédan, je n'approuve point votre combat; il offense dona Theodora; on saura bientôt dans le royaume de Valence que vous vous serez battus pour elle; l'honneur de votre dame vous doit être plus cher que votre repos et votre vie. D'ailleurs, quel fruit le vainqueur peut-il attendre de sa victoire? Après avoir exposé la réputation de sa maîtresse, pense-t-il qu'elle le verra d'un œil plus favorable? Quel aveuglement! Croyez-moi, faites plutôt sur vous, l'un et l'autre, un effort plus digne des noms que vous portez : rendez-vous maîtres de vos transports furieux, et, par un serment inviolable, engagez-vous tous deux à souscrire à l'accommodement que j'ai à vous proposer; votre querelle peut se terminer sans qu'il en coûte de sang.

— Hé! de quelle manière? s'écria don Alvaro.

— Il faut que cette dame se déclare, répliqua le Tolédan; qu'elle fasse choix de don Fadrique ou de vous, et que l'amant sacrifié, loin de s'armer contre son rival, lui laisse le champ libre.

— J'y consens, dit don Alvaro, et j'en jure par tout ce qu'il y a de plus sacré : que dona Theodora se détermine, qu'elle me préfère, si elle veut, mon rival; cette préférence me sera moins insupportable que l'affreuse incertitude où je suis.

— Et moi, dit à son tour don Fadrique, j'en atteste le ciel : si ce divin objet que j'adore ne prononce point en ma faveur, je vais m'éloigner de ses charmes; et si je ne puis les oublier, du moins je ne les verrai plus.

Alors le Tolédan, se tournant vers dona Theodora :

— Madame, lui dit-il, c'est à vous de parler : vous pouvez, d'un seul mot, désarmer ces deux rivaux; vous n'avez qu'à nommer celui dont vous voulez récompenser la constance.

— Seigneur cavalier, répondit la dame, cherchez un autre tempérament pour les accorder. Pourquoi me rendre la victime de leur accommodement? J'estime, à la vérité, don Fadrique et don Alvaro; mais je ne les aime point; et il n'est pas juste que, pour prévenir l'atteinte que leur combat pourrait porter à ma gloire, je donne des espérances que mon cœur ne saurait avouer.

— La feinte n'est plus de saison, madame, reprit le

Tolédan ; il faut, s'il vous plaît, vous déclarer. Quoique ces deux cavaliers soient également bien faits, je suis assuré que vous avez plus d'inclination pour l'un que pour l'autre : je m'en fie à la frayeur mortelle dont je vous ai vue agitée.

— Vous expliquez mal cette frayeur, repartit dona Theodora; la perte de l'un ou de l'autre de ces cavaliers me toucherait sans doute, et je me la reprocherais sans cesse, quoique je n'en fusse que la cause innocente; mais si je vous ai paru alarmée, sachez que le péril qui menace ma réputation a fait toute ma crainte.

Don Alvaro Ponce, qui était naturellement brutal, perdit enfin patience :

— C'en est trop, dit-il d'un ton brusque; puisque madame refuse de terminer la chose à l'amiable, le sort des armes en va donc décider.

Et, parlant de cette sorte, il se mit en devoir de pousser don Fadrique, qui, de son côté, se disposa à le bien recevoir. Alors la dame, plus effrayée par cette action que déterminée par son penchant, s'écria tout éperdue :

— Arrêtez! seigneurs cavaliers, je vais vous satisfaire. S'il n'y a pas d'autre moyen d'empêcher un combat qui intéresse mon honneur, je déclare que c'est à don Fadrique de Mendoce que je donne la préférence.

Elle n'eut pas achevé ces paroles, que le disgracié Ponce, sans dire un seul mot, courut délier son cheval, qu'il avait attaché à un arbre, et disparut, en jetant des regards furieux sur son rival et sur sa maîtresse. L'heureux Mendoce, au contraire, était au comble de sa joie : tantôt il se mettait à genoux devant dona Theodora, tantôt il embrassait le Tolédan, et ne pouvait trouver d'expressions assez vives pour leur marquer toute la reconnaissance dont il se sentait pénétré. Cependant la dame, devenue plus tranquille après l'éloignement de don Alvaro, songeait avec quelque douleur qu'elle venait de s'engager à souffrir les soins d'un amant dont à la vérité elle estimait le mérite, mais pour qui son cœur n'était pas prévenu.

— Seigneur don Fadrique, lui dit-elle, j'espère que vous n'abuserez pas de la préférence que je vous ai donnée : vous la devez à la nécessité où je me suis trouvée de prononcer entre vous et don Alvaro : ce n'est pas que je n'aie toujours fait beaucoup plus de cas de vous que de lui; je sais bien qu'il n'a pas toutes les bonnes qualités que vous avez : vous êtes le cavalier de Valence le plus parfait, c'est une justice que je vous rends; je dirai même que la recherche d'un homme tel que vous peut flatter la vanité d'une femme; mais quelque glorieuse qu'elle

soit pour moi, je vous avouerai que je la vois avec si peu de goût, que vous êtes à plaindre de m'aimer aussi tendrement que vous le faites paraître. Je ne veux pourtant pas vous ôter toute espérance de toucher mon cœur; mon indifférence n'est peut-être qu'un effet de la douleur qui me reste encore de la perte que j'ai faite depuis un an de don André de Cifuentes, mon mari. Quoique nous n'ayons pas été longtemps ensemble, et qu'il fût dans un âge avancé lorsque mes parents, éblouis de ses richesses, m'obligèrent à l'épouser, j'ai été fort affligée de sa mort; je le regrette encore tous les jours. Hé! n'est-il pas digne de mes regrets? ajouta-t-elle : il ne ressemblait nullement à ces vieillards chagrins et jaloux qui, ne pouvant se persuader qu'une jeune femme soit assez sage pour leur pardonner leur faiblesse, sont eux-mêmes des témoins assidus de tous ses pas, ou la font observer par une duègne dévouée à leur tyrannie. Hélas! il avait en ma vertu une confiance dont un jeune mari adoré serait à peine capable. D'ailleurs, sa complaisance était infinie, et j'ose dire qu'il faisait son unique étude d'aller au-devant de tout ce que je paraissais souhaiter : tel était don André de Cifuentes. Vous jugez bien, Mendoce, que l'on n'oublie pas un homme d'un caractère si aimable : il est toujours présent à ma pensée, et cela ne contribue pas peu sans doute à détourner mon attention de tout ce que l'on fait pour me plaire.

Don Fadrique ne put s'empêcher d'interrompre en cet endroit dona Theodora :

— Ah! madame, s'écria-t-il, que j'ai de joie d'apprendre de votre propre bouche que ce n'est pas par aversion pour ma personne que vous avez méprisé mes soins! J'espère que vous vous rendrez un jour à ma constance.

— Il ne tiendra point à moi que cela n'arrive, reprit la dame, puisque je vous permets de me venir voir et de me parler quelquefois de votre amour : tâchez de me donner du goût pour vos galanteries; faites en sorte que je vous aime : je ne vous cacherai point les sentiments favorables que j'aurai pris pour vous; mais si, malgré tous vos efforts, vous n'en pouvez venir à bout, souvenez-vous, Mendoce, que vous ne serez pas en droit de me faire des reproches.

Don Fadrique voulut répliquer; mais il n'en eut pas le temps, parce que la dame prit la main du Tolédan, et tourna brusquement ses pas du côté de son équipage. Il alla détacher son cheval, qui était attaché à un arbre, et, le tirant après lui par la bride, il suivit dona Theodora, qui monta dans son carrosse avec autant d'agitation qu'elle en était descendue : la cause toutefois en était bien différente. Le Tolédan et lui l'accompa-

gnèrent à cheval jusqu'aux portes de Valence, où ils se séparèrent. Elle prit le chemin de sa maison, et don Fadrique emmena dans la sienne le Tolédan. Il le fit reposer, et, après l'avoir bien régalé, il lui demanda en particulier ce qui l'amenait à Valence, et s'il se proposait d'y faire un long séjour.

— J'y serai le moins de temps qu'il me sera possible, lui répondit le Tolédan; j'y passe seulement pour aller gagner la mer et m'embarquer dans le premier vaisseau qui s'éloignera des côtes d'Espagne, car je me mets peu en peine dans quel lieu du monde j'achèverai le cours d'une vie infortunée, pourvu que ce soit loin de ces funestes climats.

— Que dites-vous? répliqua don Fadrique avec surprise, qui peut vous révolter contre votre patrie, et vous faire haïr ce que tous les hommes aiment naturellement?

— Après ce qui m'est arrivé, repartit le Tolédan, mon pays m'est odieux, et je n'aspire qu'à le quitter pour jamais.

— Ah! seigneur cavalier, s'écria Mendoce, attendri de compassion, que j'ai d'impatience de savoir vos malheurs! Si je ne puis soulager vos peines, je suis du moins disposé à les partager. Votre physionomie m'a d'abord prévenu pour vous, vos manières me charment, et je sens que je m'intéresse déjà vivement à votre sort.

— C'est la plus grande consolation que je puisse recevoir, seigneur don Fadrique, répondit le Tolédan, et, pour reconnaître en quelque sorte les bontés que vous me témoignez, je vous dirai aussi qu'en vous voyant tantôt avec don Alvaro Ponce, j'ai penché de votre côté. Un mouvement d'inclination, que je n'ai jamais senti à la première vue de personne, me fit craindre que dona Theodora ne vous préférât votre rival; et j'eus de la joie lorsqu'elle se fut déterminée en votre faveur. Vous avez depuis si bien fortifié cette première impression, qu'au lieu de vouloir vous cacher mes ennuis, je cherche à m'épancher, et trouve une douceur secrète à vous découvrir mon âme; apprenez donc mes malheurs. Tolède m'a vu naître, et don Juan de Zarate est mon nom. J'ai perdu, presque dès mon enfance, ceux qui m'ont donné le jour, de manière que je commençai de bonne heure à jouir de quatre mille ducats de rente qu'ils m'ont laissés. Comme je pouvais disposer de ma main, et que je me croyais assez riche pour ne devoir consulter que mon cœur dans le choix que je ferais d'une femme, j'épousai une fille d'une beauté parfaite, sans m'arrêter au peu de bien qu'elle avait, ni à l'inégalité de nos conditions; j'étais charmé de mon bonheur, et pour mieux goûter le plaisir de posséder une personne que j'aimais, je la menai, peu de jours après mon mariage, à une terre que j'ai à

quelques lieues de Tolède. Nous y vivions tous deux dans une union charmante, lorsque le duc de Naxera, dont le château est dans le voisinage de ma terre, vint, un jour qu'il chassait, se rafraîchir chez moi. Il vit ma femme, et en devint amoureux : je le crus du moins; et ce qui acheva de me le persuader, c'est qu'il rechercha bientôt mon amitié avec empressement, ce qu'il avait jusque-là fort négligé; il me mit de ses parties de chasse, me fit force présents et encore plus d'offres de services. Je fus d'abord alarmé de sa passion; je pensai retourner à Tolède avec mon épouse, et le ciel sans doute m'inspirait cette pensée; effectivement, si j'eusse ôté au duc toutes les occasions de voir ma femme, j'aurais évité tous les malheurs qui me sont arrivés; mais la confiance que j'avais en elle me rassura. Il me parut qu'il n'était pas possible qu'une personne que j'avais épousée sans dot, et tirée d'un état obscur, fût assez ingrate pour oublier mes bontés. Hélas! que je la connaissais mal! l'ambition et la vanité, qui sont deux choses si naturelles aux femmes, étaient les plus grands défauts de la mienne. Dès que le duc eut trouvé moyen de lui apprendre ses sentiments, elle se sut bon gré d'avoir fait une conquête si importante. L'attachement d'un homme que l'on traitait d'Excellence chatouilla son orgueil et remplit son esprit de fastueuses chimères : elle s'en estima davantage et m'en aima moins. Ce que j'avais fait pour elle, au lieu d'exciter sa reconnaissance, ne fit plus que m'attirer ses mépris : elle me regarda comme un mari indigne de sa beauté, et il lui sembla que si ce grand seigneur, qui était épris de ses charmes, l'eût vue avant son mariage, il n'aurait pas manqué de l'épouser. Enivrée de ces folles idées, et séduite par quelques présents qui la flattaient, elle se rendit aux secrets empressements du duc. Ils s'écrivaient assez souvent, et je n'avais pas le moindre soupçon de leur intelligence; mais enfin je fus assez malheureux pour sortir de mon aveuglement. Un jour, je revins de la chasse de meilleure heure qu'à l'ordinaire : j'entrai dans l'appartement de ma femme; elle ne m'attendait pas si tôt : elle venait de recevoir une lettre du duc, et se préparait à lui faire réponse. Elle ne put cacher son trouble à ma vue : j'en frémis, et voyant sur une table du papier et de l'encre, je jugeai qu'elle me trahissait. Je la pressai de me montrer ce qu'elle écrivait; mais elle s'en défendit; de sorte que je fus obligé d'employer jusqu'à la violence pour satisfaire ma jalouse curiosité; je tirai de son sein, malgré toute sa résistance, une lettre qui contenait ces paroles :

« Languirai-je toujours dans l'attente d'une seconde entrevue? Que vous êtes cruelle de me donner les plus douces espé-

rances, et de tant tarder à les remplir? Don Juan va tous les jours à la chasse ou à Tolède : ne devrions-nous pas profiter de ces occasions? Ayez plus d'égard à la vive ardeur qui me consume. Plaignez-moi, madame, songez que si c'est un plaisir d'obtenir ce qu'on désire, c'est un tourment d'en attendre longtemps la possession. » Je ne pus achever de lire ce billet sans être transporté de rage; je mis la main sur ma dague, et, dans mon premier mouvement, je fus tenté d'ôter la vie à l'infidèle épouse qui m'ôtait l'honneur; mais, faisant réflexion que c'était me venger à demi, et que mon ressentiment demandait encore une autre victime, je me rendis maître de ma fureur, je dissimulai; je dis à ma femme, avec le moins d'agitation qu'il me fut possible : « Madame, vous avez eu tort d'écouter le duc; l'éclat de son rang ne devait point vous éblouir; mais les jeunes personnes aiment le faste, je veux croire que c'est là tout votre crime, et que vous ne m'avez point fait le dernier outrage; c'est pourquoi j'excuse votre indiscrétion, pourvu que vous rentriez dans votre devoir, et que désormais, sensible à ma seule tendresse, vous ne songiez qu'à la mériter. » Après lui avoir tenu ce discours, je sortis de son appartement, autant pour la laisser se remettre du trouble où étaient ses esprits que pour chercher la solitude dont j'avais besoin moi-même pour calmer la colère qui m'enflammait. Si je ne pus reprendre ma tranquillité, j'affectai du moins un air tranquille pendant deux jours; et le troisième, feignant d'avoir à Tolède une affaire de la dernière conséquence, je dis à ma femme que j'étais obligé de la quitter pour quelque temps, et je la priai d'avoir soin de sa gloire pendant mon absence. Je partis; mais, au lieu de continuer mon chemin vers Tolède, je revins secrètement chez moi à l'entrée de la nuit, et me cachai dans la chambre d'un domestique fidèle, d'où je pouvais voir tout ce qui entrait dans ma maison. Je ne doutais point que le duc n'eût été informé de mon départ, et je m'imaginais qu'il ne manquerait pas de vouloir profiter de la conjoncture : j'espérais les surprendre ensemble; je me promettais une entière vengeance. Néanmoins, je fus trompé dans mon attente; loin de remarquer qu'on se disposât au logis à recevoir un galant, je m'aperçus, au contraire, que l'on fermait les portes avec exactitude; et trois jours s'étant écoulés sans que le duc eût paru, ni même aucun de ses gens, je me persuadai que mon épouse s'était repentie de sa faute, et qu'elle avait enfin rompu tout commerce avec son amant. Prévenu de cette opinion, je perdis le désir de me venger; et me livrant aux mouvements d'un amour que la colère avait suspendu, je courus à l'appartement de ma femme, je l'embrassai

avec transport, et lui dis : « Madame, je vous rends mon estime et mon amitié. Je vous avoue que je n'ai point été à Tolède; j'ai feint ce voyage pour vous éprouver. Vous devez pardonner ce piège à un mari dont la jalousie n'était pas sans fondement; je craignais que votre esprit, séduit par de superbes illusions. ne fût pas capable de se détromper; mais, grâces au ciel, vous avez reconnu votre erreur, et j'espère que rien ne troublera plus notre union. » Ma femme me parut touchée de ces paroles, et laissant couler quelques pleurs : « Que je suis malheureuse, s'écria-t-elle, de vous avoir donné sujet de soupçonner ma fidélité! J'ai beau détester ce qui vous a si justement irrité contre moi; mes yeux, depuis deux jours, sont vainement ouverts aux larmes; toute ma douleur, tous mes remords seront inutiles; je ne regagnerai jamais votre confiance. — Je vous la redonne, madame, interrompis-je tout attendri de l'affliction qu'elle faisait paraître; je ne veux plus me souvenir du passé, puisque vous vous en repentez. » En effet, dès ce moment j'eus pour elle les mêmes égards que j'avais auparavant, et je recommençai à goûter les plaisirs qui avaient été si cruellement troublés : ils devinrent même plus piquants; car ma femme, comme si elle eût voulu effacer de mon esprit toutes les traces de l'offense qu'elle m'avait faite, prenait plus de soin de me plaire qu'elle n'en avait jamais pris : je trouvais plus de vivacité dans ses caresses, et peu s'en fallait que je ne fusse bien aise du chagrin qu'elle m'avait causé. Je tombai malade en ce temps-là. Quoique ma maladie ne fût point mortelle, il n'est pas concevable combien ma femme en parut alarmée : elle passait le jour auprès de moi, et la nuit, comme j'étais dans un appartement séparé, elle me venait voir deux ou trois fois pour apprendre par elle-même de mes nouvelles; enfin, elle montrait une extrême attention à courir au-devant de tous les secours dont j'avais besoin; il semblait que sa vie fût attachée à la mienne. De mon côté, j'étais si sensible à toutes les marques de tendresse qu'elle me donnait, que je ne pouvais me lasser de le lui témoigner. Cependant, seigneur Mendoce, elles n'étaient pas aussi sincères que je me l'imaginais. Une nuit, ma santé commençait alors à se rétablir, mon valet de chambre vint me réveiller : Seigneur, me dit-il tout ému, je suis fâché d'interrompre votre repos; mais je vous suis trop fidèle pour vouloir vous cacher ce qui se passe dans ce moment chez vous : le duc de Naxera est avec madame. Je fus si étourdi de cette nouvelle, que je regardai quelque temps mon valet sans pouvoir lui parler; plus je pensais au rapport qu'il me faisait, plus j'avais de peine à le croire véritable. « Non, Fabio, m'écriai-je, il n'est

pas possible que ma femme soit capable d'une si grande perfidie! tu n'es point assuré de ce que tu dis. — Seigneur, reprit Fabio, plût au ciel que j'en pusse encore douter; mais de fausses apparences ne m'ont point trompé. Depuis que vous êtes malade, je soupçonne qu'on introduit presque toutes les nuits le duc dans l'appartement de madame : je me suis caché pour éclaircir mes soupçons, et je ne suis que trop persuadé qu'ils sont justes. » A ce discours, je me levai tout furieux; je pris ma robe et mon épée, et marchai vers l'appartement de ma femme, accompagné de Fabio, qui portait la lumière. Au bruit que nous fîmes en entrant, le duc, qui était assis sur le lit, se leva, et, prenant un pistolet qu'il avait à sa ceinture, il vint au-devant de moi et me tira; mais ce fut avec tant de trouble et de précipitation qu'il me manqua. Alors, je m'avançai sur lui brusquement et lui enfonçai mon épée dans le cœur. Je m'adressai ensuite à ma femme, qui était plus morte que vive : « Et toi, lui dis-je, infâme! reçois le prix de toutes tes perfidies. » En disant cela, je lui plongeai dans le sein mon épée toute fumante du sang de son amant. Je condamne mon emportement, seigneur don Fadrique, et j'avoue que j'aurais pu assez punir une épouse infidèle sans lui ôter la vie; mais quel homme pourrait conserver sa raison dans une pareille conjoncture? Peignez-vous cette perfide femme, attentive à ma maladie; représentez-vous toutes ses démonstrations d'amitié, toutes les circonstances, toute l'énormité de sa trahison, et jugez si l'on ne doit point pardonner sa mort à un mari qu'une si juste fureur animait. Pour achever cette tragique histoire en deux mots : après avoir pleinement assouvi ma vengeance, je m'habillai à la hâte; je jugeai bien que je n'avais pas de temps à perdre; que les parents du duc me feraient chercher par toute l'Espagne, et que le crédit de ma famille ne pouvant balancer le leur, je ne serais en sûreté que dans un pays étranger; c'est pourquoi je choisis deux de mes meilleurs chevaux, et avec tout ce que j'avais d'argent et de pierreries, je sortis de ma maison avant le jour, suivi du valet qui m'avait si bien prouvé sa fidélité; je pris la route de Valence, dans le dessein de me jeter dans le premier vaisseau qui ferait voile pour l'Italie. Comme je passais aujourd'hui près du bois où vous étiez, j'ai rencontré dona Theodora, qui m'a prié de la suivre et de l'aider à vous séparer.

Après que le Tolédan eut achevé de parler, don Fadrique lui dit :

— Seigneur don Juan, vous vous êtes justement vengé du duc de Naxera : soyez sans inquiétude sur les poursuites que ses parents pourront faire; vous demeurerez, s'il vous plait, chez

moi, en attendant l'occasion de passer en Italie. Mon oncle est gouverneur de Valence; vous serez plus en sûreté ici qu'ailleurs, et vous y serez avec un homme qui veut être uni désormais avec vous d'une étroite amitié.

Zarate répondit à Mendoce dans des termes pleins de reconnaissance, et accepta l'asile qu'il lui présentait.

— Admirez la force de la sympathie, seigneur don Cléophas, poursuivit Asmodée ; ces deux jeunes cavaliers se sentirent tant d'inclination l'un pour l'autre, qu'en peu de jours il se forma entre eux une amitié comparable à celle d'Oreste et de Pylade. Avec un mérite égal, ils avaient ensemble un tel rapport d'humeur, que ce qui plaisait à don Fadrique ne manquait pas de plaire à don Juan; c'était le même caractère. Enfin, ils étaient faits pour s'aimer. Don Fadrique surtout était enchanté des manières de son ami ; il ne pouvait même s'empêcher de les vanter à tout moment à dona Theodora. Ils allaient souvent tous deux chez cette dame, qui voyait toujours avec indifférence les soins et les assiduités de Mendoce. Il en était très mortifié et s'en plaignait quelquefois à son ami, qui, pour le consoler, lui disait que les femmes les plus insensibles se laissaient enfin toucher; qu'il ne manquait aux amants que la patience d'attendre ce temps favorable; qu'il ne perdît pas courage; que sa dame, tôt ou tard, récompenserait ses services. Ce discours, quoique fondé sur l'expérience, ne rassurait point le timide Mendoce, qui craignait de ne pouvoir jamais plaire à la veuve de Cifuentes. Cette crainte le jeta dans une langueur qui faisait pitié à don Juan; mais don Juan fut bientôt plus à plaindre que lui. Quelque sujet qu'eût ce Tolédan d'être révolté contre les femmes, après l'horrible trahison de la sienne, il ne put se défendre d'aimer dona Theodora. Cependant, loin de s'abandonner à une passion qui offensait son ami, il ne songea qu'à la combattre; et, persuadé qu'il ne la pouvait vaincre qu'en s'éloignant des yeux qui l'avaient fait naître, il résolut de ne plus voir la veuve de Cifuentes : ainsi, lorsque Mendoce le voulait mener chez elle, il trouvait toujours quelque prétexte pour s'en excuser. D'une autre part, don Fadrique n'allait pas une fois chez la dame qu'elle ne lui demandât pourquoi don Juan ne la venait plus voir. Un jour qu'elle lui faisait cette question, il lui répondit en souriant que son ami avait ses raisons.

— Et quelles raisons peut-il avoir de me fuir? dit dona Theodora.

— Madame, repartit Mendoce, comme je voulais aujourd'hui vous l'amener, et que je lui marquais quelque surprise sur ce qu'il refusait de m'accompagner, il m'a fait une confidence qu'il faut que je vous révèle pour le justifier. Il m'a dit qu'il avait fait

une maîtresse, et que, n'ayant pas beaucoup de temps à demeurer dans cette ville, les moments lui étaient chers.

— Je ne suis point satisfaite de cette excuse, reprit en rougissant la veuve de Cifuentes : il n'est pas permis aux amants d'abandonner leurs amis.

Don Fadrique remarqua la rougeur de dona Theodora; il crut que la vanité seule en était la cause, et que ce qui faisait rougir la dame n'était qu'un simple dépit de se voir négligée. Il se trompait dans sa conjecture, un mouvement plus vif que la vanité excitait l'émotion qu'elle laissait paraître ; mais, de peur qu'il ne démêlat ses sentiments, elle changea de discours et affecta, pendant le reste de l'entretien, un enjouement qui aurait mis en défaut la pénétration de Mendoce, quand il n'aurait pas d'abord pris le change. Aussitôt que la veuve de Cifuentes se trouva seule, elle tomba dans une profonde rêverie ; elle sentit alors toute la force de l'inclination qu'elle avait conçue pour don Juan; et la croyant plus mal récompensée qu'elle ne l'était :

— Quelle injuste et barbare puissance, dit-elle en soupirant, se plaît à enflammer les cœurs qui ne s'accordent pas! Je n'aime pas don Fadrique, qui m'adore, et je brûle pour don Juan, dont une autre que moi occupe la pensée! Ah! Mendoce, cesse de me reprocher mon indifférence, ton ami t'en venge assez.

A ces mots, un vif sentiment de douleur et de jalousie lui fit répandre quelques larmes ; mais l'espérance, qui sait adoucir les peines des amants, vint bientôt présenter à son esprit de flatteuses images. Elle se représenta que sa rivale pouvait n'être pas fort dangereuse; que don Juan était peut-être moins arrêté par ses charmes qu'amusé par ses bontés, et que de si faibles liens n'étaient pas difficiles à rompre. Pour juger elle-même de ce qu'elle en devait croire, elle résolut d'entretenir en particulier le Tolédan. Elle le fit avertir de se trouver chez elle : il s'y rendit; et, quand ils furent tous deux seuls, dona Theodora prit ainsi la parole :

— Je n'aurais jamais pensé que l'amour pût faire oublier à un galant homme ce qu'il doit aux dames ; néanmoins, don Juan, vous ne venez plus chez moi depuis que vous êtes amoureux. J'ai sujet, ce me semble, de me plaindre de vous. Je veux croire, toutefois, que ce n'est point de votre propre mouvement que vous me fuyez; votre dame vous aura sans doute défendu de me voir. Avouez-le-moi, don Juan, et je vous excuse ; je sais que les amants ne sont pas libres dans leurs actions, et qu'ils n'oseraient désobéir à leurs maîtresses.

— Madame, répondit le Tolédan, je conviens que ma conduite doit vous étonner ; mais, de grâce, ne souhaitez pas que je me

justifie : contentez-vous d'apprendre que j'ai raison de vous éviter.

— Quelle que puisse être cette raison, reprit dona Theodora tout émue, je veux que vous me la disiez.

— Eh bien ! madame, repartit don Juan, il faut vous obéir; mais ne vous plaignez pas si vous en entendez plus que vous n'en voulez savoir. Don Fadrique, poursuivit-il, vous a raconté l'aventure qui m'a fait quitter la Castille. En m'éloignant de Tolède, le cœur plein de ressentiment contre les femmes, je les défiais toutes de me jamais surprendre. Dans cette fière disposition, je m'approchai de Valence : je vous rencontrai, et, ce que personne encore n'a pu faire peut-être, je soutins vos premiers regards sans en être troublé. Je vous ai revue même depuis impunément; mais, hélas! que j'ai payé cher quelques jours de fierté! Vous avez enfin vaincu ma résistance : votre beauté, votre esprit, tous vos charmes se sont exercés sur un rebelle ; en un mot, j'ai pour vous tout l'amour que vous êtes capable d'inspirer. Voilà, madame, ce qui m'écarte de vous. La personne dont on vous a dit que j'étais occupé n'est qu'une dame imaginaire : c'est une fausse confidence que j'ai faite à Mendoce, pour prévenir les soupçons que j'aurais pu lui donner en refusant toujours de vous venir voir avec lui.

Ce discours, à quoi dona Theodora ne s'était point attendue, lui causa une si grande joie, qu'elle ne put l'empêcher de paraître. Il est vrai qu'elle ne se mit point en peine de la cacher, et qu'au lieu d'armer ses yeux de quelque rigueur, elle regarda le Tolédan d'un air assez tendre, et lui dit :

— Vous m'avez appris votre secret, don Juan, je veux aussi vous découvrir le mien. Écoutez-moi. Insensible aux soupirs d'Alvaro Ponce, peu touchée de l'attachement de Mendoce, je menais une vie douce et tranquille, lorsque le hasard vous fit passer près du bois où nous nous rencontrâmes. Malgré l'agitation où j'étais, je ne laissai pas de remarquer que vous m'offriez votre secours de très bonne grâce ; et la manière avec laquelle vous sûtes séparer deux rivaux furieux me fit concevoir une opinion fort avantageuse de votre adresse et de votre valeur. Le moyen que vous proposâtes pour les accorder me déplut : je ne pouvais, sans beaucoup de peine, me résoudre à choisir l'un ou l'autre; mais, pour ne vous rien déguiser, je crois que vous aviez un peu de part à ma répugnance ; car, dans le moment même que, forcée par la nécessité, ma bouche nomma don Fadrique, je sentis que mon cœur se déclarait pour l'inconnu. Depuis ce jour, que je dois appeler heureux, après l'aveu que vous m'avez fait, votre mérite a augmenté l'estime que j'avais pour vous. Je ne vous fais pas

continua-t-elle, un mystère de mes sentiments; je vous les déclare avec la même franchise que j'ai dit à Mendoce que je ne l'aimais point. Une femme qui a le malheur de se sentir du penchant pour un amant qui ne saurait être à elle a raison de se contraindre, et de se venger du moins de sa faiblesse par un silence éternel; mais je crois que l'on peut, sans crupule, découvrir une tendresse innocente à un homme qui n'a que des vues légitimes. Oui, je suis ravie que vous m'aimiez, et j'en rends grâces au ciel, qui nous a sans doute destinés l'un pour l'autre.

Après ce discours, la dame se tut pour laisser parler don Juan, et lui donner lieu de faire éclater tous les transports de joie et de reconnaissance qu'elle croyait lui avoir inspirés; mais, au lieu de paraître enchanté des choses qu'il venait d'entendre, il demeura triste et rêveur.

— Que vois-je, don Juan? lui dit-elle. Quand, pour vous faire un sort qu'un autre que vous pourrait trouver digne d'envie, j'oublie la fierté de mon sexe, et vous montre une âme charmée, vous résistez à la joie que doit vous causer une déclaration si obligeante! vous gardez un silence glacé! je vois même de la douleur dans vos yeux. Ah! don Juan, quel étrange effet produisent en vous mes bontés!

— Hé! quel autre effet, madame, répondit tristement le Tolédan, peuvent-elles faire sur un cœur comme le mien? Je suis d'autant plus misérable que vous me témoignez plus d'inclination. Vous n'ignorez pas ce que Mendoce fait pour moi, vous savez quelle tendre amitié nous lie; pourrais-je établir mon bonheur sur la ruine de ses plus douces espérances?

— Vous avez trop de délicatesse, dit dona Theodora, je n'ai rien promis à don Fadrique, je puis vous offrir ma foi sans mériter ses reproches, et vous pouvez la recevoir sans lui faire un larcin. J'avoue que l'idée d'un ami malheureux doit vous causer quelque peine; mais, don Juan, est-elle capable de balancer l'heureux destin qui vous attend?

— Oui, madame, répliqua-t-il d'un ton ferme, un ami tel que Mendoce a plus de pouvoir sur moi que vous ne pensez. S'il vous était possible de concevoir toute la tendresse, toute la force de notre amitié, que vous me trouveriez à plaindre! Don Fadrique n'a rien de caché pour moi, mes intérêts sont devenus les siens; les moindres choses qui me regardent ne sauraient échapper à son attention, ou, pour tout dire en un mot, je partage son âme avec vous. Ah! si vous vouliez que je profitasse de vos bontés, il fallait me les laisser voir avant que j'eusse formé les nœuds d'une amitié si forte. Charmé du bonheur de vous plaire, je n'aurais alors regardé Mendoce que comme un rival; mon cœur, en garde

contre l'affection qu'il me marquait, n'y aurait pas répondu, et je ne lui devrais pas aujourd'hui tout ce que je lui dois ; mais, madame, il n'est plus temps, j'ai reçu tous les services qu'il a voulu me rendre ; j'ai suivi le penchant que j'avais pour lui, la reconnaissance et l'inclination me lient et me réduisent enfin à la cruelle nécessité de renoncer au sort glorieux que vous me présentez.

En cet endroit, Theodora, qui avait les yeux couverts de larmes, prit son mouchoir pour s'essuyer. Cette action troubla le Tolédan ; il sentit chanceler sa constance, il commençait à ne répondre plus de rien.

— Adieu, madame, continua-t-il d'une voix entrecoupée de soupirs, adieu ; il faut vous fuir pour sauver ma vertu ; je ne puis soutenir vos pleurs, ils vous rendent trop redoutable. Je vais m'éloigner de vous pour jamais, et pleurer la perte de tant de charmes, que mon inexorable amitié veut que je lui sacrifie.

En achevant ces paroles il se retira avec un reste de fermeté qu'il n'avait pas peu de peine à conserver. Après son départ, la veuve de Cifuentes fut agitée de mille mouvements confus, elle eut honte de s'être déclarée à un homme qu'elle n'avait pu retenir ; mais, ne pouvant douter qu'il ne fût fortement épris, et que le seul intérêt d'un ami ne lui fît refuser la main qu'elle lui offrait, elle fut assez raisonnable pour admirer un si rare effort d'amitié, au lieu de s'en offenser. Néanmoins, comme on ne saurait s'empêcher de s'affliger quand les choses n'ont pas le succès que l'on désire, elle résolut d'aller dès le lendemain à la campagne pour dissiper ses chagrins, ou plutôt pour les augmenter, car la solitude est plus propre à fortifier l'amour qu'à l'affaiblir. Don Juan, de son côté, n'ayant pas trouvé Mendoce au logis, s'était enfermé dans son appartement pour s'abandonner en liberté à sa douleur ; après ce qu'il avait fait en faveur d'un ami, il crut qu'il lui était permis du moins d'en soupirer ; mais don Fadrique vint bientôt interrompre sa rêverie ; et jugeant à son visage qu'il était indisposé, il en témoigna tant d'inquiétude, que don Juan, pour le rassurer, fut obligé de lui dire qu'il n'avait besoin que de repos. Mendoce sortit aussitôt pour le laisser reposer ; mais il sortit d'un air si triste que le Tolédan en sentit plus vivement son infortune : « O ciel ! dit-il en lui-même, pourquoi faut-il que la plus tendre amitié du monde fasse tout le malheur de ma vie ? » Le jour suivant, don Fadrique n'était pas encore levé qu'on le vint avertir que dona Theodora était partie, avec tout son domestique, pour son château de Villaréal, et qu'il y avait apparence qu'elle n'en reviendrait pas de sitôt. Cette nouvelle le chagrina moins à cause des peines que fait souffrir l'éloignement d'un objet aimé que

parce qu'on lui avait fait mystère de ce départ. Sans savoir ce qu'il en devait penser, il en conçut un funeste présage. Il se leva pour aller voir son ami, tant pour l'entretenir là-dessus que pour apprendre l'état de sa santé. Mais comme il achevait de s'habiller, don Juan entra dans sa chambre en lui disant :

— Je viens dissiper l'inquiétude que je vous cause; je me porte assez bien aujourd'hui.

— Cette bonne nouvelle, répondit Mendoce, me console un peu de la mauvaise que j'ai reçue.

Le Tolédan demanda quelle était cette mauvaise nouvelle, et don Fadrique, après avoir fait sortir ses gens, lui dit :

— Dona Theodora est partie ce matin pour la campagne, où l'on croit qu'elle sera longtemps. Ce départ m'étonne. Pourquoi me l'a-t-on caché? Qu'en pensez-vous, don Juan? N'ai-je pas raison d'être alarmé?

Zarate se garda bien de lui dire sur cela sa pensée, et tâcha de lui persuader que dona Theodora pouvait être allée à la campagne sans qu'il eût sujet de s'en effrayer. Mais Mendoce, peu content des raisons que son ami employait pour le rassurer, l'interrompit :

— Tous ces discours, dit-il, ne sauraient dissiper le soupçon que j'ai conçu; j'aurai fait peut-être imprudemment quelque chose qui aura déplu à dona Theodora. Pour m'en punir, elle me quitte, sans daigner seulement m'apprendre mon crime. Quoi qu'il en soit, je ne puis demeurer plus longtemps dans l'incertitude. Allons, don Juan, allons la trouver. Je vais faire préparer des chevaux.

— Je vous conseille, lui dit le Tolédan, de ne mener personne avec vous; cet éclaircissement se doit faire sans témoins.

— Don Juan ne saurait être de trop, reprit don Fadrique; dona Theodora n'ignore point que vous savez tout ce qui se passe dans mon cœur; elle vous estime, et, loin de m'embarrasser, vous m'aiderez à l'apaiser en ma faveur.

— Non, non, Fadrique, répliqua-t-il, ma présence ne peut vous être utile. Partez tout seul, je vous en conjure.

— Non, mon cher don Juan, repartit Mendoce, nous irons ensemble; j'attends cette complaisance de votre amitié.

— Quelle tyrannie! s'écria le Tolédan d'un air chagrin; pourquoi exigez-vous de mon amitié ce qu'elle ne doit pas vous accorder?

Ces paroles, que don Fadrique ne comprenait pas, et le ton brusque dont elles avaient été prononcées, le surprirent étrangement. Il regarda son ami avec attention :

— Don Juan, lui dit-il, que signifie ce que je viens d'entendre?

Quel affreux soupçon naît dans mon esprit! Ah! c'est trop vous contraindre et me gêner; parlez. Qui cause cette répugnance que vous marquez à m'accompagner?

— Je voulais vous la cacher, répondit le Tolédan; mais puisque vous m'avez forcé vous-même à la laisser paraître, il ne faut plus que je dissimule : cessons, mon cher don Fadrique, de nous applaudir de la conformité de nos affections, elle n'est que trop parfaite; les traits qui vous ont blessé n'ont point épargné votre ami. Dona Theodora...

— Vous seriez mon rival! interrompit Mendoce en pâlissant.

— Dès que j'ai connu mon amour, repartit don Juan, je l'ai combattu. J'ai fui constamment la veuve de Cifuentes, vous le savez; vous m'en avez vous-même fait reproche; je triomphais du moins de ma passion, si je ne pouvais la détruire. Mais hier cette dame me fit dire qu'elle souhaitait de me parler chez elle, je m'y rendis. Elle me demanda pourquoi je semblais vouloir l'éviter. J'inventai des excuses; elle les rejeta. Enfin, je fus obligé de lui en découvrir la véritable cause. Je crus qu'après cette déclaration elle approuverait le dessein que j'avais de la fuir; mais, par un bizarre effet de mon étoile, vous le dirai-je? oui, Mendoce, je dois vous le dire, je trouvai Theodora prévenue pour moi.

Quoique don Fadrique eût l'esprit du monde le plus doux et le plus raisonnable, il fut saisi d'un mouvement de fureur à ce discours, et, interrompant encore son ami en cet endroit :

— Arrêtez, don Juan, lui dit-il, percez-moi plutôt le sein que de poursuivre ce fatal récit. Vous ne vous contentez pas de m'avouer que vous êtes mon rival, vous m'apprenez encore qu'on vous aime! juste ciel! quelle confidence vous m'osez faire! Vous mettez notre amitié à une épreuve trop rude. Mais, que dis-je, notre amitié? vous l'avez violée en conservant les sentiments perfides que vous me déclarez. Quelle était mon erreur! Je vous croyais généreux, magnanime, et vous n'êtes qu'un faux ami, puisque vous avez été capable de concevoir un amour qui m'outrage. Je suis accablé de ce coup imprévu : je le sens d'autant plus vivement qu'il m'est porté par une main...

— Rendez-moi plus de justice, interrompit à son tour le Tolédan; donnez-vous un moment de patience; je ne suis rien moins qu'un faux ami. Écoutez-moi, et vous vous repentirez de m'avoir appelé de ce nom odieux.

Alors, il lui raconta ce qui s'était passé entre la veuve de Cifuentes et lui, le tendre aveu quelle lui avait fait, et les discours qu'elle lui avait tenus pour l'engager à se livrer sans scrupule à sa passion. Il lui répéta ce qu'il avait répondu à ce dis-

cours; et à mesure qu'il parlait de la fermeté qu'il avait fait paraître, don Fadrique sentait évanouir sa fureur.

— Enfin, ajouta don Juan, l'amitié l'emporta sur l'amour : je refusai la foi de dona Theodora. Elle en pleura de dépit; mais, grand Dieu! que ses pleurs excitèrent le trouble dans mon âme! je ne puis m'en ressouvenir sans trembler encore du péril que j'ai couru. Je commençais à me trouver barbare, et pendant quelques instants, Mendoce, mon cœur vous devint infidèle. Je ne cédai pas pourtant à ma faiblesse, et je me dérobai par une prompte fuite à des larmes si dangereuses. Mais ce n'est pas assez d'avoir évité ce danger, il faut craindre pour l'avenir. Il faut hâter mon départ, je ne veux plus m'exposer aux regards de Theodora. Après cela, don Fadrique m'accusera-t-il encore d'ingratitude et de perfidie?

— Non, lui répondit Mendoce en l'embrassant, je vous rends toute votre innocence. J'ouvre les yeux; pardonnez un injuste reproche au premier transport d'un amant qui se voit ravir toutes ses espérances. Hélas! devais-je croire que dona Theodora pourrait vous voir longtemps sans vous aimer, sans se rendre à ces charmes dont j'ai moi-même éprouvé le pouvoir? Vous êtes un véritable ami. Je n'impute plus mon malheur qu'à la fortune, et, loin de vous haïr, je sens augmenter pour vous ma tendresse. Hé quoi! vous renoncez pour moi à la possession de dona Theodora! vous faites à notre amitié un si grand sacrifice, et je n'en serais pas touché! Vous pouvez dompter votre amour, et je ne ferais pas un effort pour vaincre le mien! Je dois répondre à votre générosité, don Juan, suivez le penchant qui vous entraîne : épousez la veuve de Cifuentes; que mon cœur, s'il veut, en gémisse; Mendoce vous en presse.

— Vous m'en pressez en vain, répliqua Zarate. J'ai pour elle, je le confesse, une passion violente; mais votre repos m'est plus cher que mon bonheur.

— Et le repos de Theodora, reprit don Fadrique, vous doit-il être indifférent? Ne nous flattons point, le penchant qu'elle a pour vous décide de mon sort. Quand vous vous éloigneriez d'elle, quand, pour me la céder, vous iriez loin de ses yeux traîner une vie déplorable, je n'en serais pas mieux; puisque je n'ai pu lui plaire jusqu'ici, je ne lui plairai jamais; le ciel n'a réservé cette gloire qu'à vous seul. Elle vous a aimé dès le premier moment qu'elle vous a vu; elle a pour vous une inclination naturelle; en un mot, elle ne saurait être heureuse qu'avec vous; recevez donc la main qu'elle vous présente; comblez ses désirs et les vôtres; abandonnez-moi à mon infortune, et ne faites pas trois misérables lorsqu'un seul peut épuiser toute la rigueur du destin.

Asmodée, en cet endroit, fut obligé d'interrompre son récit pour écouter l'écolier, qui lui dit :

— Ce que vous me racontez est surprenant. Y a-t-il, en effet, des gens d'un si beau caractère? Je ne vois dans le monde que des amis qui se brouillent, je ne dis pas pour des maîtresses comme dona Theodora, mais pour des coquettes fieffées. Un amant peut-il renoncer à un objet qu'il adore, et dont il est aimé, de peur de rendre un ami malheureux? Je ne croyais cela possible que dans la nature du roman, où l'on peint les hommes tels qu'ils devraient être plutôt que tels qu'ils sont.

— Je demeure d'accord, répondit le Diable, que ce n'est pas une chose fort ordinaire; mais elle est non seulement dans la nature du roman, elle est aussi dans la belle nature de l'homme. Cela est si vrai, que, depuis le déluge, j'en ai vu deux exemples, y compris celui-ci. Revenons à mon histoire.

Les deux amis continuèrent à se faire un sacrifice de leur passion; et l'un ne voulant point céder à la générosité de l'autre, leurs sentiments amoureux demeurèrent suspendus pendant quelques jours. Ils cessèrent de s'entretenir de Theodora, ils n'osaient plus même prononcer son nom. Mais tandis que l'amitié triomphait ainsi de l'amour dans la ville de Valence, l'amour, comme pour s'en venger, régnait ailleurs avec tyrannie, et se faisait obéir sans résistance. Dona Theodora s'abandonnait à sa tendresse dans son château de Villaréal, situé près de la mer. Elle pensait sans cesse à don Juan, et ne pouvait perdre l'espérance de l'épouser, quoiqu'elle ne dût pas s'y attendre après les sentiments d'amitié qu'il avait fait éclater pour don Fadrique. Un jour, après le coucher du soleil, comme elle prenait sur le bord de la mer le plaisir de la promenade avec une de ses femmes, elle aperçut une petite chaloupe qui venait gagner le rivage. Il lui sembla d'abord qu'il y avait dedans sept à huit hommes de fort mauvaise mine; mais après les avoir vus de plus près, et considérés avec plus d'attention, elle jugea qu'elle avait pris des masques pour des visages. En effet, c'étaient des gens masqués, et tous armés d'épées et de baïonnettes. Elle frémit à leur aspect; et ne tirant pas bon augure de la descente qu'ils se préparaient à faire, elle tourna brusquement ses pas vers le château. Elle regardait de temps en temps derrière elle pour les observer; et remarquant qu'ils avaient pris terre, et qu'ils commençaient à la poursuivre, elle se mit à courir de toute sa force; mais comme elle ne courait pas si bien qu'Atalante, et que les masques étaient légers et vigoureux, ils la joignirent à la porte du château et l'arrêtèrent. La dame et la fille qui l'accompagnait poussèrent de grands cris qui attirèrent aussitôt quelques

domestiques, et ceux-ci, donnant l'alarme au château, tous les valets de dona Theodora accoururent bientôt, armés de fourches et de bâtons. Cependant, deux hommes des plus robustes de la troupe masquée, après avoir pris entre leurs bras la maîtresse et la suivante, les emportaient vers la chaloupe, malgré leur résistance, pendant que les autres faisaient tête aux gens du château, qui commencèrent à les presser vivement. Le combat fut long; mais enfin les hommes masqués exécutèrent heureusement leur entreprise, et regagnèrent leur chaloupe en battant en retraite. Il était temps qu'ils se retirassent, car ils n'étaient pas encore tous embarqués, qu'ils virent paraître du côté de Valence quatre ou cinq cavaliers qui piquaient à outrance et semblaient vouloir venir au secours de Theodora. A cette vue, les ravisseurs se hâtèrent si bien de prendre le large, que l'empressement des cavaliers fut inutile. Ces cavaliers étaient don Fadrique et don Juan. Le premier avait reçu ce jour-là une lettre par laquelle on lui mandait que l'on avait appris de bonne part qu'Alvaro Ponce était dans l'île de Majorque; qu'il avait équipé une espèce de tartane, et qu'avec une vingtaine de gens qui n'avaient rien à perdre, il se proposait d'enlever la veuve de Cifuentes la première fois qu'elle serait dans son château. Sur cet avis, le Tolédan et lui, avec leurs valets de chambre, étaient partis de Valence sur-le-champ pour venir apprendre cet attentat à dona Theodora. Ils avaient découvert de loin, sur le bord de la mer, un assez grand nombre de personnes qui paraissaient combattre les unes contre les autres, et, soupçonnant que ce pouvait être ce qu'ils craignaient, ils poussaient leurs chevaux à toute bride pour s'opposer au projet de don Alvaro. Mais quelque diligence qu'ils pussent faire, ils n'arrivèrent que pour être témoins de l'enlèvement qu'ils voulaient prévenir. Pendant ce temps-là, Alvaro Ponce, fier du succès de de son audace, s'éloignait de la côte avec sa proie, et sa chaloupe allait joindre un petit vaisseau armé qui l'attendait en pleine mer. Il n'est pas possible de sentir une plus vive douleur que celle qu'eurent Mendoce et don Juan. Ils firent mille imprécations contre don Alvaro, et remplirent l'air de plaintes aussi pitoyables que vaines. Tous les domestiques de Theodora, animés par un si bel exemple, n'épargnèrent point les lamentations : tout le rivage retentissait de cris ; la fureur, le désespoir, la désolation, régnaient sur ces tristes bords. Le ravissement d'Hélène ne causa point dans la cour de Sparte une si grande consternation.

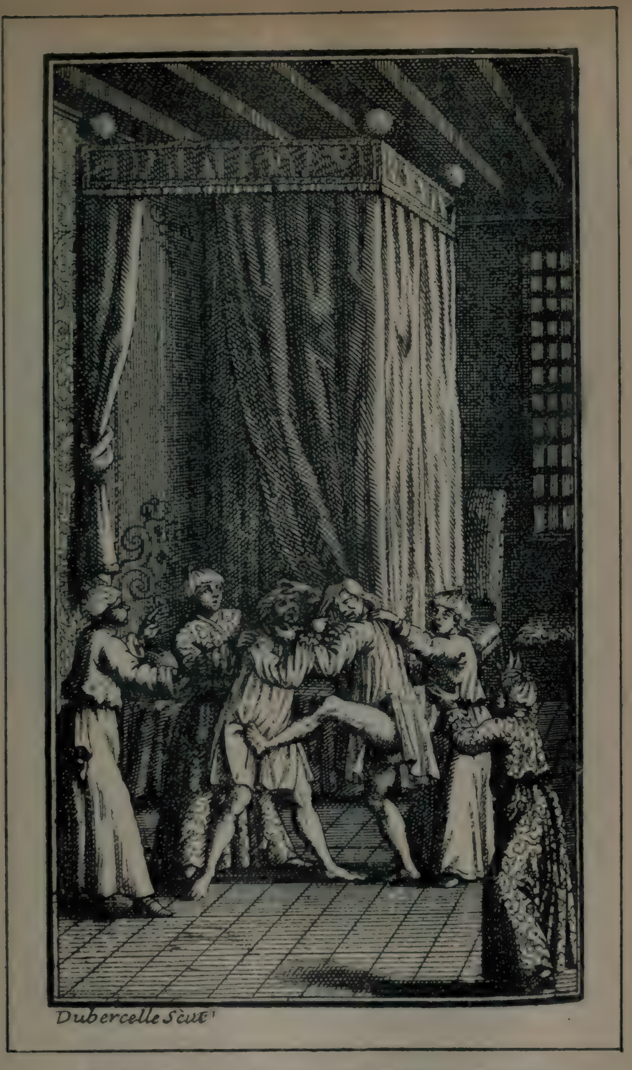
XIV. — Du démêlé d'un poète tragique avec un auteur comique.

L'écolier ne put s'empêcher d'interrompre le Diable en cet endroit :

— Seigneur Asmodée, lui dit-il, il n'y a pas moyen de résister à la curiosité que j'ai de savoir ce que signifie une chose qui attire mon attention, malgré le plaisir que je prends à vous écouter. Je remarque dans une chambre deux hommes en chemise, qui se tiennent à la gorge et aux cheveux, et plusieurs personnes en robe de chambre qui s'empressent de les séparer : apprenez-moi, je vous prie, ce que cela veut dire.

Le démon, qui ne cherchait qu'à le contenter, lui donna sur-le-champ cette satisfaction de la manière suivante :

— Les personnages que voyez en chemise et qui se battent, lui dit-il, sont deux auteurs français, et les gens qui les séparent sont deux Allemands, un Flamand et un Italien. Ils demeurent tous dans la même maison, qui est un hôtel garni où il ne loge guère que des étrangers. L'un de ces auteurs fait des tragédies, et l'autre des comédies. Le premier, pour quelque désagrément qu'il a essuyé en France, est venu en Espagne ; et le dernier, peu content de sa condition à Paris, a fait le même voyage dans l'espérance de trouver à Madrid une meilleure fortune. Le poète tragique est un esprit vain et présomptueux, qui s'est fait, en dépit de la plus saine partie du public, une assez grande réputation dans son pays. Pour tenir sa muse en haleine, il compose tous les jours : ne pouvant dormir cette nuit, il a commencé une pièce dont il a tiré le sujet de l'*Iliade*. Il en a fait une scène ; et comme son moindre défaut est d'avoir, ainsi que ses confrères, une démangeaison continuelle d'assassiner les gens du récit de ses ouvrages, il s'est levé, a pris sa chandelle, et tout en chemise est venu frapper rudement à la porte de l'auteur comique, qui, faisant un meilleur usage de son temps, dormait d'un profond sommeil. Celui-ci s'est éveillé au bruit, et est allé ouvrir à l'autre, qui, d'un air de possédé, a dit en entrant : « Tombez, mon ami, tombez à mes genoux ; adorez un génie que Melpomène favorise. Je viens d'enfanter des vers... mais, que dis-je, je viens ! c'est Apollon lui-même qui me les a dictés : si j'étais à Paris, j'irais les lire aujourd'hui de maison en maison ; j'attends qu'il soit jour pour en aller charmer monsieur notre ambassadeur, aussi bien que tous les Français qui sont à Madrid. Avant que je les montre à personne, je veux vous les réciter. Je vous remercie de la préférence, a répondu l'auteur



Démêlé d'un poète tragique avec un auteur comique.

comique en bâillant de toute sa force : ce qu'il y a de fâcheux, c'est que vous prenez mal votre temps; je me suis couché fort tard : le sommeil m'accable, et je ne réponds pas que j'entende, sans me rendormir, tous les vers que vous avez à me dire. — Oh! j'en réponds bien, moi, a repris le poète tragique : quand vous seriez mort, la scène que je viens de composer serait capable de vous rappeler à la vie. Ma versification n'est point un assemblage de sentiments communs et d'expressions triviales que la rime seule soutienne; c'est une poésie mâle qui émeut le cœur et frappe l'esprit. Je ne suis pas de ces poétraux dont les pitoyables nouveautés ne font que passer sur la scène comme des ombres, et vont à Uthique divertir les Africains; mes pièces, dignes d'être consacrées avec ma statue dans la bibliothèque Palatine, ont encore la foule après trente représentations; mais venons, ajouta ce poète modeste, venons aux vers dont je veux vous donner l'étrenne. Voici ma tragédie : *La mort de Patrocle.* Scène première. Briséis et les autres captives d'Achille paraissent; elles s'arrachent les cheveux et se frappent le sein, pour témoigner la douleur qu'elles ont de la mort de Patrocle. Elles ne peuvent pas même se soutenir; abattues par leur désespoir, elles se laissent tomber sur le théâtre. Vous me direz que cela est un peu hasardé; mais c'est ce que je cherche. Que les petits génies se tiennent dans les bornes étroites de l'imitation sans oser les franchir, à la bonne heure! Il y a de la prudence dans leur timidité : pour moi, j'aime le nouveau, et je tiens que, pour émouvoir et ravir les spectateurs, il faut leur présenter des images auxquelles ils ne s'attendent point. Les captives sont donc couchées par terre. Phénix, gouverneur d'Achille, est avec elles : il les aide à se relever l'une après l'autre; ensuite, il commence la protase par ces vers :

Priam va perdre Hector et sa superbe ville;
Les Grecs veulent venger le compagnon d'Achille,
Le fier Agamemnon, le divin Camélus,
Nestor, pareil aux dieux, le vaillant Eumélus,
Léonte, de la pique adroit à l'exercice,
Le nerveux Diomède et l'éloquent Ulysse.
Achille s'y prépare, et déjà ce héros
Pousse vers Ilium ses immortels chevaux;
Pour arriver plus tôt où sa fureur l'entraîne,
Quoique l'œil qui les voit ne les suive qu'à peine,
Il leur dit : Cher Xanthus, Balius, avancez;
Et, lorsque vous serez de carnage lassés,
Quand les Troyens fuyant rentreront dans leur ville,
Regagnez notre camp, mais non pas sans Achille.

Xanthus baisse la tête, et répond par ces mots :
Achille, vous serez content de vos chevaux,
Ils vont aller au gré de votre impatience;
Mais de votre trépas l'instant fatal s'avance.
Junon aux yeux de bœuf ainsi le fait parler,
Et d'Achille aussitôt le char semble voler.
Les Grecs, en le voyant, de mille cris de joie
Soudain font retentir le rivage de Troie.
Ce prince, revêtu des armes de Vulcain,
Paraît plus éclatant que l'astre du matin.
Ou tel que le soleil, commençant sa carrière,
S'élève pour donner au monde la lumière;
Ou brillant comme un feu que les villageois font
Pendant l'obscure nuit sur le sommet du mont.

« Je m'arrête, a poursuivi l'auteur tragique, pour vous laisser respirer un moment; car si je vous récitais toute ma scène de suite, la beauté de ma versification et le grand nombre de traits brillants et de pensées sublimes qu'elle contient vous suffoqueraient. Remarquez la justesse de cette comparaison : *Plus éclatant qu'un feu que les villageois font...* Tout le monde ne sent point cela; mais vous, qui avez de l'esprit, et du véritable, vous en devez être enchanté. — Je le suis sans doute, a répondu l'auteur comique en souriant d'un air malin; rien n'est si beau, et je suis persuadé que vous ne manquerez pas de parler aussi dans votre tragédie du soin que prenait Thétis de chasser les mouches troyennes qui s'approchaient du corps de Patrocle. — Ne pensez pas vous en moquer, a répliqué le tragique. Un poète qui a de l'habileté peut tout risquer. Cet endroit-là est peut-être celui de ma pièce le plus propre à me fournir des vers pompeux; je ne le raterai pas, sur ma parole. Tous mes ouvrages, a-t-il continué sans façon, sont marqués au bon coin. Aussi, quand je les lis, il faut voir comme on les applaudit; je m'arrête à chaque vers pour recevoir des louanges. Je me souviens qu'un jour je lisais à Paris une tragédie dans une maison où il va tous les jours des beaux-esprits à l'heure du dîner, et dans laquelle, sans vanité, je ne passe pas pour un Pradon. La grande comtesse de Vieille-Brune y était; elle a le goût fin et délicat; je suis son poète favori. Elle pleurait à chaudes larmes dès la première scène; elle fut obligée de changer de mouchoir au second acte; elle ne fit que sangloter au troisième; elle se trouva mal au quatrième, et je crus, à la catastrophe, qu'elle allait mourir avec le héros de ma pièce ». A ces mots, quelque envie qu'eût l'auteur comique de garder son sérieux, il lui est échappé un éclat de rire. « Ah! que je reconnais bien, dit-il, cette bonne comtesse à

ce trait-là; c'est une femme qui ne peut souffrir la comédie; elle a tant d'aversion pour le comique qu'elle sort ordinairement de sa loge après la grande pièce pour emporter toute sa douleur. La tragédie est sa belle passion. Que l'ouvrage soit bon ou mauvais, pourvu que vous y fassiez parler des amants malheureux, vous êtes sûr d'attendrir la dame. Franchement, si je composais des poèmes sérieux, je voudrais avoir d'autres approbateurs qu'elle. — Oh! j'en ai d'autres aussi, dit le poète tragique; j'ai l'approbation de mille personnes de qualité, tant mâles que femelles.... — Je me défierais encore du suffrage de ces personnes-là, interrompit l'auteur comique; je serais en garde contre leurs jugements. Savez-vous bien pourquoi? C'est que ces sortes d'auditeurs sont distraits, pour la plupart, pendant une lecture, et qu'ils se laissent prendre à la beauté d'un vers ou à la délicatesse d'un sentiment. Cela suffit pour leur faire louer tout un ouvrage, quelqu'imparfait qu'il puisse être d'ailleurs. Tout au contraire, entendent-ils quelques vers dont la platitude ou la dureté leur blesse l'oreille, il ne leur en faut pas davantange pour décrier une bonne pièce. — Eh bien! a repris l'auteur sérieux, puisque vous voulez que ces juges-là me soient suspects, je m'en fie donc aux applaudissements du parterre. — Hé! ne me vantez pas, s'il vous plaît, votre parterre, a répliqué l'autre; il fait paraître trop de caprice dans ses décisions. Il se trompe quelquefois si lourdement aux représentations des pièces nouvelles, qu'il sera des deux mois entiers sottement enchanté d'un mauvais ouvrage. Il est vrai que, dans la suite, l'impression le désabuse, et que l'auteur demeure déshonoré après un heureux succès. — C'est un malheur qui n'est pas à craindre pour moi, a dit le tragique. On réimprime mes pièces aussi souvent qu'elles sont représentées. J'avoue qu'il n'en est pas de même des comédies : l'impression découvre leur faiblesse, les comédies n'étant que des bagatelles, que de petites productions d'esprit... — Tout beau! monsieur l'auteur tragique, interrompit l'autre, tout beau! Vous ne songez pas que vous vous échauffez; parlez, de grâce, devant moi de la comédie avec un peu moins d'irrévérence. Pensez-vous qu'une pièce comique soit moins difficile à composer qu'une tragédie? Détrompez-vous, il n'est pas plus aisé de faire rire les honnêtes gens que de les faire pleurer. Sachez qu'un sujet ingénieux, dans les mœurs de la vie ordinaire, ne coûte pas moins à traiter que le plus beau sujet tragique. — Ah! parbleu! s'écrie le poète sérieux d'un ton railleur, je suis ravi de vous entendre parler dans ces termes. Eh bien! monsieur Calidas, pour éviter la dispute, je veux désormais autant estimer vos ouvrages que je les ai méprisés jusqu'ici.

— Je me soucie fort peu de vos mépris, monsieur Giblet, reprend avec précipitation l'auteur comique; et, pour répondre à vos airs insolents, je vais vous dire nettement ce que je pense des vers que vous venez de me réciter : ils sont ridicules, et les pensées, quoique tirées d'Homère, n'en sont pas moins plates. Achille parle à ses chevaux, ses chevaux lui répondent; il y a là-dedans une image basse, de même que dans la comparaison du feu que les villageois font sur une montagne. Ce n'est pas faire honneur aux anciens que de les piller de cette sorte; ils sont, à la vérité, remplis de choses admirables; mais il faut avoir plus de goût que vous n'en avez pour faire un heureux choix de celles qu'on doit emprunter d'eux. — Puisque vous n'avez pas assez d'élévation, de génie, a répliqué Giblet, pour apercevoir les beautés de ma poésie, et, pour vous punir d'avoir osé critiquer ma scène, je ne vous en lirai pas la suite. — Je ne suis que trop puni d'en avoir entendu le commencement, a reparti Calidas, il vous sied bien, à vous, de mépriser mes comédies. Apprenez que la plus mauvaise que je puisse faire sera toujours fort au-dessus de vos tragédies, et qu'il est plus facile de prendre l'essor et de se guinder sur de grands sentiments que d'attraper une plaisanterie fine et délicate. — Grâce au ciel, dit le tragique d'un air dédaigneux, si j'ai le malheur de n'avoir pas votre estime, je crois devoir m'en consoler. La cour juge plus favorablement de moi que vous ne faites, et la pension dont elle m'a bien voulu... — Eh! ne croyez pas m'éblouir avec vos pensions de cour, interrompt Calidas, je sais trop de quelle manière on les obtient, pour en faire plus de cas de vos ouvrages. Encore une fois, ne vous imaginez pas mieux valoir que les auteurs comiques; et pour vous prouver même que je suis convaincu qu'il est plus aisé de composer des poèmes dramatiques sérieux que d'autres, c'est que si je retourne en France et que je n'y réussisse pas dans le comique, je m'abaisserai à faire des tragédies. — Pour un composeur de farces, dit le poète tragique, vous avez bien de la vanité. — Pour un versificateur qui ne doit sa réputation qu'à de faux brillants, dit l'auteur comique, vous vous en faites bien accroire. — Vous êtes un insolent, a répliqué l'autre. Si je n'étais pas chez vous, mon petit monsieur Calidas, la péripétie de cette aventure vous apprendrait à respecter le cothurne. — Que cette considération ne vous retienne pas, mon grand monsieur Giblet, a répondu Calidas : si vous avez envie de vous faire battre, je vous battrai aussi bien chez moi qu'ailleurs. » En même temps ils se sont tous deux pris à la gorge et aux cheveux, et les coups de poing et de pied n'ont pas été épargnés de part et d'autre. Un Italien, couché dans la chambre voisine, a entendu

tout ce dialogue, et au bruit que les auteurs faisaient en se battant, il a jugé qu'ils étaient aux prises. Il s'est levé, et par compassion pour ces Français, quoique Italien, il a appelé du monde. Un Flamand et deux Allemands, qui sont ces personnes que vous voyez en robe de chambre, viennent avec l'Italien séparer les combattants.

— Ce démêlé me paraît plaisant, dit don Cléophas. Mais, à ce que je vois, les auteurs tragiques, en France, s'imaginent être des personnages plus importants que ceux qui ne font que des comédies.

— Sans doute, répondit Asmodée. Les premiers se croient autant au-dessus des autres que les héros des tragédies sont au-dessus des valets des pièces comiques.

— Et sur quoi fondent-ils leur orgueil? répliqua l'écolier. Est-ce qu'il serait en effet plus difficile de faire une tragédie qu'une comédie?

— La question que vous me faites, repartit le Diable, a cent fois été agitée, et l'est encore tous les jours. Pour moi, voici comment je la décide, n'en déplaise aux hommes qui ne sont pas de mon sentiment : je dis qu'il n'est pas plus facile de composer une pièce comique qu'une tragique; car si la dernière était plus difficile que l'autre, il faudrait conclure de là qu'un faiseur de tragédies serait plus capable de faire une comédie que le meilleur auteur comique, ce qui ne s'accorderait pas avec l'expérience. Ces deux sortes de poèmes demandent donc deux génies d'un caractère différent, mais d'une égale habileté. Il est temps, ajouta le boiteux, de finir la digression; je vais reprendre le fil de l'histoire que vous avez interrompue.

XV. — Suite et conclusion de l'histoire de la Force de l'amitié.

Si les valets de dona Theodora n'avaient pu empêcher son enlèvement, ils s'y étaient du moins opposés avec courage, et leur résistance avait été fatale à une partie des gens d'Alvaro Ponce. Ils en avaient, entre autres, blessé un si dangereusement que ses blessures ne lui ayant pas permis de suivre ses camarades, il était demeuré presque sans vie, étendu sur le sable. On reconnut ce malheureux pour un valet de don Alvaro; et comme on s'aperçut qu'il respirait encore, on le porta au château où l'on n'épargna rien pour lui faire reprendre ses esprits. On en vint à bout, quoique le sang qu'il avait perdu l'eût laissé dans une extrême faiblesse. Pour l'engager à parler, on lui promit d'avoir

soin de ses jours, et de ne point le livrer à la rigueur de la justice, pourvu qu'il voulût dire où son maître emmenait dona Theodora. Il fut flatté de cette promesse, bien qu'en l'état où il était il dût avoir peu d'espérance d'en profiter. Il rappela le peu de force qui lui restait, et, d'une voix faible, confirma l'avis que don Fadrique avait reçu. Il ajouta ensuite que don Alvaro avait dessein de conduire la veuve de Cifuentes à Sassari, dans l'île de Sardaigne, où il avait un parent dont la protection et l'autorité lui promettaient un sûr asile. Cette déposition soulagea le désespoir de Mendoce et du Tolédan; ils laissèrent le blessé dans le château où il mourut quelques heures après, et ils s'en retournèrent à Valence, en songeant au parti qu'ils avaient à prendre. Ils résolurent d'aller chercher leur ennemi commun dans sa retraite : ils s'embarquèrent bientôt tous deux sans suite, à Denia, pour passer au Port-Mahon, ne doutant pas qu'ils n'y trouvassent une commodité pour aller à l'île de Sardaigne. Effectivement, ils ne furent pas plus tôt arrivés au Port-Mahon qu'ils apprirent qu'un vaisseau frété pour Cagliari devait incessamment mettre à la voile; ils profitèrent de l'occasion. Le vaisseau partit avec un vent tel qu'ils le pouvaient souhaiter; mais cinq ou six heures après leur départ il survint un calme, et la nuit, le vent étant devenu contraire, ils furent obligés de louvoyer, dans l'espérance qu'il changerait. Ils naviguèrent de cette sorte pendant trois jours; le quatrième, sur les deux heures après midi, ils découvrirent un vaisseau qui venait droit à eux les voiles tendues. Ils le prirent d'abord pour un vaisseau marchand; mais voyant qu'il s'avançait presque sous leur canon sans arborer aucun pavillon, ils ne doutèrent plus que ce fût un corsaire. Ils ne se trompaient pas : c'était un pirate de Tunis qui croyait que les chrétiens allaient se rendre sans combattre; mais lorsqu'il s'aperçut qu'ils brouillaient les voiles et préparaient leur canon, il jugea que l'affaire serait plus sérieuse qu'il n'avait pensé; c'est pourquoi il s'arrêta, brouilla aussi ses voiles, et se disposa au combat. Ils commencèrent de part et d'autre à se canonner, et les chrétiens semblaient avoir quelque avantage; mais un corsaire d'Alger, avec un vaisseau plus grand et mieux armé que les deux autres, arrivant au milieu de l'action, prit le parti du pirate de Tunis. Il s'approcha du bâtiment espagnol à pleines voiles et le mit entre deux feux. Les chrétiens perdirent courage à cette vue, et, ne voulant pas continuer un combat qui devenait trop inégal, ils cessèrent de tirer. Alors il parut, sur la poupe du navire d'Alger, un esclave qui se mit à crier en espagnol aux gens du vaisseau chrétien qu'ils eussent à se rendre pour Alger, s'ils voulaient qu'on leur fît quartier. Après ce cri, un Turc, qui tenait une banderolle de

taffetas vert parsemée de demi-lunes d'argent entrelacées, la fit flotter dans l'air. Les chrétiens, considérant que toute leur résistance ne pouvait être qu'inutile, ne songèrent plus à se défendre; ils se livrèrent à toute la douleur que l'idée de l'esclavage peut causer à des hommes libres, et le maître, craignant qu'un plus long retardement n'irritât des vainqueurs barbares, ôta la banderole de la poupe, se jeta dans l'esquif avec quelques-uns de ses matelots, et alla se rendre au corsaire d'Alger. Ce pirate envoya une partie de ses soldats visiter le bâtiment espagnol, c'est-à-dire piller tout ce qu'il y avait dedans. Le corsaire de Tunis, de son côté, donna le même ordre à quelques-uns de ses gens; de sorte que tous les passagers de ce malheureux navire furent en un instant désarmés et fouillés, et on les fit passer ensuite dans le vaisseau algérien, où les deux pirates en firent un partage qui fut réglé par le sort. C'eût été du moins une consolation pour Mendoce et pour son ami de tomber tous deux au pouvoir du même corsaire : ils auraient trouvé leurs chaînes moins pesantes s'ils avaient pu es porter ensemble; mais la fortune, qui voulait leur faire éprouver toute sa rigueur, soumit don Fadrique au corsaire de Tunis, et don Juan à celui d'Alger. Peignez-vous le désespoir de ces amis quand il leur fallut se quitter : ils se jetèrent aux pieds des pirates pour les conjurer de ne point les séparer; mais ces corsaires, dont la barbarie était à l'épreuve des spectacles les plus touchants, ne se laissèrent point fléchir : au contraire, jugeant que ces deux captifs étaient des personnes considérables, et qu'ils pourraient payer une grosse rançon, ils résolurent de les partager. Mendoce et Zarate, voyant qu'ils avaient affaire à des cœurs impitoyables, se regardaient l'un l'autre, et s'exprimaient par leurs regards l'excès de leur affliction. Mais lorsque l'on eut achevé le partage du butin, et que le pirate de Tunis voulut regagner son bord avec les esclaves qui lui étaient échus, ces deux amis pensèrent expirer de douleur. Mendoce s'approcha du Tolédan, et le serrant dans ses bras :

— Il faut donc, lui dit-il, que nous nous séparions! quelle affreuse nécessité! Ce n'est pas assez que l'audace d'un ravisseur demeure impunie, on nous défend même d'unir nos plaintes et nos regrets. Ah! don Juan, qu'avons-nous fait au ciel pour éprouver si cruellement sa colère?

— Ne cherchez point ailleurs la cause de nos disgrâces, répondit don Juan; il ne les faut imputer qu'à moi. La mort des deux personnes que je me suis immolées, quoique excusable aux yeux des hommes, aura sans doute irrité le ciel, qui vous punit aussi d'avoir pris de l'amitié pour un misérable que poursuit sa justice.

En parlant ainsi, ils répandaient tous deux des larmes si abon-

damment, et soupiraient avec tant de violence, que les autres esclaves n'en étaient pas moins touchés que de leur propre infortune. Mais les soldats de Tunis, encore plus barbares que leur maître, remarquant que Mendoce tardait à sortir du vaisseau, l'arrachèrent brutalement des bras du Tolédan, et l'entraînèrent avec eux, en le chargeant de coups.

— Adieu, cher ami, s'écria-t-il, je ne vous reverrai plus : dona Theodora n'est point vengée; les maux que ces cruels m'apprêtent seront les moindres peines de mon esclavage.

Don Juan ne put répondre à ces paroles; le traitement qu'il voyait faire à son ami lui causa un saisissement qui lui ôta l'usage de la voix. Comme l'ordre de cette histoire demande que nous suivions le Tolédan, nous laisserons don Fadrique dans le navire de Tunis. Le corsaire d'Alger retourna vers son port, où étant arrivé, il mena ses nouveaux esclaves chez le bacha, et de là au marché où l'on a coutume de les vendre. Un officier du dey, Mezzomorto, acheta don Juan pour son maître, chez qui l'on employa ce nouvel esclave à travailler dans les jardins du harem [1]. Cette occupation, quoique pénible pour un gentilhomme, ne laissa pas de lui être agréable, à cause de la solitude qu'elle demandait. Dans la situation où il se trouvait, rien ne pouvait le flatter davantage que la liberté de s'occuper de ses malheurs. Il y pensait sans cesse, et son esprit, loin de faire quelque effort pour se détacher des images les plus affligeantes, semblait prendre plaisir à se les retracer. Un jour que, sans apercevoir le dey qui se promenait dans le jardin, il chantait une chanson triste en travaillant, Mezzomorto s'arrêta pour l'écouter : il fut assez content de sa voix; et s'approchant de lui par curiosité, il lui demanda comment il se nommait : le Tolédan lui répondit qu'il s'appelait Alvaro. En entrant chez le dey, il avait jugé à propos de changer de nom, suivant la coutume des esclaves, et il avait pris celui-là, parce qu'ayant continuellement dans l'esprit l'enlèvement de Theodora par Alvaro Ponce, il lui était venu à la bouche plutôt qu'un autre. Mezzomorto, qui savait passablement l'espagnol, lui fit plusieurs questions sur les coutumes d'Espagne, et particulièrement sur la conduite que les hommes y tiennent pour se rendre agréables aux femmes : à quoi don Juan répondit d'une manière dont le dey fut très satisfait.

— Alvaro, lui dit-il, tu parais avoir de l'esprit, et je ne te crois pas un homme du commun; mais, qui que tu puisses être, tu as le bonheur de me plaire, et je veux t'honorer de ma confiance.

1. C'est le nom que l'on donne à tous les sérails des particuliers; il n'y a que le sérail du grand-seigneur qui soit appelé *sérail*. (Note de Lesage.)

Don Juan, à ces mots, se prosterna aux pieds du dey, et se leva après avoir porté le bas de sa robe à sa bouche, à ses yeux, et ensuite sur sa tête.

— Pour commencer à t'en donner des marques, reprit Mezzomorto, je te dirai que j'ai dans mon sérail les plus belles femmes de l'Europe. J'en ai une, entre autres, à qui rien n'est comparable; je ne crois pas que le grand-seigneur même en possède une si parfaite, quoique ses vaisseaux lui en apportent tous les jours de tous les endroits du monde. Il semble que son visage soit le soleil réfléchi, et sa taille paraît être la tige du rosier planté dans le jardin d'Eram. Tu m'en vois enchanté. Mais ce miracle de la nature, avec une beauté si rare, conserve une tristesse mortelle que le temps et mon amour ne sauraient dissiper. Bien que la fortune l'ait soumise à mes désirs, je ne les ai point encore satisfaits; je les ai toujours domptés; et, contre l'usage ordinaire de mes pareils, qui ne recherchent que le plaisir des sens, je me suis attaché à gagner son cœur par une complaisance et par des respects que le dernier des musulmans aurait honte d'avoir pour une esclave chrétienne. Cependant, tous mes soins ne font qu'aigrir sa mélancolie, dont l'opiniâtreté commence enfin à me lasser. L'idée de l'esclavage n'est point gravée dans l'esprit des autres avec des traits si profonds : mes regards favorables l'ont bientôt effacée; cette longue douleur fatigue ma patience. Toutefois, avant que je cède à mes transports, il faut que je fasse un effort encore : je veux me servir de ton entremise. Comme l'esclave est chrétienne, et même de ta nation, elle pourra prendre de la confiance en toi, et tu la persuaderas mieux qu'un autre. Vante-lui mon rang et mes richesses; représente-lui que je la distinguerai de toutes mes esclaves; fais-lui même envisager, s'il le faut, qu'elle peut aspirer à l'honneur d'être un jour la femme de Mezzomorto, et dis-lui que j'aurai pour elle plus de considération que je n'en aurais pour une sultane dont Sa Hautesse voudrait m'offrir la main.

Don Juan se prosterna une seconde fois devant le dey, et, quoique peu satisfait de cette commission, l'assura qu'il ferait tout son possible pour s'en bien acquitter.

— C'est assez, répliqua Mezzomorto, abandonne ton ouvrage, et me suis; je vais, contre nos usages, te faire parler en particulier à cette belle esclave. Mais crains d'abuser de ma confiance; des supplices inconnus aux Turcs mêmes puniraient ta témérité. Tâche de vaincre sa tristesse, et songe que ta liberté est attachée à la fin de mes souffrances.

Don Juan quitta son travail et suivit le dey, qui avait pris les devants pour aller disposer la captive affligée à recevoir son

agent. Elle était avec deux vieilles esclaves qui se retirèrent d'abord qu'elles virent paraître Mezzomorto. La belle esclave le salua avec beaucoup de respect; mais elle ne put s'empêcher de frémir, ce qui lui arrivait toutes les fois qu'il s'offrait à sa vue. Il s'en aperçut, et pour la rassurer :

— Aimable captive, lui dit-il, je ne viens ici que pour vous avertir qu'il y a parmi mes esclaves un Espagnol que vous serez peut-être bien aise d'entretenir : si vous souhaitez le voir, je lui accorderai la permission de vous parler, et même sans témoins.

La belle esclave témoigna qu'elle le voulait bien.

— Je vais vous l'envoyer, reprit le dey; puisse-t-il, par ses discours, soulager vos ennuis!

En achevant ces paroles, il sortit; et rencontrant le Tolédan qui arrivait, il lui dit tout bas :

— Tu peux entrer, et, après que tu auras entretenu la captive, tu viendras dans mon appartement me rendre compte de cet entretien.

Zarate entra aussitôt dans la chambre, poussa la porte, salua l'esclave sans attacher ses yeux sur elle, et l'esclave reçut son salut sans le regarder fixement; mais, venant tout à coup à s'envisager l'un et l'autre avec attention, ils firent un cri de surprise et de joie.

— O ciel! dit le Tolédan en s'approchant d'elle, n'est-ce point une image vaine qui me séduit? est-ce en effet dona Theodora que je vois?

— Ah! don Juan, s'écria la belle esclave, est-ce vous qui me parlez?

— Oui, madame, répondit-il en baisant tendrement une de ses mains, c'est don Juan lui-même. Reconnaissez-moi à ces pleurs que mes yeux, charmés de vous revoir, ne sauraient retenir, à ces transports que votre présence seule est capable d'exciter; je ne murmure plus contre la fortune, puisqu'elle vous rend à mes vœux... Mais où m'emporte une joie immodérée? j'oublie que vous êtes dans les fers. Par quel nouveau caprice du sort y êtes-vous tombée? comment avez-vous pu vous sauver de la téméraire ardeur de don Alvaro? Ah! qu'elle m'a causé d'alarmes! et je crains d'apprendre que le ciel n'ait pas assez protégé la vertu!

— Le ciel, dit dona Theodora, m'a vengée d'Alvaro Ponce. Si j'avais le temps de vous raconter...

— Vous en avez tout le loisir, interrompit don Juan; le dey me permet d'être avec vous, et, ce qui doit vous surprendre, de vous entretenir sans témoins. Profitons de ces heureux moments : instruisez-moi de tout ce qui vous est arrivé depuis votre enlèvement jusqu'ici.

— Hé! qui vous a dit, reprit-elle, que c'est par don Alvaro que j'ai été enlevée?

— Je ne le sais que trop bien, repartit don Juan.

Alors il lui conta succinctement de quelle manière il l'avait appris, et comme Mendoce et lui, s'étant embarqués pour aller chercher son ravisseur, ils avaient été pris par des corsaires. Dès qu'il eut achevé son récit, Theodora commença le sien en ces termes :

— Il n'est pas besoin de vous dire que je fus fort étonnée de me voir saisie par une troupe de gens masqués; je m'évanouis entre les bras de celui qui me portait, et quand je revins de mon évanouissement, qui fut sans doute très long, je me trouvai seule avec Inès une de mes femmes, en pleine mer, dans la chambre de poupe d'un vaisseau qui avait les voiles au vent. La malheureuse Inès se mit à m'exhorter à prendre patience, et j'eus lieu de juger par ses discours qu'elle était d'intelligence avec mon ravisseur. Il osa se montrer devant moi, et, venant se jeter à mes pieds : « Madame, me dit-il, pardonnez à don Alvaro le moyen dont il se sert pour vous posséder; vous savez quels soins je vous ai rendus, et par quel attachement j'ai disputé votre cœur à don Fadrique, jusqu'au jour que vous lui avez donné la préférence. Si je n'avais eu pour vous qu'une passion ordinaire, je l'aurais vaincue, et je me serais consolé de mon malheur; mais mon sort est d'adorer vos charmes; tout méprisé que je suis, je ne saurais m'affranchir de leur pouvoir. Ne craignez rien pourtant de la violence de mon amour, je n'ai point attenté à votre liberté pour effrayer votre vertu par d'indignes efforts; et je prétends que, dans la retraite où je vous conduis, un nœud éternel et sacré unisse nos cœurs. » Il me tint encore d'autres discours dont je ne puis bien me ressouvenir; mais, à l'entendre, il semblait qu'en me forçant à l'épouser il ne me tyrannisait pas, et que je devais moins le regarder comme un ravisseur insolent que comme un amant passionné. Pendant qu'il parla, je ne fis que pleurer et me désespérer; c'est pourquoi il me quitta, sans perdre le temps à me persuader; mais, en se retirant, il fit un signe à Inès, et je compris que c'était pour qu'elle appuyât adroitement les raisons dont il avait voulu m'éblouir. Elle n'y manqua point; elle me représenta même qu'après l'éclat d'un enlèvement je ne pourrais guère me dispenser d'accepter la main d'Alvaro Ponce, quelque aversion que j'eusse pour lui; que ma réputation ordonnait ce sacrifice à mon cœur. Ce n'était pas le moyen d'essuyer mes larmes, que de me faire voir la nécessité de ce mariage affreux; aussi, étais-je inconsolable. Inès ne savait plus que me dire, lorsque tout à coup nous entendîmes

sur le tillac un grand bruit qui attira toute notre attention. Ce bruit que faisaient les gens de don Alvaro était causé par la vue d'un gros vaisseau qui venait fondre sur nous à voiles déployées; comme le nôtre n'était pas si bon voilier que celui-là, il nous fut impossible de l'éviter. Il s'approcha de nous, et bientôt nous entendîmes crier : *Arrive! Arrive!* Mais Alvaro Ponce et ses gens, aimant mieux mourir que de se rendre, furent assez hardis pour vouloir combattre. L'action fut très vive; je ne vous en ferai point le détail; je vous dirai seulement que don Alvaro et tous les siens y périrent, après s'être battus comme des désespérés. Pour nous, l'on nous fit passer dans le gros vaisseau, qui appartenait à Mezzomorto, et que commandait Aby-Aly-Osman, un de ses officiers. Aby-Aly me regarda longtemps avec quelque surprise; et connaissant à mes habits que j'étais Espagnole, il me dit en langue castillane : « Modérez votre affliction; consolez-vous d'être tombée dans l'esclavage; ce malheur était inévitable pour vous; mais que dis-je, ce malheur! c'est un avantage dont vous devez vous applaudir. Vous êtes trop belle pour vous borner aux hommages des chrétiens. Le ciel ne vous a point fait naître pour ces misérables mortels; vous méritez les vœux des premiers hommes du monde : les seuls musulmans sont dignes de vous posséder. Je vais, ajouta-t-il, reprendre la route d'Alger : quoique je n'aie point fait d'autre prise, je suis persuadé que le dey mon maître sera satisfait de ma course. Je ne crains pas qu'il condamne l'impatience que j'aurai eue de remettre entre ses mains une beauté qui va faire ses délices et tout l'ornement de son sérail. » A ce discours, qui me faisait connaître ce que j'avais à redouter, je redoublai mes pleurs. Aby-Aly, qui voyait d'un autre œil que moi le sujet de ma frayeur, n'en fit que rire, et cingla vers Alger, tandis que je m'affligeais sans modération. Tantôt j'adressais mes soupirs au ciel et j'implorais son secours; tantôt je souhaitais que quelques vaisseaux vinssent nous attaquer, ou que les flots nous engloutissent; après cela, je souhaitais que mes larmes et ma douleur me rendissent si effroyable que ma vue pût faire horreur au dey, vains souhaits que ma pudeur alarmée me faisait former! Nous arrivâmes au port, on me conduisit dans ce palais, je parus devant Mezzomorto. Je ne sais point ce que dit Aby-Aly en me présentant à son maître, ni ce que son maître lui répondit, parce qu'ils se parlèrent en turc; mais je crus m'apercevoir, aux gestes et aux regards du dey, que j'avais le malheur de lui plaire; et les choses qu'il me dit ensuite en espagnol achevèrent de me mettre au désespoir, en me confirmant dans cette opinion. Je me jetai vainement à ses pieds, et lui promis tout ce qu'il voulait pour ma rançon; j'eus beau tenter son

avarice par l'offre de tous mes biens, il me dit qu'il m'estimait plus que toutes les richesses du monde. Il me fit préparer cet appartement, qui est le plus magnifique de son palais; et depuis ce temps-là il n'a rien épargné pour bannir la tristesse dont il me voit accablée. Il m'amène tous les esclaves de l'un et de l'autre sexe qui savent chanter ou jouer de quelque instrument. Il m'a ôté Inès, dans la pensée qu'elle ne faisait que nourrir mes chagrins, et je suis servie par de vieilles esclaves qui m'entretiennent sans cesse de l'amour de leur maître et de tous les différents plaisirs qui me sont réservés. Mais tout ce qu'on met en usage pour me divertir produit un effet tout contraire : rien ne peut me consoler. Captive dans ce détestable palais, qui retentit tous les jours des cris de l'innocence opprimée, je souffre encore moins de la perte de ma liberté que de la terreur que m'inspire l'odieuse tendresse du dey. Quoique je n'aie trouvé en lui jusqu'à ce jour qu'un amant complaisant et respectueux, je n'en ai pas moins d'effroi, et je crains que, lassé d'un respect qui le gêne déjà peut-être, il n'abuse enfin de son pouvoir; je suis agitée sans relâche de cette affreuse crainte, et chaque instant de ma vie n'est qu'un supplice nouveau.

Dona Theodora ne put achever ces paroles sans verser des pleurs. Don Juan en fut pénétré.

— Ce n'est pas sans raison, madame, lui dit-il, que vous vous faites de l'avenir une si horrible image; j'en suis autant épouvanté que vous. Le respect du dey est plus prêt à se démentir que vous ne pensez; cet amant soumis dépouillera bientôt sa feinte douceur, je ne le sais que trop, et je vois tous les dangers que vous courez. Mais, continua-t-il en changeant de ton, je n'en serai point un témoin tranquille. Tout esclave que je suis, mon désespoir est à craindre : avant que Mezzomorto vous outrage, je veux enfoncer dans son sein...

— Ah! don Juan, interrompit la veuve de Cifuentes, quel projet osez-vous concevoir? gardez-vous bien de l'exécuter. De quelles cruautés cette mort serait suivie! Les Turcs ne la vengeraient-ils pas? les tourments les plus effroyables... Je ne puis y penser sans frémir! D'ailleurs, n'est-ce pas vous exposer à un péril superflu? En ôtant la vie au dey, me rendriez-vous la liberté? Hélas! je serais vendue à quelque scélérat peut-être, qui aurait moins de respect pour moi que Mezzomorto. C'est à toi, ciel, à montrer ta justice! tu connais la brutale envie du dey; tu me défends le fer et le poison, c'est donc à toi de prévenir un crime qui t'offense!

— Oui, madame, reprit Zarate, le ciel le préviendra; je sens déjà qu'il m'inspire; ce qui me vient dans l'esprit en ce moment

est sans doute un avis secret qu'il me donne. Le dey ne m'a permis de vous voir que pour vous porter à répondre à son amour. Je dois aller lui rendre compte de notre conversation : il faut le tromper. Je vais lui dire que vous n'êtes pas inconsolable; que la conduite qu'il tient avec vous commence à soulager vos peines, et que, s'il continue, il doit tout espérer. Secondez-moi de votre côté. Quand il vous reverra, qu'il vous trouve moins triste qu'à l'ordinaire; feignez de prendre quelque sorte de plaisir à ses discours.

— Quelle contrainte! interrompit dona Theodora. Comment une âme franche et sincère pourra-t-elle se trahir jusque-là! et quel sera le fruit d'une feinte si pénible?

— Le dey, répondit-il, s'applaudira de ce changement et voudra, par sa complaisance, achever de vous gagner. Pendant ce temps-là je travaillerai à votre liberté. L'ouvrage, j'en conviens, est difficile; mais je connais un esclave adroit dont j'espère que l'industrie ne nous sera pas inutile. Je vous laisse, poursuivit-il; l'affaire veut de la diligence : nous nous reverrons. Je vais trouver le dey, et tâcher d'amuser par des fables son impétueuse ardeur. Vous, madame, préparez-vous à le recevoir : dissimulez, efforcez-vous; que vos regards, que sa présence blesse, soient désarmés de haine et de rigueur; que votre bouche, qui ne s'ouvre tous les jours que pour déplorer votre infortune, tienne un langage qui le flatte; ne craignez point de lui paraître trop favorable; il faut tout promettre pour ne rien accorder.

— C'est assez, repartit Theodora, je ferai tout ce que vous me dites, puisque le malheur qui me menace m'impose cette cruelle nécessité. Allez, don Juan, employez tous vos soins à finir mon esclavage; ce sera un surcroît de joie pour moi si je tiens de vous ma liberté.

Le Tolédan, suivant l'ordre de Mezzomorto, se rendit auprès de lui.

— Eh bien! Alvaro, lui dit ce dey avec beaucoup d'émotion, quelles nouvelles m'apportes-tu de la belle esclave? l'as-tu disposée à m'écouter? Si tu m'apprends que je ne dois point me flatter de vaincre sa farouche douleur, je jure, par la tête du grand-seigneur mon maître, que j'obtiendrai dès aujourd'hui, par la force, ce que l'on refuse à ma complaisance.

— Seigneur, lui répondit don Juan, il n'est pas besoin de faire ce serment inviolable : vous ne serez point obligé d'avoir recours à la violence pour satisfaire votre amour. L'esclave est une jeune dame qui n'a point encore aimé; elle est si fière, qu'elle a rejeté les vœux des premiers seigneurs d'Espagne; elle vivait en souveraine dans son pays; elle se voit captive ici; une âme orgueilleuse

doit sentir longtemps la différence de ces conditions. Cependant cette superbe Espagnole s'accoutumera comme les autres à l'esclavage; j'ose même vous dire que déjà ses fers commencent à lui moins peser; ces déférences attentives que vous avez pour elle, ces soins respectueux qu'elle n'attendait pas de vous, adoucissent ses déplaisirs et triomphent peu à peu de sa fierté. Ménagez, seigneur, cette favorable disposition; continuez, achevez de charmer cette belle esclave par de nouveaux respects, et vous la verrez bientôt, rendue à vos désirs, perdre dans vos bras l'amour de la liberté.

— Tu me ravis par ce discours, s'écria le dey; l'espoir que tu me donnes peut tout sur moi. Oui, je retiendrai mon impatiente ardeur pour mieux la satisfaire; mais ne me trompes-tu point, ou ne t'es-tu pas trompé toi-même? Je vais tout à l'heure entretenir l'esclave; je veux voir si je démêlerai dans ses yeux ces flatteuses apparences que tu y as remarquées.

En disant ces paroles, il alla trouver Theodora, et le Tolédan retourna dans le jardin, où il rencontra le jardinier, qui était cet esclave adroit dont il prétendait employer l'industrie pour tirer d'esclavage la veuve de Cifuentes. Le jardinier, nommé Francisque, était Navarrais; il connaissait parfaitement Alger pour y avoir servi plusieurs patrons, avant que d'être au dey.

— Francisque, mon ami, lui dit don Juan, vous me voyez très affligé. Il y a dans ce palais une jeune dame des plus considérables de Valence; elle a prié Mezzomorto de taxer lui-même sa rançon; mais il ne veut pas qu'on la rachète, parce qu'il en est amoureux.

— Et pourquoi cela vous chagrine-t-il si fort? lui dit Francisque.

— C'est que je suis de la même ville, repartit le Tolédan; ses parents et les miens sont intimes amis; il n'est rien que je ne fusse capable de faire pour contribuer à la mettre en liberté.

— Quoique ce ne soit pas une chose aisée, répliqua Francisque, j'ose vous assurer que j'en viendrais à bout, si les parents de la dame étaient d'humeur à bien payer ce service.

— N'en doutez pas, repartit don Juan, je réponds de leur reconnaissance et surtout de la sienne. On la nomme dona Theodora; elle est veuve d'un homme qui lui a laissé de grands biens, et elle est aussi généreuse que riche; en un mot, je suis Espagnol et noble, ma parole doit vous suffire.

— Eh bien! reprit le jardinier, sur la foi de votre promesse, je vais chercher un renégat catalan que je connais, et lui proposer...

— Que dites-vous? interrompit le Tolédan tout surpris; vous pourriez vous fier à un misérable qui n'a pas eu honte d'abandonner sa religion pour.....

— Quoique renégat, interrompit à son tour Francisque, il ne laisse pas d'être honnête homme; il me paraît plus digne de pitié que de haine, et je le trouverais excusable si son crime pouvait recevoir quelque excuse. Voici son histoire en deux mots : il est natif de Barcelone et chirurgien de profession. Voyant qu'il ne faisait pas trop bien ses affaires à Barcelone, il résolut d'aller s'établir à Carthagène, dans la pensée qu'en changeant de lieu il deviendrait plus heureux qu'il n'était. Il s'embarqua donc pour Carthagène avec sa mère, mais ils rencontrèrent un pirate d'Alger qui les prit et les amena dans cette ville. Il furent vendus, sa mère à un Maure, et lui à un Turc qui le maltraita si fort, qu'il embrassa le mahométisme pour finir son cruel esclavage, comme aussi pour procurer la liberté à sa mère, qu'il voyait traitée avec beaucoup de rigueur chez le Maure son patron. En effet, s'étant mis à la solde du bacha, il alla plusieurs fois en course et amassa quatre cents patagons : il en employa une partie au rachat de sa mère, et, pour faire valoir le reste, il se mit en tête d'écumer la mer pour son compte. Il se fit capitaine, il acheta un petit vaisseau sans pont, et, avec quelques soldats turcs qui voulurent bien se joindre à lui, il alla croiser entre Alicante et Carthagène; il revint chargé de butin. Il retourna encore et ses courses lui réussirent si bien, qu'il se vit enfin en état d'armer un gros vaisseau, avec lequel il fit des prises considérables; mais il cessa d'être heureux. Un jour, il attaqua une frégate française, qui maltraita tellement son vaisseau, qu'il eut de la peine à regagner le port d'Alger. Comme on juge en ce pays-ci du mérite des pirates par le succès de leurs entreprises, le renégat tomba, par ses disgrâces, dans le mépris des Turcs. Il en eut du dépit et du chagrin : il vendit son vaisseau et se retira dans une maison hors de la ville, où, depuis ce temps-là, il vit du bien qui lui reste, avec sa mère et plusieurs esclaves qui les servent. Je le vais voir souvent : nous avons demeuré ensemble chez le même patron, nous sommes fort amis, il me découvre ses plus secrètes pensées, et il n'y a pas trois jours qu'il me disait, les larmes aux yeux, qu'il ne pouvait être tranquille depuis qu'il avait eu le malheur de renier sa foi; que, pour apaiser les remords qui le déchiraient sans relâche, il était quelquefois tenté de fouler aux pieds le turban, et, au hasard d'être brûlé tout vif, de réparer, par un aveu public de son repentir, le scandale qu'il avait causé aux chrétiens... Tel est le renégat à qui je veux m'adresser, continua Francisque; un homme de cette sorte ne vous doit pas être suspect. Je vais sortir, sous prétexte d'aller au bagne [1], je

1. Lieu où s'assemblent les esclaves. (Note de Lesage.)

me rendrai chez lui; je lui représenterai qu'au lieu de se laisser consumer de regret de s'être éloigné du sein de l'Église, il doit songer au moyen d'y rentrer; qu'il n'a, pour cet effet, qu'à équiper un vaisseau, comme si, ennuyé de sa vie oisive, il voulait retourner en course, et qu'avec ce bâtiment nous gagnerons l côte de Valence, où dona Theodora lui donnera de quoi passer agréablement le reste de ses jours à Barcelone.

— Oui, mon cher Francisque, s'écria don Juan transporté de l'espérance que l'esclave navarrais lui donnait, vous pouvez tout promettre à ce renégat; vous et lui soyez sûrs d'être bien récompensés. Mais croyez-vous que ce projet s'exécute de la manière que vous le concevez?

— Il peut y avoir des difficultés qui ne s'offrent point à mon esprit, repartit Francisque; mais nous les lèverons, le renégat et moi. Alvaro, ajouta-t-il en le quittant, j'augure bien de notre entreprise, et j'espère qu'à mon retour j'aurai de bonnes nouvelles à vous annoncer.

Ce ne fut pas sans inquiétude que le Tolédan attendit Francisque, qui revint trois ou quatre heures après, et qui lui dit :

— J'ai parlé au renégat, je lui ai proposé notre dessein; et, après une longue délibération, nous sommes convenus qu'il achètera un petit vaisseau tout équipé; que, comme il est permis de prendre pour matelots des esclaves, il se servira de tous les siens; que, de peur de se rendre suspect, il engagera douze soldats turcs, de même que s'il avait effectivement envie d'aller en course; mais que, deux jours avant celui qu'il leur assignera pour le départ, il s'embarquera la nuit avec ses esclaves, lèvera l'ancre sans bruit, et viendra nous prendre avec son esquif à une petite porte de ce jardin, qui n'est pas éloignée de la mer. Voilà le plan de notre entreprise : vous pouvez en instruire la dame esclave, et l'assurer que dans quinze jours, au plus tard, elle sera hors de sa captivité.

Quelle joie pour Zarate d'avoir une si agréable assurance à donner à dona Theodora! Pour obtenir la permission de la voir, il chercha le jour suivant Mezzomorto, et l'ayant rencontré :

— Pardonnez-moi, seigneur, lui dit-il, si j'ose vous demander comment vous avez trouvé la belle esclave : êtes-vous plus satisfait?...

— J'en suis charmé, interrompit le dey : ses yeux n'ont point évité hier mes plus tendres regards; ses discours, qui n'étaient auparavant que des réflexions éternelles sur son état, n'ont été mêlés d'aucune plainte, et même elle a paru prêter aux miens une attention obligeante. C'est à tes soins, Alvaro, que je dois ce changement, je vois que tu connais bien les femmes de ton pays.

Je veux que tu l'entretiennes encore, pour achever ce que tu as si heureusement commencé. Épuise ton esprit et ton adresse pour hâter mon bonheur, je romprai aussitôt tes chaînes, et je jure, par l'âme de notre grand prophète, que je te renverrai dans ta patrie, chargé de tant de bienfaits, que les chrétiens, en te revoyant, ne pourront croire que tu reviennes de l'esclavage.

Le Tolédan ne manqua pas de flatter l'erreur de Mezzomorto; il feignit d'être sensible à ses promesses; et, sous prétexte d'en vouloir avancer l'accomplissement, il s'empressa d'aller voir la belle esclave. Il la trouva seule dans son appartement; les vieilles qui la servaient étaient occupées ailleurs. Il lui apprit ce que le Navarrais et le renégat avaient comploté ensemble, sur la foi des promesses qui leur avaient été faites. Ce fut une grande consolation pour la dame d'entendre qu'on avait pris de si bonnes mesures pour sa délivrance.

— Est-il possible, s'écria-t-elle dans l'excès de sa joie, qu'il me soit permis d'espérer de revoir encore Valence, ma chère patrie! Quel bonheur, après tant de périls et d'alarmes, d'y vivre en repos avec vous! Ah! don Juan, que cette pensée m'est agréable! En partagez-vous le plaisir avec moi? songez-vous qu'en m'arrachant au dey, c'est votre femme que vous lui enlevez?

— Hélas! répondit Zarate en poussant un profond soupir, que ces paroles flatteuses auraient de charmes pour moi si le souvenir d'un amant malheureux n'y venait point mêler une amertume qui en corrompt toute la douceur! Pardonnez-moi, madame, cette délicatesse; avouez même que Mendoce est digne de votre pitié. C'est pour vous qu'il est sorti de Valence, qu'il a perdu la liberté; et je ne doute pas qu'à Tunis il ne soit moins accablé du poids de ses chaînes que du désespoir de ne vous avoir pas vengée.

— Il méritait sans doute un meilleur sort, dit dona Theodora : je prends le ciel à témoin que je suis pénétrée de tout ce qu'il a fait pour moi; je ressens vivement les peines que je lui cause : mais, par un cruel effet de la malignité des astres, mon cœur ne saurait être le prix de ses services.

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée des deux vieilles qui servaient la veuve de Cifuentes. Don Juan changea de discours, et faisant le personnage du confident du dey :

— Oui, charmante esclave, dit-il à Theodora, vous avez enchaîné celui qui vous retient dans les fers. Mezzomorto, votre maître et le mien, le plus amoureux et le plus aimable de tous les Turcs, est très content de vous; continuez à le traiter favorablement, et vous verrez bientôt la fin de vos déplaisirs.

Il sortit en prononçant ces derniers mots, dont le vrai sens ne fut compris que par cette dame.

Les choses demeurèrent huit jours dans cette disposition au palais du dey. Cependant le renégat catalan avait acheté un petit vaisseau presque tout équipé, et il faisait les préparatifs du départ; mais, six jours avant qu'il ne fût en état de se mettre en mer, don Juan eut de nouvelles alarmes. Mezzomorto l'envoya chercher, et l'ayant fait entrer dans son cabinet :

— Alvaro, lui dit-il, tu es libre, tu partiras quand tu voudras pour t'en retourner en Espagne, les présents que je t'ai promis sont prêts. J'ai vu la belle esclave aujourd'hui : qu'elle m'a paru différente de cette personne dont la tristesse me faisait tant de peine! chaque jour le sentiment de sa capvité s'affaiblit : je l'ai trouvée si charmante que je viens de prendre la résolution de l'épouser : elle sera ma femme dans deux jours.

Don Juan changea de couleur à ces paroles, et, quelque effort qu'il fît pour se contraindre, il ne put cacher son trouble et sa surprise au dey, qui lui en demanda la cause.

— Seigneur, lui répondit le Tolédan dans son embarras, je suis sans doute fort étonné qu'un des plus considérables personnages de l'empire ottoman veuille s'abaisser jusqu'à épouser une esclave : je sais bien que cela n'est pas sans exemple parmi vous; mais enfin, l'illustre Mezzomorto, qui peut prétendre aux filles des premiers officiers de la Porte...

— J'en demeure d'accord, interrompit le dey; je pourrais même aspirer à la fille du grand-vizir, et me flatter de succéder à l'emploi de mon beau-père; mais j'ai des richesses immenses et peu d'ambition; je préfère le repos et les plaisirs dont je jouis ici au vizirat, à ce dangereux honneur où nous ne sommes pas plus tôt montés que la crainte des sultans ou la jalousie des envieux qui les approchent nous en précipite : d'ailleurs, j'aime mon esclave, et sa beauté la rend assez digne du rang où ma tendresse l'appelle. Mais il faut, ajouta-t-il, qu'elle change aujourd'hui de religion, pour mériter l'honneur que je veux lui faire. Crois-tu que des préjugés ridicules le lui fassent mépriser?

— Non, seigneur, repartit don Juan; je suis persuadé qu'elle sacrifiera tout à un rang si beau. Permettez-moi pourtant de vous dire que vous ne devez point l'épouser brusquement, ne précipitez rien. Il ne faut pas douter que l'idée de quitter une religion qu'elle a sucée avec le lait ne la révolte d'abord; donnez-lui le temps de faire des réflexions. Quand elle se représentera qu'au lieu de la déshonorer et de la laisser tristement vieillir parmi le reste de vos captives, vous l'attachez à vous par un mariage qui la comble de gloire, sa reconnaissance et sa vanité vaincront peu à peu ses scrupules. Différez de huit jours seulement l'exécution de votre dessein.

Le dey demeura quelque temps rêveur; le délai que son confident lui proposait n'était guère de son goût; néanmoins, le conseil lui parut fort judicieux.

— Je cède à tes raisons, Alvaro, lui dit-il, quelque impatience que j'aie de posséder l'esclave; j'attendrai donc encore huit jours; va la voir tout à l'heure, et la dispose à remplir mes désirs après ce temps-là. Je veux que ce même Alvaro, qui m'a si bien servi auprès d'elle, ait l'honneur de lui offrir ma main.

Don Juan courut à l'appartement de Theodora, et l'instruisit de ce qui venait de se passer entre Mezzomorto et lui, afin qu'elle se réglât là-dessus. Il lui apprit aussi que dans six jours le vaisseau du renégat serait prêt; et comme elle témoignait être fort en peine de savoir de quelle manière elle pourrait sortir de son appartement, attendu que toutes les portes des chambres qu'il fallait traverser pour gagner l'escalier étaient bien fermées :

— C'est ce qui doit peu vous embarrasser, madame, lui dit-il; une fenêtre de votre cabinet donne sur le jardin; c'est par là que vous descendrez avec une échelle que j'aurai soin de vous fournir.

En effet, les six jours s'étant écoulés, Francisque avertit le Tolédan que le renégat se préparait à partir la nuit prochaine : vous jugez bien qu'elle fut attendue avec beaucoup d'impatience. Elle arriva enfin, et pour comble de bonheur, elle devint très obscure. Dès que le moment d'exécuter l'entreprise fut venu, don Juan alla poser l'échelle sous la fenêtre du cabinet de la belle esclave, qui l'observait, et qui descendit aussitôt avec beaucoup d'empressement et d'agitation; ensuite, elle s'appuya sur le Tolédan, qui la conduisit vers la petite porte du jardin qui ouvrait sur la mer. Ils marchaient tous deux à pas précipités, et goûtaient déjà par avance le plaisir de se voir hors d'esclavage; mais la fortune, avec qui ces amants n'étaient pas encore bien réconciliés, leur suscita un malheur plus cruel que tous ceux qu'ils avaient éprouvés jusqu'alors, et celui qu'ils auraient le moins prévu. Ils étaient déjà hors du jardin, et ils s'avançaient sur le rivage pour s'approcher de l'esquif qui les attendait, lorsqu'un homme, qu'ils prirent pour un compagnon de leur fuite, et dont ils n'avaient aucune défiance, vint tout droit à don Juan, l'épée nue, et la lui enfonçant dans le sein :

— Perfide Alvaro Ponce! s'écria-t-il, c'est ainsi que Fadrique de Mendoce doit punir un lâche ravisseur; tu ne mérites point que je t'attaque en brave homme.

Le Tolédan ne put résister à la force du coup, qui le porta par terre, et en même temps, dona Theodora, qu'il soutenait, saisie à la fois d'étonnement, de douleur et d'effroi, tomba évanouie d'un autre côté.

— Ah! Mendoce, dit don Juan, qu'avez-vous fait? c'est votre ami que vous venez de percer.

— Juste ciel! reprit don Fadrique, serait-il bien possible que j'eusse assassiné?...

— Je vous pardonne ma mort, interrompit Zarate; le destin seul en est coupable, ou plutôt il a voulu par là finir nos malheurs. Oui, mon cher Mendoce, je meurs content, puisque je remets entre vos mains dona Theodora, qui peut vous assurer que mon amitié pour vous ne s'est jamais démentie.

— Trop généreux ami, dit don Fadrique, emporté par un mouvement de désespoir, vous ne mourrez point seul; le même fer qui vous a frappé va punir votre assassin : si mon erreur peut faire excuser mon crime, elle ne saurait m'en consoler.

A ces mots, il tourna la pointe de son épée contre son estomac, la plongea jusqu'à la garde, et tomba sur le corps de don Juan, qui s'évanouit, moins affaibli par le sang qu'il perdait que surpris de la fureur de son ami. Francisque et le renégat, qui étaient à dix pas de là, et qui avaient eu leurs raisons pour n'aller pas secourir l'esclave Alvaro, furent fort étonnés d'entendre les dernières paroles de don Fadrique, et de voir sa dernière action. Ils connurent qu'il s'était mépris, et que les blessés étaient deux amis, et non de mortels ennemis comme ils l'avaient cru; alors, ils s'empressèrent à les secourir; mais les trouvant sans sentiments, aussi bien que Theodora, qui était toujours évanouie, ils ne savaient quel parti prendre. Francisque était d'avis que l'on se contentât d'emporter la dame, et qu'on laissât les cavaliers sur le rivage, où, selon toutes les apparences, ils mourraient bientôt, s'ils n'étaient déjà morts. Le renégat ne fut point de cette opinion; il dit qu'il ne fallait point abandonner les blessés, dont les blessures n'étaient peut-être pas mortelles, et qu'il les panserait dans son vaisseau, où il avait tous les instruments de son premier métier, qu'il n'avait point oublié. Francisque se rendit à ce sentiment. Comme ils n'ignoraient pas de quelle importance il était de se hâter, le renégat et le Navarrais, à l'aide de quelques esclaves, portèrent dans l'esquif la malheureuse veuve de Cifuentes avec ses deux amants, encore plus infortunés qu'elle. Ils joignirent en peu de moments leur vaisseau, où, d'abord qu'ils furent tous entrés, les uns tendirent les voiles, pendant que les autres, à genoux sur le tillac, imploraient la faveur du ciel par les plus ferventes prières que leur pouvait suggérer la crainte d'être poursuivis par les navires de Mezzomorto. Pour le renégat, après avoir chargé du soin de la manœuvre un esclave français qui l'entendait parfaitement, il donna sa première attention à dona Theodora; il lui

rendit l'usage de ses sens, et fit si bien, par ses remèdes, que don Fadrique et le Tolédan reprirent aussi leurs esprits. La veuve de Cifuentes, qui s'était évanouie lorsqu'elle avait vu frapper don Juan, fut fort étonnée de trouver là Mendoce, et quoiqu'à le voir elle jugeât bien qu'il s'était blessé lui même de douleur d'avoir percé son ami, elle ne pouvait le regarder que comme l'assassin d'un homme qu'elle aimait. C'était la chose du monde la plus touchante que de voir ces trois personnes revenues à elles-mêmes; l'état d'où l'on venait de les tirer, quoique semblable à la mort, n'était pas si digne de pitié. Dona Theodora envisageait don Juan avec des yeux où étaient peints tous les mouvements d'une âme que possèdent la douleur et le désespoir; et les deux amis attachaient sur elle leurs regards mourants, en poussant de profonds soupirs. Après avoir gardé quelque temps un silence aussi tendre que funeste, don Fadrique le rompit; il adressa la parole à la veuve de Cifuentes :

— Madame, lui dit-il, avant que de mourir j'ai la satisfaction de vous voir hors d'esclavage; plût au ciel que vous me dussiez la liberté! mais il a voulu que vous eussiez cette obligation à l'amant que vous chérissez. J'aime trop ce rival pour en murmurer, et je souhaite que le coup que j'ai eu le malheur de lui porter ne l'empêche pas de jouir de votre reconnaissance.

La dame ne répondit rien à ce discours. Loin d'être sensible en ce moment au triste sort de don Fadrique, elle sentait pour lui des mouvements d'aversion que lui inspirait l'état où était le Tolédan. Cependant, le chirurgien se préparait à visiter et à sonder les plaies. Il commença par celle de Zarate; il ne la trouva pas dangereuse, parce que le coup n'avait fait que glisser au-dessous de la mamelle gauche et n'offensait aucune des parties nobles. Le rapport du chirurgien diminua l'affliction de Theodora et causa beaucoup de joie à don Fadrique, qui, tournant la tête vers cette dame :

— Je suis content, lui dit-il; j'abandonne sans regret la vie, puisque mon ami est hors de péril; je ne mourrai point chargé de votre haine.

Il prononça ces paroles d'un air si touchant, que la veuve de Cifuentes en fut pénétrée. Comme elle cessa de craindre pour don Juan, elle cessa de haïr don Fadrique; et ne voyant plus en lui qu'un homme qui méritait sa pitié :

— Ah! Mendoce, lui répondit-elle, emportée par un transport généreux, souffrez que l'on panse votre blessure, elle n'est peut-être pas plus considérable que celle de votre ami. Prêtez-vous au soin que l'on veut avoir de vos jours : vivez; si je ne puis vous rendre heureux, du moins je ne ferai pas le bonheur d'un

autre. Par compassion et par amitié pour vous, je retiendrai la main que je voulais donner à don Juan; je vous fais le même sacrifice qu'il vous a fait.

Don Fadrique allait répliquer, mais le chirurgien, qui craignait qu'en parlant il n'irritât le mal, l'obligea de se taire et visita sa plaie; elle lui parut mortelle, attendu que l'épée avait pénétré dans la partie supérieure du poumon, ce qu'il jugeait par une hémorragie ou perte de sang dont la suite était à craindre. D'abord qu'il eut mis le premier appareil, il laissa reposer les cavaliers dans la chambre de poupe, sur deux petits lits l'un auprès de l'autre, et emmena ailleurs dona Theodora, dont il jugea que la présence leur pouvait être nuisible. Malgré toutes ces précautions, la fièvre prit à Mendoce, et, sur la fin de la journée, l'hémorragie augmenta. Le chirurgien lui déclara alors que le mal était sans remède, et l'avertit que, s'il avait quelque chose à dire à son ami ou à dona Theodora, il n'avait point de temps à perdre. Cette nouvelle causa une étrange émotion au Tolédan : pour don Fadrique, il la reçut avec indifférence. Il fit appeler la veuve de Cifuentes, qui se rendit auprès de lui dans un état plus aisé à concevoir qu'à représenter. Elle avait le visage couvert de pleurs, et elle sanglotait avec tant de violence que Mendoce en fut fort agité :

— Madame, lui dit-il, je ne vaux pas ces précieuses larmes que vous répandez; arrêtez-les, de grâce, pour m'écouter un moment. Je vous fais la même prière, mon cher Zarate, ajouta-t-il en remarquant la vive douleur que son ami faisait éclater; je sais bien que cette séparation vous doit être rude; votre amitié m'est trop connue pour en douter; mais attendez l'un et l'autre que ma mort soit arrivée pour l'honorer de tant de marques de tendresse et de pitié. Suspendez jusque-là votre affliction; je la sens plus que la perte de ma vie. Apprenez par quels chemins le sort qui me poursuit a su cette nuit me conduire sur le fatal rivage que j'ai teint du sang de mon ami et du mien. Vous devez être en peine de savoir comment j'ai pu prendre don Juan pour don Alvaro : je vais vous en instruire, si le peu de temps qui me reste encore à vivre me permet de vous donner ce triste éclaircissement. Quelques heures après que le vaisseau où j'étais eut quitté celui où j'avais laissé don Juan, nous rencontrâmes un corsaire français qui nous attaqua; il se rendit maître du vaisseau de Tunis, et nous mit à terre auprès d'Alicante. Je ne fus pas sitôt libre, que je songeai à racheter mon ami. Pour cet effet, je me rendis à Valence, où je fis de l'argent comptant; et sur l'avis qu'on me donna qu'à Barcelone il y avait des frères de la Rédemption qui se préparaient à faire voile vers Alger, je m'y rendis; mais avant que de

sortir de Valence, je priai le gouverneur, don Francisco de Mendoce, mon oncle, d'employer tout le crédit qu'il peut avoir à la cour d'Espagne pour obtenir la grâce de Zarate, que j'avais dessein de ramener avec moi et de faire rentrer dans ses biens, qui ont été confisqués depuis la mort du duc de Naxera. Sitôt que nous fûmes arrivés à Alger, j'allai dans les lieux que fréquentent les esclaves; mais j'avais beau les parcourir tous, je n'y trouvais point ce que je cherchais. Je rencontrai le renégat catalan, à qui ce navire appartient : je le reconnus pour un homme qui avait autrefois servi mon oncle. Je lui dis le motif de mon voyage, et le priai de vouloir faire une exacte recherche de mon ami. Je suis fâché, me répondit-il, de ne pouvoir vous être utile : je dois partir d'Alger cette nuit, avec une dame de Valence qui est esclave du dey. « Et comment appelez-vous cette dame? » lui dis-je. Il repartit qu'elle se nommait Theodora. La surprise que je fis paraître à cette nouvelle apprit par avance au renégat que je m'intéressais pour cette dame. Il me découvrit le dessein qu'il avait formé pour la tirer d'esclavage : et comme en son récit il fit mention de l'esclave Alvaro, je ne doutai point que ce ne fût Alvaro Ponce lui-même. « Servez mon ressentiment, dis-je avec transport au renégat; donnez-moi les moyens de me venger de mon ennemi. Vous serez bientôt satisfait, me répondit-il; mais comptez-moi auparavant le sujet que vous avez de vous plaindre de cet Alvaro. » Je lui appris toute notre histoire; et lorsqu'il l'eut entendue : « C'est assez, reprit-il, vous n'aurez cette nuit qu'à m'accompagner, on vous montrera votre rival; et, après que vous l'aurez puni, vous prendrez sa place, et viendrez avec nous à Valence conduire dona Theodora. » Néanmoins, mon impatience ne me fit point oublier don Juan : je laissai de l'argent pour sa rançon entre les mains d'un marchand italien, nommé Francisco Capati, qui réside à Alger, et qui me promit de le racheter s'il venait à le découvrir. Enfin la nuit arriva; je me rendis chez le renégat, qui me mena sur le bord de la mer. Nous nous arrêtâmes devant une petite porte, d'où il sortit un homme qui vint droit à nous, et qui nous dit, en nous montrant du doigt un homme et une femme qui marchaient sur ses pas : « Voilà Alvaro et dona Theodora qui me suivent. » A cette vue je deviens furieux; je mets l'épée à la main; je cours au malheureux Alvaro, et, persuadé que c'est un rival odieux que je vais frapper, je perce cet ami fidèle que j'étais venu chercher. Mais, grâce au ciel, continua-t-il en s'attendrissant, mon erreur ne lui coûtera point la vie, ni d'éternelles larmes à dona Theodora.

— Ah! Mendoce, interrompit la dame, vous faites injure à mon affliction; je ne me consolerai jamais de vous avoir perdu :

quand même j'épouserais votre ami, ce ne serait que pour unir nos douleurs; votre amour, votre amitié, vos infortunes feraient tout notre entretien.

— C'en est trop, madame, répliqua don Fadrique; je ne mérite pas que vous me regrettiez si longtemps; souffrez, je vous en conjure, que Zarate vous épouse après qu'il vous aura vengée d'Alvaro Ponce.

— Don Alvaro n'est plus, dit la veuve de Cifuentes : le même jour qu'il m'enleva, il fut tué par le corsaire qui me prit.

— Madame, reprit Mendoce, cette nouvelle me fait plaisir; mon ami en sera plus tôt heureux; suivez sans crainte votre penchant l'un et l'autre. Je vois avec joie approcher le moment qui va lever l'obstacle que votre compassion et sa générosité mettent à votre commun bonheur; puissent tous vos jours couler dans un repos, dans une union que la jalousie de la fortune n'ose troubler! Adieu, madame; adieu, don Juan; souvenez-vous quelquefois tous deux d'un homme qui n'a rien tant aimé que vous.

Comme la dame et le Tolédan, au lieu de lui répondre, redoublaient leurs pleurs, don Fadrique, qui s'en aperçut et qui se sentait très mal, poursuivit ainsi :

— Je me laisse trop attendrir; déjà la mort m'environne, et je ne songe pas à supplier la bonté divine de me pardonner d'avoir moi-même borné le cours d'une vie dont elle seule devait disposer.

Après avoir achevé ces paroles, il leva les yeux au ciel avec toutes les apparences d'un véritable repentir, et bientôt l'hémorragie causa une suffocation qui l'emporta. Alors don Juan, possédé de son désespoir, porte la main sur sa plaie; il arrache l'appareil, il veut la rendre incurable : mais Francisque et le renégat se jettent sur lui, et s'opposent à sa rage. Theodora est effrayée de ce transport : elle se joint au renégat et au Navarrais pour détourner don Juan de son dessein. Elle lui parle d'un air si touchant qu'il rentre en lui-même; il souffre que l'on rebande sa plaie, et enfin l'intérêt de l'amant calme peu à peu la fureur de l'ami. Mais s'il reprit sa raison, il ne s'en servit que pour prévenir les effets insensés de sa douleur, et non pour en affaiblir le sentiment. Le renégat qui, parmi plusieurs choses qu'il emportait en Espagne, avait de l'excellent baume d'Arabie et de précieux parfums, embauma le corps de Mendoce, à la prière de la dame et de don Juan, qui témoignèrent qu'ils souhaitaient de lui rendre à Valence les honneurs de la sépulture. Ils ne cessèrent tous de gémir et de soupirer pendant toute la navigation. Il n'en fut pas de même du reste de l'équipage : comme le vent était toujours favorable, il ne tarda guère à découvrir les côtes

d'Espagne. A cette vue, tous les esclaves se livrèrent à la joie; et, quand le vaisseau fut heureusement arrivé au port de Denia, chacun prit son parti. La veuve de Cifuentes et le Tolédan envoyèrent un courrier à Valence, avec des lettres pour le gouverneur et pour la famille de dona Theodora. La nouvelle du retour de cette dame fut reçue de tous ses parents avec beaucoup de joie. Pour don Francisco de Mendoce, il sentit une vive affliction quand il apprit la mort de son neveu. Il le fit bien paraître lorsque, accompagné des parents de la veuve de Cifuentes, il se rendit à Denia, et qu'il voulut voir le corps du malheureux don Fadrique, ce bon vieillard le mouilla de ses pleurs, en faisant des plaintes si pitoyables que tous les spectateurs en furent attendris. Il demanda par quelle aventure son neveu se trouvait dans cet état.

— Je vais vous la conter, seigneur, lui dit le Tolédan; loin de chercher à l'effacer de ma mémoire, je prends un funeste plaisir à me la rappeler sans cesse et à nourrir ma douleur.

Il lui dit alors comment était arrivé ce triste accident, et ce récit, en lui arrachant de nouvelles larmes, redoubla celles de don Francisco. A l'égard de Theodora, ses parents lui marquèrent la joie qu'ils avaient de la revoir, et la félicitèrent sur la manière miraculeuse dont elle avait été délivrée de la tyrannie de Mezzomorto. Après un entier éclaircissement de toutes choses, on mit le corps de don Fadrique dans un carrosse, et on le conduisit à Valence; mais il n'y fut point enterré, parce que le temps de la vice-royauté de don Francisco étant près d'expirer, ce seigneur se préparait à s'en retourner à Madrid, où il résolut de faire transporter son neveu. Pendant que l'on faisait les préparatifs du convoi, la veuve de Cifuentes combla de biens Francisque et le renégat. Le Navarrais se retira dans sa province, et le renégat retourna avec sa mère à Barcelone, où il rentra dans le christianisme et où il vit encore aujourd'hui fort commodément. Dans ce temps-là, don Francisco reçut un paquet de la cour, dans lequel était la grâce de don Juan, que le roi, malgré la considération qu'il avait pour la maison de Naxera, n'avait pu refuser à tous les Mendoce, qui s'étaient joints pour la lui demander. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable au Tolédan, qu'elle lui procurait la liberté d'accompagner le corps de son ami, ce qu'il n'aurait osé faire sans cela. Enfin le convoi partit, suivi d'un grand nombre de personnes de qualité; et sitôt qu'il fut arrivé à Madrid, on enterra le corps de don Fadrique dans une église, où Zarate et dona Theodora, avec la permission des Mendoce, lui firent élever un magnifique tombeau. Ils n'en demeurèrent point là : ils portèrent le deuil de leur ami durant une année

entière, pour éterniser leur douleur et leur amitié. Après avoir donné des marques si célèbres de leur tendresse pour Mendoce, ils se marièrent; mais, par un inconcevable effet du pouvoir de l'amitié, don Juan ne laissa pas de conserver longtemps une mélancolie que rien ne pouvait bannir. Don Fadrique, son cher don Fadrique était toujours présent à sa pensée : il le voyait toutes les nuits en songe, et le plus souvent tel qu'il l'avait vu rendant les derniers soupirs. Son esprit pourtant commençait à se distraire de ces tristes images : les charmes de Theodora, dont il était toujours épris, triomphaient peu à peu d'un souvenir funeste. Enfin, don Juan allait vivre heureux et content: mais, ces jours passés, il tomba de cheval en chassant; il se blessa à la tête : il s'y est formé un abcès. Les médecins ne l'ont pu sauver. Il vient de mourir, et Theodora, qui est cette dame que vous voyez entre les bras de deux femmes qui veillent sur son désespoir, pourra le suivre bientôt.

XVI. — Des songes.

Lorsqu'Asmodée eut fini le récit de cette histoire, don Cléophas lui dit :

— Voilà un très beau tableau de l'amitié; mais s'il est rare de voir deux hommes s'aimer autant que don Juan et don Fadrique, je crois que l'on aurait encore plus de peine à trouver deux amies rivales qui pussent se faire si généreusement un sacrifice réciproque d'un amant aimé.

— Sans doute, répondit le Diable, c'est ce que l'on n'a point encore vu, et ce que l'on ne verra peut-être jamais. Les femmes ne s'aiment point. J'en suppose deux parfaitement unies; je veux même qu'elles ne disent pas le moindre mal l'une de l'autre en leur absence, tant elles sont amies : vous les voyez toutes deux; vous penchez d'un côté, la rage se met de l'autre; ce n'est pas que l'enragée vous aime; mais elle voulait la préférence. Tel est le caractère des femmes : elles sont trop jalouses les unes des autres pour être capables d'amitié.

— L'histoire de ces deux amis sans pairs, reprit Leandro Perez, est un peu romanesque, et nous a menés bien loin. La nuit est fort avancée : nous allons voir dans un moment paraître les premiers rayons du jour; j'attends de vous un nouveau plaisir. J'aperçois un grand nombre de personnes endormies; je voudrais, par curiosité, que vous me dissiez les divers songes qu'elles peuvent faire.

— Très volontiers, repartit le démon : vous aimez les tableaux changeants; je veux vous contenter.

Je crois, dit Zambullo, que je vais entendre des songes bien ridicules.

— Pourquoi? répondit le boiteux : vous, qui possédez votre Ovide, ne savez-vous pas que ce poète dit que c'est vers la pointe du jour que les songes sont plus vrais, parce que dans ce temps-là l'âme est dégagée des vapeurs des aliments?

— Pour moi, répliqua don Cléophas, quoi qu'en puisse dire Ovide, je n'ajoute aucune foi aux songes.

— Vous avez tort, reprit Asmodée; il ne faut ni les traiter de chimère, ni les croire tous : ce sont des menteurs qui disent quelquefois la vérité. L'empereur Auguste, dont la tête valait bien celle d'un écolier, ne méprisait pas les songes dans lesquels il était intéressé; et bien lui en prit, à la bataille de Philippes, de quitter sa tente, sur le récit qu'on lui fit d'un rêve qui le regardait. Je pourrais vous citer mille autres exemples qui vous feraient connaître votre témérité; mais je les passe sous silence, pour satisfaire le nouveau désir qui vous presse... Commençons par ce bel hôtel à main droite. Le maître du logis, que vous voyez couché dans ce riche appartement, est un comte libéral et galant. Il rêve qu'il est à un spectacle où il entend chanter une jeune actrice, et qu'il se rend à la voix de cette sirène... Dans l'appartement parallèle repose la comtesse, sa femme, qui aime le jeu à la fureur. Elle rêve qu'elle n'a point d'argent, et qu'elle met en gage des pierreries chez un joaillier qui lui prête trois cents pistoles moyennant un très honnête profit. Dans l'hôtel le plus proche, du même côté, demeure un marquis du même caractère que le comte, et qui est amoureux d'une fameuse coquette. Il rêve qu'il emprunte une somme considérable pour lui en faire présent; et son intendant, couché tout en haut de l'hôtel, songe qu'il s'enrichit à mesure que son maître se ruine. Eh bien! que pensez-vous de ces songes-là? vous paraissent-ils extravagants?

— Non, ma foi, répondit don Cléophas, je vois bien qu'Ovide a raison. Mais je suis curieux de savoir qui est cet homme que je remarque : il a la moustache en papillotes, et conserve en dormant un air de gravité qui me fait juger que ce ne doit pas être un cavalier du commun.

— C'est un gentilhomme de province, répondit le démon, un vicomte aragonnais, un esprit vain et fier; son âme, en ce moment, nage dans la joie : il rêve qu'il est avec un grand qui lui cède le pas dans une cérémonie publique... Mais je découvre dans la même maison deux frères médecins qui font des songes



Asmodée révèle à Leandro Perez les divers songes que font un grand nombre de personnes endormies.

bien mortifiants. L'un rêve que l'on publie une ordonnance qui défend de payer les médecins quand ils n'auront pas guéri leurs malades, et son frère songe qu'il est ordonné que les médecins mèneront le deuil à l'enterrement de tous les malades qui mourront entre leurs mains.

— Je souhaiterais, dit Zambullo, que cette dernière ordonnance fût réelle, et qu'un médecin se trouvât aux funérailles de son malade, comme un lieutenant criminel assiste, en France, au supplice d'un coupable qu'il a condamné.

— J'aime la comparaison, dit le Diable : on pourrait dire, en ce cas-là, que l'un va faire exécuter sa sentence, et que l'autre a déjà fait exécuter la sienne.

— Oh! oh! s'écria l'écolier, qui est ce personnage qui se frotte les yeux en se levant avec précipitation?

— C'est un homme de qualité qui sollicite un gouvernement dans la Nouvelle-Espagne. Un rêve effrayant vient de le réveiller : il songeait que le premier ministre le regardait de travers.

— Je vois aussi une jeune dame qui se réveille, et qui n'est pas contente d'un songe qu'elle vient d'avoir.

— C'est une fille de condition, une personne aussi sage que belle, qui a deux amants dont elle est obsédée; elle en chérit un tendrement, et a pour l'autre une aversion qui va jusqu'à l'horreur. Elle voyait tout à l'heure en songe à ses genoux, le galant qu'elle déteste; il était si passionné, si pressant, que, si elle ne se fût réveillée, elle allait le traiter plus favorablement qu'elle n'a jamais fait pour celui qu'elle aime : la nature, pendant le sommeil, secoue le joug de la raison et de la vertu.... Arrêtez les yeux sur la maison qui fait le coin de cette rue : c'est le domicile d'un procureur. Le voilà couché, avec sa femme, dans la chambre où il y a une vieille tenture de tapisserie à personnages et deux lits jumeaux. Il rêve qu'il va visiter un de ses clients à l'hôpital, pour l'assister de ses propres deniers, et la procureuse songe que son mari chasse un grand clerc dont il est devenu jaloux.

— J'entends ronfler autour de nous, dit Leandro Perez, et je crois que c'est ce gros homme que je démêle dans un petit corps de logis attenant à la demeure du procureur.

— Justement, répondit Asmodée; c'est un chanoine qui rêve qu'il dit son *Benedicite*. Il a pour voisin un marchand d'étoffes de soie qui vend sa marchandise fort cher, mais à crédit, aux personnes de qualité : il est dû à ce marchand plus de cent mille ducats. Il rêve que tous ses débiteurs lui apportent de l'argent, et ses correspondants, de leur côté, songent qu'il est sur le point de faire banqueroute.

— Ces deux songes, dit l'écolier, ne sont pas sortis du temple du Sommeil par la même porte.

— Non, je vous assure, répondit le démon ; le premier, à coup sûr, est sorti par la porte d'ivoire, et le second par la porte de corne... La maison qui joint celle de ce marchand est occupée par un fameux libraire. Il a, depuis peu, imprimé un livre qui a eu beaucoup de succès. En le mettant au jour, il promit à l'auteur de lui donner cinquante pistoles s'il réimprimait son ouvrage, et il rêve actuellement qu'il en fait une seconde édition sans l'en avertir.

— Oh! pour ce songe-là, dit Zambullo, il n'est pas besoin de demander par quelle porte il est sorti : je ne doute pas qu'il n'ait son plein et entier effet. Je connais messieurs les libraires : ils ne se font pas un scrupule de tromper les auteurs.

— Rien n'est plus véritable, reprit le boiteux; mais apprenez à connaître aussi messieurs les auteurs : ils ne sont pas plus scrupuleux que les libraires. Une petite aventure, arrivée il n'y a pas cent ans à Madrid, va vous le prouver... Trois libraires soupaient ensemble au cabaret; la conversation tomba sur la rareté des bons livres nouveaux. « Mes amis, dit là-dessus un des convives, je vous dirai confidemment que j'ai fait un beau coup ces jours passés; j'ai acheté une copie qui me coûte un peu cher, à la vérité, mais elle est d'un auteur!... c'est de l'or en barre. » Un autre libraire prit alors la parole, et se vanta pareillement d'avoir fait une emplette excellente le jour précédent. « Et moi, messieurs, s'écria le troisième à son tour, je ne veux pas demeurer en reste de confiance avec vous : je vais vous montrer la perle des manuscrits; j'en ai fait aujourd'hui l'heureuse acquisition. » En même temps chacun tira de sa poche la précieuse copie qu'il disait avoir achetée; et comme il se trouva que c'était une nouvelle pièce de théâtre, intitulée le *Juif errant*, ils furent fort étonnés quand ils virent que c'était le même ouvrage qui leur avait été vendu à tous trois séparément... Je découvre dans une autre maison, poursuivit le Diable, un amant timide et respectueux qui vient de se réveiller. Il aime une veuve toute des plus vives : il rêvait qu'il était avec elle au fond d'un bois, où il lui tenait des discours tendres, et qu'elle lui a répondu : « Ah! que vous êtes séduisant! vous me persuaderiez si je n'étais pas en garde contre les hommes; mais ce sont des trompeurs : je ne me fie point à leurs paroles; je veux des actions. — Eh! quelles actions, madame, exigez-vous de moi? a repris l'amant. Faut-il, pour vous prouver la violence de mon amour, entreprendre les douze travaux d'Hercule? — Eh! non, don Nicaise, non, a reparti

la dame, je ne vous en demande pas tant. » Là-dessus il s'est réveillé.

— Apprenez-moi, de grâce, dit l'écolier, pourquoi cet homme, couché dans un lit brun, se débat comme un possédé.

— C'est, répondit le boiteux, un habile licencié qui fait un songe dont il est terriblement agité : il rêve qu'il dispute et soutient l'immortalité de l'âme contre un petit docteur en médecine, qui est aussi bon catholique qu'il est bon médecin... Au second étage, chez le licencié, loge un gentilhomme d'Estramadure, nommé don Baltazar Fanfarronico, qui est venu en poste à la cour demander une récompense pour avoir tué un Portugais d'un coup d'escopette. Savez-vous quel songe il fait? Il rêve qu'on lui donne le gouvernement d'Antequerre, et encore n'est-il pas content : il croit mériter une vice-royauté... Je découvre dans un hôtel garni deux personnes de conséquence qui rêvent bien désagréablement : l'un, qui est gouverneur d'une place forte, songe qu'il est assiégé dans sa forteresse, et qu'après une légère résistance il est obligé de se rendre prisonnier de guerre avec sa garnison. L'autre est évêque de Murcie; la cour a chargé ce prélat de faire l'éloge funèbre d'une princesse, et il doit le prononcer dans deux jours : il rêve qu'il est en chaire, et qu'il demeure court après l'exorde de son discours.

— Il n'est pas impossible, dit don Cléophas, que ce malheur lui arrive en effet.

— Non, vraiment, répondit le Diable, et il n'y a pas même longtemps que cela est arrivé à Sa Grandeur en pareille occasion.... Voulez-vous que je vous montre un somnambule? vous n'avez qu'à regarder dans les écuries de cet hôtel : qu'y voyez-vous?

— J'aperçois, dit Leandro Perez, un homme en chemise, qui marche, et tient, ce me semble, une étrille à la main.

— Eh bien! répondit le démon, c'est un palefrenier qui dort. Il a coutume, toutes les nuits, de se lever de son lit, et, tout en dormant, d'étriller ses chevaux; après quoi il se recouche. On s'imagine dans l'hôtel que c'est l'ouvrage d'un esprit follet, et le palefrenier lui-même le croit comme les autres... Dans une grande maison, vis-à-vis l'hôtel garni, demeure un vieux chevalier de la Toison, lequel a jadis été vice-roi du Mexique. Il est tombé malade, et, comme il craint de mourir, sa vice-royauté commence à l'inquiéter : il est vrai qu'il l'a exercée d'une manière qui justifie son inquiétude. Les chroniques de la Nouvelle-Espagne ne font pas une mention honorable de lui. Il vient de faire un songe dont toute l'horreur n'est point encore dissipée et qui sera peut-être cause de sa mort.

— Il faut donc, dit Zambullo, que ce songe soit bien extraordinaire.

— Vous allez l'entendre, reprit Asmodée; il a quelque chose, en effet, de singulier. Ce seigneur rêvait tout à l'heure qu'il était dans la vallée des morts, où tous les Mexicains qui ont été les victimes de son injustice et de sa cruauté sont venus fondre sur lui en l'accablant de reproches et d'injures : ils ont même voulu le mettre en pièces, mais il a pris la fuite et s'est dérobé à leur fureur. Après quoi il s'est trouvé dans une grand'salle toute tendue de drap noir, où il a vu son père et son aïeul assis à une table sur laquelle il y avait trois couverts. Ces deux tristes convives lui ont fait signe de s'approcher d'eux, et son père lui a dit, avec la gravité qu'ont tous les défunts : « Il y a longtemps que nous t'attendons; viens prendre ta place auprès de nous. »

— Le vilain rêve! s'écria l'écolier; je pardonne au malade d'en avoir l'imagination blessée.

— En récompense, dit le boiteux, sa nièce qui est couchée dans un appartement au-dessus du sien, passe la nuit délicieusement. Le sommeil lui présente les plus agréables idées. C'est une fille de vingt-cinq à trente ans, laide et mal faite. Elle rêve que son oncle, dont elle est l'unique héritière, ne vit plus, et qu'elle voit autour d'elle une foule d'aimables seigneurs qui se disputent la gloire de lui plaire.

— Si je ne me trompe, dit don Cléophas, j'entends rire derrière nous.

— Vous ne vous trompez point, reprit le Diable; c'est une femme qui rit en dormant à deux pas d'ici : une veuve qui fait la prude et qui n'aime rien tant que la médisance. Elle songe qu'elle s'entretient avec une vieille dévote dont la conversation lui fait beaucoup de plaisir... Je ris à mon tour en voyant, dans une chambre au-dessous de cette femme, un bourgeois qui a de la peine à vivre honnêtement du peu de bien qu'il possède. Il rêve qu'il ramasse des pièces d'or et d'argent, et que, plus il en ramasse, plus il en trouve à ramasser. Il en a déjà rempli un grand coffre.

— Le pauvre garçon! dit Leandro; il ne jouira pas longtemps de son trésor.

— A son réveil, reprit le boiteux, il sera comme un vrai riche qui se meurt : il verra disparaître ses richesses.... Si vous êtes curieux de savoir les songes de deux comédiennes qui sont voisines, je vais vous les dire. L'une rêve qu'elle prend des oiseaux à la pipée, qu'elle les plume à mesure qu'elle les prend, mais qu'elle les donne à dévorer à un beau matou dont elle est folle, et qui en a tout le profit. L'autre songe qu'elle chasse de sa

maison des lévriers et des chiens danois dont elle a fait longtemps ses délices, et qu'elle ne veut plus avoir qu'un petit roquet des plus gentils qu'elle a pris en amitié.

— Voilà deux songes bien fous, s'écria l'écolier; je crois que s'il y avait à Madrid, comme autrefois à Rome, des interprètes des songes, ils seraient fort embarrassés à expliquer ceux-là.

— Pas trop, répondit le Diable; pour peu qu'ils fussent au fait de ce qui se passe aujourd'hui chez la gent comique, ils y trouveraient bientôt un sens clair et net.

— Pour moi, je n'y comprends rien, répliqua don Cléophas, et je ne m'en soucie guère : j'aime mieux apprendre qui est cette dame endormie dans un superbe lit de velours jaune, garni de franges d'argent, et auprès de laquelle il y a, sur un guéridon, un livre et un flambeau.

— C'est une femme titrée, repartit le démon, une dame qui a un équipage très galant, et qui se plaît à faire porter sa livrée par des jeunes hommes de bonne mine. Une de ses habitudes est de lire en se couchant; sans cela elle ne pourrait fermer l'œil de la nuit. Hier soir, elle lisait les *Métamorphoses* d'Ovide, et cette lecture est cause qu'elle fait en cet instant un songe où il y a bien de l'extravagance : elle rêve que Jupiter est devenu amoureux d'elle, et qu'il se met à son service sous la forme d'un grand page des mieux bâtis... A propos de cette métamorphose, en voici une autre qui me paraît plus plaisante. J'aperçois un histrion qui goûte, dans un profond sommeil, la douceur d'un songe qui le flatte agréablement. Cet acteur est si vieux qu'il n'y a tête d'homme à Madrid qui puisse dire l'avoir vu débuter. Il y a si longtemps qu'il paraît sur le théâtre qu'il est pour ainsi dire théâtrifié. Il a du talent, et il en est si fier et si vain qu'il s'imagine qu'un personnage tel que lui est au-dessus d'un homme. Savez-vous le songe que fait ce superbe héros de coulisse? Il rêve qu'il se meurt, et qu'il voit toutes les divinités de l'Olympe assemblées pour décider ce qu'elles doivent faire d'un mortel de son importance. Il entend Mercure qui expose au conseil des dieux que ce fameux comédien, après avoir eu l'honneur de représenter si souvent sur la scène Jupiter et les autres principaux immortels, ne doit pas être assujetti au sort commun à tous les humains, et qu'il mérite d'être reçu dans la troupe céleste. Momus applaudit au sentiment de Mercure; mais quelques autres dieux et quelques déesses se révoltent contre la proposition d'une apothéose si nouvelle; et Jupiter, pour les mettre tous d'accord, change le vieux comédien en une figure de décoration.

Le Diable allait continuer, mais Zambullo l'interrompit en lui disant :

— Halte-là, seigneur Asmodée, vous ne prenez pas garde qu'il est jour; j'ai peur qu'on ne nous aperçoive sur le haut de cette maison. Si la populace vient une fois à remarquer Votre Seigneurie, nous entendrons des huées qui ne finiront pas si tôt.

— On ne nous verra point, lui répondit le démon; j'ai le même pouvoir que ces divinités fabuleuses dont je viens de parler; et, tout ainsi que sur le mont Ida l'amoureux fils de Saturne se couvrit d'un nuage pour cacher à l'univers les caresses qu'il voulait faire à Junon, je vais former autour de nous une épaisse vapeur que la vue des hommes ne pourra percer, et qui ne vous empêchera pas de voir les choses que je voudrai vous faire observer.

En effet, ils furent tout à coup environnés d'une fumée, qui, bien que des plus opaques, ne dérobait rien aux yeux de l'écolier.

— Retournons aux songes, poursuivit le boiteux. Mais je ne fais pas réflexion, ajouta-t-il, que la manière dont je vous ai fait passer la nuit doit vous avoir fatigué. Je suis d'avis de vous transporter chez vous, et de vous y laisser reposer quelques heures; pendant ce temps-là je vais parcourir les quatre parties du monde, et faire quelque tour de mon métier; après cela je vous rejoindrai pour m'égayer avec vous sur de nouveaux frais.

— Je n'ai nulle envie de dormir, et je ne suis point las, répondit don Cléophas; au lieu de me quitter, faites-moi le plaisir de m'apprendre les divers desseins qu'ont ces personnes que je vois déjà levées, et qui se disposent, ce me semble, à sortir. Que vont-elles faire de si grand matin?

— Ce que vous souhaitez de savoir, reprit le démon, est une chose digne d'être observée. Vous allez voir un tableau des soins, des mouvements, des peines que les pauvres mortels se donnent pendant cette vie pour remplir le plus agréablement qu'il leur est possible ce petit espace qui est entre leur naissance et leur mort.

XVII. — Où l'on verra plusieurs originaux qui ne sont pas sans copie.

— Observons d'abord cette troupe de gueux que vous voyez déjà dans la rue. Ce sont des libertins, la plupart de bonne famille, qui vivent en communauté comme des moines, et passent presque toutes les nuits à faire la débauche dans leur maison,

où il y a toujours une ample provision de pain, de viande et de vin. Les voilà qui vont se séparer pour aller jouer leur rôle dans les églises; et ce soir ils se rassembleront pour boire à la santé des personnes charitables qui contribuent pieusement à leur dépense. Admirez, je vous prie, comme ces fripons savent se mettre et se travestir pour inspirer de la pitié : les coquettes ne savent pas mieux s'ajuster pour donner de l'amour... Regardez attentivement les trois qui vont ensemble du même côté. Celui qui s'appuie sur ses béquilles, qui fait trembler tout son corps, et semble marcher avec tant de peine qu'à chaque pas vous diriez qu'il va tomber sur le nez, quoiqu'il ait une longue barbe blanche et un air décrépit, est un jeune homme si alerte et si léger, qu'il passerait un daim à la course. L'autre, qui fait le teigneux, est un bel adolescent dont la tête est couverte d'une peau qui cache une chevelure de page de cour. Et l'autre, qui paraît un cul-de-jatte, est un drôle qui a l'art de tirer de sa poitrine des sons si lamentables, qu'à ses tristes accents il n'y a point de vieille qui ne descende d'un quatrième étage pour lui apporter un maravédis. Tandis que ces fainéants vont, sous le masque de la pauvreté, attraper l'argent du public, je remarque bien des artisans laborieux, quoique Espagnols, qui s'apprêtent à gagner leur vie à la sueur de leur corps. J'aperçois de toutes parts des hommes qui se lèvent et s'habillent pour aller remplir leurs différents emplois. Combien de projets formés cette nuit vont s'exécuter ou s'évanouir en ce jour! Que de démarches l'intérêt, l'amour et l'ambition vont faire faire!

— Que vois-je dans la rue? interrompit don Cléophas. Qui est cette femme chargée de médailles, que conduit un laquais, et qui marche avec précipitation? elle a sans doute quelque affaire fort pressante.

— Oui certainement, répondit le Diable : c'est une vénérable matrone qui court à une maison où l'on a besoin de son ministère. Elle y va trouver une comédienne qui pousse des cris et auprès d'elle il y a deux cavaliers bien embarrassés. L'un est le mari, et l'autre un homme de condition qui s'intéresse à ce qui va se passer; car les couches des femmes de théâtre ressemblent à celles d'Alcmène : il y a toujours un Jupiter et un Amphytrion qui sont auteurs du parti... Ne dirait-on pas, à voir ce cavalier à cheval avec sa carabine, que c'est un chasseur qui va faire la guerre aux lièvres et aux perdreaux des environs de Madrid? Cependant il n'a aucune envie de prendre le divertissement de la chasse : il est occupé d'un autre dessein; il va gagner un village où il se déguisera en paysan pour s'introduire, sous cet habit, dans une ferme où est sa maîtresse sous la conduite

d'une mère sévère et vigilante... Ce jeune bachelier, qui passe et marche à pas précipités, a coutume d'aller tous les matins faire sa cour à un vieux chanoine qui est son oncle, et dont il couche en joue la prébende. Regardez, dans cette maison vis-à-vis de nous, un homme qui prend son manteau et se dispose à sortir; c'est un honnête et riche bourgeois qu'une affaire assez sérieuse inquiète. Il a une fille unique à marier; il ne sait s'il doit la donner à un jeune procureur qui la recherche, ou bien à un fier *hidalgo* qui la demande. Il va consulter ses amis là-dessus; et, dans le fond, rien n'est plus embarrassant. Il craint, en choisissant le gentilhomme, d'avoir un gendre qui le méprise; et il a peur, s'il s'en tient au procureur, de mettre dans sa maison un ver qui en ronge tous les meubles... Considérez un voisin de ce père embarrassé, et démêlez dans ce corps de logis, où il y a de superbes ameublements, un homme en robe de chambre de brocart rouge à fleurs d'or : c'est un bel-esprit qui fait le seigneur en dépit de sa basse origine. Il y a dix ans qu'il n'avait pas vingt maravédis, et il jouit à présent de dix mille ducats de rente. Il a un équipage très joli; mais il en rabat l'entretien sur sa table, dont la frugalité est telle qu'il mange ordinairement le petit poulet en son particulier : il ne laisse pas pourtant de régaler quelquefois, par ostentation, des personnes de qualité. Il donne aujourd'hui à dîner à des conseillers d'État, et, pour cet effet, il vient d'envoyer chercher un pâtissier et un rôtisseur; il va marchander avec eux sou à sou, après quoi il écrira sur des cartes les services dont ils seront convenus.

— Vous me parlez là d'un grand crasseux, dit Zambullo.

— Hé! mais, répondit Asmodée, tous les gueux que la fortune enrichit brusquement deviennent avares ou prodigues : c'est la règle.

— Apprenez-moi, dit l'écolier, qui est une belle dame que je vois à sa toilette, et qui s'entretient avec un cavalier fort bien fait.

— Ah! vraiment, s'écria le boiteux, ce que vous remarquez là mérite bien votre attention. Cette femme est une veuve allemande qui vit à Madrid de son douaire et voit très bonne compagnie, et le jeune homme qui est avec elle est un seigneur nommé don Antoine de Monsalve. Quoique ce cavalier soit d'une des premières maisons d'Espagne, il a promis à la veuve de l'épouser, il lui a même fait un dédit de trois mille pistoles; mais il est traversé dans ses amours par ses parents, qui menacent de le faire enfermer s'il ne rompt tout commerce avec l'Allemande, qu'ils regardent comme une aventurière. Le galant, mortifié de les voir tous révoltés contre son penchant, vint hier

au soir chez sa maîtresse, qui, s'apercevant qu'il avait quelque chagrin, lui en demanda la cause : il la lui apprit, en l'assurant que toutes les contradictions qu'il aurait à essuyer de la part de sa famille ne pourraient jamais ébranler sa constance. La veuve parut charmée de sa fermeté, et ils se séparèrent tous deux à minuit, très contents l'un et l'autre. Monsalve est revenu ce matin, il a trouvé la dame à sa toilette, et il s'est mis sur nouveaux frais à l'entretenir de son amour. Pendant la conversation, l'Allemande a ôté ses papillotes : le cavalier en a pris une sans réflexion, l'a dépliée, et y voyant de son écriture : « Comment donc, madame, a-t-il dit en riant, est-ce là l'usage que vous faites des billets doux qu'on vous envoie? — Oui, Monsalve, a-t-elle répondu; vous voyez à quoi me servent les promesses des amants qui veulent m'épouser en dépit de leurs familles; j'en fais des papillotes. » Quand le cavalier a reconnu que c'était effectivement son dédit que la dame avait déchiré, il n'a pu s'empêcher d'admirer le désintéressement de sa veuve, et il lui jure de nouveau une éternelle fidélité... Jetez les yeux, poursuivit le Diable, sur ce grand homme sec qui passe au-dessous de nous : il a un grand registre sous son bras, une écritoire pendue à sa ceinture et une guitare sur le dos.

— Ce personnage, dit l'écolier, a un air ridicule; je gagerais que c'est un original.

— Il est certain, reprit le démon, que c'est un mortel assez singulier. Il y a des philosophes cyniques en Espagne : en voilà un. Il va vers le Buen-Retiro se mettre dans une prairie où il y a une claire fontaine dont l'eau pure forme un ruisseau qui serpente parmi les fleurs. Il demeurera là toute la journée à contempler les richesses de la nature, à jouer de la guitare, et à faire des réflexions qu'il écrira sur son registre. Il a dans ses poches sa nourriture ordinaire, c'est-à-dire quelques oignons avec un morceau de pain : telle est la vie sobre qu'il mène depuis dix ans, et si quelque Aristipe lui disait comme à Diogène : « Si tu savais faire ta cour aux grands, tu ne mangerais pas des oignons, » ce philosophe moderne lui répondrait : « Je ferais ma cour aux grands aussi bien que toi, si je voulais abaisser un homme jusqu'à le faire ramper devant un autre homme. » En effet, ce philosophe a autrefois été attaché aux grands seigneurs : ils lui firent même sa fortune; mais, ayant senti que leur amitié n'était pour lui qu'une honorable servitude, il rompit tout commerce avec eux. Il avait un carrosse qu'il quitta, parce qu'il fit réflexion qu'il éclaboussait des gens qui valaient mieux que lui; il a même donné presque tous ses biens à ses amis indigents; il s'est seulement réservé de quoi vivre de la manière qu'il vit; car

il ne lui paraît pas moins honteux pour un philosophe d'aller mendier son pain parmi le peuple que chez les grands seigneurs. Plaignez le cavalier qui suit ce philosophe, et que vous voyez accompagné d'un chien; il peut se vanter d'être d'une des meilleures maisons de Castille. Il a été riche, mais il s'est ruiné, comme le Timon de Lucien, en régalant tous les jours ses amis, et surtout en faisant des fêtes superbes aux naissances, aux mariages des princes et princesses, en un mot à chaque occasion qu'a eue l'Espagne de faire des réjouissances. Dès que les parasites ont vu sa marmite renversée, ils ont disparu de chez lui; tous ses amis l'ont abandonné; un seul lui est resté fidèle : c'est son chien.

— Dites-moi, seigneur Diable, s'écria Leandro Perez, à qui appartient cet équipage que je vois arrêté devant une maison?

— C'est, répondit le démon, le carrosse d'un riche contador qui va tous les matins dans cette maison, où demeure une beauté galicienne dont ce vieux pécheur de race maure a soin, et qu'il aime éperdûment. Il apprit hier au soir qu'elle lui avait fait une infidélité; dans la fureur que lui causa cette nouvelle, il lui écrivit une lettre pleine de reproches et de menaces. Vous ne devineriez pas quel parti la coquette s'est avisée de prendre : au lieu d'avoir l'imprudence de nier le fait, elle a mandé ce matin au trésorier qu'il est justement irrité contre elle; qu'il ne doit plus la regarder qu'avec mépris, puisqu'elle a été capable de trahir un si galant homme; qu'elle reconnaît sa faute, qu'elle la déteste, et que, pour s'en punir, elle a déjà coupé ses beaux cheveux, dont il sait bien qu'elle est idolâtre; enfin, qu'elle est dans la résolution d'aller dans une retraite consacrer le reste de ses jours à la pénitence. Le vieux soupirant n'a pu tenir contre les prétendus remords de sa maîtresse; il s'est levé aussitôt pour se rendre chez elle; il l'a trouvée dans les pleurs; et cette bonne comédienne a si bien joué son rôle qu'il vient de lui pardonner le passé; il fera plus : pour la consoler du sacrifice de sa chevelure, il lui promet en ce moment de la faire dame de paroisse, en lui achetant une belle maison de campagne qui est actuellement à vendre auprès de l'Escurial.

— Toutes les boutiques sont ouvertes, dit l'écolier, et j'aperçois déjà un cavalier qui entre chez un traiteur.

— Ce cavalier, reprit Asmodée, est un garçon de famille qui a la rage d'écrire et de vouloir absolument passer pour auteur; il ne manque pas d'esprit, il en a même assez pour critiquer tous les ouvrages qui paraissent sur la scène, mais il n'en a point assez pour en composer un raisonnable. Il entre chez le traiteur pour ordonner un grand repas; il donne à dîner aujourd'hui à

quatre comédiens qu'il veut engager à protéger une mauvaise pièce de sa façon, qu'il est sur le point de présenter à leur compagnie... A propos d'auteurs, continua-t-il, en voilà deux qui se rencontrent dans la rue. Remarquez qu'ils se saluent avec un ris moqueur; ils se méprisent mutuellement, et ils ont raison. L'un écrit aussi facilement que le poète Crispinus, qu'Horace compare aux soufflets des forges, et l'autre emploie bien du temps à faire des ouvrages froids et insipides.

— Qui est ce petit homme qui descend de carrosse à la porte de cette église? dit Zambullo.

— C'est, répondit le boiteux, un personnage digne d'être remarqué. Il n'y a pas dix ans qu'il abandonna l'étude d'un notaire où il était maître clerc, pour s'aller jeter dans la chartreuse de Saragosse. Au bout de six mois de noviciat, il sortit de son couvent, reparut à Madrid; mais ceux qui le connaissaient furent étonnés de le voir devenir tout à coup un des principaux membres du conseil des Indes. On parle encore aujourd'hui d'une fortune si subite. Quelques-uns disent qu'il s'est donné au diable, d'autres veulent qu'il ait été aimé d'une riche douairière, et d'autres enfin qu'il ait trouvé un trésor.

— Vous savez ce qui en est, interrompit don Cléophas.

— Oh! pour cela, oui, repartit le démon et je vais vous révéler le mystère. Pendant que notre moine était novice, il arriva qu'un jour, en faisant dans son jardin une profonde fosse pour y planter un arbre, il aperçut une cassette de cuivre qu'il ouvrit : il y avait dedans une boîte d'or qui contenait une trentaine de diamants d'une grande beauté. Quoique le religieux ne se connût pas autrement en pierreries, il ne laissa pas de juger qu'il venait de faire un bon coup de filet; et, prenant aussitôt le parti que prend, dans une comédie de Plaute, ce Gripus, qui renonce à la pêche après avoir trouvé un trésor, il quitta le froc et revint à Madrid, où, par l'entremise d'un joailler de ses amis, il changea ses pierres précieuses en pièces d'or et ses pièces d'or en une charge qui lui donne un beau rang dans la société civile.

XVIII. — Ce que le Diable fit encore remarquer à don Cléophas.

Il faut, poursuivit Asmodée, que je vous fasse rire en vous apprenant un trait de cet homme qui entre chez un marchand de liqueurs. C'est un médecin biscayen; il va prendre une tasse de chocolat, après quoi il passera toute la journée à jouer aux

échecs. Pendant ce temps-là, ne craignez rien pour ses malades, il n'en a point; et quand il en aurait, les moments qu'il emploie à jouer ne seraient pas les plus mauvais pour eux. Il ne manque pas d'aller tous les soirs chez une belle et riche veuve qu'il voudrait épouser, et dont il fait semblant d'être fort amoureux. Quand il est avec elle, un fripon de valet, qu'il a pour tout domestique, et avec lequel il s'entend, lui apporte une fausse liste qui contient les noms de plusieurs personnes de qualité, de la part desquelles on est venu chercher ce docteur. La veuve prend tout cela au pied de la lettre, et notre joueur d'échecs est sur le point de gagner la partie... Arrêtons-nous devant cet hôtel auprès duquel nous sommes; je ne veux point passer outre sans vous faire remarquer les personnes qui l'habitent. Parcourez des yeux les appartements; qu'y découvrez-vous?

— J'y démêle des dames dont la beauté m'éblouit, répondit l'écolier. J'en vois quelques-unes qui se lèvent et d'autres qui sont déjà levées. Que de charmes elles offrent à mes regards! Je m'imagine voir les nymphes de Diane, telles que les poètes nous les représentent.

— Si ces femmes que vous admirez, reprit le boiteux, ont les attraits des nymphes de Diane, elles n'en ont assurément pas la chasteté. Ce sont quatre ou cinq aventurières qui vivent ensemble à frais communs. Aussi dangereuses que ces belles demoiselles de chevalerie qui arrêtaient par leurs appas les chevaliers qui passaient devant leurs châteaux, elles attirent les jeunes gens chez elles. Malheur à ceux qui s'en laissent charmer! Pour avertir du péril que courent les passants, il faudrait faire mettre devant cette maison des balises, comme on en met dans les rivières pour marquer les endroits dont il ne faut pas s'approcher.

— Je ne vous demande pas, dit Leandro Perez, où vont ces seigneurs que je vois dans leurs carrosses : ils vont sans doute au lever du roi.

— Vous l'avez dit, reprit le Diable : et, si vous voulez y aller aussi, je vous y conduirai; nous ferons là quelques remarques réjouissantes.

— Vous ne pouvez rien me proposer qui me soit plus agréable, répliqua Zambullo; je m'en fais par avance un grand plaisir.

Alors le démon, prompt à satisfaire don Cléophas, l'emporta vers le palais du roi; mais, avant que d'y arriver, l'écolier, apercevant des manœuvres qui travaillaient à une porte fort haute, demanda si c'était un portail d'église qu'ils faisaient.

— Non, lui répondit Asmodée, c'est la porte d'un nouveau marché; elle est magnifique, comme vous voyez. Cependant,

quand ils l'élèveraient jusqu'aux nues, jamais elle ne sera digne des deux vers latins qu'on doit mettre dessus.

— Que me dites-vous? s'écria Leandro; quelle idée vous me donnez de ces deux vers! je meurs d'envie de les savoir.

- Les voici, reprit le démon; préparez-vous à les admirer :

Quam bene Mercurius nunc merces vendit opimas,
Momus ubi fatuos vendidit ante sales!

Il y a dans ces deux vers un jeu de mots le plus joli du monde.

— Je n'en sens point encore toute la beauté, dit l'écolier; je ne sais pas bien ce que signifient ces *fatuos sales.*

— Vous ignorez donc, repartit le Diable, que la place où l'on bâtit ce marché, pour y vendre des denrées, fut autrefois un collège de moines qui enseignaient à la jeunesse les humanités? Les régents de ce collège y faisaient représenter, par leurs écoliers, des drames, des pièces de théâtre *fades*, et entremêlées de ballets si extravagants, qu'on y voyait danser jusqu'aux prétérits et aux supins.

— Oh! ne m'en dites pas davantage, interrompit Zambullo; je sais bien quelle drogue c'est que les pièces de collèges. L'inscription me paraît admirable.

A peine Asmodée et don Cléophas furent-ils sur l'escalier du palais du roi, qu'ils virent plusieurs courtisans qui montaient les degrés. A mesure que ces seigneurs passaient auprès d'eux, le Diable faisait le nomenclateur.

— Voilà, disait-il à Leandro Perez en les lui montrant du doigt l'un après l'autre, voilà le comte de Villalonso, de la maison de la Puebla d'Ellerena; voici le marquis de Castro Fueste; celui-là, c'est don Lopez de Los Rios, président du conseil des finances; celui-ci, le comte de Villa Hombrosa.

Il ne se contentait pas de les nommer, il faisait leur éloge; mais ce malin esprit y ajoutait toujours quelque trait satirique : il leur donnait à chacun son lardon.

— Ce seigneur, disait-il de l'un, est affable et obligeant; il vous écoute avec un air de bonté. Implorez-vous sa protection, il vous l'accorde généreusement, et vous offre son crédit. C'est dommage qu'un homme qui aime tant à faire plaisir ait la mémoire si courte, qu'un quart d'heure après que vous lui avez parlé, il oublie ce que vous lui avez dit... Ce duc, disait-il en parlant d'un autre, est un des seigneurs de la cour du meilleur caractère : il n'est pas, comme la plupart de ses pareils, différent

de lui-même d'un moment à un autre : il n'y a point de caprice, point d'inégalité dans son humeur. Ajoutez à cela qu'il ne paye pas d'ingratitude l'attachement qu'on a pour sa personne, ni les services qu'on lui rend; mais, par malheur, il est trop lent à les reconnaître. Il laisse désirer si longtemps ce qu'on attend de lui, qu'on croit l'avoir bien acheté lorsqu'on l'a obtenu.

Après que le démon eut fait connaître à l'écolier les bonnes et les mauvaises qualités d'un grand nombre de seigneurs, il l'emmena dans une salle où il y avait des hommes de toutes sortes de conditions, et particulièrement tant de chevaliers, que don Cléophas s'écria :

— Que de chevaliers! parbleu, il faut qu'il y en ait bien en Espagne!

— Je vous en réponds, dit le boiteux, et cela n'est pas surprenant, puisque, pour être chevalier de Saint-Jacques ou de Calatrava, il n'est pas nécessaire, comme autrefois, pour devenir chevalier romain, d'avoir vingt-cinq mille écus de patrimoine; aussi s'aperçoit-on que c'est une marchandise bien mêlée... Envisagez, continua-t-il, la mine plate qui est derrière vous.

— Parlez plus bas, interrompit Zambullo, cet homme vous entend.

— Non, non, répondit le Diable; le même charme qui nous rend invisibles ne permet pas qu'on nous entende. Regardez cette figure-là : c'est un Catalan qui revient des Iles Philippines, où il était flibustier. Diriez-vous à le voir qu'il est un foudre de guerre? Il a fait des actions prodigieuses de valeur. Il va ce matin présenter au roi un placet, par lequel il demande certain poste pour récompense de ses services; mais je doute fort qu'il l'obtienne, puisqu'il ne s'adresse pas auparavant au premier ministre.

— Je vois à la main droite de ce flibustier, dit Leandro Perez, un gros et grand homme qui paraît faire l'important : à juger de sa condition par l'orgueil qu'il y a dans son maintien, il faut que ce soit quelque riche seigneur.

— Ce n'est rien moins que cela, repartit Asmodée : c'est un hidalgo des plus pauvres, qui, pour subsister, donne à jouer sous la protection d'un grand... Mais je remarque un licencié qui mérite bien que je vous le fasse observer. C'est celui que vous voyez qui s'entretient auprès de la première fenêtre avec un cavalier vêtu de velours gris-blanc. Ils parlent tous deux d'une affaire qui fut hier jugée par le roi : je vais vous en faire le détail. Il y a deux mois que ce licencié, qui est académicien de l'académie de Tolède, donna au public un livre de morale qui révolta tous les vieux auteurs castillans : ils le trouvèrent plein

d'expressions trop hardies et de mots trop nouveaux. Les voilà qui se liguent contre cette production singulière; ils s'assemblent et dressent un placet qu'ils présentent au roi, pour le supplier de condamner ce livre comme contraire à la pureté et à la netteté de la langue espagnole. Le placet parut digne d'attention à Sa Majesté, qui nomma trois commissaires pour examiner l'ouvrage. Ils estimèrent que le style en était effectivement répréhensible, et d'autant plus dangereux qu'il était plus brillant. Sur leur rapport, voici de quelle manière le roi a décidé : il a ordonné, sous peine de désobéissance, que ceux des académiciens de Tolède qui écrivent dans le goût de ce licencié ne composeront plus de livres à l'avenir, et que même, pour mieux conserver la pureté de la langue castillane, ces académiciens ne pourront être remplacés après leur mort que par des personnes de la première qualité.

— Cette décision est merveilleuse, s'écria Zambullo en riant; les partisans du langage ordinaire n'ont plus rien à craindre.

— Pardonnez-moi, repartit le démon; les auteurs ennemis de cette noble simplicité qui fait le charme des lecteurs sensés ne sont pas tous de l'académie de Tolède.

Don Cléophas fut curieux d'apprendre qui était le cavalier habillé de velours gris-blanc, qu'il voyait en conversation avec le licencié.

— C'est, lui dit le boiteux, un cadet catalan, officier de la garde espagnole; je vous assure que c'est un garçon très spirituel. Je veux, pour vous faire juger de son esprit, vous citer une répartie qu'il fit hier à une dame en fort bonne compagnie; mais, pour l'intelligence de ce bon mot, il faut savoir qu'il a un frère nommé don André de Prada, qui était, il y a quelques années, officier comme lui dans le même corps. Il arriva qu'un jour un gros fermier des domaines du roi aborda ce don André, et lui dit : « Seigneur de Prada, je porte même nom que vous, mais nos familles sont différentes. Je sais que vous êtes d'une des meilleures maisons de Catalogne, et en même temps que vous n'êtes pas riche. Moi, je suis riche et d'une naissance peu illustre. N'y aurait-il pas moyen de nous faire part mutuellement de ce que nous avons de bon l'un et l'autre? Avez-vous vos titres de noblesse? » Don André répondit qu'oui. « Cela étant, répliqua le fermier, si vous voulez me les communiquer, je les mettrai entre les mains d'un habile généalogiste qui travaillera là-dessus, et nous rendra parents en dépit de nos aïeux. De mon côté, par reconnaissance, je vous ferai présent de trente mille pistoles. Sommes-nous d'accord? » Don André fut ébloui de la somme : il accepta la proposition, confia ses pancartes au fermier, et, de

l'argent qu'il en reçut, acheta une terre considérable en Catalogne, où il vit depuis ce temps-là. Or, son cadet, qui n'a rien gagné à ce marché, était hier à une table où l'on parla par hasard du seigneur de Prada, fermier des domaines du roi; et là-dessus une dame de la compagnie, adressant la parole à ce jeune officier, lui demanda s'il n'était pas parent de ce fermier? « Non, madame, répondit-il; je n'ai pas cet honneur-là, c'est mon frère. »

L'écolier fit un éclat de rire à cette répartie, qui lui parut des plus plaisantes. Puis apercevant tout à coup un petit homme qui suivait un courtisan, il s'écria :

— Eh! bon Dieu! que ce petit homme qui suit ce seigneur lui fait de révérences! Il a sans doute quelque grâce à lui demander.

— Ce que vous remarquez là, reprit le Diable, vaut bien la peine que je vous dise la cause de ces civilités. Ce petit homme est un honnête bourgeois qui a une assez belle maison de campagne aux environs de Madrid, dans un endroit où il y a des eaux minérales qui sont en réputation. Il a prêté sans intérêt cette maison pour trois mois à ce seigneur, qui y a été prendre les eaux : le bourgeois, en ce moment, prie très affectueusement le dit seigneur de le servir dans une occasion qui s'en présente, et le seigneur refuse fort poliment de lui rendre service... Il ne faut pas que je laisse échapper ce cavalier de race plébéienne, lequel fend la presse en tranchant de l'homme de condition. Il est devenu excessivement riche, en peu de temps, par la science des nombres : il y a dans sa maison autant de domestiques que dans l'hôtel d'un grand, et sa table l'emporte sur celle d'un ministre pour la délicatesse et l'abondance. Il a un équipage pour lui, un pour sa femme et un autre pour ses enfants. On voit dans ses écuries les plus belles mules et les plus beaux chevaux du monde. Il acheta même, ces jours passés, et paya argent comptant, un superbe attelage que le prince d'Espagne avait marchandé et trouvé trop cher.

— Quelle insolence! dit Leandro. Un Turc qui verrait ce drôle-là dans un état si florissant ne manquerait pas de le croire à la veille d'essuyer quelque fâcheux revers de fortune.

— J'ignore l'avenir, dit Asmodée; mais je ne puis m'empêcher de penser comme un Turc... Ah! qu'est-ce que je vois? continua le démon avec surprise. Peu s'en faut que je ne doute du rapport de mes yeux! Je démêle dans cette salle un poète qui n'y devrait pas être. Comment ose-t-il se montrer ici, après avoir fait des vers qui offensent de grands seigneurs espagnols? Il faut qu'il compte bien sur le mépris qu'ils ont pour lui... Considérez attentivement ce respectable personnage qui entre appuyé sur un écuyer.

Remarquez comme, par considération, tout le monde se range pour lui faire place. C'est le seigneur don Joseph de Reynaste et Ayala, grand juge de police : il vient rendre compte au roi de ce qui est arrivé cette nuit dans Madrid. Regardez ce bon vieillard avec admiration.

— Véritablement, dit Zambullo, il a l'air d'être un homme de bien.

— Il serait à souhaiter, reprit le boiteux, que tous les corrégidors le prissent pour modèle. Ce n'est pas un de ces esprits violents qui n'agissent que par humeur et par impétuosité; il ne fera point arrêter un homme sur le simple rapport d'un alguazil, d'un secrétaire ou d'un commis. Il sait trop bien que ces sortes de gens, pour la plupart, ont l'âme vénale, et sont capables de faire un honteux trafic de son autorité. C'est pourquoi, lorsqu'il est question d'enfermer un accusé, il approfondit l'accusation jusqu'à ce qu'il ait démêlé la vérité. Aussi n'envoie-t-il jamais des innocents dans les prisons : il n'y fait mettre que des coupables; encore n'abandonne-t-il pas ceux-ci à la barbarie qui règne dans les cachots. Il va voir lui-même ces misérables, et a soin d'empêcher qu'on n'ajoute l'inhumanité aux justes rigueurs des lois.

— Le beau caractère! s'écria Leandro; l'aimable mortel! Je serais curieux de l'entendre parler au roi.

— Je suis bien mortifié, répondit le Diable, d'être obligé de vous dire que je ne puis contenter ce nouveau désir sans m'exposer à recevoir une insulte. Il ne m'est pas permis de m'introduire auprès des souverains, ce serait empiéter sur les droits de Léviathan, de Belphégor et d'Astaroth. Je vous l'ai déjà dit, ces trois esprits sont en possession d'obséder les princes. Il est défendu aux autres démons de paraître dans les cours, et je ne sais à quoi je pensais lorsque je me suis avisé de vous amener ici; c'est avoir fait, je l'avoue, une démarche bien téméraire. Si ces trois diables m'apercevaient, ils viendraient avec fureur fondre sur moi, et, entre nous, je ne serais pas le plus fort.

— Puisque cela est, répliqua l'écolier, éloignons-nous promptement de ce palais; j'aurais une mortelle douleur de vous voir houspiller par vos confrères sans pouvoir vous secourir; car, si je me mettais de la partie, je crois que vous n'en seriez guère mieux.

— Non, sans doute, répondit Asmodée; ils ne sentiraient point vos coups, et vous péririez sous les leurs. Mais, ajouta-t-il, pour vous consoler de ce que je ne vous fais pas entrer dans le cabinet de votre grand monarque, je vais vous procurer un plaisir qui vaudra bien celui que vous perdez.

En achevant ces paroles, il prit par la main don Cléophas, et fendit avec lui les airs du côté de la Merci.

XIX. — Des captifs.

Ils s'arrêtèrent tous deux sur une maison voisine de ce monastère, à la porte duquel il y avait un grand concours de personnes de l'un et de l'autre sexe.

— Que de monde! dit Leandro Perez. Quelle cérémonie assemble ici tout le peuple?

— C'est, répondit le démon, une cérémonie que vous n'avez jamais vue, quoiqu'elle se fasse à Madrid de temps en temps. Trois cents esclaves, tous sujets du roi d'Espagne, vont arriver dans un moment : ils reviennent d'Alger, où les pères de la Rédemption les ont été racheter. Toutes les rues par où ils doivent passer vont se remplir de spectateurs.

— Il est vrai, répliqua Zambullo, que je n'ai pas été jusqu'ici fort curieux de voir un semblable spectacle; et si c'est là celui que Votre Seigneurie me réserve, je vous dirai franchement que vous ne deviez pas tant m'en faire fête.

— Je vous connais trop bien, repartit le Diable, pour ignorer que ce n'est pas pour vous un agréable passe-temps que d'observer des misérables; mais quand vous saurez qu'en vous les faisant considérer j'ai dessein de vous révéler les particularités remarquables qu'il y a dans la capvité des uns, et les embarras où vont se trouver quelques autres à leur retour chez eux, je suis persuadé que vous ne serez pas fâché que je vous donne ce divertissement.

— Oh! pour cela non, reprit l'écolier : ce que vous dites là change la thèse, et vous me ferez un vrai plaisir de tenir votre promesse.

Pendant qu'ils s'entretenaient de cette sorte, ils entendirent tout à coup de grands cris que poussa la populace à la vue des captifs qui marchaient en cet ordre. Ils allaient à pied, deux à deux, sous leurs habits d'esclaves, et chacun ayant sa chaîne sur ses épaules. Un grand nombre de religieux de la Merci, qui avaient été au-devant d'eux, les précédaient montés sur des mules caparaçonnées d'étamine noire, comme s'ils eussent mené un deuil, et un de ces bons Pères portait l'étendard de la Rédemption. Les plus jeunes captifs étaient à la tête : les vieux les suivaient : derrière ceux-ci paraissait, sur un petit cheval, un religieux du même ordre que les premiers, lequel avait tout l'air

d'un prophète. Aussi était-ce le chef de la mission. Il s'attirait les yeux des assistants par sa gravité, ainsi que par une longue barbe grise qui le rendait vénérable; et on lisait sur le visage de ce Moïse espagnol la joie inexprimable qu'il ressentait de ramener tant de chrétiens dans leur patrie.

— Ces captifs, dit le boiteux, ne sont pas tous également ravis d'avoir recouvré la liberté. S'il y en a qui se réjouissent d'être sur le point de revoir leurs parents, il en est d'autres qui craignent d'apprendre que, pendant leur absence, il ne soit arrivé dans leurs familles des événements plus cruels pour eux que l'esclavage. Par exemple, les deux qui marchent les premiers sont dans le dernier cas. L'un, natif de la petite ville de Velilla en Aragon, après avoir été dix ans dans la servitude des Turcs, sans recevoir aucunes nouvelles de sa femme, va la retrouver mariée en secondes noces, et mère de cinq enfants qui ne sont pas de son bail. L'autre, fils d'un marchand de laine de Ségovie, fut enlevé par un corsaire il y a près de quatre lustres. Il appréhende que, depuis tant d'années, sa famille n'ait changé de face, et sa crainte n'est pas sans fondement : son père et sa mère sont morts, et ses frères, qui ont partagé tout le bien, l'ont dissipé par leur mauvaise conduite.

— J'envisage avec attention un esclave, dit l'écolier, et je juge à son air qu'il est charmé de n'être plus exposé à la bastonnade.

— Le captif que vous regardez, répondit le Diable, a grand sujet d'être joyeux de sa délivrance : il sait qu'une tante, dont il est unique héritier, vient de mourir, et qu'il va jouir d'une fortune brillante; cela l'occupe bien agréablement, et lui donne cet air de satisfaction que vous lui remarquez. Il n'en est pas de même du malheureux cavalier qui marche à son côté; une cruelle inquiétude l'agite sans relâche, et en voici la cause : lorsqu'il fut pris par un pirate d'Alger, en voulant passer d'Espagne en Italie, il aimait une dame et en était aimé; il a peur que, pendant qu'il était dans les fers, la fidélité de la belle n'ait pas été inébranlable.

— Et a-t-il été longtemps esclave? dit Zambullo.

— Dix-huit mois, répondit Asmodée.

— Oh! parbleu, répliqua Leandro Perez, je crois que ce galant se livre à une vaine terreur; il n'a pas mis la constance de sa dame à une assez forte épreuve pour devoir tant s'alarmer.

— C'est ce qui vous trompe, repartit le boiteux; sa princesse n'a pas sitôt su qu'il était captif en Barbarie, qu'elle s'est pourvue d'un autre amant... Diriez-vous, continua le démon, que ce personnage qui suit immédiatement les deux que nous venons d'observer, et qu'une épaisse barbe rousse rend effroyable à voir,

fut un fort joli homme? Rien pourtant n'est plus véritable; et vous voyez, dans cette figure hideuse, le héros d'une histoire assez singulière que je vais vous conter... Ce grand garçon se nomme Fabricio. Il avait à peine quinze ans lorsque son père, riche laboureur de Cinquello, gros bourg du royaume de Léon, mourut, et il perdit aussi sa mère peu de temps après; de sorte qu'étant fils unique, il demeura maître d'un bien considérable, dont l'administration fut confiée à un de ses oncles, qui avait de la probité. Fabricio acheva ses études déjà commencées à Salamanque : il y apprit ensuite à monter à cheval et à faire des armes; en un mot, il ne négligea rien de tout ce qui pouvait concourir à le rendre digne d'être regardé favorablement de dona Hipolita, sœur d'un petit gentilhomme qui avait sa chaumière à deux portées d'escopette de Cinquello. Cette dame était parfaitement belle, et à peu près de l'âge de Fabricio, qui, l'ayant vue dès son enfance, avait sucé, pour ainsi dire, avec le lait, l'amour dont il brûlait pour elle. Hipolita, de son côté, s'était bien aperçue qu'il n'était pas mal fait; mais le connaissant pour le fils d'un laboureur, elle ne daignait pas le considérer avec beaucoup d'attention; elle était d'une fierté insupportable, aussi bien que son frère don Thomas de Xaral, qui n'avait peut-être pas son pareil en Espagne pour être gueux et entêté de sa noblesse. Cet orgueilleux gentilhomme de campagne habitait une maison qu'il appelait son château, et qui n'était, à parler proprement, qu'une masure, tant elle menaçait ruine de toutes parts. Cependant, quoique ses facultés ne lui permissent pas de la faire réparer, quoiqu'il eût de la peine à vivre, il ne laissait pas d'avoir un valet pour le servir, et de plus il y avait une femme maure auprès de sa sœur. C'était une chose réjouissante que de voir paraître don Thomas dans le bourg, les fêtes et les dimanches, avec un habit de velours cramoisi tout pelé, et un petit chapeau garni d'un vieux plumet jaune, qu'il conservait chez lui comme des reliques pendant les autres jours de la semaine. Paré de ces guenilles, qui lui semblaient autant de preuves de sa noble origine, il tranchait du seigneur et croyait assez payer les profondes révérences qu'on lui faisait lorsqu'il voulait bien y répondre par un regard. Sa sœur n'était pas moins folle que lui de l'antiquité de sa race, et elle joignait à ce ridicule celui d'être si vaine de sa beauté, qu'elle vivait dans la glorieuse espérance que quelque grand viendrait la demander en mariage. Tels étaient les caractères de don Thomas et d'Hipolita. Fabricio le savait bien; et, pour s'insinuer auprès de deux personnes si altières, il prit le parti de flatter leur vanité par de faux respects; ce qu'il fit avec tant d'adresse, que le frère et la sœur enfin trouvèrent

bon qu'il eût l'honneur de leur aller souvent rendre ses hommages. Comme il ne connaissait pas moins leur misère que leur orgueil, il avait envie tous les jours de leur offrir sa bourse; mais la crainte de révolter contre lui leur fierté l'en empêchait; néanmoins son ingénieuse générosité trouva moyen de les aider sans les exposer à rougir. « Seigneur, dit-il un jour en particulier au gentilhomme, j'ai deux mille ducats à mettre en dépôt; ayez la bonté de me les garder; que je vous aie cette obligation-là. » Il n'est pas besoin de demander si Xaral y consentit; outre qu'il était mal en argent, il avait la conscience d'un dépositaire. Il se chargea volontiers de cette somme; et il ne l'eut pas sitôt entre les mains, qu'il en employa sans façon une bonne partie à faire réparer sa chaumière et à se donner toutes ses petites commodités : un habit neuf d'un très beau velours bleu fut levé et fait à Salamanque, et une plume verte qu'on y acheta vint ravir au vieux plumet jaune la gloire dont il était en possession immémoriale d'orner le noble chef de don Thomas. La belle Hipolita eut aussi sa paraguante, et fut parfaitement bien nippée. C'est ainsi que Xaral dissipait les ducats qui lui avaient été confiés, sans penser qu'ils ne lui appartenaient point, et que jamais il ne pourrait les restituer. Il ne se fit pas le moindre scrupule d'en user ainsi; il crut même qu'il était juste qu'un roturier payât l'honneur d'être en commerce avec un gentilhomme. Fabricio avait bien prévu cela; mais en même temps il s'était flatté qu'en faveur de ses espèces don Thomas vivrait avec lui familièrement, qu'Hipolita peu à peu s'accoutumerait à souffrir ses soins, et lui pardonnerait enfin l'audace d'avoir élevé sa pensée jusqu'à elle. Véritablement il en eut auprès d'eux un accès plus libre : ils lui firent plus d'amitié qu'ils ne lui en avaient fait auparavant. Un homme riche est toujours gracieusé des grands quand il se rend leur vache à lait. Xaral et sa sœur, qui jusqu'alors n'avaient connu les richesses que de nom, n'eurent pas plus tôt senti leur utilité, qu'ils jugèrent que Fabricio méritait d'être ménagé : ils eurent pour lui des égards et des attentions qui le charmèrent. Il crut que sa personne ne leur déplaisait pas, et qu'assurément ils avaient fait réflexion que tous les jours des gentilshommes, pour soutenir leur noblesse, étaient obligés d'avoir recours à des alliances roturières. Dans cette opinion, qui flattait son amour, il se résolut à demander Hipolita en mariage. Dès la première occasion favorable qu'il put trouver de parler à don Thomas, il lui dit qu'il souhaitait passionnément d'être son beau-frère; et que, pour avoir cet honneur, non seulement il lui abandonnerait le dépôt, mais il lui ferait encore présent d'un millier de pistoles. Le superbe Xaral rougit à cette proposition, qui réveilla

son orgueil : et, dans son premier mouvement, peu s'en fallut qu'il ne fît éclater tout le mépris qu'il avait pour le fils d'un laboureur. Néanmoins, quelque indigné qu'il fût de la témérité de Fabricio, il se contraignit; et, sans témoigner aucun dédain, il lui répondit qu'il ne pouvait sur-le-champ se déterminer dans une pareille affaire; qu'il était à propos de consulter là-dessus Hipolita, et de faire même une assemblée de parents. Il renvoya le galant avec cette réponse, et convoqua effectivement une diète composée de quelques hidalgos de son voisinage, lesquels étaient de ses parents, et qui tous avaient, comme lui, la rage de la *hidalguia*. Il tint conseil avec eux, non pour leur demander s'ils étaient d'avis qu'il accordât sa sœur à Fabricio, mais pour délibérer de quelle façon il fallait punir ce jeune insolent, qui, malgré la bassesse de sa naissance, osait aspirer à la possession d'une fille de la qualité d'Hipolita. Dès qu'il eut exposé cette audace à l'assemblée, au seul nom de Fabricio et de fils de laboureur, vous eussiez vu les yeux de tous ces nobles s'allumer de fureur : chacun vomit feu et flamme contre l'audacieux; les uns ainsi que les autres veulent qu'il expire sous le bâton, pour expier l'outrage qu'il a fait à leur famille par la proposition d'un si honteux hyménée. Cependant, après qu'on eut considéré la chose plus mûrement, le résultat de la diète fut qu'on laisserait vivre le coupable; mais que, pour lui apprendre à ne se plus méconnaître on lui ferait un tour dont il aurait sujet de se souvenir longtemps. On proposa diverses fourberies, et celle-ci prévalut. On décida qu'Hipolita feindrait d'être sensible à l'attachement de Fabricio, et que, sous prétexte de vouloir consoler ce malheureux amant du refus que don Thomas ferait de le prendre pour beau-frère, elle lui donnerait une nuit rendez-vous au château, où, dans le temps qu'il serait introduit par la femme maure, des gens apostés le surprendraient avec cette soubrette, qu'on lui ferait épouser par force. La sœur de Xaral se prêta d'abord sans répugnance à cette supercherie : il lui sembla qu'il y allait de sa gloire de regarder comme une injure la recherche d'un homme d'une condition si inférieure à la sienne. Mais cette orgueilleuse disposition fit bientôt place à des mouvements de pitié ; ou plutôt l'amour se rendit tout à coup maître de la fierté d'Hipolita. Dès ce moment elle vit les choses d'un autre œil : elle trouva l'obscure origine de Fabricio compensée par les belles qualités qu'il avait, et n'aperçut plus en lui qu'un cavalier digne de toute son affection... Admirez, seigneur écolier, admirez le prodigieux changement que cette passion est capable de produire : cette même fille, qui s'imaginait qu'un prince à peine méritait de la posséder, s'entête en un instant

d'un fils de laboureur, et s'applaudit de ses prétentions, après les avoir envisagées comme une ignominie. Elle s'abandonna au penchant qui l'entraînait ; et, bien loin de servir le ressentiment de son frère, elle entretint avec Fabricio une secrète intelligence, par l'entremise de la femme maure, qui le faisait entrer quelquefois la nuit dans la chaumière. Mais don Thomas eut quelque soupçon de ce qui se passait : sa sœur lui devint suspecte ; il l'observa, et fut convaincu, par ses propres yeux, qu'au lieu de répondre aux intentions de la famille, elle les trahissait. Il en avertit promptement deux de ses cousins, qui, prenant feu à cette nouvelle, commencèrent à crier : « Vengeance, don Thomas ! vengeance !... » Xaral, qui n'avait pas besoin d'être excité à tirer raison d'une offense de cette nature, leur dit, avec une modestie espagnole, qu'ils verraient l'usage qu'il savait faire de son épée, quand il s'agissait de l'employer à venger son honneur : ensuite, il les pria de se rendre chez lui à l'entrée d'une nuit qu'il leur marqua. Ils furent très exacts à s'y trouver. Il les introduisit et les cacha dans une petite chambre, sans que personne de la maison s'en aperçût ; puis il les quitta en leur disant qu'il reviendrait les joindre aussitôt que le galant serait entré dans le château, supposé qu'il s'avisât d'y venir cette nuit-là : ce qui ne manqua pas d'arriver, la mauvaise étoile de nos amants ayant voulu qu'ils choisissent cette même nuit pour s'entretenir. Don Fabricio était avec sa chère Hipolita. Ils commençaient à se tenir des discours qu'ils s'étaient déjà tenus cent fois, mais qui, bien que répétés sans cesse, ont toujours le charme de la nouveauté, lorsqu'ils furent désagréablement interrompus par les cavaliers qui veillaient pour les suprendre. Don Thomas et ses cousins vinrent fondre tous trois courageusement sur Fabricio, qui n'eut que le temps de se mettre en défense, et qui, jugeant à leur action qu'ils voulaient l'assassiner, se battit en désespéré. Il les blessa tous trois. et, leur présentant toujours la pointe de son épée, il eut le bonheur de gagner la porte et de se sauver. Alors Xaral, voyant que son ennemi lui échappait après avoir impunément déshonoré sa maison, tourna sa fureur contre la malheureuse Hipolita, et lui plongea son épée dans le cœur ; et ses deux parents, très mortifiés du mauvais succès de leur complot, se retirèrent chez eux avec leurs blessures... Demeurons en là, poursuivit Asmodée ; quand nous aurons vu passer tous les captifs, j'achèverai l'histoire de celui-ci. Je vous raconterai de quelle sorte, après que la justice se fut emparée de tous ses biens, à l'occasion de ce funeste événement, il eut le malheur d'être fait esclave en voyageant sur mer.

— Pendant que vous me faisiez le récit que vous avez fait sur

don Cléophas, j'ai remarqué parmi ces infortunés un jeune homme qui avait l'air si triste, si languissant, qu'il s'en est peu fallu que je ne vous aie interrompu pour vous en demander la cause.

— Vous n'y perdrez rien, répondit le démon; je puis vous apprendre ce que vous souhaitez de savoir. Ce captif, dont l'abattement vous a frappé, est un enfant de famille de Valladolid. Il était en esclavage depuis deux ans chez un patron qui a une femme très jolie; elle aimait violemment cet esclave, qui payait son amour du plus vif attachement. Le patron s'en étant douté, s'est hâté de vendre le chrétien, de peur qu'il ne travaillât chez lui à la propagation des Turcs. Le tendre Castillan, depuis ce temps-là, pleure sans cesse la perte de sa patronne; la liberté ne peut l'en consoler.

— Un vieillard de bonne mine attire mes regards, dit Leandro Perez ; qui est cet homme-là?

Le Diable répondit :

— C'est un barbier, natif de Guipuzcoa, qui va s'en retourner en Biscaye après quarante ans de captivité. Lorsqu'il tomba au pouvoir d'un corsaire, en allant de Valence à l'île de Sardaigne, il avait une femme, deux garçons et une fille; il ne lui reste plus de tout cela qu'un fils, qui, plus heureux que lui, a été au Pérou d'où il est revenu avec des biens immenses dans son pays, où il a fait l'acquisition de deux belles terres.

— Quelle satisfaction! reprit l'écolier, quel ravissement pour ce fils de revoir son père, et d'être en état de rendre ses derniers jours agréables et tranquilles!

— Vous parlez, reprit le boiteux, en enfant plein de tendresse et de sentiment; le fils du barbier biscayen est d'un naturel plus coriace. L'arrivée imprévue de son père lui causera plus de chagrin que de joie; au lieu de le retenir dans sa maison à Guipuzcoa, et de ne rien épargner pour lui marquer qu'il est ravi de le posséder, il pourra bien le faire concierge d'une de ses terres... Derrière ce captif qui vous paraît de si bonne mine, il y en a un autre qui ressemble comme deux gouttes d'eau à un vieux singe : c'est un petit médecin aragonais; il n'a pas été quinze jours à Alger. Dès que les Turcs ont su de quelle profession il était, ils n'ont pas voulu le garder parmi eux; ils ont mieux aimé le remettre sans rançon aux pères de la Merci, qui ne l'auraient assurément pas racheté, et qui ne l'ont ramené qu'à regret en Espagne... Vous qui êtes si compatissant aux peines d'autrui, ah! que vous plaindriez cet autre esclave qui a sur sa tête chauve une calotte de drap brun, si vous saviez tous les maux qu'il a soufferts à Alger, pendant douze ans, chez un rénégat anglais, son patron!

— Et qui est ce pauvre captif? dit Zambullo.

— C'est un cordelier de Navarre, répondit le démon; je vous avoue que je suis bien aise qu'il ait pâti comme un misérable, puisqu'il a, par ses discours de morale, empêché plus de cent esclaves chrétiens de prendre le turban.

— Je vous dirai avec la même franchise, répliqua don Cléophas, que je suis fâché que ce bon père ait été si longtemps à la merci d'un barbare.

— Vous avez tort de vous en affliger, et moi de m'en réjouir, repartit Asmodée. Ce bon religieux a si bien mis à profit ses douze années de souffrances, qu'il est plus avantageux pour lui d'avoir passé tout ce temps-là dans les tourments que dans sa cellule à combattre des tentations qu'il n'aurait pas toujours vaincues.

— Le premier captif après ce cordelier, dit Leandro Perez, a l'air bien tranquille pour un homme qui revient de l'esclavage : il excite ma curiosité à vous demander ce que c'est que ce personnage.

— Vous me prévenez, répondit le boiteux, j'allais vous le faire remarquer. Vous voyez en lui un bourgeois de Salamanque, un père infortuné, un mortel devenu insensible aux malheurs à force d'en avoir éprouvé. Je suis tenté de vous apprendre sa pitoyable histoire et de laisser là le reste des captifs; aussi bien, après celui-ci, il y en a peu dont les aventures méritent de vous être racontées.

L'écolier, qui déjà commençait à s'ennuyer de voir passer tant de tristes figures, témoigna qu'il ne demandait pas mieux. Aussitôt le Diable lui fit le récit contenu dans le chapitre suivant.

XX. — De la dernière histoire qu'Asmodée raconta; comment, en la finissant, il fut tout à coup interrompu, et de quelle manière désagréable pour ce démon don Cléophas et lui furent séparés.

Pablos de Bahabon, fils d'un alcade de village de la Castille-Vieille, après avoir partagé avec un frère et une sœur la modique succession que leur père, quoique des plus avares, leur avait laissée, partit pour Salamanque dans le dessein d'aller grossir le nombre des écoliers de l'université. Il était bien fait, il avait de l'esprit, et il entrait dans sa vingt-troisième année. Avec un millier de ducats qu'il possédait, et une disposition prochaine à les manger, il ne tarda guère à faire parler de lui dans la ville. Tous les jeunes gens recherchèrent à l'envi son amitié; c'était à qui serait des parties de plaisir que don Pablos faisait tous les jours : je dis don Pablos, parce qu'il avait pris le don pour être en droit de vivre plus familièrement avec des écoliers dont

la noblesse aurait pu l'obliger à se contraindre. Il aimait tant la joie et la bonne chère, et il ménagea si peu sa bourse, qu'au bout de quinze mois l'argent lui manqua. Il ne laissa pas toutefois de rouler encore, tant par le crédit qu'on lui fit que par quelques pistoles qu'il emprunta; mais cela ne put le mener loin, et il demeura bientôt sans ressource. Alors ses amis, le voyant hors d'état de faire de la dépense, cessèrent de le voir, et ses créanciers commencèrent à le tourmenter. Quoiqu'il assurât ceux-ci qu'il allait incessamment recevoir des lettres de change de son pays, quelques-uns s'impatientèrent, et le poursuivirent même si vivement en justice, qu'ils étaient sur le point de le faire emprisonner, lorsqu'en se promenant sur les bords de la rivière de Tormès, il rencontra une personne de sa connaissance qui lui dit : « Seigneur don Pablos, prenez garde à vous; je vous avertis qu'il y a un alguazil et des archers à vos trousses; ils prétendent vous mettre la main sur le collet quand vous rentrerez dans la ville. » Bahabon, effrayé d'un avis qui ne s'accordait que trop avec l'état de ses affaires, prit sur-le-champ la fuite et le chemin de Corita; mais il quitta la route de ce bourg pour gagner un bois qu'il aperçut dans la campagne et dans lequel il s'enfonça, résolu de s'y tenir caché jusqu'à ce que la nuit vînt lui prêter ses ombres pour continuer sa marche plus sûrement. C'était dans la saison où les arbres sont parés de toutes leurs feuilles : il choisit le plus touffu pour y monter, et s'y assit sur des branches qui l'enveloppaient de leurs feuillages. Se croyant en sûreté dans cet endroit, il perdit peu à peu la crainte de l'alguazil; et comme les hommes font ordinairement les plus belles réflexions du monde quand les fautes sont commises, il se représenta toute sa mauvaise conduite et se promit bien à lui-même, si jamais il se revoyait en fonds, de faire un meilleur usage de son argent. Il jura surtout qu'il ne serait jamais la dupe de ces faux amis qui entraînent un jeune homme dans la débauche, et dont l'amitié se dissipe avec les fumées du vin. Tandis qu'il s'occupait des différentes pensées qui se succédaient les unes aux autres dans son esprit, la nuit survint. Alors, se démêlant d'entre les branches et les feuilles qui le couvraient, il était prêt à se couler en bas, lorsqu'à la faible clarté d'une nouvelle lune il crut discerner une figure d'homme. A cette vue, qui lui rendit sa première peur, il s'imagina que c'était l'alguazil qui, l'ayant suivi à la piste, le cherchait dans ce bois; et sa frayeur redoubla quand il vit qu'au pied du même arbre sur lequel il était cet homme s'assit, après en avoir fait le tour deux ou trois fois.

Le Diable boiteux s'interrompit lui-même en cet endroit de son récit :

— Seigneur Zambullo, dit-il à don Cléophas, permettez-moi de jouir un peu de l'embarras où je mets votre esprit en ce moment. Vous êtes fort en peine de savoir qui pouvait être ce mortel qui se trouvait là si mal à propos, et ce qui l'y amenait : c'est ce que vous apprendrez bientôt; je n'abuserai point de votre patience. Cet homme, après s'être assis au pied de l'arbre dont l'épais feuillage dérobait à ses yeux don Pablos, s'y reposa quelques instants : puis il se mit à creuser la terre avec un poignard, et fit une profonde fosse où il enterra un sac de buffle; ensuite il combla la fosse, la recouvrit proprement de gazon, et se retira. Bahabon, qui avait observé tout avec une extrême attention, et dont les alarmes s'étaient changées en transports de joie, attendit que l'homme se fût éloigné pour descendre de son arbre et aller déterrer le sac, où il ne doutait pas qu'il n'y eût de l'or ou de l'argent. Il se servit pour cela de son couteau; mais quand il n'en aurait pas eu, il se sentait tant d'ardeur pour ce travail, qu'avec ses seules mains il aurait pénétré jusqu'aux entrailles de la terre. D'abord qu'il eut le sac en sa puissance, il se mit à le tâter; et persuadé qu'il y avait dedans des espèces, il se hâta de sortir du bois avec sa proie, craignant alors beaucoup moins la rencontre de l'alguazil que celle de l'homme à qui le sac appartenait. Dans le ravissement où cet écolier était d'avoir fait un si bon coup, il marcha légèrement toute la nuit, sans tenir de route assurée, sans se sentir fatigué ni incommodé du fardeau qu'il portait; mais à la pointe du jour il s'arrêta sous des arbres, assez près du bourg de Molorido, moins, à la vérité, pour se reposer que pour satisfaire enfin la curiosité qu'il avait de savoir ce que son sac renfermait : il le délia donc avec ce frémissement agréable qui vous saisit au moment que vous allez prendre un grand plaisir; il y trouva de bonnes doubles pistoles, et, pour comble de joie, il en compta deux cent cinquante. Après les avoir comtemplées avec volupté, il rêva fort sérieusement à ce qu'il devait faire; et lorsqu'il eut formé sa résolution, il serra ses doublons dans ses poches, jeta le sac de buffle, et se rendit à Molorido. Il s'y fit enseigner une hôtellerie, où, tandis qu'on lui préparait à déjeuner, il loua une mule, sur laquelle il retourna dès le jour même à Salamanque. Il s'aperçut bien, à la surprise qu'on y fit paraître en le revoyant, que l'on n'ignorait pas pourquoi il s'était éclipsé; mais il avait sa fable toute prête : il dit qu'ayant besoin d'argent, et que n'en recevant point de son pays, quoiqu'il eût écrit vingt fois pour qu'on lui en envoyât, il s'était déterminé à y faire un tour, et que le soir précédent, comme il arrivait à Molorido, il avait rencontré son fermier qui lui apportait des espèces; de manière qu'il se trouvait dans une situation

à détromper tous ceux qui le croyaient un homme sans bien. Il ajouta qu'il prétendait faire connaître à ses créanciers qu'ils avaient eu tort de pousser à bout un honnête homme, qui les aurait depuis longtemps contentés s'il eût eu des fermiers plus exacts à lui faire toucher ses revenus. Il ne manqua pas effectivement d'assembler chez lui, dès le lendemain, tous ses créanciers, et de les payer jusqu'au dernier sou. Les mêmes amis qui l'avaient abandonné dans sa misère ne surent pas plus tôt qu'il avait de l'argent frais, qu'ils revinrent à la charge; ils recommencèrent à le flatter, dans l'espérance de se divertir encore à ses dépens; mais il se moqua d'eux à son tour. Fidèle au serment qu'il avait fait dans le bois, il leur rompit en visière. Au lieu de reprendre son premier train, il ne songea plus qu'à faire des progrès dans la science des lois, et l'étude devint son unique occupation... Cependant, me direz-vous, il dépensait toujours à bon compte des doubles pistoles qui n'étaient point à lui. J'en demeure d'accord; il faisait ce que les trois quarts et demi des humains feraient aujourd'hui en pareil cas. Il avait pourtant dessein de les restituer quelque jour, si par hasard il découvrait à qui elles appartenaient; mais se reposant sur sa bonne intention, il les dissipait sans scrupule en attendant patiemment cette découverte, qu'il fit néanmoins une année après. Le bruit courut dans Salamanque qu'un bourgois de cette ville, nommé Ambrosio Piquillo, ayant été dans un bois pour y chercher un sac rempli de pièces d'or qu'il y avait enterré, n'avait trouvé que la fosse où il s'était avisé de le cacher, et que ce malheur réduisait enfin ce pauvre homme à la mendicité. Je dirai, à la louange de Bahabon, que les reproches secrets que sa conscience lui fit à cette nouvelle ne furent pas inutiles. Il s'informa où demeurait Ambrosio, et l'alla voir dans une petite salle basse où il y avait pour tous meubles une chaise et un grabat. « Mon ami, lui dit-il d'un air hypocrite, j'ai appris par la voix publique le fâcheux accident qui vous est arrivé, et la charité nous obligeant à nous aider les uns et les autres à proportion de notre pouvoir, je viens vous apporter un petit secours; mais je voudrais savoir de vous-même votre triste aventure. — Seigneur cavalier, répondit Piquillo, je vais vous la conter en deux mots. J'avais un fils qui me volait; je m'en aperçus; et craignant qu'il ne mît la main sur un sac de buffle dans lequel il y avait deux cent cinquante doublons bien comptés, je crus ne pouvoir mieux faire que de les aller enterrer dans le bois où j'ai eu l'imprudence de les porter. Depuis ce jour malheureux, mon fils m'a pris tout ce que j'avais, et a disparu avec une femme qu'il a enlevée. Me voyant dans un déplorable état par le libertinage de ce mauvais enfant, ou plutôt par ma

sotte bonté pour lui, j'ai voulu recourir à mon sac de buffle; mais, hélas! cette seule ressource qui me restait pour subsister m'a cruellement été ravie. » Cet homme ne put achever ces paroles sans sentir renouveler son affliction, et il répandit des pleurs en abondance. Don Pablos en fut attendri, et lui dit : « Mon cher Ambrosio, il faut se consoler de toutes les traverses qui arrivent dans la vie; vos larmes sont inutiles; elles ne vous feront pas retrouver vos doubles pistoles, qui, véritablement, sont perdues pour vous, si quelque fripon les possède. Mais que sait-on? elles peuvent être tombées entre les mains d'un homme de bien, qui ne manquera pas de vous les rapporter dès qu'il apprendra qu'elles sont à vous. Elles vous seront donc peut-être rendues; vivez dans cette espérance; et en attendant une restitutuion si juste, ajouta-t-il en lui donnant dix doublons de ceux mêmes qui avaient été dans le sac de buffle, prenez ceci, et me venez voir dans huit jours. » Après lui avoir parlé de cette sorte, il lui dit son nom et sa demeure, et sortit tout confus des remercîments que lui faisait Ambrosio et des bénédictions qu'il en recevait.

Telles sont, pour la plupart, les actions généreuses : on se garderait bien de les admirer si l'on en pénétrait les motifs. Au bout de huit jours, Piquillo, qui n'avait pas oublié ce que don Pablos lui avait dit, alla chez lui. Bahabon lui fit un très bon accueil, et lui dit affectueusement : « Mon ami, sur les bons témoignages qui m'ont été rendus de vous j'ai résolu de contribuer autant qu'il me serait possible à vous remettre sur pied : j'y veux employer mon crédit et ma bourse. Pour commencer à rétablir vos affaires, continua-t-il, savez-vous ce que j'ai fait? Je connais quelques personnes de distinction qui sont très charitables; j'ai été les trouver, et j'ai si bien su leur inspirer de la compassion pour vous, que j'en ai tiré deux cents écus que je vais vous donner. » En même temps il entra dans son cabinet, d'où il sortit un moment après avec un sac de toile où il avait mis cette somme en argent, et non en doublons, de peur que le bourgeois, en recevant de lui tant de doubles pistoles, ne s'avisât de soupçonner la vérité; au lieu que, par cette adresse, il parvenait plus sûrement à son but, qui était de faire la restitution d'une manière qui conciliât sa réputation avec sa conscience. Aussi Ambrosio était-il bien éloigné de penser que ces écus fussent de l'argent restitué : il les prit de bonne foi pour le produit d'une quête faite en sa faveur; et après avoir remercié de nouveau don Pablos, il regagna sa petite salle basse, en bénissant le ciel d'avoir trouvé un cavalier qui s'intéressait pour lui si vivement. Il rencontra le lendemain dans la rue un de ses amis qui n'était guère mieux que lui dans ses affaires, et qui

lui dit : « Je pars dans deux jours pour aller m'embarquer à Cadix, où bientôt un vaisseau doit mettre à la voile pour la Nouvelle-Espagne : je ne suis pas content de ma condition dans ce pays-ci, et le cœur me dit que je serai plus heureux au Mexique. Je vous conseillerais de m'accompagner si vous aviez devant vous cent écus seulement. Je ne serais pas en peine d'en avoir deux cents, répondit Piquillo : j'entreprendrais volontiers ce voyage, si j'étais sûr de gagner ma vie aux Indes. » Là-dessus son ami lui vanta la fertilité de la Nouvelle-Espagne, et lui fit envisager tant de moyens de s'y enrichir, qu'Ambrosio, se laissant persuader, ne pensa plus qu'à se préparer à partir avec lui pour Cadix. Mais avant que de quitter Salamanque, il eut soin de faire tenir une lettre à Bahabon, par laquelle il lui mandait que, trouvant une belle occasion de passer aux Indes, il voulait en profiter, pour voir si la fortune lui serait plus favorable ailleurs que dans son pays ; qu'il prenait la liberté de lui donner cet avis, en l'assurant qu'il conserverait éternellement le souvenir de ses bontés. Le départ d'Ambrosio causa quelque chagrin à don Pablos, qui voyait par là déconcerter le plan qu'il avait de s'acquitter peu à peu; mais considérant que dans quelques années ce bourgeois pourrait revenir à Salamanque, il se consola insensiblement, et s'attacha plus que jamais à l'étude du droit civil et du droit canon. Il y fit de si grands progrès tant par son application que par la vivacité de son esprit, qu'il devint le plus brillant sujet de l'université, qui le choisit enfin pour son recteur. Il ne se contenta pas de soutenir cette dignité par une profonde science, il travailla si fort sur lui, qu'il acquit toutes les vertus d'un homme de bien. Pendant son rectorat, il apprit qu'il y avait dans les prisons de Salamanque un jeune garçon accusé de rapt, et près de perdre la vie. Alors se ressouvenant que le fils de Piquillo avait enlevé une femme, il s'informa qui était le prisonnier; et ayant découvert que c'était le fils d'Ambrosio lui-même, il entreprit sa défense. Ce qu'il y a d'admirable dans la science des lois, c'est qu'elle fournit des armes pour et contre; et comme notre recteur la possédait à fond, il s'en servit utilement pour l'accusé : il est bien vrai qu'il joignit à cela le crédit de ses amis et les plus fortes sollicitations, ce qui opéra plus que tout le reste. Le coupable sortit donc de cette affaire plus blanc que neige. Il alla remercier son libérateur, qui lui dit : « C'est à la considération de votre père que je vous ai rendu service. Je l'aime : et, pour vous en donner une nouvelle marque, si vous voulez demeurer dans cette ville et y mener une vie d'honnête homme, j'aurai soin de votre fortune ; si, à l'exemple d'Ambrosio, vous souhaitez de faire le voyage des

Indes, vous pouvez compter sur cinquante pistoles ; je vous en fais bon. » Le jeune Piquillo lui répondit : « Puisque j'ai le bonheur d'être protégé de Votre Seigneurie, j'aurais tort de m'éloigner d'un séjour où je jouis d'un si grand avantage ; je ne sortirai point de Salamanque, et je vous proteste d'y tenir une conduite dont vous serez satisfait. » Sur cette assurance, le recteur lui mit dans la main une vingtaine de pistoles, en lui disant : « Tenez, mon ami, attachez-vous à quelque honnête profession, employez bien votre temps, et soyez sûr que je ne vous abandonnerai point. » Deux mois après cette aventure, il arriva que le jeune Piquillo, qui de temps en temps venait faire sa cour à don Pablos, parut un jour tout en pleurs devant lui. « Qu'avez-vous? lui dit Bahabon. — Seigneur, répondit le fils d'Ambrosio, je viens d'apprendre une nouvelle qui me déchire le cœur. Mon père a été pris par un corsaire algérien, et il est actuellement dans les fers. Un vieillard de Salamanque, qui revient d'Alger, où il a été dix ans captif, et que les pères de la Merci ont racheté depuis peu, m'a dit tout à l'heure l'avoir laissé dans l'esclavage. Hélas! ajouta-t-il en se frappant la poitrine et s'arrachant les cheveux, misérable que je suis! c'est moi, dont le libertinage a réduit mon père à cacher son argent et à se bannir de sa patrie! c'est moi qui l'ai livré au barbare qui l'accable de chaînes! Ah! seigneur don Pablos, pourquoi m'avez-vous tiré des mains de la justice? Puisque vous aimez mon père, il fallait être son vengeur et me laisser expier par ma mort le crime d'avoir causé tous ses malheurs. » A ce discours, qui marquait un fripon de fils converti, le recteur fut touché de la douleur que le jeune Piquillo faisait paraître. « Mon enfant, lui dit-il, je vois avec plaisir que vous vous repentez de vos fautes passées; essuyez vos larmes; il suffit que je sache ce qu'Ambrosio est devenu pour vous assurer que vous le reverrez; sa délivrance ne dépend que d'une rançon dont je me charge; quelques maux qu'il puisse avoir soufferts, je suis persuadé qu'à son retour, trouvant en vous un fils sage et plein de tendresse pour lui, il ne se plaindra plus de son mauvais sort. » Don Pablos, par cette promesse, renvoya le fils d'Ambrosio tout consolé, et, trois ou quatre jours après, il partit pour Madrid, oú, étant arrivé, il remit aux religieux de la Merci une bourse où il y avait cent pistoles, avec un petit papier sur lequel ces paroles étaient écrites : « Cette somme est donnée aux Pères de la Rédemption pour le rachat d'un pauvre bourgeois de Salamanque, appelé Ambrosio Piquillo, captif à Alger. » Ces bons religieux, dans ce voyage qu'ils viennent de faire à Alger, n'ont pas manqué de suivre l'intention du recteur; ils ont racheté Ambro-

sio, qui est cet esclave dont vous avez admiré l'air tranquille.

— Mais il me semble, dit don Cléophas, que Bahabon n'en doit plus guère de reste à ce bourgeois.

— Don Pablos pense autrement que vous, répondit Asmodée. Il restituera le principal et les intérêts; la délicatesse de sa conscience va jusqu'à se faire un scrupule de posséder le bien qu'il a gagné depuis qu'il est recteur; et quand il reverra Piquillo, il a dessein de lui dire : « Ambrosio, mon ami, ne me regardez plus comme votre bienfaiteur; vous ne voyez en moi que le fripon qui a déterré l'argent que vous aviez caché dans un bois; ce n'est point assez que je vous rende vos deux cent cinquante doublons, puisque je m'en suis servi pour parvenir au rang que je tiens dans le monde; tous mes effets vous appartiennent; je n'en veux retenir que ce qu'il vous plaira que...

Le Diable boiteux s'arrêta tout court en cet endroit; il lui prit un frisson, et il changea de visage.

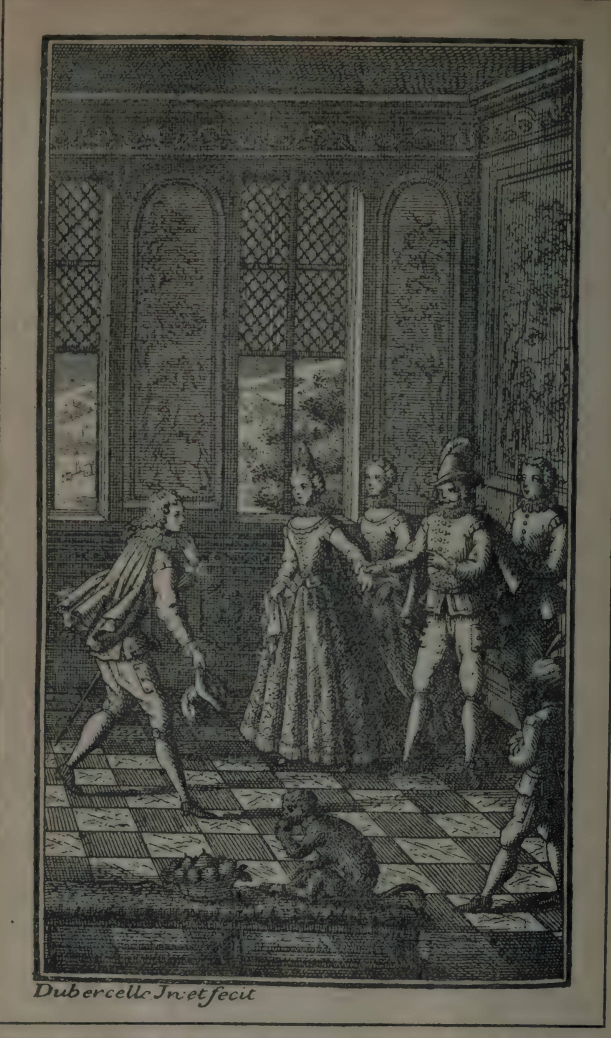
— Qu'avez-vous? lui dit l'écolier; quel mouvement extraordinaire vous agite et vous coupe subitement la parole?

— Ah! seigneur Leandro, s'écria le démon d'une voix tremblante, quel malheur pour moi! Le magicien qui me tenait prisonnier dans une bouteille vient de s'apercevoir que je ne suis plus dans son laboratoire : il va me rappeler par des conjurations si fortes, que je n'y pourrai résister.

— Que j'en suis mortifié! dit don Cléophas tout attrendri; quelle perte je vais faire! Hélas! nous allons nous séparer pour jamais.

— Je ne le crois pas, répondit Asmodée; le magicien peut avoir besoin de mon ministère; et si j'ai le bonheur de lui rendre quelque service, peut-être par reconnaissance me remettra-t-il en liberté; si cela arrive, comme je l'espère, comptez que je vous rejoindrai aussitôt, à condition que vous ne révélerez à personne ce qui s'est passé cette nuit entre nous; car si vous aviez l'indiscrétion d'en faire confidence à quelqu'un, je vous avertis que vous ne me reverriez plus... Ce qui me console un peu d'être obligé de vous quitter, poursuivit-il, c'est que du moins j'ai fait votre fortune. Vous épouserez la belle Séraphine, que j'ai rendue folle de vous; le seigneur don Pèdre de Escolano, son père, est dans la résolution de vous la donner en mariage; ne laissez point échapper un si bel établissement. Mais, miséricorde! ajouta-t-il, j'entends déjà le magicien qui me conjure; tout l'enfer est effrayé des paroles terribles que prononce ce redoutable cabaliste. Je ne puis demeurer plus longtemps avec Votre Seigneurie. Jusqu'au revoir, cher Zambullo.

En achevant ces mots, il embrassa don Cléophas, et disparut après l'avoir transporté dans son appartement.



Le seigneur don Pèdre de Escolano présente Leandro Perez, à sa fille Séraphine, comme le gentilhomme qui l'a délivrée des flammes.

XXI. — De ce que fit don Cléophas après que le Diable boiteux se fut éloigné de lui, et de quelle façon l'auteur de cet ouvrage a jugé à propos de le finir.

Un moment après la retraite d'Asmodée, l'écolier, se sentant fatigué d'avoir été toute la nuit sur ses jambes, et de s'être donné beaucoup de mouvement, se déshabilla et se mit au lit pour prendre quelque repos. Dans l'agitation où étaient ses esprits, il eut bien de la peine à s'endormir; mais enfin, payant avec usure à Morphée le tribut que lui doivent tous les mortels, il tomba dans un assoupissement léthargique où il passa la journée et la nuit suivante.

Il y avait déjà vingt-quatre heures qu'il était dans cet état, quand don Luis de Lujan, jeune cavalier de ses amis, entra dans sa chambre en criant de toute sa force :

— Holà! ho! seigneur don Cléophas, debout!

A ce bruit, Zambullo se réveilla.

— Savez-vous, lui dit don Luis, que vous êtes couché depuis hier matin?

— Cela n'est pas possible, répondit Leandro.

— Rien n'est plus vrai, répliqua son ami; vous avez fait deux fois le tour du cadran. Toutes les personnes de cette maison me l'ont assuré.

L'écolier, étonné d'un si long sommeil, craignit d'abord que son aventure avec le Diable boiteux ne fût qu'une illusion; mais il ne pouvait le croire; et lorsqu'il se rappelait certaines circonstances, il ne doutait plus de la réalité de ce qu'il avait vu; cependant, pour en être plus certain, il se leva, s'habilla promptement, et sortit avec don Luis, qu'il mena vers la porte du Soleil sans lui dire pourquoi. Quand ils furent arrivés là, et que don Cléophas aperçut l'hôtel de don Pèdre presque tout réduit en cendres, il feignit d'en être surpris.

— Que vois-je? dit-il. Quel ravage le feu a fait ici! A qui appartenait cette malheureuse maison? Y a-t-il longtemps qu'elle est brûlée?

Don Luis de Lujan répondit à ces deux questions, et lui dit ensuite :

— Cet incendie fait moins de bruit dans la ville par le dommage considérable qu'il a causé que par une particularité que je vais vous apprendre. Le seigneur don Pèdre de Escolano a une fille unique qui est belle comme le jour; on dit qu'elle était dans une chambre pleine de flamme et de fumée, où elle devait périr

nécessairement, et que néanmoins elle a été sauvée par un jeune cavalier dont je ne sais pas encore le nom; cela fait le sujet de tous les entretiens de Madrid. On élève jusqu'aux nues la valeur de ce cavalier, et l'on croit que, pour prix d'une action si hardie, quoiqu'il ne soit qu'un simple gentilhomme, il pourra bien obtenir la fille du seigneur don Pèdre.

Leandro Perez écouta don Luis sans faire semblant de prendre le moindre intérêt à ce qu'il disait; puis, se débarrassant bientôt de lui sous un prétexte spécieux, il gagna le Prado, où, s'étant assis sous des arbres, il se plongea dans une profonde rêverie. Le Diable boiteux vint d'abord occuper sa pensée. « Je ne puis, disait-il, trop regretter mon cher Asmodée; il m'aurait fait faire le tour du monde en peu de temps, et j'aurais voyagé sans éprouver les incommodités des voyages : je fais sans doute une grande perte; mais, ajouta-t-il un moment après, elle n'est peut-être pas irréparable : pourquoi désespérer de revoir ce démon? Il peut arriver, comme il l'a dit lui-même, que le magicien lui rende incessamment la liberté. » Pensant ensuite à don Pèdre et à sa fille, il prit la résolution d'aller chez eux, poussé par la seule curiosité de voir la belle Séraphine.

Dès qu'il parut devant don Pèdre, ce seigneur courut à lui les bras ouverts, en disant :

— Soyez le bienvenu, généreux cavalier, je commençais à me plaindre de vous. Eh quoi! disais-je, don Cléophas, après les instances que je lui ai faites de me venir voir, est encore à s'offrir à mes yeux! qu'il répond mal à l'impatience que j'ai de lui témoigner l'estime et l'amitié que je sens pour lui!

Zambullo baissa respectueusement la tête à ce reproche obligeant, et dit au vieillard, pour s'excuser, qu'il avait craint de l'incommoder dans l'embarras où il avait jugé qu'il devait être le jour précédent.

— Je ne suis pas satisfait de cette excuse, répliqua don Pèdre; vous ne sauriez être incommode dans une maison où l'on serait, sans votre secours, dans la plus grande tristesse. Mais, ajouta-t-il, suivez-moi, s'il vous plaît; vous avez d'autres remerciements que les miens à recevoir.

En parlant de cette sorte, il le prit par la main, et le conduisit à l'appartement de Séraphine. Cette dame venait de faire la *sieste*.

— Ma fille, lui dit son père, je viens vous présenter le gentilhomme qui vous a si courageusement sauvé la vie : marquez-lui jusqu'à quel point vous êtes pénétrée de ce qu'il a fait pour vous, puisque l'état où vous étiez avant-hier ne vous le permit pas.

Alors la senora Seraphina, ouvrant une bouche de rose, adressa

la parole à Leandro Perez, et lui fit un compliment qui charmerait tous mes lecteurs si je pouvais le rapporter mot pour mot : mais comme il ne m'a point été rendu fidèlement, j'aime mieux le passer sous silence que de le défigurer. Je dirai seulement que don Cléophas crut voir et entendre une divinité; qu'il fut pris en même temps par les yeux et par les oreilles : il conçut aussitôt pour elle un amour violent; mais bien loin de la regarder comme une personne qu'il ne pouvait manquer d'épouser, il douta, malgré tout ce que le démon lui avait dit, que l'on voulût payer d'un si beau prix le service qu'on s'imaginait qu'il avait rendu. Plus il la trouvait charmante, moins il osait se flatter de l'obtenir. Ce qui acheva de le rendre tout à fait incertain d'un si grand avantage, c'est que don Pèdre, dans la longue conversation qu'ils eurent ensemble, ne toucha point cette corde-là, et ne fit que l'accabler d'honnêtetés, sans lui laisser entrevoir qu'il eût la moindre envie d'être son beau-père. De son côté, Séraphine, aussi polie que son père, tint des discours pleins de reconnaissance, sans se servir d'aucune expression qui pût donner sujet à Zambullo de penser qu'elle fût amoureuse de lui; de sorte qu'il sortit de chez le seigneur Escolano avec beaucoup d'amour et fort peu d'espérance.

— Asmodée, mon ami, disait-il en s'en retournant au logis, comme s'il eût été encore avec ce Diable, quand vous m'avez assuré que don Pèdre était dans la disposition de me faire son gendre, et que Séraphine brûlait d'une vive ardeur que vous lui avez inspirée pour moi, il faut que vous ayez voulu vous égayer à mes dépens, ou bien que vous ne sachiez pas mieux le présent que l'avenir.

Notre écolier fut fâché d'avoir été chez cette dame; et regardant la passion qu'il avait pour elle comme un amour malheureux qu'il fallait vaincre, il résolut de ne rien épargner pour cela : il fit plus, il se reprocha le désir qu'il avait eu de pousser sa pointe, supposé qu'il eût trouvé le père dispose à lui accorder sa fille; et il se représenta qu'il était honteux de devoir son bonheur à un artifice.

Il était encore plein de ces réflexions lorsque don Pèdre, l'ayant envoyé chercher le jour suivant, lui dit :

— Seigneur Leandro Perez, il est temps que je vous prouve par des actions qu'en m'obligeant vous n'avez pas fait plaisir à un de ces courtisans qui se contenteraient, à ma place, de vous donner de l'eau bénite de cour; je veux que Séraphine soit elle-même la récompense du péril que vous avez couru pour elle; je l'ai consultée là-dessus, et je la vois prête à m'obéir sans répugnance : je vous dirai même que j'ai reconnu mon sang quand

je lui ai proposé pour époux son libérateur. Elle en a marqué sa joie par un transport qui m'a fait connaître que sa générosité répondait à la mienne. C'est donc une chose résolue, vous épouserez ma fille.

Après avoir ainsi parlé, le bon seigneur de Escolano, qui s'attendait avec raison que don Cléophas lui rendrait de très humbles grâces d'une si grande faveur, fut assez surpris de le trouver interdit et embarrassé.

— Parlez, Zambullo, lui dit-il, que faut-il que je pense du désordre où vous met la proposition que je vous fais? qui peut vous révolter contre elle? Un simple gentilhomme doit-il se refuser à une alliance dont un grand se tiendrait honoré? La noblesse de ma maison a-t-elle quelque tache que j'ignore?

— Seigneur, répondit Leandro, je ne sais que trop la distance que le ciel a mise entre nous.

— Pourquoi donc, reprit don Pèdre, paraissez-vous si peu content d'un mariage qui vous fait tant d'honneur? Avouez-le-moi, don Cléophas, vous aimez quelque dame qui a reçu votre foi, et son intérêt s'oppose en ce moment à votre fortune.

— Si j'avais une maîtresse à qui je fusse lié par des serments, répondit l'écolier, rien sans doute ne serait capable de me les faire trahir. Mais ce n'est point cette raison qui m'empêche de profiter de vos bontés : un sentiment de délicatesse veut que je renonce au glorieux établissement que vous me proposez; et loin de vouloir abuser de votre erreur, je vais vous détromper : je ne suis point le libérateur de Séraphine.

— Qu'entends-je! s'écria le vieillard fort étonné : ce n'est pas vous qui l'avez délivrée des flammes qui l'allaient consumer? ce n'est point vous qui avez fait une action si hardie?

— Non, seigneur, répondit Zambullo; tout mortel l'aurait vainement entrepris, et je veux bien vous apprendre que c'est un Diable qui a sauvé votre fille.

Ces paroles augmentèrent la surprise de don Pèdre, qui, ne croyant pas les devoir prendre au pied de la lettre, pria l'écolier de parler plus clairement. Alors Leandro, sans se soucier de perdre l'amitié d'Asmodée, raconta tout ce qui s'était passé entre ce démon et lui. Après quoi le vieillard reprit la parole et dit à don Cléophas :

— La confidence que vous venez de me faire me confirme dans le dessein de vous donner ma fille; vous êtes son premier libérateur. Si vous n'eussiez pas prié le Diable boiteux de l'arracher à la mort qui la menaçait, il n'aurait pas manqué de la laisser périr. C'est donc vous qui avez conservé les jours de Séraphine :

en un mot, vous la méritez, et je vous l'offre avec la moitié de mon bien.

Leandro Perez, à ces mots qui levaient tous ses scrupules, se jeta aux pieds de don Pèdre pour le remercier de ses bontés. Peu de temps après, ce mariage se fit avec une magnificence convenable à l'héritier du seigneur de Escolano, et à la grande satisfaction des parents de notre écolier, lequel demeura par là bien payé de quelques heures de liberté qu'il avait procurées au Diable boiteux.



TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE (Suite).

LIVRE HUITIÈME

LIVRE NEUVIÈME

LIVRE DIXIÈME

LIVRE ONZIÈME

LIVRE DOUZIÈME

LE DIABLE BOITEUX



3951. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 1-21.

Le Sage, Alain René
Oeuvres